littérature académique qui aurait évalué le degré de scientificité à accorder à une telle entreprise soumise avant tout aux intérêts idéologiques d'un régime totalitaire. L'ouvrage recèle bien d'autres richesses, à peine évoquées dans ce compte rendu qui lui rend donc bien mal justice. Certaines contributions, notamment celle concernant les fouilles du versant méridional du Palatin à Rome (P. Pensabene et E. Gallocchio, *Neue Forschungen zum augusteichen Komplex auf dem Palatin*, p. 157-204), lieu hautement symbolique pour la compréhension de l'idéologie politique augustéenne, ou celle concernant le *clipeus uirtutis* accordé à Auguste par la Sénat en 27 av. J.-C. (Pabst, A., *(K)ein Alter Bekannter. Augustus' goldener Schild in der Curia und viele Fragen*, p. 435-449), méritent une lecture attentive par les spécialistes du domaine. Il est aussi à souligner que l'ouvrage, dans son ensemble, accorde une place non négligeable aux provinces, un intérêt disséminé au travers des diverses contributions. Pour clôturer, cet ouvrage s'adresse en priorité aux spécialistes de l'époque augustéenne, désireux d'actualiser leurs connaissances sur la culture matérielle de la Rome augustéenne, tant en Italie que dans les provinces. Loïc BORGIES

Manuel DE SOUZA & Olivier DEVILLERS (Ed.), Neronia X. *Le Palatin, émergence de la colline du pouvoir à Rome*. Bordeaux, Ausonius, 2019. 1 vol. relié, 388 p., ill. (MÉMOIRES, 55). Prix : 60 €. ISBN 978-2-3561-32.

Cet ouvrage consacré au Palatin, de la mort d'Auguste au règne de Vespasien, est le fruit des travaux présentés à Rome lors du X^{e} Congrès de la Société Internationale d'Études Néroniennes (Rome, 2016). Son objectif est d'offrir une vision renouvelée de nos connaissances sur les débuts de la résidence impériale à Rome. Richement illustré, le volume rassemble trente études inédites réalisées par des archéologues, historiens et littéraires, qui comptent parmi les meilleurs spécialistes du sujet. Le propos s'articule en trois parties. La première, intitulée « le Palatin en construction », examine le développement de l'espace palatial, entre sa fondation sous Auguste et sa mise en forme sous Domitien. En effet, cette période laisse subsister de nombreuses inconnues quant au développement topographique et architectural de la colline. M.-A. Tomei ouvre ce volume en montrant que la dynamique princière, à partir d'Auguste, tend à favoriser une extension de la propriété impériale sur le Palatin, par accumulation de *domus* jusqu'à recouvrir l'ensemble de la colline sous Claude ou Néron. Fr. Villedieu revient plus particulièrement sur les fouilles menées depuis 1985 à l'angle nord-est du Palatin. Ces dernières ont notamment permis de mettre au jour une riche *domus* de l'époque augustéenne, intégrée plus tard à un pavillon de la *Domus Aurea* qui se dressait dans la partie nord de la *Vigna Barberini*. L'archéologue rappelle ensuite les informations essentielles concernant la structure interprétée comme la *cenatio rotunda* de Néron, détruite et intégrée en partie dans une vaste terrasse qui servira d'assise à une aile du palais de Domitien. En examinant la zone sud-ouest de la maison de Livie, G. Sauron et V. Torrisi montrent remarquablement comment les résidences aristocratiques du Palatin, de la fin de la République au début de la période triumvirale, ont préparé la voie à la somptueuse architecture palatiale romaine. Ils mettent aussi en évidence les nombreuses transformations qui touchent cette zone après la mort du premier empereur. Toujours du côté de la maison d'Auguste, P. Pensabene et E. Gallocchio apportent des

observations supplémentaires au débat visant à localiser l'*Aedes Caesarum* qu'ils restituent finalement à l'ouest du temple d'Apollon. C. Krause propose de voir dans les développements successifs des résidences impériales, l'objet d'une politique augustéenne globale et cohérente, comprenant le quartier tardo-républicain, la *Domus Augusti* et la *Domus Tiberiana*. Le fil conducteur étant la fonction idéologique de la *Roma quadrata* lors du passage du pouvoir républicain au pouvoir impérial. L. Abbondanza examine les fragments d'un *cista mystica* découverts dans le crypto-portique la *Domus Tiberiana*. Les trois articles suivants présentent les résultats relatifs aux fouilles menées récemment sur le versant nord du Palatin. M. Ippoliti rend compte de la zone située entre l'*aedes Vestae* et le *clivus Palatinus* B, où la séquence stratigraphique s'échelonne du X^e^ siècle av. J.-C. au VI^e^ siècle ap. J.-C. Pour l'Antiquité, le plus frappant reste la continuité qui caractérise les unités dans lesquelles s'articulent les espaces, entre le milieu du VIII^e^ siècle av. J.-.C et l'incendie de juillet 64 ap. J.-C. En s'appuyant principalement sur les données archéologiques de C. Panella et sur une planimétrie publiée par O. Richter, E. Brienza propose une restitution de la rue à portique qui reliait le Forum Romain à la vallée du Colisée aux époques néronienne et flavienne. Là aussi, on constate que l'incendie de l'année 64 ap. J.-C. et l'intégration du secteur dans le projet de la *Domus Aurea*, furent à l'origine de modifications drastiques de l'espace urbain qui, néanmoins, ne furent pas toujours menées à leur terme, mais intégrées dans les plans de reconstruction flavien et hadrianéen. M. Mimmo présente son étude des *Horrea Vespasiani*, de la conversion des structures de l'époque de Néron, jusqu'à l'intervention des Sévères. Elle propose également une réflexion architecturale et fonctionnelle plus générale sur les espaces de stockage du Palatin. A.R. Cominesi, étudie les inventions architecturales et décoratives dans le nymphée de la *Domus Transitoria* de Néron. Dans la première partie de son règne, on remarque une expérimentation et un jeu continuel avec les motifs traditionnels, plutôt que des innovations radicales. Celles-ci n'interviendront que plus tard, lorsque Néron, sous le conseil de Sénèque, souhaitera laisser sa propre marque sur son principat. Pour clore cette première partie, Ph. Fleury et S. Madeleine proposent une restitution 3D convaincante du sanctuaire d'Apollon Palatin au IV^e^ siècle ap. J.-C, sur base des textes littéraires et des données archéologiques disponibles. La deuxième partie, intitulée « Lieu de pouvoir, Lieu d'histoire », aborde l'émergence du Palatin en tant que colline du pouvoir. Y. Perrin s'interroge d'abord sur le rôle joué par l'ancrage topographique des résidences impériales dans la mise en place d'un régime personnel durable. Visiblement, l'arrivée de Néron provoque une rupture politique et topographique dans le processus initié par Auguste. P. Geoffret aborde ensuite le réseau viaire du Palatin en tant que marque du pouvoir impérial. La ville romaine apparaît comme le miroir d'un pouvoir qui évolue après la victoire d'*Actium* et l'installation d'Octave-Auguste sur le Palatin. Néron, quant à lui, a pu profiter de l'incendie du l'*Vrbs* pour spécifier le caractère oriental de son pouvoir par la réorganisation du système viaire. A. Bérenger analyse les modalités et les conséquences de la transformation progressive du Palatin comme lieu du pouvoir impérial sur l'accessibilité de la colline aux sénateurs. Le cérémonial impérial, auquel ces derniers participaient parfois, les plaçait dans une situation inconfortable, car inférieurs aux *princeps*. Toutefois, être exclu des réunions et des cérémonies qui s'y déroulaient était sans doute bien plus significatif encore. C. Chillet

et M.-C. Ferriès prolongent cette réflexion et abordent plus spécifiquement les conditions pratiques et la portée symbolique des convocations du Sénat au Palatin. Il faut ainsi rappeler qu'il n'existait pas à proprement parler de tradition républicaine de réunion du Sénat au Palatin et que ce sont visiblement les profondes modifications que fit subir Auguste à la zone située à l'ouest de la colline qui changèrent la donne. Y. Rivière se penche sur les rouages de l'exercice de la haute justice criminelle dans la capitale et en particulier au sein du Palatin. Il démontre que l'installation du tribunal dans la *domus* du Prince remonte au règne d'Auguste, tandis que le déroulement des procès sénatoriaux, dans la curie du Palatin ou celle du Forum Romain, est indissociable de l'instruction menée par Tibère. Il relève enfin quelques pistes qui indiquent que le Palatin est devenu, en concurrence avec un archivage sénatorial contrôlé par l'empereur, un dépôt de pièces écrites, indispensable à l'exercice d'une justice à caractère inquisitorial. C. Landrea met l'accent sur le Palatin en tant que lieu de vie, d'intrigues et de mémoire durant l'époque julio-claudienne. Lieu d'élimination politique, la colline est au cœur des luttes de pouvoir et le théâtre privilégié de la légende noire de cette dynastie qui transparaît dans les sources anciennes. A. Galimberti poursuit sur ce thème en analysant plusieurs événements où le Palatin apparaît comme un lieu privilégié à l'élaboration de stratégies politiques qui contrastent, à partir du règne de Caligula, avec l'idéologie augustéenne. N. Lapini présente trois textes épigraphiques datés du début du règne de Tibère qui permettent de comprendre les mécanismes à travers lesquels le Palatin, d'une colline symbole du succès public s'est rapidement élevé, sous le nouveau régime, comme le centre fondamental de la vie politique romaine. P. Rodriguez revient sur la volonté de Caligula de recevoir deux ambassades alexandrines dans les jardins de l'Esquilin, hors du Palatin. En retraçant le déroulement de la réception, à partir du témoignage de Philon, l'auteur tente de déterminer quels éléments sont habituels ou non pour cette catégorie d'événements. Visiblement, les jardins de Lamia, où se déroule la majeure partie de l'action, intègrent les lieux de pouvoir de cet ensemble impérial. P. Cosme étudie la relation paradoxale qui existe entre le Palatin et Vitellius. Le récit de son règne débute dans un flou topographique, avec un nouvel empereur proclamé loin de la colline et qui à l'issue de la guerre civile prend la forme de dialogues ou d'affrontements entre les principales collines de l'*Vrbs*. Le Palatin, siège du pouvoir impérial, fut réduit pendant quelques semaines à n'être plus que le bastion d'un parti, dont les adversaires se retranchaient au Capitole. M. de Souza analyse les pistes de réflexion offertes par l'étymologie de deux mots différents : *palatium* et *palatum*. Selon lui, le palais en tant qu'habitation du Prince, et le palais comme voûte de la cavité buccale et/ou du ciel ne sont pas sans rapport dans l'émergence d'une figure et d'une pratique à l'époque julio-claudienne : la *voluptas*. La troisième partie de l'ouvrage est intitulée « Le Palatin et de ses diverses représentations ». Reprenant un article de J.R. King, où l'auteur tente d'illustrer un nouveau rapprochement entre Auguste et Romulus, correspondant à un dispositif topographique symétrique entre Forum Romain et les *curiae ueteres*, M. Royo propose de voir émerger de façon discrète, mais bien réelle, l'ombre de Servius Tullius derrière l'action d'Auguste, alors même que l'empereur se réfère au modèle de Romulus. Si tel est effectivement le cas, le *Princeps*, tout en s'identifiant au fondateur de Rome, réinvestirait discrètement l'image du créateur de l'organisation politique et territoriale de l'*Vrbs*. S. Stucchi met en relation les grandes processions hellénistiques, typiques des occasions festives, et la *pompa circensis*,

destiné à relier un bâtiment dédié aux spectacles avec le siège du pouvoir. À Rome, il s'agit naturellement du Palatin et du cirque. Elle propose ensuite quelques réflexions sur le développement analogue du *funus imperatorium* en prenant en exemple la description des funérailles d'Auguste décrites par Suétone. La contribution de B. Del Giovane offre une lecture de la lettre 115 de Sénèque qui prend en considération le substrat anti-néronien décliné dans la condamnation de la construction « qui brille et frappe les yeux ». Elle s'attarde ensuite sur le contexte d'une citation faite par Ovide dans les *Métamorphoses*. Sa description de la *Regia Solis*, dont le célèbre épisode du Phaéton, puis les versets sur le char du Soleil, ouvriraient ainsi un aperçu du temple d'Apollon Palatin, par la médiation littéraire de l'élégie 2.31 de Properce. À partir des poèmes satiriques de Persius, dans lesquels le roi Midas fut parfois interprété comme une allusion à l'empereur Néron, L. Takács dresse un aperçu du rôle significatif de l'or dans la vie et dans l'idéologie politique du dernier empereur julio-claudien. Il s'attarde ensuite sur La *Domus Aurea* comme représentation de l'idéologie politique de Néron, basée sur des idées suggérées à l'origine par Sénèque, le conseiller philosophique de l'empereur. A. Kluczek s'intéresse aux représentations du Palatin dans l'iconographie monétaire flavienne et souligne que le rôle particulièrement important du Palatin y a été réduit aux symboles. Les Romains ont puisé dans de vieux motifs, en s'inspirant de leur configuration traditionnelle et en créant de nouvelles représentations. Dans le monnayage flavien, le Palatin devient un réservoir d'associations au mythe fondateur croisé avec l'idée de *Roma*, du pouvoir, de la prédestination à la grandeur. Il ne s'agit plus uniquement d'un espace géographique, mais aussi du symbole du lieu abritant le pouvoir impérial. F. Galtier examine les évocations du Palatin dans le récit de Tacite. Il analyse d'abord comment certains éléments du cadre palatial sont accessoirisés par les acteurs du récit. Ensuite, il considère la manière dont le Palatin s'inscrit, en tant que référent spatial, dans la description des stratégies de communication qu'engendre le pouvoir impérial. P. Duchêne appréhende la façon dont Suétone traite le Palatin dans son œuvre, afin de mieux comprendre sa pratique historiographique et d'évaluer dans quelle mesure il est possible de l'utiliser pour une recherche historique. Elle distingue dans son récit deux dimensions : scientifique et littéraire. La première fournit des informations certaines, alors que la seconde est à analyser avec prudence pour déterminer l'effet visé par l'auteur. Enfin, O. Devillers aborde le traitement de l'espace de l'*Vrbs* par Dion Cassius et s'attarde particulièrement sur les mentions explicites du Palatin et du *Palatium* dans les livres 57-80 de l'*Histoire romaine*. Il débute par l'examen d'un passage précis, appartenant à la fin du règne de Caligula, dans le but de dégager deux axes – lieu de pouvoir, lieu de perdition –, dont les manifestations sont relevées dans l'ensemble des livres consacrés à l'époque impériale. Une conclusion générale rédigée par M. Royo clôt ce recueil qui renouvelle nos connaissances relatives à l'émergence de la colline du pouvoir à Rome. La confrontation, dans ce volume, de tout type de sources et d'angles de recherche parfois fort différents en font sa richesse. Le volume se termine par une table des sources, un index des lieux et des noms. Julien ADAM

Annette HAUG & Stephanie MERTEN (Ed.), *Urban Practices. Repopulating the Ancient City*. Turnhout, Brepols, 2020. 1 vol. broché, 21,6 x 28 cm, XII-172 p., 73 fig. n/b, 1 fig. coul. ill. (STUDIES IN CLASSICAL ARCHAEOLOGY, 8). Prix : 85 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-58461-4.

Les villes de l'Antiquité ne peuvent être simplement réduites à des lieux de peuplement ou à des centres d'activités sociales, culturelles et économiques. Cet ouvrage au titre évocateur « *Urban Practices. Repopulating the Ancient City* » tend à voir au-delà en offrant un aperçu unique de la vie de ses habitants, tout en réunissant deux domaines souvent traités séparément : l'espace urbain et les pratiques humaines. Le volume rassemble neuf contributions dont le champ chronologique s'étend de l'âge du Bronze à l'époque romaine impériale. Elles sont réparties en trois sections et précédées par une préface, puis par une introduction, dans laquelle A. Haug présente quelques concepts théoriques de l'espace urbain et de la pratique urbaine, mais aussi l'état actuel de la recherche dans le domaine classique. Elle esquisse ensuite quelques approches praxéologiques pertinentes pour l'étude des villes anciennes. La première section de l'ouvrage traite des différentes autorités liées aux infrastructures urbaines. La contribution de H. Backhaus et T. Helms ouvre le sujet avec une discussion sur les processus de planification urbaine et de construction durant le troisième millénaire avant notre ère, à Tell Chuera. L'ordre spatial de l'habitat, les techniques de construction spécifiques, ou encore les heures de travail supposées nécessaires à la réalisation d'un projet de construction, sont analysés au regard des processus de planification et de construction qu'ils impliquent. L'urbanisme et la construction de « haut niveau » font intervenir l'ensemble de l'administration publique et affectent la planification et la réalisation de la place centrale et du réseau de rues radio-centrées, mais aussi la planification des fortifications. Les activités de planification et de construction de « niveau intermédiaire » impliquent le quartier et concernent plutôt les espaces semi-publics ainsi que la position et la taille des bâtiments domestiques. Observation notable, les fortifications ont visiblement été réalisées à ce niveau intermédiaire de l'activité de construction, alors qu'elles sont pourtant planifiées au plus haut niveau de prise de décision. Enfin, le « bas-niveau » de la planification et de la construction implique le ménage, qui est responsable de la conception et de la réalisation de l'architecture domestique elle-même. Cette contribution fournit un exemple éloquent de la connexité des stratégies de planification, de l'agencement et de la conception d'un espace urbain, mais aussi des formes spécifiques d'appropriation fonctionnelle. Les contributions suivantes se concentrent sur des cas plus spécifiques : les ports, les rues et les *tabernae*. S. Feuser étudie les infrastructures portuaires dans les localités côtières de Méditerranée. Ces infrastructures liées à l'eau façonnent la relation entre la ville et le littoral, une relation qui est constamment définie et redéfinie par les interventions humaines. Il distingue deux manières mises en œuvre par les populations pour s'approprier l'espace côtier. D'une part, la récupération de terrains à bâtir par l'application d'une substructure sur des surfaces marines peu profondes ou sédimentées dans la zone de marée et d'autre part, la construction de môles et de brise-lames qui se prolongent dans la mer. Naturellement, l'innovation technologique a un effet important sur ces aménagements. L'invention de *l'opus caementicium* va, par exemple, profondément modifier les possibilités d'intervention dans les ports de Méditerranée. S. Feuser conclut son exposé en analysant

l'effet des installations portuaires sur la relation entre le tissu urbain et la mer, y compris les conséquences sur la perception des villes portuaires et sur les pratiques urbaines. N. Chiarenza tente de reconstituer la manière dont sont utilisées les rues de Sélinonte à travers le temps, en considérant des traces diverses telles que la surélévation des niveaux, les ornières, les pierres de garde, les rainures ou encore les plates-formes. À Sélinonte, les rues ont visiblement été façonnées et affectées par les autorités publiques, alors que les initiatives privées étaient plutôt rares. Le réseau régulier, établi au début du VI^e^ siècle avant notre ère, apparaît comme une façon économique, logique et compréhensible d'organiser les différentes formes de circulation. Le pavage des rues au V^e^ siècle et l'ajout de canaux de drainage apportent de nouvelles commodités en matière de circulation et de nettoyage, mais ils contribuent également au prestige de la ville. Après la destruction de 409, on constate en revanche un changement drastique. Plusieurs interventions – plates-formes qui empiètent sur les rues, niveaux de circulation différents – affectent la manière de circuler et la perception même de la ville. M. Flohr s'intéresse aux espaces du travail quotidien et plus particulièrement aux *tabernae* qui deviennent, à partir de la fin de l'époque républicaine, un élément structurel clé de l'espace urbain et de la société urbaine. Directement liées à l'espace de la rue, elles combinent à la fois éléments sociaux, économiques et architecturaux. Leur présence ou leur absence dans certaines rues, leur relation avec les autres ensembles immobiliers – maisons, forum, complexes économiques – et leur environnement architectural – ouvert sur la rue ou doté d'un portique en saillie – influencent visiblement les fonctions sociales qu'elles remplissent. Bien qu'elles soient avant tout des espaces de production et d'échanges économiques, on remarque qu'elles sont aussi des lieux d'interactions sociales. Par conséquent, leur fréquence au sein des villes a une influence importante sur le tissu urbain de la cité. Cette contribution de M. Flohr constitue un point de départ intéressant pour une réflexion qui pourrait être menée dans un cadre plus large. En effet, les cités de Pompéi et Ostie, évoquées à plusieurs reprises, ne peuvent être considérées comme des cas représentatifs. La deuxième section de l'ouvrage examine les différentes formes d'action politique dans le centre-ville, plus précisément dans le cadre du *forum Romanum*. H. Cornwell analyse le cadre architectonique des échanges diplomatiques, son impact sur le contenu de ces échanges, mais aussi l'utilisation du rituel et de la performance pour construire socialement l'espace. L'utilisation symbolique des espaces devenant un moyen de communication, l'auteur est en mesure de montrer comment le Forum Romain est en partie façonné par son utilisation diplomatique. En effet, l'apparence du forum évolue au gré des changements de politique étrangère. La *graecostasis* va, par exemple, disparaître à la fin de la République, alors que d'autres éléments reçoivent une nouvelle signification symbolique : la *rostra* sert désormais à élever les *princeps*. Cette contribution met nettement en évidence le bénéfice d'une étude diachronique qui dépasse le cadre républicain pour examiner le lien entre l'évolution des pratiques diplomatiques et de l'infrastructure politique. Outre les échanges diplomatiques, les structures temporaires ont pu largement modifier l'apparence et les options fonctionnelles de l'espace du forum. D. Filippi met ainsi en rapport le Forum Romain de Sylla avec deux autres contextes d'action importants : la *comitia tributa* et les *quaestiones perpetuae*. Ces deux types d'activité impliquent la mise en place de structures temporaires, utilisées respectivement durant les procédures de vote et durant les procès. Deux exemples supplémentaires qui

montrent bien que l'espace du forum a été massivement influencé par des structures éphémères disposées en fonction de besoins temporels spécifiques. Enfin, la troisième et dernière section rassemble différentes approches liées aux pratiques sacrées dans les sanctuaires. R.P. Krämer fonde son étude des paysages sacrés étrusques sur une évaluation statistique chronologiquement différenciée du nombre de sanctuaires, de leur emplacement par rapport au peuplement (intra-urbain/extra-urbain), de la dimension des édifices de culte, de la quantité et des typologies de céramiques ou encore des types d'écriture. L'analyse de ces indicateurs permet de comprendre que le processus d'urbanisation, le nombre de sanctuaires, leur monumentalisation architecturale et les formes de pratiques rituelles sont tangibles dans les céramiques, mais aussi que les formes d'écriture et les noms de culte représentent tous des phénomènes liés entre eux. Les changements dans les pratiques rituelles sont ensuite analysés en tant qu'indicateurs des processus sociétaux macroscopiques et des transformations des relations de pouvoir. Il s'agit notamment du passage des rites communaux dans les centres de peuplement du VIII^e^ siècle aux fêtes diacritiques de l'aristocratie du VII^e^ siècle, des luttes de pouvoir dans les domaines religieux à la fin du VII^e^ siècle et au début du VI^e^ siècle, du processus de monumentalisation entre 570 et 500/490 av. J.-C., et de la réorganisation du paysage sacré au cours du V^e^ siècle av. J.-C. Les contributions de S. Herzog et A. Müller se concentrent sur deux études de cas, respectivement le temple de Poséidon à Isthmia et l'Asclépiéion de Cos. Elles analysent la disposition spatiale et architecturale du sanctuaire par rapport aux formes d'action rituelle et aux options perceptuelles. Du fait de l'écart chronologique entre ces deux exemples, on distingue deux formes différentes d'interrelations. La période antérieure du sanctuaire de Poséidon à l'Isthme, qui s'étend du XI^e^ au VIII^e^ siècle se caractérise par l'absence de toute structure bâtie. C'est l'activité cultuelle en soi qui définit l'apparence du lieu. Un changement considérable s'opère au VII^e^ siècle, lorsque le mur du *temenos*, l'autel et le temple sont construits. À cette époque, les caractéristiques architecturales ne structuraient pas seulement les actions rituelles, mais constituaient également des foyers visuels importants. Il est d'ailleurs remarquable que la forme architecturale du temple s'apparente fortement à celle du temple d'Apollon à Corinthe. Cela supposait une connaissance commune en termes de planification et de construction, mais cela offrait également des options perceptuelles similaires et impliquait peut-être aussi des pratiques rituelles comparables. Le sanctuaire hellénistique de Cos, analysé par A. Müller, consiste en un ensemble de bâtiments différenciés développés sur différentes terrasses artificielles. Cela permet d'étudier la manière dont les unités architecturales structurent le mouvement à l'intérieur et à travers le sanctuaire. Différentes caractéristiques architecturales – terrasses, canalisation, symétries, axialité, rythme – sont analysées en fonction de leurs effets perceptifs. Une caractéristique importante de l'architecture du sanctuaire était sa relation artificielle avec le paysage environnant. Les effets visuels et les options d'agence ont changé, d'une certaine manière, à chaque étape. Ces deux études de cas permettent donc de comprendre l'utilisation progressive de l'architecture pour réguler le mouvement/l'agence et la perception. Les contributions de ce volume sont donc ancrées dans différentes périodes, différents contextes spatiaux, différentes formes d'action et différents groupes d'acteurs. Certes, elles ne permettent pas de mettre en place une histoire cohérente de la pratique urbaine. Néanmoins, on peut en déduire quelques idées importantes. Les changements profonds dans la configuration des villes

et dans la conception architecturale d'unités fonctionnelles spécifiques ont tous deux un impact non négligeable sur les pratiques urbaines. Et inversement, les pratiques sociales ont un impact important sur des arrangements spatiaux spécifiques. Grâce à son approche unique, ce volume réoriente le propos vers les habitants des villes antiques et, ce faisant, offre des réflexions décisives sur le développement des routines spatiales, l'interaction de ces routines avec le cadre urbain et la façon dont les villes ont elles-mêmes joué un rôle fondamental dans la définition des individus et de leurs pratiques. Ce sont de tels aperçus qui pourront servir d'assise à une histoire urbaine renouvelée, articulée sur une perspective pratique. On regrettera toutefois l'absence d'une conclusion générale. Julien ADAM

Hans W. HUBERT, Anja GREBE & Antonio RUSSO (Ed.). *Das Bad als Mußeraum. Räume, Träger und Praktiken der Badekultur von der Antike bis zur Gegenwart*. Tübingen, Mohr Siebeck, 2020. 1 vol. relié, vi-356 p. (OTIUM, 13). Prix : 69 €. ISBN 978-3-16-158914-0.

This edited volume brings together ten papers that were presented during a workshop organized by the editors on 30 and 31 October 2015 at the Freiburg Institute for Advanced Studies (FRIAS) in the framework of the Sonderforschungsbereich 1015 Mußе. The resulting book is described by its editors as transdisciplinary and diachronic, with each separate contribution focusing on a specific time period and approaching the topic from a specific research discipline. The chronological timespan ranges from Antiquity until the present, while the research methodology varies from archaeology over history and art history to architecture and literary studies. The volume starts with an introductory chapter by the editors, entitled 'Mußе und Bad. Eine Einleitung' (p. 1-23). The concept 'Mußе' (Eng.: leisure), acting as a *fil rouge* throughout the different contributions, is intrinsically linked to 'freedom', not only of mind but also of time. The link between leisure and baths might seem self-evident, but there is also an inherent contradiction between the personal disconnection of every-day life, as a moment of careless 'me-time', and the social activity that bathing was ever since Antiquity. Despite the (social) importance of baths and bathing habits throughout West-European history, the authors rightly point out the lack of studies addressing post-Antique bathing history, partially also as a result of the difficult survival and identification of medieval bathhouses in the archaeological record. After a short state-of-the-art of post-Roman related bath studies, unfortunately mainly limited to German publications, the introduction ends with a summary of the different contributions (p. 15-19). The ten original articles of this book follow a chronological order, starting with the Roman period and ending in the present. In 'Das römische Baiae. Ein otium-Badeort par excellence?' (p. 25-39), Matthias Nieberle provides a much-needed update of our archaeological knowledge of the remains at ancient thermal resort of *Baiae* (Bay of Naples, Italy). A short introduction on the research history of the site, unfortunately missing Marie Guérin-Beauvois' monograph (*Le thermalisme romain en Italie*, ÉFR, 2015), is followed by a new chronological analysis of the different buildings (middle of the 2nd century BC to early 3rd century AD). The 'building history' on which this chronology is based, might have deserved some more explanation. The author makes the

percezioni antiche e in particolare la consapevolezza romana di questi processi, esplicitando come le moderne tecniche di misura dell'impatto ambientale possono essere applicate alla documentazione antica. Il volume è corredato da utili accurati indici delle fonti e dei nomi antichi, dei luoghi e delle cose notevoli. Questa mia rassegna non pretende di dare un quadro esaustivo della materia trattata nel volume e delle argomentazioni presentate dagli autori; vuole solo introdurre la ricca e complessa articolazione delle problematiche trattate ed attrarre alla lettura, per lo più avvincente, dei saggi, che, almeno per il momento, esauriscono moltissimi argomenti ma al tempo stesso suggeriscono molteplici spunti di indagine. Il libro si pone dunque come un importante riferimento per chi studi, nell'ottica delle fonti antiche, soprattutto ma non soltanto scritte, le tematiche "ambientali" nel mondo greco-romano (e non solo).

Marinella PASQUINUCCI

David KONSTAN, *In the Orbit of Love. Affection in Ancient Greece and Rome*. Oxford, Oxford University Press, 2018. 1 vol. relié, 21 x 14 cm, 232 p. Prix : 19,99 £. ISBN 978-0-19-088787-2.

Spécialiste des émotions dans l'Antiquité classique, l'auteur explore dans ce nouvel ouvrage les manifestations antiques des sentiments qui appartiennent, comme le titre l'indique, à l'orbite de l'amour et de l'affection, c'est-à-dire à la *philia*, sentiment d'amour qui lie les membres d'une même famille, les amis proches ou d'autres individus. L'amour au sens de passion amoureuse (*eros*), qui était un sentiment en soi dans l'Antiquité, n'est ici pas abordé. Pour ce faire, l'auteur confronte des sources grecques et romaines, d'Homère à Galien, ce qui pourrait être critiqué car il envisage ainsi les émotions des Grecs et des Romains autour de la *philia* sur une très longue durée et dans des régions différentes, présupposant une homogénéité de ces sentiments durant toute l'Antiquité. Alors que la *philia* et la réciprocité constituent les bases fondamentales des relations interpersonnelles dans la cité et ont largement été étudiées de manière indépendante, l'approche de l'auteur se veut originale puisqu'il entend approcher la notion de *philia* comme un complément de la réciprocité dans les relations sociales, aspect qui a jusqu'à présent été négligé. L'importance de la *philia* est clairement démontrée par le fait qu'Aristote en parle comme de la base de l'*homonoia,* l'harmonie civique. Trois thèmes principaux sous-tendent l'ensemble des chapitres qui explorent différentes modalités d'expression de la *philia*, à savoir la loyauté, la gratitude, le deuil et la solidarité civique : la tension entre l'altruisme et la réciprocité, la nature du moi (*self*) et ses limites, la relation entre émotion et les idées de raison, de devoir et de moralité. L'ouvrage est divisé en cinq chapitres qui se concentrent à chaque fois sur une émotion. L'auteur s'intéresse d'abord aux notions d'amour et d'amitié telles qu'elles sont définies par les auteurs grecs et romains, et explore en particulier l'idée, présente aussi bien chez Aristote que chez Cicéron, d'une fusion des identités de deux personnes comme conséquence de l'amitié. Pour Aristote, l'amitié est conçue comme une âme partagée dans le corps de deux personnes qui sont mutuellement conscientes de leur affection réciproque. Ayant défini et présenté le cadre de la *philia* dans l'Antiquité classique, l'auteur explore ensuite d'autres sentiments comme la loyauté, la gratitude, le deuil et la solidarité civique qui sont également imprégnés de cette notion de *philia*.

Le deuxième chapitre traite ainsi des manifestations de la loyauté, qui n'est pas une vertu distincte chez les Anciens mais est inhérente à l'amitié et à l'amour, au travers d'exemples puisés notamment chez Ménandre et Euripide. Un ami, ou une personne chez qui s'exprime la *philia*, est ainsi vu comme quelqu'un qui est digne de confiance (*pistos*) et une personne déloyale ne peut par conséquent jamais être considérée comme un ami. Sur base d'extraits d'Aristote, de Cicéron et de Sénèque, le chapitre suivant envisage les liens entre la gratitude et les sentiments d'affection, arguant que les libéralités ne peuvent impliquer de gratitude puisqu'elles poursuivent un but vertueux et n'impliquent pas de réciprocité. L'auteur explore ensuite la question du chagrin dans le cadre d'un deuil, qui engage le rôle du moi (*self*), et met notamment en exergue la nature genrée du deuil chez Homère. Le dernier chapitre se tourne vers les sentiments d'amour et d'affection comme base de la solidarité civique. L'auteur reconstitue dans cet ouvrage, de manière habile et nuancée, ce que pouvait impliquer l'amour non érotique pour les Anciens et la manière dont ce sentiment affectait leur conception de divers autres sentiments. Il se livre ici avec brio à un exercice délicat puisque le registre des sentiments actuels ne correspond pas nécessairement aux définitions ou aux ressentis antiques. Isabelle ALGRAIN

Christine WALDE & Georg WÖHRLE (Ed.), *Gender Studies in den Altertumswissenschaften: Gender und Krieg*. Trier, WVT Wissenschaftlicher Verlag Trier, 2018. 1 vol. broché, 220 p. (IPHIS. BEITRÄGE ZUR ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHEN GENDERFORSCHUNG, 8). Prix : 27,50 €. ISBN 978-3-86821758-2.

Ce court volume rassemble sept contributions autour du thème du genre et de la guerre dans le monde antique, issues d'une journée d'étude qui a eu lieu à Trèves en juin 2016. Les articles couvrent une large période, s'étendant de l'époque archaïque à la réception des mythes antiques au XIX^e^ siècle. Les thèmes sont également diversifiés puisque l'ouvrage aborde aussi bien des figures féminines qui ne s'accordent pas aux stéréotypes de genre antiques que le viol et le meurtre des femmes et des enfants en temps de guerre. L'introduction de Christine Walde présente les difficultés méthodologiques liées à une analyse des discours anciens sur le sujet de la guerre et des rapports sociaux de sexe qui interviennent dans ce contexte. Annemarie Ambühl traite de la figure de Tomyris, reine des Massagètes, qui, selon Hérodote, tua Cyrus le Grand pour venger la mort de son fils. Elle compare cette figure à des personnages féminins de l'historiographie, de l'épopée et de la tragédie qui pratiquent la vengeance dans un contexte de guerre et elle retrace la fortune littéraire de l'histoire de Tomyris dans les *exempla* et les manuels de stratégie. Moins ancrée dans une perspective de genre, la contribution de Therese Fuhrer s'attache à l'examen du conflit entre Andromaque et Ulysse dans le troisième acte des *Troyennes* de Sénèque, conflit issu de la volonté ambiguë des Grecs de tuer le fils d'Andromaque et d'Hector, Astyanax, afin d'établir une paix durable pour les Grecs et leurs descendants. Barbara Feichtinger examine le destin des femmes dans un contexte d'après-guerre dans deux textes latins, le livre premier de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, où il parle de la chasteté de Lucrèce, et la troisième lettre des *Héroïdes* d'Ovide (lettre de Briséis à Achille). Les deux textes vont à l'encontre de la vision patriarcale des viols de guerre, le premier en poussant les

Le deuxième chapitre traite ainsi des manifestations de la loyauté, qui n'est pas une vertu distincte chez les Anciens mais est inhérente à l'amitié et à l'amour, au travers d'exemples puisés notamment chez Ménandre et Euripide. Un ami, ou une personne chez qui s'exprime la *philia*, est ainsi vu comme quelqu'un qui est digne de confiance (*pistos*) et une personne déloyale ne peut par conséquent jamais être considérée comme un ami. Sur base d'extraits d'Aristote, de Cicéron et de Sénèque, le chapitre suivant envisage les liens entre la gratitude et les sentiments d'affection, arguant que les libéralités ne peuvent impliquer de gratitude puisqu'elles poursuivent un but vertueux et n'impliquent pas de réciprocité. L'auteur explore ensuite la question du chagrin dans le cadre d'un deuil, qui engage le rôle du moi (*self*), et met notamment en exergue la nature genrée du deuil chez Homère. Le dernier chapitre se tourne vers les sentiments d'amour et d'affection comme base de la solidarité civique. L'auteur reconstitue dans cet ouvrage, de manière habile et nuancée, ce que pouvait impliquer l'amour non érotique pour les Anciens et la manière dont ce sentiment affectait leur conception de divers autres sentiments. Il se livre ici avec brio à un exercice délicat puisque le registre des sentiments actuels ne correspond pas nécessairement aux définitions ou aux ressentis antiques. Isabelle ALGRAIN

Christine WALDE & Georg WÖHRLE (Ed.), *Gender Studies in den Altertumswissenschaften: Gender und Krieg*. Trier, WVT Wissenschaftlicher Verlag Trier, 2018. 1 vol. broché, 220 p. (IPHIS. BEITRÄGE ZUR ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHEN GENDERFORSCHUNG, 8). Prix : 27,50 €. ISBN 978-3-86821758-2.

Ce court volume rassemble sept contributions autour du thème du genre et de la guerre dans le monde antique, issues d'une journée d'étude qui a eu lieu à Trèves en juin 2016. Les articles couvrent une large période, s'étendant de l'époque archaïque à la réception des mythes antiques au XIX^e^ siècle. Les thèmes sont également diversifiés puisque l'ouvrage aborde aussi bien des figures féminines qui ne s'accordent pas aux stéréotypes de genre antiques que le viol et le meurtre des femmes et des enfants en temps de guerre. L'introduction de Christine Walde présente les difficultés méthodologiques liées à une analyse des discours anciens sur le sujet de la guerre et des rapports sociaux de sexe qui interviennent dans ce contexte. Annemarie Ambühl traite de la figure de Tomyris, reine des Massagètes, qui, selon Hérodote, tua Cyrus le Grand pour venger la mort de son fils. Elle compare cette figure à des personnages féminins de l'historiographie, de l'épopée et de la tragédie qui pratiquent la vengeance dans un contexte de guerre et elle retrace la fortune littéraire de l'histoire de Tomyris dans les *exempla* et les manuels de stratégie. Moins ancrée dans une perspective de genre, la contribution de Therese Fuhrer s'attache à l'examen du conflit entre Andromaque et Ulysse dans le troisième acte des *Troyennes* de Sénèque, conflit issu de la volonté ambiguë des Grecs de tuer le fils d'Andromaque et d'Hector, Astyanax, afin d'établir une paix durable pour les Grecs et leurs descendants. Barbara Feichtinger examine le destin des femmes dans un contexte d'après-guerre dans deux textes latins, le livre premier de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, où il parle de la chasteté de Lucrèce, et la troisième lettre des *Héroïdes* d'Ovide (lettre de Briséis à Achille). Les deux textes vont à l'encontre de la vision patriarcale des viols de guerre, le premier en poussant les

femmes maltraitées à abandonner la honte de la *pudicitia* perdue, le deuxième en révélant le lien entre pouvoir, violence et désir dans les rapports sociaux de sexe. Christian Rollinger s'intéresse, au travers des sources littéraires et iconographiques, aux destins des femmes dans les situations de conflit à l'époque romaine, en particulier dans le cas des sièges, en mettant l'accent sur leurs conséquences : captivité, esclavage, viol et meurtre. La contribution de Lothar Willms étudie la représentation archétypique du viol de Cassandre par Ajax à la fois dans les arts figurés et dans la littérature antique. Le chercheur s'intéresse à l'évolution du thème, centré durant les époques archaïque et classique sur la dimension sacrilège de l'acte qui intervient dans l'enceinte sacrée du temple d'Athéna. Il faut attendre l'époque hellénistique pour voir les sources écrites montrer une sensibilité envers la question du viol proprement dit. Le volume se conclut sur l'article d'Ulrich Port, qui traite des ordres de bataille et de genres dans la *Penthésilée* d'Heinrich von Kleist (1808) et dans ses références antiques. Il s'intéresse en particulier à l'inversion des rôles que le dramaturge met en scène puisque les hommes sont ici les victimes des Amazones et qu'Achille est tué par Penthésilée. Vu l'intérêt que représente ce sujet complexe et la qualité des contributions, on ne peut que regretter la brièveté de ce volume qui met clairement en exergue la manière dont la guerre exacerbe les rapports sociaux de sexe et les violences de genre.

Isabelle ALGRAIN

Viktoria RÄUCHLE, *Die Mütter Athens und ihre Kinder. Verhaltens- und Gefühlsideale in klassischer Zeit*. Berlin, Dietrich Reimer Verlag, 2017. 1 vol. relié, 342 p. Prix : 59 €. ISBN 978-3-496-01561-1.

Determining maternal love towards young children in the past is fraught with difficulties. We often tend to confuse personal feelings and emotions (notoriously difficult to discern) with societal conventions and expectations (M. Golden, "Did the Ancients Care when their Children Died?", *Greece & Rome* 35 [1988], p. 152-163 is still a classic and a must-read on this theme). No single source can be taken at face value: neither literary passages (often containing anecdoctical evidence), nor inscriptions, vases or funerary steles. In her monograph, which stems from a doctorate in the research cluster "Languages of Emotions" at the Freie Universität Berlin, Räuchle demonstrates deep awareness of these methodological issues. While she studies an iconographical corpus from classical Athens (roughly fifth and fourth century BCE), consisting of 372 funerary steles and 70 vases, both secondary literature and literary/epigraphic are strongly present in the thorough Prolegomena (p. 12-45) and in the subsequent chapters which largely follow the path of human life course. Pregnancy, birth and death in childbed are dealt with in the second part (p. 47-65). For the whole of Antiquity, this is indeed a much understudied topic (see now S. Huebner [ed.], *Missing Mothers: Maternal Absence in Antiquity*, Leuven, Peeters, 2021). Surprisingly, Räuchle still uncritically mentions Spartan women dying in childbed being honoured with an inscription in much the same way as warriors were (p. 56) – this testimony by Plutarch should at least be questioned (M. P. J. Dillon, "Were Spartan Women who Died in Childbirth Honoured with Grave Inscriptions? Whether to Read ἑϱῶν or λεχοῦς at Plutarch Lykourgos 27.3", *Hermes* 135 [2007], p. 149-165). Mothers taking

n'auraient-elles pas introduit des modes de fonctionnement politique également évolués ? Si les élites de la jeune colonie de Trèves ont pu très tôt montrer une culture religieuse bien au fait de la théologie romaine (cf. par exemple J. Scheid, *CCG* 6 [1995], p. 231-233), pourquoi n'en aurait-il pas été de même en matière politique ? – Ce volume présente donc une richesse remarquable pour tous ceux que la vie politique du monde antique intéresse, vie politique dans sa conception même, dans son idéologie, souveraineté du peuple *vs* oligarchie. Ne nous y trompons-pas. Si nombre de chercheurs rejettent l'idée même d'une participation populaire aux élections dans les cités provinciales, ce n'est pas faute de sources. Bien des questions sont résolues avec moins d'indices que cela. Mais c'est une question de conception du monde antique où l'on récuse l'idée, même modeste, d'un soupçon de démocratie – sauf à Athènes, bien entendu. Une petite remarque technique : un index aurait grandement aidé à la consultation d'un ouvrage aussi dense. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Clément BUR, *La citoyenneté dégradée. Une histoire de l'infamie à Rome (312 av. J.-C.– 96 ap. J.-C.)*. Rome, École française de Rome, 2018. 1 vol. broché, 698 p. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 544). Prix : 40 €. ISBN 978-2-7283-1290-0.

Cet ouvrage décrit les modalités selon lesquelles les citoyens romains qui ne répondaient pas aux attentes de la communauté se voyaient stigmatisés en étant privés par un personnage officiel de leur rang social et des droits y étant attachés. L'introduction est consacrée à la signification du terme *infamia* et distingue l'infamie arbitraire, proclamée au cas par cas par un représentant de la cité, de l'infamie normative, fondée, comme son nom l'indique, sur un texte normatif. Une fois ces jalons posés, la première partie (chapitres 1 à 8) décrit la plus ancienne de ces deux formes, à savoir l'infamie arbitraire. Le premier chapitre situe ses origines dans la discipline militaire romaine : les généraux infligeaient des peines humiliantes aux soldats qui avaient donné un mauvais exemple par leur conduite, de façon à les inciter à redoubler d'efforts pour retrouver leur honneur. Ces sanctions, laissées à la liberté discrétionnaire de l'*imperator*, avaient pour pendant les dégradations infligées par les censeurs dans la vie civique. Un tel rapprochement conduit à parler de ces magistrats dans les chapitres suivants. Le chapitre 2 s'intéresse donc à la censure, retraçant les étapes de sa mise en place et décrivant ses différentes prérogatives, en insistant sur la notion de recensement qui constituait un premier jugement sur la valeur de l'individu au sein de la société. Le chapitre 3 porte quant à lui sur l'examen censorial, procédure par laquelle un citoyen était convoqué et examiné par les censeurs. Cette procédure ne visait pas tant à sanctionner une faute qu'à assigner à chacun sa place dans la hiérarchie sociale. Le chapitre 4 se focalise ensuite sur les dégradations censoriales elles-mêmes, en discutant le sens de certaines expressions obscures faisant l'objet de controverses parmi les spécialistes. Le chapitre 5, après avoir développé les notions de *mores*, *flagitium* et *probrum*, établit un catalogue des fautes pour lesquelles un citoyen pouvait faire l'objet d'une *nota censoria*. Il en ressort que, si ces fautes relevaient plus souvent de la vie publique que de la vie privée, l'utilisation des censeurs dans les luttes entre factions politiques était en fait assez rare. Après ces chapitres relatifs à la République, le

chapitre 6 porte sur les pratiques censoriales de l'époque impériale, de César à Domitien. Une attention particulière est consacrée à l'embarras du *Princeps* face à une magistrature dont il voulait s'emparer tout en entretenant la fiction républicaine. Le chapitre 7 s'intéresse à une forme de dégradation peu documentée, à savoir le rejet de certaines candidatures par le président des élections ou les sénateurs quand il n'y avait pas de censeurs désignés (ceux-ci n'étant en charge que tous les cinq ans). Mais ce cas de figure semble avoir été exceptionnel et, avant la fin de la République, le *pudor* des citoyens les dissuadait de prétendre à une magistrature après une conduite honteuse. Enfin, le chapitre 8 décrit « l'auto-épuration » du Sénat, c'est-à-dire l'exclusion d'un sénateur par ses semblables de façon à préserver l'*auctoritas* de l'institution – un cas qui semble lui aussi avoir été très rare. Vient ensuite la deuxième partie qui porte sur l'infamie normative, fondée sur une règle juridique écrite (chapitres 9 à 16). Le chapitre 9 montre qu'au tribunal, les personnes « malfamées » étaient décrédibilisées par la partie adverse et recevaient des peines plus lourdes. Le chapitre 10 s'intéresse aux conséquences humiliantes de la *quaestio de repetundis*. Il en ressort que la concussion a fait l'objet de punitions de plus en plus dures au fil de l'histoire romaine. Le chapitre 11 adopte la même approche pour la *quaestio de ambitu*, étudiant dans l'ordre les différentes lois contre la « brigue », un concept dont le sens s'est progressivement élargi. Cet *ambitus*, lui aussi, se voyait puni de plus en plus durement avec le temps. Le chapitre 12 examine toutes les autres *quaestiones* qui nous soient documentées. Le chapitre 13 porte sur les incapacités juridiques (interdiction d'être témoin, *patronus*, juge ou accusateur) et la notion de *iudicium publicum* (jugement à l'encontre de quelqu'un ayant lésé la collectivité et se voyant donc interdire de la représenter). Le chapitre 14 aborde la « juridicisation de l'infamie » : les citoyens qui n'étaient à l'origine que « mal vus » pour leur non-respect du *mos maiorum* se sont vus refoulés par la loi dans une catégorie de sous-citoyens, privés de leurs droits politiques, judiciaires et sociaux. Le chapitre 15 tente de déterminer les critères sur la base desquels Rome choisissait les chefs des municipes qui étaient ses « agents locaux » et, corollairement, les facteurs qui empêchaient certains de recevoir cette dignité. Le chapitre 16 concerne « l'infamie prétorienne » (restrictions au droit de représenter ou d'être représenté en justice). Cette pratique, décrite en détail, aurait d'abord relevé de l'arbitraire du préteur avant d'être mise par écrit, tout en laissant à ce magistrat une large liberté discrétionnaire. Un appendice aborde la loi d'Urso, prévoyant l'exclusion de la curie municipale. La deuxième partie se conclut sur le constat qu'à la fin de la République, les pratiques censoriales ne suffisaient plus à empêcher les dérives de l'aristocratie, ce qui rendit nécessaire la mise en place de nouvelles lois sous l'impulsion des *populares*. La troisième partie établit une prosopographie des infâmes pour mieux comprendre à la fois leur identité et leur devenir. Le chapitre 17 propose un catalogue des personnes décriées. On y trouve les proxénètes et prostitués, les représentants des *ludi circenses* et des *ludi scaenici*, les *praecones* – des métiers s'apparentant, ne serait-ce que sur un plan symbolique, à une forme de prostitution – ainsi que ceux qui s'étaient rendus responsables de délits ou de conduites impliquant un non-respect de la parole donnée (*fides*). Le chapitre 18 s'intéresse d'abord à l'origine sociale des infâmes, constatant qu'ils étaient la plupart du temps des nobles : leur naissance, loin de les protéger, les exposait tout particulièrement, compte tenu de l'exigence d'irréprochabilité qui pesait sur eux. Il aborde ensuite les réactions des familles, qui risquaient également d'être frappées de déshonneur. Le

chapitre 19 montre la façon dont la société blessait le citoyen dégradé dans son amour propre sans lui imposer des conditions de vie suffisamment dures pour le pousser à l'exil. Enfin, le chapitre 20 développe les moyens de sortir de l'infamie : en être délivré par un magistrat, être élu par le peuple à une nouvelle magistrature ou encore bénéficier, dans certains cas exceptionnels, de la *restitutio in integrum* (effacement total de la dégradation). L'auteur conclut que toutes ces pratiques exerçaient la même fonction au sein de la société romaine : rappeler que la citoyenneté est un honneur qui doit se mériter pleinement. Cet ouvrage présente l'avantage d'être particulièrement clair et structuré. M. Bur, utilisant une grande diversité de sources, les manie avec prudence et esprit critique. Il distingue explicitement les informations certaines des hypothèses et ne craint pas de souligner les limites de nos connaissances. En un mot, ce livre constitue un brillant exemple de méthode et une référence pour la connaissance des institutions romaines.

Arnaud AMILIEN

Nathalie BARRANDON, *Les massacres de la République romaine*. Paris, Fayard, 2018. 1 vol. broché, 440 p., ill. n/b. (HISTOIRE) Prix : 23 €. ISBN 978-2-213-67131-4.

Nathalie Barrandon, actuellement professeure à l'Université de Reims, livre dans cet ouvrage les résultats d'une étude minutieuse et détaillée sur le thème du massacre dans le monde romain, avec un cadre chronologique circonscrit à l'époque républicaine. Traitant d'un sujet dont on aurait pu se demander *a priori* s'il pouvait donner matière à un livre entier, l'auteure démontre de manière convaincante tout l'intérêt que revêt en réalité ce thème pour atteindre une meilleure compréhension du monde romain, ce à plusieurs niveaux (nous y reviendrons). Relevons également d'emblée que l'auteure a échappé à un écueil courant lorsqu'on étudie une thématique et non un personnage, un lieu, un événement ou une époque : à savoir celui d'une trop grande abstraction, celui d'un discours qui se nourrit de lui-même et tend à tirer des sources un peu ce qu'il souhaite. Le présent ouvrage accorde au contraire une place centrale à l'évaluation et à l'analyse des sources, principalement littéraires – sans toutefois oublier les apports de l'archéologie, comme les squelettes découverts sur divers sites et témoignant d'exécutions massives ou de sévices infligés aux victimes – et se montre parfaitement conscient de la nécessité d'analyser ces sources littéraires en tant que récits tout autant que témoins historiques (ce qui a trop souvent tendance à être négligé par les historiens). Le propos, construit suivant un plan rigoureux, s'articule en trois parties : 1- les Récits (relatifs aux massacres), 2- les Faits et 3- les Jugements. Chaque partie est à son tour subdivisée en trois chapitres. Sur le plan formel, on regrettera seulement le choix de placer les notes en fin d'ouvrage plutôt qu'en bas de page, ce qui a tendance à briser le rythme de lecture. Dans la première partie, consacrée donc à l'aspect narratif de ses sources, l'auteure, se propose de réfléchir à la nature de l'information transmise et d'évaluer la fiabilité des récits de massacre qui sont parvenus jusqu'à nous, de même que le crédit qu'on peut leur accorder en tant qu'historiens, rappelant à propos qu'aux yeux des Anciens, l'histoire ne se limitait pas à l'établissement de faits, mais se devait également d'être édifiante. On ne s'étonnera donc guère de trouver dans ces récits de massacre des motifs littéraires stéréotypés, notamment celui de la « ville prise » (*urbs capta*), directement inspiré de l'*Iliou persis* grecque et étudié de manière approfondie

Aretaios had done (above), but subverts it by endowing his own, unique disease with a craftiness that defeats even the versatile doctors' ruses. Equally, Aristeides' claim that he is silent at the beginning of the *Tales*, before he "immediately proceeds to narrate his experiences *ad nauseam*" (p. 142) should (also) be seen in the light of a well-established trope, according to which rhetoricians claim to perform under compulsion. Robert Penella's "Silent Orators: On Withholding Eloquence in the Late Roman Empire", *RET* Supplément 3, 2014, p. 331-347 demonstrates how this (apparent or real) refusal of speech is actually a display of power on the part of the sophists. The most interesting contributions in Part 3 "Viewing Trauma, Seeing Pain" come in the chapter on Akhilleus Tatios. D. King rightly observes that the contortions of pain in this novel *show*, rather than invite the reader to interpret (p. 201). Pain and trauma arrest the gaze, wounding vision itself and exercising an irrational hold over the reader / listener that is akin to the effects of sublime language as described by Pseudo-Longinos. Perhaps it would have been useful here to include some discussion of the striking simile in Akhilleus Tatios 7.4.4-6, where emotional trauma is compared to a physical injury in the delay with which its intensity is felt. The description of the physical wound's "flowering" in 7.4.4 would have been relevant for D. King's discussion of scars in this chapter. Apart from the issues detailed above in relation to content, I have found the author's style distracting and not helpful in getting his message across. There is a tendency to use overly rhetorical language, which at some points is not well thought out (*e.g.*, "Powerful astounding imagery overpowers the reader's rational engagement" p. 171). The author also has a habit of stating the obvious or the extremely vague (*e.g.*, "Medicine's interest in pain is long-standing", p. 34; "Experiencing pain induces a certain kind of language", p. 127). There is no consistency in the way Greek is written: on p. 61 we see both ἀχρασίη and *lambanein*. It is not clear to me why one is written in Greek and the other transliterated. Unfortunately there are also some errors and typos, of which I only note here: καταλειπέται instead of καταλείπεται (p. 82); *taraxia* instead of *tarachê* (p. 172); "agenda" instead of "agendas" (p. 115); "diverges" instead of "diverge" (p. 147). Fotini HADJITTOFI

Angelos CHANIOTIS & Pascale DERRON (Ed.), *La nuit. Imaginaire et réalités nocturnes dans le monde gréco-romain. Neuf exposés suivis de discussions*. Genève, Fondation Hardt, 2018. 1 vol. relié, X-412 p., 15 fig. n/b & coul. (ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE, 64). Prix : 55 CHF. ISBN 978-2-600-00764-1.

Ce recueil de contributions réunit neuf textes sur le thème de la nuit. Ceux-ci ont été prononcés au cours d'une série d'entretiens organisés par la fondation Hardt, qui se sont tenus durant la semaine du 21 au 25 août 2017. Chaque texte est suivi de la discussion à laquelle il a donné lieu. Dans le premier, Angelos Chaniotis commence par rappeler les conceptions universelles de la nuit : moment de récupération, de contact avec le surnaturel, de danger… Or, il semble que ces conceptions vaillent aussi pour le monde grec. Ainsi, souligner dans un récit qu'une scène se déroule de nuit exacerberait l'impression de violence ou d'érotisme qui s'en dégage. Après ces constats généraux, l'auteur se penche sur les raisons de l'augmentation des activités nocturnes aux époques

hellénistique et romaine. Plusieurs facteurs seraient selon lui à l'origine de ce phénomène : nouvelles mesures de sécurité, apparition d'associations privées dans les centres urbains (dont les communautés regroupées autour d'un culte initiatique), financement de bains et gymnases privés par de riches évergètes, banquets publics offerts par ces mêmes « bienfaiteurs », écrits des intellectuels encourageant à profiter de la nuit pour travailler et réfléchir et, bien sûr, mise en place d'un système d'éclairage nocturne. – Dans la seconde contribution, Andrew Wilson se propose d'étudier les multiples facettes de la nuit dans le monde romain. Il commence par détailler les différentes façons de mesurer le temps après le coucher du soleil ainsi que les différents types d'éclairage artificiel attestés. Il se penche ensuite sur les contextes dans lesquels ces éclairages étaient utilisés, notamment le festival des *Maïouma* qui comprenait des processions nocturnes et des performances théâtrales. Mais il y a plus. Individuellement, les intellectuels considéraient la nuit comme un moment propice à la concentration, où toutes les distractions du jour s'arrêtaient. Collectivement, la lumière artificielle permettait aux artisans, aux agriculteurs, aux mineurs et aux voyageurs de poursuivre leur travail commencé la journée. – Après ces deux chapitres de portée plus générale, Renate Schlesier s'intéresse plus spécifiquement à l'image de la nuit et des activités nocturnes dans les fragments de Sappho. La poétesse, chez qui cette thématique est bien attestée, se distinguerait des autres poètes de son époque par différentes caractéristiques : mise en scène d'actions rituelles, musicales et érotiques posées par des personnages féminins ; réflexions en « je » sur les phénomènes du sommeil et du rêve, sans oublier la comparaison de femmes aux corps célestes nocturnes (surtout Séléné) ou à l'Aurore. – Dans la contribution suivante, Vinciane Pirenne-Delforge démontre que Nyx ne doit pas être perçue comme une « abstraction » mais comme une déesse à part entière, en se référant tant aux mythes qu'aux rituels religieux. Différents passages d'Homère et d'Hésiode la présentent en effet comme une entité agissante. De plus, le fait qu'elle soit mise en relation avec d'autres divinités dans les quelques cultes qui nous sont documentés (à Sicyone, Mégare et Kallipolis) prouve également son statut de déesse. – Ensuite, Ioannis Mylonopoulos se concentre sur la représentation de la nuit dans l'art grec antique, en particulier sur les scènes de violence commises pendant la nuit. L'auteur étudie d'abord les représentations figurées de Nyx et constate que ces dernières sont toujours clairement associées à une dimension temporelle (comme l'indique le fait qu'elle soit très souvent auprès d'Aurore). Il examine ensuite les violences nocturnes dans la mythologie, en croisant les textes littéraires et l'iconographie : meurtres de Dolon et Rhésos, prises de villes (dont Troie), infanticides de Médée et Procné. Il conclut que ces actions sont souvent présentées, dans l'imaginaire collectif grec, comme honteuses, étant souvent dirigées contre des êtres faibles, incapables de se défendre. – Dans le chapitre suivant, Sergio Casali étudie l'influence de la *Dolonie* homérique sur différentes scènes d'embuscades nocturnes de l'épopée romaine. Tout d'abord, l'auteur s'arrête sur la description virgilienne de l'équipement revêtu par Nisus et Euryale, qui entre directement en résonance avec celui que portent Dolon, Ulysse et Diomède chez Homère. Il en ressort que Virgile crée une ambiguïté volontaire en mélangeant en une seule scène les deux récits d'expédition nocturne de l'*Iliade* (celle des Troyens et celle des Achéens). Stace, lui, divise l'unique action de la scène virgilienne en deux actions différentes, figurant toutes deux dans le chant X de la *Thébaïde* : l'une sous une forme négative (l'embuscade de Théiodamas incarnant le

furor), l'autre sous une forme positive (l'expédition d'Hoplée et Dymas incarnant la *pietas*). Enfin, l'auteur démontre que le passage des *Punica* où Hannibal lance pendant la nuit 2000 bœufs contre les Romains pour leur faire croire à une attaque nocturne, s'il n'a *a priori* pas grande ressemblance avec la *Dolonie*, est en fait une réécriture subtile de l'épisode homérique. – Ensuite, Koen De Temmerman explore sous l'angle de la narratologie certains des aspects les plus importants de la nuit dans les écrits que nous réunissons habituellement et anachroniquement sous le nom de « romans » ou « nouvelles ». Parmi ces aspects figurent surtout l'exacerbation de la souffrance, la recrudescence de la passion érotique calmée le jour, le vol, la perte de perception sensorielle, les activités cognitives, l'érotisme, la magie et la révélation de secrets religieux, sans oublier que la nuit est propice à la narration d'histoires. – Leslie Dossey s'intéresse quant à elle à l'éclairage nocturne sous le Bas Empire. Elle tente d'abord de déterminer, sur la base du témoignage des sources littéraires, la nature de cet éclairage et constate qu'il est surtout présent dans les villes impériales et les capitales de province. Et pour cause : contrairement à l'ouest de l'Empire, l'est avait vu son rythme de vie profondément transformé par l'introduction d'une longue sieste après le repas de midi. De ce fait, les gens retournaient dans la sphère publique au coucher du soleil, ce qui rendait cet éclairage nécessaire. – Le volume se clôt sur un texte de Filippo Carlà-Uhink, consacré aux rites nocturnes dans le monde romain. L'auteur rappelle que les Romains se méfiaient des rassemblements nocturnes qui risquaient d'être « subversifs » (conspirations, actes obscènes comme dans le cas des *Bacchanales*…). Les seuls cultes religieux officiels pratiqués de nuit, comme les *Lemuria* ou le culte de *Bona Dea*, étaient considérés comme exceptionnels. C'est la raison pour laquelle les rites nocturnes chrétiens, que l'auteur décrit brièvement, étaient perçus comme dangereux dès les débuts de la chrétienté, étant dans l'imaginaire collectif l'occasion d'une sexualité débridée et de conspiration politique contre l'Empire et le Princeps. Dans l'Antiquité tardive, cette rhétorique présentant la nuit comme un moment de danger et de perte de contrôle était retournée par les chrétiens contre leurs adversaires païens. Ces regards croisés de différents spécialistes présentent l'intérêt de donner une vision globale de la thématique. Sur le plan de la méthode, cela montre l'importance de faire dialoguer les différentes disciplines pour enrichir notre connaissance du monde antique.

Arnaud AMILIEN

Vanessa MONTEVENTI, *La poésie astrologique dans la littérature grecque et latine*. Bâle, Schwabe Verlag, 2020. 1 vol. relié, 22,1 x 16 cm, 325 p. (SCHWEIZERISCHE BEITRÄGE ZUR ALTERTUMSWISSENSCHAFT, 49). Prix : 62 CHF. ISBN 978-3-7965-4076-9.

Issu de la thèse de doctorat de l'auteure, d'un programme scientifique l'obligeant à définir « le contexte historique et littéraire de la pensée astrologique dans l'Antiquité » (p. 11) et d'un séjour, en qualité de membre associée, au Corpus Christi College d'Oxford, le livre ainsi enrichi se développe en trois parties, voire quatre si nous prenons en compte l'Introduction qui est présentée de fait comme le premier chapitre. Facteur de déséquilibre pour l'ouvrage, le volume textuel est très variable d'un chapitre à l'autre : chapitre 1, 35 p. ; chapitre 2, 117 p ; chapitre 3, 50 p. ; chapitre 4 : 42 p., le

degemination is most likely what Pompeius is trying to describe. The volume has three indexes: of places, of passages from ancient authors, and of inscriptions, tablets, manuscripts, papyri and ostraca. Sadly, these are not as useful as they might be owing to a number of errors and failure to standardise citations across authors. To illustrate some of the shortcomings, consider the opening entries under "Papiri" on p. 289. There are two separate lists under *CEL*, one of which does not give the volume numbers, the other does. Since the numbering of *CEL* is sequential across volumes, the same text is sometimes referred to in two different places. The index also mixes in references to text numbers and page numbers. Worse, the index includes a series of references to something described as *CEL* II^2, when in fact these are in error for *CIL* II^2; these references are missing from the epigraphical index. The next reference in the list is to *BDHesp. Mon.*, which is an online database of coins with legends in the Palaeohispanic languages and should not occur among the papyrological sources. The unfortunate proliferation of faults in the index mar an otherwise excellent collection of papers.

James CLACKSON

Bénédicte DELIGNON, *La morale de l'amour dans les* Odes *d'Horace : poésie, philosophie et politique*. Paris, Sorbonne Université Presses, 2019. 1 vol. broché, 391 p. (ROME ET SES RENAISSANCES). Prix : 25 €. ISBN 979-10-231-0576-6.

Dans cet ouvrage, Bénédicte Delignon s'interroge sur le statut des odes érotiques par rapport aux autres odes horatiennes. En regardant la lyrique grecque et l'élégie latine, elle formule d'emblée un constat : là où un Alcée ou un Catulle chante la passion amoureuse sans faire intervenir de questionnement éthique, Horace dote ses *Odes* d'une dimension éducative en y introduisant une moralité. Or, cette moralité apparaît comme un ensemble composite, mêlant des préceptes empruntés aux philosophies hellénistiques à ceux du *mos maiorum*, morale traditionnelle romaine remise au goût du jour par Auguste dans sa tentative de restauration de l'ordre social. On est bien loin de l'opinion commune selon laquelle Horace aurait été un fervent partisan de la doctrine épicurienne qu'il aurait progressivement abandonnée pour se tourner vers le stoïcisme. L'heure est à l'éclectisme et les penseurs puisent aux différents courants philosophiques dans leur recherche de la vérité. C'est cet éclectisme qu'étudie la première partie de ce livre, composée de trois chapitres. Le premier examine l'influence épicurienne, visible dans la façon dont le poète présente la relation amoureuse : contrairement aux élégiaques qui louent l'endurance de l'amant soumis aux caprices d'une seule et même bien-aimée, Horace invite à un amour volage où l'on multiplie les partenaires sans s'y attacher, de façon à jouir du plaisir sans être accablé de souffrances. Le deuxième chapitre poursuit cette réflexion en étudiant la temporalité des odes érotiques : à l'inverse d'un Properce qui construit un véritable « roman d'amour », racontant sa relation de la rencontre à la rupture, Horace chante un amour qui n'existe que dans l'ici et maintenant. Cette idée de focalisation sur le présent relève bien sûr encore de l'épicurisme, puisque l'incitation à profiter du moment pour oublier ses soucis, en gardant à l'esprit que la vie est courte, est typique de cette doctrine. Mais cette exhortation s'inscrit également dans la tradition de la lyrique archaïque, obligatoirement ancrée dans le moment présent puisqu'elle était composée pour une occasion bien précise,

celle d'un banquet où elle faisait l'objet d'une performance orale. Enfin, l'éthique stoïcienne, quoique moins souvent mobilisée, est à l'œuvre quand le poète invite son destinataire à oublier sa douleur en se concentrant sur les actions exemplaires des grands hommes d'État. Le troisième chapitre démontre la présence du platonisme dans certaines odes, un point qui n'avait été jusque-là que peu étudié. Différents passages révèlent en effet que le poète reprend à la nouvelle Académie son refus du dogmatisme et, comme nous l'avons déjà dit, puise aux différentes doctrines pour atteindre le vraisemblable qui permet de dépasser la simple suspension de jugement. Il emprunte également à Cicéron la notion de *decorum*, c'est-à-dire d'attitude socialement convenable tant en fonction de notre nature d'être humain que de nos caractéristiques propres (âge, milieu social, etc.). Or, cette attitude demande de rester sans arrêt aux prises avec nos passions, ce qui rappelle la conception platonicienne de la dualité de l'âme et de la tension permanente entre sa partie rationnelle et sa partie émotive. La seconde partie du livre, constituée elle aussi de trois chapitres, s'intéresse à la morale sociale et à l'arrière-plan politique de certaines odes. Le quatrième chapitre démontre qu'il est absurde de vouloir séparer les odes « civiques » et « érotiques », puisqu'elles font partie d'un même continuum, parfaitement organisé par le poète : l'amour est envisagé comme une pratique sociale et est par là même tenu de se conformer aux valeurs civiques. Horace s'oppose ainsi, une fois encore, à la tradition élégiaque latine, qui prône le renoncement à la vie politique pour vivre pleinement sa passion érotique. Il renoue ainsi avec la lyrique grecque qui fait l'éloge de l'union matrimoniale, moment nécessaire pour pérenniser la famille et donner naissance à de futurs soldats qui pourront défendre la cité. Dans une même optique, le chapitre 5 montre que le poète combine mise en avant du *mos maiorum* et célébration des hauts faits d'Auguste et de son entourage (en particulier Mécène). Par exemple, il prône les valeurs matrimoniales en faisant allusion à l'iconographie des monuments bâtis ou restaurés par Auguste après sa victoire sur Antoine. Pour clore cette section, le chapitre 6 analyse la manière dont Horace utilise les thématiques de la guerre et de la paix pour transmettre à son public une morale sociale. Le motif de l'exercice militaire est en effet traité sur deux modes : d'une part, le poète loue la jeune fille amoureuse qui, bien à sa place dans la maison paternelle, admire de loin le soldat en plein entraînement ; d'autre part, il condamne le soldat que sa passion détourne du Champ de Mars. Semblablement, le motif de la paix invite à trouver la paix intérieure en se distanciant de la passion érotique, tout en louant l'action pacificatrice d'Auguste après les guerres civiles. Les trois chapitres formant la troisième partie portent quant à eux sur le mélange des genres et des cultures dans les *Odes*. Le chapitre 7 rappelle que, depuis l'époque hellénistique, la lyrique ne fait plus l'objet d'une performance et se savoure dès lors sous sa forme écrite, ce qui libère le poète des conventions, lui permettant de fait d'enrichir cette poésie des apports d'autres genres littéraires (épigramme, comédie, etc.). Héritier de cette tradition, Horace fait de la lyrique un outil pour chanter le *mos maiorum* tout en soulignant la puissance du désir que la jeune fille nubile peut susciter. Ces deux dimensions ne sont pas incompatibles, puisque la passion érotique est tout à fait acceptable en contexte matrimonial, du moins au moment où la mariée doit perdre sa virginité. Le chapitre 8 continue sur le mélange des genres et des tons, montrant par exemple que certaines odes s'inspirent de la comédie et de l'iambe pour ridiculiser et invectiver les comportements amoureux déviants, tel celui de la vieille femme lubrique dont l'attitude ne convient pas à son âge.

De même, mettre en scène un échange de répliques entre le poète et son ancienne maîtresse, à la manière d'un chant amébée, montre les deux protagonistes si concentrés sur le plaisir d'une joute verbale enracinée dans l'instant qu'ils se retrouvent débarrassés de leur passion d'antan. Enfin, en décrivant à la manière de Sappho les troubles physiologiques auxquels il est sujet en voyant sa bien-aimée dans les bras d'un autre homme, Horace tente de mettre son lecteur en garde contre les effets ravageurs de l'amour. Le dernier chapitre aborde les relations homosexuelles dans la poétique horatienne. Alors que « l'homoérotisme » était réprouvé dans la société romaine et n'était dès lors que peu représenté par ses prédécesseurs, qui ne parlaient que de sa forme acceptable (à savoir la sexualité avec un jeune esclave), les *Odes* représentent aussi la conception grecque de la pédérastie, mais toujours pour blâmer l'incapacité à se dominer. Horace joue donc avec les genres littéraires pour créer une lyrique latine conforme aux valeurs de son époque. On peut saluer l'entreprise de Bénédicte Delignon, qui n'hésite pas à mettre en cause l'opinion commune pour étudier les odes à sujet érotique comme des pièces appartenant à un ensemble. Son ouvrage est un bel exemple de méthode, témoignant d'une large connaissance des littératures grecque et latine ainsi que d'un esprit critique très pointu face à une bibliographie considérable. Cette entreprise nous rappelle que les genres littéraires, loin d'être cloisonnés, dialoguent constamment. Arnaud AMILIEN

OVID, Fasti. *Festkalender. Lateinisch und deutsch.* Übersetzt, eingeleitet und kommentiert von Andrea THEMANN-STEINKE. Darmstadt, WBG Academic, 2018. 2 vol. reliés, 233 p. + 274 p. (EDITION ANTIKE). Prix : 99,95 €. ISBN 978-3-534-18161-2.

Andrea Themann-Steinke propose une édition bilingue en 2 volumes des *Fastes* d'Ovide. Le texte latin est celui de l'édition Teubner d'E. Alton, D. Wormell et E. Courtney, et l'auteur signale qu'elle a adopté d'autres variantes textuelles dans quelques cas particuliers, mais n'en donne pas la liste, présentant seulement les principaux manuscrits. La traduction allemande est précise et fluide, et sa présentation vers à vers facilite l'accès au texte latin, l'ouvrage étant destiné en particulier aux étudiants. À la fin de l'introduction, l'auteur signale la parution récente de bons commentaires consacrés chacun à un seul livre des *Fastes*, leur traitement individuel permettant une analyse plus développée et plus détaillée que le cadre restreint des annotations où elle-même présente, après le texte et la traduction, un commentaire concis et factuel, en 15 à 20 pages, de chaque livre. La collection *Edition Antike* a pour but de faciliter l'accès direct aux grands textes, ce qui explique que l'auteur ait choisi de se focaliser, en introduction, sur une présentation d'ensemble du poème, de ses sources et modèles, et de son inachèvement, puis sur la description des spécificités du calendrier romain, avec son histoire, son organisation, le statut des jours, et la manière de formuler les dates. L'auteur souligne la grande place faite aux constellations. De nombreuses erreurs d'Ovide en matière d'observations astronomiques s'expliquent par le phénomène de précession ou l'usage de sources livresques ne correspondant pas au contexte romain, et l'auteur renvoie, dans la seule note de bas de page de l'introduction, à deux articles récents pour la discussion de cas litigieux. En somme, son approche du commentaire est résolument technique : il s'agit de présenter le contexte historique et culturel, les

belle démonstration de l'expertise et de l'érudition de Valérie Gitton-Ripoll sur un sujet dont on mesure, à travers ce témoin, l'importance qu'il revêtait dans le monde romain.

Frédéric LE BLAY

Guillaume FLAMERIE DE LACHAPELLE & Judith ROHMAN (Ed.), *Lectures latines. 45 textes de la littérature latine interprétés par des professeurs. En hommage à Sylvie Franchet d'Espèrey*. Bordeaux, Ausonius, 2018. 1 vol., 342 p. (SCRIPTA RECEPTORIA, 14). Prix : 25 €. ISBN 9782356132345.

Ce recueil d'articles, constitué à l'occasion du départ à la retraite de Sylvie Franchet d'Espèrey, présente 45 extraits de la littérature latine dont le commentaire nous fait percevoir tant la virtuosité avec laquelle ils ont été composés que leur intemporalité. Dans la première de ces contributions, Vincent Martzloff étudie un fragment d'une tragédie d'Accius sous l'angle stylistique et intertextuel (*Aeneadae siue Decius*). Ensuite, Sophie Conte analyse les procédés comiques mobilisés dans la scène de l'*Amphitryon* de Plaute où Mercure fait face à Sosie (362-409). Sylvie Laigneau-Fontaine, elle, s'intéresse à un passage des *Adelphes* de Térence plaidant en faveur d'une éducation fondée sur l'indulgence (42-77). Sabine Luciani commente ensuite le passage de Lucrèce relatif à la tristesse d'une vache sachant son veau sacrifié (2. 333-380). Dans l'article suivant, Joëlle Soler démontre toute la complexité de composition du *Carmen* 5 de Catulle. Tout aussi complexe est l'exorde de la cinquième *Tusculane* (5. 1-2) où Aleth Tisseau des Escotais analyse les moyens utilisés par Cicéron pour convaincre son public que la vertu suffit à rendre heureux. Olivier Devillers tente ensuite de montrer, sur la base d'un passage du *Jugurtha* (93), la manière dont Salluste, comme les autres historiens, se sert des digressions pour dramatiser sa narration. Les sept articles suivants sont consacrés à Virgile. Le premier, juxtaposant une scène des *Bucoliques* (1. 1-5) et un passage du roman de Longus (2. 3-7), réunit les réflexions de trois spécialistes (Isabelle Boehm, Catherine Broc-Schmezer et Marie-Pierre Noël). Toujours dans les *Bucoliques*, Françoise Daspet analyse la scène de la capture de Silène, pleine d'antithèses et d'ambiguïtés (6. 13-30). C'est ensuite aux *Géorgiques* que s'intéresse Hélène Casanova-Robin, qui commente le passage relatif au vieillard corycien (4. 116-148), notamment dans ses liens avec Lucrèce. Les quatre articles suivants portent quant à eux sur des extraits de l'*Énéide*. Dans le premier, Isabelle Jouteur examine la description virgilienne de la *fama* (4. 173-195) qu'elle met en lien avec le processus actuel de désinformation. Aline Estèves se penche ensuite sur le personnage de Camille qui, contrairement aux héroïnes de bandes dessinées actuelles, essaie en vain d'égaler les héros épiques (7. 803-817 et 11. 648-698). Après cela, Alexandre Grandazzi réalise un commentaire historique de la remontée du Tibre par Énée (8. 86-114), passage qu'il met en parallèle avec les récits de l'époque des Grandes Découvertes. Cette « section virgilienne » du recueil se clôt sur les réflexions de Judith Rohman concernant la mise à mort de Turnus par Énée (12. 930-952). Les deux articles suivants sont consacrés à Horace : Armelle Deschard propose un commentaire détaillé de l'Ode *Nunc est bibendum* (1. 37), tandis que Maëlle Glasz attire l'attention du lecteur sur l'universalité du message porté par l'Ode *Diffugere nives* (4. 7). Viennent ensuite trois contributions portant sur l'œuvre de Tite-Live : Jean-Baptiste Riocreux se

concentre sur le tableau de l'hésitation des Gaulois trouvant Rome déserte après la défaite de l'Allia (5. 41) ; Marielle de Franchis examine la dimension épique et tragique du rappel d'Hannibal par sa patrie (30. 20) ; Marine Renauld présente la valeur exemplaire et la portée philosophique de la mort de Cicéron dans la narration livienne (Liv. 120. 1-2 = fragm. 59 Jal). Les quatre articles suivants concernent la poésie d'Ovide. Dans la première, Anne Raffarin s'interroge sur la symbolique des lieux évoqués dans un passage de l'*Art d'aimer* (1. 67-92). Vient ensuite un commentaire de Sarah Bach sur la description de la catastrophe causée par Phaéton dans les *Métamorphoses* (2. 210-259), suivi d'une étude de la dimension religieuse et intertextuelle de la prière à Mercure dans les *Fastes* (5. 663-690) par Virginie Subias Konofal. François Prost achève cette section sur Ovide par l'analyse d'un passage des *Tristes* (4. 6) mis en lien avec d'autres textes issus tant de la latinité que de la littérature française. Dans l'article suivant, Anne Berlan-Bajard présente la conception romaine de l'espace océanique en partant d'un extrait d'Albinovanus Pedo, cité par Sénèque le Rhéteur (*Suasoires*, 1. 15). Sophia Georgacopoulou étudie ensuite la symbolique d'une fable de Phèdre, *Le papillon et la guêpe* (*Appendix*, 31), notamment dans ses implications historiques. Vient ensuite une réflexion de Juliette Dross sur le statut de l'*otium* dans la pensée stoïcienne, amorcée à partir d'un passage du *De otio* de Sénèque (3-4). Ce dernier retient également l'intérêt d'Isabelle David qui analyse la scène de *Phèdre* où l'héroïne éponyme avoue ses sentiments à Hippolyte (634-671). Les trois articles suivants sont consacrés à Lucain : Pierre-Alain Caltot se concentre sur les morts de Julie et Crassus en tant que déclencheurs de la guerre civile (1. 98-120) ; François Ploton-Nicollet s'intéresse à l'apparition en songe de la défunte Julie à Pompée (3. 1-40) ; Fabrice Galtier, quant à lui, examine la description lucanienne de trois lieux mythiques d'Afrique du Nord, notamment les restes du jardin des Hespérides (9. 348-367). Valérie Naas étudie ensuite un extrait de Pline l'Ancien où l'érudit déplore le fait que les hommes se tournent vers la cupidité plutôt que vers le savoir (*Histoire naturelle*, 2. 117-118). François Ripoll offre pour sa part un commentaire du « sauvetage d'Alexandre » décrit par Quinte-Curce (9. 5. 14-21) et Charles Guérin expose son analyse d'un passage de Quintilien insistant sur l'importance d'une lecture critique des grands auteurs (2. 5. 13-20). Vient alors un article de Sylvie Franchet d'Espèrey elle-même, dans lequel elle présente le passage de la *Thébaïde* de Stace où le cadavre de Polynice est jeté sur le bûcher d'Étéocle (12. 429-460). Les deux contributions suivantes portent sur Martial : Martin Dinter étudie l'une de ses épigrammes (10. 47) et Jean-Claude Julhe commente l'épître servant de préface à son douzième livre d'*Épigrammes*. Lucienne Deschamps décrit ensuite le fond et la forme d'un passage de Juvénal regorgeant de lieux communs philosophiques (10. 346-366). Viennent alors trois articles consacrés aux *Lettres* de Pline le Jeune. Dans le premier, Benjamin Goldlust dépeint les codes romains propres à la lecture publique qui se dégagent d'une missive (6. 17). À partir d'une lettre relative à un procès pour héritage (6. 33), Michèle Ducos amorce une réflexion sur la place du droit dans la littérature latine. Vincent Zarini montre ensuite quelle vision de la Grèce véhicule l'épistolier dans le message qu'il adresse à un ami (8. 24). Après cette section, Régine Utard s'intéresse à la dramatisation de la seconde bataille de Bédriac racontée par Tacite (*Histoires*, 3. 22. 3 – 23. 3). Dans une optique similaire, Guillaume Flamerie de Lachapelle consacre quelques pages à la mort de Vitellius racontée par Suétone (*Vie de Vitellius*, 17). Cécile

Dubois examine ensuite le passage d'Apulée où Psyché arrive dans le palais de Cupidon (*Métamorphoses*, 5. 2. 3 – 4. 5) et Bruno Bureau étudie l'intertextualité d'un passage du *Rapt de Proserpine* de Claudien (3. 146-169). Pour terminer ce recueil, Émilie Séris montre toute l'actualité d'un passage de l'humaniste Bartolomeo Fonzio défendant la poésie (*De poetice*, 1. 10-12). Cet ouvrage présente l'intérêt d'offrir à la fois une vue d'ensemble de la latinité et un important panel de méthodes philologiques permettant d'étudier les textes en profondeur. Dans un style accessible, il montre que les classiques peuvent encore nous toucher aujourd'hui et nous aider à mieux nous connaître en tant qu'êtres humains. Arnaud AMILIEN

Maria Angeles ALONSO ALONSO, *Los médicos en las inscripciones latinas de Italia (siglos II a.C. – III d.C.). Aspectos sociales y profesionales*. Santander, Ediciones Universidad Cantabria, 2018. 1 vol., 17 x 23,5 cm, 325 p., 24 fig. (HERI, 6). Prix : 25 €. ISBN 978-84-8102-864-5.

La pratique de la médecine à l'époque romaine bénéficie de nombreuses sources, écrites et archéologiques. Le propos de M.A. Alonso Alonso n'est pas de s'attacher aux grands traités décrivant la science de l'époque, ni aux multiples instruments mis au jour dans les fouilles, mais aux praticiens, attestés par l'épigraphie à Rome et en Italie. L'ouvrage vient donc compléter, avec des développements parfois plus approfondis, celui que B. Rémy et P. Faure ont publié en 2010 aux Éditions Ausonius de Bordeaux, *Les médecins dans l'Occident romain, Péninsule ibérique, Bretagne, Gaules, Germanies*. Les deux volumes ont en commun un catalogue des inscriptions concernées, celui des provinces occidentales étant nettement plus étoffé, avec des illustrations, des traductions et des commentaires, le répertoire italien étant limité au texte sans traduction et à sa bibliographie, ce qui limite les possibilités d'accès à un public large. L'ouvrage de M.A. Alonso Alonso s'ouvre sur un exposé général sur la fonction de *medicus* dans le monde romain, partant de la notion de *pater familias,* thérapeute de sa famille, au médecin spécialisé d'origine grecque ou formé dans les écoles de médecine du monde grec. Le premier médecin connu dans cet espace italien date de la fin du IIe s. a.C., c'est un esclave originaire d'Asie Mineure, affranchi ensuite, ayant bénéficié d'une belle épitaphe (*CIL* X 388 ; cf. p. 37-42). Il témoigne explicitement du processus de diffusion de la médecine grecque dans la péninsule dont font également état d'autres sources littéraires. Examinant notamment l'onomastique des médecins connus, l'auteur constate une prédominance des *cognomina* grecs, dont l'explicitation par le caractère fréquent du statut d'affranchi ne suffit pas. L'étude, en effet, hors d'Italie, d'exemples narbonnais montre des choix onomastiques liés à la dénomination prestigieuse de certains médecins « historiques ». La fréquence des noms grecs reflète assurément la réputation brillante de la médecine grecque en Occident. Après avoir constaté un statut social défini comme hétérogène (citoyens romains mais aussi pérégrins étrangers d'origine orientale, éventuellement naturalisés, esclaves souvent affranchis) avec une forte présence de *liberti*, l'auteur s'intéresse aussi au contexte familial des médecins et à ses dévotions qu'on constate souvent professionnelles, liées à des cultes « guérisseurs », mais non exclusivement. Leur intégration dans la cité est limitée par leur statut, la situation est identique dans les provinces, mais elle se manifeste toutefois par un

L'absence d'une conclusion éclaircissant les enseignements et les perspectives de la recherche n'enlève rien à la qualité d'une étude qui a su tirer parti de fouilles aussi bien récentes qu'anciennes, par une méthodologie moderne et l'investigation savante d'une documentation souvent incomplète. Notons encore que la bibliographie est commune et présentée à la fin de l'ouvrage, et que toutes les figures et tableaux se situent à sa suite, rendant parfois fastidieuse la lecture des divers articles, malgré la présence de couleurs, de graphiques et de planimétries pertinentes. Alexandre WIMLOT

Martine DENOYELLE, Claude POUZADOUX & Francesca SILVESTRELLI (Ed.), *Ricerche sulla ceramica italiota 1. Mobilità dei pittori e identità delle produzioni*. Naples, Centre Jean Bérard, 2018. 1 vol. 22 cm, 232 p. (CAHIERS DU CENTRE JEAN BÉRARD, 25). Prix : 30 €. ISBN 978-2-918887-80-5.

Inaugurant une série de recherches consacrées à l'étude de la Grande Grèce par le biais de la céramique italiote, le présent ouvrage publie les actes d'un colloque tenu en 2012 à Naples sur la question des mobilités d'artisans et de leur rôle dans la construction de l'identité des productions à figures rouges italiotes. Il s'agit d'une problématique complexe car il est souvent difficile de rassembler les preuves suffisantes pour établir la mobilité d'un artisan. Néanmoins, ces travaux montrent très clairement qu'élargir le spectre de recherche à une longue période et à une échelle macro-régionale permet de multiplier les indices et les pistes de réponse. Et pour cause, si l'ouvrage s'organise initialement autour de la découverte de deux vases du *Peintre de Dolon* dans la nécropole de Torre di Mare à Métaponte, il dépasse très largement le cadre des ateliers métapontins pour aborder toutes les grandes régions du monde italiote de la fin du V^e^ siècle à la fin du VI^e^ siècle av. J.-C. Afin de répondre de manière cohérente à ce très vaste programme, les différentes interventions se répartissent en quatre sections qui fonctionnent comme des dossiers de recherche ciblés à chaque fois autour d'une zone de production et d'un artisan ou d'un groupe de peintres-potiers. Ce découpage particulièrement intelligent donne à l'ensemble l'aspect d'un large panorama des problématiques de mobilités et d'identités dans les grands centres de production céramiques d'Italie du Sud (Locres, Métaponte, Tarente, l'arrière-pays daunien et, en moindre mesure, la Sicile et Paestum). En outre, d'un dossier à l'autre, les contributions se complètent judicieusement, tantôt en développant des études de cas spécifiques basées sur l'analyse particulière de l'iconographie, du style, des formes ou des contextes archéologiques, tantôt en dressant de larges remises en contexte archéologiques, artisanales, géographiques ou socioculturelles. Cette intelligente organisation permet également de confronter constamment les fondements de la recherche sur la céramique figurée italiote, en particulier les thèses développées par A. D. Trendall, aux données plus récentes qui nourrissent de nouvelles hypothèses et actualisent nos connaissances de cette région. Ainsi, le premier dossier propose un aller-retour entre les côtes lucaniennes et siciliennes à travers le cas du *Peintre d'Himère* et celui du *Groupe de Locres*. En premier lieu, M. Serino décèle sur quelques productions du *Peintre d'Himère* de singulières affinités stylistiques avec les productions lucaniennes. En examinant parallèlement les contextes archéologiques de ces céramiques, il envisage que le *Peintre d'Himère*, formé en Lucanie, appartient aux pionniers de la céramique à figure rouge

en Sicile, dès le début du Ve siècle. En second lieu, les contributions de S. Barresi, D. Elia et A. Santostefano proposent de refaire le point sur le *Groupe de Locres*, à fois sur les productions de la phase sicilienne et de la phase locrienne. Dans cette perspective, A. Santostefano s'interroge sur la localisation du centre de production de la première phase du *Groupe de Locres*, probablement en Sicile orientale ainsi que sur la cause de son déplacement vers 400 av. J.-C. et sur l'itinéraire suivi par ces artisans avant de s'implanter à Locres vers 380 av. J.-C. Enfin, la contribution de D. Elia met en perspective l'activité du *Groupe de Locres* avec les autres ateliers contemporains de la région en pointant l'adaptation du répertoire morphologique et décoratif du groupe pour répondre aux particularités locales. Le deuxième dossier s'attache quant à lui à remettre dans leur contexte métapontin le fameux lébès et le lécythe de la tombe 100 de la nécropole Torre di Mare à Métaponte. Ainsi, A. De Siena présente la topographie de la nécropole en question et les résultats des fouilles menées sur le site. Un catalogue détaillé des découvertes de la tombe 100 et des sépultures avoisinantes complète ce travail. À son tour, F. Silvestri passe en revue les productions à figures rouges de Métaponte en examinant plus particulièrement les grands changements du répertoire morphologique à trois moments-clefs de la production : le développement de la céramique à vernis noir (première moitié du Ve siècle), l'introduction et le développement de la céramique à figures rouges (seconde moitié du Ve siècle) et l'apparition d'un répertoire morphologique et décoratif commun dans le Golfe de Tarente (le VIe siècle av. J.-C.). Cette démarche lui permet de souligner des liens, tantôt plus étroits, tantôt plus distants, avec la céramique attique et d'aborder brièvement la question de l'arrivée dans les ateliers métapontins de certains artisans formés en Attique. Enfin, après avoir rappelé le cas de la mobilité du *Peintre d'Arno*, un artisan actif en Lucanie puis en Étrurie, A. Denoyelle revient sur la production du *Peintre de Dolon* et sur l'attribution des deux vases de la tombe 100 de la nécropole de Torre di Mare. Plusieurs détails stylistiques permettent de lier étroitement l'œuvre du *Peintre de Dolon* aux productions attiques et remettent en question le détachement présumé des modèles attiques pendant les dernières phases de la production des céramiques à figures rouges de Métaponte. Le troisième dossier jette ensuite un pont iconographique entre le lébès découvert à Métaponte et les ateliers de Tarente. En effet, après avoir identifié la scène de la face A du lébès du *Peintre de Dolon* comme une représentation de l'épisode Ulysse avec les Oenotrophes, C. Pouzadoux observe que l'œuvre du *Peintre de Darius*, un artisan tarentin de la fin du IVe, s'inspire probablement du *Peintre de Dolon* pour créer une nouvelle variante de ce thème iconographique très rare. Pour compléter ce volet, A. D'Amicis présente quelques points fondamentaux des productions tarentines et du *Peintre de Darius* à travers les résultats d'une étude préliminaire d'un lot de céramiques retrouvées au début du XXe siècle près de l'arsenal de Tarente et disséminés par le marché de l'art. Enfin, dans le quatrième dossier, M. Corrente et F. Rossi reviennent sur le cas particulier du *Peintre* d'*Ascoli Satiriano*, qui doit son nom à la découverte de ses productions dans un hypogée funéraire situé dans l'arrière-pays daunien. De nombreux éléments iconographiques et stylistiques permettent de connecter ses productions aux ateliers aussi bien apuliens que paestans. La découverte de nouvelles pièces dans un autre site du territoire daunien permet ici d'attacher davantage cet artisan à cette région et pousse à le considérer comme un peintre actif dans une atelier daunien dont

l'organisation reste à définir. Du reste, chacune de ces interventions propose une abondante illustration qui permet au lecteur de suivre l'argumentation des auteurs au fil du texte, en particulier pour les nombreuses comparaisons stylistiques et iconographiques ou l'analyse des contextes archéologiques qui servent de base aux démonstrations. Ajoutons que la communication du regretté Enzo Lippolis « La mobilità del ceramografo dalla formazione alla produzione. Problemi generali e un caso di studio: il pittore di Dario e il suo ambiente artigianale » a été publiée dans *Archeologia classica* 69 (2018), p. 73-112. Cette lacune, que les contributeurs et les éditeurs sont les premiers à regretter, n'enlève rien à la cohérence de l'ouvrage, ni à son point de vue panoramique. En définitive, grâce à son organisation judicieuse, l'ouvrage offre non seulement un éventail de cas particuliers qui répondent à la question complexe des mobilités artisanales mais, en parallèle, il dresse un tableau général et actualisé des identités artisanales dans les principaux centres de productions de la céramique à figures rouges en l'Italie du Sud.

Antoine ATTOUT

Manuel FLECKER, Stefan KRMNICEK, Johannes LIPPS, Richard POSAMENTIR & Thomas SCHÄFER (Ed.), *Augustus ist tot – Lang lebe der Kaiser!* Internationales Kolloquium anlässlich des 2000. Todesjahres des römischen Kaisers vom 20. – 22. November 2014 in Tübingen. Rahden, Verlag Marie Leidorf, 2017. 1 vol. relié, 21 x 29,7 cm, 620 p., 440 ill. (TÜBINGER ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN, 24). Prix : 69,80 €. ISBN 978-3-89646-915-1.

Cet ouvrage collectif traitant de numismatique, de topographie, d'iconographie et d'archéologie augustéennes, ainsi qu'en hors-d'œuvre, de la réception de l'ère augustéenne à l'époque fasciste, est soutenu par un apparat scientifique rigoureux, des illustrations d'excellente qualité, notamment pour les monnaies, et de nombreuses références. Issu d'un colloque international organisé en 2014, cet ouvrage collectif est né dans la mouvance du bimillénaire de la mort d'Auguste. Disons-le d'emblée, il constitue désormais une référence importante pour qui s'intéresse à la culture matérielle et visuelle d'époque augustéenne. À l'occasion de ce bimillénaire, les collègues germanophones ont publié nombre d'ouvrages, de nature biographique ou historique, qui proposent des bilans et des synthèses. Et les archéologues ne sont pas en reste : ouvrage interdisciplinaire coécrit par trois auteurs, dont un historien de l'art et archéologue (R. Von Den Hoff, W. Stroh et M. Zimmerman, *Divus Augustus. Der erste römische Kaiser und seine Welt*, Munich, 2014) et ouvrage collectif de R. Kussl (*Augustus, Kunst, Kultur und Kaisertum*, Speyer, 2015), auxquels s'ajoute évidemment le volume traité ici présentant des contributions à la pointe de la recherche archéologique. Ces dernières, présentées dans l'introduction (p. 9-12), systématiquement accompagnées d'un résumé en anglais et d'abondantes références, sont regroupées en sections thématiques : numismatique (p. 41-120), topographie (p. 121-204), iconographie (Bilderwelt, p. 205-336), iconologie et pérennité des symboles attachés à Auguste avec un intérêt pour l'étude de la réception du personnage d'Auguste dès l'Antiquité romaine entre autres chez ses successeurs (Zeichen und Folgen, p. 395-586), enfin, la réception de l'ère augustéenne à l'époque fasciste (p. 587-620). Compte tenu de l'énormité de l'ouvrage, véritable bible sur l'archéologie récente concernant l'époque augustéenne,

furor), l'autre sous une forme positive (l'expédition d'Hoplée et Dymas incarnant la *pietas*). Enfin, l'auteur démontre que le passage des *Punica* où Hannibal lance pendant la nuit 2000 bœufs contre les Romains pour leur faire croire à une attaque nocturne, s'il n'a *a priori* pas grande ressemblance avec la *Dolonie*, est en fait une réécriture subtile de l'épisode homérique. – Ensuite, Koen De Temmerman explore sous l'angle de la narratologie certains des aspects les plus importants de la nuit dans les écrits que nous réunissons habituellement et anachroniquement sous le nom de « romans » ou « nouvelles ». Parmi ces aspects figurent surtout l'exacerbation de la souffrance, la recrudescence de la passion érotique calmée le jour, le vol, la perte de perception sensorielle, les activités cognitives, l'érotisme, la magie et la révélation de secrets religieux, sans oublier que la nuit est propice à la narration d'histoires. – Leslie Dossey s'intéresse quant à elle à l'éclairage nocturne sous le Bas Empire. Elle tente d'abord de déterminer, sur la base du témoignage des sources littéraires, la nature de cet éclairage et constate qu'il est surtout présent dans les villes impériales et les capitales de province. Et pour cause : contrairement à l'ouest de l'Empire, l'est avait vu son rythme de vie profondément transformé par l'introduction d'une longue sieste après le repas de midi. De ce fait, les gens retournaient dans la sphère publique au coucher du soleil, ce qui rendait cet éclairage nécessaire. – Le volume se clôt sur un texte de Filippo Carlà-Uhink, consacré aux rites nocturnes dans le monde romain. L'auteur rappelle que les Romains se méfiaient des rassemblements nocturnes qui risquaient d'être « subversifs » (conspirations, actes obscènes comme dans le cas des *Bacchanales*…). Les seuls cultes religieux officiels pratiqués de nuit, comme les *Lemuria* ou le culte de *Bona Dea*, étaient considérés comme exceptionnels. C'est la raison pour laquelle les rites nocturnes chrétiens, que l'auteur décrit brièvement, étaient perçus comme dangereux dès les débuts de la chrétienté, étant dans l'imaginaire collectif l'occasion d'une sexualité débridée et de conspiration politique contre l'Empire et le Princeps. Dans l'Antiquité tardive, cette rhétorique présentant la nuit comme un moment de danger et de perte de contrôle était retournée par les chrétiens contre leurs adversaires païens. Ces regards croisés de différents spécialistes présentent l'intérêt de donner une vision globale de la thématique. Sur le plan de la méthode, cela montre l'importance de faire dialoguer les différentes disciplines pour enrichir notre connaissance du monde antique.

Arnaud AMILIEN

Vanessa MONTEVENTI, *La poésie astrologique dans la littérature grecque et latine*. Bâle, Schwabe Verlag, 2020. 1 vol. relié, 22,1 x 16 cm, 325 p. (SCHWEIZERISCHE BEITRÄGE ZUR ALTERTUMSWISSENSCHAFT, 49). Prix : 62 CHF. ISBN 978-3-7965-4076-9.

Issu de la thèse de doctorat de l'auteure, d'un programme scientifique l'obligeant à définir « le contexte historique et littéraire de la pensée astrologique dans l'Antiquité » (p. 11) et d'un séjour, en qualité de membre associée, au Corpus Christi College d'Oxford, le livre ainsi enrichi se développe en trois parties, voire quatre si nous prenons en compte l'Introduction qui est présentée de fait comme le premier chapitre. Facteur de déséquilibre pour l'ouvrage, le volume textuel est très variable d'un chapitre à l'autre : chapitre 1, 35 p. ; chapitre 2, 117 p ; chapitre 3, 50 p. ; chapitre 4 : 42 p., le

dernier chapitre étant plus court que l'« Introduction » et presque trois fois plus bref que le chapitre 2. Il est cependant logique que ce deuxième chapitre, offrant le catalogue des dix poètes-astrologues retenus, soit le plus long. Le projet est ambitieux, puisque l'étendue temporelle couverte par cette étude s'étale sur sept siècles et qu'elle concerne aussi bien le monde grec que le monde latin (avec un seul représentant latin). Il faut savoir en outre gré à l'auteure de ses traductions de tous les textes anciens cités. Je m'attarderai sur l'introduction car elle est très décevante. Généralement, cette partie d'ouvrage est rédigée en dernier lieu, quand on connaît ce que l'on va démontrer. Manifestement ici, tout laisse à penser que les pages liminaires ont été écrites en marge de l'ouvrage qu'elles servent pourtant à introduire. Reprenons-en les quatre sous-parties. Les origines de l'astrologie sont bien entendu orientales, mais ce qui différencie l'astrologie grecque – et qui n'est pas dit –, c'est qu'elle a un prérequis épistémologique fort : le soubassement géométrique, avec les mouvements circulaires des planètes et du ciel. En outre, on est dans un système géocentrique dans lequel il faut rendre compte des mouvements « apparents » des astres (d'où d'ailleurs le titre de *Phénomènes* du poème d'Aratos). C'est bien ce qui est dit p. 27, mais, à la page suivante, l'immobilité terrestre n'existe plus : « en raison de la rotation de la Terre sur elle-même, le Soleil et le cercle du zodiaque semblent accomplir un tour complet autour de la Terre en un jour et une nuit ». On sent ici que l'auteur ne maîtrise pas pleinement les connaissances élémentaires en astronomie et en astrologie : c'est ainsi que « chacune des constellations zodiacales » ne « détient (*sic*) » pas « 30 degrés de ce cercle que traverse la trajectoire apparente du Soleil, désignée sous le nom d'écliptique », dans une confusion entre les amas d'étoiles, associés à chaque « signe » du zodiaque (Bélier, Taureau…) et qui présentent des dimensions très variables, et les divisions artificielles du cercle zodiacal en 12 parties de 30° chacune. L'effet des astres sur le monde sublunaire (plusieurs fois répété) est en réalité validé à la fois par l'observation de certains phénomènes naturels comme les marées (ce qui paraît ignoré), mais aussi par l'influence de la fameuse « sympathie universelle » d'origine stoïcienne. S'agissant du lexique, le paragraphe 3.1 s'ouvre sur une contre-vérité : « Il existe de nos jours une idée reçue selon laquelle la différence entre astronomie et astrologie n'avait pas cours dans l'Antiquité gréco-latine » (p. 31). Contrairement à ce que pense l'auteure, il n'y a pas de « confusion de termes » mais polysémie du mot *astronomia* qui désigne en effet à la fois l'astronomie et l'astrologie, celle-ci étant également appelée *Mathesis* et les astrologues étant systématiquement désignés à Rome du nom de *Chaldaei* (p. 32 réf. à Cic.). En 3.2, « astrologie et astrométéorologie », il est question de la seconde partie – astrométéorologique – du poème d'Aratos et de sa « traduction » astrologique par Germanicus qui est discutée pour aboutir à la conclusion que les fragments du traducteur latin ne sont pas astrologiques, alors que le terme de *triangula* n'a indubitablement ici qu'une signification astrologique. Ces contre-vérités ainsi assenées sont d'autant plus dommageables que les textes cités ne concernent pas, en plus, le propos de ce livre. Quant à la partie 4 sur « La poésie didactique », elle livre un bel exemple de la méthodologie de l'auteure (p. 42-43) : tout se passe comme si avaient été sélectionnés des extraits de littérature secondaire (dont aucun d'ailleurs ne ressortit au genre étudié) cités par tel ou tel critique, les différentes définitions de ce genre littéraire étant mises bout à bout, en résumant les positions du critique (voire en citant textuellement ses expressions). Une telle juxtaposition aboutit à un ensemble qui,

n'étant pas du tout contextualisé, s'avère totalement inutile. Un tel catalogue aurait pu avoir sa raison d'être s'il avait été mis en perspective avec le projet d'étude de l'auteure. Dans la sous-partie « Le maître et l'élève », la confusion entre le dédicataire, le lecteur et l'élève témoigne d'une dommageable méconnaissance de la mentalité antique, de ce type d'écrit et de parties topiques des discours. Le chapitre 2, en revanche, rachète ce mauvais départ : il est tout à fait recevable, et la traduction apparemment personnelle des textes grecs et latins est, répétons-le, tout aussi louable. Quelques petites remarques cependant : p. 67, le texte grec cité ne correspond pas au fr. 1 éd. par Reiss mais à celui cité par St. Heilen. Propositions de traduction (p. 81) de Manilius III, 385-389 : « Et puisqu'on a parlé de l'amplitude de variation dans la durée du jour […] » ; v. 37 : *in quoque loco* (≠ *in quoquo loco*) = « pour chaque lieu (sur Terre) » ; *orientia* = « à leur lever » et *falsus* = « faussé ». Page 83, les subjonctifs de discours indirect ne doivent pas être traduits par des conditionnels : *quo signo caderent Austri* = « sous quel signe (du zodiaque) arrivent (soufflent, se manifestent) les austers (vents du sud) » ; p. 84 v. 22 : *rerum* = (plutôt) la nature (voir le titre du poème de Lucrèce). L'auteure revient avec Manilius sur le rapport maître/élève (« 3.2.2. Le destinataire »). La dédicace, quelle qu'elle soit, est indispensable au seuil d'une œuvre poétique ; si, à l'époque républicaine, elle était adressée aux Muses ou à Apollon, le dieu de la poésie, sous l'Empire, c'est à *Caesar* – qu'il s'agisse d'Auguste ou de Tibère peu importe. Cela ne veut pas dire que les princes ne se soient pas intéressés à l'astrologie ; bien au contraire, Auguste en avait fait une arme politique et ses successeurs seront tous très influencés par la mantique astrale. Les parallèles avec le poème de Lucrèce sont tout à fait justifiés et attendus, tant les échos sont forts, en particulier dans les pages d'ouverture. Page 182, *serta quibus pinus* = « les couronnes sont en pin… ». Il est intéressant, au terme de ce catalogue, de noter l'importance, sinon de la filiation, du moins de la coloration égyptienne, ne serait-ce que par les noms donnés à certains de ces auteurs comme Nechepso et Petosiris, Anoubion, Ps.-Manéthon ou Ammon. Le c. 3, au titre maladroit : « La didactique au niveau de la forme », est l'occasion pour l'auteure d'étudier systématiquement les différents mètres utilisés – trimètre iambique, distique élégiaque, hexamètre dactylique également utilisé pour les développements sous forme de catalogues, les dernières sous-parties distribuant une même matière sur les spécificités de la poésie didactique, comme les articulations marquées ou non du propos, tandis qu'on peut s'interroger sur l'originalité du paragraphe 5 sur la « poésie astrologique » (dont il est dit depuis le début qu'il s'agit de poésie didactique) « et savoir », d'autant que, dans les dernières pages, il est question d'autres textes que ceux qui ont été étudiés. Le titre du dernier chapitre – « La didactique au niveau du contenu » – paraît illustrer avec le précédent une dichotomie entre le fond et la forme aujourd'hui dépassée. Cependant, il s'agit plutôt ici de montrer les limites techniques de l'intelligibilité du message astrologique quand il s'exprime de façon métrique. La poésie astrologique est alors rapprochée de l'art oraculaire (§ 1) pour aboutir à une conclusion, contestable à mes yeux, sur la « qualité divinatoire d'un poème astrologique », alors que, contrairement à l'interprétation des oracles, la base des prédictions astrologiques est particulièrement rationnelle, voire mathématique (voir *L'astrologie à Rome*, c. 3). Quant à l'invocation topique à la Muse (§ 2), elle n'a rien à voir avec le contenu du poème. Au § 3, « la métaphore du voyage » s'ente un peu artificiellement sur le premier extrait attribué à Nechepso par Vettius Valens, où il est question du voyage céleste des souverains après

leur vie terrestre, comme chez Manilius au début du livre I quand il est question de l'apothéose céleste promise à Auguste. On est dans le cadre métaphysique, et non plus astrologique, de la métempsycose d'origine pythagoricienne. Et la métaphore de la « voie poétique », *topos* largement utilisé, ne suppose pas nécessairement le voyage, mais souvent l'idée « originalité *vs* imitation ». Une fois de plus, au § 5, le couple maître/élève est convoqué en lien entre autres avec des « acrostiches » quelque peu problématiques. La conclusion, qui se ressaisit des résultats obtenus, est suivie d'un tableau récapitulatif sur chacune des dix œuvres. À la bibliographie déjà abondante, il conviendrait d'ajouter : Chris Brennan, *Hellenistic Astrology – The Study of Fate and Fortune* (2017), Orphée, *Poèmes magiques et cosmologiques* (Paris, Les Belles Lettres, 1993). Un double index enfin – *locorum* et *nominum et rerum* – complète à bon escient l'ouvrage. Au terme de cette lecture, l'importance donnée par l'auteure au caractère didactique des textes étudiés nous conduit à nous interroger sur la finalité de cet enseignement. Pouvait-il suffire à former d'authentiques astrologues ? Assurément pas si l'on compare les seules œuvres complètes à un traité comme celui de Firmicus Maternus. S'agissait-il de « culture générale » ? Peut-être, mais la question n'est jamais posée. Les faiblesses qui ont été relevées dans ce travail ne concernent que l'introduction qui aurait dû présenter l'« état de l'art » ainsi que les outils épistémologiques et l'orientation herméneutique du travail. À cela près, l'ouvrage, également accessible en *open access*, comble un vide dans les études sur la poésie astrologique et contribue à une meilleure connaissance de textes longtemps négligés. Béatrice BAKHOUCHE

Olivia ELDER & Alex MULLEN, *The Language of Roman Letters: Bilingual Epistolography from Cicero to Fronto.* Cambridge – New York, Cambridge University Press, 2019. 1 vol. relié, XIII-333 p. (CAMBRIDGE CLASSICAL STUDIES). Prix : 99.99 $. ISBN 9781108480161.

L'épistolographie romaine montre quel potentiel peut receler la langue lorsqu'il s'agit d'établir des relations et de construire des identités. Ce pouvoir a été exploité par les membres de l'élite de la République et de l'Empire qui, dans leurs missives, recourent volontiers au procédé que les linguistes appellent le *code-switching* (CS), défini par Penelope Gardner-Chloros comme « varied combinations of two or more linguistic varieties… languages or dialects in the same conversation or sentence by bilingual people ». Le phénomène du CS (qu'il ne faut pas confondre avec l'emprunt ou l'interférence) est tellement important pour les études relatives au bilinguisme que J.N. Adams lui a consacré un long chapitre dans son livre *Bilingualism and the Latin Language* (Cambridge, 2003, p. 297-416). Le passage du latin au grec était en effet une réalité linguistique pour l'élite romaine non seulement dans le domaine littéraire, mais aussi dans le discours oral. Les comédies de Plaute offrent de nombreux exemples de passages du latin au grec, en particulier dans la langue des esclaves. Les satires de Lucilius admettent aussi le CS comme reflet du discours de l'élite. Les lettres émanant de Romains de la haute société emploient le CS comme une ressource linguistique permettant de caractériser le discours sophistiqué de la haute société. C'est aux trois corpus épistolaires composés entre le I^er^ s. av. et le II^e^ s. ap. J.-C. qu'est consacrée cette étude : Cicéron, Pline le Jeune, Fronton et Marc Aurèle, le principal correspondant de

Philippe BAAS (Ed.), *Proceedings of the XXth International Congress on Ancient Bronzes. Resource, Reconstruction, Representation, Role*. Oxford, BAR Publishing, 2019. 1 vol. X-406 p., nombr. ill. n/b & coul. (BAR INTERNATIONAL SERIES 2958). Prix : 88 £. ISBN 978-1-4073-5589-4.

Dans l'impossibilité de rendre compte de toutes les communications d'un colloque ou d'un congrès, il est toujours utile de signaler les différentes orientations que voulurent lui donner les organisateurs, que celles-ci aient été scrupuleusement suivies par les participants ou qu'il y ait eu, comme il arrive souvent, des « hors-piste ». Sans doute convient-il de rappeler que la première de ces réunions sur les bronzes antiques se tint à Nimègue, en 1967, à l'initiative de Maria H. P. den Boesterd et qu'elle ne concernait que les bronzes romains ; dès le IV^e^ colloque (Lyon, 1976), le champ d'investigation fut étendu à l'ensemble du monde classique, grec, étrusque et romain. Depuis lors, l'horizon s'est parfois élargi à d'autres civilisations antiques, ainsi qu'à certaines sociétés traditionnelles contemporaines, dans une optique comparatiste qui, du point de vue de la technologie notamment, a beaucoup apporté à la discipline (ici même, Égypte, Louristan, Iran parthe, Inde et Népal d'aujourd'hui). De « Tagung » en « Journées », ces « Colloques » sont aussi devenus « Congrès », le nombre de participants s'étant considérablement accru. La publication de cette XX^e^ édition, tenue à Tübingen en avril 2018, est sortie de presse dès novembre 2019 (ce dont on remerciera tout particulièrement son éditeur Ph. Baas et B. Thaller, directrice de BAR Publishing) ; elle reprend 40 des 78 communications présentées, ici regroupées sous quatre rubriques qui correspondent aux thèmes proposés pour la réunion : « Reconstruction », « Resource », « Representation », « Role ». Au-delà de ces « mots-clés », c'est, dans l'ensemble, une approche technologique qui avait été retenue. L'accent est mis sur le matériau ; l'approche est donc pluridisciplinaire. Le bronze est abordé de sa production même à son éventuel recyclage. Méthodes de fonte et d'assemblage sont étudiées. Un regard critique est porté sur les résultats des anciennes analyses de laboratoire, destructives certes, mais dont on perçoit aussi de plus en plus certaines erreurs dans le calcul du pourcentage des composantes, l'absence de prise en compte des dépôts d'oxyde d'étain sous la corrosion faussant les données. Quelques grands bronzes (l'Aurige de Delphes, l'éphèbe d'Anticythère, la Victoire ailée de Brescia, la statue de Germanicus d'Amelia) ont été réexaminés, ces dernières années ; sans que tous les résultats soient encore disponibles, certaines conclusions s'imposent sur la polychromie métallique, les techniques d'assemblage, sans oublier ce que ce réexamen nous apprend également sur les premières restaurations encourues par ces œuvres peu après leur découverte. Les réparations ne sont pas oubliées, qu'il s'agisse de statues d'un site déterminé ou d'éléments de vaisselle importés au-delà du *limes*, dans des territoires nomades où ces ustensiles eurent une deuxième vie. Les différents systèmes de fixation des statuettes et statues sur leur support n'ont pas été négligés non plus, qui vont de la simple douille à baïonnette pour la figurine centrale de certaines lampes aux scellements observés sur les bases des Arcadiens ou des Navarques, à Delphes. Un riche volume, au total, bien illustré, qui intéressera aussi bien les fouilleurs et les conservateurs de musées, soucieux de ne perdre aucune espèce d'information relative aux œuvres dès leur mise au jour, que les techniciens de laboratoire qui trouveront là d'importants dossiers de comparaison, voire de stimulantes annotations. Jean Ch. BALTY

Michelle L. BERENFELD, *The Triconch House*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2019. 1 vol. X-108 p., 32 fig., 34 pl. (APHRODISIAS, XI. RESULTS OF EXCAVATIONS AT APHRODISIAS IN CARIA CONDUCTED BY NEW YORK UNIVERSITY). Prix : 69 €. ISBN 978-3-95490-405-1.

Mise au jour durant les campagnes menées sur le site par K. Erim dans les années 1963-1968, la « Maison au triconque » a fait l'objet de contrôles de M. L. Berenfeld à partir de 1999 en vue de sa publication ; c'est la monographie qui nous est aujourd'hui donnée sur la base des journaux de fouilles, photographies et relevés anciens, d'un examen attentif de la construction et de sondages qui permettent d'envisager, dans ses grandes lignes – mais avec bien des difficultés dans la reconstitution de ses différentes phases –, le plan du premier bâtiment qui occupait ce secteur central d'Aphrodisias, avant même la construction de la somptueuse demeure de l'Antiquité tardive dont l'occupation s'est prolongée jusqu'à la fin du XII^e^ siècle de notre ère et qui est le sujet principal de ce volume. D'utiles plans d'ensemble permettent de suivre l'évolution de toute la zone durant ces différentes phases. Les deux monuments successifs s'insèrent grosso modo dans les limites d'un des îlots du plan régulateur de la ville ; c'est bien peu (environ 35 x 35 m), pour l'établissement d'un gymnase qu'y verrait initialement l'auteur, en regard des dimensions considérables de l'agora voisine qui confortent davantage l'identification d'un prytanée, soutenue précédemment par P. Gros ; les comparaisons qu'il établissait avec Éphèse et Iasos notamment me paraissent, en effet, plus convaincantes. La « Maison au triconque », quant à elle, est décrite et analysée à son tour avec le plus grand soin, « Steinplan », élévations et photographies à l'appui (une photo de détail d'un des chapiteaux du péristyle et un dessin de la modénature des bases auraient cependant été utiles ; une coupe, fût-ce très schématique, mettant en évidence les niveaux tardifs de certaines salles par rapport à celui de la cour et des pièces d'apparat, eût également facilité, par endroits, la lecture du texte). Les différentes trouvailles de sculpture et de sceaux en plomb d'époque byzantine (VIII^e^-XI^e^ siècles) sont très utilement localisées sur plan (fig. 28 et 32). Je ne sais s'il faut imaginer que les niches quadrangulaires du mur nord du péristyle aient vraiment pu abriter les bustes et statuettes dont d'assez misérables morceaux ont été retrouvés éparpillés dans toute la maison ; il est, en tout cas, difficile d'entrevoir le moindre programme décoratif sur d'aussi faibles indices (le fragment d'épaule gauche revêtu d'un *pallium*, pl. 26C, ne pourrait-il avoir appartenu au même buste de Pindare que les deux fragments de tête pl. 26A ? Les portraits du poète, au Musée du Capitole, ont également le *pallium* rejeté sur l'épaule gauche). M. L. Berenfeld insiste, à juste titre, sur la difficulté qu'il y a à préciser la date de certaines phases de l'édifice ; j'hésiterais, pour ma part, à considérer que le magnifique sol en *opus sectile* de la grande salle triconque n'appartienne qu'à un réaménagement ultérieur, comparable à celui de la cathédrale qui se situerait « sometime between the seventh and twelth centuries » (p. 70) : les sols de la cathédrale d'Apamée, datés des années 530, présentent le même type de composition (cf. *Mélanges Paul Collart = Cahiers d'archéologie romande*, 5, Lausanne, 1976, fig. 5 p. 36). On ne doutera guère, en revanche, de l'identification qu'il y a lieu de proposer pour cette demeure d'apparat ouvrant quasiment sur le portique nord de l'agora et accolée au *bouleuterion* ; faisant suite à l'accession d'Aphrodisias au rang de chef-lieu de la province de Carie, on y verra, avec infiniment de vraisemblance (« an excellent

candidate », p. 64), la demeure du *praeses*, puis *consularis*, et c'est tout normalement que dans ses dernières phases, après les troubles du VII^e^ siècle, et tournée dès lors vers la cathédrale, elle dut être celle du métropolite de la province ecclésiastique correspondante. Un important chapitre (p. 53-65) replace utilement la « Maison au triconque » dans le contexte des autres maisons de l'Antiquité tardive connues à ce jour à Aphrodisias et fournit le plan de deux d'entre elles (« North Temenos House » et « Atrium House ») ; il envisage aussi les principales comparaisons qui s'imposent pour le plan très particulier, mais non exceptionnel à cette époque, du triconque, privilégiant peut-être exagérément sa présence dans certaines *villae* (avec l'inévitable connotation d'*otium* qui y est habituellement attachée, p. 58-59) par rapport aux exemplaires urbains, où il s'agit plus précisément de manifestation d'apparat édilitaire dans des contextes souvent officiels. La publication des fouilles d'Aphrodisias s'enrichit, avec ce nouveau volume, d'une contribution d'importance à l'étude de l'architecture de l'Antiquité tardive ; elle se poursuit aussi, on le voit, à un rythme désormais plus soutenu – ce dont on ne manquera pas de remercier et féliciter l'Université de New York, les responsables de la fouille et leurs sponsors. Reichert Verlag, comme à l'accoutumée, a apporté tout son soin éditorial à la réalisation du livre.

Jean Ch. BALTY

Matthew M. MCCARTY & Mariana EGRI, *The Archaeology of Mithraism. New Finds and Approaches to Mithras-Worship*. Leuven – Paris – Bristol (CT), 2020. 1 vol. broché, VIII-218 p. (BABESCH Suppl., 39). Prix : 78 €. ISBN 978-90-429-4352-0.

Jürgen BORCHHARDT, mit Beiträgen von Selda BAYBO und Banu YENER-MARKSTEINER, *Das Mithräum in Antiocheia am Orontes*. Wien, Phoibos Verlag, 2020. 1 vol. relié, 29,7 x 21 cm, 72 p., 19 fig. n/b, 57 pl. coul., Prix : 45 €. ISBN 978-3-85161-224-0.

L'Antiquité Classique a reçu l'an dernier deux publications relatives à l'archéologie des cultes mithraïques. Débutons par l'excellent volume de Matthew M. McCarty & Mariana Egri qui éditent chez Peeters les actes du colloque *Archaeology of Mithraism* organisé les 26-28 octobre 2017 à Alba Julia (Roumanie). Cette rencontre visait à reconsidérer le culte à Mithra en exploitant pleinement les ressources d'une archéologie qui a singulièrement gagné en qualité ces vingt-cinq dernières années. Il s'agissait moins de réexplorer l'espace architectural et les représentations du culte, fussent-elles exceptionnelles comme à Rome, Capoue, Doura-Europos ou désormais Hawarte (Syrie), que de se pencher sur la question des rituels, les éditeurs s'inscrivant ainsi dans le sillage du colloque de M. Marten et G. De Boe (Ed.), *Roman Mithraism: the Evidence of the Small Finds*, Bruxelles, 2004. Le programme est clairement défini dans l'introduction des éditrices : quels sont les acteurs du culte à Mithra ? que font-ils, quand et suivant quelle fréquence ? peut-on identifier des convergences de pratiques ? des variations régionales ? le culte à Mithra se conforme-t-il au ritualisme romain ? Un vaste programme, donc, nourri par l'exploitation d'une bonne quinzaine de dossiers archéologiques, le plus souvent nouveaux. Disons-le d'emblée, le volume est extrêmement utile en ce qu'il renouvelle la problématique et livre plusieurs contributions

Institute de Chicago, généreusement financé par John D. Rockefeller, ambitionna d'y travailler. En fin connaisseur des dossiers religieux de l'Orient romain, Ted Kaizer s'acquitte remarquablement de sa tâche : dans un texte très fluide et qui rend justice à l'humour et à l'élégance de la langue de Cumont, T. Kaizer retrace l'évolution de la pensée du savant belge, élaborée au gré des découvertes de terrain ; il circonscrit ses apports conceptuels mais aussi, et c'est là que le texte prend toute sa valeur, précise les dossiers sur lesquels ses positions ont été mises à mal, soit par des découvertes plus récentes, soit par des prises de position parfois radicalement divergentes (par ex. par les travaux de Richard L. Gordon sur le mithraïsme ou ceux de Pascal Arnaud sur le pseudo-« bouclier de Doura »). T. Kaizer évoque par ailleurs le rôle joué par les découvertes de Doura-Europos dans la restitution générale de l'histoire du Proche-Orient par Cumont dans plusieurs textes qui ne sont pas repris dans ce recueil (p. ex. dans son « The Frontier Provinces of the East », dans S.A. Cook, F.E. Adcock & M.P. Charlesworth (Ed.), *The Cambridge Ancient History XI. The Imperial Peace, A.D. 70-192*, Cambridge, 1936, p. 606-648 et 860). Affichant une pleine maîtrise des problématiques et de la bibliographie, ce commentaire historiographique constitue une contribution en soi, particulièrement importante. De son côté, la lecture des articles, notes, communications et recensions de Cumont, logiquement reproduites par ordre de parution, permettent de se remémorer la chronologie et les répercussions des découvertes décisives faites durant ces deux décennies : la représentation peinte du « sacrifice de Conon » et du « sacrifice de Julius Terentius » (1920-1923), les exceptionnelles fresques de la *domus ecclesiae* et de la synagogue datées du milieu du III^e^ s. (1932), celles du *Mithraeum* (1934), plusieurs édifices religieux païens, la carte/Périple du Pont-Euxin, les papyrus, parmi lesquels le « *Feriale Duranum* », les inscriptions grecques, palmyréniennes, hébraïques…, moisson richissime qui incitait Cumont à qualifier Doura de « Pompéi du désert ». Armé de l'introduction de T. Kaizer, on relira ces articles avec le plus grand bénéfice, doublé du plaisir de recroiser la langue remarquable de Franz Cumont. Une lecture des plus instructives qui justifie pleinement l'initiative de réédition de ces textes par l'*Academia Belgica*. Le volume est doté d'index : index des auteurs et des termes anciens et médiévaux, index des auteurs modernes et index des lieux géographiques. Laurent THOLBECQ

Michael BLÖMER & Rubina RAJA (Ed.), *Funerary Portraiture in Greater Roman Syria*. Turnhout, Brepols, 2019. 1 vol. XVII-232 p., nombr. ill. n/b & coul. (STUDIES IN CLASSICAL ARCHAEOLOGY, 6). Prix : 100 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-57633-6.

Il était, certes, intéressant de réunir autour de l'équipe du « Palmyra Portrait Project » une dizaine de chercheurs pour faire le point de nos connaissances sur la sculpture funéraire du Proche-Orient romain et lancer quelques pistes d'étude dans un domaine quelque peu délaissé – mais, souvent, faute de documents, il faut bien le constater. Mais n'y avait-il vraiment aucun autre terme à utiliser pour qualifier la zone couverte par les différents articles de ce colloque que celui de « Greater Roman Syria », qui ne correspond à aucune subdivision territoriale antique et pourrait avoir aujourd'hui de dangereuses connotations politiques ? Fallait-il, par ailleurs, si souvent minimiser ce qui a déjà été fait jusqu'ici pour mettre en évidence le côté novateur de l'entreprise

(« Shifting the Paradigms : Towards a new Agenda in the Study of the funerary Portraiture of Greater Roman Syria », p. 5-26) ? Signe des temps, sans doute… Il y a plus d'une génération que l'archéologie classique s'est plus systématiquement ouverte aux provinces de l'Empire romain et que des questions comme celles soulevées par ce colloque ont été régulièrement abordées par les réunions bisannuelles qui se tinrent de Maestricht, Arles ou Mérida à Graz, Veszprém ou Constantza et concernaient précisément ces « Probleme des provinzialrömischen Kunstschaffens », au sein desquels stèles et portraits funéraires ont toujours eu une place importante. Et, s'il n'est plus de bon ton de parler de « centre et périphérie » – à la mode dans les années soixante – et si l'on n'ose quasiment plus prononcer le mot de « romanisation », du moins ne saurait-on négliger de tenir compte de ce qui vint du « centre du pouvoir » et put influencer des traditions locales solidement ancrées dans ces sociétés. Les spécialistes du Proche-Orient gréco-romain savent, mieux que quiconque, ce que l'art de ces régions doit à la permanence d'une tradition urbaine quasiment millénaire, mais aussi comment ces régions ont différemment réagi à ces impulsions extérieures, de la côte à l'intérieur des terres, des villes à la steppe et au désert des semi-nomades et des nomades. De là cette diversité que l'on rencontre, selon les régions, et qu'il était assurément utile de questionner. Les différents exposés sont présentés du nord au sud de la zone envisagée (utile carte des sites pris en compte, fig. 2.1 p. 6) : Antioche (A. U. De Giorgi), Commagène et Cyrrhestique (M. Blömer), Zeugma et Hiérapolis (J. Rumscheid), Palmyre (R. Raja, S. Krag), Décapole (A. Lichtenberger et R. Raja), Phénicie (K.-U. Mahler, B. Annan). M. A. Speidel s'intéresse plus particulièrement aux monuments funéraires de soldats, soulignant l'extraordinaire rareté des documents mis au jour dans des villes de garnison comme Zeugma ou Samosate (on eût pu ajouter Raphanée), les monuments mis au jour à Anazarbe ou Apamée étant ceux des corps expéditionnaires dépêchés contre les Parthes et les Sassanides aux IIe et IIIe siècles et n'ayant, de ce fait, aucun rapport avec les modes et usages locaux (contrairement à ce qui est écrit p. 88 : « Although the types of monuments and the imagery on the gravestones of the deceased soldiers at the military base of Apamea were typical of the period, they also display a number of characteristics that are clear signs of local influence »). Les deux dernières communications élargissent encore le propos : Chr. H. Hallett déplace l'attention vers l'Égypte, les portraits peints et les masques de momies dont il invite instamment et fort à propos à ne pas séparer l'étude ; Sh. Dillon revient sur les stèles portraits de l'Athènes d'époque romaine, minimisant, contre l'avis de D. W. von Moock, l'influence de l'Italie et soulignant combien la ville continue à vivre dans l'esprit et les formes de l'Athènes classique. Dans l'ensemble de ces exposés, le contexte topographique, la relation même des portraits avec le tombeau ne sont jamais oubliés ; mais il est sans doute excessif d'affirmer pour la Décapole, sur la base de ce qui est aujourd'hui connu, que « The grave culture of the region was more introverted than the general Roman tradition » (p. 147). J. Rumscheid, qui dresse un utile catalogue des stèles portraits de Syrie du Nord dispersées par le commerce d'art, distingue très judicieusement les coiffes féminines de Zeugma de celles d'Hiérapolis, ce qui n'avait pas été observé jusqu'ici ; on retrouve là ces variétés locales que j'avais également signalées dans le portrait féminin entre certaines vallées des Alpes (*Porträt und Gesellschaft in der römischen Welt*, 11. Trierer Winckelmannsprogramm 1991, Mayence, 1993, p. 20). Faut-il pour autant

considérer, cependant, que les turbans de quatre monuments qui présentent d'étonnantes ressemblances avec ceux de Palmyre caractérisent de « Palmyrene women, who were buried in northern Syria » ? K.-U. Mahler revient sur la curieuse colonne de Qartaba (Liban) et envisage les parallèles et/ou sources d'inspiration possibles (*kioniskoi* attiques, cippes cylindriques chypriotes, colonnes à consoles d'Apamée et de Palmyre, monuments funéraires distyles de Syrie du Nord et de Commagène) ; un document semble toujours avoir échappé jusqu'ici à cette recherche de parallèles : le tambour de colonne en basalte du Musée national de Damas, inv. C 40 (S. et A. Abdul-Hak, *Catalogue illustré du Département des antiquités gréco-romaines au Musée de Damas*, Damas, 1951, p. 63 n° 19, pl. XXVI.2.a), portant un buste en relief (militaire vêtu d'un *paludamentum* à franges ?), dont l'origine (environs de Homs ou Hauran) semble discutée. On n'oubliera pas non plus, pour le commentaire de ce type de monuments, la remarque de Pline, *Nat. hist*., XXXIV, 27 : *columnarum ratio erat attolli super ceteros mortales*. Plusieurs œuvres, peu connues ou rarement regroupées dans ce but, voire quasiment inédites augmentent encore l'intérêt de ce volume par ailleurs bien illustré, au nombre desquelles les deux bustes en marbre mis au jour en 2003 dans un hypogée de Tartous et repris dans les communications de K.-U. Mahler et B. Annan valent d'être signalés. La mosaïque (Édesse, Homs, Sidon) et la peinture (Üçgöl au nord-est de Doliché, Palmyre, Tyr, Abila) ne sont pas oubliées, qui ont également livré quelques portraits funéraires. Mais, toutes techniques confondues et n'était Palmyre, l'échantillon, pour l'ensemble du Proche-Orient, est encore bien faible pour autoriser des considérations générales suffisamment fondées. Compte tenu de la concentration des recherches, à Cyrrhus, sur le théâtre et ses abords immédiats pendant des années, comment écrire qu'« In any case, it seems safe to conclude that funerary sculpture was not produced in large quantities in Cyrrhus » (p. 48-49) ? ou, en l'absence même de toute fouille dans une métropole aussi peuplée qu'Alep, que « as in the case of Cyrrhus, it seems highly improbable that funerary sculpture was produced on a large scale » (p. 49) ? voire, à Doliché, qui commence à mieux nous apparaître depuis ces campagnes de fouilles auxquelles M. Blömer lui-même participe, que « there was no market for funerary sculpture » (p. 50) ? Tout cela est bien prématuré. Peut-on, de la même manière, parler de « reluctance to display portraits of the deceased », à Apamée notamment, où « funerary portraits, however, hardly exist » (p. 60), alors que les nécropoles de la ville n'ont été fouillées jusqu'ici que par les clandestins… ? Quelques fragments regroupés au musée, d'autres dans la campagne environnante (base de statue assise, p. ex., *AAAS*, 18 [1969], p. 52-53, fig. 23) semblent indiquer qu'il y eut même de la statuaire funéraire en ronde bosse, comme on en rencontre ailleurs dans le pays. Ces réserves ne doivent cependant pas masquer l'intérêt qu'il y avait à aborder le problème de la sculpture funéraire dans ces régions de manière plus directe et plus systématique ; mais il ne fallait pas en attendre plus que l'état actuel de notre documentation ne peut apporter – certains auteurs en furent d'ailleurs conscients : « acquiring a complete overview is impossible due to the state of preservation and publication » (p. 147). Aussi, comme le reconnaissent les éditeurs eux-mêmes, « there is still a long way to go if we want to achieve an integrated transregional understanding of the trajectories of local funerary sculpture in Greater Roman Syria » (p. 23). – On corrigera quelques erreurs ponctuelles : le sarcophage fig. 2.16 p. 15 n'est pas celui décrit dans le texte, mais un tout autre exemplaire qui ne correspond en rien à la description donnée ; les

« soldats » sacrifiant devant un autel sur deux stèles d'Apamée (p. 88) sont des civils (*salariarii*) ; le personnage portraituré par le buste de Bruxelles, Musées royaux d'art et d'histoire, inv. A 1078, ne porte pas une chlamyde, mais un *pallium* ; ce n'est pas un militaire (p. 184), mais un intellectuel, sans doute un philosophe ou un rhéteur. La bibliographie de plusieurs articles, déjà quelque peu pléthorique, renvoie souvent aux mêmes travaux ; il eût été préférable de la regrouper en fin de volume, comme il se fait de plus en plus dans des cas semblables. Jean Ch. BALTY

Francesca MAZZILLI, *Rural Cult Centres in the Hauran. Part of the Broader Network of the Near East (100 BC – AD 300)*. Oxford, Archaeopress, 2018. 1 vol. broché, 200 p., 57 ill. (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY, 51). Prix : 32 £. ISBN 978-1-78491-954-2.

Le Hauran, vaste région basaltique de Syrie du Sud prise entre la Damascène et les plateaux de Transjordanie, est bien connu des historiens et des archéologues du Proche-Orient pour la richesse de son patrimoine épigraphique et archéologique. De la fin de l'époque hellénistique à l'orée de l'Antiquité tardive, on y connaît notamment un nombre important de sanctuaires ruraux, le plus souvent associés à des communautés villageoises prospères et fortement organisées. Dans ce livre, tiré d'une thèse soutenue à Durham en 2014, Francesca Mazzilli se propose de mener une étude globale et « multi-scalaire » de ces lieux de culte. S'appuyant sur les très nombreuses études consacrées à la région dans les quarante dernières années, elle souhaite tout particulièrement mettre en lumière des aspects que ces travaux auraient, d'après elle, négligés : l'insertion de ces sanctuaires dans leur contexte socio-économique et leur forte interconnexion culturelle avec les autres régions du Proche-Orient. Dans son chapitre introductif, l'auteur commence par présenter une typologie de ces sanctuaires (1.1), mais les sept types qu'elle identifie ne sont pas clairement définis car les critères utilisés (plan des vestiges, état de la documentation, identité de la divinité honorée) semblent varier de l'un à l'autre. Il ne sera d'ailleurs plus question de cette typologie par la suite. L'auteur présente ensuite dans le détail son appareil méthodologique (1.2), qui combine une série de théories et d'approches récentes (signification sociale des bâtiments, globalisation, analyse des réseaux, approche dynamique des religions, analyse spatiale, etc.) censées permettre de dépasser le cloisonnement des études précédentes. Si l'on peut être impressionné par l'ambition des objectifs affichés, on peine parfois à en saisir la cohérence, par exemple lorsqu'il est question de « multidirectional dialectical changing discourse over time derived from different cultures in the Near East » (p. 10). Le chapitre 2 est consacré au contexte géographique et historique. Bien qu'il ne s'agisse pas là du cœur de l'étude, on y déplore une certaine confusion dans la description des régions du Hauran (l'Auranitide est décrite tour à tour comme recouvrant le Jabal al-ʿArab ou la plaine de la Nuqra, et la Nuqra est mal positionnée sur la carte 1) ainsi que dans la transcription des toponymes (la *Batanaea* est rebaptisée *Banataea*, et le restera dans l'ensemble de l'ouvrage). D'autre part, dans le long passage que l'auteur consacre aux populations responsables des inscriptions safaïtiques, on peut s'étonner qu'elle remette en question leur caractère nomade, alors que, comme l'a bien montré M. Macdonald (« Nomads and the Ḥawrān in the Late Hellenistic and Roman Periods:

couronne, et ce de quelque nature qu'elle soit. Mais pourquoi s'attacher à ce buste d'une collection privée hollandaise (p. 211-217, fig. 1 a-e), autrefois publié par L. Curtius et si souvent considéré depuis lors comme un faux ? L'œuvre ne saurait avoir été retaillée dans une statue ; le violent mouvement de tête vers l'épaule gauche ne se conçoit guère avant les portraits de Caracalla ; la facture même des cheveux et de la couronne renvoie plutôt à des réalisations modernes et inspire la plus grande réserve ; cf. les remarques d'H. von Heintze à la réédition de l'article de G. Kaschnitz von Weinberg, « Marcus Antonius, Domitian, Christus », in G. Kaschnitz von Weinberg, *Ausgewählte Schriften*, II. *Römische Bildnisse*, Berlin, 1965, n. 20 p. 133. Frappé, quant à lui, par le caractère rétrospectif de nombreux portraits masculins grecs de l'époque impériale échappant à tout « Zeitgesicht », Th. Schröder envisage le phénomène comme marqueur social connotant un groupe d'individus spécifique de l'« Oberschicht » athénienne – cette particularité ne se retrouvant pas ailleurs en Grèce. Les communications de ces deux réunions, si efficacement et si rapidement éditées par leurs organisateurs, témoignent aisément de la multiplicité des angles d'approche que permet l'étude du portrait et de l'intérêt de semblables colloques lorsque chacun accepte de se plier au thème choisi et de le traiter avec attention et perspicacité – ce qui n'est pas toujours le cas dans nos disciplines… On n'en saluera que davantage la réussite de ces journées franco-allemandes.

Jean Ch. BALTY

Dietrich BOSCHUNG & François QUEYREL (Ed.), *Formate und Funktionen des Porträts / Formats et fonctions du portrait*. Paderborn, Wilhelm Fink, 2021. 1 vol. 311 p., nombr. ill. n/b, 16 pl. coul. (MORPHOMATA, 45). Prix : 69 €. ISBN 978-3-7705-7057-7.

Le thème choisi pour ce nouveau colloque franco-germanique du Collège « Morphomata » de Cologne, tenu à Paris en 2017, était particulièrement riche et aurait pu donner lieu à bien plus de communications encore qu'il n'y en eut en réalité ; on n'en regrettera que davantage que le texte de deux d'entre elles n'ait pu être joint à ce volume, qui portaient justement sur deux aspects extrêmes du format de ces images, le portrait figurant sur les sceaux destinés à sceller les documents officiels et le portrait colossal des empereurs. Les onze contributions restantes offrent cependant un assez large panorama des différents angles d'approche qui pouvaient être envisagés. Formats et fonctions sont, bien sûr, très directement liés : si l'on s'attend à ce que les dimensions colossales d'une effigie de souverain hellénistique ou d'empereur romain soient celles d'une statue de culte érigée dans un temple, on conçoit tout aussi aisément que ce ne puisse être que sous une forme réduite – le plus souvent, une tête-portrait – que leur image apparaisse sur une monnaie ou sur un sceau. De là, ces différences d'échelle considérables que le catalogue de l'exposition *Die Bildnisse des Augustus. Herrscherbild und Politik im kaiserlichen Rom*, éd. Kl. Vierneisel et P. Zanker, Munich, 1979, p. 10-11 avait déjà soulignées. Mais il convenait d'entrer dans le détail des différentes situations rencontrées et d'aborder quelques cas particuliers. Fr. Queyrel s'intéresse ainsi aux statues acrolithes lagides, que les difficultés d'approvisionnement en marbre de l'Égypte expliquent peut-être en partie – d'autant que cette technique spécifique ne concerne pas exclusivement les effigies de taille colossale, mais aussi certaines statuettes, comme celles d'un groupe de Thmouis sur lequel K. Lembke et lui-même ont

déjà ailleurs attiré l'attention. Rares sont, en revanche, les portraits assurés de souverains lagides – mais aussi séleucides – dans la coroplathie, dont E. Galbois propose un examen critique. E. Papaefthymiou suit pas à pas, quant à elle, l'apparition du portrait dans le monnayage grec, depuis les premiers profils de satrapes d'Ionie jusqu'au choix d'un portrait idéalisé ou d'un portrait réaliste par les différentes dynasties du monde hellénistique. S'appuyant sur les précieuses données chronologiques aujourd'hui disponibles pour l'apparition des premières effigies d'Auguste grâce à la publication des volumes successifs du *Roman Provincial Coinage* dont il est un des fondateurs et des tout premiers auteurs, M. Amandry montre que la présence d'un portrait d'empereur sur une frappe provinciale ne résulte pas d'une directive impériale, mais que l'empereur et sa cour furent très vite sensibles à cette forme de flatterie de la part des cités. D. Roger revient sur le « Pompée Jandolo », récemment acquis par le Musée du Louvre ; c'est l'occasion pour lui de réexaminer les petits portraits de terre cuite identifiés comme figurant le « Grand Pompée » et de récuser, ce faisant, pour l'époque républicaine, la notion de « type iconographique », position que contredisent pourtant les *Republikanische Bildnis-Typen* regroupés par W.-R. Megow, Francfort, 2005. Prenant en compte l'ensemble des nouveaux documents apparus depuis son article des *Bonner Jahrbücher* de 1987, D. Boschung complète très utilement ses premières listes de médaillons en pâte de verre bleue – les fameuses « Glasphalerae » aux effigies de Tibère, Germanicus, Drusus le Jeune, Caligula, Agrippine l'Ancienne et Claude – et reprend la question de leur fonction à la suite des prises de position récentes de Th. Fischer et de H. U. Nuber qui ne sauraient être maintenues. Sensible à la composition très savamment centrée de la « Grande frise » de l'arc de Constantin sur la seule figure de Trajan à cheval et aux 58 portraits de l'empereur qui ornent en revanche les différentes scènes de la colonne, L. E. Baumer y voit deux conceptions différentes qui semblent exclure l'appartenance de ces monuments à un seul et même ensemble architectural. N'y aurait-il pas là, au contraire, deux visions complémentaires des hauts faits de l'*optimus princeps*, l'une, certes, plus anecdotique et descriptive, l'autre, plus symbolique ? A. de Pury-Gysel résume le beau livre qu'elle vient de consacrer à l'*imago* de Septime Sévère de Didymoteicho-*Plotinopolis* (Thrace), aujourd'hui commodément disponible en ligne : *http://edoc.unibas.ch/56095/1/9783952454268_rights_restricted%285%29.pdf* ; c'est l'occasion de rappeler le rôle de ces *imagines* en métal précieux dans le culte impérial, dans l'armée romaine et dans le contexte judiciaire. Dans la fameuse scène du sacrifice de Iulius Terentius provenant du temple des divinités palmyréniennes de Doura-Europos, on ne saurait cependant, comme l'auteure le suggère, entrevoir Neptune et évoquer les *Neptunalia* derrière la représentation de l'Euphrate qui accompagne la Tyché de Doura (p. 211-212) ; le schéma iconographique créé par Eutychidès de Sicyone pour Antioche oblige à y voir uniquement le dieu-fleuve. N. Franken et H. von Hesberg s'intéressent aux statuettes de philosophes et de penseurs grecs, le premier pour signaler leur présence comme éléments de décor de meubles, de tables pliantes et de voitures de voyage dans un contexte d'*otium*, le second pour différencier des représentations en terre cuite ou en bronze les statuettes de marbre qui se répandent surtout au II^e^ siècle de notre ère, dans le contexte de la Seconde Sophistique, et assimilent en quelque sorte leur propriétaire (dont elles vont parfois jusqu'à prendre le portrait) à ces philosophes, un peu à la manière de la « Privatapotheose » étudiée naguère par H. Wrede et qui visait à leur donner l'image des dieux.

J. Lang revient sur la présence de plus de 300 portraits de penseurs de la Grèce antique – surtout Épicure, mais aussi Socrate, auxquels s'ajoutent de nombreux portraits « génériques » non identifiables – sur les bagues et anneaux d'époque romaine, un thème auquel il avait consacré sa thèse de 2012, *Mit Wissen geschmückt* ? (cf. *AC* 83 [2014], p. 545-546) : signe de culture ou d'une orientation philosophique personnelle, ces images témoignent de l'omniprésence de la culture grecque dans la société romaine, et ce, pas seulement dans les lieux de l'*otium*, comme les bustes et hermès décorant les villas de l'élite, mais aussi dans ceux du *negotium* par le biais des sceaux apposés sur les documents. Omniprésent, le portrait a bien des fonctions, dont cet intéressant colloque n'a pu aborder qu'une partie ; d'autres réunions y reviendront sans doute, en déclinant encore le thème sous certains aspects qui n'ont pu être traités ici. *NB* : une relecture plus attentive de certains articles en français eût permis de compléter une phrase dont il manque manifestement une partie (p. 57 : « […] en tout cas ne pas supprimer dans la sphère privée ») ou d'éliminer une annotation personnelle qui n'a pas lieu d'être (p. 212 : « Fin de la partie avec changements »). Signalons également qu'il manque au moins six références (Aneziri 2005 ; Boschung 2017 ; Brophy 2015 ; Kassab-Tezgör 2007 ; Ma 2010 ; Thompson 1973) dans la bibliographie des p. 64-68. Le spécialiste les reconnaîtra aisément ; d'autres lecteurs auront malheureusement plus de mal à les retrouver. Jean Ch. BALTY

Florian SPAHLINGER, *"Die aus dem Gymnasion". Studien zu Ikonologie und Funktion von Athletenstandbildern in Hellenismus und Römischer Kaiserzeit*. Ratisbonne, Verlag Schnell & Steiner GmbH, 2020. 1 vol. 152 p., 153 fig. (EIKONIKA. KUNSTWISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 10). PRIX : 50 €. ISBN 978-3-7954-3527-1.

La statuaire athlétique grecque d'époque classique et hellénistique a le plus souvent été envisagée, jusqu'ici, dans le cadre de la « Kopienkritik » et de « Meisterfragen » qui, sans être pour autant à rejeter (comme certains voudraient aujourd'hui le faire croire), ont généralement oblitéré d'autres aspects de cette importante production artistique. Il était donc bien utile d'y consacrer une étude approfondie en s'intéressant aux époques hellénistique et romaine pour lesquelles on dispose d'une abondante documentation épigraphique, indispensable pour situer ces œuvres dans leur contexte topographique, historique, culturel et social. Le présent volume, issu d'une thèse soutenue à Würzburg en 2017 – dont il a gardé certaines longueurs (p. 15-28 : état de la recherche, but et structure du travail), d'assez nombreuses répétitions et de fréquentes citations *in extenso* (dont une de plus d'une page, p. 50-51 ; cf. aussi p. 85) –, s'y emploie avec succès. Le volume se présente essentiellement sous la forme d'une série d'études de cas, ce qui en rend la composition à la fois très claire mais quelque peu fragmentée. L'analyse du fameux boxeur du Musée des Thermes ou de l'Agias de Delphes insiste sur tout ce qui les rapproche des images d'Héraklès, et ce, qu'il s'agisse du héros âgé ou juvénile, tel que Lysippe, par exemple, les a représentés l'un et l'autre ; l'« Angleichung » à cette « Leitfigur » du monde athlétique est patente. Dans nombre de cas, il suffira, sur cette base iconographique, de quelques traits individuels, de traces de blessure, d'un nez cassé et d'oreilles tuméfiées pour constituer de véritables portraits « réalistes ». Fl. Spahlinger identifie, de la sorte, neuf portraits, jusque-là méconnus, de

Dietrich BOSCHUNG & François QUEYREL (Ed.), *Porträt als Massenphänomen / Le portrait comme phénomène de masse*. Paderborn, Wilhelm Fink, 2019. 1 vol. 599 p., nombr. ill. n/b, 16 pl. coul. (MORPHOMATA, 40). Prix : 98 €. ISBN 978-3-7705-6422-4.
Dietrich BOSCHUNG & François QUEYREL (Ed.), *Porträt und soziale Distinktion / Portrait et distinction sociale*. Paderborn, Wilhelm Fink, 2020. 1 vol. 434 p., nombr. ill. n/b, 16 pl. coul. (MORPHOMATA, 48). Prix : 89 €. ISBN 978-3-7705-6611-2.

Les colloques du Collège « Morphomata » de Cologne consacrés au portrait antique se tiennent alternativement à Paris et à Cologne depuis 2014 ; leur publication intervient presque immédiatement, dans les mois qui suivent – ce qui vaut assurément d'être souligné, tant d'autres ne paraissant qu'avec des années de retard et se trouvant parfois déjà dépassés au moment même de leur parution. Après les actes d'une première réunion consacrée à l'expansion du portrait grec dans l'ensemble du monde hellénistique, de l'Étrurie et de Rome à l'Asie centrale (*Bilder der Macht. Das griechische Porträt und seine Verwendung in der antiken Welt*, Morphomata 34, Paderborn, 2017), qui ne nous est malheureusement pas parvenu, voici, coup sur coup, deux nouvelles livraisons qui retiendront tout particulièrement l'attention, tant sont variés les angles d'approche sous lesquels peut être mesurée l'importance du portrait dans les sociétés antiques. Phénomène de masse et vecteur de distinction sociale, tels sont bien, en effet, deux de ses caractéristiques essentielles ; mais, pour traiter du premier de ces deux thèmes de recherche, encore faut-il que le *corpus* de documents soit suffisant, que l'échantillon soit valable. Phénomène de masse, le portrait l'est assurément à Athènes, à partir des années 430, comme le montrent les stèles funéraires démocratisant en quelque sorte un portrait jusque-là demeuré élitaire (R. von den Hoff). Influencé par l'exemple athénien dans nombre de ses formules iconographiques, il développe, cependant, à Délos, quelques thèmes originaux (combattants, naufragés) dans un *corpus* qui comporte aujourd'hui plus de 400 documents (M.-Th. Le Dinahet) ; mais, dans l'un et l'autre cas, on ne saurait parler de véritables portraits. Les stèles de Rhodes, en dépit de leur grande taille et souvent d'une réelle qualité plastique, ne livrent, elles aussi, que des figures très idéalisées, d'où toute recherche de traits individuels est absente (V. Machaira). Pour Smyrne, déjà bien étudié par P. Zanker, L. Laugier ne peut, à son tour, que s'attacher à quelques trop rares images échappant aux cartons et présentant une certaine « liberté de pose », à quelques portraits « relativement réalistes » ; mais, comme pour plusieurs autres dossiers ouverts durant ce colloque et pour lesquels pourrait être tiré le même constat, il conclut : « Ces cas sont marginaux et nous apparaissent comme des exceptions liées à la qualité du travail de l'artisan, plus habile et plus zélé, voulant évoquer plus directement le défunt » (p. 166). Il était intéressant d'élargir l'aire géographique envisagée à des régions trop souvent oubliées par nos manuels ; deux d'entre elles furent ici abordées. Sur le littoral nord de la mer Noire (royaume du Bosphore), la très petite taille (4 à 6 cm) des têtes des personnages représentés sur les stèles – dont certaines furent même remployées de génération en génération sans autre modification que le changement du nom des défunts –, ne permet pas davantage de parler de véritable portrait, dont on réservera le nom à quelques très rares statues (P. A. Kreuz). Tout aussi rarement évoqués, les petits bustes des tombeaux rupestres de Cyrène, dont le nombre semble avoir doublé depuis le catalogue d'E. Rosenbaum et dont M. Belzic montre bien qu'ils ne prennent pas directement le relais des figures de « divinités funéraires » sans

visage, comme on l'a longtemps cru, ne sont pas antérieurs au milieu du Ier siècle de notre ère et ne se développent véritablement qu'à partir du siècle suivant, suggérant plus de confrontations avec les masques de momies d'Égypte qu'avec les portraits d'Italie. Disposant également d'une documentation suffisante pour des constats significatifs dans le monde romain, K. Lorenz s'est intéressée à la disposition, à la gestique et à la représentation de l'âge des personnages figurant sur les « Kastengrabreliefs » (qu'il ne faut évidemment pas traduire en français par « urnes cinéraires », p. 19), en un mot, aux stratégies de présentation des différentes personnes au sein du groupe, tandis que H. Pflug, développant une réflexion initiée par sa thèse de 1989 (*Römische Porträtstelen in Oberitalien*, cf. *AC* 61 [1992], p. 725-728) et tenant compte de nouvelles découvertes, dont celle de cinq stèles d'une même famille à Gambulaga (FE), rappelle qu'il s'agit là, en Italie du Nord, contrairement aux reliefs des affranchis de l'*Urbs*, des monuments d'une très large « Mittelschicht ». Les stèles phrygiennes et les plaques de *loculi* palmyréniennes ne pouvaient manquer d'être évoquées non plus dans ce colloque. T. Lochman, qui avait consacré sa thèse aux premières (*Studien zu kaiserzeitlichen Grab- und Votivreliefs aus Phrygien*, Bâle, 2003), revient sur ces documents figurés où l'image des défunts remplace, dans le courant du IIe siècle de notre ère, celle toute symbolique du lion et/ou de la lionne, pour souligner leur manque de caractérisation individuelle, au point de parler de défunts apparaissant « in über-individueller, vom Rational-Funktionalen befreiten Bildform », de « Porträts ohne Porträtzüge » (p. 399), ce qui est sans doute excessif pour certains documents ; S. Krag, qui, plus récemment encore, avait traité en détail, dans son doctorat, des portraits féminins de Palmyre (*Funerary Representations of Palmyrene Women*, Turnhout, 2018 ; cf. *AC* 88 [2019], p. 446-447), s'en tient ici à des considérations très générales. L'échantillon disponible était, en revanche, bien insuffisant pour aborder le Proche-Orient romain ; B. Annan envisage donc plutôt la variété des formules présentes sur la base de quelques exemples, au vrai très dispersés. Et C. Ciongradi ne fait, à son tour, que répartir entre les deux principales villes d'Apulum et de Sarmizegetusa, les municipes, les camps légionnaires et ceux des auxiliaires les quelques statues-portraits et stèles de Dacie qu'elle passe rapidement en revue. Dans la partie orientale de la Gaule Belgique (Arlon, Trèves, Metz), H. Rose attire plus précisément l'attention sur la fréquence des représentations de métiers ou de scènes de la vie quotidienne, où l'accent est mis sur la gestique, voire sur la seule façon de disposer le défunt dans l'espace de la stèle, avec un réel souci de narration et de communication. À Cologne, où les monuments les plus anciens reprennent des formules de l'Italie du Nord tant pour ce qui est des stèles à registres de la population civile que pour celles des militaires au type du « stehender Soldat », l'existence de plusieurs exemplaires sortis de toute évidence d'un même atelier autorise S. Mägele à parler de « stereotypen physiognomischen Bildformeln » sans recherche de traits individuels (p. 570) ; et si l'on peut parler de véritables « Zeitgesichter » au IIe siècle, encore faut-il ne pas perdre de vue que plus de 500 de ces monuments funéraires n'ont qu'une inscription en regard des quelque 140 où le défunt est portraituré. On ne s'étonnera pas, enfin, que le portrait funéraire tende à disparaître à partir du milieu du IIIe siècle ; de plus en plus de visages demeurent en bosse sur les sarcophages et, dans la grande statuaire, seules subsistent les images des plus hauts magistrats de l'Empire et celles des empereurs. M. Kovacs en recherche les raisons, qui tiennent en partie au rejet par le christianisme de tout ce qui avait conduit jusque-là au « statue

habit » ; il insiste également sur les contextes nouveaux dans lesquels apparaissent les rares portraits rencontrés, sur les institutions qui décident désormais de ce type d'hommage, ainsi que sur la préférence donnée alors à la peinture et à la mosaïque sur la sculpture. Un bien intéressant volume, on le voit, sur un thème traité avec efficacité et intelligence. *N.B.* : le lecteur attentif corrigera aisément *ad duas* (et non *duos*) *lauros* (p. 16) et comprendra que l'aigle aux ailes éployées perché sur les épaules de C. Fullonius, sur une des deux stèles des environs de Homs, n'a rien à voir avec l'aigle des légions (p. 438) ; c'est un aigle psychopompe. – Les communications du colloque « Portrait et distinction sociale » portaient plus particulièrement sur les statues-portraits, puisque c'est essentiellement par le vêtement, par l'un ou l'autre attribut, voire par un habitus spécifique que certains groupes humains se distinguent de l'ensemble de la société à laquelle ils appartiennent. Philosophes, sociologues et anthropologues modernes sont ici convoqués à plusieurs reprises, qui nous ont appris, en effet, grâce à une approche comparatiste, à sortir quelque peu de nos propres disciplines et à envisager ces problèmes dans une perspective plus vaste ; les noms d'Assmann, de Byron, de Bourdieu, de Foucault, de Ricœur s'ajoutent ainsi utilement à ceux des archéologues et historiens de l'art antique de nos bibliographies. Le volume consiste, en grande partie, en études de cas : représentation des généraux royaux et des magistrats romains dans le monde grec (Fr. Queyrel ; R. Krumeich) et figures d'athlètes des stèles funéraires (K. Weber-Rauland) pour l'époque hellénistique, chefs du monde celtique (St. Verger), Vestales (A. Schantor), isiaques (L. Bricault et R. Veymiers) et gladiateurs (M. Flecker) pour l'Empire romain. M. Szewczyk va plus loin et brosse un important tableau comparatif en mettant en évidence, sur la base d'un beau dossier de textes, la différence fondamentale qui existe entre les habitudes mentales et la culture visuelle grecques dans leur manière de juger le corps, la gestique et tout le comportement des individus – où se reconnaît l'ἰσονομία de la πόλις démocratique et que connote le « Normaltypus » (*chiton* et *himation*) des statues-portraits « civiles » de l'époque hellénistique –, et celles des Romains, où la toge se pare de bandes de couleur de plus ou moins grande largeur et où les *calcei*, de tel ou tel type, se lacent différemment selon le rang et la dignité de ceux qui les portent. De là, cette transgression des normes établies que souligne E. Stein-Hölkeskamp de la part de ceux qui adoptent, tel Verrès en Sicile, *himation* et sandales à la grecque ; de là aussi l'importance de cette cloison existant entre le domaine public et politique, où évolue la *gens togata*, et le privé – celui de l'*otium* –, où les « vacanciers » du golfe de Naples peuvent flâner de façon plus décontractée. M. Kovacs est également sensible à cette accumulation d'ornements distinctifs (fibules, ceintures, pierres précieuses) qui accompagne le port de vêtements nouveaux (toge à *contabulatio*, chlamyde) dans l'Antiquité tardive et connote à nouveau cette hiérarchie des fonctions et des charges dont le rituel du *processus consularis* décrit par Corippe en 566 fournit la dernière mise en scène. B. Bergmann revient sur la couronne de laurier des effigies impériales en ronde bosse à laquelle elle avait déjà consacré une importante partie de sa thèse (*Der Kranz des Kaisers. Genese und Bedeutung einer römischen Insignie*, Berlin – New York, 2010 ; cf. *AC* 80 [2011], p. 625-626) et qu'elle identifie comme l'imposante *corona aurea Etrusca*, avec cabochon central et bandelettes, que l'on tenait au-dessus de la tête du triomphateur pendant le cortège, mais qui était conservée dans le temple de Jupiter Capitolin ; c'est l'occasion de dresser une liste très complète des portraits d'empereurs (d'Auguste à Hadrien inclus) portant une

couronne, et ce de quelque nature qu'elle soit. Mais pourquoi s'attacher à ce buste d'une collection privée hollandaise (p. 211-217, fig. 1 a-e), autrefois publié par L. Curtius et si souvent considéré depuis lors comme un faux ? L'œuvre ne saurait avoir été retaillée dans une statue ; le violent mouvement de tête vers l'épaule gauche ne se conçoit guère avant les portraits de Caracalla ; la facture même des cheveux et de la couronne renvoie plutôt à des réalisations modernes et inspire la plus grande réserve ; cf. les remarques d'H. von Heintze à la réédition de l'article de G. Kaschnitz von Weinberg, « Marcus Antonius, Domitian, Christus », in G. Kaschnitz von Weinberg, *Ausgewählte Schriften*, II. *Römische Bildnisse*, Berlin, 1965, n. 20 p. 133. Frappé, quant à lui, par le caractère rétrospectif de nombreux portraits masculins grecs de l'époque impériale échappant à tout « Zeitgesicht », Th. Schröder envisage le phénomène comme marqueur social connotant un groupe d'individus spécifique de l'« Oberschicht » athénienne – cette particularité ne se retrouvant pas ailleurs en Grèce. Les communications de ces deux réunions, si efficacement et si rapidement éditées par leurs organisateurs, témoignent aisément de la multiplicité des angles d'approche que permet l'étude du portrait et de l'intérêt de semblables colloques lorsque chacun accepte de se plier au thème choisi et de le traiter avec attention et perspicacité – ce qui n'est pas toujours le cas dans nos disciplines… On n'en saluera que davantage la réussite de ces journées franco-allemandes.

Jean Ch. BALTY

Dietrich BOSCHUNG & François QUEYREL (Ed.), *Formate und Funktionen des Porträts / Formats et fonctions du portrait*. Paderborn, Wilhelm Fink, 2021. 1 vol. 311 p., nombr. ill. n/b, 16 pl. coul. (MORPHOMATA, 45). Prix : 69 €. ISBN 978-3-7705-7057-7.

Le thème choisi pour ce nouveau colloque franco-germanique du Collège « Morphomata » de Cologne, tenu à Paris en 2017, était particulièrement riche et aurait pu donner lieu à bien plus de communications encore qu'il n'y en eut en réalité ; on n'en regrettera que davantage que le texte de deux d'entre elles n'ait pu être joint à ce volume, qui portaient justement sur deux aspects extrêmes du format de ces images, le portrait figurant sur les sceaux destinés à sceller les documents officiels et le portrait colossal des empereurs. Les onze contributions restantes offrent cependant un assez large panorama des différents angles d'approche qui pouvaient être envisagés. Formats et fonctions sont, bien sûr, très directement liés : si l'on s'attend à ce que les dimensions colossales d'une effigie de souverain hellénistique ou d'empereur romain soient celles d'une statue de culte érigée dans un temple, on conçoit tout aussi aisément que ce ne puisse être que sous une forme réduite – le plus souvent, une tête-portrait – que leur image apparaisse sur une monnaie ou sur un sceau. De là, ces différences d'échelle considérables que le catalogue de l'exposition *Die Bildnisse des Augustus. Herrscherbild und Politik im kaiserlichen Rom*, éd. Kl. Vierneisel et P. Zanker, Munich, 1979, p. 10-11 avait déjà soulignées. Mais il convenait d'entrer dans le détail des différentes situations rencontrées et d'aborder quelques cas particuliers. Fr. Queyrel s'intéresse ainsi aux statues acrolithes lagides, que les difficultés d'approvisionnement en marbre de l'Égypte expliquent peut-être en partie – d'autant que cette technique spécifique ne concerne pas exclusivement les effigies de taille colossale, mais aussi certaines statuettes, comme celles d'un groupe de Thmouis sur lequel K. Lembke et lui-même ont

contrôler ces pouvoirs à leur profit ou de les désactiver en mutilant ou supprimant les rondes bosses incriminées. Il est dommage que cette nouvelle irrationalité ne soit pas relevée par les éditeurs et interrogée comme telle dans une perspective comparative. Le *Pasquino* a généré un fort bel ouvrage et donné parole à un *congresso* renouvelé de voix savantes. La richesse de ces études en suggère ainsi d'autres qui resteraient à écrire. Renée KOCH PIETTRE

Marie-Lou FABRÉGA-DUBERT (Dir.), *Une histoire en images de la collection Borghèse. Les antiques de Scipion dans les albums Topham*. Paris, Éditions Mare & Martin – Musée du Louvre, 2020. 1 vol. 551 p., nombr. ill. n/b & coul. Prix : 89 €. ISBN 978-2-36222-017-3 (Mare & Martin) et 978-2-35031-691-8 (Louvre).

Dès les premiers regroupements de statues et reliefs antiques au Quattrocento, dès les premières fouilles et découvertes, quelques décennies plus tard, les artistes se sont empressés de dessiner ces œuvres et, souvent, de procurer des gravures qui les représentaient et permettaient, par la multiplication même de ces images, de faire connaître à un plus grand nombre d'amateurs ces témoins d'une Antiquité retrouvée qui allait de plus en plus influencer nos sociétés occidentales. « Le dessin d'antiques naît et se développe en accord et en rivalité avec le collectionnisme des marbres d'époque classique », écrit S. Settis dans un bel avant-propos (p. 11-14). Dans l'Angleterre du début du XVIII^e^ siècle, la constitution de véritables collections de dessins d'antiques va de pair, en effet, avec le développement des collections de marbres nées du Grand Tour. A. Aymonino et M. Modolo (p. 20-47) centrent leur enquête sur celles de R. Topham, de R. Mead, de Th. Coke comte de Leicester et de H. Hare baron de Coleraine, dont ils dressent un bien utile catalogue. P. Coen (p. 48-67) brosse un passionnant tableau de tout ce monde d'artistes, de marchands et d'intermédiaires qui fournissait dessins et gravures à la clientèle britannique. P. Witts et L. Gwynn (p. 68-91) présentent R. Topham (1671-1730), conservateur des archives de la Tour de Londres, et l'extraordinaire collection qu'il réunit de 1716 à sa mort : près de 3000 dessins, aquarelles et estampes, regroupés en 31 albums qu'il légua, avec une non moins impressionnante collection de livres, à la bibliothèque d'Eton College, où il avait fait ses études. Ce sont trois de ces albums qui sont édités ici de façon véritablement exhaustive par M.-L. Fabréga-Dubert ; ils concernent les antiques de la collection constituée par Scipion Borghèse (1577-1633) et présentée dans sa villa du Pincio, avant que celle-ci ne subisse d'importants remaniements et réaménagements dans le goût néo-classique de la part de Marcantonio IV Borghèse (1730-1800) et que les œuvres ne soient en grande partie vendues à Napoléon en 1807 par Camille Borghèse, devenu son beau-frère. Les albums sont examinés par V. Dubard et M.-L. Fabréga-Dubert « sous toutes les coutures » (p. 92-115) : étude matérielle des volumes, de leur reliure, du montage des dessins, du foliotage, des filigranes du papier, des techniques de dessin, des contre-épreuves qui furent tirées de certaines sanguines. M.-L. Fabréga-Dubert revient alors sur tout ce que les dessins des albums Topham permettent de reconstituer de l'histoire si mouvementée des antiques Borghèse (p. 116-141). Ces dessins, réalisés à la pierre noire, au pastel ou le plus souvent à la sanguine, sont l'œuvre de deux artistes, Carlo Calderi et Bernardino Ciferri, qui n'ont guère laissé de traces dans l'histoire de l'art ; mais aux mérites nombreux des

recherches entreprises par M.-L. Fabréga-Dubert sur les commandes que leur avait passées Topham s'ajoute celui d'avoir réussi à reconstituer une partie de la production de tableaux de Ciferri pour différentes paroisses des environs de L'Aquila, où il mourut en 1760 (p. 490-513), une production qui se situe clairement « dans la continuité du classicisme académique de Maratti » (p. 496) que représentait alors Francesco Fernandi, dit L'Imperiali, pour lequel Calderi et Ciferri semblent bien avoir travaillé. La technique très différente des deux dessinateurs se laisse aisément appréhender – la réalisation d'un dessin du même sarcophage de la villa en témoigne aisément, fig. 66-67, p. 512. Le catalogue systématique (p. 143-493) fournit toutes les indications techniques nécessaires sur les différents dessins, les reproduit en couleurs et donne également une photographie de l'état actuel de l'œuvre antique, que celle-ci se trouve au Louvre ou soit restée à Rome dans l'actuelle Galleria Borghese ; mais, outre un bref commentaire, il procure également, le cas échéant, une photographie d'autres dessins que ceux des albums Topham qui l'ont fait connaître. Il en résulte parfois d'importants renseignements sur les restaurations et l'état successif des œuvres au cours des siècles. Un dernier article, dû à A. Claridge, s'attache ainsi à cinq dessins d'un sarcophage figurant le mythe de Dédale et Pasiphaé, dont trois datés d'entre 1550 et 1590 avant même l'arrivée de l'œuvre dans les collections Borghèse (1616-1619), ce qui lui permet d'évaluer les conditions dans lesquelles ces dessins ont été réalisés – on n'oubliera pas que certaines des antiques Borghèse se trouvaient encastrées à quelque 12 m de hauteur dans les façades de la villa et ont dû être dessinées à partir d'un échafaudage ou d'une nacelle –, mais aussi la formation artistique de chacun des artistes, voire de percevoir les attentes mêmes des commanditaires (p. 514-526). Outre une quarantaine d'œuvres demeurées dans la villa, plus des trois quarts de la prestigieuse collection constituée par Scipion Borghèse est aujourd'hui au Louvre ; quelques pièces, toutefois, semblent ne pas avoir fait partie de l'envoi de 1807, ayant été finalement considérées comme « trop abîmé[es] pour mériter d'être transportée[es] à Paris et devant dès lors être laissé[es] à l'Académie de France » (cf. n. 2 p. 319), où certaines auraient été « vraisemblablement vendu[es] comme marbre de rebut en 1817 » (cf. p. 247 et *passim*). On s'en étonnera, du moins pour certaines d'entre elles dont la qualité saute aux yeux au vu des dessins conservés ; la recherche pourra donc être poursuivie, comme le montre l'exemple du fragment de sarcophage (Bm. 1.56, p. 247), qui n'a pas quitté la villa avant 1895, date à laquelle il fut acquis par Carl Jacobsen pour la Glyptothèque Ny Carlsberg – où il se trouve toujours : J. S. Østergaard, *Imperial Rome* [Ny Carlsberg Glyptotek, Catalogue], Copenhague, 1996, n° 31 p. 74-75, fig. ; C. Reinsberg, *Die Sarkophage mit Darstellungen aus dem Menschenleben*, 3. *Vita Romana* [Die antiken Sarkophagreliefs, I.3], Berlin, 2006, n° 22 p. 198, pl. 104.3). L'œuvre n'est donc pas perdue ; elle avait été acquise à la vente des 13 au 24 mars 1893 (*Catalogue des marbres antiques et des objets d'art formant le Musée du Pavillon de l'Horloge à la Villa Borghese [Place de Sienne] à Rome*, n° 238 p. 35) et était alors complétée, à gauche, par un quatrième personnage sous arcade et restaurée en plâtre à la partie inférieure (d'où la description et les dimensions données dans le catalogue), comme on le voit encore dans le volume de planches des collections de la Glyptothèque (*Billedtavler til kataloget over antike kunstvæeker*, Copenhague, 1907, pl. n° 790 pl. LXVII). Ces compléments abusifs ont été supprimés par la suite (Fr. Poulsen, *Catalogue of Ancient Sculpture in the Ny Carlsberg Glyptotek*, Copenhague, 1951, n° 790 p. 564-565) et il est remarquable que

Calderi n'ait pas reproduit cette partie gauche moderne. Tout à fait curieuse serait, par ailleurs, la disparition d'un important fragment de sarcophage de chasse au lion, dont l'intérêt n'était assurément pas – et n'est toujours pas – négligeable : très proche d'un exemplaire aujourd'hui à Liverpool (anc. coll. d'Ince Blundell Hall) et brisé de manière presque identique, il présente le motif rare d'un lion et d'une lionne en position divergente attaquant deux cavaliers. Le dessin de Calderi étant inédit, l'exemplaire a échappé aux chercheurs du *corpus* des sarcophages antiques et ne figure donc pas dans le volume de B. Andreae, *Die römischen Jagdsarkophage* (*ASR*, I.2), Berlin, 1980, qui ne connaît que celui d'Ince (n° 40, p. 81-82, 149, pl. 52.1 ; l'œuvre ne se trouverait-elle pas dans une collection privée jusqu'ici non repérée ? La situation est toute différente pour le relief (Bm. 2.23, p. 330) qui n'est autre que le fameux front de sarcophage dit « de Plotin », maintes fois reproduit lui aussi (notamment : B. C. Ewald, *Der Philosoph als Leitbild*, *Röm. Mitt*. suppl. 34, Mayence, 1999, n° D 3 p. 167-169, pl. 42.2), mais qui appartient, depuis au moins la fin du XVIII^e^ siècle, aux collections pontificales (d'abord au Vatican, dans les appartements Borgia, puis au Latran, de 1855 à son transfert au Museo Gregoriano Profano). Voilà un élément de pedigree nouveau et inattendu pour cette œuvre célèbre. La brève description de Montelatici et l'indication manuscrite de Topham ne laissent guère de doute, en effet, sur sa localisation première, aucun autre front de sarcophage analogue qui pût avoir créé de confusion avec celui-ci n'étant connu jusqu'ici ; mais quand a-t-il pu être descellé de la façade méridionale de la villa (à l'occasion des travaux de rénovation de Marcantonio ?), quand et dans quelles circonstances a-t-il été offert au pape ? Il y aura lieu désormais d'essayer de le contrôler. Puissent ces quelques compléments d'information témoigner de l'extraordinaire intérêt que présente la publication si soignée et déjà si documentée de cette étonnante collection de dessins – une splendide réalisation éditoriale du Louvre et de Mare & Martin qui ont su donner aux recherches de M.-L. Fabréga-Dubert et de l'équipe réunie autour de ce projet la présentation tout à la fois la plus scientifique et la plus élégante.

Jean Ch. BALTY

Peter STEWART, *A Catalogue of the Sculpture Collection at Wilton House*. Oxford, Archaeopress Publishing Ltd, 2020. 1 vol. X-421 p. dont 154 pl. coul., 1 frontispice, 14 fig. Prix : 90 £. ISBN 978-1-78969-655-4.

Les ventes successives du 3 juillet 1961 et du 2 juin 1964 qui dispersèrent tant de marbres de Wilton House n'ont pas entièrement anéanti les collections constituées dans le courant des deuxième et troisième décennies du XVIII^e^ siècle par Thomas Herbert, le 8^e^ comte de Pembroke, comme on aurait pu le penser et le croit d'ailleurs bien souvent. Des quelque 340 œuvres qu'elle comptait à l'époque, 152 sculptures et éléments architecturaux sont demeurés sur place et ont été patiemment regroupés à partir de 2003, mais après bien des vicissitudes encore, dans les ailes d'un cloître néo-gothique à deux étages inséré, entre 1800 et 1820, dans la cour intérieure de la belle résidence Tudor déjà transformée en palais palladien par Inigo Jones dans les années 1630-1640. C'est cette histoire complexe que détaille l'introduction très détaillée (p. 1-46) de P. Stewart après avoir scrupuleusement enquêté sur toutes les pistes possibles d'acquisition des œuvres – la vente de la collection Mazarin marquant véritablement le début des achats

sur le lieu de découverte de ces fragments sculptés, dans le quartier de Smouha, dans les faubourgs orientaux d'Alexandrie. Marie-Cécile Bruwier, maître d'œuvre de ce projet, réunit ici les contributions d'une quinzaine de collègues, en les répartissant en quatre ensembles : présentation du site, présentation des opérations archéologiques, étude du mobilier archéologique (architecture, céramique, timbres amphoriques et lampes) et essai d'interprétation. Ce dernier réunit quatre contributions convergentes de M.-C. Bruwier et N. Amoroso qui permettent : 1/ de restituer, à la suite de Pierre Gilbert (1952), « une dyade colossale debout, adossée à une stèle et se tenant par la main » ; 2/ de ne plus y voir Antoine et Cléopâtre, sans toutefois que ne soit arrêtée une identification assurée ; 3/ de réunir les diverses interprétations en cours relatives au contexte original de présentation du groupe. Un volumineux dossier (230 p.) qui ne permet certes pas de trancher définitivement entre les diverses lectures avancées jusque-là mais qui a assurément le mérite de proposer un état de la question aussi complet que soigné. Laurent THOLBECQ

Anne-Marie GUIMIER-SORBETS (avec la collaboration d'Alain GUIMIER, Nicolas MORAND & Denis WEIDMANN), *Mosaïques d'Alexandrie. Pavements d'Égypte grecque et romaine*. Alexandrie, Centre d'Études Alexandrines, 2019. 1 vol. relié, 259 p., 346 ill. couleurs, 36 ill. n. /b. (ANTIQUITÉS ALEXANDRINES, 3). Prix : 40 €. ISBN 978-2-490128-07-5.

Cette nouvelle publication du Centre d'Études Alexandrines est destinée à « faire mieux connaître les mosaïques d'Alexandrie, de sa région, et plus largement de l'Égypte gréco-romaine » (Avant-propos, p. 9) ; pourvue d'une très riche illustration en couleurs, d'excellente qualité, elle s'adresse aux spécialistes de la mosaïque antique mais surtout aussi au grand public cultivé (les notes et la bibliographie scientifique sont limitées, de l'aveu même de l'auteure). Le commentaire des mosaïques déjà connues est donc fondé, dans l'ensemble, sur les acquis de la recherche antérieure (on rappellera notamment le corpus de 1985 par A.W. Daszewski, se rapportant à l'époque hellénistique). La difficulté majeure de cette étude résidait, me semble-t-il, dans le déséquilibre qui existe entre la documentation relativement abondante dont on dispose pour l'époque hellénistique et la très grande pauvreté de l'information concernant les périodes postérieures (époque impériale et Antiquité tardive). Aussi, ce livre ne se présente-t-il pas comme une synthèse exhaustive (« ce n'est pas un corpus » ainsi que l'affirme l'auteure elle-même) mais comme une suite d'analyses fondées sur un « choix de mosaïques inédites ou rééditées » (manquent notamment des pavements découverts par la mission polonaise sur le site de Kom el-Dikka), dont l'examen est solidement ancré dans une meilleure connaissance des techniques de fabrication. Ce souci des matériaux – qui est un apport original des travaux d'A.-M. Guimier – domine, en effet, la composition du volume, non seulement dans la rédaction générale du texte mais plus particulièrement dans les « encadrés » (12 au total), exposés isolés, qui viennent irrégulièrement interrompre le fil du discours pour en préciser certains points (techniques de sol, emploi des lames de plomb, de la faïence, du bleu égyptien, étude d'un motif décoratif…) et en offrir d'utiles illustrations (p. ex. de très beaux détails en couleurs des animaux de la mosaïque de Chatby ou des photographies VIL – *visible induced*

luminescence – du bleu égyptien). À un développement chronologique linéaire, l'auteure a donc préféré une recomposition de la matière selon des centres d'intérêt autour desquels elle commente les différents pavements ; le seul intitulé des chapitres est révélateur des principales options : conquête de la couleur, technique et style, contexte architectural, organisation de la production... Ce type de présentation permet, en effet, des remarques plus ciblées ou des analyses plus approfondies : ainsi, par exemple, le rapprochement peinture/mosaïque, en rapport avec les œuvres attribuées à l'atelier royal lagide (portraits de Bérénice II, chien ou athlètes) attire subtilement l'attention sur la savante utilisation des couleurs (tesselles de verre ou de faïence), tant dans les méandres de svastikas en perspective des bordures que dans les tableaux eux-mêmes, comparables par la finesse de l'*opus vermiculatum* à de véritables peintures ; on soulignera, pour ce chapitre tout particulièrement, la grande sensibilité des analyses. Au plan de la composition du livre, on regrettera, en revanche, que les pavements de la Maison du Faune (Pompéi) n'aient pas constitué le chapitre III, immédiatement commentés après l'examen des chefs-d'œuvre alexandrins auxquels ils avaient été comparés (p. 64). Dus, eux aussi, à des artistes alexandrins appelés à Pompéi par un riche propriétaire (à la fin du IIe siècle avant J.-C.), ils auraient trouvé là une meilleure place au plan chronologique et, associés à la mosaïque de Palestrina, ils auraient pu, dès ce moment de l'étude, fournir un témoignage sur le succès des thèmes nilotiques dans la mosaïque alexandrine et annoncer ainsi une liaison avec l'époque impériale. Car ces scènes qui commémorent l'inondation du Nil, symbolisant la richesse et la prospérité du pays, constituent évidemment une partie essentielle du chapitre IV sur l'iconographie (on aurait peut-être attendu ici un renvoi bibliographique aux importants travaux sur le sujet de D. Bonneau et d'I. Boissel). L'autre motif très apprécié à Alexandrie, pendant toute l'histoire de la mosaïque, est celui du bouclier polychrome de feuilles biparties à effet tournoyant ; souvent porteur d'un *Gorgoneion* en son centre (mais pas exclusivement), il est généralement inscrit dans un carré dont les écoinçons sont ornés de canthares et de pampres : Dionysos et la fête alexandrine ne sont jamais loin, sous le regard oblique de Méduse, qui garantit la prospérité des lieux. Une autre des qualités de ce livre est de traduire au mieux cette ambiance de fête par la beauté des images. La rareté à Alexandrie du répertoire mythologique, habituel aux pavements des métropoles romaines contemporaines, se trouve ainsi largement compensée. Autre compensation pour le plaisir des yeux : le goût des représentations animalières ne s'est pas limité à l'époque hellénistique et les oiseaux et poissons de l'époque impériale n'ont rien perdu de la vivacité du mouvement ou de l'éclat des couleurs. Les chapitres suivants, plus techniques, nous plongent dans le contexte architectural des mosaïques (V) – donnant aussi une idée plus précise du décor géométrique des encadrements – ; et l'examen de l'organisation de la production (VI) fournit d'intéressantes remarques sur les différents types de techniques : *emblema* et pose mixte, *opus sectile* de sol ou de paroi, en pierre ou en verre. Le chapitre VII est chronologique, contrairement aux autres, et concerne l'Antiquité tardive, qu'elle soit païenne ou chrétienne. Quelques découvertes récentes sont rappelées et commentées, mais c'est également l'occasion de revenir sur la mosaïque de Cheikh Zouède (fin Ve/VIe s.), publiée à plusieurs reprises déjà et pour laquelle on avait parfois proposé une origine palestinienne ; l'auteure opte avec raison pour un atelier alexandrin : son argumentation stylistique est d'ailleurs renforcée, me semble-t-il, par la présence d'un décor nilotique tout autour de l'inscription

d'entrée. Le volet chrétien a été confié à D. Weidmann et couvre plus particulièrement le site monastique copte des Kellia : bien que la mosaïque et l'*opus sectile* y soient matériellement absents en raison d'une extrême rareté de la pierre, une très abondante décoration peinte a perpétué les motifs, sur les murs et sur les sols (VI^e^ et VII^e^ s.) ; une riche illustration accompagne, comme d'habitude, l'exposé. La dernière surprise que nous réserve l'ouvrage est le chapitre IX, consacré à l'art de la mosaïque à l'aube du III^e^ millénaire ! Rares sont les endroits où la mosaïque antique a pu ainsi « refleurir » et Anne-Marie Guimier a pris ici le même soin à expliquer, en mots et en images, comment les mosaïstes d'aujourd'hui s'y sont pris techniquement pour « jouer avec les matériaux », dans leur désir d'animer d'un décor, le plus souvent très réussi, les parois et les trottoirs d'Alexandrie. Un catalogue de 70 mosaïques (fragments parfois), bien utile, complète l'ensemble ; l'ordre choisi pour la présentation est chronologique dans la plupart des cas, avec cependant des exceptions – dont on comprend mal la raison. Mais ce regret ponctuel n'enlève rien à la qualité de ce livre, qu'on parcourt avec plaisir et qu'on lit avec profit. On trouve, en annexe, la liste des chantiers de fouille du Centre d'Études Alexandrines, une carte des sites d'Égypte mentionnés et une table de concordance entre les figures de l'ouvrage et les numéros d'inventaire des fouilles.

Janine BALTY

Komait ABDALLAH, *Les mosaïques romaines et byzantines de Syrie du Nord. La collection du musée de Maarrat al-Nu'man*. Beyrouth, Presses de l'Ifpo, 2018. 1 vol. broché, 346 p., 68 fig. n/b, 387 fig. couleurs (BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE, 213 ; INVENTAIRE DES MOSAÏQUES ANTIQUES DE SYRIE, 3). Prix : 70 €. ISBN 978-2-35159-748-4.

Comme le musée d'Apamée sur l'Oronte, quelque 45 kilomètres au sud-ouest, celui de Maarrat al-Nu'man est installé dans un ancien caravansérail : le majestueux Khân Mourad Pacha fondé en 1517/1518. La visite en était agrémentée par de jeunes grenadiers au feuillage vert cru et un petit bassin à fontaine dans la cour, dont les portiques à arcades ogivales abritaient en particulier les mosaïques de pavement dont il est question ici : les unes adéquatement visibles à ras du sol, les autres accrochées au mur, plus commodes à visualiser dans leur ensemble par le visiteur. C'est la salle de prière centrale et un des quatre portiques qui ont le plus souffert des bombardements et actes de guerre des années 2013 et 2015. Si la plupart des mosaïques en réchappèrent on ne peut en dire autant des autres œuvres qui font l'attrait de cette collection. Céramiques et verrerie, bustes, sarcophages, reliquaires et éléments de décor monumental, les uns en calcaire ou marne locaux, comme la série des étonnants reliefs figurés du tombeau de Babulîn qui figurent notamment Bellérophon et la Chimère, le char du soleil, la Lune et toute la famille du prêtre Rapsonès et sa maisonnée (cf. K. Chehadeh et M. Griesheimer, « Les reliefs funéraires du tombeau du prêtre Rapsônès (Bâbûlîn, Syrie du Nord) », *Syria* 75 [1998], p. 171-192), les autres en basalte de la région, meules diverses, hypogée reconstitué ou série de portes de tombeau à reliefs massifs, furent plus ou moins endommagés. Quand j'étudiais la partie de ces mosaïques dans les réserves et ateliers de restauration de la Direction Générale des Antiquités et des Musées (DGAM) à Damas – études et résultats de travaux des années 1970 et 1980

J. Lang revient sur la présence de plus de 300 portraits de penseurs de la Grèce antique – surtout Épicure, mais aussi Socrate, auxquels s'ajoutent de nombreux portraits « génériques » non identifiables – sur les bagues et anneaux d'époque romaine, un thème auquel il avait consacré sa thèse de 2012, *Mit Wissen geschmückt* ? (cf. *AC* 83 [2014], p. 545-546) : signe de culture ou d'une orientation philosophique personnelle, ces images témoignent de l'omniprésence de la culture grecque dans la société romaine, et ce, pas seulement dans les lieux de l'*otium*, comme les bustes et hermès décorant les villas de l'élite, mais aussi dans ceux du *negotium* par le biais des sceaux apposés sur les documents. Omniprésent, le portrait a bien des fonctions, dont cet intéressant colloque n'a pu aborder qu'une partie ; d'autres réunions y reviendront sans doute, en déclinant encore le thème sous certains aspects qui n'ont pu être traités ici. *NB* : une relecture plus attentive de certains articles en français eût permis de compléter une phrase dont il manque manifestement une partie (p. 57 : « […] en tout cas ne pas supprimer dans la sphère privée ») ou d'éliminer une annotation personnelle qui n'a pas lieu d'être (p. 212 : « Fin de la partie avec changements »). Signalons également qu'il manque au moins six références (Aneziri 2005 ; Boschung 2017 ; Brophy 2015 ; Kassab-Tezgör 2007 ; Ma 2010 ; Thompson 1973) dans la bibliographie des p. 64-68. Le spécialiste les reconnaîtra aisément ; d'autres lecteurs auront malheureusement plus de mal à les retrouver. Jean Ch. BALTY

Florian SPAHLINGER, *"Die aus dem Gymnasion". Studien zu Ikonologie und Funktion von Athletenstandbildern in Hellenismus und Römischer Kaiserzeit*. Ratisbonne, Verlag Schnell & Steiner GmbH, 2020. 1 vol. 152 p., 153 fig. (EIKONIKA. KUNSTWISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 10). PRIX : 50 €. ISBN 978-3-7954-3527-1.

La statuaire athlétique grecque d'époque classique et hellénistique a le plus souvent été envisagée, jusqu'ici, dans le cadre de la « Kopienkritik » et de « Meisterfragen » qui, sans être pour autant à rejeter (comme certains voudraient aujourd'hui le faire croire), ont généralement oblitéré d'autres aspects de cette importante production artistique. Il était donc bien utile d'y consacrer une étude approfondie en s'intéressant aux époques hellénistique et romaine pour lesquelles on dispose d'une abondante documentation épigraphique, indispensable pour situer ces œuvres dans leur contexte topographique, historique, culturel et social. Le présent volume, issu d'une thèse soutenue à Würzburg en 2017 – dont il a gardé certaines longueurs (p. 15-28 : état de la recherche, but et structure du travail), d'assez nombreuses répétitions et de fréquentes citations *in extenso* (dont une de plus d'une page, p. 50-51 ; cf. aussi p. 85) –, s'y emploie avec succès. Le volume se présente essentiellement sous la forme d'une série d'études de cas, ce qui en rend la composition à la fois très claire mais quelque peu fragmentée. L'analyse du fameux boxeur du Musée des Thermes ou de l'Agias de Delphes insiste sur tout ce qui les rapproche des images d'Héraklès, et ce, qu'il s'agisse du héros âgé ou juvénile, tel que Lysippe, par exemple, les a représentés l'un et l'autre ; l'« Angleichung » à cette « Leitfigur » du monde athlétique est patente. Dans nombre de cas, il suffira, sur cette base iconographique, de quelques traits individuels, de traces de blessure, d'un nez cassé et d'oreilles tuméfiées pour constituer de véritables portraits « réalistes ». Fl. Spahlinger identifie, de la sorte, neuf portraits, jusque-là méconnus, de

l'époque impériale, qui viennent s'ajouter aux six précédemment reconnus comme portraits d'athlètes et s'échelonnent du IIe siècle de notre ère aux alentours de 400 (fig. 37-70) ; c'est un des apports incontestables de son travail. Au mérite de celui-ci, également, la documentation épigraphique – relativement abondante (quelque 190 inscriptions) – regroupée en un précieux catalogue (p. 133-152) qui sert de base à l'analyse des lieux d'exposition et de la fonction de ces statues d'athlètes vainqueurs (p. 44-80). La plupart de ces témoignages concernent des « Schwerathleten », boxeurs et lutteurs, tenus en plus haute estime que les « Leichtathleten », lanceurs de disque ou de javelot du pentathlon, dès l'origine, par les sociétés aristocratiques grecques. Mais c'est à ces « Leichtathleten » que renvoient les représentations de jeunes gens se couronnant, elles aussi inspirées par l'iconographie d'Héraklès. La fréquence des bases de statues rencontrées en Asie Mineure (22 à Milet et Didymes, 25 à Oinoanda, 56 à Termessos – où ce sont les athlètes eux-mêmes qui se chargent de la dédicace) illustre bien la concurrence qui ne tarda pas à exister entre ces villes et le prestige qu'elles retiraient des victoires de leurs champions. Fl. Spahlinger s'intéresse également à la typologie des statues, aux dédicants, aux ἐπιφανέστατοι τόποι choisis pour l'érection de ces hommages. De nombreux plans permettent de localiser les principaux emplacements retenus ; une planche (fig. 100) illustre les différents types de bases de statues utilisés à Termessos ; on eût aimé aussi quelques figures reproduisant le plan supérieur des bases et la position des crampons utilisés pour fixer telle ou telle statue, position qui seule autorise à en préciser le type statuaire. Les jeunes gens qui fréquentent le gymnase ne sont pas oubliés ; leur iconographie permet, comme elle le fait déjà sur le long ex-voto delphique de Daochos, de les distinguer des athlètes proprement dits : à la différence de ceux-ci, toujours figurés entièrement nus, Sisyphos II porte une chlamyde sur l'épaule, comme le fera encore le jeune Midis du monument de Palatiano au début du IIe siècle de notre ère (mais avec un tout autre type statuaire – celui dit de l'Hermès Richelieu –, sur lequel il eût été intéressant de revenir, puisqu'il sera souvent repris pour les Dioscures, eux aussi « Leitbilder » des athlètes) ; l'éphèbe de Tralles, à Istanbul, et celui d'Érétrie, au Musée national d'Athènes, quant à eux, sont entièrement vêtus. De rapides excursus traitent de l'iconographie du Doryphore – qui ne saurait être un pentathlète comme on l'a parfois proposé – et du Diadumène de Délos – que le carquois et la chlamyde de son support ainsi que sa dorure destinaient sans doute au gymnase de l'île, où le tir à l'arc et d'autres exercices spécifiquement militaires s'ajoutaient, à l'époque hellénistique, aux disciplines classiques qui y étaient pratiquées ; la statue serait, en quelque sorte, une personnification de la formation et de la culture offertes par l'institution même du gymnase –, voire du célèbre groupe de San Ildefonso, dont l'interprétation comme évocation de la course de relais avec flambeau ne convainc guère (l'association des deux figures est trop artificielle), quel que soit l'intérêt du parallèle cité avec un tableau de Pyrrhon d'Élis mentionné par Diogène Laërce. Fl. Spahlinger s'est également penché sur ce qu'apportent les restaurations, rénovations et récupérations de bases et de statues d'athlètes pour une meilleure connaissance du rôle si important que jouait ce type d'hommage dans le cadre de la πόλις ; je ne pense pas, cependant, que l'installation de la statue de Pythoklès dans le *Templum Pacis* à l'époque flavienne (p. 85) ait d'autre motivation que « muséologique », parmi tant d'autres *opera nobilia*. Les pages de synthèse (p. 103-110) reprennent les principaux résultats de l'enquête, en allemand et en anglais. Mise en page soignée et agréable du

texte et illustration de qualité recommandent aussi cette nouvelle collection des éditions Schnell & Steiner à notre attention. Jean Ch. BALTY

Elisabetta GOVI (Ed.), *Il mondo etrusco e il mondo italico di ambito settentrionale prima dell'impatto con Roma (IV-II sec. a.C.).* Atti del convegno Bologna, 28 febbraio – 1 marzo 2013. Rome, Giorgio Bretschneider Editore, 2016. 1 vol. broché, VII-618 p. (STUDI ETRUSCHI, 57). Prix : 220 €. ISBN 978-88-7689-289-9.

Ces actes du colloque tenu à Bologne en février 2013 et édités par Elisabetta Govi, proposent une approche innovante pour l'étude de l'Italie septentrionale entre le IV^e^ et le II^e^ s. av. n. è. En effet, comme Giuseppe Sassatelli le mentionne dans son avant-propos, à travers l'étude de fouilles récentes ainsi que la réévaluation de mobilier anciennement découvert, les nombreux contributeurs livrent des études qui portent principalement sur les relations entre les diverses communautés en présence. Luigi Malnati, Caterina Cornelio, Paolo Desantis et Valentina Manzelli proposent en ouverture une définition du cadre chronologique. Par l'étude de mobilier archéologique, ils déterminent plusieurs phases dans les relations entre Celtes et Italiques au sud du Po entre aux IV^e^ – III^e^ s. av. n. è. La première serait datée de 390-295, et marquée par une hybridation entre élites celtes et italiques. Les réseaux d'échanges semblent alors se resserrer autour de l'Étrurie septentrionale et de la Grande Grèce, en lien direct avec l'Attique. L'occupation romaine des territoires sénons signe le début de la seconde phase, datée de 295-268, qui voit se multiplier les contre-offensives boïennes. Le pouvoir romain constitue alors une alliance centre-italique et la fondation de la colonie romaine de Rimini inaugure une troisième phase, qui s'étend de 268 à 225. Les fouilles récentes ont mis en évidence la volonté romaine d'entretenir les routes commerciales cheminant vers le nord. La fin de cette phase est marquée par la défaite d'une alliance celtique qui se verra ainsi soumise aux Romains par un traité d'alliance contraignant. Le développement de Rimini semble finalement acter le déclin des sites importants du nord de l'Italie. Si le travail des quatre auteurs est considérable et d'un intérêt réel pour la compréhension des dynamiques qui entourent les invasions celtiques, certaines interprétations semblent toutefois liées à une volonté de faire correspondre le matériel archéologique aux sources historiques. Anna Marinetti et Patrizia Solinas proposent ensuite une étude linguistique du contact entre groupes celtes et vénètes. Le premier volet est méthodologique et règle la question de la difficulté de dater l'épigraphie, unique source écrite de ces communautés. Grâce à l'analyse de la graphie, de l'iconographie ainsi que des supports, des inscriptions ont pu être attribuées à la période qui s'étend du IV^e^ au II^e^ s. av. n.è., notamment à Este et à Padoue. À partir du IV^e^ s., des occurrences d'onomastique et de morphologie celtes semblent témoigner de la présence de groupes celtiques en Vénétie. Cette situation, dépendant des cas individuels qui ont pu être analysés, peut être le résultat de mariages mixtes, de l'affranchissement d'esclaves ou encore de l'intégration d'étrangers au sein de la communauté. En outre, des éléments latinisants semblent attester de relations entre la Vénétie et le Latium bien antérieurs à la romanisation, et constituent peut-être les témoins d'une *koinè* institutionnelle italique dont l'historiographie traditionnelle n'a pas conservé de trace. Ainsi, cette rafraîchissante étude linguistique a permis d'entrevoir comment la présence celte

Calderi n'ait pas reproduit cette partie gauche moderne. Tout à fait curieuse serait, par ailleurs, la disparition d'un important fragment de sarcophage de chasse au lion, dont l'intérêt n'était assurément pas – et n'est toujours pas – négligeable : très proche d'un exemplaire aujourd'hui à Liverpool (anc. coll. d'Ince Blundell Hall) et brisé de manière presque identique, il présente le motif rare d'un lion et d'une lionne en position divergente attaquant deux cavaliers. Le dessin de Calderi étant inédit, l'exemplaire a échappé aux chercheurs du *corpus* des sarcophages antiques et ne figure donc pas dans le volume de B. Andreae, *Die römischen Jagdsarkophage* (*ASR*, I.2), Berlin, 1980, qui ne connaît que celui d'Ince (n° 40, p. 81-82, 149, pl. 52.1 ; l'œuvre ne se trouverait-elle pas dans une collection privée jusqu'ici non repérée ? La situation est toute différente pour le relief (Bm. 2.23, p. 330) qui n'est autre que le fameux front de sarcophage dit « de Plotin », maintes fois reproduit lui aussi (notamment : B. C. Ewald, *Der Philosoph als Leitbild*, *Röm. Mitt*. suppl. 34, Mayence, 1999, n° D 3 p. 167-169, pl. 42.2), mais qui appartient, depuis au moins la fin du XVIII^e^ siècle, aux collections pontificales (d'abord au Vatican, dans les appartements Borgia, puis au Latran, de 1855 à son transfert au Museo Gregoriano Profano). Voilà un élément de pedigree nouveau et inattendu pour cette œuvre célèbre. La brève description de Montelatici et l'indication manuscrite de Topham ne laissent guère de doute, en effet, sur sa localisation première, aucun autre front de sarcophage analogue qui pût avoir créé de confusion avec celui-ci n'étant connu jusqu'ici ; mais quand a-t-il pu être descellé de la façade méridionale de la villa (à l'occasion des travaux de rénovation de Marcantonio ?), quand et dans quelles circonstances a-t-il été offert au pape ? Il y aura lieu désormais d'essayer de le contrôler. Puissent ces quelques compléments d'information témoigner de l'extraordinaire intérêt que présente la publication si soignée et déjà si documentée de cette étonnante collection de dessins – une splendide réalisation éditoriale du Louvre et de Mare & Martin qui ont su donner aux recherches de M.-L. Fabréga-Dubert et de l'équipe réunie autour de ce projet la présentation tout à la fois la plus scientifique et la plus élégante.

Jean Ch. BALTY

Peter STEWART, *A Catalogue of the Sculpture Collection at Wilton House*. Oxford, Archaeopress Publishing Ltd, 2020. 1 vol. X-421 p. dont 154 pl. coul., 1 frontispice, 14 fig. Prix : 90 £. ISBN 978-1-78969-655-4.

Les ventes successives du 3 juillet 1961 et du 2 juin 1964 qui dispersèrent tant de marbres de Wilton House n'ont pas entièrement anéanti les collections constituées dans le courant des deuxième et troisième décennies du XVIII^e^ siècle par Thomas Herbert, le 8^e^ comte de Pembroke, comme on aurait pu le penser et le croit d'ailleurs bien souvent. Des quelque 340 œuvres qu'elle comptait à l'époque, 152 sculptures et éléments architecturaux sont demeurés sur place et ont été patiemment regroupés à partir de 2003, mais après bien des vicissitudes encore, dans les ailes d'un cloître néo-gothique à deux étages inséré, entre 1800 et 1820, dans la cour intérieure de la belle résidence Tudor déjà transformée en palais palladien par Inigo Jones dans les années 1630-1640. C'est cette histoire complexe que détaille l'introduction très détaillée (p. 1-46) de P. Stewart après avoir scrupuleusement enquêté sur toutes les pistes possibles d'acquisition des œuvres – la vente de la collection Mazarin marquant véritablement le début des achats

de Pembroke, suivis par ceux de différentes pièces des collections de N.-J. Foucault, l'intendant de Colbert, puis de G. Valletta, juriste et écrivain napolitain, et du médecin J. Woodward, sans compter celui des cinq sarcophages provenant du *columbarium* des affranchis de Livie, découverts à Rome en 1725, acquis grâce à l'intermédiaire de Henry Somerset, comte de Beaufort, et qui constituent une des séries les plus intéressantes de l'ensemble. P. Stewart ne manque pas de camper la personnalité de Pembroke, d'évoquer son excentricité – qui valut à nombre d'œuvres d'abracadabrantes identifications – mais aussi sa culture, dont témoignait également une impressionnante collection de livres anciens et de médailles, successivement vendus entre 1828 et 1920. Ce qui avait été sans conteste la plus grande collection d'antiques du royaume et une véritable attraction touristique dont les guides du XVIII^e^ siècle gardent le souvenir avait quasiment sombré dans l'oubli et c'est tout le mérite de William, 18^e^ comte de Pembroke et 15^e^ comte de Montgomery, et des Wilton Trustees de lui avoir redonné quelque éclat en la ressuscitant véritablement, au prix de rachats dans des ventes publiques où réapparaissaient certaines œuvres et de recherches dans les différentes dépendances du domaine où quelques éléments s'étaient égarés dans des conditions de conservation souvent déplorables, d'avoir procédé à certaines restaurations et décidé de confier à P. Stewart la charge de réaliser ce catalogue dont il s'est acquitté de façon d'autant plus exemplaire que les difficultés étaient nombreuses. Tout au plus regrettera-t-on que l'abondante illustration qui l'accompagne soit aussi décevante : publiées en couleurs – ce qui n'était vraiment pas nécessaire – sur le fond jaune des murs du cloître, les photographies n'ont pas la précision, le « piqué » que l'on attendrait ; il suffit de se reporter au jeu de clichés correspondants (en noir et blanc) pris par les photographes du *Forschungsarchiv für römische Plastik* de Cologne dans les années 1960 et aujourd'hui disponibles en ligne sur la base Arachne Köln pour s'en persuader. La collection de Mazarin comportait de nombreuses pièces très restaurées ou d'antiquité douteuse, voire « à l'antique » ; Pembroke se laissa duper aussi quelques fois, P. Stewart y insiste (p. 30-32 : « The Connoisseur as Dupe »), mais bien d'autres tombèrent également dans le piège, tant cet engouement pour les antiques était grand et le commerce qu'il fit naître florissant. On ne s'étonnera donc pas des réactions d'A. Michaelis (1882), qui relevait « the large number of spurious pieces, the abominable restorations, and the absurd nomenclature » (p. 670), ou de Fr. Poulsen (1923), qui estimait que seuls 23 des 142 portraits de la collection valaient d'être photographiés… L'intérêt de ces séries est peut-être finalement plus dans ce qu'elles nous apprennent sur l'histoire des collections et sur le commerce d'art de l'époque que sur l'histoire de l'art antique, à quelques exceptions près – et il y en a quand même plusieurs. La tâche de P. Stewart était ardue, quelque facilitée qu'elle ait été par la monumentale publication de P. Michel, *Mazarin, prince des collectionneurs* (Paris, 1999) pour ce qui est de l'origine des œuvres ; il demeurait bien des points obscurs, comme la prétendue provenance de certaines d'entre elles de la collection Arundel, qui se trouvent aujourd'hui éclairés grâce à ses recherches. Il fallait aussi identifier statues et bustes sous les noms les plus aberrants qu'elles portent dans les catalogues successifs de la collection, en particulier les portraits. De tout cela, P. Stewart s'est acquitté au mieux et l'on ne peut que l'en féliciter. On appréciera aussi le soin mis à étudier les nombreuses œuvres « à l'antique », à les décrire comme les autres et à tenter de les dater. On louera d'ailleurs sa prudence en la matière pour l'ensemble des pièces du catalogue, fût-elle parfois excessive ; ce

sont toujours des « proposal(s) for dating », parfois même complétés par des remarques comme : « However, the judgement can only be tentative » (p. 72). La même prudence s'applique à toute tentation d'identifier trop rapidement un type statuaire attesté par plusieurs répliques avec un des *opera nobilia* connus par les textes (cf. p. 50 à propos de l'Hermès criophore de Calamis). Les notes techniques (état des parties anciennes, restaurations) sont très détaillées ; cela s'imposait (on se souvient, en effet, du qualificatif adopté par Michaelis) ; mais ces restaurations l'emportent parfois sur les parties antiques et leur énumération est par endroits difficile à suivre – un dessin les indiquant en grisé eût peut-être été plus efficace. Les pastiches ne manquent pas non plus. Et bien des doutes subsistent : les Bacchus n° 15, appuyé sur une colonne, et n° 32, dont les guirlandes de feuilles et fruits de pavot, portées sur les épaules, retombent sur les flancs et jusque sur les cuisses, n'ont, jusqu'ici aucun parallèle dans l'iconographie antique. Les bustes-portraits suscitent les mêmes interrogations : la facture des n^os^ 48 et 63 n'est-elle pas moderne ? Il n'empêche, la collection conserve des œuvres intéressantes à bien des égards : l'Hermès criophore archaïsant (n° 1) ; la tête colossale de Julia Domna (n° 35), jusqu'ici inédite, qui faisait peut-être partie, à l'origine, d'un même groupe statuaire que le jeune Caracalla (pourquoi le point d'interrogation qui suit l'identification, n° 45 p. 403 ?) vendu en 1961 ; les beaux portraits n^os^ 67 et 76 ; les cinq sarcophages n^os^ 134-138. La description proprement dite aurait pu être plus succincte – notamment pour ce qui est des sarcophages – et s'attacher davantage à la recherche de parallèles – souvent limités à un ou deux exemplaires, pas toujours convaincants ; cf. à propos des n^os^ 44, 64 (ce n'est assurément pas le même homme), 84 (les traits ne sont pas ceux de Faustine l'Ancienne) –, ce qui, dans le cas des sarcophages, aurait permis de mettre en évidence leurs particularités de composition. La bibliographie est très à jour, privilégiant même les publications les plus récentes. L'utilisation des travaux de L. Furnée-van Zwet (*BABesch*, 31 [1956], p. 1-22) et de K. Polaschek (*Trierer Zeitschrift*, 35 [1972], p. 141-199), toujours essentiels, eût sans doute facilité l'approche et la datation du portrait n° 83, dont la coiffure est plus proche de celle d'Antonia Minor que de celle de la « Vipsania Agrippina » de Leptis Magna (p. 144). Pour l'intéressante tête du « Leidener Pan » (n° 107) et la date qu'il convient d'attribuer à cette création classicisante, on n'oubliera pas non plus les prises de position successives de Chr. Vorster (« Torsorepliken des "Leidener Pan" », in *Polykletforschungen*, éd. H. Beck & P. C. Bol, Berlin, 1993, p. 193-219), qui dresse la dernière liste de répliques et ne manque pas d'enregistrer la tête de Wilton House sous le n° 26 p. 208, et de M. Fuchs (In hoc etiam genere nihil cedamus. *Studien zur Romanisierung der späthellenistischen Kunst im 1. Jh. v. Chr*., Mayence, 1999, p. 64-69). Mais ce ne sont que vétilles en regard de tout ce qu'apporte le catalogue de cette étonnante et souvent bien curieuse collection. D'utiles appendices (p. 401-412) fournissent la liste des 197 œuvres autrefois à Wilton House (avec référence aux anciens catalogues et mention de leur éventuel lieu de conservation depuis les ventes des années 1960) ainsi qu'une indispensable table de concordance entre la numérotation de Michaelis et celle du présent volume. Plusieurs bustes modernes, tout aussi soigneusement décrits que les antiques – j'y ai insisté – sortent manifestement du même atelier ; il serait intéressant d'essayer maintenant d'identifier ce dernier, et quelques pistes s'offrent à nous pour ce faire : les n^os^ 60 et 85, qui reproduisent des œuvres conservées en France et déjà dessinées par Ch. Le Brun vers 1670, ont très certainement été réalisés dans le milieu

des sculpteurs proches du pouvoir, à Versailles ou à Paris ; on y joindra volontiers le n° 93, que P. Stewart rapproche du n° 85 pour le traitement des lanières de la cuirasse sur l'épaule ; mais il évoque aussi le n° 60 pour les plis tuyautés de la tunique – qui se retrouvent également sur le n° 70, que maints raffinements et préciosités permettraient d'associer, par ailleurs, au n° 68. Dans le même cercle d'artistes évoluait encore, très certainement, celui qui réalisa le buste dit d'Alexandre (n° 56), qui copie assez exactement la tête antique de Mars (ou Alexandre) de Versailles (*Versailles et l'Antique*, catalogue de l'exposition de 2012, p. 108-109, pl.) plutôt que le buste en porphyre et bronze doré dit « Alexandre Richelieu (p. 116). Or le sculpteur du n° 70 reprend très exactement, de son côté, le drapé, le décor avec médaillon central de la cuirasse et l'étrange chaînette à rouelles de cet « Alexandre Richelieu » (détail déjà signalé à P. Stewart par D. Johnston, p. 131). S'agirait-il, dès lors, de Girardon, ou d'un des praticiens de son atelier ? La recherche vaudrait d'être poursuivie. C'est assez dire, à nouveau, tout l'intérêt de ce gros volume, magnifiquement édité (beau papier mat, solide reliure cartonnée et jaquette illustrée) par Archaeopress Publishing Ltd.

Jean Ch. BALTY

Annick LOUIS, *L'invention de Troie. Les vies rêvées de Heinrich Schliemann*. Paris, Éditions EHESS, 2020. 1 vol. broché, 358 p. (EN TEMPS & LIEUX). Prix : 24 €. ISBN 978-2-7132-2849-0.

Commençons d'emblée par ce que ce texte n'est pas : ce livre ne concerne ni l'histoire de la découverte de Troie ni ses problématiques archéologiques. Les travaux d'Annick Louis relèvent de la discipline littéraire et explorent la dimension épistémologique de l'étude des textes par une analyse serrée des discours et de leurs contextes (sociaux, historiques, institutionnels…) d'éclosion, de réception et de diffusion ; c'est donc comme cas d'étude et au sein d'une entreprise plus large que sont examinés ici les récits autobiographiques de Heinrich Schliemann (1822-1890) afin d'en étudier les enjeux et les « fonctionnements narratifs ». Ce faisant, l'auteure réhabilite des textes discrédités par la critique depuis les années 1970 et démontre tout l'intérêt de leur exploitation non plus comme source historique mais comme objet d'étude et « lieu de savoir ». Le point de vue est original et apporte indéniablement son lot de nouveautés. Après une présentation critique de la chronologie des vestiges de la colline de Hissarlik, l'auteure analyse dans le détail les quatre autobiographies de Schliemann apparues respectivement en 1850-1851 (I), 1869 (II), 1880 (III) et 1890-1892 (IV). Ces textes présentent des variantes importantes (omissions ou, au contraire, précisions et ajouts) qui reflètent des ambitions et des contextes d'élaboration diversifiés. Le premier, qui n'a pas été publié du vivant de Schliemann, a été rédigé en anglais à Saint-Pétersbourg par un commerçant pas encore trentenaire, à la veille d'un séjour en Californie et met en valeur ses talents de *self-made man* ; le deuxième, écrit en français, paraît en introduction à son deuxième livre *Ithaque, le Péloponnèse, Troie. Recherches archéologiques*, Paris, 1869 après ses années décisives de formation comme auditeur libre à Paris (1866-1869) ; la troisième autobiographie, publiée en anglais comme préface à son cinquième livre *Ilion: the City and Country of the Trojans in the Years 1871, 72, 73, 78, 79*, Londres, 1880 est en réalité la première à se revendiquer comme telle : elle

la portraiture ou la polychromie des statues, il n'est pas assuré que ce manuel vienne remplacer les références que sont les ouvrages classiques de Cl. Rolley ou celui de A. Stewart, ni même un tant soit peu les concurrencer. Ajoutons enfin qu'illustré majoritairement de petites images en noir et blanc, mais affublé d'un prix de vente prohibitif pour le commun des mortels, il a toute chance de manquer sa cible.

Francis PROST

Ralf VON DEN HOFF, *Handlungsporträt und Herrscherbild. Die Heroïsierung der Tat in Bildnissen Alexanders des Großen*. Göttingen, Wallstein Verlag, 2020. 1 vol. 12 x 20 cm, 96 p., 15 fig. (FIGURATIONEN DES HEROISCHEN, 6). Prix : 12,90 €. ISNB 978-3-8353-3506-6.

En quelques pages d'une écriture agréable, sobre mais particulièrement efficace, ce sont les résultats d'une enquête menée dans le cadre d'un projet de recherche pluri-disciplinaire de la Deutsche Forschungs-Gemeinschaft intitulé « Helden – Heroisierungen – Heroismen. Transformationen und Konjunkturen von der Antike bis zur Moderne » que livre ici R. von den Hoff. Quelles actions hissent-elles le souverain macédonien au rang des héros, légitimant de la sorte son pouvoir ? Comment, iconographiquement, se construit finalement le mythe, quelques années seulement après les batailles décisives contre Darius III ? R. von den Hoff suit pas à pas les différentes étapes de la formation de cette image d'un Alexandre charismatique qui devient, au fil des siècles, *exemplum*, modèle formel et esthétique de la victoire. Saisi en pleine action sur un cheval bondissant – et ce, qu'il soit représenté en pleine bataille, au milieu de ses troupes, face au roi perse fuyant, ou en combat singulier, voire sans le moindre adversaire –, la lance à la main, ce « portrait en action » (dont le prototype, en Grèce, est en quelque sorte la statue des Tyrannoctones de l'agora d'Athènes) aura une longue histoire : du cratère à volutes du Peintre de Darius, des médaillons d'argent figurant la victoire sur le roi indien Poros ou du sarcophage d'Abdalonymos à la fameuse mosaïque pompéienne de la Maison du Faune ou à la non moins célèbre statuette de bronze d'Herculanum. Apparenté aux héros d'Homère sur le relief de Porcigliano (« Tabula Chigi ») qui appelle, en effet, la comparaison avec les « Tables Iliaques » du début de l'époque impériale, Alexandre s'inscrit alors dans une véritable histoire mondiale, le bouclier qui raconte les hauts faits du Macédonien étant soutenu, sur la plaque, par les personnifications de l'Europe et de l'Asie. L'image du cavalier terrassant l'ennemi préfigure également, on le sait, l'éternelle victoire de l'empereur romain. On remerciera auteur et éditeur d'avoir publié ce petit livre si réussi et très documenté (aux p. 79-92, 124 notes fournissent toute la bibliographie des œuvres citées et orientent le lecteur sur différents points de détail) sous une forme qui ne l'ait pas limité aux seuls spécialistes mais est, tout au contraire, accessible à un très large public.

Jean Ch. BALTY

Christan DARLES, *Fouilles de Shabwa V. Les fortifications.* 1 vol. broché, 219 p., 179 ill., Beyrouth, Presses de l'Ifpo, 2019 (BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE, 216), Prix : 50 €. ISBN 978-2-35159-762-0.

L'auteur, architecte et archéologue, propose le résultat de ses fouilles et de ses analyses architecturales consacrées aux fortifications de la ville antique sudarabique de Shabwa au Yémen (VIII^e^ s. av. J.-C./début du I^er^ s. ap. J.-C.). Il regroupe et présente la totalité des résultats obtenus sur ces ouvrages au cours d'une trentaine d'années de recherches sur le terrain, commencées en 1977 dans le cadre de la Mission archéologique française à Shabwa. C'est la principale synthèse complète sur ce thème concernant un ouvrage défensif d'Arabie du Sud. Certes, le thème des fortifications a été abordé pour la région dans divers articles et ouvrages, en particulier par Jean-François Breton dans sa synthèse sur *Les fortifications d'Arabie méridionale du 7^e^ av. au 1^er^ siècle avant notre ère*, Mayence, 1994, mais il n'existait aucune monographie spécifique dans ce domaine pour Shabwa, la capitale du royaume antique d'Hadramawt. Outre les citadelles, elle concerne l'étude des 1585 mètres de l'enceinte intérieure et des 2845 mètres de remparts extérieurs principalement en pierre et en terre mais comprenant aussi les mortiers ainsi que divers composants et renforts végétaux. Elle inclut également leurs particularités architecturales, comme les appareils et les liaisons pour aborder la problématique des tracés des défenses et de la position des portes. Le tout est illustré de 85 clichés dont 18 en couleur et surtout de 80 dessins de plans, élévations, coupes et cartes, auxquels il faut ajouter 14 modélisations de l'auteur. Christian Darles présente en premier lieu le contexte général de la ville et de ses deux enceintes, la première dite « extérieure », la seconde « intérieure », totalisant 4430 m de tours et courtines. Il expose ensuite sa méthodologie d'étude fondée principalement sur des relevés systématiques et précis, des fouilles de contrôle de l'implantation des ouvrages et des données chronologiques des vestiges architecturaux. Selon un schéma d'analyse maintenant commun, sont décrits successivement les matériaux de construction (terre, pierre, mortier de chaux, bois et autres végétaux), les structures constructives, les liaisons, les appareils et surtout les particularités techniques concernant les fondations, la structure des murs, les parements et les couronnements des murailles (ce dernier point étant hypothétique du fait de la totale disparition de cette composante architecturale). En dépit de l'abondance et de la variété des pierres locales (grès et calcaires), du fait de sa facilité de fabrication et de mise en œuvre, la brique crue occupe une place de choix, en particulier dans les élévations. L'emploi de ce matériau souple a néanmoins nécessité l'usage de chaînes de boutisses en calcaire dur pour renforcer la structure, notamment dans les angles où elles sont doublées. D'ailleurs, même si l'on trouve quelques exemplaires de ce dispositif dans le monde méditerranéen, il est caractéristique de la construction sud arabique, comme le souligne l'auteur. À ce sujet, il propose l'hypothèse d'un héritage de pratiques de charpentier que l'on peut trouver plutôt surprenante dans un pays où les bois d'œuvre sont surtout d'importation et sont exclus des fortifications. Une autre particularité régionale est la précocité de l'emploi généralisé du mortier de chaux par rapport aux fortifications grecques et hellénistiques contemporaines. Il est vrai aussi que pour sa fabrication la chaux nécessite également du bois, mais les arbrisseaux et les épineux de la région suffisent en effet. Dans l'ensemble, ces

défenses sont très diversifiées tant dans leur composition que dans leurs formes architecturales. L'auteur explique que ces caractères sont largement influencés par leur adaptation à la topographie particulière du site. À ces deux enceintes s'ajoute une citadelle que l'auteur distingue du reste des fortifications par son antériorité, son emplacement sur un point culminant flanqué de plusieurs bastions et par un traitement de ses murs en moyen appareil assez soigné. Une structure adjacente à cet ensemble, qualifiée de « citadelle-forteresse », est moins clairement définie du fait de sa mauvaise conservation. Pour clôturer cette liste de monuments défensifs, le palais fortifié de la ville est décrit sommairement dans ce contexte particulier pour compléter l'analyse architecturale et historique de cette construction majeure répartie dans d'autres volumes consacrés à Shabwa (notamment J. Seigne, « Le château royal de Shabwa. Architecture, techniques de construction et restitutions », *Syria* 68 [1991], p. 111-164). Une large partie des données historiques générales résulte des campagnes d'études et de fouilles sur le site effectuées par la Mission française mise en place en 1972 sous la direction de Jacqueline Pirenne et poursuivies ensuite par J.-F. Breton. Concernant les fortifications, de nombreux repères chronologiques tiennent à des parallèles avec des ouvrages défensifs comparables de la proche région, du Proche-Orient, voire du monde grec. Toutefois, mis à part le fait que le grand appareil caractérise la première enceinte, les incertitudes sont encore nombreuses quant aux datations absolues. Les nouveautés tiennent surtout aux datations relatives obtenues par l'analyse des liaisons des composantes architecturales et des techniques propres à diverses équipes. Ces précisions résultent également de certaines particularités des constructions comme la diversité des variétés de pierre, leur métrologie propre, leur traitement et parfois les spécificités de leur appareil. Mais l'auteur souligne aussi que malgré ces différences de matériaux et de facture, il faut tenir compte du fait que ces interventions d'équipes peuvent être quasi simultanées ou se dérouler à peu de temps d'intervalle, parfois au sein d'une même composante architecturale, par exemple une courtine. Parmi les particularités de construction observées, l'usage des briques crues en fondation est présenté comme un procédé de stabilisation souple des constructions pour compenser l'instabilité locale du substrat. Le grès local est également employé en fondation mais pour d'autres raisons : sa proximité – il est présent dans le substrat –, sa facilité d'extraction et de taille contrebalancée par sa vulnérabilité à l'air libre. L'auteur accorde une très grande attention aux portes qu'il signale comme étant nettement plus nombreuses que dans les autres villes antiques de la région. Il suggère que cette caractéristique tient d'une part au statut de capitale de Shabwa mais aussi et surtout au fait que la plus grande enceinte défendait une halte caravanière constituée en marge de la ville proprement dite. L'auteur relie très justement la régularité de certains appareils, qu'il considère comme quasiment isodomes, à la géologie de leur affleurement qui se prête bien à un tel format. Par ailleurs, il décrit aussi l'appareil polyédrique présent essentiellement à Shabwa ; également qualifié de « diamantaire », il est utilisé pour les parements intérieurs de petit format. Il est caractérisé par le démaigrissement en queue des blocs pour faciliter leur liaison avec le mortier de chaux. Une autre technique plus commune dans la région correspond à l'emploi de l'*emplecton* ou remplissage en caissons entre deux parements de pierre taillée avec des éléments de tout-venant. Cette pratique va de pair avec les chaînes verticales de boutisses pour renforcer les parois des caissons. L'auteur signale les irrégularités des joints des parements en calcaire dur qui s'adaptent très bien de manière

surprenante d'une pierre sur l'autre. Il évite cependant de prendre parti entre les deux hypothèses proposées jusqu'ici sur les pratiques du report de ces irrégularités pour la taille des parements à savoir, l'usage du compas, comme le pratiquaient les sculpteurs traditionnels ou le moulage à l'aide d'une règle malléable (une sorte de conformateur rudimentaire) composée de bois et d'un matériau plastique tel l'argile. Pour finir, l'ouvrage comprend un inventaire épigraphique concernant les murs de défense et se termine par des parallèles avec d'autres fortifications de la région ainsi qu'une abondante bibliographie sur le thème et sur l'archéologie du site. – L'apport archéologique et historique de cette œuvre est considérable par son ampleur et sa précision. Ce travail monographique ouvre des perspectives innovantes pour la recherche sur les fortifications d'Arabie du Sud. Néanmoins, malgré son importance, nous ne disposons là que d'un état actuel de la recherche avec de nombreuses interrogations sans réponse. En lien étroit avec les recherches sur cette capitale du royaume et son économie, il sera nécessaire de poursuivre, dès que possible, les recherches en multipliant les sondages pour retrouver et comprendre les traces des secteurs les plus détruits de ses fortifications. Jean-Claude BESSAC

l'organisation reste à définir. Du reste, chacune de ces interventions propose une abondante illustration qui permet au lecteur de suivre l'argumentation des auteurs au fil du texte, en particulier pour les nombreuses comparaisons stylistiques et iconographiques ou l'analyse des contextes archéologiques qui servent de base aux démonstrations. Ajoutons que la communication du regretté Enzo Lippolis « La mobilità del ceramografo dalla formazione alla produzione. Problemi generali e un caso di studio: il pittore di Dario e il suo ambiente artigianale » a été publiée dans *Archeologia classica* 69 (2018), p. 73-112. Cette lacune, que les contributeurs et les éditeurs sont les premiers à regretter, n'enlève rien à la cohérence de l'ouvrage, ni à son point de vue panoramique. En définitive, grâce à son organisation judicieuse, l'ouvrage offre non seulement un éventail de cas particuliers qui répondent à la question complexe des mobilités artisanales mais, en parallèle, il dresse un tableau général et actualisé des identités artisanales dans les principaux centres de productions de la céramique à figures rouges en l'Italie du Sud.

Antoine ATTOUT

Manuel FLECKER, Stefan KRMNICEK, Johannes LIPPS, Richard POSAMENTIR & Thomas SCHÄFER (Ed.), *Augustus ist tot – Lang lebe der Kaiser!* Internationales Kolloquium anlässlich des 2000. Todesjahres des römischen Kaisers vom 20. – 22. November 2014 in Tübingen. Rahden, Verlag Marie Leidorf, 2017. 1 vol. relié, 21 x 29,7 cm, 620 p., 440 ill. (TÜBINGER ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN, 24). Prix : 69,80 €. ISBN 978-3-89646-915-1.

Cet ouvrage collectif traitant de numismatique, de topographie, d'iconographie et d'archéologie augustéennes, ainsi qu'en hors-d'œuvre, de la réception de l'ère augustéenne à l'époque fasciste, est soutenu par un apparat scientifique rigoureux, des illustrations d'excellente qualité, notamment pour les monnaies, et de nombreuses références. Issu d'un colloque international organisé en 2014, cet ouvrage collectif est né dans la mouvance du bimillénaire de la mort d'Auguste. Disons-le d'emblée, il constitue désormais une référence importante pour qui s'intéresse à la culture matérielle et visuelle d'époque augustéenne. À l'occasion de ce bimillénaire, les collègues germanophones ont publié nombre d'ouvrages, de nature biographique ou historique, qui proposent des bilans et des synthèses. Et les archéologues ne sont pas en reste : ouvrage interdisciplinaire coécrit par trois auteurs, dont un historien de l'art et archéologue (R. Von Den Hoff, W. Stroh et M. Zimmerman, *Divus Augustus. Der erste römische Kaiser und seine Welt*, Munich, 2014) et ouvrage collectif de R. Kussl (*Augustus, Kunst, Kultur und Kaisertum*, Speyer, 2015), auxquels s'ajoute évidemment le volume traité ici présentant des contributions à la pointe de la recherche archéologique. Ces dernières, présentées dans l'introduction (p. 9-12), systématiquement accompagnées d'un résumé en anglais et d'abondantes références, sont regroupées en sections thématiques : numismatique (p. 41-120), topographie (p. 121-204), iconographie (Bilderwelt, p. 205-336), iconologie et pérennité des symboles attachés à Auguste avec un intérêt pour l'étude de la réception du personnage d'Auguste dès l'Antiquité romaine entre autres chez ses successeurs (Zeichen und Folgen, p. 395-586), enfin, la réception de l'ère augustéenne à l'époque fasciste (p. 587-620). Compte tenu de l'énormité de l'ouvrage, véritable bible sur l'archéologie récente concernant l'époque augustéenne,

ce compte rendu se limite à des commentaires et des observations portant sur quelques contributions choisies arbitrairement en fonction d'intérêts personnels. Si la très grande majorité des contributions de l'ouvrage portent sur des points précis du règne d'Auguste, des études de cas ou des propositions de nouvelles interprétations, l'une d'entre elles traite de l'ensemble de la transition de la République finissante au principat augustéen sous l'angle numismatique : R. Wolter, *Von der Vielfalt zur Einheit. Münzbilder und Prägemengen auf dem Weg zur Monarchie* (p. 41-62). Cette contribution, qui tient compte de la césure entre guerres civiles et retour à la paix civile, et en tire des conclusions concernant l'étude de la communication politique (p. 46-48 et 53-55), bien que cet aspect repose essentiellement sur une publication quelque peu datée (P. Wallmann, *Triumviri Rei Publicae Constituendae. Untersuchungen zur Politischen Propaganda im Zweiten Triumvirat (43-30 v. Chr.)*, 1989), permet de se faire une idée générale de l'état de la recherche récente en numismatique augustéenne tout en offrant des données statistiques solides. L'intérêt principal de la contribution réside dans l'identification de trois phases dans l'histoire monétaire de cette période charnière. L'étude quantitative des types monétaires identifiés pour les guerres civiles prouve l'utilisation intensive des frappes monétaires certainement pour payer les soldats et, probablement, dans un but de communication politique. La baisse significative du nombre de types monétaires au terme des guerres civiles et lors du principat est interprétée par l'auteur comme le signe que la suprématie politique d'Auguste ne génère plus de contestation politique. Les monnaies auraient alors été moins utilisées dans le cadre de la communication politique au profit d'autres médias. Il aurait été judicieux d'enrichir cette interprétation en la croisant avec les résultats d'analyses d'autres sources. En effet, l'apaisement politique génère moins de conflits armés et il semble logique que les frappes monétaires diminuent en intensité si elles servent en priorité à payer les soldats. L'intérêt pour le monnayage provincial après l'installation du principat est à souligner, tant dans cette contribution que dans les trois études de cas numismatiques qui l'accompagnent : B. Weisser s'intéresse aux portraits monétaires de Germanicus émis entre 4 et 19 ap. J.-C. (p. 71-90), A. Küter se penche sur l'interprétation et la signification de deux émissions monétaires augustéennes (*RIC* I^2 n. 343-344 et *RIC* I^2 n. 362, p. 91-120) et M. C. Molinari remet à l'honneur un *quinarius aureus* augustéen (*RIC* I^2 n. 123 A) issu d'un trésor retrouvé en 1933 dans la maison de l'antiquaire Francesco Martinetti à Rome (« Tesoro di via Alessandrina »), mais qui semble n'avoir été publié qu'en 1990 par l'auteur. Ce type monétaire dont les exemplaires sont rares (8 sont répertoriés), dont l'atelier d'origine est l'objet d'une longue controverse retracée par l'auteur (il aurait été émis par un atelier monétaire situé dans les provinces occidentales lors des campagnes d'Agrippa connu des spécialistes comme « l'atelier inconnu n° 2 »), serait à situer dans l'atmosphère de domination universaliste consécutive au retour des enseignes parthiques entre 19 et 16 av. J.-C. La représentation d'une victoire ailée debout sur un globe tenant une *aquila* dans une main et un *signum* dans l'autre oriente en effet l'interprétation dans cette direction. Toutefois, prenons garde d'un raisonnement circulaire : « In these issues the victories hold Parthian standards, consequently allowing us to date these coins after 19 B.C. » (p. 64). S'il l'on ne remet pas en question l'attribution du type monétaire à cet évènement diplomatique d'envergure, il vaut la peine de ne pas interpréter automatiquement ces enseignes militaires comme celles récupérées chez les Parthes, sans simultanément considérer

plus en détail d'autres contextes possibles. Quoi qu'il en soit, la légende AVG place le *terminus post quem* en 27 av. J.-C. Rappelons que le lien entre les *quinarii* augustéens et les monnaies attribuées aux ateliers inconnus n° 1 et n° 2 ne repose que sur des ressemblances stylistiques (p. 64). En effet, comme le dit justement l'auteur, l'utilisation d'un métal de la même provenance ne signifie pas automatiquement que les monnaies aient été frappées par le même atelier. L'étude de ce *quinarius* et des autres *quinarii* apparentés est donc un prétexte pour faire le point sur les ateliers inconnus n° 1 et n° 2. À cet égard, on regrette que l'intention de l'auteur ne soit pas plus claire. On suppose qu'elle n'était pas de prendre position au sein de ce débat, car les positions de chacun sont fidèlement rapportées, mais d'en porter les termes à une plus large audience. Enfin, les diverses hypothèses se superposant, il aurait été judicieux d'offrir au lecteur en fin de contribution un bilan qui discerne ce qui est certain de ce qui est seulement probable. Cette contribution aide à prendre conscience de la difficulté de situer un type monétaire et de le replacer dans une trame chronologique avec précision, d'autant plus grande qu'il provient de collections d'antiquaires entre les XVIII^e^ et XIX^e^ siècles. En outre, la récurrence des symboles de victoire militaire et de domination impériale durant le principat augustéen n'aide pas à associer le type monétaire en question à des évènements précis. S'il est incontestable que la monnaie est un moyen de communication, bien que reste toujours en suspens la question de l'efficience des figures et légendes auprès d'une audience toujours supposée et devinée, sans doute faudrait-il montrer davantage de prudence en invoquant un « programme propagandiste augustéen ». T. Hölscher, dans *Ubiquitär – Totalitär ? Die Präsenz des Augustus im Stadtbild Roms* (p. 15-37), passe en revue l'ensemble du cœur architectural de la Rome augustéenne (notamment les *Forum Romanum* et *Augustum* ainsi que le Champ de Mars) en mettant l'accent sur la collégialité de l'œuvre édilitaire d'Auguste. Certes le *Princeps* signale sa présence sur l'ensemble de la parure monumentale romaine, mais il ne le fait jamais intégralement seul. Agrippa, des partisans, des anciens partisans d'Antoine, le Sénat et le Peuple prennent part à cette reconstruction qui apparaît dès lors comme la transcription matérielle du *consensus uniuersorum*, plutôt que l'expression d'une politique consciente propagandiste. Concernant ce point, l'auteur rappelle la connotation des termes comme propagande ou système totalitaire en s'appuyant sur l'ouvrage de Weber et Zimmerman (2003). Néanmoins, il aurait été judicieux de poursuivre la réflexion sur la pertinence d'un terme aussi connoté que celui de propagande en insistant sur le changement de paradigme idéologique survenant après la victoire finale d'Actium. À cet égard, la distinction de J. Ellul (entre autres publications, voir par ex. *Propagandes*, Paris, 1962) entre une « propagande d'agitation » et une « propagande d'intégration » est un outil conceptuel commode qui demande toutefois de nouvelles adaptations. S'il est clair que le principat augustéen n'est plus le moment de l'agitation politique, il porte en lui les stigmates des guerres civiles. Toujours à propos du Forum d'Auguste, mentionnons l'étude de la polychromie de ce nouveau pôle idéologique et urbanistique de la Rome augustéenne : A. Grüner, *Die Farben des Augustusforums. Der öffentliche Rauma als ästhetisches System* (p. 559-586). Cette étude se remarque pour son angle d'approche holistique : étude historiographique de la recherche archéologique de tradition allemande sur l'art d'époque augustéenne, étude du contexte politique, idéologique et culturel et étude des réalités archéologiques et matérielles. L'intérêt principal de cette contribution réside dans l'effort de l'auteur pour

rendre l'atmosphère globale du lieu en développant une étude esthétique centrée sur une reconstitution des effets lumineux des matériaux et des ressentis chromatiques et visuels du spectateur. Le propos de l'auteur se concentre tant sur la couleur que sur les jeux chromatiques des matériaux en les reliant au système symbolique augustéen, notamment à l'*aurea aetas* (sur les inscriptions honorifiques composées de lettres en métal doré comme une évocation de l'« âge d'or » augustéen, voir la contribution de R. Posamentir, *Augustus und die* Litterae aureae, p. 451-511). L'exposé de l'auteur sur la présence de l'or au sein du Forum (p. 568 puis rappels fréquents de l'or) est symptomatique d'une approche holistique qui s'efforce de rendre au lecteur l'impression globale que devait inspirer au spectateur le Forum d'Auguste, mêlant les marbres de diverses origines et de diverses couleurs, aux statues d'or et de bronze doré. On salue cet effort de reconstitution qui prend en compte la dimension sensorielle de cette œuvre architecturale, mais l'on craint que l'aspect systémique des jeux lumineux et chromatiques du Forum d'Auguste défendu par l'auteur ne relève trop d'une vue de l'esprit. J.-L. Schenck-David (*Le trophée de Lugdunum des Convènes [Saint-Bertrand-de-Comminges]. D'un forum à l'autre. La double vie d'un monument triomphal*, p. 319-336) ajoute une contribution supplémentaire à l'étude de ce monument de Lugdunum des Convènes (Pyrénées centrales) sur lequel il a déjà publié à plusieurs reprises sous divers angles d'approche (2003, 2004 et 2005). Depuis sa découverte entre 1926 et 1931, ce monument tripartite (probablement composé de trois arbres tropaéophores) exaltant une victoire militaire n'a cessé de faire couler de l'encre (l'auteur recense une centaine de références bibliographiques sur ce seul trophée) et de susciter des hypothèses de reconstitution. En effet, parvenu à la postérité dans un état très fragmentaire (134 fragments retrouvés lors des fouilles) à la suite de fouilles anciennes, ce monument se prête difficilement à une reconstitution qui ferait l'unanimité. Il a d'ailleurs été démontré que certains fragments proviennent de monuments différents. L'iconographie du monument situe clairement ce dernier dans le cadre d'une victoire militaire, probablement obtenue tant sur mer que sur terre eu égard à la symbolique militaire navale et aux personnifications des provinces conquises et soumises *Gallia* et *Hispania*. Le rattachement du trophée à l'époque augustéenne repose sur la présence d'une symbolique militaire navale, qui évoquerait alors Nauloque (36 av. J.-C.) ou Actium (31 av. J.-C.), et sur la présence de personnifications des provinces conquises. Bien que la date précise de l'érection du trophée soit hautement hypothétique, il semble qu'il faille considérer la deuxième moitié du I^er^ siècle av. J.-C. : soumission de l'Aquitaine par César en 51 av. J.-C., opérations militaires d'Agrippa en 39-38 av. J.-C., celles de Messala entre 27 et 25 av. J.-C., guerre d'Auguste contre les Cantabres en 25 av. J.-C., campagnes militaires d'Agrippa en Espagne entre 22 et 19 av. J.-C. et pacification définitive située entre 16 et 13 av. J.-C. Quelle est dès lors l'intention de l'auteur dans cette énième publication sur ce trophée ? Il semble indéniable que l'auteur s'efforce d'offrir premièrement une synthèse d'un monument mal connu en reprenant l'ensemble du dossier et de rappeler les nombreuses incertitudes qui planent toujours. Deuxièmement, l'exposé des diverses erreurs survenues lors des fouilles, des datations, des essais d'interprétation et de reconstitution peut enrichir les approches méthodologiques ultérieures de cas similaires. Troisièmement, l'auteur infirme l'hypothèse de reconstitution proposée par E. Boube (1996) sur la base de l'étude des systèmes de scellement et d'assemblage et attire l'attention sur les points non résolus. La statue de la Victoire ne

peut surmonter le trophée et provient probablement d'un autre monument. Quatrièmement, l'auteur revient sur les hypothèses récentes remettant en doute le fait que tous ces fragments appartiendraient au même trophée augustéen (Schenck-David, 2003 et 2004). Cinquièmement, l'auteur propose que le lieu de découverte des fragments attribués au trophée sous le portique du forum, au dos du temple, ne soit pas le lieu de son emplacement originel. L'auteur suppose l'existence d'un forum plus ancien (qu'il nomme *forum uetus* par rapport au *forum nouum*) en face du temple, endroit vague où supposément aurait été placé le trophée. À mon sens, il ne faudrait pas que cette compréhension de l'espace urbain en deux *fora*, bien que fondée, soit validée par la recherche ultérieure et considérée comme un acquis qu'on ne remettrait désormais plus en cause. La datation du temple entre la fin du Ier siècle av. J.-C. pour le début de sa construction (p. 321) et le IIe siècle pour la fin de sa construction (?) (p. 324) est trop peu précise et labile que pour être invoquée comme un argument visant à le dissocier totalement ou partiellement du trophée. L'hypothèse reprise à E. Boube (1996) de l'existence d'une *ara Romae et Augusto* vers 25 av. J.-C. et de l'érection du trophée entre 16 et 13 av. J.-C. ne repose pratiquement que sur des suppositions. Enfin, l'hypothèse de la succession de deux *fora* semble encore fragile. Si comme l'auteur le reconnaît lui-même, « seule une nouvelle découverte pourrait apporter une réponse définitive » (p. 323), il n'en demeure pas moins que l'étude du monument peut se poursuivre suivant différentes perspectives. Parmi ces dernières, il semble que le trophée et son iconographie, telle que reconstituée provisoirement, mériteraient d'être à nouveau étudiés dans le contexte plus large des trophées provinciaux d'époque augustéenne (depuis les contributions de Roddaz 2005 et 2006) et, *a fortiori*, dans le contexte de l'iconographie d'époque augustéenne. En effet, la superposition éclectique d'une proue de navire, d'un buste féminin, d'un aigle perché sur un globe avec un foudre dans ses serres et, possiblement, d'une Victoire ailée, ne semble pas encore avoir trouvé un parallèle iconographique. L'une de ces perspectives d'étude ultérieure réside justement dans la contribution de T. Schäfer, *Das Tropaeum Augusti von Lugdunum Convenarum. Skylla, Sex. Pompeius und Oktavian* (p. 337-365) qui complète utilement la précédente, en précisant l'iconographie du trophée et en le replaçant plus précisément dans son contexte iconographique. Le propos de l'auteur, s'appuyant entre autres sur l'imagerie numismatique, est très convaincant en ce qui concerne l'identification de Scylla dans le buste féminin du trophée de *Lugdunum* des Convènes, et non d'une simple tritonesse. L'ajout des protomés de chien est seulement probable. Cependant, son propos déborde sur l'iconographie générale du trophée, notamment en ce qui concerne la Victoire. À la différence de J.-L. Schenck-David, T. Schäfer ne refuse pas que la Victoire couronne le trophée. Il suppose l'existence d'un autre support que l'arbre seul a conservé, par exemple une superstructure sur laquelle aurait reposé la Victoire (p. 339). Bien que cette idée soit en conformité avec la rhétorique visuelle de la victoire militaire (p. 345), elle demeure encore à l'état de supposition. Le propos déborde aussi sur l'exposé des combats navals et de l'affrontement propagandiste entre Sextus Pompée et Octavien entre 42 et 36 av. J.-C. (p. 345-348). La figure de Scylla y trouve une résonance particulière. Malgré les lourds revers des débuts, la victoire finale à Nauloque fait rentrer Scylla (et Neptune) dans l'arsenal idéologique religieux d'Octavien. S'il est normal que l'auteur revienne en détail sur ces épisodes, d'autant plus que Pompée mena d'importantes opérations dans les régions pyrénéennes, il est plus surprenant que l'auteur

semble considérer la fondation de *Lugdunum* des Convènes par Pompée comme une donnée établie (p. 348), alors que dans la contribution précédente, il s'agit d'une tradition tardive (p. 329, n. 68). Si ces deux contributions ne résolvent pas tous les problèmes, elles approfondissent incontestablement la compréhension du trophée de *Lugdunum* des Convènes. Il est devenu récurrent dans les ouvrages collectifs consacrés au *saeculum Augusteum* de clore sur des contributions traitant de la réception de l'Antiquité classique à l'époque contemporaine, et plus spécifiquement dans le cadre d'un ouvrage collectif né dans la mouvance du bimillénaire de la mort d'Auguste (2014), de revenir sur les célébrations fascistes en l'honneur du bimillénaire de la naissance d'Auguste (1937). Le présent ouvrage collectif n'échappe pas à la règle en se terminant par deux contributions, dont on regrette que la plus-value par rapport à l'état de l'art sur le sujet soit apparue plutôt faible. La première contribution (S. Diebner, *Augustus als Kultbild – Augustus als Vorbild. Inszenierung auf der Bühne des faschistischen Regimes*, p. 587-602) offre un panorama de l'empreinte fasciste sur la Rome augustéenne avec des éclairages sur trois de ses monuments incontournables (le Forum d'Auguste, le Mausolée d'Auguste et l'*Ara pacis*). Hormis l'appel à une meilleure didactisation historique des modifications (ou des projets de modification ou d'affectation) de l'époque fasciste relatives à ces ensembles architecturaux, la contribution ne traite pas d'éléments fondamentalement neufs, mais sera, néanmoins, commode comme entrée en matière et comme « entrepôt » de références bibliographiques sur le sujet. Point de détail : il aurait fallu citer les discours et œuvres de Mussolini dans leur langue originale, l'italien. La seconde contribution (M. Giuman et C. Parodo, *La Mostra Augustea della Romanità e il mito di Roma antica in epoca fascista*, p. 605-620) revient sur la fameuse exposition de 1937, la Mostra Augustea della Romanità (MAR) commémorant le bimillénaire de la naissance d'Auguste. Une mise en contexte historique par M. Giuman précède une analyse plus précise de C. Parodo. Le premier auteur revient sur les thèmes principaux de l'idéologie fasciste (« retour à/de la romanité », « révolution anthropologique fasciste »), notamment la conception d'une histoire analogique qui s'efforce d'établir des comparaisons fallacieuses entre passé et présent, Rome antique et Italie moderne, *duces* romains et Mussolini. La mise en évidence de la contraction idéologique de l'arc temporel qui sépare la Rome antique de l'Italie fasciste révèle l'existence de quelques voix aux accents dissonants, comme celle de Giuseppe Bottai dont on aurait aimé avoir une analyse plus fine (notamment de son article *L'Italia di Augusto e l'Italia di oggi* dans *Roma* 15, 2 [1937], p. 37-54). Le deuxième auteur embraye sur l'étude de l'exposition en tant que telle, après une brève introduction de la tradition des idées de la *translatio imperii* et *renovatio imperii* au sein de la pensée politique européenne, qui avait davantage sa place en introduction du propos de l'auteur précédent. Sont ensuite exposés le contenu de la Mostra, l'organisation des salles et des étages (à cet égard le tableau 1 p. 610 est très commode) et les procédés muséologiques établissant des parallèles entre la Rome antique et l'Italie fasciste. Le propos se distingue par son étude (trop brève) de la place accordée au christianisme au sein de l'exposition et donc au sein de l'idéologie fasciste (p. 611-612). L'auteur termine en rappelant qu'une telle exposition, malgré son caractère indéniablement propagandiste, n'a pu être réalisée qu'en mobilisant des connaissances et des compétences scientifiques (p. 613). Il semble qu'une telle affirmation requière plus de développement ou, en tout cas, un renvoi à la

littérature académique qui aurait évalué le degré de scientificité à accorder à une telle entreprise soumise avant tout aux intérêts idéologiques d'un régime totalitaire. L'ouvrage recèle bien d'autres richesses, à peine évoquées dans ce compte rendu qui lui rend donc bien mal justice. Certaines contributions, notamment celle concernant les fouilles du versant méridional du Palatin à Rome (P. Pensabene et E. Gallocchio, *Neue Forschungen zum augusteichen Komplex auf dem Palatin*, p. 157-204), lieu hautement symbolique pour la compréhension de l'idéologie politique augustéenne, ou celle concernant le *clipeus uirtutis* accordé à Auguste par la Sénat en 27 av. J.-C. (Pabst, A., *(K)ein Alter Bekannter. Augustus' goldener Schild in der Curia und viele Fragen*, p. 435-449), méritent une lecture attentive par les spécialistes du domaine. Il est aussi à souligner que l'ouvrage, dans son ensemble, accorde une place non négligeable aux provinces, un intérêt disséminé au travers des diverses contributions. Pour clôturer, cet ouvrage s'adresse en priorité aux spécialistes de l'époque augustéenne, désireux d'actualiser leurs connaissances sur la culture matérielle de la Rome augustéenne, tant en Italie que dans les provinces. Loïc BORGIES

Manuel DE SOUZA & Olivier DEVILLERS (Ed.), Neronia X. *Le Palatin, émergence de la colline du pouvoir à Rome*. Bordeaux, Ausonius, 2019. 1 vol. relié, 388 p., ill. (MÉMOIRES, 55). Prix : 60 €. ISBN 978-2-3561-32.

Cet ouvrage consacré au Palatin, de la mort d'Auguste au règne de Vespasien, est le fruit des travaux présentés à Rome lors du X^{e} Congrès de la Société Internationale d'Études Néroniennes (Rome, 2016). Son objectif est d'offrir une vision renouvelée de nos connaissances sur les débuts de la résidence impériale à Rome. Richement illustré, le volume rassemble trente études inédites réalisées par des archéologues, historiens et littéraires, qui comptent parmi les meilleurs spécialistes du sujet. Le propos s'articule en trois parties. La première, intitulée « le Palatin en construction », examine le développement de l'espace palatial, entre sa fondation sous Auguste et sa mise en forme sous Domitien. En effet, cette période laisse subsister de nombreuses inconnues quant au développement topographique et architectural de la colline. M.-A. Tomei ouvre ce volume en montrant que la dynamique princière, à partir d'Auguste, tend à favoriser une extension de la propriété impériale sur le Palatin, par accumulation de *domus* jusqu'à recouvrir l'ensemble de la colline sous Claude ou Néron. Fr. Villedieu revient plus particulièrement sur les fouilles menées depuis 1985 à l'angle nord-est du Palatin. Ces dernières ont notamment permis de mettre au jour une riche *domus* de l'époque augustéenne, intégrée plus tard à un pavillon de la *Domus Aurea* qui se dressait dans la partie nord de la *Vigna Barberini*. L'archéologue rappelle ensuite les informations essentielles concernant la structure interprétée comme la *cenatio rotunda* de Néron, détruite et intégrée en partie dans une vaste terrasse qui servira d'assise à une aile du palais de Domitien. En examinant la zone sud-ouest de la maison de Livie, G. Sauron et V. Torrisi montrent remarquablement comment les résidences aristocratiques du Palatin, de la fin de la République au début de la période triumvirale, ont préparé la voie à la somptueuse architecture palatiale romaine. Ils mettent aussi en évidence les nombreuses transformations qui touchent cette zone après la mort du premier empereur. Toujours du côté de la maison d'Auguste, P. Pensabene et E. Gallocchio apportent des

(p. 36-46). Ainsi la lecture de la performance rituelle à la fête des Adonies sur base des rites du mariage athénien reste assez faible (p. 49). De la même manière, des limitations interprétatives se posent par l'iconographie, comme par exemple dans le schéma iconographique des femmes sur une échelle qui semble être favorisée dans d'autres contextes rituels, principalement celui des *Epaulia* (50-52). Vingt-trois figures en noir et blanc fournissent une documentation illustrée de l'analyse iconographique. Le chapitre 3 offre une lecture nouvelle et originale des pratiques rituelles des Adonies au sein de l'œuvre d'Aristophane, *Lysistrata*. L. Reitzammer traite les gestes et les rituels auxquels Lysistrata et ses alliées s'engagent sur l'Acropole afin d'arrêter la Guerre du Péloponnèse dans le contexte rituel des Adonies, de l'acte du déplacement des jardins d'Adonis sur les toits (p. 61) et de la suprématie d'Aphrodite sur l'Acropole (p. 73-74). Le paradoxe des jardins sur les toits est par ailleurs opposé à l'agriculture et au désir sexuel conjugal (p. 82). À la fin du chapitre, l'acte de pleurer et de se lamenter sur la mort d'Adonis est rapproché de la tradition de l'*epitaphios logos*, l'oraison funèbre en l'honneur des jeunes athéniens morts durant la Guerre du Péloponnèse (p. 86-89). Pourtant, au niveau du mythe, la mort dans des conditions violentes d'un jeune homme ou d'une jeune fille a largement servi d'*aition* pour les fêtes des cités grecques. Une telle contextualisation des Adonies, qui n'est pas abordée dans le texte, pourrait amener de nouvelles pistes de réflexion sur l'emploi du mythe comme une pratique culturelle. Le quatrième chapitre reprend le passage de l'œuvre de Platon, le *Phèdre,* où les jardins d'Adonis (*Adônidos kêpoi*) sont opposés à l'agriculture. L'argument sert à Socrate de métaphore du jeu et du divertissement illustré par exemple par les plantes dans des vases ou par l'écriture, en opposition à l'exploitation agricole qui exige un travail considérable et attentif, tout comme le discours philosophique. L'objectif du chapitre est de démontrer des aspects paradoxaux et incompatibles des Adonies, manipulés par Platon afin de dévoiler le portrait de Socrate (91). Dans cette perspective, le chapitre aborde une réflexion sur l'utilité de la philosophie et son impact sur les jeunes. L. Reitzammer offre une lecture nouvelle d'une fête athénienne en s'appuyant sur trois thématiques : le mariage, les funérailles, le discours philosophique. Son approche met en évidence des aspects séparés mais complémentaires pour la compréhension de ce rituel comme pratique culturelle dans l'Athènes de l'époque classique. Vicky VLACHOU

Svenja NAGEL, *Isis im Römischen Reich*, 2 vol. reliés, *1. Die Göttin im griechisch-römischen Ägypten*, 2. *Adaption(en) des Kultes im Westen*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2019. 2 vol., XX-1462 p., 5 pl., 2 fig., 286 tableaux (PHILIPPIKA, 109). Prix : 199 €. ISBN 978-3-447-10801-0.

L'ouvrage ici recensé est la version légèrement remaniée et augmentée de la thèse de doctorat soutenue par l'auteur en 2015 à l'université de Heidelberg, intitulée *Die Ausbreitung des Isiskultes im Römischen Reich: Tradition und Transformation auf dem Weg von Ägypten nach Rom. Eine Untersuchung zur Entwicklung des Isiskultes im griechisch-römischen Ägypten und zu seiner Adaption in Rom und dem westlichen Mittelmeerraum* (La propagation du culte d'Isis dans l'Empire romain : tradition et transformation sur le chemin de l'Égypte à Rome. Une enquête sur le développement du culte d'Isis en Égypte gréco-romaine et son adaptation à Rome et dans l'espace

méditerranéen occidental). Il est d'autant plus le bienvenu qu'il vient combler un grand vide historiographique. Si, de fait, dans le sillage de Jean Leclant, les études isiaques, c'est-à-dire portant sur le culte d'Isis et des divinités de son cercle à l'époque hellénistico-impériale hors d'Égypte ont connu un considérable succès depuis plus d'un demi-siècle, donnant naissance à une bibliographie colossale, l'étude du culte de la déesse sur ses terres d'origine, à quelque période que ce soit, n'a guère fait l'objet de publications d'envergure. Tout au plus peut-on rappeler la monographie de l'égyptologue Maria Münster, *Untersuchungen zur Göttin Isis vom Alten Reich bis zum Ende des Neuen Reiches*, parue en 1968 et consacrée à l'Isis pharaonique des III^e^ et II^e^ millénaires avant n.è., bientôt suivie de la publication monumentale de l'helléniste Françoise Dunand, *Le culte d'Isis dans le bassin oriental de la Méditerranée*, dont le premier volume (*Le culte d'Isis et les Ptolémées*, 1973) était consacré à l'Égypte ptolémaïque. Si des thèses et dissertations ont bien été soutenues sur ce sujet – ainsi celles de J. W. Garland, *The Concept of Isis during the Egyptian Old Kingdom based upon the Pyramid Texts*, Diss. Chicago, 1968 et d'A. Forgeau, *Recherches sur le culte d'Isis à la Troisième période intermédiaire et à la Basse-Époque*, Thèse de 3^e^ cycle, 4 vol., Paris 1981 –, elles sont demeurées inédites. Intitulée *Isis im Römischen Reich*, la publication de Svenja Nagel se divise en deux volumes : le premier, de XX + 852 pages, s'intitule *Die Göttin im griechisch-römischen Ägypten* ; le second, qui ne comporte que VIII + 600 pages, se présente sous le titre *Adaptation(en) des Kultes im Westen*. Le simple énoncé de ces titres fait apparaître d'emblée une distorsion tant spatiale que chronologique, que la lecture des volumes vient confirmer. D'une part, il est beaucoup question – et l'on ne peut que s'en féliciter – de l'époque ptolémaïque dans le premier volume et d'autre part, l'empire – fut-il occidental – ne se limite pas à l'Afrique du Nord, à l'Italie (en fait le Latium et la Campanie) et aux Germanies, les trois espaces que l'auteur a sélectionnés pour son analyse – ce que l'on ne peut que regretter, même si ces choix peuvent s'expliquer, sinon se justifier. Le volume 1 brasse une documentation prodigieuse que l'auteur, avec modestie, reconnaît comme non exhaustive. Qui le pourrait ? Il s'ouvre par une introduction minimale de quelques pages visant à justifier l'existence d'une telle enquête, qui laisse sur sa faim car on aurait vraiment aimé que Sv. Nagel, au seuil d'une aussi considérable entreprise, explicite ses choix de titres, de parties, de sélection du matériel, les enjeux épistémologiques et historiographiques de son travail et bien d'autres choses encore. Vient ensuite, au fil de pas moins de 150 sous-parties, l'auscultation minutieuse des sources textuelles et, dans une moindre mesure, archéologiques et iconographiques – la documentation numismatique et glyptique n'est quasiment pas convoquée – permettant d'appréhender la place d'Isis et de son culte dans l'univers égyptien des périodes ptolémaïque et romaine. En (très) bonne élève de J. Fr. Quack, elle décortique en plus de 500 pages, avec intelligence et érudition, une multitude de textes, pour la plupart en langue égyptienne, provenant de l'ensemble de la vallée du Nil, de la Nubie au Fayoum en passant par Philae, Coptos, Memphis et Behbeit el-Hagar, en un long et dense et intense voyage qui s'arrête toutefois aux portes d'Alexandrie et de sa *chôra*. Des dizaines de textes y sont présentés, traduits, commentés avec clarté et précision, pourvus de riches lemmes bibliographiques. De très nombreux tableaux viennent, visuellement, compléter cette analyse textuelle fouillée. L'étude raisonnée d'inscriptions pariétales et de scènes rituelles multiples lui permet d'esquisser l'image chatoyante et plurielle de la

théologie officielle, de la topographie cultuelle et des récits attachés à l'Isis égyptienne vénérée dans les temples. Cette première partie est suivie par l'analyse, tout aussi rigoureuse, d'une grande variété d'écrits de différentes natures (hymnes, prières, graffiti, récits littéraires ou magiques), grecs et démotiques, dont certains très récemment publiés, qui offrent un éclairage précieux sur les innovations qui, avec l'arrivée des Grecs, font évoluer davantage encore les fonctions, prérogatives, noms et images d'Isis. On appréciera l'effort considérable de l'auteur de mettre à disposition de ses lecteurs une si riche documentation, systématiquement traduite, ce qui n'est pas le moindre de ses mérites. L'analyse et la traduction qu'elle propose (p. 604-631) du *P. Oxy*. XI 1380, cette longue litanie rédigée en grec dont des parallèles démotiques ne cessent d'être révélés depuis 20 ans, est à ce titre tout à fait exemplaire. Page après page, l'enquête menée par Sv. Nagel confirme, d'une éclatante manière, combien l'élargissement de la conception et de la perception que les populations ont pu avoir d'Isis s'étaient réalisées pour une bonne part déjà en terre d'Égypte, selon un processus qu'autorisait la fluidité du divin dans la vallée du Nil. Ainsi parée, la déesse aux noms innombrables était prête à s'embarquer sur les flots tempétueux, quand elle ne les assagissait pas elle-même, de la Méditerranée. C'est donc forte de tous ces acquis patiemment rassemblés et démêlés que l'auteur nous entraîne hors d'Égypte, avec un second volume consacré aux adaptations de l'Isis égyptienne dans la partie occidentale de l'Empire de Rome. Le propos est clairement d'évaluer l'apport des analyses et des données du premier volume dans la compréhension des formes de réception de la déesse Isis et de son culte dans trois espaces conçus comme autant de cas d'étude. Ce choix de l'auteur semble en partie justifié par des raisons internes – les différences fortement marquées, géographiques et culturelles notamment, entre l'Afrique du Nord d'une part, le Latium et la Campanie d'autre part, les Germanies enfin – et des raisons externes, à commencer par les relations entretenues par ces trois territoires avec l'Égypte. Pour ce faire, Sv. Nagel se propose d'étudier l'architecture et l'équipement des sanctuaires, les pratiques cultuelles, l'iconographie et les dédicaces officielles et privées, à l'aune du regard au fort substrat égyptien qui est le sien. Cette approche, qui s'appuie de nouveau sur une connaissance approfondie des sources primaires, offre une alternative puissante à certaines enquêtes récentes à la mode, souvent plus théoriques et conceptuelles que documentées (*e.g.* M.E.J.J. van Aerde, *Egypt and the Augustan Cultural Revolution: An Interpretative Archaeological Overview*, BABESCH Suppl. 38, Leuven, 2019). Si le choix des Germanies, voire de la Campanie et du Latium comme laboratoires de la diffusion et de la réception du culte d'Isis peut apparaître relativement cohérent, la pertinence de celui de l'Afrique du Nord interroge davantage. Il ne s'agit ni d'une province romaine, ni même d'un ensemble homogène. Les relations de la Cyrénaïque, de Carthage ou des Maurétanies avec l'Égypte sont de natures bien diverses et s'inscrivent dans des cadres chronologiques différents. Certes, Sv. Nagel connaît admirablement la documentation et la bibliographie, mais peut-on analyser de front et de la même manière la présence d'Isis à Cyrène au V^e^ s. av. n.è., à Carthage au III^e^ s. av. n.è., à Césarée de Maurétanie sous Juba II, à Sabratha, Leptis Magna ou Lambèse aux époques antonine et sévérienne ? Sans doute pas, ou du moins peut-être pas de cette manière. Cette longue partie (p. 898-1034) ressemble de fait un peu à un catalogue, certes solide et structuré mais quelque peu statique, des *aegyptiaca* et autres *isiaca* mis au jour au sud de la Méditerranée. Une conclusion bienvenue (p. 1034-1040) remet

partiellement cette longue étude en perspective, mais il y a loin de la diffusion des *aegyptiaca* phénico-puniques à celle du culte de la famille isiaco-sarapiaque, sans parler de celle, isiaco-osirienne, honorée dans la Cyrène pré-hellénistique. S'il paraît à première vue plus homogène, le dossier latialo-campanien, analysé lui aussi avec une maîtrise de la documentation et une connaissance des études publiées ces cinquante dernières années bien difficiles à prendre en défaut, soulève un certain nombre de questions extrêmement importantes et stimulantes. La masse documentaire vraiment considérable étudiée par l'auteur fait clairement apparaître des situations différentes, des trajectoires différentes, des réceptions différentes et même des Isis différentes. Ainsi, celle arrivée en Campanie et à Rome aux IIe-Ier s. av. n.è. est passée soit par la plaque-tournante délienne, soit par la Sicile grecque et n'est – hormis probablement quelques cas particuliers – pas venue directement d'Alexandrie, ce qui la distingue par exemple de l'Isis d'Ampurias, promue aux côtés de Sarapis par un marchand alexandrin. Ceux qui la transportent, la font connaître, en diffusent l'image, la puissance divine et le culte sont pour l'essentiel des marchands, des commerçants, des esclaves avant d'être des responsables politiques. En revanche, celle promue par les Flaviens, qui s'installe *ca* 71 en un vaste sanctuaire situé sur le Champ de Mars à Rome et dans un certain nombre de colonies dans les provinces occidentales (*Baelo Claudia* en Bétique ou *Mogontiacum* en Germanie) est l'instrumentalisation par le pouvoir impérial romain d'une Isis plus égyptienne, que l'on n'hésite pas à représenter chevauchant le chien Sirius au fronton de ses temples (plusieurs contributions illustrent cette réalité dans M. J. Versluys, Kr. Bülow Clausen et G. Capriotti Vittozzi (Ed.), *The* Iseum Campense *from the Roman Empire to the Modern Age: Temple – Monument –* Lieu de mémoire, Roma, 2018). Il est donc nécessaire de compléter les approches géographique et chronologique par une approche sociale et multiscalaire, qui envisage la réception et l'appropriation de la déesse et de ce qu'elle représente – ou de ce que l'on choisit qu'elle représente – aux différentes échelles de la société, depuis les laraires pompéiens jusqu'au monnayage impérial, en passant par les chapelles des associations et les sacerdoces publics des cités (et je me permets de renvoyer le lecteur à un essai de synthèse récent conçu pour un manuel de préparation au concours de l'agrégation : L. Bricault, « Isis, Sarapis et Rome : jeux d'échelles et de pouvoirs », dans *Religion et pouvoir. Monde romain 218 av. J.-C. – 235 ap. J.-C.*, Paris, 2019, p. 195-228). Après ces trois études de cas, qui sont autant de petites monographies parfaitement à jour – je signale un volume consacré aux *isiaca* carthaginois qui paraîtra en 2020 : J.-P. Laporte et L. Bricault, *Le* Serapeum *de Carthage*, Bordeaux (*Bibliotheca Isiaca*, Suppl. 1) –, l'auteur achève son parcours par deux études consacrées aux sources littéraires les plus souvent mises à contribution par les Modernes, le traité *Sur Isis et Osiris* de Plutarque et le livre XI des *Métamorphoses* d'Apulée. À contrepied de nombre de savants trop souvent soucieux d'expliquer plus ou moins systématiquement la moindre trouvaille archéologique par le récit du rhéteur de Madaure ou le traité du prêtre-philosophe de Chéronée, Sv. Nagel se propose de relire ces textes fameux à la lumière des analyses et des réflexions nées de la vaste enquête menée dans les quelque 1210 pages qui précèdent. La démarche, cohérente et bien menée, emporte souvent l'adhésion. Une synthèse d'une petite huitaine de pages, en forme de bilan, vient au bout du compte souligner les traits marquant de cette déesse transculturelle qu'est devenue Isis à l'époque gréco-romaine. Le volume second s'achève par une longue liste

d'abréviations (p. 1289-1296) suivie d'une très riche bibliographie (p. 1297-1359), déroutante de prime abord, qui classe alphabétiquement les titres d'un auteur, un parti pris original en adéquation avec les abréviations retenues pour les notes infrapaginales (nom de l'auteur + premiers mots du titre), simple à utiliser une fois qu'on l'a intégré même si l'on peut regretter de ce fait l'absence de toute date de publication dans les notes, ce qui est pourtant précieux, *a fortiori* lorsque l'on traite d'un domaine pourvu d'une aussi pléthorique bibliographie. Enfin, de nombreux indices (p. 1361-1453), extrêmement clairs et détaillés, offrent les clefs pour se déplacer aisément dans un ouvrage en deux volumes comptant au final 1283 pages de texte. Un seul regret, mais de taille, l'absence quasi totale d'illustrations pour un ouvrage aussi important, les quatre planches exilées en fin de volume 2, avec notamment de vilaines photographies en gris et blanc de la tunique historiée de Saqqarah, s'avérant largement insatisfaisantes. Ceci mis à part, les deux volumes mis à notre disposition par Sv. Nagel, à commencer par le premier, viennent combler un véritable désert historiographique et constituent incontestablement une somme rare et précieuse qu'on lira et relira avec intérêt et plaisir pendant de longues années. Qu'elle en soit vivement et chaleureusement remerciée.

Laurent BRICAULT

Christian SETTIPANI, *Les prétentions généalogiques en Grèce. De l'époque byzantine à l'époque archaïque*. Paris, De Boccard, 2017. 2 vol. brochés, 1045 p. (DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE, 69). Prix : 79 €. ISBN 978-2-7018-0511-5.

C'est une véritable somme – deux tomes totalisant plus de mille pages – que nous livre Christian Settipani, spécialiste des élites dans l'Antiquité, avec cet ouvrage consacré à ce qu'il appelle les « prétentions généalogiques » dans le monde grec. Il s'agit là de l'expression orale, écrite ou figurée d'une descendance, depuis un ancêtre ou des ancêtres relativement éloignés. Cet ouvrage entend démontrer que le genre généalogique, qualifié de fantaisiste et souvent relégué au second rang par l'historiographie moderne, n'en est pas moins riche d'enseignements lorsqu'on considère les généalogies comme un moyen d'autoreprésentation des élites grecques, que l'on se penche sur leurs modes de transmission, ou encore sur la reconnaissance sociale de telles prétentions en vue de l'accès à un ensemble de fonctions, ou de bénéfices. L'auteur envisage ces différentes questions à partir du cas d'Athènes, mais sur une période extrêmement longue qui s'étend de l'époque archaïque à la période byzantine, l'un des enjeux étant de mesurer l'influence que la notion romaine de généalogie a pu avoir sur le comportement athénien. L'ouvrage porte d'ailleurs comme sous-titre « De l'époque byzantine à l'époque archaïque » car, comme l'explique l'auteur à la p. 43, procéder à rebours paraissait être la façon la plus à même d'éviter les redites et d'assurer la cohérence des propos. Aussi, après quelques pages présentant les grandes catégories de documents exploités (p. 15-22), un rapide bilan historiographique (p. 23-24), ainsi qu'une très courte première partie consacrée à un catalogue athénien reprenant des descendants de personnages historiques à l'époque romaine (p. 25-40), l'essentiel du premier tome (p. 43-507) consiste en une étude généalogique des grandes familles athéniennes que l'auteur répartit en six périodes : la postérité byzantine (VII^e^ – X^e^ s.), les derniers notables athéniens (IV^e^ – VI^e^ s.), le Haut-Empire romain, le début de

fournit même les tableaux bruts réalisés par l'auteure lors de son analyse préliminaire), mais aussi par une certaine tendance à la multidisciplinarité, dont témoignent les analyses narratologiques et sociologiques qui émaillent le propos, ainsi que le recours à certaines sources archéologiques. En cherchant constamment à dépasser son thème pour tenter de mieux discerner la mentalité romaine antique, l'auteure a su éviter tout enfermement dans son sujet et tout discours circulaire. Autant de qualités qui font de cet ouvrage un bel exemple de ce que doit être une étude thématique.

Nicolas L.J. MEUNIER

Cédric BRÉLAZ, *Philippes, colonie romaine d'Orient. Recherches d'histoire institutionnelle et sociale*. Athènes, École française d'Athènes, 2018. 1 vol. broché, XV-399 p., 5 fig., 6 cartes, 15 tableaux (BULLETIN DE CORRESPONDANCE HELLÉNIQUE, Supplément 59). Prix : 35 €. ISBN 978-2-86958-299-6.

Cet ouvrage issu d'un mémoire d'habilitation soutenu en 2013, s'attache à une histoire envisagée sous un angle institutionnel et social. Après une utile introduction proposant un état des lieux sur l'histoire des colonies romaines d'Orient (p. 1-15), le livre est subdivisé en trois parties : I. Le cadre formel et la constitution de la colonie (p. 17-116) ; II. Les institutions et les magistratures : aspects de la vie publique d'une colonie romaine d'Orient (p. 117-244) ; III. La société des notables à Philippes (p. 245-321) ; suivent une conclusion (p. 323-333) puis des annexes (p. 335-399) incluant une liste prosopographique des élites municipales (administrateurs, militaires, chevaliers et sénateurs, p. 337-343), des *Addenda* et *corrigenda* au volume *CIPhII* des inscriptions de Philippes également publié par Cédric Brélaz, et sur lequel s'adosse son étude (p. 345-351), des cartes et illustrations (p. 353-363) et des *Indices* (sources, index géographique et thématique, p. 365-396). L'ensemble est agrémenté d'une courte bibliographie donnée en tête d'ouvrage (p. XI-XV). Cédric Brélaz a pris soin de comparer Philippes aux colonies romaines d'Orient les mieux connues, essentiellement Corinthe et Antioche de Pisidie, rappelant que le territoire colonial de Philippes a livré au total près de 1700 inscriptions (p. 5). En première partie, l'auteur rappelle que la fondation coloniale romaine de Philippes correspondit d'abord à la nécessité pour Rome de fournir des terres aux vétérans des guerres civiles : à Philippes, suite à la bataille remportée sous ses murs par les héritiers de César à l'automne 42 av. J.-C. (Appien, *G.C.*, IV, 105-138), Antoine décida d'une déduction coloniale réalisée par Q. Paquius Rufus à la faveur des légions qui y furent victorieuses, comme le montre le monnayage. Peu après la bataille d'Actium, la colonie de Philippes fut refondée en 30 av. J.-C., d'une part afin de dédommager des propriétaires terriens chassés d'Italie par Octave, d'autre part en vue d'effacer la déduction d'Antoine de 42 av. J.-C. Des vétérans des cohortes prétoriennes semblent avoir été lotis à Philippes, possiblement par Auguste. L'hypothèse (p. 29-30) évoquant l'appui de Philippes à Brutus et Cassius avant la bataille de 42 av. J.-C. est intéressante, et rappelle ailleurs l'installation des colons d'Antioche de Pisidie par Auguste, en 25 av. J.-C., dans une région qui comportait sans surprise des clientèles pompéiennes et antoniennes. L'auteur évoque le rôle géostratégique limité, d'après lui, de la colonie de Philippes par rapport à la Thrace voisine avant sa provincialisation par Rome en 46 av. J.-C. (mais on regrette l'usage du terme « pacifiée »

appliqué à la Macédoine p. 33, et celui de « pacification » p. 175, dans la mesure où ce champ sémantique appartient à la propagande augustéenne et impériale). Philippes se vit octroyer le *ius Italicum* au début de l'époque antonine (p. 37), alors que la fondation de la colonie par Antoine célèbre clairement la victoire de 42 avant notre ère (p. 38-40). L'appellation la plus courante à partir de la refondation augustéenne de la colonie fut *colonia Iulia Augusta Philippiensium*, particulièrement sur son monnayage des Ier et IIe siècles ; les ethniques des habitants de Philippes sont utilement détaillés (p. 43-44) et l'appellation de *res publica* aux IIe et IIIe s. commentée comme renvoyant à la même réalité que la *colonia* (p. 46-49) dont l'existence est également désignée en grec par plusieurs inscriptions (p. 50-52). Comme le souligne néanmoins C. Brélaz, la mention récurrente du nom de la ville dans les carrières de ses magistrats, la rare cooptation des pérégrins dans l'*ordo decurionum* et le maintien durable du latin comme langue usuelle confirment le conservatisme des élites politiques de Philippes (p. 52-54). L'auteur s'intéresse à la tribu *Voltinia* qui fut la tribu rurale d'inscription des colons de Philippes, en montrant au passage qu'un changement de tribu pour les nouveaux arrivants n'était absolument pas systématique car administrativement soumis à une autorisation particulière (p. 56-64 et 68). Alors qu'il traite des *incolae* de Philippes, C. Brélaz émet l'hypothèse que le chevalier Q. Antistius Q. f. Ser(gia) Rufus Clodianus pourrait être originaire d'Antioche de Pisidie en raison de son gentilice et de sa tribu (p. 66 et 256) ; certes, mais il est tout aussi probable qu'il provienne de Bétique pour les mêmes motifs. (Pour ce qui concerne la mention ou l'absence de tribu dans les inscriptions de la cité, cf. p. 69-72). En s'intéressant aux modalités d'usage du latin et du grec à Philippes, l'auteur souligne (p. 75) que 15 % seulement des inscriptions étaient rédigées en langue hellénique (textes funéraires et votifs des *incolae* ou de Romains pérégrins ou affranchis). Après avoir évoqué les cas de doubles communautés en Orient et en Occident, l'auteur évoque les développements du grec en tant que langue officielle à Philippes au milieu du IIIe s. de notre ère (p. 77-85), alors que le latin s'y maintint sans doute avec plus de vivacité que dans d'autres colonies romaines d'Orient, notamment en raison de l'endogamie marquée d'élites latinophones issues de déductions coloniales initiales assez massives et de concessions viritanes de parcelles loties avec récurrence, en plus d'une situation favorable sur la *via Egnatia* à mi-chemin entre Dyrrachium et Byzance (p. 85-90). Les interférences entre le grec et le latin des inscriptions sont aussi abordées (p. 92-93), avant de traiter de la centuriation coloniale et de la répartition des terres au Ier s. av. J.-C. puis aux Ier-IIe s. de notre ère (p. 96-106). S'il ne fait pas de doute que les populations macédoniennes et thraces furent alors expropriées, il apparaît également que la *pertica* de Philippes fut étendue graduellement au profit des colons, visiblement avec le maintien régulier d'autochtones sur le territoire en tant qu'*incolae*. Les limites du territoire colonial de Philippes sont discutées, notamment en rapport avec celles de la pérée de Thasos et celles d'Amphipolis, tout en évoquant la *praefectura* du bassin du Strymon (p. 112). La fin de la première partie de l'ouvrage est consacrée au statut des communautés locales du territoire philippien divisé en *vici*, districts ruraux où vivait une vingtaine de communautés attestées, surtout constituées de pérégrins thraces qui bénéficièrent d'une relative autonomie foncière et administrative (p. 106-109). Si certaines de ces communautés thraces paraissent avoir obtenu des droits en raison de leur attitude favorable à Antoine au moment de la déduction coloniale, Neapolis (Kavala) devint probablement une *komè* de Philippes (et son port) pour

des motifs contraires en se montrant favorable à Brutus et Cassius (p. 110-111). La colonie de Philippes administrait en outre des terres publiques lui assurant des revenus (p. 114-116). En deuxième partie, l'auteur œuvre sur son terrain favori, celui des institutions et des magistratures, ici en milieu colonial. Le corps civique et l'assemblée du peuple bénéficient d'égards, l'auteur rappelant leur rôle dans l'élection des décurions et de certains prêtres (dont les sévirs augustaux), évoquant au passage des dédicaces au génie du *populus* à Alexandrie de Troade et à Berytos (p. 120-121). Certaines festivités financées par des évergètes de Philippes agrégeaient civils, militaires, *incolae* et résidents. Il n'en demeure pas moins que le régime politique colonial était oligarchique (tradition romaine oblige), sous la surveillance active des gouverneurs, des curateurs civiques depuis le début du IIe s. ap. J.-C., et des empereurs. L'auteur traite du rôle politique des tribus et des *vici*, en détaillant le sens exact de ce dernier terme (quartier ou district rural) parmi les colonies romaines d'Orient (p. 123-124) et en rappelant notamment les interventions du *populus* d'Antioche de Pisidie. En réalité, la participation populaire se limitait en général à des acclamations ou à des demandes de justice expéditive (p. 127-128). Le rôle premier de l'*ordo decurionum* est ensuite souligné, la curie identifiée sur le forum de Philippes pouvant accueillir de 60 à 75 personnes, à proximité d'une basilique judiciaire et d'un *tabularium*. À Philippes, les décurions s'occupaient des honneurs civiques (statues, banquets), des questions financières et du patrimoine foncier, y compris au sein des sanctuaires. L'auteur distingue la frange inférieure des décurions cooptés (*pedani*) de ceux qui obtinrent les hautes magistratures (édilité et duumvirat). L'entrée des décurions dans l'*ordo* s'effectuait par *lectio* quinquennale, *cooptatio* complémentaire ou *adlectio* exceptionnelle. Certains riches affranchis bénéficièrent à Philippes du décurionat honoraire, en échange d'une participation entendue aux *munera*, distinction également accordée à des enfants de notables seulement âgés de 5, 6 ou 8 ans, ou encore à des militaires décorés par l'empereur (p. 140-144, 157-158). Concernant les magistratures à Philippes, l'édilité permettait d'accéder au duumvirat, dont l'itération ne fut visiblement pas pratiquée dans la colonie (p. 145 ; aucun cas parmi les 30 *duumviri* représentant *ca* 5 % de l'ensemble supposé au cours de l'histoire de la colonie), contrairement à ce que l'on observe à Antioche de Pisidie. Les noms des *duumviri* philippiens n'apparaissent pas sur les frappes monétaires (p. 149-150). L'auteur évoque l'anecdote de la venue de Paul de Tarse à Philippes à des fins de prédication, en rapport avec les abus de pouvoir commis par les magistrats municipaux (p. 153-154, cf. aussi l'appendice néotestamentaire aux p. 231-244), certains, chargés de réviser l'album décurional, devenant *duumviri* quinquennaux (p. 154-156). La revue, au sein des colonies romaines d'Orient, des empereurs ou membres de leur *domus* nommés *duumviri* et représentés sur place par un préfet, révèle que Philippes fut moins proche du pouvoir central que Corinthe ou Antioche de Pisidie (p. 158-161). La questure occupait souvent à Philippes la place de magistrature intermédiaire avant l'accès au décurionat (p. 162-166). L'auteur dresse ensuite une liste des personnages ayant revêtu la fonction de *munerarius*, *a priori* sans cadre juridique contraignant, les *venationes* ayant lieu au théâtre, aménagé à cette fin au Ier s. ap. J.-C. (p. 166-173). Quatre irénarques sont recensés à Philippes à partir du IIe s., sans intégration systématique au cursus municipal (p. 173-178) mais en relation avec les autorités provinciales. Les *curae* coloniales, notamment frumentaires ou financières, sont abordées (p. 178-181), ainsi que les *legationes* auprès des empereurs, en rapport avec

l'attribution des diplômes militaires à des auxiliaires thraces et daces (p. 181-185). Après s'être intéressé au pontificat (fonction viagère, cinq attestations) et à l'augurat (une seule attestation) p. 186-188, l'auteur se penche sur les prêtrises du culte impérial, en relevant 16 flamines *a priori* annuels, choisis parmi les notables les plus en vue (p. 188-196) ; les cultes d'Auguste, de Tibère, de Livie, de Claude, de Vespasien, d'Antonin le Pieux (de son vivant, à l'instar de celui de Vespasien à Antioche de Pisidie) et sans doute de Jules César sont attestés, avec la mention particulière du monument érigé sur le forum en l'honneur de sept prêtresses. Dans cette perspective, les 24 sévirs augustaux philippiens représentent la participation des affranchis aux hommages impériaux (p. 202-209). Il est ensuite question du personnel de la colonie et du vocabulaire, notamment pour ce qui concerne les esclaves publics (p. 209-214). Les titres honorifiques de *princeps coloniae*, *filius coloniae* et surtout de « patrons » sont traités : sur ce dernier point, les sources épigraphiques montrent que la colonie philippienne éprouva des difficultés à trouver des protecteurs issus de l'ordre sénatorial liés aux gouverneurs et aux empereurs (p. 214-225). Ces derniers exercèrent un contrôle financier sur la colonie par la nomination de *curatores rei publicae*, ce dont le *Digeste* a conservé la trace (p. 225-230). En troisième partie, l'auteur inclut parmi les notables de Philippes les membres de l'*ordo decurionum*, les soldats et les sévirs augustaux, en distinguant les élites venues d'Italie lors des deux premières déductions coloniales, les notables d'ascendance pérégrine et ceux issus des affranchis (p. 247-249). Deux colons « originels » seulement (venus de Modène et de Pise) semblent connus à Philippes, mais l'auteur propose des origines à certains gentilices rares découverts dans la colonie (p. 250). Cependant, les marchands et trafiquants romains paraissent avoir été présents dans la région, sans surprise dès le IIe s. av. J.-C. ; plus tard, entre le Ier et le IIIe s., des citoyens romains de l'Orient hellénophone s'installèrent régulièrement à Philippes (p. 256), alors que la cité entretenait des relations suivies avec d'autres *poleis* ou colonies de la région des Détroits (Thrace égéenne, Bithynie, Mysie, Troade) ; les Philippiens furent pour leur part régionalement actifs à Thasos comme à Amphipolis, et dans une moindre mesure à Thessalonique. Parmi les élites d'ascendance pérégrine, notamment thrace, des *Iulii*, des *Antonii* et des *Flavii* sont présents (p. 262-263). La colonie semble avoir intégré relativement peu d'affranchis et de pérégrins romanisés parmi ses élites politiques (p. 265-268). Les affranchis durent se contenter de l'accès au sévirat augustal en tant que clients d'une élite coloniale très conservatrice. L'auteur revient d'ailleurs sur la structure des carrières municipales confirmant cette constatation (p. 270-274). La proximité des provinces balkano-danubiennes et la situation de Philippes sur la *via Egnatia* conduisirent des militaires à s'installer dans la colonie ; se distinguent deux frères ayant servi en Syrie dans la VIe légion *Ferrata* à l'époque julio-claudienne (p. 275). Une trentaine de Philippiens au moins ont en outre effectué une carrière dans l'armée romaine, dont une vingtaine de légionnaires ayant servi en Dalmatie ou en Mésie dans la XVe légion *Apollinaris*, la VIIe légion *Claudia Pia Fidelis*, la VIIIe légion *Augusta* et la XIe légion, mais également au sein des prétoriens ou des membres des cohortes urbaines (p. 280-283), qu'ils fussent issus des anciennes familles de la colonie ou d'origine pérégrine, voire affranchie. L'auteur inventorie les quelques vétérans qui se lancèrent dans une carrière municipale à Philippes (p. 288-290), ainsi que les soldats morts à Philippes en service au sein d'un potentiel détachement militaire provisoirement présent (p. 290-297). C. Brélaz recense ensuite une

dizaine de membres de l'ordre équestre dont il commente les carrières (p. 297-308), avant d'en venir au seul sénateur originaire de Philippes (C. Iulius Maximus Mucianus), colonie économiquement plus modeste qu'Antioche de Pisidie, qui en livra 14 (p. 308-313) ; ajoutons que cette différence s'explique aussi par des réseaux clientélaires politiques distincts dès les débuts de l'histoire des deux colonies romaines d'Orient considérées. Enfin, l'auteur s'intéresse aux dédicaces de statues et de bâtiments vouées à la famille impériale, d'Auguste à Constantin (p. 313-321). En conclusion (p. 323-333), Cédric Brélaz resitue la place de Philippes au sein des colonies romaines d'Orient, ce qu'il a du reste pris soin de faire tout au long de l'ouvrage dans une perspective méthodologique comparatiste. Il en déduit notamment que Philippes se montre en conformité avec l'archétype des lois coloniales connues, proche de l'armée, en restant cependant « une ville et une entité politique d'importance secondaire à l'échelle des provinces orientales », dont les vestiges épigraphiques s'amenuisent drastiquement à partir de la fin du III s. Après cette solide étude contextualisée, la poursuite de la publication du corpus épigraphique de Philippes est attendue avec impatience. Hadrien BRU

Anne-Valérie PONT, *La fin de la cité grecque. Métamorphoses et disparition d'un modèle politique et institutionnel local en Asie Mineure, de Dèce à Constantin*. Genève, Droz, 2020. 1 vol. broché, 586 p. (HAUTES ÉTUDES DU MONDE GRÉCO-ROMAIN, 57). Prix : 62 CHF. ISBN 978-2-600-05742-4.

Si les historiens sont ralliés depuis longtemps à l'idée que « la cité grecque n'est pas morte à Chéronée », selon la formule célèbre de Louis Robert, la question demeure de savoir quand et comment la *polis* triomphante de l'époque impériale s'efface, si, du moins, elle s'efface ! Car si l'accord règne à peu près sur le maintien du système de valeurs qui la sous-tend jusqu'à la fin de l'époque sévérienne, il n'en va pas de même pour la suite. Avant Wolfgang Liebeschuetz, *The Decline and Fall of the Roman City*, Oxford, 2001, Mark Whittow avait défendu (dans « Ruling the Late Roman and Early Byzantine City: a Continuous History », *P&P* 129 [1990], p. 3-29), la thèse d'une grande continuité de la cité jusque tard dans l'Antiquité tardive. Dans ce livre issu de son mémoire d'habilitation à diriger les recherches, Anne-Valérie Pont mène l'enquête avec patience et précision dans un secteur délimité, quoique vaste, l'Asie Mineure, et sur une période qui lui paraît cruciale au vu de la documentation, notamment épigraphique : l'Asie Mineure entre le milieu du III^e^ siècle – la persécution de Dèce fournissant un point de départ dont on comprend le sens dès le premier chapitre – jusqu'à la mort de Constantin. Disons-le d'emblée, le résultat est remarquable par l'étendue de la documentation mise en œuvre, la qualité de l'analyse et la prudence des conclusions. La comparaison faite à plusieurs reprises avec d'autres provinces, notamment l'Afrique pour laquelle on bénéficie toujours des belles études de Claude Lepelley et de François Jacques, invite à ne pas généraliser en ce domaine, comme dans d'autres où l'on a pu montrer des situations contrastées selon les provinces. Le lecteur sera sans doute étonné de voir l'enquête commencer par un inventaire analytique minutieux des actes de martyres de la persécution de Dèce. Les martyrs furent nombreux en Asie Mineure, dans pratiquement toutes les régions, à l'Ouest comme à l'Est (la Cilicie est laissée de

COMPTES RENDUS – RECENSIES – BOOK REVIEWS

Henry SPELMAN, *Pindar and the Poetics of Permanence*. Oxford, Oxford University Press, 2018. 1 vol. relié, 15 x 22 cm, XVIII-356 p. (OXFORD CLASSICAL MONOGRAPHS SERIES). Prix : 83 £. ISBN 978-0-19-882127-4.

Issu de ses recherches doctorales, l'ouvrage de Spelman est un brillant exemple de critique littéraire appliquée à un auteur parmi les plus étudiés : le poète Pindare. Spelman y fait preuve d'un remarquable esprit de synthèse – lorsqu'il s'agit, par exemple, de reparcourir les différents positionnements de la critique sur un même sujet –, et adopte une approche innovante du corpus pindarique. Son travail éclaire les relations que Pindare entretient, d'une part avec ses auditeurs, de l'autre avec les poètes précédents et contemporains. L'ouvrage s'articule en deux parties, la première consistant en cinq chapitres précédés d'une introduction, la deuxième contenant une introduction suivie de trois chapitres et d'une conclusion. Une bibliographie, suivie d'un *Index locorum* et d'un index général des mots les plus importants, clôt le volume. Par son approche, Spelman entend dépasser la dichotomie entre « formalists and contextualists », et annonce dès le début son alignement avec une critique pindarique centrée sur la *reperformance*. Nombreuses sont les pages consacrées aux différents publics visés par Pindare, et à sa poétique de l'immortalité qui se réalise à travers les réexécutions. L'épinicie pindarique, selon Spelman, obéit aux stéréotypes relatifs à son genre ; elle reflète un univers qui est surtout littéraire, et est conçue pour interagir avec de futurs auditeurs. Prendre sérieusement en compte la communication avec ces derniers, en plus de celle avec l'« initial audience », fournit des stratégies interprétatives qui jettent un éclairage nouveau sur les problématiques pindariques les plus importantes. Entre autres, Spelman approfondit le *je* poétique, sans adopter de règle générale et en donnant plus d'importance aux mots qu'au sujet qui les prononce (p. 12). Les relations entre écriture et oralité sont abordées par Spelman du point de vue de la survie de l'épinicie, dans laquelle l'écriture revêtirait un rôle fondamental (« Indeed, reperformances will have often depended on texts », p. 40). De manière générale, et tout en répondant à de nombreuses questions, Spelman donne sa vision de l'épinicie : celle d'un système complexe très riche en intertextualité (« intertextuality is related to the rhetoric of permanence », p. 84). En effet, selon lui, l'univers textuel lie l'épinicie davantage à ses réexécutions qu'au contexte de sa première exécution. En traitant les problèmes liés aux premières formes de réception et de réexécution, Spelman adopte un principe d'analyse interne (p. 13) au corpus pindarique. En outre, la survie et le réemploi des épinicies, au cinquième siècle av. J.-C. déjà, témoignent implicitement de leur propension à être exécutées dans d'autres contextes. Pour cette raison, selon Spelman, l'imaginaire propre à l'épinicie est plus inclusif que ne l'était le contexte

même de la performance. L'ode pindarique s'adresse à des connaisseurs : non seulement les *laudandi* et leur entourage, mais aussi, potentiellement, quiconque s'intéresse, dans un deuxième temps, à son univers littéraire et idéologique (p. 235-236). Un degré de littérarité élevé prend en compte un certain niveau de connaissance de la part des « Pindar's most sophisticated audience members » (p. 182). La poétique du permanent est également étudiée à travers le corpus de fragments cultuels de Pindare et chez les poètes lyriques du canon alexandrin dont les textes, selon Spelman, seraient aussi prédisposés à être exécutés pour des « secondary audiences » (p. 169). Des concepts clés résument les argumentations de Spelman : intertextualité, canonicité, vérité, continuité. Pindare trace l'histoire de l'épinicie depuis ses débuts et jusqu'à lui-même, dans une double perspective d'interaction avec le passé et avec l'avenir (voir la « Janus-faced nature of each epinician », p. 59). L'épinicie, après avoir définitivement pris forme avec Simonide, est liée – tout en en restant distincte – au κῶμος (p. 191-194) : Pindare se situe dans le sillon de la tradition, mais il tient aussi à distinguer ses odes des premières formes de célébrations composées par des poètes ayant un statut bien différent du sien, moins professionnel. Spelman étudie le positionnement de Pindare quant à son passé littéraire – proche et lointain – et aux différents genres : ses distances par rapport à l'invective personnelle de la poésie iambique (p. 261-264) ; les points de contact avec les élégies de Simonide célébrant les victoires de Salamine et de Platée (p. 264-268) ; l'affirmation d'une poésie professionnalisée sur commande, engendrée dans un contexte de ξενία et ayant comme sujet la « mature human excellence » (p. 275) – à l'encontre d'une poésie née de l'amour pédérastique. De manière générale, Spelman dépeint un poète conscient de son rôle de prestige et d'excellence (p. 221), au-dessus de « other eulogists » (p. 236) ; ami de personnages illustres, aristocrate lui-même, plongé dans un contexte largement lettré et littéraire (p. 179), lié à la tradition et cherchant à se construire une place dans ce que l'on pourrait nommer le « pre-Alexandrian lyric canon » de son époque (p. 260) ; un *laudator* aussi attentif à la renommée de ses *laudandi* qu'à la sienne, à travers la création de poèmes qui s'adaptent à l'*hic et nunc* de la première performance, mais dont la diction viserait explicitement les *reperformances* (p. 18-19). Selon Spelman, Pindare se distingue de ses prédécesseurs par un intérêt très prononcé pour la réception de ses œuvres auprès de *secondary audiences*. Le Pindare qui émerge de cette monographie est un « poet who looks with supreme self-consciousness to the past, the present, and the future simultaneously » (p. 279). Certains énoncés peuvent sembler quelque peu arbitraires, comme dans les cas suivants : « Pindar's realism is a literary strategy and must be so interpreted » (p. 21), déclaration programmatique qui semble négliger l'importance du « *context-world* » de la première exécution ; « [Pindar's] elaborate works typically if not always debuted in the victor's home community some time after his victory » (p. 192), conclusion qui, tout en tenant compte d'autres points de vue, paraît trop généraliste – s'éloignant de l'approche au cas par cas adoptée dans le reste de l'ouvrage ; « Pindar seeks not to seduce a rich patron or a beautiful youth but rather to reach a widespread secondary audience » (p. 275), considération qui s'adapte mal à un contexte historique dans lequel un *laudandus* choisit le poète par lequel être célébré. En cohérence avec son positionnement, qui peine à dépasser complètement la dichotomie entre contextualistes et formalistes, Spelman exprime sa défiance envers certaines tentatives de reconstruction historique (p. 10). L'idée que Pindare compose en ayant déjà comme but affirmé le

réemploi (par exemple : « Pindar's myths show clear signs of accommodating secondary audiences. […] Local traditions are generally presented in a manner comprehensible to broader audiences », p. 34-35) peut apparaître comme un parti pris. Enfin, il semble que, dans l'analyse textuelle des épinicies, les scholies anciennes tiennent parfois une place quelque peu marginale (par exemple, p. 268 ; voir aussi p. 103, 119, 123, 124 n° 120, 143 n° 34, 198 n° 49), alors que dans d'autres cas leur étude est menée de manière plus approfondie (p. 207-209 avec n° 69, 71, 73, p. 236 avec n° 58, p. 268-269 n° 38, p. 272-273). Spelman semble pourtant épouser la théorie de l'existence de sources extratextuelles qui auraient circulé dès le cinquième siècle avec les odes pindariques (p. 228) – matériel qui pourrait avoir conflué dans les scholies, témoignant en cela de leur fiabilité. De manière générale, l'ouvrage demeure riche, bien construit, tissé d'idées clairement argumentées et nourri d'une remarquable bibliographie. Il représente une étape importante dans le panorama des études pindariques actuelles.

Francesco BUÈ

Bruno JACOBS (Ed.), *Ancient Information on Persia Re-assessed: Xenophon's Cyropaedia. Proceedings of a Conference Held at Marburg in Honour of Christopher J. Tuplin, December 1–2, 2017*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2020. 1 vol. relié, XXXII-408 p., 8 ill., 3 tables (CLASSICA ET ORIENTALIA, 22). Prix : 98 €. ISBN 978-3-447-11283-3.

On assiste depuis quelques années à un regain d'intérêt pour les études xénophontiques et le professeur Christopher J. Tuplin, à qui est dédié cet ouvrage collectif, est un des fers de lance de ce renouveau dans le monde anglo-saxon. Comme on doit s'y attendre dans ce genre d'étude, les contributions touchent à un grand nombre de sujets disparates, même si elles sont unies autour d'un corpus commun. Le livre est divisé en quatre parties : 1. « Genre and Meaning », 2. « The Author's View », 3. « Cyropaedia as Historical Source » et 4. « Literary Reception ». Ces quatre sections sont encadrées par une introduction de Bruno Jacob et une conclusion de Vivienne Gray. Les contributions sont toutes de qualité, mais alors que certaines se limitent à présenter l'état de la question sur un thème particulier, d'autres poussent le travail d'analyse plus loin et sont conséquemment plus satisfaisantes. L'ensemble des contributions sera néanmoins utile au chercheur intéressé par la *Cyropédie*, la représentation de la Perse dans le monde grec ou l'influence de Xénophon en Occident. Étant donné la grande variété des sujets traités, nous traiterons chaque contribution séparément. – Dans « Xenophon's *Cyropaedia* and Greek Historiography » (p. 3-18), Frances Pownall vise à mettre en lumière la façon dont Xénophon traite la naissance et l'éducation de Cyrus par rapport aux autres récits anciens. Le premier exemple touche à la naissance de Cyrus selon Hérodote, Trogue Pompée, Ctésias et Xanthus. Aucun de ces auteurs ne décrit une origine correspondant à celle que présente Xénophon, même si ce dernier adhère en partie à la position d'Hérodote pour l'origine familiale de Cyrus et qu'il lui attribue aussi une naissance aristocratique. Pownall remarque que le système d'éducation décrit par Xénophon présente une ressemblance frappante avec celui de la Sparte contemporaine, ce qui soulève la question du public cible ; il est en effet convenu depuis un certain temps que l'ensemble de l'œuvre de Xénophon vise à rétablir les valeurs et le

ses autres ouvrages de sciences naturelles, Théophraste se montre très bon chercheur : il est précis, a de bonnes sources, et ne se laisse pas emporter par le goût des *mirabilia*. Il a beaucoup voyagé dans le monde méditerranéen pour ses études, mais sa connaissance des pierres provenant de régions qu'il n'a probablement pas visitées, telles que la Sicile et les îles Éoliennes (chapitre II), est aussi excellente. Malgré la clarté de Théophraste, *Les pierres*, comme toute la littérature ancienne sur les minéraux, n'est pas d'approche facile. La nomenclature ancienne des pierres et de la terre est confuse ; les homonymes sont fréquents et rendent l'identification difficile. La « chimie » ancienne est incommensurable avec la chimie moderne ; la première phrase de l'ouvrage en témoignera : « Des corps qui se forment dans la terre, les uns sont faits d'eau, les autres de terre. » Les notes extensives d'Amigues aident beaucoup à faire sens de cette complexité minéralogique ancienne. Amigues prend des décisions là où son prédécesseur D.E. Eicholz (Oxford, 1965) se contentait parfois de translittérer des noms de minéraux. Elle a aussi à sa disposition des ressources qu'Eucholz n'avait pas : de nombreux sites Internet sont mentionnés dans les notes, un développement qui est le bienvenu. Laurence TOTELIN

CHORICIOS DE GAZA, *Discours et fragments*, tome II, 3e partie : *Discours publics. Épithalame pour Zacharie (*Or. *V). Épithalame pour Procope, Jean et Élie (*Or. *VI)*, texte établi, introduit et annoté par Ch. TELESCA, traduit par N. SAUTEREL. Paris, Les Belles Lettres, 2018. LXIV-151 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE – SÉRIE GRECQUE, 540). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-00626-0.

Comme nous l'avons remarqué dans le compte rendu de l'ouvrage d'E. Amato, A. Corcella et D. Lauritzen (éd.), *L'École de Gaza. Espace littéraire et identité culturelle dans l'Antiquité tardive*. Actes du colloque international de Paris, Collège de France, 23-25 mai 2013 (Leuven, Peeters, 2017) (*AC* 89 [2020], p. 222-225), le mouvement littéraire de l'« École de Gaza », qui se développa dans cette ville de Palestine aux Ve et VIe siècles, suscite depuis plusieurs années un intérêt croissant de la part des antiquisants, dont fait partie l'équipe internationale dirigée par E. Amato, professeur ordinaire de langue et littérature grecques à l'Université de Nantes, et par A. Corcella, professeur ordinaire de philologie classique à l'Università degli Studi della Basilicata. C'est dans ce cadre que le premier coordonne le projet d'édition et de traduction française de l'œuvre de Choricios de Gaza (*flor.* 2e quart du VIe s.) dans la Collection des Universités de France, près d'un siècle après l'édition de R. Foerster et E. Richtsteig (*Choricius Gazaeus*, Lipsiae, in aedibus B.G. Teubner, 1929). Le présent volume propose l'édition des deux épithalames composés par l'auteur gazéen, l'un *Pour Zacharie* (*Or.* V Foerster-Richtsteig) et l'autre *Pour Procope, Jean et Élie* (*Or.* VI Foerster-Richtsteig). Comme il est d'usage dans la CUF, le volume contient une introduction substantielle, suivie, pour chacun des deux épithalames, de l'édition du texte grec et d'une traduction française accompagnées de notes complémentaires détaillées. L'introduction (p. VII-XLV) présente d'abord le genre de l'épithalame, discours de circonstance « centré sur le mariage et sur l'exhortation à l'union conjugale » (p. VIII), codifié par le Ps.-Denys et Ménandre de Laodicée, qui distinguent respectivement, d'une part, un γαμήλιος λόγος et un ἐπιθαλάμιος λόγος, plus circonstancié, et, d'autre

part, un ἐπιθαλάμιος λόγος et un κατευναστικός λόγος, au style plus rapide et vif. S'appuyant sur cette typologie, l'éditrice analyse les deux textes, définit leur structure et précise les circonstances de leur récitation, à savoir les noces de plusieurs élèves de Choricios. Le second épithalame présente la particularité de s'adresser à trois dédicataires. À un bref *excursus* sur les rites nuptiaux en Grèce antique et à Gaza, fait suite une analyse prosopographique prudente des personnages, où l'éditrice, à la différence de propositions antérieures, se garde d'identifier Procope, l'un des dédicataires du second épithalame, à l'historien de Césarée ou à un petit-fils de l'auteur homonyme de Gaza, car, selon elle, rien ne permet d'identifier de manière sûre les époux et leurs parents. En revanche, leur profil sociologique peut être mieux précisé : ce sont des notables, qui ont bénéficié d'une bonne éducation et dont plusieurs membres ont occupé des charges au niveau municipal ou régional. La notice sur la tradition manuscrite (p. XLVII-LXI) précise que, pour l'établissement du texte, l'éditrice a tenu compte de la correspondance inédite de R. Foerster et d'aspects de la tradition indirecte que les éditeurs allemands n'avaient pas pris en considération. Le *conspectus siglorum* suit (p. LXIII-LXIV ; la dernière page est erronément paginée LVIII au lieu de LXIV). Le texte grec et la traduction française sont présentés en vis-à-vis (p. 1-9 doubles et p. 54-66 doubles). L'apparat positif précise les choix opérés par l'éditrice, qui se distancie en de nombreux endroits des leçons adoptées dans l'édition allemande. Pour chaque épithalame, les notes complémentaires (p. 9-53 et p. 67-119) expliquent les choix éditoriaux, analysent le style de Choricios et les citations antiques (Homère, Hésiode, Xénophon, Sappho, Pindare), et fournissent des parallèles, y compris papyrologiques (Dioscore d'Aphrodité). Une ample bibliographie (p. 121-146), deux index et la table des matières (p. 147-151) complètent l'ouvrage. Si l'on saura gré à l'éditrice et à la traductrice de contribuer à faire progresser nos connaissances tant sur l'auteur, que sur le mouvement littéraire dont il fait partie, on déplorera les nombreuses coquilles, comme, par exemple, « prenait le parole » au lieu de « la parole » (p. XXVIII), « c'est à dire » sans tirets (p. XXXIV), « gazéene » sans double n (p. XLII), « Chorikios » (p. 27 n. 24) alors qu'il est toujours orthographié « Choricios », « il les ont réconciliés [ces deux qualités] » sans accord au féminin du participe passé (p. 60), « l'image de l'amant […] a derrière lui (*sic*) » (p. 85), « rhétorique Tardo-antique » où l'adjectif ne requiert par la majuscule (p. 110), « une formule […] comme en témoigne l'auteur […] qui l'a inclus » également sans accord au féminin du participe passé (p. 117), « il y en a […] de nombreuses attestations de ces formules », où le pronom « en » est superflu (p. 117), etc. Plus embarrassante est la traduction de l'expression πρὸς θάνατον ἀντίδοσιν « un (*sic*) anecdote contre la mort » au lieu d'« un antidote contre la mort ».

Nathan CARLIG

Alan H. SOMMERSTEIN (Ed.), *The Encyclopedia of Greek Comedy*. Hoboken (NJ), Wiley, 2019. 3 vol. reliés, *1. A-F*, *2. G-Ph*, *3. Pi-Z*, 21,1 x 27 cm, 1184 p. Prix : 630 $. ISBN 978-1-118-60504-2.

La série des *Encyclopediae* publiée par Wiley s'enrichit d'un nouveau gros ouvrage en trois tomes sur la comédie grecque ; il est dirigé par Alan Sommerstein qui en est l'un des meilleurs connaisseurs. Comme les autres volumes de la série (voir

et Héliodore. Pour ce dernier, une étude comparative est possible puisque nous possédons le roman lui-même. Derrière le procédé d'abréviation, on perçoit une réelle innovation littéraire. Ce volume invite les spécialistes de l'Antiquité à intégrer cette « condensing literature », trop souvent considérée comme de seconde zone, dans leur enseignement et leur recherche. Ces textes « mineurs », qui méritent d'être étudiés comme des formes littéraires à part entière, montrent quelles méthodes les anciens ont mises au point pour perpétuer, transmettre et actualiser leurs savoirs et invitent à une réflexion sur ces questions fondamentales. Ce recueil d'études ne fait nullement double emploi avec le fort volume publié par Marietta Horster et Christiane Reitz, *Condensing Texts – Condensed Texts*, Stuttgart, 2010 tant la matière est abondante. On doit regretter l'absence d'index. Bruno ROCHETTE

Alessandro GARCEA & Maria Chiara SCAPPATICCIO, *Centro vs. periferia. Il latino tra testi e contesti, lingua e letteratura (I-V d. C.).* Atti del convegno internazionale, Napoli, Università Federico II, 7-9 ottobre 2015. Pisa – Rome, Fabrizio Serra Editore, 2017. 1 vol. broché, 304 p. (LINGUARUM VARIETAS, 6). Prix : 120 €. ISBN 978-88-6227-888-1.

It is a truism that languages spoken across a large geographical extent exhibit a range of regional dialects. Indeed, to untrained ears the most salient linguistic variations are often those associated with different areas; a speaker of British English takes no more than a few words to identify a Scot or a native of Liverpool or Newcastle. Anecdotal evidence from the ancient world indicates that speakers of Latin were similarly aware of diatopical speech differences. Cicero comments on the accent of Archia, a poet from Cordoba (*Arch.* 10.26, a reference cited by two of the contributors to this book) and Augustine notes that "African ears" cannot distinguish short from long vowels (*Doct. Christ.* 4.10.24, cited here in three different chapters). Despite these and other well-known attestations to the existence of dialectal variation in Latin, it has proved difficult to uncover reliable indications of exactly which linguistic features were associated with one specific city or province to the exclusion of others, especially for the period of the Roman empire and beyond. As J.N. Adams showed in his 2007 study, *The Regional Diversification of Latin*, the most tractable part of the evidence for variation comprises vocabulary items localised to one area, which survive into the associated Romance language. In this volume, Rolando Ferri follows closely in Adams's footsteps through an analysis of some of the more unusual lexical items which appear in certain *Vetus Latina* Bible versions. The reason why it is so difficult to unearth more concrete evidence for the dialectal variations which must have existed in speech lies in the limitations of the sources. Written Latin at all periods reflected as much the norms of education, reinforced by a literary canon, as it did the idiolect of the author. As shown by Jürgen Blänsdorf, in his chapter on the language of the Mainz curse tablets in this volume, even documents from a Roman fort on the Rhine, written in the hope that they would never be read by human eyes, largely follow the grammatically correct formulations of their day. The reach of literary works across the empire is, to modern eyes, remarkable. Paolo Cugusi, in a richly documented paper concerning poetic culture in the provinces, lists the attestations of lines of Vergil on papyri, ostraka and tablets, and citations of Martial on stone (p. 131); he also gives figures for Vergilian citations

from Italian epigraphy (Pompeii 69, Rome 26, and 16 from elsewhere). Indeed, as Raphael Schwitter reminds us in his chapter on the reception of Latin texts in Late Antiquity and later, our modern separation between the categories of "literary" and "non-literary" has no exact counterpart in the ancient world. Letters written by celebrated individuals might acquire a literary afterlife which was at odds with their original intention. It consequently makes excellent sense, as the editors of the volume under review have seen, to examine the issue of regional differences in language together with the question of the literary, grammatical and educational traditions in Rome and the provinces. In order to advance our knowledge of the variations present in Latin texts, it is necessary to situate them in their social and literary context. The result is a volume which has a rich combination of papers from a well-chosen group of internationally recognised scholars. Some of the contributors are associated with recently published, or eagerly awaited, editions and collections of texts from the first half of the first millennium of the Christian era; their chapters allow them the space to explore aspects of these corpora contingent on the themes of the centre and periphery, providing useful synopses or advances of their previous work. Thus Giuseppe Camodeca writes on the Latin of the documents from the archive of the Sulpicii from Puteoli, with republications of two of the texts; Jürgen Blänsdorf compares the Mainz curse tablets with contemporary examples from Italy; Paolo Cugusi surveys the poetic works in provincial epigraphy (with a very helpful selection of maps); Maria Chiara Scappaticcio sheds light on Latin literacy from the Libyan desert through to the Red Sea coast of Egypt, anticipating the publication of the corpus of Latin papyri; Eleanor Dickey disentangles the sources which contributed to the creation of the *Hermeneumata Pseudodositheana*, making a convincing case that the *Colloquium Stephani* reflects a distinctive Roman tradition of Greek learning manuals for Latin speakers; and María José Estarán Tolosa explores the ramifications of the comparative absence of Iberian-Latin bilingual from the corpus of bilingual inscriptions she published in 2016. Four authors approach the question of the centre and periphery armed with their expertise in texts transmitted through the manuscript tradition: Roger Rees shows how the presentation of Britannia given by Gaulish writers of panegyrics in the third and fourth century shifts according to political context; Alfredo Casamento examines the fifth poem in Dracontius' *Romulea,* the *Controuersia de statua uiri fortis*, showing its debt to rhetorical and epic predecessors; Concetta Longobardi's asks who was reading Horace in Africa; and Carmen Codoñer looks at the Latin used by a selection of fourth-century Spanish writers, comparing it with stylists such as Jerome and Rufinus on the one hand, and the everyday prose of Egeria on the other. There are two important papers which consider evidence on variation provided by the grammarians: both of them build on Tommaso Mari's new edition of Consentius' *De barbarismis et metaplasmis* which incorporates the readings of a newly discovered manuscript. Mari himself surveys the contributions of Consentius to our knowledge of regional variation in general. Anna Zago includes Mari's new text in her discussion of grammarians' views on labdacism, but she is wary of putting too much weight on Consentius' evidence. She lists all surviving grammatical texts concerning labdacism in an appendix. In Zago's view, Pompeius is, for once, our most valuable source for explaining what labdacism actually is, and as an African he had a better chance of hearing spoken examples of labdacism. His account is, unfortunately, bedevilled with textual problems but Zago concludes that

degemination is most likely what Pompeius is trying to describe. The volume has three indexes: of places, of passages from ancient authors, and of inscriptions, tablets, manuscripts, papyri and ostraca. Sadly, these are not as useful as they might be owing to a number of errors and failure to standardise citations across authors. To illustrate some of the shortcomings, consider the opening entries under "Papiri" on p. 289. There are two separate lists under *CEL*, one of which does not give the volume numbers, the other does. Since the numbering of *CEL* is sequential across volumes, the same text is sometimes referred to in two different places. The index also mixes in references to text numbers and page numbers. Worse, the index includes a series of references to something described as *CEL* II^2, when in fact these are in error for *CIL* II^2; these references are missing from the epigraphical index. The next reference in the list is to *BDHesp. Mon.*, which is an online database of coins with legends in the Palaeohispanic languages and should not occur among the papyrological sources. The unfortunate proliferation of faults in the index mar an otherwise excellent collection of papers.

James CLACKSON

Bénédicte DELIGNON, *La morale de l'amour dans les* Odes *d'Horace : poésie, philosophie et politique*. Paris, Sorbonne Université Presses, 2019. 1 vol. broché, 391 p. (ROME ET SES RENAISSANCES). Prix : 25 €. ISBN 979-10-231-0576-6.

Dans cet ouvrage, Bénédicte Delignon s'interroge sur le statut des odes érotiques par rapport aux autres odes horatiennes. En regardant la lyrique grecque et l'élégie latine, elle formule d'emblée un constat : là où un Alcée ou un Catulle chante la passion amoureuse sans faire intervenir de questionnement éthique, Horace dote ses *Odes* d'une dimension éducative en y introduisant une moralité. Or, cette moralité apparaît comme un ensemble composite, mêlant des préceptes empruntés aux philosophies hellénistiques à ceux du *mos maiorum*, morale traditionnelle romaine remise au goût du jour par Auguste dans sa tentative de restauration de l'ordre social. On est bien loin de l'opinion commune selon laquelle Horace aurait été un fervent partisan de la doctrine épicurienne qu'il aurait progressivement abandonnée pour se tourner vers le stoïcisme. L'heure est à l'éclectisme et les penseurs puisent aux différents courants philosophiques dans leur recherche de la vérité. C'est cet éclectisme qu'étudie la première partie de ce livre, composée de trois chapitres. Le premier examine l'influence épicurienne, visible dans la façon dont le poète présente la relation amoureuse : contrairement aux élégiaques qui louent l'endurance de l'amant soumis aux caprices d'une seule et même bien-aimée, Horace invite à un amour volage où l'on multiplie les partenaires sans s'y attacher, de façon à jouir du plaisir sans être accablé de souffrances. Le deuxième chapitre poursuit cette réflexion en étudiant la temporalité des odes érotiques : à l'inverse d'un Properce qui construit un véritable « roman d'amour », racontant sa relation de la rencontre à la rupture, Horace chante un amour qui n'existe que dans l'ici et maintenant. Cette idée de focalisation sur le présent relève bien sûr encore de l'épicurisme, puisque l'incitation à profiter du moment pour oublier ses soucis, en gardant à l'esprit que la vie est courte, est typique de cette doctrine. Mais cette exhortation s'inscrit également dans la tradition de la lyrique archaïque, obligatoirement ancrée dans le moment présent puisqu'elle était composée pour une occasion bien précise,

CLAUDIEN, *Œuvres.* Tome IV. *Petits poèmes.* Texte établi et traduit par Jean-Louis CHARLET. Paris, Les Belles Lettres, 2018. 1 vol. broché, XCI-249 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE LATINE, 420). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-01481-4.

Ce quatrième tome des poèmes de Claudien clôture le magistral chantier consacré par Jean-Louis Charlet à l'édition complète de l'œuvre du poète alexandrin. Après l'épopée du *Rapt de Proserpine* et les trois volumes des *Poèmes politiques*, ce dernier tome rassemble la série des poèmes traditionnellement connus sous le titre de *Carmina minora.* Outre les rubriques spécifiquement allouées à l'œuvre éditée (description et tradition manuscrite), l'introduction complète le projet global annoncé dans le tome précédent de la collection en présentant l'étude générale sur la réception de l'œuvre de Claudien depuis l'Antiquité jusqu'à notre époque, en passant par les littératures médio- et néolatines dont l'éditeur est également un spécialiste reconnu. La bibliographie spécifique aux *Carmina minora* est elle-même précédée d'une mise à jour des bibliographies compilées antérieurement : la liste des éditions anciennes donnée au tome I et la bibliographie générale chaque fois mise à jour dans les tomes suivants. Au terme des quatre tomes, le lecteur dispose ainsi sans doute de la meilleure information bibliographique qui soit sur Claudien. Concernant les poèmes rassemblés dans le recueil, on notera que Jean-Louis Charlet complète la liste « canonique » des 53 poèmes retenus depuis l'édition de Theodorus Birt (*MGH*, 1892) par huit autres poèmes qu'une étude attentive de la tradition manuscrite a permis d'authentifier et qu'il faut donc désormais déduire de l'appendice des poèmes inauthentiques ou douteux recensés sous l'abréviation *carm. min. app.* dans le *ThLL* ; l'édition de Charlet compte donc 60 poèmes authentiques (numérotés *carm. min.* 1-60) et un appendice de 18 poèmes (numérotés *carm. min. app.* 1-18, où l'on trouve également deux pièces négligées dans l'édition de John Barrie Hall, Teubner, 1985) ; cet appendice est lui-même suivi d'une *Appendix Perottina* qui réunit une liste de neuf citations non identifiées attribuées à Claudien par l'humaniste Niccolò Perotti. Parmi les nouveaux poèmes authentiques, on en relève trois d'obédience expressément païenne (à Isis, à Vénus et à Flora), qu'il convient de verser au dossier controversé de la religion de Claudien. À cet égard, le commentaire du poème fameux *De Saluatore* (*carm.* 32) confirme à la fois l'authenticité de son auteur et sa qualité d'œuvre de commande qui « n'engage pas les croyances de Claudien ». Comme dans les volumes précédents, la traduction, rythmée et ajustée au plus près de la cadence du vers latin, n'efface jamais les subtilités ni le maniérisme d'une poésie toute empreinte de raffinement et de délicatesse : « Cet autre a plus de voies, lui, il a plus de vie », à propos du vieillard de Vérone qui a passé son existence (*plus uitae*) loin des routes hasardeuses de l'aventurier (*plus uiae*) ; de belles trouvailles aussi pour traduire les *adynata* de l'oiseau phénix « qui renouvelle ses membres et épuise le temps » ou la fluide poésie de ce fameux cristal qui « enclôt un ruisseau libre sous son enveloppe convexe ». L'annotation, enfin, reste une pièce maîtresse de la collection : toujours rigoureuse et généreuse, elle démêle toutes les sinuosités, les prouesses formelles, les héritages et même les survivances de cette poésie savante, où le commentaire érudit et la philologie la plus pointue, loin d'en affadir le sens, en décryptent les énigmes et la virtuosité pour le plus grand plaisir du lecteur. C'est bien ici le bouquet final d'un projet qui fut, tout du long, au service d'un poète dont un

traducteur du XVII^e siècle a dit que « toute la dernière Antiquité, et les Modernes, sont d'accord de son élégance », un feu d'artifice éditorial. Paul-Augustin DEPROOST

PÉLAGONIUS SALONINUS, *Recueil de médecine vétérinaire*. Texte établi, traduit et commenté par Valérie GITTON-RIPOLL. Paris, Les Belles Lettres, 2019. 1 vol. broché, 12,6 x 19,2 cm, CXLIV + 624 p., 3 pl. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE, SÉRIE LATINE, 424). Prix : 75 €. ISBN 978-2-251-01484-5.

Malgré le nom d'auteur, Pelagonius Saloninus, qui le détermine, ce texte ne constitue pas une œuvre en forme mais une compilation d'exposés adoptant la forme épistolaire, d'où l'appellation *commenta*, traduite ici par « recueil ». Les dédicataires sont multiples ainsi que les auteurs. L'éditrice parle d'une « mosaïque », désignation métaphorique qui traduit bien l'impression que donne la lecture de cet ensemble dont la cohérence tient au sujet traité. K.-D. Fischer, spécialiste reconnu de la littérature médicale de langue latine, avait donné une édition en 1980 (Teubner), sur la base des deux manuscrits connus, dont il juxtaposait les textes. La première édition scientifique est celle de Max Ihm, donnée en 1892 chez l'éditeur Teubner également. La présente édition, dont l'auteure est aussi une spécialiste reconnue dans le champ plus précis de la médecine hippiatrique, est la première édition proposant un texte unique tiré d'une collation exhaustive. Quatre manuscrits sont désormais connus, auxquels il faut joindre la tradition indirecte, la *Mulomedicina* de Végèce, qui puise dans cette source, et les *Hippiatrica Graeca*. Il faut noter en effet que cet ensemble fut repris en traduction grecque dans une collection assemblée dans le courant du IX^e siècle *(Corpus Hippiatricorum Graecorum*). Ce passage du latin au grec est un fait suffisamment rare qui retient l'attention. Il se comprend par l'importance des considérations relatives au cheval, tant sur le plan pratique que sur le plan culturel, et la grande expertise que les auteurs de langue latine avaient su développer à ce sujet. L'existence de cette traduction explique que Pelagonius soit cité comme auteur de langue grecque dans les histoires de la médecine vétérinaire jusqu'au XIX^e siècle. L'éditrice rappelle que des rédactions multiples étaient en circulation dès l'Antiquité. Contrairement à l'hypothèse de Fischer, elle repousse la fiction d'un manuscrit original qui aurait été perdu. Le choix des leçons s'avère par conséquent très délicat et « l'on doit se résigner à éditer seulement l'un des états du texte » (p. CX). Cet état de la tradition invite à une observation dont nous pensons qu'elle pourrait s'appliquer à nombre des documents sur lesquels les études de philologie classique portent : « Nous n'expliquons donc pas les variantes significatives comme des choix opérés lors de la transmission médiévale, mais comme des variantes déjà présentes dans les diverses éditions antiques ; et nous levons l'accusation de falsification longtemps portée à l'encontre des scribes médiévaux, qui auraient, dans un but pratique, réaménagé les textes techniques. Il n'y a pas eu, dans l'Antiquité, une seule édition de Pélagonius, mais plusieurs, opérées sans doute à plusieurs époques différentes. Ces éditions se confondent plus ou moins avec les rédactions successives du traité, que sa forme de compilation autorisait en théorie à s'accroître indéfiniment » (p. CX). Il n'est pas aisé non plus d'identifier chaque source ; certains exposés (chacun formant un chapitre du traité) sont introduits par un simple *ait*, d'autres par une formule épistolaire plus explicite quant au scripteur comme à son destinataire. Ainsi pour ce qui

part, un ἐπιθαλάμιος λόγος et un κατευναστικός λόγος, au style plus rapide et vif. S'appuyant sur cette typologie, l'éditrice analyse les deux textes, définit leur structure et précise les circonstances de leur récitation, à savoir les noces de plusieurs élèves de Choricios. Le second épithalame présente la particularité de s'adresser à trois dédicataires. À un bref *excursus* sur les rites nuptiaux en Grèce antique et à Gaza, fait suite une analyse prosopographique prudente des personnages, où l'éditrice, à la différence de propositions antérieures, se garde d'identifier Procope, l'un des dédicataires du second épithalame, à l'historien de Césarée ou à un petit-fils de l'auteur homonyme de Gaza, car, selon elle, rien ne permet d'identifier de manière sûre les époux et leurs parents. En revanche, leur profil sociologique peut être mieux précisé : ce sont des notables, qui ont bénéficié d'une bonne éducation et dont plusieurs membres ont occupé des charges au niveau municipal ou régional. La notice sur la tradition manuscrite (p. XLVII-LXI) précise que, pour l'établissement du texte, l'éditrice a tenu compte de la correspondance inédite de R. Foerster et d'aspects de la tradition indirecte que les éditeurs allemands n'avaient pas pris en considération. Le *conspectus siglorum* suit (p. LXIII-LXIV ; la dernière page est erronément paginée LVIII au lieu de LXIV). Le texte grec et la traduction française sont présentés en vis-à-vis (p. 1-9 doubles et p. 54-66 doubles). L'apparat positif précise les choix opérés par l'éditrice, qui se distancie en de nombreux endroits des leçons adoptées dans l'édition allemande. Pour chaque épithalame, les notes complémentaires (p. 9-53 et p. 67-119) expliquent les choix éditoriaux, analysent le style de Choricios et les citations antiques (Homère, Hésiode, Xénophon, Sappho, Pindare), et fournissent des parallèles, y compris papyrologiques (Dioscore d'Aphrodité). Une ample bibliographie (p. 121-146), deux index et la table des matières (p. 147-151) complètent l'ouvrage. Si l'on saura gré à l'éditrice et à la traductrice de contribuer à faire progresser nos connaissances tant sur l'auteur, que sur le mouvement littéraire dont il fait partie, on déplorera les nombreuses coquilles, comme, par exemple, « prenait le parole » au lieu de « la parole » (p. XXVIII), « c'est à dire » sans tirets (p. XXXIV), « gazéene » sans double n (p. XLII), « Chorikios » (p. 27 n. 24) alors qu'il est toujours orthographié « Choricios », « il les ont réconciliés [ces deux qualités] » sans accord au féminin du participe passé (p. 60), « l'image de l'amant […] a derrière lui (*sic*) » (p. 85), « rhétorique Tardo-antique » où l'adjectif ne requiert par la majuscule (p. 110), « une formule […] comme en témoigne l'auteur […] qui l'a inclus » également sans accord au féminin du participe passé (p. 117), « il y en a […] de nombreuses attestations de ces formules », où le pronom « en » est superflu (p. 117), etc. Plus embarrassante est la traduction de l'expression πρὸς θάνατον ἀντίδοσιν « un (*sic*) anecdote contre la mort » au lieu d'« un antidote contre la mort ».

Nathan CARLIG

Alan H. SOMMERSTEIN (Ed.), *The Encyclopedia of Greek Comedy*. Hoboken (NJ), Wiley, 2019. 3 vol. reliés, *1. A-F*, *2. G-Ph*, *3. Pi-Z*, 21,1 x 27 cm, 1184 p. Prix : 630 $. ISBN 978-1-118-60504-2.

La série des *Encyclopediae* publiée par Wiley s'enrichit d'un nouveau gros ouvrage en trois tomes sur la comédie grecque ; il est dirigé par Alan Sommerstein qui en est l'un des meilleurs connaisseurs. Comme les autres volumes de la série (voir

notamment son pendant, *The Encyclopedia of Greek Tragedy*, 2013), il s'agit d'un dictionnaire encyclopédique reprenant par ordre alphabétique à peu près tous les mots qui vous viendraient à l'esprit en songeant à la comédie grecque ancienne et beaucoup d'autres auxquels vous n'auriez jamais pensé, soit environ 1300 entrées rédigées par une équipe très internationale de 187 spécialistes, dont de nombreux auteurs bien connus pour leur travaux sur la comédie. Outre Sommerstein lui-même qui a rédigé de très nombreuses entrées, on retrouve notamment J. Henderson, B. Zimmermann, B. LeGuen, I. Konstantakos, G. Manuwald, S. Beta, I. Storey, H.G. Nesselrath, D. Konstan, M. Revermann, Ch. Cusset, M. Farmer, I. Ruffell ou J. Robson ; on notera aussi l'apport de nombreux historiens comme R.G. Osborne, M. Dillon, P. Cartledge ou N. Fisher, de philologues comme P. Finglass ou de spécialistes de la culture grecque comme R. Martin ; d'autres, comme S. Halliwell ou M. Wright, ont écrit une contribution sur l'une de leurs spécialités, "Aristotle" pour le premier, "literary criticism" (que l'on trouve chez les poètes comiques eux-mêmes) pour le second. Les entrées de cette encyclopédie reprennent les auteurs de comédie grecque et un très grand nombre de leurs œuvres (en particulier si elles dépassent la seule attestation). D'autres noms propres occupent une bonne part des trois volumes : les personnages fictifs ou réels des comédies, notamment les auteurs tragiques, poètes (comme Sappho), hommes politiques (Périclès, Cléon), orateurs (Démosthène) et philosophes (en particulier les pythagoriciens, Socrate et Platon) dont les auteurs comiques se sont moqués. Parmi les noms modernes, on relèvera ceux de quelques écrivains (de Rabelais à Racine, à Goldoni ou Goethe ; de Wilde à Shaw) et d'autres artistes : au rang des inattendus, il y a notamment une entrée pour Schubert, dont le libretto de son opéra-comique *Les Conspirateurs* est inspiré de *Lysistrata*, ainsi que pour Picasso qui, lui, a illustré une édition d'une adaptation pour Broadway de la même pièce par Gilbert Seldes. On trouve aussi de nombreux noms d'éditeurs et de traducteurs importants d'Aristophane et de Ménandre (dont celui de Mme Dacier qui fut la première à traduire deux pièces entières d'Aristophane en français), plus quelques noms de spécialistes contemporains disparus mais toujours influents, comme E. Segal ; ou encore des noms de philosophes qui ont réfléchi sur la comédie ancienne, de Hegel ou Nietzsche à Bergson, Freud, ou Bakhtine. De très nombreux noms de dieux émaillent ces volumes, ainsi que des noms de lieux (d'Athènes à d'obscurs lieux qui apparaissent ici ou là dans telle ou telle comédie). Il y a enfin et surtout de nombreuses notions typiquement grecques : des notions difficilement traduisibles comme '*atimia*', '*demos*', '*ekklesia*', '*hybris*', '*orchestra*', '*proagôn*', ou encore '*apragmosunê*' et '*polypragmosunê*' ; et d'autres connues sous leur appellation moderne comme 'demagogues', 'ostracism', 'irony', ou 'parody'. On trouvera aussi des notions modernes comme 'viol', dont il n'y a pas d'équivalent grec direct, ou d'autres créées à partir du grec comme 'utopia' ou 'dystopia' ; et enfin quelques notions abstraites qui sont les outils de la recherche récente sur la comédie ancienne ('narratology', 'gender', 'intertextuality', 'metadrama', etc). Face à une multitude d'entrées possibles, un éditeur doit prendre des décisions, notamment celles de privilégier certains aspects, plutôt que d'autres. Même s'il ne le dit pas explicitement (l'ouvrage manque, un peu curieusement, d'une présentation générale), il me semble que Sommerstein a voulu, entre autres, mettre plus d'accent qu'on ne le fait d'habi-

tude sur deux faits importants : le théâtre comique d'une part, je veux dire les représentations sur scène des pièces et tout ce que cela peut impliquer, tant d'un point de vue matériel que critique, et cela depuis les représentations 'originales' jusqu'aux reprises contemporaines ; et d'autre part, l'importance de la comédie grecque pour le théâtre romain, et plus généralement la culture romaine. Ainsi, sur le premier point, on remarquera que l'excellente entrée 'actors' donne une très utile liste des acteurs connus. De très nombreuses entrées sont dédiées à ce thème, avec notamment 'performance and criticism', 'dance', 'gesture', 'masks', 'costumes', 'cosmetics', 'corporeality', 'seating arrangements', ainsi que 'slaves in audience' et 'women in audience'. Sur le thème important (et beaucoup étudié notamment par E. Czapo) des remises en scène des pièces dans l'Antiquité, on trouve deux entrées : 'restaging (at city festivals)', et 'restaging (at new venues)'. Pour les reprises modernes, pas moins de 11 longues entrées y sont consacrées sous le label 'productions, modern', selon les pays ou régions du monde (dont l'Asie et l'Afrique), auxquelles il faut ajouter 'radio, adaptations for', dédiée aux adaptations d'Aristophane données à la BBC. Des entrées qui n'y sont pas directement consacrées offrent de nombreux détails également sur ce thème : ainsi, dans 'Augustus', on découvrira (ou, pour les latinistes versés dans cette thématique, on se rappellera) que Suétone rapporte qu'Auguste a soutenu la reprise sur scène de pièces grecques. Sur le second point, on notera de nombreuses entrées autour de la comédie *palliata* largement inspirée de Ménandre. Ainsi, il y a beaucoup d'entrées auxquelles un helléniste n'aurait sans doute pas songé. Entre autres exemples, on trouve une entrée sur Jules César qui reproche à Térence d'avoir manqué de *vis comica*, contrairement à Cicéron qui le présente comme le Ménandre romain. Bref, cette Encyclopédie réserve quelques belles surprises et aborde des thématiques qui ne sont pas forcément attendues. Je ne peux cependant pas m'empêcher de dire que j'ai aussi été quelquefois un peu déçu. Il y a tout d'abord quelques termes que l'on se serait attendu à rencontrer et qui, sans raison apparente, n'ont pas été retenus. Ainsi, s'il y a de très bonnes entrées pour 'humor', 'metaphor', 'joke patterns', 'wordplay' ou 'double entendre', il n'y en a pas pour 'incongruity', qui est traitée dans l'entrée 'theories of humor and laughter', une entrée où J. Robson présente très clairement les théories contemporaines sur l'humour, mais qui semble oublier que l'incongruité est une conception qui apparaît pour la première fois dans la *Rhétorique* d'Aristote (voir surtout III 7, 1408a10-16). Curieusement, il n'y a pas non plus d'entrée pour 'insulte', évidemment un fait important du vocabulaire de la Comédie Ancienne, qui n'est qu'incidemment relevé dans l'entrée 'obscenity' (et où d'ailleurs le terme prégnant d'*aischrologia* n'est que rapidement évoqué). Si l'ouvrage comprend une présentation très équilibrée du controversé *Tractatus Coislinianus* qui donne quelques bribes de ce qu'Aristote a ou aurait écrit dans son deuxième livre de la *Poétique*, on regrettera l'absence de toute mention de Jamblique ou de Proclus qui ont pourtant écrit quelques lignes qui semblent aussi faire – au moins indirectement – écho à ce fameux livre perdu, ou du moins à ce que le dialogue aristotélicien *Sur les Poètes* a dû dire sur la comédie. De même, il est dommage de ne pas trouver de présentations un peu détaillées des traités byzantins sur la comédie qui ne sont que brièvement présentés dans l'entrée 'comedy, ancient theories'. Comme je l'ai dit, cette Encyclopédie se doit de traiter les différents auteurs comiques. Mais bien que peu nombreux, plusieurs manquent à l'appel. Ainsi par exemple du poète comique

Ariphrades, auquel Aristote consacre plusieurs lignes de sa *Poétique*, en lui reprochant de s'être moqué indûment d'Homère en le parodiant (*Poet*. 22, 1458b31-59a4). Nous n'avons aucun autre renseignement sur cet auteur, à part le fait que, selon Aristophane qui le mentionne à trois reprises, il aimait faire des cunnilingus (avec un jeu de mot assez drôle au vers 1283 des *Guêpes*, où Aristophane invente le verbe γλωττοποιεῖν sur le modèle de γελωτοποιεῖν). Dans la mesure où c'est Sommerstein lui-même qui suggère ce jeu de mot dans l'une de ses études ('Notes on Aristophanes' *Wasps'*, CQ 27 [1977], p. 276), cette absence étonne… On dira sans doute que nos données dignes d'intérêt sur cet Ariphrades sont assez minces. Mais il y a bien d'autres auteurs dont on ne sait pratiquement rien : voyez par exemple ce Polyclète dont nous savons seulement qu'il a gagné un concours aux Lénéennes aux environs de 270, ou cet Aristocratès qui a gagné aux Grandes Dionysies en 215, et qui pourtant ont droit, eux, à une entrée. Et je note que d'assez nombreuses notices sont d'un intérêt beaucoup plus marginal encore, ou alors inutilement redondantes. Ainsi l'entrée 'Onesicles', un avocat qu'une inscription décrit comme étant aussi « un poète épique, de nouvelle comédie, et d'iambes », mais dont Sommerstein rappelle que son premier éditeur l'avait (sans doute mieux) compris comme écrivant « de la poésie iambique dans le style de la nouvelle comédie ». Dans d'autres cas, le lecteur ne saisit pas l'intérêt de la notice. S'il était important de mentionner le Timothée auteur de la Comédie Moyenne, on ne saisit pas pourquoi le Timothée musicien et poète dithyrambique a bénéficié lui aussi d'une entrée, qui est d'ailleurs beaucoup plus longue que celle concernant le premier. Pour la redondance, le cas le plus flagrant est sans doute le triplé 'Oenanda', 'Demosthenes' et 'Demostheneia' qui relatent la fondation et l'exercice du festival établi par ce Démosthène ; il s'agit d'un fait important dans l'histoire du théâtre gréco-romain, mais fallait-il lui consacrer trois entrées (aux références bibliographiques identiques) ? Enfin, si la brièveté est une vertu, certaines notices sont trop courtes pour être utiles : si on les compare à celles consacrées à Aristote ou à Plutarque, très riches en quelques paragraphes, celle qui présente Cicéron, pourtant un auteur-clé pour comprendre l'humour ancien, est particulièrement rapide. Ces critiques de détail n'ôtent cependant rien à la valeur et à l'intérêt de l'entreprise : les étudiants y trouveront des présentations succinctes mais bien informées (avec quelques références bibliographiques utiles), et les spécialistes seront ravis d'y glaner ici ou là des informations ou des idées qui leur permettront de reconsidérer tel ou tel aspect du monde touffu et foisonnant de la comédie grecque.

Pierre DESTRÉE

Daniel KING, *Experiencing Pain in Imperial Greek Culture*. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. relié, 21,6 x 13,5 cm, XI-291 p. (OXFORD CLASSICAL MONOGRAPHS). Prix : 69 £. ISBN 978-0-19-881051-3.

The book under review is a revised version of the author's PhD thesis, and aims to investigate theories and representations of pain in Imperial Greek culture, especially in the ways these are interlinked with representations of the body's reality, with the process of articulating pain, and with the self-positioning of both sufferers and medical authorities. The book falls into three parts: 1. "Diagnosing and Treating Pain", deals

equites : Autography and the Question of the Audience ») se divise en deux parties assez indépendantes : la première met en lumière la façon dont Boccace réécrit sa propre biographie ainsi que celle de Pétrarque d'après le modèle d'Ovide, *Tr*. IV, 1 ; la seconde revient sur la question du public de l'*Ars amatoria* pour défendre son identification avec celui visé par la réactivation des lois juliennes moralisatrices en 4 ap. J.-C. (l'aristocratie équestre) et réévaluer la thèse de l'immoralité de l'*Art d'aimer* comme cause réelle de la relégation du poète. La perspective s'élargit avec les trois dernières communications, qui ont en commun le thème de la porosité de la limite entre la littérature et la vie, dans une perspective métalittéraire. William Fitzgerald (« Poets Are Exiles ») articule son propos sur un parallèle général entre l'expérience de l'exil et celle de l'écriture poétique. Maximilian Haas (« Exzessives Schreiben. Von Ransmayr zu Ovid ») part du roman de Christophe Ransmayr *Le dernier des mondes* (particulièrement mis à l'honneur à l'occasion du colloque de Berlin) pour développer, à partir de *Tr*. IV, 1 et *Pont*. I, 2, une réflexion sur le caractère métamorphique de la poésie d'exil, l'état intérieur du poète relégué rejoignant celui expérimenté en amont par certaines victimes de métamorphoses. Cette convergence de la poésie et de la vie dans la phase finale de la production ovidienne est aussi ce qui ressort de la contribution finale de Jürgen Paul Schwindt, « Sterbende Stimmen. Ovids *minimal art* oder Wie endet die augusteische Literatur ? », qui explore notamment, Roland Barthes à l'appui, le motif de la « voix mourante » du poète et de l'identité entre le corps du poète et le corps du texte. Un recueil riche et diversifié, tant en matière de corpus (si les *Tristes* se taillent la part du lion, les autres pans de l'œuvre ovidienne, d'exil ou non, sont aussi abordés) que par la pluralité des perspectives, mêlant aperçus rétrospectifs sur le parcours d'Ovide en amont et réception de son œuvre, ainsi qu'approches métalittéraires générales et études de cas particuliers, dans une perspective tantôt métapoétique, tantôt historicisante (mais d'où la stylistique est en revanche à peu près absente).

François RIPOLL

Aaron PELTTARI, *The Psychomachia of Prudentius. Text, Commentary, and Glossary*. Norman, University of Oklahoma Press, 2019. 1 vol. broché, 344 p. (OKLAHOMA SERIES IN CLASSICAL CULTURE, 58). Prix : 29,95 €. ISBN 978-0-8061-6402-1.

Aaron Pelttari, excellent connaisseur de la poésie de Prudence et de son contexte culturel, se révèle en outre par ce livre un pédagogue fort original. En effet, il a d'abord conçu cette nouvelle édition commentée de la *Psychomachie* comme un sujet d'étude pour des étudiants encore peu familiarisés avec la lecture des textes latins. Son commentaire comporte en conséquence toutes les indications grammaticales utiles pour voir clair dans la morphologie, la syntaxe, mais aussi les figures de style et la métrique du texte ; un glossaire de 78 pages à la fin du volume fournit pour les mots latins une traduction qui se veut immédiatement utilisable ; l'absence d'une traduction de l'ensemble du poème répond vraisemblablement aussi à une intention pédagogique. Il est surprenant de prime abord de proposer à des étudiants qui ne sont pas passés par une familiarisation avec la prose cicéronienne, puis une initiation à la poésie augustéenne, un poète chrétien, même si le *christianorum Maro et Flaccus* est parfaitement classique dans sa langue, sa versification et sa culture. Ces étudiants découvriront donc

l'*Énéide* à travers les renvois qui figurent dans les notes. Nous devons constater qu'avec la diminution, voire la suppression, des cours de latin et de grec dans l'enseignement obligatoire, l'idéal rationnel qui consiste à fournir à l'université une formation complète, depuis l'initiation à la langue jusqu'à la littérature et les auteurs tardifs, est chimérique. Dès lors, la démarche d'A. Pelttari qui consiste à « commencer par la fin » doit nous faire réfléchir. – Les pages d'introduction sur Prudence, le sujet, les modèles, ou l'interprétation des allégories sont très claires. Les Vertus chrétiennes sont remises en contexte, et le fond païen d'allégories comme *Fides* ou *Concordia* est souligné. Comme les commentaires *ad verbum* s'adressent à des lecteurs premiers, ils doivent laisser de côté les questions interprétatives controversées. Pour n'en donner qu'un seul exemple, dans le discours de *Superbia*, le vers 219, *et rudibus dominamur in ossibus omnes* semble indiquer que ce sont tous les Vices qui pénètrent dans le cœur du jeune être humain, et pas seulement l'oratrice. Un dessein de trouver une écriture dynamique chez Prudence (e.g. p. 87-88) trouve un développement dans un article récent de l'auteur (« The Reader and the Resurrection in Prudentius », *JRS* 109 [2019], p. 205-239). La tradition manuscrite est finement comprise et illustrée de photographies toujours bien choisies, qui enrichissent les discussions, et elle aboutit à un nouveau texte que l'auteur présente lui-même comme conservateur. De fait, mises à part des variantes d'orthographe, j'y ai trouvé peu de différences avec celui de Lavarenne, que j'ai sous la main en ces temps de confinement. Les sources principales sont signalées dans les commentaires, et Virgile s'y taille naturellement la part du lion. Malgré l'autorité de Shackleton Bailey, j'ai plus de réticence à reconnaître, en *Psych.* 61 (*madefactum sanguine lauit*), Properce IV, 10, 38 (*sanguine lauit*), car l'écho proposé est un peu court et, surtout, unique. Ov., *Mét.* XII, 301 (*madefactus sanguine fugit*) me semble être un meilleur candidat, mais il est possible que Prudence ait multiplié les références destinées au *lector doctus*, comme J. Schwind l'avait montré dans le combat de *Luxuria* contre *Sobrietas* qui illustre un extraordinaire enchevêtrement de sources (Virgile, Horace, Lucain), où prédomine l'allocution de Penthée dans les *Mét.* d'Ovide (« Sobrietas und König Pentheus. Kreative Ovid-Rezeption in Prudentius' Psychomachia », *Corona Coronaria. Festschrift für Hans-Otto Kröner zum 75. Geburtstag*, Hildesheim, 2005, p. 321-331). D'une façon générale, je pense avec D. Coomans que la centauromachie des *Mét*. d'Ovide a inspiré des descriptions de combats entre les Vices et les Vertus, et qu'elle peut en partie expliquer l'acharnement ambigu de ces dernières, acharnement qui a toujours posé problème aux exégètes du texte de Prudence (« Prudence et les Centaures (Prud. *psych*. et Ov. *met* 12, 64-535) », *WS* 132 [2019], p. 195-204). – Les inadvertances dans le livre sont très rares. P. 133, au v. 238, au lieu de *utile bellum est* (avec commentaire métrique) on corrigera en *utile bello est*. Au titre à la p. 202 « The construction of a temple for Peace », il faut je suppose comprendre « a temple for the Soul », ou « a temple for Wisdom ». C'est fort peu de chose, on peut en juger, pour un livre qui sera fort utile à ceux qui voudront découvrir la *Psychomachie*, un poème épique qui a exercé une influence considérable sur l'imaginaire médiéval.

Philippe DESY

d'entrée. Le volet chrétien a été confié à D. Weidmann et couvre plus particulièrement le site monastique copte des Kellia : bien que la mosaïque et l'*opus sectile* y soient matériellement absents en raison d'une extrême rareté de la pierre, une très abondante décoration peinte a perpétué les motifs, sur les murs et sur les sols (VI^e^ et VII^e^ s.) ; une riche illustration accompagne, comme d'habitude, l'exposé. La dernière surprise que nous réserve l'ouvrage est le chapitre IX, consacré à l'art de la mosaïque à l'aube du III^e^ millénaire ! Rares sont les endroits où la mosaïque antique a pu ainsi « refleurir » et Anne-Marie Guimier a pris ici le même soin à expliquer, en mots et en images, comment les mosaïstes d'aujourd'hui s'y sont pris techniquement pour « jouer avec les matériaux », dans leur désir d'animer d'un décor, le plus souvent très réussi, les parois et les trottoirs d'Alexandrie. Un catalogue de 70 mosaïques (fragments parfois), bien utile, complète l'ensemble ; l'ordre choisi pour la présentation est chronologique dans la plupart des cas, avec cependant des exceptions – dont on comprend mal la raison. Mais ce regret ponctuel n'enlève rien à la qualité de ce livre, qu'on parcourt avec plaisir et qu'on lit avec profit. On trouve, en annexe, la liste des chantiers de fouille du Centre d'Études Alexandrines, une carte des sites d'Égypte mentionnés et une table de concordance entre les figures de l'ouvrage et les numéros d'inventaire des fouilles.

Janine BALTY

Komait ABDALLAH, *Les mosaïques romaines et byzantines de Syrie du Nord. La collection du musée de Maarrat al-Nu'man*. Beyrouth, Presses de l'Ifpo, 2018. 1 vol. broché, 346 p., 68 fig. n/b, 387 fig. couleurs (BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE, 213 ; INVENTAIRE DES MOSAÏQUES ANTIQUES DE SYRIE, 3). Prix : 70 €. ISBN 978-2-35159-748-4.

Comme le musée d'Apamée sur l'Oronte, quelque 45 kilomètres au sud-ouest, celui de Maarrat al-Nu'man est installé dans un ancien caravansérail : le majestueux Khân Mourad Pacha fondé en 1517/1518. La visite en était agrémentée par de jeunes grenadiers au feuillage vert cru et un petit bassin à fontaine dans la cour, dont les portiques à arcades ogivales abritaient en particulier les mosaïques de pavement dont il est question ici : les unes adéquatement visibles à ras du sol, les autres accrochées au mur, plus commodes à visualiser dans leur ensemble par le visiteur. C'est la salle de prière centrale et un des quatre portiques qui ont le plus souffert des bombardements et actes de guerre des années 2013 et 2015. Si la plupart des mosaïques en réchappèrent on ne peut en dire autant des autres œuvres qui font l'attrait de cette collection. Céramiques et verrerie, bustes, sarcophages, reliquaires et éléments de décor monumental, les uns en calcaire ou marne locaux, comme la série des étonnants reliefs figurés du tombeau de Babulîn qui figurent notamment Bellérophon et la Chimère, le char du soleil, la Lune et toute la famille du prêtre Rapsonès et sa maisonnée (cf. K. Chehadeh et M. Griesheimer, « Les reliefs funéraires du tombeau du prêtre Rapsônès (Bâbûlîn, Syrie du Nord) », *Syria* 75 [1998], p. 171-192), les autres en basalte de la région, meules diverses, hypogée reconstitué ou série de portes de tombeau à reliefs massifs, furent plus ou moins endommagés. Quand j'étudiais la partie de ces mosaïques dans les réserves et ateliers de restauration de la Direction Générale des Antiquités et des Musées (DGAM) à Damas – études et résultats de travaux des années 1970 et 1980

rassemblés dans *Les pavements des églises byzantines de Syrie et du Liban. Décor, archéologie et liturgie*, Louvain-la-Neuve, 1988 –, elles se présentaient sous forme de piles ou séries de plaques de béton armé, souvent inversées, réalisées selon ce périlleux système qui a permis de préserver tant de beaux pavements autour de la Méditerranée. La redécouverte de ces *membra disjecta* si bien mis en place et en valeur au musée de Maarrat al-Nu'man, fut un véritable bonheur pour tous ceux de notre voyage des étudiants en 2001. De même, tout curieux ou spécialiste des antiquités de la Syrie ne peut que se réjouir de la publication du présent recueil qui préserve la collection dans son état optimal. Nombre de panneaux de mosaïque isolés en étaient encore inédits. Le rassemblement dans le musée et dans ce livre d'œuvres dont la grande majorité provient de la région permet de se familiariser agréablement de la façon locale de pratiquer cette branche majeure des arts décoratifs de l'Antiquité tardive. C'est, en effet, aux IV^e^, V^e^ et VI^e^ siècles qu'on peut attribuer la majorité de ces panneaux. Y fait exception une série de quatre magnifiques épisodes de la geste d'Héraclès, bordés d'un riche rinceau peuplé, découvert dans la ville de Homs et datable de la première moitié du III^e^ siècle (p. 243-254). Muni de ce livre richement illustré, en couleurs par les photos personnelles de l'auteur dans le musée et par des documents en noir/blanc de la DGAM de Syrie, le lecteur y devient un quasi-promeneur sous les portiques de la cour du musée de Maarrat al-Nu'man. À juste titre, l'ouvrage s'ouvre sur un « Hommage à Kamel Chéhadé » dû à Janine Balty (p. 13-16). Le dynamique et savant inspecteur de la DGAM fut en effet à l'origine aussi bien de la fondation du musée dans ce khân que du sauvetage de la grande majorité des objets du musée et des pavements de mosaïque qui en sont le fleuron. L'introduction, ensuite, présente brièvement la région, le bâtiment du musée et l'origine de ses mosaïques, pour s'étendre sur une « problématique de la recherche », ce qui rappelle d'emblée qu'il s'agit, à l'origine, d'un dossier de thèse de doctorat sous forme de catalogue. Les documents sont organisés en quatre groupes de panneaux découverts isolément ou ensemble : les mosaïques des édifices religieux (p. 19-215), – églises ou leurs annexes que leurs éventuelles inscriptions permettent parfois de qualifier plus précisément de monastère, de « dispensaire » ou de baptistère / « phôtistêrion » – ; les mosaïques d'édifices publics et domestiques (p. 217-234) ; les mosaïques issues de contextes architecturaux indéterminés (p. 235-317), dont les unes provenant de sites connus et les autres découvertes dans les environs de la ville de Maarrat al-Nu'man ou « anciennement conservées au Canada ». Ces dernières forment un groupe de 22 panneaux à décor géométriques et quatre figurés dont plusieurs reconstitués à partir de fragments précédemment découpés. Le tapis à semis régulier de fleurs à quatre pétales roses (p. 308-309, fig. 26) fait de deux panneaux accolés, avait un quasi-jumeau qui est resté au Canada (cf. G. Kellaris, « Thoughts on the Meaning of a "Decorative" Early Christian Mosaic », dans E. B. Aitken, J. M. Fossey (Ed.), *The Levant. Crossroads of Late Antiquity. History, Religion and Archaeology – Le Levant. Carrefour de l'Antiquité tardive. Histoire, religion et archéologie* (*McGill University Monographs in Classical Archaeology and History / Monographies en Archéologie et Histoire Classiques de l'Université McGill,* 22), Leyde, 2014, p. 423-443). Tous sont identifiés par leur emplacement au musée, puis soigneusement décrits et commentés. La liste des sites mentionnés – hélas sans carte géographique – est établie par ordre alphabétique comme l'ensemble du catalogue ; elle donne aussi les noms des sites en arabe, ce qui est fait également pour le *Sommaire* / table des matières (p. 3-4 et p. 347-

348). Le volume se clôt par des index des mots grecs et syriaques (deux inscriptions) tels que fournis par les nombreux et précieux épigraphes, et un glossaire-index dit des Mots techniques (p. 331-336), relevant surtout les motifs géométriques et figurés, mais passant sous silence quelques éléments pourtant remarquables. On y cherche p. ex. en vain, dans la série avec *cage* ou *corbeille*, les mots *rideaux* (Tell'Ar, p. 184-185) et *lampe* (Altamani'ah, p. 37-38) qui sont des figurations concernées par diverses discussions, même si *entrecolonnement* et *édicule* et *motif architectural* y sont. On cherche aussi, tant ici que dans l'index épigraphique (p. 127-129) *alphabet* ou bien *rouelle* ou *roue avec lettres* pour rappeler le curieux motif de remplissage en roue à 8 rayons en fuseau dont les segments portent chacun une lettre de l'alphabet grec, un ? M, un N ou Z, un O, et un P inversé (=q) (Oum Nir, p. 167) qui n'a appelé aucun commentaire par l'auteur ; deux autres « roue de tenture » à segments (Houad, p. 90 et Homs 1, p. 260) ont pourtant été soigneusement notées et commentées. Par ailleurs, pourquoi ne pas avoir relevé le terme « dispensaire » (Frikiya, p. 62-63) traduisant bien le grec « *therapia* » de l'épigraphe en mosaïque dans l'index d'Architecture où figurent pourtant *martyrion*, *diakonikon*, *bêma, baptistère* qui sont fournis par les inscriptions ou servent dans les commentaires. Dans cette même section d'index, *auberge* (Frikiya, p. 66 pour le grec « xeneon ») dite *hôtellerie* dans le titre du dossier (p. 64) manquent toutes deux. De même, plusieurs termes pourtant remarquables sont absents de l'index des p. 331 à 336 : *barque* (Oum Nir fig.12, 24, 31) ; *semis* (« parsemé de » est plus fréquent dans le texte ; ainsi les « semis » sont moins visibles alors qu'ils sont caractéristiques des pavements orientaux, et de Syrie du Nord en particulier) ; manquent de même *bipenne* ou *hache* (pourtant dans le texte pour Maaret Masrin, p. 223-4) et *clochettes* au cou de trois bœufs à bosse (Oum Harteine, fig.18 et p. 158). Ces dernières font partie des motifs apotropaïques, complètement absents des commentaires du livre, comme on aura l'occasion de le noter. Les ensembles les plus spectaculaires sont ceux des églises, par lesquels on commence. Les panneaux et tapis multicolores forment de grandes surfaces dont les contours s'adaptaient à l'architecture et à ses éléments portants et permettent donc de restituer quelques plans. Même si les deuxième (français-anglais) et troisième (arabe) pages de couverture insistent sur la nouveauté de l'approche par le contexte architectural, l'ouvrage n'apporte guère que deux nouveaux essais de restitution de plan, sur les six fournis, des églises de Altamani'ah, Hir esh-Sheikh, Houad, Ma'arata (église Sud), Oum Hartaine et Tell 'Ar, suivant l'ordre alphabétique adopté dans le catalogue. La première et la quatrième de cette énumération sont les nouveaux plans propres à cet ouvrage : les tapis et motifs connus y sont reproduits en photos couleurs dans leurs limites connues, et ce qui est conjecturé est dessiné ; cela a l'avantage de mettre en évidence la polychromie et surtout de clairement différencier les surfaces conservées, en photos, et les surfaces et compositions hypothétiquement restituées, en dessin noir sur le fond blanc. Ajoutons que l'on retrouve difficilement derrière *Altamani'ah* la transcription *Temanaa* ou *Tamanaa* utilisée dans d'autres publications, notamment celles de Rafah Joueijati (Univ. McGill, Montréal) sur le même site. Dans la bibliographie, il serait bon d'ajouter pour ce site la « Contribution de la mosaïque syrienne à l'iconographie chrétienne » de cette dernière, dans le volume d'E. B. Aitken et J. M. Fossey cité plus haut (p. 401-422). Personnellement, je restituerais d'ailleurs le plan de cet ensemble en situant la vaste surface en quadrillage de bandes dans une seule nef latérale, et non les deux, car on ne possède

que de très rares exemples, tardifs (VI^e^-VII^e^ s. en Phénicie et Palestine), où deux nefs entières portent exactement la même composition sur toute leur longueur. L'extrémité des collatéraux est à placer loin à l'Est, là où aboutit le demi-cylindre de l'abside, si ce n'était que pour permettre la vue intérieure sur le sanctuaire où l'autel est sur la corde de l'arc d'abside mais aussi parce que les chevets de la région, l'Apamène, n'ont pas d'abside très saillante. Le sixième de la liste est la reproduction d'une précieuse esquisse de levé, fait en urgence, conservée dans les archives de la DGAM, de ce qui ont pu être les vestiges d'une basilique à cinq nefs, à Tell 'Ar (ou Aar) (« Restitution de l'église », p. 177-179). Ces deux derniers sites ont l'avantage d'avoir été étudiés aussi par une autre enfant du pays, Rafah Joueijati (*supra*), ce qui permet d'intéressantes confrontations entre les résultats des deux chercheurs. Malgré la disparition des limites du bâti et des pavements dans la partie orientale de l'église « des Apôtres » de Tell 'Ar (p. 183), on y est certain de la rare présence de cinq nefs, la centrale plus large, séparées par des colonnes dont subsistait l'empreinte de la plupart des bases carrées. Tout au bout de la nef centrale, entre la huitième et la neuvième travée (p. 178-179), une surface plus élevée portait elle aussi un panneau de mosaïques, avec une inscription en son centre. Il n'y a pas lieu de s'étonner que A. Gharib, ingénieur de la DGAM, la nomme *bêma* sur son plan : le terme grec, ici transcrit en arabe, est systématiquement utilisé pour signifier un podium, une estrade ou une plateforme ; celle-ci devait porter l'autel. Outre ce *bêma* du sanctuaire, des églises syriennes possèdent aussi un « *bêma* de la nef » : c'est l'enceinte réservée au service de la Parole en avancée dans la nef centrale ; elle est, en effet, souvent – mais pas toujours – légèrement surélevée pour faciliter les lectures vers le peuple. La collection de Maarrat el-Nu'man en conserve un exemplaire dessiné dans le pavement (Heir esh-Sheikh, fig. 1 et p. 69). Pour les trois grands plans de Heir esh-Sheikh (p. 70), Houad (p. 84) et Oum Hartaïne (p. 152) repris de mes *Pavements* (Hir esh-Sheikh, pl.h.t. 6 ; Houad, pl.h.t. 8 ; Oum Hartaine, pl.h.t. 11), ils n'ont fait l'objet d'aucun ajout ou correction par rapport à ceux que j'avais réalisés (si ce n'est une flèche parfaitement parallèle au plan qui indique un « Nord » non indiqué par moi parce que non assuré) ; il n'y avait donc pas lieu de noter « d'après » dans la légende, car cette formule induit une intervention nouvelle, or, il n'y en eut pas. Il en va de même pour la légende de la fig. 1 de l'église de Tell 'Ar (p. 178) – chaque ensemble de mosaïques ayant sa propre numérotation de figures à partir de 1, on désignera les figures par la page où elles ont été imprimées, quitte à préciser en cas de figures multiples sur la même page – qui devrait se limiter à une formule telle « Croquis *du plan repéré par* A. Gharib de la DGAM ». De même, « d'après » est inadéquat dans les légendes des plans d'Altamani'ah (p. 33) et Ma'arata église Sud (p. 137) dont ils sont le « Plan restitué de l'édifice *par* F. Marchand », sans plus. En effet, ces deux propositions de plans, qui combinent fort habilement photos en couleurs et restitution graphique, en les mettant à l'échelle et les reproduisant dans leurs limites connues, ont été réalisées à l'intention du présent volume par Frédérique Marchand-Beaulieu de l'AOROC, ENS-CNRS, comme indiqué. Enfin, la légende de la fig. 1, p. 226 pour ce qui fut peut-être partie d'une maison, à Oum Jalal devrait être « Croquis *du plan des vestiges* » (plutôt que « de la maison », non assurée). Toutes ces découvertes, en effet, sont le fruit du hasard et ne constituent sans doute souvent que partie d'ensembles plus étendus dont seuls quelques vestiges furent concernés par les travaux qui les mirent au jour. La variété formelle de toutes ces images est, de prime

abord, déroutante pour le lecteur et le visiteur du musée. En même temps, c'est ce qui permet de mettre en évidence l'homogénéité de « l'école » locale de la mosaïque de la fin du IV^e^ au VI^e^ siècle. Ces dates, qui permettent de jalonner son développement, sont données par les inscriptions dans les pavements et par les parallèles avec d'autres pavements connus et datables par ailleurs. La conclusion (p. 319-321) reprend les grands traits de l'évolution du style, avec ses répertoires décoratif et figuré, tels que chaque dossier a pu les mettre en évidence. À propos de la stricte géométrie du dernier tiers du IV^e^ s. et du premier du V^e^ s., on doit insister sur son intense polychromie. L'illustration en couleurs de tous les panneaux du musée, réalisée par l'auteur, permet pleinement de la découvrir et l'apprécier. C'est l'apport majeur de cette publication : elle fait chanter la mosaïque, dont les couleurs de pierre ne s'altèrent pas avec le temps. Malheureusement, la nature des roches n'est pas indiquée ; seule la « brique » est mentionnée ici et là comme fournissant des tons orangés sombres. En revanche, la riche gamme en est toujours bien indiquée ; avec ses jaunes, orange, rouges, roses, crème, vert clair et noirs/gris sombres sur fond blanc lumineux, elle est d'ailleurs un des traits distinctifs de la mosaïque de pavement de Syrie du Nord. Son répertoire géométrique l'exalte, avec de caractéristiques motifs en arc-en-ciel, puis d'autres plus massifs dits « motifs d'argenterie » ou « d'orfèvrerie » qui suggèrent effectivement des joyaux sertis. Les tonalités des lacis et entrelacs serrés, habités de plantes et fruits, volatiles, quadrupèdes, poissons, barques, sont moins intenses mais restent fraîches. Les semis de boutons de roses, réguliers ou non, à effets de prairie fleurie et de tissus de soie brodés, vont servir de fond aux courses de quantité d'animaux, aux couleurs souvent fantaisistes. Lacis et entrelacs, souvent plus lâches, et « paysages animés libres » à semis, nombreux ici, se rencontrent aussi tout à fait ailleurs, sur l'Euphrate comme sur la côte libanaise. Les compositions héraldiques à animaux antithétiques sont les plus statiques et convient partout une atmosphère paisible. « Paisible » me paraît en effet plus approprié que « paradisiaque », car le terme, qui revient trop souvent, évoque, dans le contexte de la topographie chrétienne (voir *infra*), un lieu précis à l'Est, alors que ces compositions stables, en deux volets avec ou sans élément central axial, sont fréquentes sur toutes sortes de seuils et de zones de passage, de quelque côté que ce soit, dans et autour du pavement des églises et d'autres édifices. Ces compositions, placées sur des seuils et des zones de passage, peuvent avoir un rôle de gardiens, apotropaïques. Les figurations d'êtres humains ont une place discrète dans les paysages animés du Musée de Maarrat al-Nu'man : on note un paysan portant un paon (Homs 1, p. 257) et un meneur de « mulet » ou cheval ventru (Ma'arrata Nord). Pour ce qui est des personnifications, elles sont toujours plus rigides, comme celles des Saisons d'Oum Jalal (p. 229, en riches porteuses de leurs produits) et la saison « de l'automne » de Fa'loul (fig. p. 240 et à juste titre reproduite en première de couverture : un jeune homme aux boucles soignées et en toge et tunique brodée sans manches est chargé de ses fruits). À Ma'arrata église Sud (p. 139, fig. 24-25) dans un tapis d'entre-colonnement, le court buste de la Terre / « Gê » est comiquement schématisé ; il est flanqué de part et d'autre d'un jeune homme en tunique à manches dont l'un tient un agneau ou lapin – car il ne s'agit pas d'« un lièvre » (p. 138), ces animaux étant toujours caractérisés par de très longues oreilles et de longues pattes arrière. Il ressemble en revanche à ce que l'auteur décrit ailleurs comme un « curieux chien, juché sur l'arrière-train d'un sanglier (p. 137, fig. 21) – ; l'autre, légendé comme « de Mars » /

« Xanthikos », offre une couronne de roses et tient l'autre bras chargé de ce que je pense être de la laine de mouton fraîchement coupée plutôt qu'une « longue écharpe » (p. 138). Du même site encore on remarque, dans le sinusoïde à l'extrémité d'une bordure en rinceau peuplé, un buste à mi-corps, dit « de jeune homme » (p. 144), mais n'est-ce pas plutôt d'une jeune femme avec la coiffure à bandeaux (le portrait d'une donatrice) ? Parmi les quadrupèdes, domestiqués et sauvages, on notera, entre un lion mordant une gazelle couchée et un cerf dévorant un buisson, une femelle de canidé que la présence de deux petits enfants sous son ventre, identifiés comme « Rôas » et « Rômullos » permet d'identifier comme une louve (Frikya, p. 59-61), mais aussi un ours nommé « Héraklès » sorti d'une animalerie prestigieuse, peut-être royale ou d'un amphithéâtre car un double nœud en pare le cou (p. 305). Les extrémités d'un même joli nœud volent au cou d'un perroquet (Houad, p. 92) ; il confirme, avec les chiens à collier et laisse (Hawa, p. 220), les ânes bâtés (Aloubaïdah, p. 238), les chevaux richement caparaçonnés (Ma'arrata Sud, p. 137, fig. 21) et les bœufs à clochettes au cou (Oum Harteine, p. 152-157) qu'animaux domestiqués, sauvages et mythiques sont tous pris en compte. De toute évidence, le grand répertoire des formes du monde animé n'a cessé de s'enrichir de motifs d'origines diverses, sassanide, romaine ou égyptienne comme les nélombos des tableautins à sujet aquatique. Et, que ce soit dans les paysages animés libres ou dans les rinceaux et panneaux habités, les mosaïstes n'hésitent pas à les mélanger et les tourner dans tous les sens, comme dans l'ensemble particulièrement bigarré de Ma'arrata église nord (p. 144) ou à Tell Khanzir (p. 209) où de grosses carpes nagent entre les arbres, les boutons de rose et les chasses entre animaux. Les ovins auraient pu être observés de plus près. À plusieurs reprises sont identifiés comme « agneaux » des moutons corpulents, bien adultes, d'une espèce encore élevée en Syrie de nos jours, caractérisée par la grosse queue, parfois nouée, qui leur sert de réserve de graisse ; un « mouton à queue grasse » est pourtant convenablement identifié à Ma'arrata (p. 134), mais pas à Maarrat Bitar (fig. 1, p. 115 et fig. 1), ni à Kafer Tab (p. 100, fig. 8-9). Aucun agneau, ce nouveau-né du printemps, emblème de l'innocence, du sacrifice et du repas de fête, n'a encore une telle queue. Cette erreur d'identification a entraîné l'auteur sur plusieurs fausses pistes, brouillant ainsi la cohérence du programme d'ensemble du décor de l'édifice de culte chrétien oriental. Rappelons-le : dans le bâtiment d'église du christianisme oriental qui figure un microcosme, le sol est à l'image de l'œcumène. Le pavement sous nos pieds figure la terre habitée (avec végétaux, animaux, constructions), c'est-à-dire la nature telle que créée puis occupée par l'homme. C'est une terre qui est horizontale et se termine à l'Est par l'Éden et son jardin que connurent Adam et Ève et d'où jaillissent les quatre fleuves « du paradis ». À l'occasion, d'ailleurs, ces marqueurs du jardin d'Éden sont bien en place à l'extrémité orientale de la nef, comme l'Adam nommant les animaux au sol du Michaelion de Haouarte en Apamène (cf. *Les pavements…*, 1988, p. 112-114 et 485-489 avec autres exemples et reproductions.). Ainsi est-il inutile et même erroné d'interpréter un aigle, devant l'inscription de dédicace de la nef de l'église de Houad, comme « symbole » d'Adam et « symbole du Christ » et encore moins quand un phénix, à côté de ce même aigle, d'un bœuf à bosse et d'un lion précédé de multiples autres volatiles et quadrupèdes sur un semis de plantes, fleurs, rouelle et losanges, est, lui aussi, à la ligne suivante, proposé comme « symbole du Christ ressuscité » (p. 94). Quels que soient les habitants de l'œcumène représentés sur le sol des nefs de l'église, ils ne sont là que pour

affirmer leur appartenance à une topographie, une mappemonde grouillante et colorée, telle qu'appréhendée par les sens. On est dans un langage intensément ornemental mais dont les composantes figurées sont terre à terre. Le pavement de l'église orientale n'est ainsi pas le lieu matériel de notre « au-delà » ni de notre « vie éternelle », ni de notre résurrection ou « salut » (Préface de J.-P. Sodini, p. 9-10) ; il n'a rien d'eschatologique ni de « visionnaire ». Pour le détail, la note 49, p. 43 affirme ainsi que les mosaïques « du sanctuaire sont ornées de motifs qui évoquent l'atmosphère paradisiaque et la résurrection » et se réfère à mes *Les pavements…*, 1988, p. 485-488, or ces termes en sont absents. Les textes qui mettent en parole cette cosmographie reproduite à l'échelle de l'édifice de culte ont été identifiés. Ils nous viennent de grands noms et œuvres littéraires et liturgiques du monde chrétien oriental – en particulier *La Topographie chrétienne* de Cosmas Indicopleustès et *l'Hymne à la cathédrale d'Édesse* (cf. A. Grabar, « Le témoignage d'une hymne syriaque sur l'architecture de la Cathédrale d'Édesse au 6e siècle et sur la symbolique de l'édifice chrétien », *Cahiers archéologiques* 2 [1947], p. 29-39). L'hymne dit en particulier que « le temple (c'est-à-dire l'église) » … est « dans sa petitesse semblable au vaste monde » – et ils concordent. Il n'y a donc pas lieu de changer ce concept de base à chaque nouvelle interprétation du programme décoratif d'un bâtiment d'église en Orient, même si sa mise en place connaît des variantes. Ce n'est d'ailleurs pas une nouveauté. La notion du temple-microcosme se rencontre ailleurs, notamment dans le monde pharaonique où des colonnes-arbres, dès la Ve dynastie, soutiennent des plafonds étoilés ; le célèbre zodiaque figuré sur le plafond du temple de Denderah en est une expression particulièrement sophistiquée. Nous le retrouvons dans toutes les églises orientales et byzantines avec, bien sûr, d'autres mises en image du « ciel ». S'il ne reste rien du décor des parties hautes de la salle de réunion de la maison des Chrétiens, datant d'environ 241 de notre ère à Doura Europos, y était bien conservé un ciel bleu étoilé peint dans le baptistère, sur son plafond et dans la voûte de sa cuve baptismale. Soulignons surtout que les dispositifs liturgiques de cette plus ancienne église d'Orient sont fondateurs et montrent déjà que l'autel se situe du côté oriental de la salle communautaire ; ce principe régit toutes les reconstitutions et descriptions dans l'ouvrage de K. Abdallah, sans cependant que cela soit dit d'avance. Il faut le rappeler si ce n'est que parce qu'il n'en va pas de même dans toute la moitié occidentale de la Méditerranée (à ce propos, on me permettra de renvoyer le lecteur à P. Donceel-Voûte, « Le fonctionnement des lieux de culte aux VIe-VIIe siècles : monuments, textes, images », dans *Acta XIII. Congressus Intern. Archeologiae Christianae,* Split-Vatican, 1998, t. II, p. 97-156 ; « La mise en scène de la liturgie au Proche Orient IVe-IXe s. : les "provinces liturgiques" », dans *The Christian East, its Institutions and its Thought = Orientalia Christiana Analecta*, 251 [1996], p. 313-338 ; et « West and East: The Image in Context and the Iconographical Programme of the Church Building », dans *Akten des XIV Int. Kongr. für Christliche Archäologie 2000*, Wien-Vatican, 2006, p. 3-41). Certains signes dans le pavement jouent un rôle de marquage au sol. En lien semble-t-il avec le mouvement *hic et nunc* des occupants de l'édifice, et donc avec la liturgie, ce marquage organise en partie le décor. Il en va ainsi des motifs sécuritaires et apotropaïques, aux formes variées, qui sont surtout près des portes et passages. Il est regrettable que l'auteur passe ce rôle sous silence, en particulier dans son projet de mise en contexte des mosaïques dans l'architecture (voir mon « Barrer la route au Malin : une typologie des stratégies

utilisées. Images et signes à fonctionnement sécuritaire sur support fixe dans l'Antiquité tardive », dans le volume déjà cité de E. B. Aitken, J. M. Fossey (Ed.), *The Levant. Crossroads of Late Antiquity. History, Religion and Archaeology*, Leyde, 2014, p. 348-399). De même, la catégorie iconographique des kiosques ou pavillons (Tell Khanzir, p. 208-209) est à étudier dans ce sens. Ces charmantes structures, intensément décoratives, présentent de nombreuses variantes : en façade à fronton, ou en retour d'angles sur deux ou quatre ou six colonnes, reliées par des balustrades simples ou grillagées ou par des architraves, des arcs courbes ou brisés, d'où pendent parfois de riches tentures, abritant ici une vasque, là un animal ou un trône, avec des cierges ou lampes suspendues allumées, ces pavillons sont toujours bien en vue, sur l'axe ou en duo se répondant de part et d'autre. On note leur présence surtout dans le chœur devant le sanctuaire quand le contexte est ecclésiastique. Il me semble alors indiqué d'y voir des signalisations d'un emplacement précis, en l'occurrence la place des lecteurs et de leurs éventuels lutrins. C'est l'emplacement qui s'impose à Altamaniyah (p. 33, fig. 1 ; voir la contribution de Rafah Joueijati citée plus haut, fig. 5, p. 415). À Hir esh-Sheikh, c'est aussi là qu'est la place en exèdre du « bêma de la nef » (en syriaque « *bîm* » ou « *bômô* », p. 70, fig. 1). À l'Est de la nef de l'église des Saints-Martyrs de Tayyibet el-Imam (cf. A. Zaqzuq, M. Piccirillo, « The Mosaic Floor of the Church of the Holy Martyrs at Tayyibat al-Imam-Hamah, in Central Syria », *Liber Annuus* 49 [1999], p. 443-464), trois pavillons sont alignés ; ils pourraient être ces « trois lieux de la lecture » dont nous parlent précisément certaines liturgies : lecture de l'Évangile toujours au centre et celles de l'Apôtre et du Prophète de part et d'autre (cf. *Les pavements…*, 1988, p. 510-515). Ces trois exemplaires à Tayyibet el-Imam ont été utilisés dans la lecture iconologique de l'édicule / pavillon de Tell 'Ar par M. Abdallah et Mme Joueijati (« Contribution de la mosaïque syrienne… », p. 407-410), sans que leur multiplicité soit interrogée. Ainsi la partie ouest de la nef n'a-t-elle pas la même fonction que celle à l'Est – et il est inexact que toute la nef centrale soit avec le sanctuaire au cœur de la liturgie, comme l'écrit M. Sodini (p. 10) : sa partie ouest, jusqu'à l'emplacement des lieux de lecture fonctionne comme les bas-côtés ; quant au narthex syrien c'est un carrefour, un vestibule que rien pour l'instant ne permet d'assimiler au microcosme des nefs, chœurs et sanctuaire – ; celle-ci est un chœur de plain-pied ou élevé, plus ou moins clairement délimité, et elle était occupée surtout par des membres du bas clergé, les lecteurs et psaltes en particulier. En revanche, le reste de la nef principale et des collatéraux appartient au « peuple » ; les fidèles peuvent avancer jusque tout contre les lieux des lectures dans la nef centrale et occupent l'ensemble (sauf cas de petites enceintes ou zones atypiques) des bas-côtés. Tout cela n'a rien d'une formule mathématique ; chaque église a ses particularités formelles et même fonctionnelles et la partie de la liturgie qui concerne les mouvements et stations des divers membres de la communauté est une combinaison variable de leurs données de base. Il reste que l'emplacement d'un podium, d'une enceinte ou d'un motif particulier sur l'axe, plus ou moins « au centre » de la nef centrale, peut être lu comme suggérant « Jérusalem au centre de la terre / de l'œcumène », le champ sémantique auquel appartiennent les nefs et leur ornementation étant, comme déjà dit, topographique. La ville sainte était en effet, non seulement pour les chrétiens mais aussi pour les juifs et les musulmans, au centre de la carte de la terre, ce qui se retrouve dans leurs mappemondes médiévales. Une enceinte ou plateforme en fer à cheval, au centre d'une

église comme celle de Heir esh-Sheikh (p. 69-70), permet bien de proposer une préfiguration précise par le Cénacle, représenté en fer à cheval dans les scènes, orientales, de la Pentecôte. Le titre assez cryptique du chapitre des « Mosaïques issues de contextes architecturaux indéterminés – Mosaïques anciennement conservées au Canada », demande des éclaircissements. Pour la simplicité, je traduis le paragraphe rédigé par George Kellaris, dans *The Levant. Crossroads of Late Antiquity* … (p. 423, note 1), en attendant que le Prof. John M. Fossey et lui-même terminent la publication détaillée de cette collection et de son épopée. « *Les mosaïques de Montréal sont 86 fragments de mosaïques de pavement chrétiennes, importées illégalement au Canada, et saisies en 1996 et 1998 par les Douanes du Canada. Les 54 fragments de la saisie de 1998 étaient entrés dans le pays en 1990 (ce qui explique leurs numéros d'inventaire [commençant par 1990, les autres portant des numéros commençant par 1996]). Les deux lots furent étudiés par le Professeur John M. Fossey, professeur d'Archéologie classique à l'Université McGill et son équipe, à laquelle j'ai eu l'honneur de participer. Sur la base de données internes (inscriptions, dates, noms de personnes et style) l'équipe put assurer que tous les 86 fragments (une surface totale d'environ 285 m^2) avaient été pris dans des églises chrétiennes anciennes et des bâtiments comparables situés en Syrie du Nord-Ouest ; ils sont datables de la fin du V^e / début du VI^e siècle de notre ère et étaient sans doute originaires du diocèse d'Epiphania (Hama moderne). Aujourd'hui les mosaïques sont de retour en Syrie, sauf pour deux fragments que la République Arabe Syrienne a gracieusement voulu offrir au Canada en prêt à long terme et qui sont exposés au Musée des Beaux-arts de Montréal* ». L'exposition de ces antiquités organisée à l'Université McGill en 2006 et la rencontre internationale qui se déploya alors sur les universités de la ville – McGill, Concordia et de Montréal –, sur le Collège théologique diocésain de Montréal, sur le Musée des Beaux-Arts et sur l'église antiochienne Saint-Georges, rencontra un accueil enthousiaste, particulièrement émotionnel de la part du public originaire elle-même du Proche-Orient et des communautés chrétiennes orientales, qui furent de toutes les fêtes et manifestations à leur propos. Ainsi la liste des contributeurs à la réalisation du projet de colloque et d'exposition couvre-t-elle une page entière de la publication des actes, réalisée avec succès. La célébrité internationale acquise par cette partie de la collection aujourd'hui aux bons soins des habitants de Maarrat al-Nu'man est une bonne chose. Elle permettra d'autant mieux de promouvoir ce bel et important ouvrage. Il ne manquera pas de susciter auprès de chaque lecteur d'autres commentaires encore, selon les intérêts et curiosités de chacun, et apportera à ces œuvres d'art un maximum du sens dont la perte du contexte d'origine les a dépourvus. Pauline DONCEEL-VOÛTE

Achim LICHTENBERGER & Rubina RAJA (Ed.), *Byzantine and Umayyad Jerash Reconsidered. Transitions, Transformations, Continuities*. Turnhout, Brepols, 2019. 1 vol. broché, 291 p., ill. (JERASH PAPERS, 4). Prix : 80 €. ISBN 978-2-503-58024-1.

La série des *Jerash Papers*, inaugurée en 2018 avec un premier volume consacré à l'histoire et l'archéologie de la ville (cf. *AC* 88 [2019], p. 456-459) et un second portant sur la période *Middle-Islamic*, se voit maintenant augmentée d'un troisième volume sur Jérash à la fin de l'époque byzantine et au début de l'Islam. On y découvrira sept

such as, *e.g*., actors and objects in commercial exchange, specific social relations, linguistic phenomena, or ideological/religious systems, greatly benefit from the application of such analysis. Some contributions in this volume, which extensively used epigraphic and papyrological sources, amply demonstrate that network analysis is particularly fruitful when such comprehensive and extensive *corpora* of evidence are available. Secondly, there may be a lurking danger of translating complex human interactions into a general notion of "networks", often too closely reflecting the understanding and practices of networks in action in the 21 century. Networks imply an interconnected group of individuals, who somehow interract with each other, develop social and professional contacts, and often work toward achieving the same goal. Yet, individuals, even within networks, often tend to pull in their own directions, while personal initiative, opportunism, fortitude, greed, efficiency, incompetence, etc., may sometimes be more influential than connectivity in shaping the courses of events and processes. Furthermore, due to often incomplete data or their ambiguity, there is always a danger of reconstructing networks as they *should have been* in ideal circumstances, rather than as they *actually were*. Undoubtedly, as a counterbalance, it would have been beneficial to include in this collection of papers an example of a network perceived as being inefficient, under-stress or, ultimately, counter-productive. Finally, assuming a commonality of networking and connectivity in the ancient world may inadvertedly introduce over-positive generalizations, in which politically, socially and economically interconnected peoples, landscapes and objects become sets of "systemic" associations. Nevertheless, the editors are to be congratulated for gathering in this volume valuable and thought-provoking contributions while the contributors should be applauded for exploring new methodological avenues in studies of the ancient world.

Zbigniew T. FIEMA

Nanouschka Myrberg BURSTRÖM & Gitte Tarnow INGVARDSON (Ed.), *Divina Moneta. Coins in Religion and Ritual*. Londres – New York, Routledge, 2018. 1 vol. relié, XVI-257 p., 96 fig. coul. Prix : 115 £. ISBN 9781472485922.

Ce volume, édité par deux de nos collègues scandinaves, est issu d'une table ronde intitulée « *Divina Moneta: coins finds in religious contexts* » qui s'est tenue à Taormina lors du XV^e^ congrès international de numismatique (2015). Il regroupe treize contributions traitant de l'usage de la monnaie dans un cadre rituel, et ce dans différentes cultures et à des époques différentes. Ce petit livre d'à peine 250 pages montre qu'il n'est pas nécessaire à un recueil d'analyses transversales (temps/espace) d'être épais pour soulever des problématiques majeures et devenir un classique de l'anthropologie. Trois aspects y sont explorés : les monnaies au sein des rituels, les monnaies en tant qu'objets sacrés en opposition à leur usage profane, et finalement le sens que l'on peut donner aux offrandes monétaires. Les études nous mènent donc de l'Âge du Fer (2 contributions) aux Temps modernes (2), en passant par l'époque romaine (3) et le Moyen Âge (6). Dans son introduction, N. M. Burström évoque l'opposition entre « fonctionnalisme » et « ritualisme », les monnaies constituant effectivement une catégorie formelle à cheval sur les deux concepts puisqu'elles peuvent aussi bien être fabriquées pour des raisons strictement économiques que pour servir de marqueur

social à valeur ostentatoire. Les dépôts cultuels, note-t-elle, apparaissent aussi bien sous la forme de monnaies isolées trouvées éparses dans des niveaux archéologiques que sous la forme de petits ou grands assemblages alors qualifiés de « dépôts » ou de « trésors ». Mais nous verrons que leur statut économique est, dans bien des cas, sujet à discussion. En tant qu'offrandes, les monnaies se rencontrent dans un grand nombre de contextes : des tourbières, des marais, des temples, des monuments, des tombes, des églises, des habitats ou des navires. Les monnaies sont encore utilisées de nos jours pour des raisons rituelles ou semi-rituelles, par exemple sous la forme de dons lors de la quête dans les églises, par leur jet dans des fontaines ou leur fixation dans des « arbres à monnaies ». Dans tous les cas, la distinction doit être faite entre les usages religieux et ceux qui relèvent de simples rituels, éventuellement sans rapport direct avec la sphère religieuse. Il s'agit alors de gestes profanes ritualisés (par exemple le tirage au sort par le lancer d'une monnaie avant un match de football). À un certain moment donc, la monnaie a été reconnue comme un potentiel « instrument de dévotion », une sorte d'outil permettant la réalisation de pratiques dévotionnelles. Toutefois, la découverte de monnaies dans les « lieux de culte » revêt plusieurs significations : si elles conviennent effectivement à la pratique religieuse, elles sont en même temps un outil économique destiné à l'entretien du temple ou de l'église. Deux textes, placés dans la première partie, sont consacrés à l'Âge du Fer. La contribution de D. Wigg-Wolf (p. 13-29), traite de la « mort rituelle» (*ritual killing*) des monnaies dans des contextes religieux. Il est méthodologiquement important et mérite qu'on s'y attarde quelque peu. Dans un premier temps, l'auteur s'attache à tenter de définir ce que recouvre le terme « rituel ». Il conclut que peut être considéré comme rituel « un acte ou une série d'actes répétés régulièrement, et réalisés selon un protocole précis ». Dès lors, il existe des quantités de gestes ritualisés qui n'entretiennent strictement aucun rapport avec la sphère religieuse. De ce fait, un acte identifié comme rituel ne signifie en aucune façon que nous pouvons lui accorder un contenu religieux. L'interprétation des regroupements sous forme de dépôts de monnaies de l'Âge du Fer (par opposition aux monnaies isolées) peut s'interpréter de différentes manières. Ainsi, les hémistatères découverts dans l'ossuaire laténien de Ribemont-sur-Ancre ne peuvent être considérés comme relevant de dépôts de monnaies : elles s'y trouvaient prosaïquement parce qu'elles faisaient partie de la panoplie d'un guerrier mort. Le geste est à rapprocher de ceux mis en évidence à Illerup Ådal, au Danemark, où ont été découverts dans une tourbière les équipements d'une armée vaincue au début du III^e^ s. ap. J.-C. Les 199 monnaies récoltées étaient pour la plupart réunies dans des bourses suspendues à des ceinturons : il ne s'agit dès lors pas de dépôts « de monnaies », mais tout au plus de l'exposition d'équipements militaires. L'interprétation de monnaies isolées, ou supposées telles, est différente. Ainsi, dans le sanctuaire trévire du Martberg, 8.500 des 13.000 monnaies ont été découvertes dans le sanctuaire. Parmi celles-ci, de nombreux exemplaires témoignent d'un « ritual killing » attesté par la présence d'un ou plusieurs coups de burin. Cette pratique, qui touche près de la moitié de l'or, un tiers de l'argent, mais seulement un faible pourcentage des potins et des pièces de bronze, est totalement absente de l'habitat adjacent, pourtant contemporain. Assez curieusement, au Martberg, c'est assez systématiquement le revers, montrant un cheval – symbolisant peut-être la royauté – qui a reçu un coup. D. Wigg-Wolf évoque assez logiquement l'hypothèse du

substitut d'un sacrifice animal : à Manching, en Bavière, les archéologues ont effectivement observé que les Celtes fréquentant le sanctuaire avaient sélectionné des monnaies sur lesquelles figure un cheval, un type pourtant absent du répertoire régional. Ces monnaies équines furent déposées en même temps que des harnais, des crânes de chevaux et même une statuette en bronze du même animal. La relation est ici sans équivoque. Dès lors, il semble assuré que les monnaies ne sont pas déposées comme un simple outil économique, mais bien comme un symbole possédant un sens caché, par exemple la victime à sacrifier. Le phénomène évolue avec l'arrivée des Romains. C'est alors le visage de l'empereur qui reçoit le coup signifiant la mise à mort rituelle de la monnaie. Il s'agit alors de la négation de sa valeur monétaire, celle qui est garantie par la présence de l'effigie impériale. Un autre élément remarquable est un changement significatif dans la pratique de déposition, mis en évidence à Möhn où les dépôts de monnaies se poursuivent jusqu'au II^e^ s. Toutefois, à partir du milieu du I^er^ s., les monnaies ne sont plus déposées en évidence sur le sol (ou dans des bourses suspendues à des poteaux), mais regroupées dans des fosses. Il s'agit sans doute d'une autre façon de mettre à mort les monnaies : étant cachées, elles ne sont désormais plus récupérables. M. Nick (p. 30-48), de son côté, tente de classifier les contextes archéologiques qui peuvent être considérés comme témoignant d'activités cultuelles. Il insiste sur la logique de l'Âge du Fer, fort différente de la nôtre, tout en rappelant que les rituels ont également un rôle social, celui de maintenir une certaine cohésion de la société. L'auteur souligne également l'importance accordée aux milieux aquatiques, ceux du site éponyme de La Tène bien sûr, mais également ceux de Zurich où furent découverts deux « *Potinklumpen* » totalisant 75 kg et réunissant l'un 17.200 et l'autre 18.000 potins. Ces ensembles hors-norme sont interprétés comme des dépôts venant d'un temple, volontairement fondus puis déposés dans le lac. Claudia Perassi (p. 49-67) se penche sur les monnaies et leur place lors du baptême dans l'Antiquité tardive, partant du canon 48 du concile d'Iliberri/Elvira en Bétique (IV^e^ s., ou plus tard) interdisant au clergé de gagner de l'argent lors des baptêmes. La coutume de placer des monnaies dans le bassin baptismal est attestée par cinq occurrences (Malte, Italie, Allemagne, Ukraine) ; on aurait pu ajouter le bassin de la cathédrale de Reims, qui a livré plusieurs centaines de monnaies tardoromaines. L'auteur examine minutieusement les contextes stratigraphiques et arrive à la conclusion que les monnaies déposées dans les fonts baptismaux n'étaient en aucune manière destinées à acheter ou à vendre la grâce divine ; du reste, étant constituées de piécettes de bronze, elles représentent une valeur vraiment dérisoire. Quelle signification revêt dès lors la présence de monnaies dans les bassins de groupes épiscopaux tardoantiques ? Cl. Perassi propose quatre alternatives à la simple explication économique : les monnaies seraient des offrandes et renverraient aux fontaines et bassins thermaux, liés au pouvoir purificateur de l'eau ; elles serviraient à renforcer le pacte solennel de la *renuntia Diabolo*, rite qui oblige le nouveau baptisé à pratiquer le bien ; elles seraient des amulettes témoignant de rituels d'exorcisme ; les monnaies finalement marqueraient un rite de passage, le baptême étant vu comme une renaissance. Elles renverraient alors à l'« obole à Charon ». La contribution de R. Kelleher (p. 68-86) part d'un texte anglais de 1307 à propos de la « mort » d'une monnaie par pliure : la source narrative spécifie qu'un condamné par pendaison, une fois mort, a fait l'objet d'un geste spécifique, celui de voir plier un denier au-dessus de sa tête, « suivant la coutume anglaise » précise le

document. Or le même condamné portait dans sa ceinture une autre monnaie qu'il avait lui-même pliée précédemment, toujours au-dessus de sa tête, lors de son incarcération « en l'honneur de saint Thomas afin qu'il le libère ». De nombreuses « mises en scène » ont été relevées, comme des monnaies pliées ayant en quelque sorte servi de « bourse » puisqu'elles contenaient des petits morceaux d'autres pièces. Un gros d'argent écossais plié renfermait même un denier de la République romaine. Au Moyen Âge, en effet, les monnaies romaines avaient un pouvoir apotropaïque : elles protégeaient par exemple les enfants de la sorcellerie. De ce fait, elles étaient parfois déposées dans des tombes. De même, une monnaie pliée conservait un reste de corde, une pratique bien attestée dans la littérature médiévale insulaire, précisant qu'elles étaient attachées au cou lors de crises d'épilepsie. Dès lors, il semble assuré que l'usage de pièces pliées ne se limitait pas aux seuls lieux de culte. C. Houlbrook (p. 87-107) traite d'une spécificité britannique très étonnante, celle des arbres à monnaies, également évoqués par D. Wigg-Wolf. On relève en Grande-Bretagne trente-quatre sites réunissant deux cents « arbres à monnaies ». Une enquête détaillée menée entre 2011 et 2013 a permis de dénombrer 165.360 monnaies, dans leur immense majorité de simples pennies de cuivre, plantés de chant dans le bois, les unes contre les autres, au marteau ou à l'aide d'une pierre. Le rite n'a rien de bien archaïque : le site le plus ancien, dans les Highlands d'Écosse, est attesté en 1775. Au départ, les monnaies étaient fixées à l'aide d'une bande de tissu par des pèlerins venant visiter une fontaine miraculeuse. Le phénomène se développe à la fin du XIX^e^ s., mais la majorité des arbres à monnaies sont postérieurs à 1990/2000, voire à 2010. Ils font rarement l'objet d'un rituel planifié. En effet, en 2016, seulement 17 % des déposants avaient déjà visité un autre arbre à monnaie. Dès lors, la plupart des « pratiquants » découvrent l'existence du rituel au cours d'une simple promenade. Le geste est souvent fait par imitation « parce que d'autres l'on fait avant », mais d'autres explications sont données, comme le simple plaisir esthétique de contribuer à la création d'une sculpture en plein air. On est alors bien loin de rituels à caractère religieux. La deuxième partie du volume traite de l'ambivalence des monnaies, évoluant entre objets séculiers et objets sacrés. On a ainsi donné de nombreuses explications à l'exportation de monnaies au-dehors des frontières de l'Empire (commerce, cadeaux diplomatiques, rançons et pillages). Helle Horsnaes (p. 111-124) s'intéresse à leur usage une fois qu'elles sont parvenues chez leurs destinataires. L'auteure examine les contextes de deux sites cultuels en milieu humide, et constate que malgré l'abondance de monnaies celles-ci ne sont pas déposées en tant qu'artefacts économiques, mais bien, une fois encore, en tant que bourses appartenant à des panoplies de guerriers vaincus. R. Naismith (p. 142-159) évoque de son côté les richesses de l'Église au Moyen Âge, en fondant son raisonnement sur les représentations de monnaies, par exemple celles offertes par les Rois Mages sur des peintures murales ou des mosaïques. On trouve ainsi, dans les vitraux de la cathédrale de Chartres, comme uniques cadeaux offerts par les mages à Marie et à Jésus, des monnaies d'or islamiques, le seul or circulant alors en Occident. Les fonctions votives et économiques de la monnaie au sein de l'église anglaise au Moyen Âge sont connues dans la littérature (M. Allen, p. 160-173). L'auteur examine la valeur des monnaies offertes et l'impact économique des pèlerinages. On observe ainsi, sur certains sites, un déplacement des zones de pertes de monnaies, documentées à l'aide du détecteur de métaux. Des prospections à grande échelle sur des sites occupés de *c.* 973 à 1544

(11 sites religieux, 362 sites laïques) montrent, grâce aux milliers de découvertes éparses, deux « pics de religiosité », l'un entre 1351-1412, l'autre entre 1464 et 1544. Saint Augustin utilise la métaphore du Dieu monnayeur : les hommes sont des *nummi Dei* car frappés à son effigie. Il renvoie ainsi au célèbre « rendez à César… » (Matthieu 22, 15-21). L. Travaini (p. 174-189) traite de la sacralité et de la pureté de l'alliage des monnaies, ces dernières témoignant de l'intégrité morale de l'autorité émettrice. Dans la troisième partie du volume, les textes se concentrent sur la valeur et le sens des offrandes. Mais toutes les offrandes faites aux dieux, ou à Dieu, ne sont pas de bon aloi. F. Kemmers (p. 193-208) s'interroge sur la pratique de déposer des monnaies fausses dans des contextes votifs d'époque impériale. Elle part de l'observation qu'autrefois dans les églises, la quête réunissait des monnaies étrangères, souvent sans valeur, des pièces fausses, des substituts comme des boutons, soit de manière délibérée, soit par incapacité financière. L'auteure examine la production de faux sous l'Empire, en traitant d'abord des monnaies coulées. Elle constate sur un certain nombre de sites une surreprésentation de cette catégorie, sans pour autant que cela soit systématique. F. Kemmers note que certains sanctuaires celtiques ont sans doute produit des monnaies à leur seul usage, peut-être émises lors de cérémonies publiques spécifiques. L'auteure insiste sur le caractère « barbare » – elle parle de « deviant style », spécificité autrefois attribuée à une incapacité technique ou à un désintérêt des graveurs pour le naturalisme romain, qui impliquait alors un statut culturel et moral inférieur à celui des civilisations « classiques ». Au contraire, le style « déviant » serait parfaitement volontaire, et ne témoignerait pas d'une incapacité technique, mais bien d'un marquage identitaire. Elle soutient en effet que l'usage du style « déviant » est délibéré et qu'il relève d'un système d'allusions et d'appropriations des prototypes mis en œuvre par les élites locales en vue de se positionner dans un monde soumis à un nouveau leadership. F. Kemmers note que « l'alliage […] détermine également la couleur de la monnaie, un élément qui revêt d'importantes connotations symboliques. Refondre des monnaies existantes pour créer à partir d'elles de nouvelles pièces est un puissant moyen de se les approprier ». On note du reste que les imitations, dans de nombreux cas, étaient déposées dans des contextes à forte connotation rituelle (puits, rivières, marais, tombes, certains trésors). De ce fait, il est possible d'évoquer un contexte ritualisé pour la production de ces monnaies, du moins dans un certain nombre de cas. La passionnante contribution de Svein H. Gullbekk (p. 209-227) relève des « gender studies ». Elle montre l'usage fait par les femmes de Scandinavie entre *c.* 1150 et 1400 des monnaies dans le cadre des pratiques dévotionnelles. Au Moyen Âge, le concept dominant est la division de la société entre chevaliers, clercs et paysans. Il n'existe pas de place spécifique pour la femme. Pourtant, si la société est profondément misogyne, la littérature médiévale scandinave montre au contraire des femmes à poigne, indépendantes, en charge des maisons comme des affaires financières. Même si dans les églises la ségrégation sexuelle est évidente, puisque les femmes sont en quelque sorte « parquées » avec les enfants dans la travée nord, la répartition spatiale des monnaies montre qu'elles étaient utilisées par les hommes comme par les femmes. Lorsqu'on examine les dénominations, on constate qu'il s'agit systématiquement de petites valeurs. Plutôt que d'y voir un traceur économique, l'auteur évoque une probable influence de la Bible : pendant tout le Moyen Âge, la parabole de la « mite » de la pauvre veuve (Marc, 12, 41-44) servirait de modèle d'offrande garantissant le

salut. Il est symptomatique de relever que bien souvent le clergé se plaint auprès des pouvoirs politiques de la faible valeur des monnaies émises, provoquant *ipso facto* une baisse de leurs revenus. Les prêtres insistent dès lors pour que les aumônes soient payées en monnaies étrangères, par exemple des esterlins anglais ; en 1424 un texte interdit même aux femmes d'utiliser des monnaies de cuivre n'ayant plus cours, montrant la fréquence du phénomène. On aurait pu penser que la Réforme aurait mis un terme à ces pratiques. Il n'en est rien : en Finlande, la plupart des 13.500 monnaies trouvées dans des églises sont des cuivres d'époque moderne, comme le montre F. Ehrnsten (p. 228-248). Les usages magiques de la monnaie se poursuivent plus tard, même si la Réforme, et plus spécifiquement le luthéranisme, tente de faire disparaître ces usages magiques. De nouvelles pratiques se font alors jour. En Finlande, par exemple, et dans d'autres zones périphériques, les croyances aux puissances surnaturelles sont encore fort vivaces jusqu'au XX^e^ s. Elles ne dérivent pas toutes de la théologie chrétienne, mais plus prosaïquement de l'interaction entre différentes formes de perception du monde. On parle alors de « religion vernaculaire ». Dans la vie quotidienne, les monnaies peuvent avoir un pouvoir magique, parfois lié au métal (le plomb est souvent considéré comme maléfique). En outre, la présence sur la monnaie de l'image du souverain est considérée comme un élément protecteur, le prince étant thaumaturge de droit divin. En Écosse, les monnaies de la reine Victoria (1837-1901) étaient considérées comme une panacée universelle parce qu'elles portaient l'image de la reine. Dès lors, les monnaies peuvent être chargées de divers pouvoirs magiques et servir de substituts : c'est l'hypothèse retenue pour les monnaies données aux morts, censées les protéger des puissances maléfiques. C'est également le cas pour les monnaies déposées lors de la quête : les monnaies « offertes » ont perdu leur signification d'outil économique. La monnaie donnée n'est dès lors plus un moyen de paiement basé sur sa valeur libératoire, mais comme un intermédiaire métallique – monnaie obsolète ou simple bouton, mais de métal – chargé de manière occulte lorsqu'on demande aux forces naturelles ou à des saints « spécialisés » la santé ou une bonne récolte. Jean-Marc DOYEN

Aldo BORLENGHI, Clément CHILLET, Virginie HOLLARD, Liliane LOPEZ-RABATEL & Jean-Charles MORETTI (Dir.), *Voter en Grèce, à Rome et en Gaule. Pratiques, lieux et finalités*. Lyon, MOM Éditions, 2019. 1 vol. 20,5 x 29,5 cm, 526 p., ill. (HISTOIRE ET ÉPIGRAPHIE, 1). Prix : 50 €. ISBN 978-2-35668-062-4.

S'il est une pratique caractéristique des démocraties, c'est bien le recours au vote pour prendre des décisions de nature collective, comme par exemple l'organisation d'élections. Et, quoique certains en pensent, un nombre non négligeable de contextes publics de l'Antiquité y recouraient. Faut-il parler de « rite » auquel elle confère toutefois une « coloration démocratique », comme le propose Virginie Hollard à propos du vote dans la Rome des débuts de l'Empire, avec un retour sur les pratiques républicaines (*Le rituel du vote*, Paris, 2010) ? Le sujet intéresse grand monde et divise les chercheurs comme on le verra. Le présent volume n'est pas une synthèse : c'est la collection de contributions présentées lors de réunions scientifiques tenues à Lyon de 2012 à 2014 autour de l'acte de vote dans l'Antiquité. Un délai certain marque une publication en

suscite des vocations et conduise à la réalisation de nouveaux corpus (on attend notamment avec impatience la publication de celui de Lyon dont l'auteure a dirigé le projet de recensement et d'étude pour le Laboratoire ArAr [UMR 5138], en 2019).

Pascal VIPARD

Francisco AURA JORRO, Alberto BERNABÉ, Eugenio R. LUJÁN, Juan PIQUERO & Carlos VARIAS GARCÍA, *Diccionario Griego-Español, Anejo VII. Suplemento al Diccionario Micénico (DMic.Supl.)*. Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2020. 1 vol. broché, 425 p. Prix : 32,69 €. ISBN 978-84-00-10656-0.

Les deux gros tomes (480 et 478 p.) du *Diccionario Micénico* de Francisco Aura Jorro ont paru en 1985 et 1993. Ils sont devenus la référence lexicographique indispensable pour tous les termes attestés par la première écriture grecque connue, le syllabaire linéaire B (derniers témoignages vers 1200 avant J.-C.). Depuis lors, en une trentaine d'années, les changements se sont accumulés grâce aux fouilles, réexamens épigraphiques et à un intense travail philologique, historique et archéologique sur le matériel mycénien. De là, des découvertes importantes de tablettes ou de vases inscrits dans des sites palatiaux comme Thèbes de Béotie, Agios Vasileios (au sud de Sparte : c'est une révélation récente) ou La Canée (extrême ouest crétois). S'y sont ajoutées des trouvailles dans des endroits déjà connus ou inattendus ; de nouvelles lectures ; de nombreux raccords de fragments ; des interprétations renouvelées… Le précieux *Diccionario* n'était plus à jour et il fallait y remédier. Francisco Aura Jorro, qui en était le seul auteur, a été entouré par une équipe remarquable. D'abord, son excellent et vieil ami Alberto Bernabé. Puis, des collègues plus jeunes, Eugenio R. Luján, Juan Piquero et Carlos Varias García. Le résultat de leur énorme travail est tout simplement admirable et la philologie classique espagnole peut en être fière. Cet ouvrage corrige, complète, remplace et supprime tout ce qui devait l'être dans les volumes initiaux. Il y a beaucoup de changements, ne fût-ce que la référenciation des textes, mais chaque modification est présentée avec une clarté parfaite qui facilite grandement la consultation. Le nombre d'erreurs typographiques que j'ai pu relever est véritablement infime. Comme dans les deux premiers tomes, on dispose systématiquement d'indications précises sur le contexte de chaque forme (avec d'amples citations) et d'une généreuse bibliographie. Une innovation : toutes les abréviations, si souvent employées par les scribes mycéniens, sont désormais traitées en détail – elles étaient absentes auparavant, ce qui était regrettable. Les auteurs ont judicieusement adopté la terminologie de José L. Melena, qui distingue les abréviations utilisées en fonction d'adjectif ou de substantif. Dans les fonctions adjectivales, on trouvera, par exemple, *ne* (= *ne-wo newos*, « jeune », cf. νέος) ou *pa* (= *pa-ra-jo palaios*, « vieux », cf. παλαιός). Dans les substantives, *E* (= *e-ra-pe-ja elapheia*, « peau de cerf », cf. ἐλάφεια) ou *KI* (= *ki-to khitōn*, « tunique », cf. χιτών). Les monogrammes ont eux aussi été examinés en tant que tels, comme *AREPA* (= *a-re-pa- aleiphar*, « onguent », cf. ἄλειφαϱ) ou *MERI* (= *me-ri meli*, « miel », cf. μέλι). L'ouvrage est dédié à Anna Morpurgo Davies, récemment décédée. Il est digne de cette grande dame de la mycénologie.

Yves DUHOUX

Alberto BERNABÉ & Eugenio R. LUJÁN, *Introducción al griego micénico. Gramática, selección de textos y glosario*. Segunda edición, corregida y aumentada. Saragosse, Prensas de la Universidad de Zaragoza, 2020. 1 vol. broché, 465 p. (MONOGRAFÍAS DE FILOLOGÍA GRIEGA, 30). Prix : 24 €. ISBN 978-84-1340-192-8.

Voici un livre destiné à devenir une référence. Ses deux auteurs, A. Bernabé et E. Luján (Université Complutense de Madrid), sont des spécialistes renommés du grec mycénien et de son écriture, le syllabaire linéaire B. Ils ont repris leur première édition (2006), l'ont refondue, corrigée et augmentée d'une centaine de pages. Le résultat est une admirable synthèse de nos connaissances actuelles sur la langue et l'écriture des plus anciens Grecs connus (leurs textes les plus récents datent d'environ 1200 avant J.-C.). Le volume débute par une table des matières (bilingue : p. 7-25). Viennent ensuite : introduction et indications pratiques (p. 26-34), généralités, les documents et les instruments de travail (p. 35-56), l'écriture linéaire B et celles de l'Égée et de Chypre à la fin de l'Âge du Bronze (p. 57-139), phonétique (p. 141-208), morphologie (p. 209-282), syntaxe (p. 283-322), le mycénien et les dialectes grecs (p. 323-330), anthologie (p. 331-392), glossaire (englobant vocabulaire, onomastique et idéogrammes : p. 393-443) et enfin bibliographie (p. 445-465). L'ouvrage impressionne par ses hautes qualités : excellente information, clarté, discussions éclairantes et bien menées, positions judicieuses. Il sera une aide inappréciable pour ceux qui veulent s'initier au linéaire B et au mycénien ou en approfondir certains points. Je le recommande sans hésitation. Une isoglosse non encore signalée entre le mycénien et le dialecte "nord-occidental" éléen (p. 263) illustre la sagacité des auteurs et l'extrême complexité des évolutions linguistiques grecques. Quelques regrets : il est dommage que la catégorie du nombre grammatical ne soit pas spécifiquement traitée (en mycénien, le duel est couramment utilisé). Il manque une liste des sigles du genre de TRT, TRE, TERT, etc. Un index des mots mycéniens commentés et un autre, général, auraient grandement augmenté le profit à tirer de l'ouvrage. La quantité de coquilles que j'ai pu relever est vraiment minime : κένϝιος > κσένϝιος (p. 90) ; ϝάτυι > ϝάστυι (p. 236) ; βοῦπληξ > βουπλήξ (p. 409). Une erreur malheureuse fait croire que, dans les translittérations linéaire B, un diviseur de lecture incertaine est représenté par le trait d'union (p. 34) : en réalité, il l'est par une virgule pointée. Dans la bibliographie, je n'ai pas trouvé "Sowa (1998)". La traduction de *ka-ma-e-u kamaheus* par "propietario" ou "poseedor" ne me paraît pas justifiable. Ce titre implique en effet non pas la propriété, mais la détention d'un terrain de type spécial, le *kamas*. Yves DUHOUX

Artemis KARNAVA, Massimo PERNA, adiuvante Markus EGETMEYER, *Inscriptiones Graecae XV. Inscriptiones Cypri. Pars I, Inscriptiones Cypri syllabicae. Fasciculus I, Inscriptiones Amathuntis, Curii, Marii*. Berlin – Boston, De Gruyter, 2020. 1 vol. relié, X-237 p., XLII pl. Prix : 299 €. ISBN 978-3-11-067082-0.

La vénérable et admirable collection des *Inscriptiones Graecae* entame la publication des inscriptions chypriotes. Enfin ! Ce projet n'est pas jeune : il avait été lancé au tout début du XX^e^ s., mais n'avait jamais abouti malgré d'énormes efforts. Le magnifique volume que voici est consacré aux inscriptions syllabiques d'Amathonte, Kourion et

Alberto BERNABÉ & Eugenio R. LUJÁN, *Introducción al griego micénico. Gramática, selección de textos y glosario*. Segunda edición, corregida y aumentada. Saragosse, Prensas de la Universidad de Zaragoza, 2020. 1 vol. broché, 465 p. (MONOGRAFÍAS DE FILOLOGÍA GRIEGA, 30). Prix : 24 €. ISBN 978-84-1340-192-8.

Voici un livre destiné à devenir une référence. Ses deux auteurs, A. Bernabé et E. Luján (Université Complutense de Madrid), sont des spécialistes renommés du grec mycénien et de son écriture, le syllabaire linéaire B. Ils ont repris leur première édition (2006), l'ont refondue, corrigée et augmentée d'une centaine de pages. Le résultat est une admirable synthèse de nos connaissances actuelles sur la langue et l'écriture des plus anciens Grecs connus (leurs textes les plus récents datent d'environ 1200 avant J.-C.). Le volume débute par une table des matières (bilingue : p. 7-25). Viennent ensuite : introduction et indications pratiques (p. 26-34), généralités, les documents et les instruments de travail (p. 35-56), l'écriture linéaire B et celles de l'Égée et de Chypre à la fin de l'Âge du Bronze (p. 57-139), phonétique (p. 141-208), morphologie (p. 209-282), syntaxe (p. 283-322), le mycénien et les dialectes grecs (p. 323-330), anthologie (p. 331-392), glossaire (englobant vocabulaire, onomastique et idéogrammes : p. 393-443) et enfin bibliographie (p. 445-465). L'ouvrage impressionne par ses hautes qualités : excellente information, clarté, discussions éclairantes et bien menées, positions judicieuses. Il sera une aide inappréciable pour ceux qui veulent s'initier au linéaire B et au mycénien ou en approfondir certains points. Je le recommande sans hésitation. Une isoglosse non encore signalée entre le mycénien et le dialecte "nord-occidental" éléen (p. 263) illustre la sagacité des auteurs et l'extrême complexité des évolutions linguistiques grecques. Quelques regrets : il est dommage que la catégorie du nombre grammatical ne soit pas spécifiquement traitée (en mycénien, le duel est couramment utilisé). Il manque une liste des sigles du genre de TRT, TRE, TERT, etc. Un index des mots mycéniens commentés et un autre, général, auraient grandement augmenté le profit à tirer de l'ouvrage. La quantité de coquilles que j'ai pu relever est vraiment minime : κένϝιος > κσένϝιος (p. 90) ; ϝάτυι > ϝάστυι (p. 236) ; βοῦπληξ > βουπλήξ (p. 409). Une erreur malheureuse fait croire que, dans les translittérations linéaire B, un diviseur de lecture incertaine est représenté par le trait d'union (p. 34) : en réalité, il l'est par une virgule pointée. Dans la bibliographie, je n'ai pas trouvé "Sowa (1998)". La traduction de *ka-ma-e-u kamaheus* par "propietario" ou "poseedor" ne me paraît pas justifiable. Ce titre implique en effet non pas la propriété, mais la détention d'un terrain de type spécial, le *kamas*. Yves DUHOUX

Artemis KARNAVA, Massimo PERNA, adiuvante Markus EGETMEYER, *Inscriptiones Graecae XV. Inscriptiones Cypri. Pars I, Inscriptiones Cypri syllabicae. Fasciculus I, Inscriptiones Amathuntis, Curii, Marii*. Berlin – Boston, De Gruyter, 2020. 1 vol. relié, X-237 p., XLII pl. Prix : 299 €. ISBN 978-3-11-067082-0.

La vénérable et admirable collection des *Inscriptiones Graecae* entame la publication des inscriptions chypriotes. Enfin ! Ce projet n'est pas jeune : il avait été lancé au tout début du XX^e^ s., mais n'avait jamais abouti malgré d'énormes efforts. Le magnifique volume que voici est consacré aux inscriptions syllabiques d'Amathonte, Kourion et

Marion – on sait que Chypre s'est totalement différenciée du monde grec alphabétisé en utilisant pendant des siècles un syllabaire hérité du II^e^ millénaire. Le fascicule XV 1,1 sera suivi par *IG* XV 1,2 (inscriptions syllabiques de Paphos) et *IG* XV 1,3 (inscriptions syllabiques du reste de l'île et hors de Chypre). Le volume 2 contiendra les inscriptions grecques alphabétiques chypriotes (en quatre fascicules ; le premier vient de paraître, *IG* XV 2,1). Pour les inscriptions syllabiques, le monde savant avait pu bénéficier pendant longtemps d'un monumental ouvrage dû à Olivier Masson, *Les inscriptions chypriotes syllabiques. Recueil critique et commenté*, Paris, 1961 (une deuxième édition, avec de copieux *Addenda nova*, avait suivi en 1983). Mais depuis tant d'années, les nouvelles découvertes, lectures ou interprétations s'étaient accumulées et le besoin de mises à jour s'intensifiait. Ceci s'est traduit par un renouveau d'intérêt pour les inscriptions chypriotes. En voici quelques exemples : en 2008, les curateurs des *Inscriptiones Graecae* acceptent d'accueillir les inscriptions chypriotes grecques dans leur collection. En 2010, M. Egetmeyer fait paraître son remarquable *Dialecte grec ancien de Chypre (I : Grammaire ; II : Répertoire des inscriptions en syllabaire chypro-grec)* – voir *AC* 81 (2012), p. 289-291. En 2013, P.M. Steele édite *Syllabic Writing on Cyprus and its Context*. La même année, elle publie *A Linguistic History of Ancient Cyprus. The Non-Greek Languages and their Relations with Greek, c.1600–300 BC*. Et voici maintenant la première partie du corpus des inscriptions syllabiques chypriotes du premier millénaire. Observer que, malgré son titre, le volume comporte quelques très courtes inscriptions alphabétiques concentrées dans des tombeaux avec inscriptions syllabiques. Ses 410 numéros ne donnent qu'une idée partielle du nombre d'inscriptions : certaines entrées en comptent plus de vingt. Les brèves préfaces, la table des matières et les abréviations (I-X) sont suivies par les éditions d'Amathonte (1-36), Kourion (37-62), Vássa Koilaníou (63), Drýmou (64-66) et Marion (67-192). Chaque texte a été autopsié, lorsqu'il était consultable, et ceci a demandé un travail considérable aux éditeurs pour les localiser, d'abord, pour les étudier, ensuite, à Chypre même et dans ses Musées, mais aussi à Berlin, Bruxelles, Cambridge, Copenhague (corriger le latin *Haunium* en *Hafnianum*), au château de Gołuchów (Pologne), Londres, New York, Oxford, Paris, Stockholm et Strasbourg. Même dans les Musées les mieux équipés, l'autopsie a parfois été acrobatique, m'a confié M. Perna. Le résultat du travail est admirable : plus d'une centaine d'inédits (la plupart édités par A. Karnava et provenant d'estampages conservés à Strasbourg) et beaucoup de nouvelles lectures, dont certaines sont importantes. Ainsi, Amathonte est le principal site qui a livré non seulement des inscriptions syllabiques grecques, mais aussi une douzaine de textes syllabiques écrits dans une langue non identifiée et que l'on a baptisée conventionnellement étéochypriote. Certains d'entre eux sont relativement longs. Or, les nouveautés peuvent y être nombreuses : par exemple, pas moins d'une quarantaine sur environ 220 signes pour la plus grande inscription (n° 6). Parmi les inédits, je relève un texte étéochypriote de deux mots complets, l'un d'origine grecque, mais indigénisé, l'autre, proprement étéochypriote (neuf signes au total : n° 14). Ces nouveautés sont évidemment essentielles pour l'étude du petit corpus étéochypriote. Sauf exception, chaque inscription est reproduite au trait, datée (lorsque c'est possible), et tout mot grec interprétable est doté d'une quadruple transcription : en signes syllabiques, en translittération, en alphabet grec et en alphabet latin. Ainsi, le génitif singulier « du roi » : 𐠎 𐠪 𐠘 𐠪 𐠯 (syllabaire « commun », sinistroverse) *pa-si-le-*

wo-se βασιλῆϝος *basilēwos*. L'apparat critique donne régulièrement des indications facilitant l'interprétation du texte, comme « vase parlant », certaines précisions grammaticales – ainsi, le génitif thématique singulier en *-ōn* (*sic*) –, etc. L'ouvrage comporte une concordance numérique avec les principales autres publications (p. 193-198), des index (humains non royaux, rois, toponymes, termes religieux, séquences syllabiques et alphabétiques p. 199-209). Vient alors une partie très précieuse du point de vue épigraphique : les tracés de chaque exemplaire des syllabogrammes, mais aussi, chose rare, des numéraux et diviseurs (p. 211-237). Le livre se clôt par 42 planches (avec une série de photos de détail) et une carte générale de Chypre. Ce volume est splendide et deviendra, bien entendu, la référence pour l'édition des textes chypriotes syllabiques (ce qui ne dispensera pas de consulter les publications antérieures de référence). Les éditeurs se sont surpassés et ont atteint un sommet. Bravo et merci ! Était-il possible de faire mieux ? Peut-être sur quelques points. Les photos sont généralement excellentes, mais infiniment trop petites pour les grandes inscriptions. Il est vrai que l'impression a ses limites, même au généreux format des *IG*. Mais un CD-ROM ajouté à l'ouvrage aurait incomparablement facilité consultations et examens. Il manque un index général, permettant, par exemple, de retrouver facilement une inscription *stoïchédon*, les directions d'écriture sinistroverse ou dextroverse, les raccords, les textes inédits, les textes étéochypriotes ou alphabétiques, etc. Il manque aussi des tableaux des différentes variétés du syllabaire. Ils auraient, entre autres, évité que des néophytes puissent peut-être croire qu'un syllabogramme *volgaris* est « vulgaire », alors qu'il est, en réalité, un signe du syllabaire chypriote dit « commun », par opposition à celui de Paphos. Je regrette que, par une erreur généralisée, le livre désigne les signes syllabiques par le mot latin pour « lettre », *littera*, qui renvoie nécessairement à l'alphabet dans un contexte d'écriture. Il est vrai qu'il s'y ajoute souvent *syllabica*, mais le résultat est un oxymore. Il aurait fallu employer « signe syllabique », *signum syllabicum*.

Yves DUHOUX

Christian VASSALLO (Ed.), *Physiologia: Topics in Presocratic Philosophy and its Reception in Antiquity*. Trier, WVT Wissenschaftlicher Verlag Trier, 2017. 1 vol. broché, 300 p. (AKAN-EINZELSCHRIFTEN, 12). Prix : 35 €. ISBN 978-3-86821-735-3.

Ce livre rassemble douze études variées sur la philosophie présocratique, dont l'éditeur précise qu'elles suivent les tendances récentes dans le domaine des études présocratiques et qui sont regroupées sous deux rubriques : *Doxography, Literary Questions, and Philosophical Reception in Antiquity* ainsi que *Sciences, Knowledge, and Ethics*. La première section s'ouvre sur une étude de Michael Pozdnev, qui présente la première analyse systématique de Glaucon, un rhapsode et critique mentionné par Platon et Aristote. L'étude suivante, de Maria Protopapas-Marneli, porte sur Marc Aurèle comme source d'Héraclite. Elle tente de démontrer que les façons d'écrire et de penser de l'Éphésien ont exercé une forte influence sur l'empereur. Christian Vassallo examine quant à lui un autre aspect de la tradition héraclitienne, à savoir l'influence du *logos* d'Héraclite sur la pensée de Plotin. Il soutient qu'au moins dans certains traités, Plotin situe le *logos* sur un niveau équivalent à l'Un. Manfred Kraus traite dans son

Encore une fois, les rues et les façades des bâtiments ne changèrent pas d'elles-mêmes, mais sous l'effet d'une nouvelle expansion urbaine et d'une monétarisation accrue de l'économie. Enfin, une troisième révolution débuta à la fin du Ier siècle et prit toute son ampleur au siècle suivant. La *Noua Vrbs* projetée par Néron après le grand incendie de 64 ap. J.-C. en fut peut-être l'élément déclencheur. En tout cas, elle prit toute sa mesure dans la nouvelle ville d'Ostie, bâtie après la mise en service du port de Trajan. L'homogénéisation des *tabernae* et la standardisation de leur construction, qui ressemble parfois à une production de masse, supposent une vision urbanistique d'ensemble. La large diffusion des mêmes schémas dans des régions très éloignées les unes des autres implique que les aménageurs aient partagé les mêmes codes, un « urban cultural package » dont participait la boutique standardisée. Durant quatre siècles, la *taberna* ne fut pas seulement importante dans la vie des citadins. Sa fréquentation par toutes les couches sociales contribua de manière décisive à la définition du mode de vie urbain, par opposition à la vie rurale. En somme, le livre de Steven Ellis apparaît comme un brillant numéro d'équilibriste. D'un indéniable brio participent sa maîtrise remarquable des diverses sources disponibles et une capacité de synthèse qui l'est tout autant. Par l'association de ces deux qualités, des analyses méticuleuses s'insèrent dans un récit historique plaisant à lire, autant pour ses enchaînements alertes que pour la largeur du panorama donné à voir. La concision de l'exposé, en comparaison de publications de thèses issues d'autres traditions académiques, ne nuit pas à la profondeur du propos : par exemple, dans sa dimension méthodologique, quand l'exploitation des journaux de fouille ou des découvertes numismatiques suscite un recul critique. L'équilibrisme réside dans la manière dont l'auteur articule le particulier et le général. Des approches très spécifiques servent de fondations à l'édifice. La fouille d'une seule *insula* pompéienne peut-elle aboutir à la compréhension des villes romaines dans leur globalité ? Ce que révèlent les bars aux comptoirs maçonnés vaut-il pour l'ensemble des *tabernae* ? L'évolution de leur système de fermeture, dont on constate une latéralisation à droite plus généralisée au IIe siècle, suffit-elle à conclure à un processus d'homogénéisation dans une vaste partie de l'Empire ? Ces questions pourraient sonner comme des réserves, qui laisseraient entendre que les thèses développées dans ce livre reposent sur des bases fragiles, car réduites. Il ne s'agit néanmoins pas de cela. S. Ellis avance sur une ligne de crête, parfois sur un fil, mais l'archéologue, alpiniste et funambule, ne tombe pas. Passées quelques frayeurs, le lecteur est donc enclin à le suivre, car son modèle est séduisant. Il demeure que l'état des sources, l'immensité de l'Empire et la longévité de la *taberna* romaine donne aux modèles explicatifs, construits faute de mieux, un caractère irréductiblement hypothétique. Nicolas TRAN

Håkon Fiane TEIGEN & Eivind Heldaas SELAND (Ed.), *Sinews of Empire. Networks in the Roman Near East and Beyond*. Oxford – Philadelphia, Oxbow Books, 2017. 1 vol. relié, XII-184 p., ill. n/b. Prix : 40 £. ISBN 978-1-78570-596-0.

Networking and connectivity play a major role in the modern world and not surprisingly the search for the reflection of such systems and arrangements in the ancient world is an attractive and productive avenue of research on socio-political and economic interactions. This publication features a collection of papers presented at a

conference at the Norwegian Institute in Athens in 2015. Not all of the presented subjects directly address the issue of ancient networks nor every explored subject in this publication can necessarily be better understood through the application of network analysis. One will also note a very wide application of the term "network" and the meaning of the concept; perhaps too inclusive. Nevertheless, all contributions are concerned with behavioral explanations, as reflected in variations of interhuman and human-environment relations. The introductory chapter (H. F. Teigen and E. H. Seland) presents a compelling case for the network-oriented approach in the studies of the Roman East, where a vast array of everyday diverse political, economic and cultural relations governed lives of multiethnic and multicultural populations, perhaps more effectively than an official imperial sanction. Drawing upon models developed by behavioral science, W. Broekaert explores the world of modern and ancient economic globalization, identifying specific strategies developed in the Rome's trade with Arabia and India. A. Collar deals with the cult of Zeus Kasios in the perspective of relations of ancient seafarers with emotionally-charged landscape. The numismatic networks of Iberia and Albania in southern Causasus are reviewed by L. Fabian, who stresses the interests of local users in shaping the patterns of the coinage use. H. Gerding and P. Östborn present a compelling case of socio-economic relations affecting Hellenistic and early Roman building industry, as revealed through the application of network analysis. Through contrasting the concepts of *patrocinium* and *amicitia,* the relationships between local Eastern rules and the imperial center are highlighted in the presentation by M. Sommer. The political structure of Parthia and means of maintaining control over vast territories of the kingdom are interpretatively reviewed by L. Gregoratti. Social network analysis is employed by M. Brand in order to discern religious identities through the linguistic preferences of the Manichaean community of the 4th c. AD Kellis in Egypt. The study of *corpus* of Palmyrene funerary portraits allows for identifying the importance of family networks and thus a better understanding of the structure of Palmyrene society, as R. Raja demonstrates. Y. Broux presents a fascinating image of trade networks in the Eastern Desert of Egypt, using the example of a local businessman with wide commercial connections to the Roman forts located there. Mechanisms of intensification and extension of Palmyrene commercial networks are discussed by K. Schörle. Finally, local economic networks and social identity are explored in the contributions of K. Dross-Krüpe (the Lycos Valley) and of E. O'Connell and G. Ruffini (Late Antique western Thebes). The network analysis in these two studies is made possible and is significantly enhanced by the availability of significant epigraphic and prosopographical data. Not only this collection of papers but also the entire network-related approach to ancient studies may find not only ardent supporters but also sceptical critics. The latter may feel uneasy by the reduction of actual historical-archaeological data to series of quantification tables, statistical presentations, and complex graphs, which require a meaningful interpretation producing new insights and interpretative perspectives but admittedly of varying degree of verification. This reviewer wishes to make two points as related to this subject. At first, one wonders if "relations", "arrangements", "patterns", and "structures", *i.e.*, terms and concepts generally in use only few decades ago find a compelling reason to be replaced by "networks"; is this a purely semantic change or it relates to a conviction that network analysis is generally and universally applicable? There is no doubt that certain subjects,

such as, *e.g*., actors and objects in commercial exchange, specific social relations, linguistic phenomena, or ideological/religious systems, greatly benefit from the application of such analysis. Some contributions in this volume, which extensively used epigraphic and papyrological sources, amply demonstrate that network analysis is particularly fruitful when such comprehensive and extensive *corpora* of evidence are available. Secondly, there may be a lurking danger of translating complex human interactions into a general notion of "networks", often too closely reflecting the understanding and practices of networks in action in the 21 century. Networks imply an interconnected group of individuals, who somehow interract with each other, develop social and professional contacts, and often work toward achieving the same goal. Yet, individuals, even within networks, often tend to pull in their own directions, while personal initiative, opportunism, fortitude, greed, efficiency, incompetence, etc., may sometimes be more influential than connectivity in shaping the courses of events and processes. Furthermore, due to often incomplete data or their ambiguity, there is always a danger of reconstructing networks as they *should have been* in ideal circumstances, rather than as they *actually were*. Undoubtedly, as a counterbalance, it would have been beneficial to include in this collection of papers an example of a network perceived as being inefficient, under-stress or, ultimately, counter-productive. Finally, assuming a commonality of networking and connectivity in the ancient world may inadvertedly introduce over-positive generalizations, in which politically, socially and economically interconnected peoples, landscapes and objects become sets of "systemic" associations. Nevertheless, the editors are to be congratulated for gathering in this volume valuable and thought-provoking contributions while the contributors should be applauded for exploring new methodological avenues in studies of the ancient world.

Zbigniew T. FIEMA

Nanouschka Myrberg BURSTRÖM & Gitte Tarnow INGVARDSON (Ed.), *Divina Moneta. Coins in Religion and Ritual*. Londres – New York, Routledge, 2018. 1 vol. relié, XVI-257 p., 96 fig. coul. Prix : 115 £. ISBN 9781472485922.

Ce volume, édité par deux de nos collègues scandinaves, est issu d'une table ronde intitulée « *Divina Moneta: coins finds in religious contexts* » qui s'est tenue à Taormina lors du XV^e^ congrès international de numismatique (2015). Il regroupe treize contributions traitant de l'usage de la monnaie dans un cadre rituel, et ce dans différentes cultures et à des époques différentes. Ce petit livre d'à peine 250 pages montre qu'il n'est pas nécessaire à un recueil d'analyses transversales (temps/espace) d'être épais pour soulever des problématiques majeures et devenir un classique de l'anthropologie. Trois aspects y sont explorés : les monnaies au sein des rituels, les monnaies en tant qu'objets sacrés en opposition à leur usage profane, et finalement le sens que l'on peut donner aux offrandes monétaires. Les études nous mènent donc de l'Âge du Fer (2 contributions) aux Temps modernes (2), en passant par l'époque romaine (3) et le Moyen Âge (6). Dans son introduction, N. M. Burström évoque l'opposition entre « fonctionnalisme » et « ritualisme », les monnaies constituant effectivement une catégorie formelle à cheval sur les deux concepts puisqu'elles peuvent aussi bien être fabriquées pour des raisons strictement économiques que pour servir de marqueur

d'abréviations (p. 1289-1296) suivie d'une très riche bibliographie (p. 1297-1359), déroutante de prime abord, qui classe alphabétiquement les titres d'un auteur, un parti pris original en adéquation avec les abréviations retenues pour les notes infrapaginales (nom de l'auteur + premiers mots du titre), simple à utiliser une fois qu'on l'a intégré même si l'on peut regretter de ce fait l'absence de toute date de publication dans les notes, ce qui est pourtant précieux, *a fortiori* lorsque l'on traite d'un domaine pourvu d'une aussi pléthorique bibliographie. Enfin, de nombreux indices (p. 1361-1453), extrêmement clairs et détaillés, offrent les clefs pour se déplacer aisément dans un ouvrage en deux volumes comptant au final 1283 pages de texte. Un seul regret, mais de taille, l'absence quasi totale d'illustrations pour un ouvrage aussi important, les quatre planches exilées en fin de volume 2, avec notamment de vilaines photographies en gris et blanc de la tunique historiée de Saqqarah, s'avérant largement insatisfaisantes. Ceci mis à part, les deux volumes mis à notre disposition par Sv. Nagel, à commencer par le premier, viennent combler un véritable désert historiographique et constituent incontestablement une somme rare et précieuse qu'on lira et relira avec intérêt et plaisir pendant de longues années. Qu'elle en soit vivement et chaleureusement remerciée.

Laurent BRICAULT

Christian SETTIPANI, *Les prétentions généalogiques en Grèce. De l'époque byzantine à l'époque archaïque*. Paris, De Boccard, 2017. 2 vol. brochés, 1045 p. (DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE, 69). Prix : 79 €. ISBN 978-2-7018-0511-5.

C'est une véritable somme – deux tomes totalisant plus de mille pages – que nous livre Christian Settipani, spécialiste des élites dans l'Antiquité, avec cet ouvrage consacré à ce qu'il appelle les « prétentions généalogiques » dans le monde grec. Il s'agit là de l'expression orale, écrite ou figurée d'une descendance, depuis un ancêtre ou des ancêtres relativement éloignés. Cet ouvrage entend démontrer que le genre généalogique, qualifié de fantaisiste et souvent relégué au second rang par l'historiographie moderne, n'en est pas moins riche d'enseignements lorsqu'on considère les généalogies comme un moyen d'autoreprésentation des élites grecques, que l'on se penche sur leurs modes de transmission, ou encore sur la reconnaissance sociale de telles prétentions en vue de l'accès à un ensemble de fonctions, ou de bénéfices. L'auteur envisage ces différentes questions à partir du cas d'Athènes, mais sur une période extrêmement longue qui s'étend de l'époque archaïque à la période byzantine, l'un des enjeux étant de mesurer l'influence que la notion romaine de généalogie a pu avoir sur le comportement athénien. L'ouvrage porte d'ailleurs comme sous-titre « De l'époque byzantine à l'époque archaïque » car, comme l'explique l'auteur à la p. 43, procéder à rebours paraissait être la façon la plus à même d'éviter les redites et d'assurer la cohérence des propos. Aussi, après quelques pages présentant les grandes catégories de documents exploités (p. 15-22), un rapide bilan historiographique (p. 23-24), ainsi qu'une très courte première partie consacrée à un catalogue athénien reprenant des descendants de personnages historiques à l'époque romaine (p. 25-40), l'essentiel du premier tome (p. 43-507) consiste en une étude généalogique des grandes familles athéniennes que l'auteur répartit en six périodes : la postérité byzantine (VII^e^ – X^e^ s.), les derniers notables athéniens (IV^e^ – VI^e^ s.), le Haut-Empire romain, le début de

l'époque romaine et hellénistique (IV^e^ s. aCn – I^er^ s. pCn), l'époque classique (VI^e^ – IV^e^ s. aCn) et l'époque archaïque (VIII^e^ – VI^e^ s. aCn). Il s'agit essentiellement ici de reconstituer l'arbre généalogique des différentes familles auteures de prétentions généalogiques, en utilisant l'ensemble des ressources documentaires à notre disposition, principalement l'épigraphie. On fournit ci-après la liste des cas traités. Trois personnages sont étudiés pour l'époque byzantine : Nikètas, ainsi que les impératrices Irène et Eudokia. Pour la fin de l'époque romaine, il s'agit des familles de Nikagoras apparenté à Plutarque, du grammairien Ploutarchos, de Théagénès, de Themistoklès et de Praxagoras. Il est ensuite question, pour le Haut-Empire, des Claudii de Mélitè, d'Hérode Atticus et des Flavii de Péania. Il est question des Étéoboutades, des Philaïdes, ainsi que des familles de Thémistocle, de Médeios, de Diogénès, de Conon et d'Iphicrate pour le début de l'époque romaine et hellénistique. Il sera de nouveau question des Philaïdes et Étéoboutades pour l'époque classique, mais également des Alcméonides, des Lykomides, ainsi que des familles d'Andocide, de Périclès et d'Alcibiade et de Thémistocle. Pour l'époque archaïque enfin, l'auteur se penche une nouvelle fois sur les Philaïdes et les Alcméonides, mais examine également les Néléïdes, ainsi que les familles de Solon et de Pisistrate. Au terme de ces études, il revient sur les prétentions les plus remarquables à la fin de l'Empire romain, notamment celles qui consistaient à se revendiquer le descendant de Périclès, de Conon, de Thémistocle ou d'Alexandre le Grand, et, surtout, la plausibilité de cette filiation et par quels moyens ils la revendiquaient. Au final, il apparaît que les prétentions formulées par ces différents personnages ou familles ne sont pas que pure vanité, mais reposent sur des bases en partie légitimes. Les analyses figurant dans cette partie de l'ouvrage sont particulièrement détaillées et la plupart du temps convaincantes, prenant appui sur l'ensemble des sources à disposition (le plus souvent citées en traductions seules) et de la bibliographie moderne (la liste bibliographique à la fin du t. 2 compte plus de 100 pages !), le tout appuyé par de très nombreuses représentations d'arbres généalogiques matérialisant les résultats des enquêtes. Nul doute que les reconstitutions de Chr. Settipani feront désormais autorité, ou du moins constitueront une référence obligée pour bon nombre des cas traités. La dernière partie de ce premier volume revient plus précisément sur le phénomène des prétentions généalogiques, et ce de manière plus globale. Cette partie fourmille de considérations extrêmement intéressantes sur la place du matériel généalogique en Histoire, mais nous devons reconnaître avoir éprouvé plus d'une fois de la peine à suivre le fil du raisonnement et à percevoir la logique derrière l'agencement des différentes parties et thématiques. Nous tenterons toutefois ci-après d'en relever les principaux éléments. L'auteur y dresse notamment une véritable typologie des prétentions : il y aurait ainsi des prétentions génériques qui concernent un peuple ou un État ; des prétentions royales ou impériales, parmi lesquelles il faut encore distinguer le rattachement à des ancêtres mythiques du rattachement à des prédécesseurs ; enfin, des prétentions d'une famille ou d'un individu, où il distingue celles de familles aristocratiques des prétentions isolées qui sont celles d'individus dont on peut croire qu'ils sont des parvenus. Dans chacune de ces catégories, il faudrait encore distinguer les prétentions remontant à des figures mythologiques de celles où l'on prétend descendre de personnages historiques. Il pose ensuite la question qui apparaît, aux yeux de beaucoup, tout à fait fondamentale : dans quelles mesures les Grecs avaient-ils une connaissance précise de leur ascendance ? La réponse à cette question,

pour l'époque classique, passe essentiellement par une longue critique de l'ouvrage célèbre de R. Thomas, intitulé *Oral Tradition and Written Record*, paru en 1989, au terme de laquelle il conclut que la connaissance généalogique des Grecs était, en réalité, bien plus développée et précise que R. Thomas – dont l'avis s'est pourtant largement imposé – ne le laisse penser. En effet, alors que cette dernière considérait que la mémoire précise des faits ne dépassait pas trois générations, Chr. Settipani se montre d'une manière générale très optimiste sur les capacités de mémorisation des Anciens, faisant valoir que, pour certaines familles aristocratiques, il était fréquent de remonter en moyenne jusqu'à sept générations. Il en vient ensuite à la période romaine où, selon lui, les pratiques romaines ne furent pas sans influence sur les généalogies grecques, mais sans induire pour autant de bouleversements : elles eurent principalement pour effet d'accentuer certaines pratiques existantes, comme le fait de se focaliser plutôt sur des ancêtres « réels » au détriment des ascendances mythiques. Une autre question extrêmement importante qu'aborde l'auteur est la place tenue par la généalogie dans le développement du genre historique, plus précisément dans le domaine de la chronologie. Il considère que les listes de rois, de magistrats, de prêtres ou encore de vainqueurs aux concours avaient pu offrir aux premiers prosateurs qui se sont intéressés à la chronologie une base intéressante pour établir un décompte du temps. L'établissement de telles listes fut incontestablement un préalable indispensable, mais la difficulté majeure consista sans doute à harmoniser l'ensemble et à établir des correspondances entre elles. L'auteur estime que ces différentes listes sont globalement authentiques, et qu'elles sont le fruit de recherches érudites de la part de véritables généalogistes professionnels. Cela ne signifie cependant pas qu'il n'a pas fallu, de temps en temps, les ajuster pour harmoniser des traditions locales divergentes, notamment en jouant sur la longueur des générations, un élément qui a suscité bien des débats au sein des Modernes. À cet égard, il prend également bien soin de distinguer les généalogies qui ont servi à établir le système chronologique de celles qui y ont été ajustées, c'est-à-dire reconstituées une fois la tradition chronologique établie ; plusieurs exemples sont détaillés p. 585-588. L'auteur s'intéresse ensuite aux objectifs multiples poursuivis par ces prétentions généalogiques. Dans plusieurs cas, il s'agissait pour certaines familles royales ou certains peuples de s'insérer dans la grande famille panhellénique en se rattachant aux grands héros. Dans d'autres, ces prétentions visaient à établir des liens au sein d'un territoire, notamment par le biais de mythes d'autochtonie. L'auteur montre également, exemples à l'appui, que les généalogies jouaient un rôle important dans la diplomatie entre États. Il en vient enfin au rôle tenu par les généalogies dans le monde aristocratique, en tant que critère permettant d'asseoir la revendication par un groupe d'un pouvoir, d'une aura, voire d'un trait de caractère, ou d'aptitudes hérités des ancêtres. Il est évident que, dans ces contextes, des manipulations sont évidemment à suspecter, que ce soit pour occulter le souvenir d'un ancêtre jugé peu glorieux ou rehausser le prestige d'un autre ; fondamentalement l'établissement de la généalogie implique un tri parmi les souvenirs familiaux. Enfin, Chr. Settipani y pose encore cette question tout à fait fondamentale : les Grecs y croyaient-ils ? Il estime que si certaines exagérations pouvaient prêter à sourire, que l'on se moquait volontiers des parvenus, il n'y eut pas de remise en cause globale de ce type de prétentions. Cela tient peut-être, en partie, au fait que la plupart d'entre elles comportaient un important fond de vérité et que, comme tend à le démontrer son ultime chapitre, la continuité généalogique à

Athènes durant la longue période qu'il envisage n'est pas non plus dénuée de tout fondement, les différentes familles faisant montre d'une étonnante capacité à se maintenir au-devant de la cité, en se mêlant entre elles ou en incorporant, par le jeu d'alliances, les élites nouvelles. À cet égard, la domination romaine ne modifiera pas fondamentalement les choses, si ce n'est que les élites aimaient dès lors à être reconnues par la nouvelle autorité, le plus souvent par l'octroi de la citoyenneté romaine. Le second tome rassemble quatre appendices. Le premier est une discussion approfondie de la vingtaine de généalogies complètes qui nous sont parvenues pour la Grèce ancienne ; le second revient sur les Mnémonides de Pharsale ; le troisième donne un catalogue des prétentions généalogiques hors d'Athènes ; le dernier est constitué d'arbres généalogiques récapitulatifs. Christophe FLAMENT

D. Graham J. SHIPLEY, *The Early Hellenistic Peloponnese. Politics, Economies, and Networks 338-197 BC*. Cambridge, Cambridge University Press, 2018. 1 vol. relié, XXXII-355 p. Prix : 90 £. ISBN 978-0-521-87369-7.

Dans cet ouvrage, Graham Shipley, spécialiste du Péloponnèse et du Pseudo-Scylax, aborde l'histoire du Péloponnèse à l'époque hellénistique (338-197 av. J.-C.), un sujet peu étudié en tant que tel, en mesurant l'impact de la domination macédonienne sur la péninsule. Pour ce faire, différentes sources – littéraires, épigraphiques, archéologiques et numismatiques – sont mises à contribution pour questionner l'image généralement admise d'une région en déclin, ruinée par l'oppression macédonienne, les guerres et les tyrannies. Ainsi, doit-on vraiment considérer le Péloponnèse comme « a backwater of little interest » durant cette période ? Dans la première section intitulée *The Acropolis of Greece*, l'auteur présente les principaux traits de la géographie péloponnésienne et passe en revue les différentes régions de la péninsule (Argolide, Corinthie-Sicyonie, Achaïe, Élide, Triphylie, Arcadie, Messénie et Laconie). Cette mise en bouche sera bien utile pour les néophytes afin d'appréhender un paysage riche en terroirs et en communautés. Ainsi que le répétait Louis Robert (« Les kordakia de Nicée, le combustible de Synnada et les poissons-scies. Sur des lettres d'un métropolite de Phrygie au X^e^ siècle. Philologie et réalités. 1. », *Journal des Savants* [1961], p. 99), « toute philologie, comme toute histoire et comme toute archéologie, doit être pénétrée de géographie ; tout nom doit évoquer un site, une région, avec sa position, son climat, ses ressources […] ». La seconde partie *Warfare and Control* aborde l'histoire politique du Péloponnèse entre le IV^e^ et le II^e^ siècle av. J.-C., histoire particulièrement agitée dans un monde grec en pleine effervescence. De cette période complexe, G. Shipley nous livre une synthèse limpide où il tend à relativiser les conséquences négatives de cette suite d'événements. D'autre part, à partir de Chéronée, une constante paraît avoir dicté la conduite des puissances prétendant exercer leur hégémonie sur l'île de Pélops : limiter l'influence de Sparte. La troisième section *Power and Politics* pose la question de la continuité dans la politique péloponnésienne et de l'influence exercée par la puissance macédonienne. Cette partie se concentre essentiellement sur la vie sociale et politique à l'intérieur des *poleis*. Les phases de *stasis*, la présence de garnisons et la mise en place de tyrannies sont autant de sujets explorés. Selon l'auteur, l'installation de tyrannies serait plutôt la conséquence de tensions internes au sein des *poleis* que le

wo-se βασιλῆϝος *basilēwos*. L'apparat critique donne régulièrement des indications facilitant l'interprétation du texte, comme « vase parlant », certaines précisions grammaticales – ainsi, le génitif thématique singulier en *-ōn* (*sic*) –, etc. L'ouvrage comporte une concordance numérique avec les principales autres publications (p. 193-198), des index (humains non royaux, rois, toponymes, termes religieux, séquences syllabiques et alphabétiques p. 199-209). Vient alors une partie très précieuse du point de vue épigraphique : les tracés de chaque exemplaire des syllabogrammes, mais aussi, chose rare, des numéraux et diviseurs (p. 211-237). Le livre se clôt par 42 planches (avec une série de photos de détail) et une carte générale de Chypre. Ce volume est splendide et deviendra, bien entendu, la référence pour l'édition des textes chypriotes syllabiques (ce qui ne dispensera pas de consulter les publications antérieures de référence). Les éditeurs se sont surpassés et ont atteint un sommet. Bravo et merci ! Était-il possible de faire mieux ? Peut-être sur quelques points. Les photos sont généralement excellentes, mais infiniment trop petites pour les grandes inscriptions. Il est vrai que l'impression a ses limites, même au généreux format des *IG*. Mais un CD-ROM ajouté à l'ouvrage aurait incomparablement facilité consultations et examens. Il manque un index général, permettant, par exemple, de retrouver facilement une inscription *stoïchédon*, les directions d'écriture sinistroverse ou dextroverse, les raccords, les textes inédits, les textes étéochypriotes ou alphabétiques, etc. Il manque aussi des tableaux des différentes variétés du syllabaire. Ils auraient, entre autres, évité que des néophytes puissent peut-être croire qu'un syllabogramme *volgaris* est « vulgaire », alors qu'il est, en réalité, un signe du syllabaire chypriote dit « commun », par opposition à celui de Paphos. Je regrette que, par une erreur généralisée, le livre désigne les signes syllabiques par le mot latin pour « lettre », *littera*, qui renvoie nécessairement à l'alphabet dans un contexte d'écriture. Il est vrai qu'il s'y ajoute souvent *syllabica*, mais le résultat est un oxymore. Il aurait fallu employer « signe syllabique », *signum syllabicum*.

Yves DUHOUX

Christian VASSALLO (Ed.), *Physiologia: Topics in Presocratic Philosophy and its Reception in Antiquity*. Trier, WVT Wissenschaftlicher Verlag Trier, 2017. 1 vol. broché, 300 p. (AKAN-EINZELSCHRIFTEN, 12). Prix : 35 €. ISBN 978-3-86821-735-3.

Ce livre rassemble douze études variées sur la philosophie présocratique, dont l'éditeur précise qu'elles suivent les tendances récentes dans le domaine des études présocratiques et qui sont regroupées sous deux rubriques : *Doxography, Literary Questions, and Philosophical Reception in Antiquity* ainsi que *Sciences, Knowledge, and Ethics*. La première section s'ouvre sur une étude de Michael Pozdnev, qui présente la première analyse systématique de Glaucon, un rhapsode et critique mentionné par Platon et Aristote. L'étude suivante, de Maria Protopapas-Marneli, porte sur Marc Aurèle comme source d'Héraclite. Elle tente de démontrer que les façons d'écrire et de penser de l'Éphésien ont exercé une forte influence sur l'empereur. Christian Vassallo examine quant à lui un autre aspect de la tradition héraclitienne, à savoir l'influence du *logos* d'Héraclite sur la pensée de Plotin. Il soutient qu'au moins dans certains traités, Plotin situe le *logos* sur un niveau équivalent à l'Un. Manfred Kraus traite dans son

étude d'un passage problématique qui relève de la transition du proème de Parménide au corps de son ouvrage. Il discute le pour et le contre de deux lectures de ce passage et les conséquences de chacune sur notre interprétation de Parménide, avant d'offrir une suggestion pour sortir de ce dilemme. Massimo Pulpito soutient pour sa part, à propos de Mélissos, que son traité a été structuré comme une déduction linéaire des caractéristiques de l'être. La section doxographique du volume se termine par l'étude de Gérard Journée, qui examine l'origine des citations présocratiques que l'on trouve dans les *Placita* d'Aetius. La deuxième section s'ouvre par une contribution d'Aldo Brancacci au sujet de la notion d'*archê* chez les Milésiens, en particulier la particularité et l'originalité du principe d'Anaximandre. Sylvana Chrysakopoulou, pour sa part, écrit sur la figure de Xénophane et sa réception chez Platon et Aristote. Elle soutient que les vers du poète contiennent une théologie qui pourrait être vue comme une anticipation de celle d'Aristote. L'étude de Leonardo Franchi tourne autour du rôle du *logos* chez Parménide. L'auteur soutient que ce terme occupe une place centrale dans la pensée de ce dernier. L'étude d'Andrei Lebedev, en revanche, présente deux nouveaux fragments d'Alcméon de Crotone, l'un tiré d'Aristote, l'autre d'une source arabe. Par l'analyse de ces fragments, il offre une nouvelle interprétation de l'épistémologie et de la méthode d'Alcméon. La contribution de Victor Gysembergh traite de Démocrite et de son atomisme comme d'un projet de recherche qui s'est vu dépasser par un programme rival centré sur la géométrie. Enfin, Michele Solitario examine le concept de plaisir dans les écrits de Prodicos de Céos, soutenant que l'hédonisme de ce dernier n'est pas irrationnel, mais fondé sur un principe de calcul précis. En conclusion, la diversité des contributions qui forment ce volume est telle que toute personne qui s'intéresse à la pensée présocratique y trouvera quelque chose à son goût, même si, faut-il le préciser, toutes les études ne présentent pas le même intérêt scientifique. Simon FORTIER

Francisco PINA POLO & Alejandro DIAZ FERNANDEZ, *The Quaestorship in the Roman Republic*. Berlin, W. de Gruyter, 2019. 1 vol. 17 x 24 cm, X-376 p., 12 fig. (KLIO. BEITRÄGE ZUR ALTEN GESCHICHTE. BEIHEFTE Neue Folge, 31). Prix : 99,95 €. ISBN 978-3-11-066341-9.

La questure, plus ancienne magistrature curule, représentait une charge essentielle dans le fonctionnement des institutions romaines, républicaines en particulier. D'abord au nombre de deux, le poste ne cessa de se voir attribuer de nouveaux détenteurs, au fur et à mesure que l'administration de Rome se complexifiait, au fur et à mesure que les provinces se multipliaient, pour parvenir à 20 sous Sylla. L'essentiel de leurs responsabilités reposait dans la gestion des finances de l'État, du Trésor public sous la responsabilité du sénat, dénommé *aerarium Saturni* d'après son dépôt dans le temple de Saturne, et, par extension, de toutes les questions relatives aux comptes, recettes et dépenses, entraînées par la domination des provinces puisque chacune recevait, avec son gouverneur, un questeur spécifique. Dans cette orbite, la fonction touchait aux troupes d'occupation dont elle devait assurer la solde et l'approvisionnement. Pour l'individu, la questure représentait une étape déterminante puisqu'elle ouvrait l'accès au sénat, situation qui perdurera à l'époque suivante. Ce caractère fondamental de responsabilité financière, la questure le perdra cependant sous l'Empire : l'*aerarium*

Ariphrades, auquel Aristote consacre plusieurs lignes de sa *Poétique*, en lui reprochant de s'être moqué indûment d'Homère en le parodiant (*Poet*. 22, 1458b31-59a4). Nous n'avons aucun autre renseignement sur cet auteur, à part le fait que, selon Aristophane qui le mentionne à trois reprises, il aimait faire des cunnilingus (avec un jeu de mot assez drôle au vers 1283 des *Guêpes*, où Aristophane invente le verbe γλωττοποιεῖν sur le modèle de γελωτοποιεῖν). Dans la mesure où c'est Sommerstein lui-même qui suggère ce jeu de mot dans l'une de ses études ('Notes on Aristophanes' *Wasps'*, CQ 27 [1977], p. 276), cette absence étonne… On dira sans doute que nos données dignes d'intérêt sur cet Ariphrades sont assez minces. Mais il y a bien d'autres auteurs dont on ne sait pratiquement rien : voyez par exemple ce Polyclète dont nous savons seulement qu'il a gagné un concours aux Lénéennes aux environs de 270, ou cet Aristocratès qui a gagné aux Grandes Dionysies en 215, et qui pourtant ont droit, eux, à une entrée. Et je note que d'assez nombreuses notices sont d'un intérêt beaucoup plus marginal encore, ou alors inutilement redondantes. Ainsi l'entrée 'Onesicles', un avocat qu'une inscription décrit comme étant aussi « un poète épique, de nouvelle comédie, et d'iambes », mais dont Sommerstein rappelle que son premier éditeur l'avait (sans doute mieux) compris comme écrivant « de la poésie iambique dans le style de la nouvelle comédie ». Dans d'autres cas, le lecteur ne saisit pas l'intérêt de la notice. S'il était important de mentionner le Timothée auteur de la Comédie Moyenne, on ne saisit pas pourquoi le Timothée musicien et poète dithyrambique a bénéficié lui aussi d'une entrée, qui est d'ailleurs beaucoup plus longue que celle concernant le premier. Pour la redondance, le cas le plus flagrant est sans doute le triplé 'Oenanda', 'Demosthenes' et 'Demostheneia' qui relatent la fondation et l'exercice du festival établi par ce Démosthène ; il s'agit d'un fait important dans l'histoire du théâtre gréco-romain, mais fallait-il lui consacrer trois entrées (aux références bibliographiques identiques) ? Enfin, si la brièveté est une vertu, certaines notices sont trop courtes pour être utiles : si on les compare à celles consacrées à Aristote ou à Plutarque, très riches en quelques paragraphes, celle qui présente Cicéron, pourtant un auteur-clé pour comprendre l'humour ancien, est particulièrement rapide. Ces critiques de détail n'ôtent cependant rien à la valeur et à l'intérêt de l'entreprise : les étudiants y trouveront des présentations succinctes mais bien informées (avec quelques références bibliographiques utiles), et les spécialistes seront ravis d'y glaner ici ou là des informations ou des idées qui leur permettront de reconsidérer tel ou tel aspect du monde touffu et foisonnant de la comédie grecque.

Pierre DESTRÉE

Daniel KING, *Experiencing Pain in Imperial Greek Culture*. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. relié, 21,6 x 13,5 cm, XI-291 p. (OXFORD CLASSICAL MONOGRAPHS). Prix : 69 £. ISBN 978-0-19-881051-3.

The book under review is a revised version of the author's PhD thesis, and aims to investigate theories and representations of pain in Imperial Greek culture, especially in the ways these are interlinked with representations of the body's reality, with the process of articulating pain, and with the self-positioning of both sufferers and medical authorities. The book falls into three parts: 1. "Diagnosing and Treating Pain", deals

with medical authorities, primarily Aretaios and Galen; 2. "Representing Pain", engages with literary authors such as Plutarch, Lucian, and Aelios Aristeides; and 3. "Viewing Trauma, Seeing Pain", examines emotional reactions to seeing pain in Philostratos, Akhilleus Tatios, and Plutarch. While D. King deals with texts from several and widely different genres, and occasionally draws some interesting connections between them, I feel that the book is largely a missed opportunity. Not the least of its weaknesses is that it purports to examine "*pagan* culture's interest in the process of viewing pain" (p. 242, my emphasis) during the first three centuries CE, as if Christianity existed in a parallel universe and was not a child of – and phenomenon that shaped– the exact same period. Even if we accept D. King's dismissal of Christianity (summarily, in the Introduction) and his positing of an entirely separate "pagan" culture, there are several disappointing shortcomings in the author's analysis of the texts. To take first the medical authors examined in Part 1, "Representing Pain": the passage from Aretaios' *On the Causes and Signs of Chronic Diseases* cited on p. 59-60 is taken to represent the physician's "power to alleviate pain and transform it into pleasure" (p. 60) and the elevation of both patient and doctor as heroic figures, based on the adjective ἄλκιμον (misprinted as ἄλκιμου on p. 60; on the same page, σύυ should have read σύ). There is no doubt that the doctor here attaches heroic markers to himself. D. King strangely does not notice the pun on Aretaios' own name in the phrase ἔνθα δὴ **ἀρετὴ** δαιείδεται ἀνδρὸς ἰητροῦ. While D. King notes the doctor's "great-spiritedness" (μακροθυμίης), his "variety" (in treatment, ποικιλίης) is far more significant, but goes unmentioned. As the doctor has to find diverse strategies to defeat the disease, he becomes a hero of μῆτις – a medical Odysseus. The long-standing connection between the doctor and a kind of heroic versatility goes back to the Hippocratic Corpus (*Precepts* 7), as has been pointed out in relation to this passage by A. Roselli in "Medico e *poikilia*: nota su Areteo III 1,2", In: E. Berardi, F.L. Lisi and D. Micalella (Ed.), *Poikilia. Variazioni sul tema,* Acireale-Roma, 2009, p. 289-296 – a work not cited by D. King. This same notion is also used by the Christian Fathers, who frequently portray themselves as versatile doctors applying different remedies for the various ailments of their (resisting) congregations. Throughout Part 1, D. King highlights the ways in which medical authors project and uphold the validity of their voices. This "arrogation of authority" (p. 81), should, in my opinion, have sparked at least some comparison with the genre of didactic poetry, where poets are engaged in similar struggles of projecting scientific authority through speech. In particular, the discussion of Galen's tendency to refer to various pains and sensory perceptions as "unspeakable" (p. 82) could have benefited considerably from comparison with didactic poetry, which often qualifies its subject matter as vast, difficult to describe, and impossible for mortals fully to master. In both didactic poetry and medical treatise, authors reveal knowledge that is not easily available (or comprehensible) to others, and the limits of this knowledge need to be demarcated against all that can never be properly communicated. Perhaps the strongest chapter of Part 2, "Representing Pain" is the one on Aelios Aristides, an author who presents his many symptoms in the detached manner that would make him "Galen's ideal patient" (p. 136). Even here, however, opportunities are missed: D. King cites a passage (48.69K, on p. 141) in which Aristeides tells us that his doctors failed to recognize the ποικιλίαν of his disease. D. King, in his turn, fails to see that Aristeides evokes here the trope of the physician's ποικιλία, as

Aretaios had done (above), but subverts it by endowing his own, unique disease with a craftiness that defeats even the versatile doctors' ruses. Equally, Aristeides' claim that he is silent at the beginning of the *Tales*, before he "immediately proceeds to narrate his experiences *ad nauseam*" (p. 142) should (also) be seen in the light of a well-established trope, according to which rhetoricians claim to perform under compulsion. Robert Penella's "Silent Orators: On Withholding Eloquence in the Late Roman Empire", *RET* Supplément 3, 2014, p. 331-347 demonstrates how this (apparent or real) refusal of speech is actually a display of power on the part of the sophists. The most interesting contributions in Part 3 "Viewing Trauma, Seeing Pain" come in the chapter on Akhilleus Tatios. D. King rightly observes that the contortions of pain in this novel *show*, rather than invite the reader to interpret (p. 201). Pain and trauma arrest the gaze, wounding vision itself and exercising an irrational hold over the reader / listener that is akin to the effects of sublime language as described by Pseudo-Longinos. Perhaps it would have been useful here to include some discussion of the striking simile in Akhilleus Tatios 7.4.4-6, where emotional trauma is compared to a physical injury in the delay with which its intensity is felt. The description of the physical wound's "flowering" in 7.4.4 would have been relevant for D. King's discussion of scars in this chapter. Apart from the issues detailed above in relation to content, I have found the author's style distracting and not helpful in getting his message across. There is a tendency to use overly rhetorical language, which at some points is not well thought out (*e.g.*, "Powerful astounding imagery overpowers the reader's rational engagement" p. 171). The author also has a habit of stating the obvious or the extremely vague (*e.g.*, "Medicine's interest in pain is long-standing", p. 34; "Experiencing pain induces a certain kind of language", p. 127). There is no consistency in the way Greek is written: on p. 61 we see both ἀχρασίη and *lambanein*. It is not clear to me why one is written in Greek and the other transliterated. Unfortunately there are also some errors and typos, of which I only note here: καταλειπέται instead of καταλείπεται (p. 82); *taraxia* instead of *tarachê* (p. 172); "agenda" instead of "agendas" (p. 115); "diverges" instead of "diverge" (p. 147). Fotini HADJITTOFI

Angelos CHANIOTIS & Pascale DERRON (Ed.), *La nuit. Imaginaire et réalités nocturnes dans le monde gréco-romain. Neuf exposés suivis de discussions*. Genève, Fondation Hardt, 2018. 1 vol. relié, X-412 p., 15 fig. n/b & coul. (ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE, 64). Prix : 55 CHF. ISBN 978-2-600-00764-1.

Ce recueil de contributions réunit neuf textes sur le thème de la nuit. Ceux-ci ont été prononcés au cours d'une série d'entretiens organisés par la fondation Hardt, qui se sont tenus durant la semaine du 21 au 25 août 2017. Chaque texte est suivi de la discussion à laquelle il a donné lieu. Dans le premier, Angelos Chaniotis commence par rappeler les conceptions universelles de la nuit : moment de récupération, de contact avec le surnaturel, de danger… Or, il semble que ces conceptions vaillent aussi pour le monde grec. Ainsi, souligner dans un récit qu'une scène se déroule de nuit exacerberait l'impression de violence ou d'érotisme qui s'en dégage. Après ces constats généraux, l'auteur se penche sur les raisons de l'augmentation des activités nocturnes aux époques

Leur rôle politique était, sauf exception, fort limité. Hors de Rome, au-delà des mers, les questeurs représentaient l'administration de l'État dans tous les domaines. Les tâches comme les responsabilités étaient immenses et leur description est exposée dans le chapitre 6, qui envisage d'abord les procédures, les prorogations, les questions spécifiques à chaque province. Vient ensuite une synthèse sur « le questeur dans sa province » : les responsabilités financières et les relations avec le haut commandement. La conclusion du volume apporte enfin un tableau récapitulatif de l'histoire et du contenu de la magistrature, d'une origine obscure exposée avec prudence au développement maximal au I^er^ siècle avant notre ère. – L'ouvrage que nous proposent Fr. Pina Polo et Al. Diaz Fernandez correspond bien à l'attente de la communauté scientifique : tous les aspects importants sont traités avec approfondissement et esprit de synthèse, avec méthode, sens critique et large compétence historiographique. La mise à disposition d'une prosopographie constitue un avantage non négligeable, qu'il faut souligner, car la méthode a moins d'adeptes aujourd'hui qu'hier. Riche bibliographie, index des noms et index des sujets complètent le volume qui devra, indubitablement, rejoindre toutes les bibliothèques d'histoire ancienne. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Alex IMRIE, *The Antonine Constitution. An Edict for the Caracallan Empire*. Leiden – Boston, Brill, 2018. 1 vol. relié, XIV-175 p. (IMPACT OF EMPIRE, 29). Prix : 94 €. ISBN 978-90-04-36822-4.

La constitution antonine n'a pas attendu d'être inscrite en 2017, à l'initiative de l'Allemagne, au *Memory of the World Register* de l'Unesco, pour susciter l'intérêt des scientifiques. Depuis 1902, date de la découverte en Égypte de cet Édit d'Antonin Caracalla, reproduit en version grecque sur un papyrus qui, malheureusement, nous est parvenu gravement mutilé, nombreux ont été les historiens, historiens du droit, linguistes, archéologues et papyrologues à l'étudier sous différents angles et à lui consacrer des publications. Pour sa part, s'appuyant sur sa thèse doctorale, l'auteur traite essentiellement des motivations qui ont porté cette législation, en prenant la précaution de rappeler le contexte historique de la période qui l'a précédée, depuis le règne de Pertinax jusqu'à celui de Septime Sévère, le père de Caracalla. Quelles sont les véritables raisons qui se dissimulent derrière ce texte au contenu d'une belle générosité apparente, puisque la constitution octroyait la qualité de citoyen romain à la majorité des habitants libres de l'Empire (pas à tous, semble-t-il, et certains, tels les déditices, n'en auraient pas bénéficié) ? L'examen approfondi des sources confirme que ce n'est pas une motivation unique, mais, au contraire, une pluralité de motivations intriquées qui a conduit le jeune empereur de 24 ans, au demeurant d'une nature plutôt instable, à promulguer ce texte fondamental du droit romain. Il conduit également l'auteur à soutenir que, d'une certaine manière, la constitution est une réponse à des circonstances héritées, non imputables à l'empereur. Et ce constat lui permet d'écarter d'emblée la motivation de pure prodigalité avancée par Dion Cassius, dont le sentiment d'antipathie profonde, pour ne pas écrire de haine, à l'égard de l'empereur est patent. La motivation fiscale (étendre le champ d'application de la *vicesima hereditatum*, taxe successorale perçue sur les successions d'une certaine ampleur), souvent avancée par les auteurs comme unique ou principale, trouve son explication, non point dans une

crise économique systémique, mais dans un problème grave de manque de liquidités à court terme, induit par la revalorisation considérable de la solde militaire (accroissement de 100 % par Septime Sévère, accroissement supplémentaire de 50 % par Caracalla). La motivation militaire était de permettre le recrutement massif de légionnaires, lesquels devaient, par principe, être déjà citoyens romains lors de l'enrôlement. Une motivation d'ordre personnel peut aussi être envisagée, le désir d'imiter Alexandre le Grand, à qui Caracalla vouait une admiration sans borne. Or, le modèle avait tenté de créer un immense empire, autant que possible régi par une législation unique. À cela s'ajoute encore une motivation religieuse. Déforcé par le meurtre de son frère Geta, l'empereur choisit de réécrire l'histoire et de présenter ce dernier comme un conspirateur à son encontre. Dès lors, sa constitution est édictée au titre d'acte de piété, en guise de remerciement adressé aux dieux romains qui l'ont protégé et aux temples desquels se rendront tous les citoyens. Enfin, motivation politique, Caracalla entend bien stabiliser sa position par cet acte impérial d'*indulgentia*, et la qualité de citoyen romain qu'il accorde aux individus libres de l'Empire doit avoir pour conséquence de le positionner dans une situation comparable à celle d'un *patronus*, en droit d'attendre loyauté et bonne foi de chaque bénéficiaire du privilège reçu. Cet examen fort intéressant s'achève sur un appendice reproduisant le texte grec de la constitution, assorti de sa traduction en anglais et de commentaires, d'une bibliographie fort complète et des index d'usage. Huguette JONES

Orietta Dora CORDOVANA & Gian Franco CHIAI (Ed.), *Pollution and the Environment in Ancient Life and Thought*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2017. 1 vol., 296 p., ill. (GEOGRAPHICA HISTORICA, 36). Prix : 54 €. ISBN 978-3-515-11667-1.

Introdotto da breve "Zum Geleit" di Eckart Olshausen e Vera Sauer, editors della serie "Geographica Historica" fondata da Ernst Kirsten, il volume raccoglie, includendo la ricca *Introduction* a firma dei due editors, 14 contributi presentati al convegno internazionale tenuto a Berlino (Staatsbibliothek, 16-18 ottobre 2014) sostenuto dalla Fritz Thyssen Stiftung, finanziatrice anche della pubblicazione, e dal cluster di eccellenza TOPOI. Il libro, dedicato alla memoria di Isabella Andorlini, nota e apprezzata papirologa prematuramente scomparsa, è di grande attualità, particolarmente ricco di contenuti e spunti di riflessione per gli studiosi del mondo antico e non solo. Essendo impossibile inquadrarlo in maniera completa nel breve spazio di una recensione, ne coglierò alcuni aspetti fondamentali, per sottolinearne la complessa articolazione e invitare a leggerlo. Il volume si apre con una breve Prefazione (p. 9) dei due editors, Orietta Dora Cordovani e Gian Franco Chiai, seguita dal saggio introduttivo degli stessi, *Introduction. The Griffin and the Hunting*, ricco di contenuti e spunti di riflessione (p. 11-24). Gli autori fanno il punto su numerose questioni di grande attualità, fra cui l'uso del termine "Antropocene" (massiccio impatto delle attività antropiche su ambiente naturale, clima ed ecosistemi) applicato alla presente epoca geologica, le varie opinioni sull'inizio di questa, gli approcci da parte dei vari ambiti disciplinari, la consapevolezza antica delle problematiche ambientali. Tale percezione era limitata alle classi colte o generalizzata? Questo aspetto viene indagato utilizzando numerose fonti scritte, letterarie ed epigrafiche, che rivelano come, alla luce anche di dati archeologici,

noir et blanc à l'échelle 1/1 des papyrus, en 155 planches hors-texte, papyrus dont les clichés sont accessibles en ligne. Que les éditeurs et nombreux contributeurs de ce volume soient chaleureusement remerciés d'avoir mené à bon port cette entreprise éditoriale hors norme et dont les philologues, archéologues et historiens du monde antique tireront durant de nombreuses années encore le plus grand bénéfice. Riches index thématiques et index général du grec et du latin concernant les cinq volumes.

Laurent THOLBECQ

Caroline MICHEL D'ANNOVILLE & Yann RIVIÈRE (Éds.), *Faire parler et faire taire les statues. De l'invention de l'écriture à l'usage de l'explosif*. Rome, École française de Rome, 2016. 1 vol., 515 p. et 32 pl. (BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 520). Prix : 39 €. ISBN 978-2-7283-1244-3.

Ce copieux ouvrage rassemble en français et en italien les communications de deux rencontres à l'École française de Rome (5 juillet 2010 et 18-19 octobre 2011). À l'occasion d'un programme de recherches sur la Place Navone et ses environs immédiats du *Rione Parione*, la thématique prend avec bonheur prétexte de la restauration en 2009-2010 de la statue antique dite du *Pasquino*, reste d'une œuvre hellénistique pergaméenne de facture magistrale : cette statue fut tenue à Rome pour « parlante » en raison des affichages satiriques dont la couvraient, depuis sa redécouverte en 1501, d'anonymes mécontents qui faisaient volontiers « parler » l'effigie à la première personne. C'est ainsi qu'après une « Introduction » de 7 pages par C. Michel d'Annoville, un chapitre initial réunit quatre articles consacrés au *Pasquino* et à la fortune des pasquinades : les antiquisants ont la satisfaction d'y voir un débris *redivivus* de la statuaire classique devenir un *trickster*, acteur à part entière des convulsions de l'Europe moderne. Les trois parties suivantes embrassent le traitement de statues animées ou réduites au silence dans l'Orient ancien et l'Égypte pharaonique (2 articles), puis dans les mondes gréco-romain de la période classique d'abord (6 articles), de l'Antiquité tardive et de Byzance ensuite (5 articles). Un *Épilogue* enfin s'intéresse aux temps présents : l'article de Zemar Tarzi (p. 433-460) est consacré à la destruction des bouddhas de Bamiyan, fragilisés depuis des siècles par leur position au contact de plusieurs civilisations. Les *Conclusions* de Yann Rivière (*Faire parler les auteurs et se taire*, p. 477-502) font notamment usage d'une typologie, avancée par Paolo Liverani (*Figurato e scritto. Discorso delle immagini, discorse con l'immagine*, p. 353-371), des configurations énonciatives qui mettent en relation une statue et l'inscription qui la définit : est parlante la statue qui parle à la première personne au spectateur-lecteur, voire instaure un dialogue entre deux figures ou emblèmes représentés ; mais une contextualisation fine est seule à même d'en éclairer le message. Le volume est encore lesté d'un index thématique, d'une liste de résumés qui suivent l'ordre des textes, et d'un bel ensemble de planches qui mériteraient de mieux refléter la diversité des articles. – La première partie, extrêmement stimulante, n'en est pas moins inégale. Érudite et laissant ouvertes de nombreuses identifications irrésolues, l'indispensable contribution de Paola Ciancio Rossetto (*Pasquino : riflessioni e acquisizioni dal restauro*) fait le point sur ce que l'on sait désormais de la statue du *Pasquino* : sa situation depuis son exhumation à l'aube du XVI^e^ siècle, sur le tracé reliant le Vatican à

la basilique du Latran et dans la proximité de l'église San Lorenzo in Damaso où la fête de San Marco donnait lieu à des joutes académiques ; son dialogue avec cinq autres statues parlantes de Rome, dont le célèbre *Marforio* couché ; la reconstitution enfin de la statue originelle, dont le *Pasquino* n'est plus qu'un bloc à deux personnages, grotesquement mutilés et tronqués : cette statue représentait Ménélas protégeant le cadavre de Patrocle, ou, selon l'auteur, Ajax relevant le corps d'Achille ; œuvre d'une facture remarquée par Michel Ange ou le Bernin, elle figurait sans doute en bonne place dans la prestigieuse décoration du stade de Domitien. – Il est dommage que l'article suivant, que Caterina Giannottu s'est appliquée à rédiger en français (*La voix de Pasquin : écriture affichée, satire politique et mémoire dans la Rome contemporaine*) n'ait pas bénéficié d'une réécriture. On y trouve le *Pasquino* en action, avec divers commentaires anthropologiques, dans un certain flou de la chronologie (revendiqué comme « synchronie », mais que veut dire ici, par exemple, « très ancien » ?). Les pasquinades remontent aux jeux rhétoriques et aux épigrammes, en latin puis en langue vulgaire, dont les textes étaient affichés sur la base de la statue. Elles acquirent une dimension satirique contre le Pape et la Curie romaine, formant sur le monument de véritables palimpsestes d'écrits, vers ou graffiti volontiers obscènes, *vox populi* anonyme, à mi-chemin entre l'oralité et l'écriture, qui reprenait vie, de siècle en siècle, contre des occupants (Napoléon, Hitler) ou des édiles corrompus. Or ici *verba volant*, les feuilles se mirent à circuler dans toute l'Europe et sous le nom de *pasquinades* finirent par former un genre à part entière et laisser dans l'oubli le grotesque prophète, parfois affublé, selon l'occasion, de masques et costumes divers, auquel elles avaient d'abord donné voix. – Chiara Lastroiali revient à l'histoire. Son article, *Nota sulla fortuna iconografica europea del marmore di Parione nella prima età moderna*, clairement situé, fait regretter l'absence du dossier d'images associées, ou du moins de quelques exemples suggestifs. Tout commence avec les gravures qui diffusent l'image du Pasquino, en figure allégorique selon les thèmes choisis pour les joutes académiques de la fête de *San Marco*, voire en dialogue avec son compère le *Marforio*. L'étude de cette iconographie dans des feuilles volantes ou opuscules anonymes des XVI^e^ et XVII^e^ siècles conservés dans les bibliothèques européennes permet de suivre la diffusion du motif, en lien direct avec l'antipapisme des Réformateurs, mais aussi avec la diffusion des savoirs, et sous forme d'affiches, de « placards » et de libelles, en Allemagne d'abord, puis en France, en Flandre, dans les Pays-Bas (l'auteur se garde de mentionner l'affichage des 95 thèses de Luther ou l'Affaire des Placards, il ne cite qu'en passant les « mazarinades », mais le lecteur ne se prive pas du plaisir de tisser des liens). Aux Pays-Bas, l'image se transforme – ainsi en un messager ailé et casqué environné de symboles religieux, incarnant tantôt l'appel à la vérité, tantôt la répression contre les calvinistes. Elle finit par disparaître – et le nom de Pasquin ne sert plus qu'à désigner un libelle anonyme –, avant de réapparaître en antique à la fin du XVII^e^ siècle, ou sous des noms et des visages nouveaux, jusqu'à se voir confondu avec Marforio. En France, avec Rabelais, Étienne Pasquier et la « pétromachie » de Joachim du Bellay (joute entre pierres parlantes, un Pierre de Cuignet et un Jeusneur s'ajoutant aux Pasquin et *Marforio*), puis à l'occasion des guerres de religion et de la Ligue, les personnages supports de la tradition romaine revivent dans la satire burlesque, quitte à revêtir bientôt l'habit d'Arlequin. – Jean-Marie Sansterre, sous le titre *Les images parlantes des catholiques, du Moyen Âge aux Temps modernes, et la polémique protestante (XVI^e^-XVII^e^*

siècle), offre, selon un angle d'approche beaucoup plus général, une étude complémentaire de la précédente : esquisse sur les statues animées ou miraculeuses des catholiques attestées depuis le Moyen Âge et décriées par les protestants. Il s'agissait de les défendre contre le reproche d'idolâtrie : ce n'est pas la statue qui parle mais Dieu, le Christ, la Vierge ou le Saint qui l'animent en vue d'une rencontre intime, fût-elle imaginaire ou rêvée, avec le fidèle témoin du miracle qui peut même, à l'occasion, refuser de s'en laisser accroire. L'auteur récuse notamment l'idée d'une survivance du paganisme (où les statues miraculeusement parlantes sont fort rares) par-delà les siècles d'iconoclasme. – Relevons parmi les deux articles de la seconde partie la précision du *status quaestionis* et la nouveauté d'un ensemble archéologique de statuettes privées d'yeux et de mains, mis au jour à Mari en 2009, qui conduit Pascal Butterlin (*Les statuettes d'orants suméro-akkadiens : ou comment vivent et meurent les statuettes au pays de Sumer et d'Akkad*, p. 81-106) à émettre l'hypothèse d'une part de la pieuse préservation symbolique d'une communauté tuée, au moyen de rites appliqués à une sélection de statuettes, d'autre part, s'agissant de vastes ensembles de fragments témoignant de mutilations méthodiques, d'un ethnocide rituel appliqué aux effigies des vaincus. Soulignons d'autre part la dimension comparative de l'étude de David Lavergne *(« Pour dire sa prière » : les statues parlantes en Égypte et au Proche-Orient anciens*, p. 107-120) : l'Égypte a doté d'un rite d'« ouverture de la bouche » aussi bien les momies que les statues divines, et l'inaccessibilité du dieu dans son *naos* a permis que, non seulement pharaon, mais aussi des images de hauts personnages défunts deviennent, par le truchement d'inscriptions hiéroglyphiques, les médiateurs des prières des fidèles. – La seconde partie alterne avec bonheur synthèses historico-littéraires et études de cas : d'une part Massimiliano Papini, *Le statue parlanti (e i tanti modi per zittirle) nell'antichità greca e romana*, p. 123-147 ; Yann Berthelet, *Les prodigieuses (é)motions des statues divines, sous la République romaine. Faire « parler » les corps statuaires des dieux pour mieux les faire « taire »* (avec tableau synthétique complet des prodiges examinés), p. 197-214 ; et Sylvia Estienne, *« Statues parlantes » et voix divines dans le monde romain (II^e^ s. av. J.-C. – II^e^ s. ap. J.-C.)* précisément comparées avec le cas du Pasquino, p. 215-244. Dans les trois études de cas d'autre part, l'exposé complet de la documentation permet à la fois de proposer des hypothèses convaincantes et d'enrichir la thématique par de fines analyses : Vincent Azoulay, *Les statues de Théogénès de Thasos : entre vénération et outrage*, p. 149-196 ; Emmanuelle Rosso, *Les « statues parlantes » de César et Brutus à Rome : paroles de pierre et identités usurpées,* p. 245-295 ; et Cyril Courrier, *Mouvements et destructions de statues : une lecture topographique de la répudiation d'Octavie*, p. 297-350. Il en ressort qu'en dehors de la « voix » émise par le colosse de Memnon – d'ailleurs couvert, un peu comme le Pasquino, d'inscriptions de pèlerins –, de la supercherie des oracles « autophones » de Glycon au temps de Lucien, et de rares voix fantomatiques (*Aius Locutus*…), les statues antiques ne parlaient pas elles-mêmes ou que le scepticisme à ce sujet dominait. Elles ne « vivaient » que par procuration, avec l'aide du hasard, de l'art ou de divers artifices : des accidents tenus pour signifiants, la rumeur qui leur prêtait la capacité de tomber, bouger, suer, etc., le rite, ou enfin l'écriture. Celle-ci, dédicace du piédestal ou épigramme littéraire (notons ici les citations des épigrammes de Posidippe livrées par le papyrus de Milan, convoquées à de multiples reprises dans le recueil), tantôt leur prête la parole pour interpeller les passants comme sur certains

kouroi archaïques, tantôt insiste sur leur ressemblance avec le vivant (*mimesis, enargeia*), si parfaite qu'elle en vient à tromper le spectateur. L'oracle même, sauf en rêve, ne livre la parole du dieu qu'à travers des truchements humains, et les prodiges enregistrés à Rome n'accordent aucune gravité particulière aux « (é)motions » d'objets sacrés (lances et boucliers de Mars) et d'un petit nombre de statues situées aux points névralgiques du territoire (Jupiter Latiaris, Junon Sospita, Apollon de Cumes), *miracula* qu'il s'agissait de *procurer* par le recours aux Livres sibyllins ou à l'haruspicine étrusque. L'étonnante survie de l'olympionique Théogénès de Thasos dans la mémoire des Grecs jusqu'à Œnomaos de Gadara passe par la légende des outrages subis par sa statue et les tribulations qui vaudront *in fine* à l'athlète, outre de nombreuses autres effigies, un culte public, sur l'injonction de Delphes, dans son île natale : V. Azoulay montre que ce culte n'empêcha pas Posidippe et Callimaque de rivaliser à ses dépens et de renouveler ainsi l'outrage initial en ridiculisant le geste quémandeur de son image cultuelle. Si des statues se multipliaient à Rome pour honorer César, une couronne de trop sur un de ses portraits a pu précipiter sa perte, ou le voisinage de son effigie avec celle du régicide au Capitole susciter graffiti et affichages vengeurs pour provoquer Brutus à imiter son illustre ancêtre homonyme. *Signa* et symboles peuvent ainsi fomenter une action politique décisive, à moins que des emblèmes ne la subissent par procuration : le peuple romain aurait, selon C. Courrier, exalté Octavie et châtié Poppée à travers leurs effigies. L'intérêt des dossiers étudiés par C. Courrier et plus encore E. Rosso tient notamment à la précision topographique qui leur permet d'inscrire visuellement dans l'espace et, partant, dans des séquences temporelles plausibles les événements étudiés. – Les études consacrées à l'Antiquité tardive et à Byzance témoignent de la présence persistante des statues, de leur traitement culturel à peine infléchi en milieu lettré pourtant chrétien (dans les épigrammes d'Ausone : C. Michel d'Annoville, *Les épigrammes d'Ausone ou quand un poète fait parler les statues*, p. 373-390) ou de leur usage ornemental largement maintenu dans les espaces tant civiques que privés, comme en témoigne l'examen précis de corpus restreints. Les destructions attestées, et notamment les mutilations touchant le visage des statues ne s'attaquent qu'aux ressemblances trompeuses, à des sacrifices persistants ou aux pouvoirs supposés des démons logés dans la pierre ou le bois ; elles relèvent de décisions limitées du pouvoir local plus que d'émeutes iconoclastes (Gabriel de Bruyn, "Os habent et non loquentur". *La mutilation des statues divines en Afrique dans l'Antiquité tardive,* p. 391-415 ; Éric Rebillard, *« Peuple chrétien » et destruction des statues païennes : le dossier africain à la lumière des textes d'Augustin*, p. 417-432). Avec Béatrice Caseau, *Statues oraculaires à Byzance (IV^e^-XII^e^ siècles)*, p. 433-460, c'est finalement dans la Byzance médiévale que l'interprétation historique d'un ensemble de textes souvent mineurs, patriographes notamment, relève, parallèlement à la dénonciation du recours aux automates dans certains temples et à la dérision des images inertes, un curieux renversement : on n'a jamais autant cru aux pouvoirs démoni(a)ques des images, y compris animales. Cette croyance dérive des traditions magiques et télestiques incarnées par la légende d'Apollonius de Tyane, renouvelées en une pratique d'enchantement des objets appelée στοιχείωσις – un mot qui étonne et méritait commentaire. On nomme à Byzance « philosophes » des interprètes d'oracles attribués à des effigies et à leurs inscriptions (les chutes de statues prédisent la chute d'un empereur, etc.) ; et les puissants, quitte à trahir leur faiblesse et leur impiété, tâchent de

contrôler ces pouvoirs à leur profit ou de les désactiver en mutilant ou supprimant les rondes bosses incriminées. Il est dommage que cette nouvelle irrationalité ne soit pas relevée par les éditeurs et interrogée comme telle dans une perspective comparative. Le *Pasquino* a généré un fort bel ouvrage et donné parole à un *congresso* renouvelé de voix savantes. La richesse de ces études en suggère ainsi d'autres qui resteraient à écrire. Renée KOCH PIETTRE

Marie-Lou FABRÉGA-DUBERT (Dir.), *Une histoire en images de la collection Borghèse. Les antiques de Scipion dans les albums Topham*. Paris, Éditions Mare & Martin – Musée du Louvre, 2020. 1 vol. 551 p., nombr. ill. n/b & coul. Prix : 89 €. ISBN 978-2-36222-017-3 (Mare & Martin) et 978-2-35031-691-8 (Louvre).

Dès les premiers regroupements de statues et reliefs antiques au Quattrocento, dès les premières fouilles et découvertes, quelques décennies plus tard, les artistes se sont empressés de dessiner ces œuvres et, souvent, de procurer des gravures qui les représentaient et permettaient, par la multiplication même de ces images, de faire connaître à un plus grand nombre d'amateurs ces témoins d'une Antiquité retrouvée qui allait de plus en plus influencer nos sociétés occidentales. « Le dessin d'antiques naît et se développe en accord et en rivalité avec le collectionnisme des marbres d'époque classique », écrit S. Settis dans un bel avant-propos (p. 11-14). Dans l'Angleterre du début du XVIII^e^ siècle, la constitution de véritables collections de dessins d'antiques va de pair, en effet, avec le développement des collections de marbres nées du Grand Tour. A. Aymonino et M. Modolo (p. 20-47) centrent leur enquête sur celles de R. Topham, de R. Mead, de Th. Coke comte de Leicester et de H. Hare baron de Coleraine, dont ils dressent un bien utile catalogue. P. Coen (p. 48-67) brosse un passionnant tableau de tout ce monde d'artistes, de marchands et d'intermédiaires qui fournissait dessins et gravures à la clientèle britannique. P. Witts et L. Gwynn (p. 68-91) présentent R. Topham (1671-1730), conservateur des archives de la Tour de Londres, et l'extraordinaire collection qu'il réunit de 1716 à sa mort : près de 3000 dessins, aquarelles et estampes, regroupés en 31 albums qu'il légua, avec une non moins impressionnante collection de livres, à la bibliothèque d'Eton College, où il avait fait ses études. Ce sont trois de ces albums qui sont édités ici de façon véritablement exhaustive par M.-L. Fabréga-Dubert ; ils concernent les antiques de la collection constituée par Scipion Borghèse (1577-1633) et présentée dans sa villa du Pincio, avant que celle-ci ne subisse d'importants remaniements et réaménagements dans le goût néo-classique de la part de Marcantonio IV Borghèse (1730-1800) et que les œuvres ne soient en grande partie vendues à Napoléon en 1807 par Camille Borghèse, devenu son beau-frère. Les albums sont examinés par V. Dubard et M.-L. Fabréga-Dubert « sous toutes les coutures » (p. 92-115) : étude matérielle des volumes, de leur reliure, du montage des dessins, du foliotage, des filigranes du papier, des techniques de dessin, des contre-épreuves qui furent tirées de certaines sanguines. M.-L. Fabréga-Dubert revient alors sur tout ce que les dessins des albums Topham permettent de reconstituer de l'histoire si mouvementée des antiques Borghèse (p. 116-141). Ces dessins, réalisés à la pierre noire, au pastel ou le plus souvent à la sanguine, sont l'œuvre de deux artistes, Carlo Calderi et Bernardino Ciferri, qui n'ont guère laissé de traces dans l'histoire de l'art ; mais aux mérites nombreux des

care of small children are the subject of the third part (p. 67-131). Here, Räuchle offers most insightful and nuanced interpretations. On grave reliefs, swaddled babies are often carried by wet nurses. Such depictions possibly signified the separation between mother and child caused by the former's death rather than a sort of social distancing in real life. Both on vases and reliefs, the ideal mother was depicted as restrained in gestures and emotions. Maternal breastfeeding is hardly depicted at all. Again, this may rather symbolise the idea of restraining one emotion (*sophrosynē*) than reflect a reality (C. W. Marshall, "Breastfeeding in Greek Literature and Thought", *Illinois Classical Studies* 42, 1 [2017], p. 185-201 believes that maternal breastfeeding was frequently practised in the Greek world). *Paideia* characterises the mother as an educational figure of socialisation (p. 133-187). For children in the pre-adolescent stage, Athenian mothers were mostly involved with religious and cultic education, while they were supposed to occupy themselves more with daughters than with sons. *Philia* is the title of the section on the role of motherhood in later life (p. 189-242): solidarity between generations, mourning about children preceding their mothers in death, the role of grandmothers (again, a topic which has never been properly studied in a monograph). The book is rounded off by an insightful synthesis, which offers nuanced observations on issues such as nature versus nurture (p. 243-262), an extensive and thorough iconographical reference list (p. 264-321), which by itself makes the book a *ktēma eis aei*, and an admirably multilingual bibliography (p. 322-337). However, this bibliographical list is marred by the lack of references to Roman family studies, with names as K. Bradley, S. Dixon, J.-U. Krause, C. Laes, B. Rawson and V. Vuolanto being virtually absent. Childhood and families in the Greek world is an expanding field of research (witness the extensive bibliographical list by Ph. Lafargue, "L'enfant retrouvé : quinze ans de nouvelles recherches sur l'enfance en Grèce ancienne (2001-2015)", *Pallas* 105 [2017], p. 257-294 or E. Griffiths, *Children in Greek Tragedy. Pathos and Potential*, Oxford, 2020). The scholarly world is still waiting for a good comparison between the Greek and the Roman world (J.-B. Bonnard, V. Dasen, J. Wilgaux, *Famille et société dans le monde grec et en Italie du V^e^ au II^e^ siècle av. J.-C.*, Rennes, 2017 is an excellent starting point). For any such future studies, the admirable monograph by Räuchle will be an essential point of reference. Christian LAES

Caroline HUSQUIN, *L'intégrité du corps en question. Perceptions et représentations de l'atteinte physique dans la Rome antique*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2020. 1 vol. broché, 358 p. (HISTOIRE). Prix : 26 €. ISBN 978-2-7535-7827-2.

The first synthesis on disabilities in Ancient Greece appeared in 2003 (M. L. Rose, *The Staff of Oedipus: Transforming Disability in Ancient Greece*, Ann Arbor MI, 2003). The English version of a monograph on disabilities in the Roman Empire came out recently (Chr. Laes, *Disabilities and the Disabled in the Roman World. A Social and Cultural History*, Cambridge, 2018), while a collective volume tackled the issue in Antiquity from the comparative world approach, dealing with regions and periods as diverse as the Sumerian and Akkadian Near East and China, up to Late Antiquity and the rise of Islam (Chr. Laes [Ed.], *Disability in Antiquity*, London – New York, 2017). The regularly updated online bibliography on Disability History and the Ancient World

at present numbers 72 pages and roughly 640 titles (https://www.disabilityhistory-ancientworld.com/new-cover-page>). It may thus rightfully be asked whether Husquin's book is more than just another contribution on a topic that seems to have been quite fashionable in scholarship of the last years. Rather than going systematically through the different chapters, I will pinpoint some outstanding features of a book that I indeed consider a work of major importance, not only for historians of disabilities, but also for the broader field of socio-cultural history. Husquin starts from a clear and outspoken thesis that is already pronounced in the title of the book. Ancient authors did have a concept of "bodily integrity", and noticed that the human condition allowed some fellow humans for one reason or another to deviate from the standards or expected patterns. Such deviations were never categorised as "abnormal/abnormality" (a modern concept which implies measurability and standards), but were rather referred to as unpreferable conditions (a key text, cited on p. 309, in Cicero, *De fin. bon. et mal.* 3, 17: *quod est nemo, quin, cum utrumvis liceat, aptas malit et integras omnis partis corporis quam, eodem usu, inminutas aut detortas habere*). There are two important consequences to this choice. First, Husquin's option belongs to the tradition of *histoire des mentalités*, which has strong foundations in the French scholarly world. As terms such as "handicap/disability" are absent from ancient thinking, the historian of *mentalités* should approach the past starting from the vocabulary and the mental framework of the time period concerned. Instead of compiling lists or chapters of what we commonly consider as disabilities nowadays from head to toe (the option of both Rose 2003 and Laes 2018, but also of important anthropological fieldwork as D. Neubert, G. Cloerkes, *Behinderung und Behinderte in verschiedenen Kulturen*, Heidelberg², 1994), the ancient concept of bodily integrity is Husquin's central focus. The first part of her monograph deals with definitions, views and perceptions of "physical harm" (*atteinte physique*), followed by a section on the family (women, children, and slaves), and one on "the profession" (*métier*) of being a Roman citizen. Hence, the reader, perhaps quite unexpectedly, will come across large and extensive chapters on being a (fertile) woman (p. 121-146), slaves' bodies marked by mutilation or maltreatment (p. 169-197), or the moulding and upbringing of infants (p. 147-168), as well as most relevant paragraphs on aesthetical concepts of beauty and ugliness (p. 33-53) and the *dignitas* of the Roman civilian (p. 227-273). A carefully compiled General Index (p. 351-353) makes it possible to also go through the book with the focus on "conventional" disabilities (note that the same approach is taken in the award winning volume by M. Rembis, C. Kudlick, K. E. Nielsen (Ed.), *The Oxford Handbook of Disability History*, New York, 2018). At the same time, Husquin's approach entails the danger of an almost endless expansion of the topics, with the obvious critique that some aspects have been missed out. Prejudice against people of colour or simply foreigners, heterophthalmia, or the satiric attacks on people with foul breath or tooth conditions are just some examples that come to the mind. Second, by her approach Husquin will inevitably be susceptible to the accusation of 'ableism', which focuses on what is (clinically) missing and implies that the life of the disabled is somehow less complete (strong opponents of this ableism for disability history of Antiquity are *inter alios* E. Adams & E. J. Graham). I believe, however, that such critique would not do justice to Husquin's nuanced approach. In all, she quite rightly observes that ancient writers indeed realised how certain conditions were permanently inhibiting and/or irregular in

the sense of their being less frequent. Though these writers' approach to the issue sometimes (but surely not always) insinuated that such 'non-able' persons were less than complete or even subhuman, the modern scholar's study of such statements in no way implies approval of such stances and prejudices (see also Chr. Laes, "How and Whether to Say 'Disability' in Latin and Ancient Greek", in Chr. Laes (Ed.), *A Cultural History of Disability in Antiquity*, London, 2020, p. 1-14). Shying away from undue political correctness, Husquin does not hesitate to use terms as 'handicap' or 'suffer from a disability'. I think she is perfectly entitled to do so, in a book the tone of which is profoundly human and open to the manifold experiences of *la condition humaine*. In my view, the use of words as 'handicap/disability' or rather straight-forward terms as 'blind' or 'deaf-mute' is to be preferred above newly coined descriptions (see Laes 2018, p. 5 – the same viewpoint is taken by a disability historian as E. Kellenberger, who has an invested interest in pastoral work involving people with intellectual impairment; see, however, the somewhat 'allergic' reactions on my use of terms by C. Moss, "rev. C. Laes, *Disabilities and the Disabled in the Roman World. A Social and Cultural History*, Cambridge, 2018", *Bryn Mawr Classica Review* 2018.10.18 or E. J. Graham, "rev. C. Laes, *Disabilities and the Disabled in the Roman World. A Social and Cultural History*, Cambridge, 2018", *Ancient History Online Reviews* 2019.23). I wonder how many reviewers will take issue with sentences as "une femme qui aurait souffert d'un handicap" (p. 125), but really hope that this will not become the focus of their reviews. Husquin has a truly admirable knowledge of both the primary sources and the secondary literature, which translates into a rich multilingual bibliographic list. Reading, for instance, the sections on the supposedly 'invalid' emperors Caligula and Claudius (p. 276-302), one is struck by the most exhaustive way the historiography from the nineteenth century up to the present day is dealt with – all this combined with insightful comments and carefully formulated conclusions. Yet, at the same time, Husquin has strikingly overlooked some important works, which could have added to the discussions (I list alphabetically): C. G. Bien, *Erklärungen zur Entstehung von Mißbildungen im physiologischen und medizinischen Schrifttum der Antike*, Stuttgart, 1997; J. Draycott (Ed.), *Prostheses in Antiquity*, London, 2018; D. Engels, *Das römische Vorzeichenwesen (753-27 v.Chr.). Quellen, Terminologie, Kommentar, historische Entwicklung*, Stuttgart, 2007; A. Küster, *Blinde und Taubstumme im römischen Recht*, Cologne, 1991; C. Laes, "Writing the Socio-Cultural History of Fatness and Thinness in Graeco-Roman Antiquity", *Medicina nei Secoli* 28, 2 (2016) p. 583-660; M. Schmidt, "Hephaistos lebt. Untersuchungen zur Frage der Behandlung behinderter Kinder in der Antike", *Hephaistos* 5-6 (1983-84), p. 133-161; I. Weiler, "Zur Physiognomie und Ikonographie behinderter Menschen in der Antike", in R. Breitwieser (Ed.), *Behinderungen und Beeinträchtigungen/Disability and Impairment in Antiquity*, Oxford 2012, p. 11-24; L. Wierschowski, "Kriegdienstverweigrung im römischen Reich", *Ancient Society* 26 (1995), p. 205-239. Another outstanding feature of this volume is Husquin's full engagement with material aspects such as archaeology, art history, and inscriptions. Many epigraphists will envy her succinct yet most relevant discussion of the Puteoli inscription (*AE*, 1971, 88) on gravediggers – one of the only instances where certain people indeed seem to be excluded from a profession because of notable bodily features (deafness or muteness are for this reason not mentioned as such) (p. 98-101). Husquin also makes rich use of the osteological

finds by L. Capasso in Pompeii and environs, by P. Catalano and his team for the Collatina necropolis of Rome, as well as of documentation for Roman Britain [*e.g.* p. 132-135; 167-168]. This book comes with a conclusion which is as convincing and well written as the whole of the monograph. On the level of everyday life, family networks and social relations could improve the situation of the disabled, but at the same time integration into the wider community was not at all synonymous with what we would call wellbeing. As concerns views and perceptions, it is just not possible to discern 'one' attitude of Romans towards disabilities: social class, gender, philosophical background, and the eye of the beholder are key to contextualise and understand any statements on the matter. I feel that Husquin has perhaps been too cautious in rather strictly approaching "the Roman world": a comparison, even briefly, with contemporary Jewish views, with the miracles of Jesus, or with early Christian standpoints on 'perfect bodies' (C. Moss, *Divine Bodies: Resurrecting Perfection in the New Testament and Early Christianity*, New Haven, 2019), might have given the readers a glimpse of a broader comparative view. In all, the book is carefully and almost impeccably edited, and comes at a most affordable price. It is a landmark study, which simply cannot be overlooked by any scholar studying the burgeoning field of disabilities in the ancient world. I would highly recommend it for classicists, for socio-cultural historians of Antiquity, and those readers with a broad interest for the history of the body in general. Christian LAES

Nicolas RICHER, *Atlas de la Grèce classique. V^e^-IV^e^ siècle av. J.-C., l'âge d'or d'une civilisation fondatrice*. Paris, Autrement, 2017. 1 vol. broché, 96 p. Prix : 24 €. ISBN 9782746745674.

In maniera molto intelligente la scuola francese di storia antica ha promosso negli ultimi vent'anni una serie di piccoli, ma utili manuali di geografia storica che coprono ambiti cronologici e geografici diversi (a titolo di esempio: R. Morkot, *Atlas de la Grèce antique, 6500 à 30 av. J.-C.*, Paris, 1999 e P. Cabanes, *Petit Atlas historique de l'Antiquité grecque*, Paris, 2007). Pensati come supporto allo studio universitario, questi manuali si caratterizzano per l'agilità dei contenuti e per il prezzo relativamente modesto. L'atlante in questione è organizzato in trentasette capitoli tematici suddivisi in cinque sezioni: 1) risorse naturali e uomini; 2) l'evoluzione politica della Grecia e dei Balcani nel V secolo; 3) i Greci d'Occidente nel V e IV secolo; 4) l'affermazione delle grandi potenze nel IV secolo e la pratica della guerra; 5) evoluzione culturale e grandi santuari. Ogni capitolo consta di una o più cartine geografiche e di un ricco corredo di immagini esplicative che fungono da supporto a una sintetica, ma esaustiva introduzione agli argomenti trattati. Ai capitoli di carattere prettamente geografico, dedicati al territorio e alle risorse naturali del paese, seguono quelli sull'organizzazione politica delle diverse regioni della Grecia classica (Peloponneso, Attica, Beozia, Tessaglia, Creta, Ionia, Grecità d'Occidente, Mar Nero, Cipro e Macedonia), ai principali avvenimenti storici dei secoli V e IV a.C. (guerre persiane, imperialismo ateniese, guerra del Peloponneso) e a una serie di temi specifici affrontati con approccio diacronico (urbanizzazione, poeti e storici, religione e santuari). Il testo è corredato da una tavola cronologica, un utile specchietto con le unità di misura utilizzate nel periodo

femmes maltraitées à abandonner la honte de la *pudicitia* perdue, le deuxième en révélant le lien entre pouvoir, violence et désir dans les rapports sociaux de sexe. Christian Rollinger s'intéresse, au travers des sources littéraires et iconographiques, aux destins des femmes dans les situations de conflit à l'époque romaine, en particulier dans le cas des sièges, en mettant l'accent sur leurs conséquences : captivité, esclavage, viol et meurtre. La contribution de Lothar Willms étudie la représentation archétypique du viol de Cassandre par Ajax à la fois dans les arts figurés et dans la littérature antique. Le chercheur s'intéresse à l'évolution du thème, centré durant les époques archaïque et classique sur la dimension sacrilège de l'acte qui intervient dans l'enceinte sacrée du temple d'Athéna. Il faut attendre l'époque hellénistique pour voir les sources écrites montrer une sensibilité envers la question du viol proprement dit. Le volume se conclut sur l'article d'Ulrich Port, qui traite des ordres de bataille et de genres dans la *Penthésilée* d'Heinrich von Kleist (1808) et dans ses références antiques. Il s'intéresse en particulier à l'inversion des rôles que le dramaturge met en scène puisque les hommes sont ici les victimes des Amazones et qu'Achille est tué par Penthésilée. Vu l'intérêt que représente ce sujet complexe et la qualité des contributions, on ne peut que regretter la brièveté de ce volume qui met clairement en exergue la manière dont la guerre exacerbe les rapports sociaux de sexe et les violences de genre.

Isabelle ALGRAIN

Viktoria RÄUCHLE, *Die Mütter Athens und ihre Kinder. Verhaltens- und Gefühlsideale in klassischer Zeit*. Berlin, Dietrich Reimer Verlag, 2017. 1 vol. relié, 342 p. Prix : 59 €. ISBN 978-3-496-01561-1.

Determining maternal love towards young children in the past is fraught with difficulties. We often tend to confuse personal feelings and emotions (notoriously difficult to discern) with societal conventions and expectations (M. Golden, "Did the Ancients Care when their Children Died?", *Greece & Rome* 35 [1988], p. 152-163 is still a classic and a must-read on this theme). No single source can be taken at face value: neither literary passages (often containing anecdoctical evidence), nor inscriptions, vases or funerary steles. In her monograph, which stems from a doctorate in the research cluster "Languages of Emotions" at the Freie Universität Berlin, Räuchle demonstrates deep awareness of these methodological issues. While she studies an iconographical corpus from classical Athens (roughly fifth and fourth century BCE), consisting of 372 funerary steles and 70 vases, both secondary literature and literary/epigraphic are strongly present in the thorough Prolegomena (p. 12-45) and in the subsequent chapters which largely follow the path of human life course. Pregnancy, birth and death in childbed are dealt with in the second part (p. 47-65). For the whole of Antiquity, this is indeed a much understudied topic (see now S. Huebner [ed.], *Missing Mothers: Maternal Absence in Antiquity*, Leuven, Peeters, 2021). Surprisingly, Räuchle still uncritically mentions Spartan women dying in childbed being honoured with an inscription in much the same way as warriors were (p. 56) – this testimony by Plutarch should at least be questioned (M. P. J. Dillon, "Were Spartan Women who Died in Childbirth Honoured with Grave Inscriptions? Whether to Read ἑϱῶν or λεχοῦς at Plutarch Lykourgos 27.3", *Hermes* 135 [2007], p. 149-165). Mothers taking

care of small children are the subject of the third part (p. 67-131). Here, Räuchle offers most insightful and nuanced interpretations. On grave reliefs, swaddled babies are often carried by wet nurses. Such depictions possibly signified the separation between mother and child caused by the former's death rather than a sort of social distancing in real life. Both on vases and reliefs, the ideal mother was depicted as restrained in gestures and emotions. Maternal breastfeeding is hardly depicted at all. Again, this may rather symbolise the idea of restraining one emotion (*sophrosynē*) than reflect a reality (C. W. Marshall, "Breastfeeding in Greek Literature and Thought", *Illinois Classical Studies* 42, 1 [2017], p. 185-201 believes that maternal breastfeeding was frequently practised in the Greek world). *Paideia* characterises the mother as an educational figure of socialisation (p. 133-187). For children in the pre-adolescent stage, Athenian mothers were mostly involved with religious and cultic education, while they were supposed to occupy themselves more with daughters than with sons. *Philia* is the title of the section on the role of motherhood in later life (p. 189-242): solidarity between generations, mourning about children preceding their mothers in death, the role of grandmothers (again, a topic which has never been properly studied in a monograph). The book is rounded off by an insightful synthesis, which offers nuanced observations on issues such as nature versus nurture (p. 243-262), an extensive and thorough iconographical reference list (p. 264-321), which by itself makes the book a *ktēma eis aei*, and an admirably multilingual bibliography (p. 322-337). However, this bibliographical list is marred by the lack of references to Roman family studies, with names as K. Bradley, S. Dixon, J.-U. Krause, C. Laes, B. Rawson and V. Vuolanto being virtually absent. Childhood and families in the Greek world is an expanding field of research (witness the extensive bibliographical list by Ph. Lafargue, "L'enfant retrouvé : quinze ans de nouvelles recherches sur l'enfance en Grèce ancienne (2001-2015)", *Pallas* 105 [2017], p. 257-294 or E. Griffiths, *Children in Greek Tragedy. Pathos and Potential*, Oxford, 2020). The scholarly world is still waiting for a good comparison between the Greek and the Roman world (J.-B. Bonnard, V. Dasen, J. Wilgaux, *Famille et société dans le monde grec et en Italie du V^e^ au II^e^ siècle av. J.-C.*, Rennes, 2017 is an excellent starting point). For any such future studies, the admirable monograph by Räuchle will be an essential point of reference. Christian LAES

Caroline HUSQUIN, *L'intégrité du corps en question. Perceptions et représentations de l'atteinte physique dans la Rome antique*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2020. 1 vol. broché, 358 p. (HISTOIRE). Prix : 26 €. ISBN 978-2-7535-7827-2.

The first synthesis on disabilities in Ancient Greece appeared in 2003 (M. L. Rose, *The Staff of Oedipus: Transforming Disability in Ancient Greece*, Ann Arbor MI, 2003). The English version of a monograph on disabilities in the Roman Empire came out recently (Chr. Laes, *Disabilities and the Disabled in the Roman World. A Social and Cultural History*, Cambridge, 2018), while a collective volume tackled the issue in Antiquity from the comparative world approach, dealing with regions and periods as diverse as the Sumerian and Akkadian Near East and China, up to Late Antiquity and the rise of Islam (Chr. Laes [Ed.], *Disability in Antiquity*, London – New York, 2017). The regularly updated online bibliography on Disability History and the Ancient World

classico e una brevissima bibliografia. Sebbene non si possa fare a meno di apprezzare la qualità dell'apparato cartografico e iconografico, va rilevata l'assenza di qualsiasi riferimento alla lingua e alla relativa diffusione di alfabeti e dialetti, alle anfizionie e alla riflessione filosofica, giustificabili solo alla luce dell'economia di un volume che si prefigge *in primis* sinteticità e agilità espositiva. Meno giustificabile il macroscopico errore presente nella sezione dedicata alle riforme di Clistene (p. 32), in cui si afferma che questi avrebbe istituito ben 700 arconti! Jessica PICCININI

Michaela STARK, *Göttliche Kinder. Ikonographische Untersuchung zu den Darstellungskonzeptionen von Gott und Kind bzw. Gott und Mensch in der griechischen Kunst*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2012. 1 vol. relié, 358 p. (POTSDAMER ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 39). Prix : 67 €. ISBN 978-3-515-10139-4.

One of the challenges of anthropomorphic traditions is to acknowledge the possibility of deities with bodies that are far from perfect (Chr. Laes, "Disability", in J. Bremmer, G. Petridou, J. Rüpke, E. Begemann (Ed.), *Religion in Context*, Leyde, 2021). This also counts for gods whose childhood life stage is depicted and narrated. In a painstakingly thorough analysis, including both the literary sources from the Homeric hymns up to the classical era and a wide array of iconographical material (vases, reliefs, statues, coins, mural paintings), Stark researches the divine childhood of gods and heroes Apollo, Hermes, Zeus, Dionysus, Athena, Artemis, Heracles, and Achilles (p. 19-163). These divine children seem to have some traits in common, not least the fact that they supersede their childhood stage with deeds that announce their future greatness. In the analysis, Dionysus gets special attention, since the iconography of this god in the fifth century BCE shows particular attention to everyday life depictions of childhood (p. 89: *vom göttlichen Kind zu kindlichen Gott*). The following part of the book compares the world of myth to society (p. 165-209: *Mythos und Bürgerwelt*). Various features stand out: the omnipresence of the father figure and the absence of mothers; the silence about the divine childhood of goddesses (possibly related to the fact that the gods whose childhood is depicted had some protective roles as children are concerned – though this argument would not count in the case of Artemis); the emergence of the Attic educational system from the early fifth century BCE ON in the depictions of Achilles and Heracles, the latter as a "troublemaker" (*Störenfried*) killing his schoolmaster Linus. In the concluding chapter, Stark summarises the main points, nuancing the term "divine children" (*göttliche Kinder*) – "gods as children" (*Götterkinder*) seems more appropriate, since it is the divine aspect which is stressed throughout in iconography. Almost one third of the book (p. 223-319) consist of an extremely useful catalogue of iconographical sources, and also the bibliography, the indices and the 32 tables with excellent photographs are a real treat to the readers. While the book still shows some traces of the original PhD at the University of Saarbrücken (2008), including some repetitions, it has merited its place as a work of reference for years to come. Several reviewers have already noted the lack of reference to S. Schlegelmilch, *Bürger, Gott und Götterschützling: Kinderbilder der hellenistischen Kunst und Literatur,* Berlin – New York, 2009. In Hellenistic times, images of divine children seem to reflect more and more the ideals of civil society. Christian LAES

réemploi (par exemple : « Pindar's myths show clear signs of accommodating secondary audiences. […] Local traditions are generally presented in a manner comprehensible to broader audiences », p. 34-35) peut apparaître comme un parti pris. Enfin, il semble que, dans l'analyse textuelle des épinicies, les scholies anciennes tiennent parfois une place quelque peu marginale (par exemple, p. 268 ; voir aussi p. 103, 119, 123, 124 n° 120, 143 n° 34, 198 n° 49), alors que dans d'autres cas leur étude est menée de manière plus approfondie (p. 207-209 avec n° 69, 71, 73, p. 236 avec n° 58, p. 268-269 n° 38, p. 272-273). Spelman semble pourtant épouser la théorie de l'existence de sources extratextuelles qui auraient circulé dès le cinquième siècle avec les odes pindariques (p. 228) – matériel qui pourrait avoir conflué dans les scholies, témoignant en cela de leur fiabilité. De manière générale, l'ouvrage demeure riche, bien construit, tissé d'idées clairement argumentées et nourri d'une remarquable bibliographie. Il représente une étape importante dans le panorama des études pindariques actuelles.

Francesco BUÈ

Bruno JACOBS (Ed.), *Ancient Information on Persia Re-assessed: Xenophon's Cyropaedia. Proceedings of a Conference Held at Marburg in Honour of Christopher J. Tuplin, December 1–2, 2017*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2020. 1 vol. relié, XXXII-408 p., 8 ill., 3 tables (CLASSICA ET ORIENTALIA, 22). Prix : 98 €. ISBN 978-3-447-11283-3.

On assiste depuis quelques années à un regain d'intérêt pour les études xénophontiques et le professeur Christopher J. Tuplin, à qui est dédié cet ouvrage collectif, est un des fers de lance de ce renouveau dans le monde anglo-saxon. Comme on doit s'y attendre dans ce genre d'étude, les contributions touchent à un grand nombre de sujets disparates, même si elles sont unies autour d'un corpus commun. Le livre est divisé en quatre parties : 1. « Genre and Meaning », 2. « The Author's View », 3. « Cyropaedia as Historical Source » et 4. « Literary Reception ». Ces quatre sections sont encadrées par une introduction de Bruno Jacob et une conclusion de Vivienne Gray. Les contributions sont toutes de qualité, mais alors que certaines se limitent à présenter l'état de la question sur un thème particulier, d'autres poussent le travail d'analyse plus loin et sont conséquemment plus satisfaisantes. L'ensemble des contributions sera néanmoins utile au chercheur intéressé par la *Cyropédie*, la représentation de la Perse dans le monde grec ou l'influence de Xénophon en Occident. Étant donné la grande variété des sujets traités, nous traiterons chaque contribution séparément. – Dans « Xenophon's *Cyropaedia* and Greek Historiography » (p. 3-18), Frances Pownall vise à mettre en lumière la façon dont Xénophon traite la naissance et l'éducation de Cyrus par rapport aux autres récits anciens. Le premier exemple touche à la naissance de Cyrus selon Hérodote, Trogue Pompée, Ctésias et Xanthus. Aucun de ces auteurs ne décrit une origine correspondant à celle que présente Xénophon, même si ce dernier adhère en partie à la position d'Hérodote pour l'origine familiale de Cyrus et qu'il lui attribue aussi une naissance aristocratique. Pownall remarque que le système d'éducation décrit par Xénophon présente une ressemblance frappante avec celui de la Sparte contemporaine, ce qui soulève la question du public cible ; il est en effet convenu depuis un certain temps que l'ensemble de l'œuvre de Xénophon vise à rétablir les valeurs et le

mode de vie aristocratique dans le monde grec. L'auteure termine en notant qu'en décrivant Cyrus comme un homme de naissance aristocratique et en enlevant tout élément de légende à son histoire, Xénophon a su écrire une fiction qui semble beaucoup plus « historique » que l'histoire traditionnelle, issue de la propagande perse. Cet article bien fouillé parvient à établir à la fois l'originalité et les intentions de Xénophon. – Dans « *Cyropaedia* and the Greek "Novel" again: History and Perspectives of a Supposed Generic Relationship » (p. 19-44), Irene Madreiter souligne d'abord la nécessité de définir ce qu'était l'idée de genre littéraire dans l'Antiquité pour éviter les anachronismes. Comme son titre le laisse deviner, elle ne croit guère à la filiation entre la *Cyropédie* et le roman idéal grec, car elle estime que la *Cyropédie* a plus en commun avec la vision du texte historique d'un Ctésias que les romanciers grecs n'en ont avec le texte de Xénophon. Pour vérifier son hypothèse, l'auteure se penche sur l'épisode de Panthée qui, à l'intérieur de la *Cyropédie*, constitue une sous-histoire parfois considérée comme un proto-roman. Elle compare ensuite cet épisode aux cinq romans grecs canoniques (« the Big Five »). À première vue, elle constate beaucoup de similarités, mais dans le détail les différences dominent : 1. il ne comprend que seize pages, alors que les romans sont des livres entiers ; 2. le thème de l'amour est subordonné à l'histoire de Cyrus et n'est pas central ; Cyrus est insensible à l'amour et l'amour a ici un aspect politique, contrairement au roman, où il est de nature privée ; 3. l'histoire de Panthée n'a pas l'intensité dramatique des romans subséquents, 4. elle ne présente pas de « happy-ending », contrairement au roman ; enfin, le public cible est différent ; le but de Xénophon est politique, alors que le roman n'a pas de visée politique et s'adresse à un public plus large. Madreiter considère que la *Cyropédie* s'inscrit plutôt dans la lignée des *Persica* de Ctésias qui sont de la « métafiction historiographique », un genre littéraire moderne qui mélange volontairement faits historiques et éléments fictifs, afin de reconstruire la trame historique du récit. Il nous semble que l'auteure arrive à démontrer que la *Cyropédie* n'est pas un roman, sans toutefois parvenir à nier qu'elle soit source d'inspiration pour le roman ancien. – Dans « Cyrus and Socrates: Two Models on an Equal Footing? » (p. 45-70) de Louis-André Dorion, Socrate et Cyrus sont (avec Agésilas) les personnages les plus emblématiques de l'œuvre de Xénophon et ils partagent une multitude de qualités et d'opinions. Doit-on pour autant considérer qu'ils sont interchangeables ? C'est en partie pour résoudre ce dilemme que l'expert des *Mémorables* pose trois questions : 1. Cyrus satisfait-il aux critères du dirigeant idéal tels qu'établis dans les *Mémorables* ? 2. Quelles sont les caractéristiques communes à Cyrus et Socrate ? 3. Cyrus et Socrate sont-ils également de bons modèles ? En se basant sur les qualités spécifiques de Socrate comme *l'enkrateia*, l'*agathe phusis*, la *karteira*, l'*autarkeia* et la piété, Dorion établit de façon convaincante que si les deux personnages possèdent l'ensemble de ces qualités, elles ne s'appliquent qu'à des champs spécifiques chez Cyrus tandis que Socrate les applique à l'ensemble de sa vie. La fine analyse de Dorion démontre la supériorité de Socrate aux yeux de Xénophon. – Dans « *Cyropaedia* – "Historical Space" and the Nations at the Fringes of the Oikumene » (p. 73-104), Reinhold Bichler part d'une constatation : dans la *Cyropédie* (8.6.21), Xénophon décrit les limites de l'empire en énumérant les quatre coins du monde connu et habitable, mais il place la limite ouest de son empire à Chypre et en Égypte, faisant de l'empire un domaine uniquement asiatique. Bichler trace ensuite le pourtour des territoires mentionnés dans l'œuvre en comparant les

données de la *Cyropédie* à celles d'aujourd'hui et remarque certaines incongruités qu'il tente d'expliquer. Il note que, tout comme dans l'*Anabase*, Xénophon devient de moins en moins précis à mesure que son récit avance. L'auteur conclut que l'emplacement géographique est un élément important dans l'interaction entre histoire et fiction dans la *Cyropédie*. Même si les espaces géographiques ne reflètent pas la réalité, Xénophon continue de les présenter de façon crédible en les situant dans un espace réel. L'article est particulièrement intéressant par le fait qu'il établit une jonction entre réalité historique et composition littéraire dans cette œuvre. – Dans « On the Fundamental Activities of the Leader in Xenophon's *Education of Cyrus* – and Whether They Even Constitute Leadership » (p. 105-124), John E. Esposito et Norman B. Sandridge examinent la terminologie utilisée pour définir le type de gouvernance propre à Cyrus qui se caractérise par la maîtrise du verbe *prostateuein* : littéralement « être un prostatès », c'est-à-dire celui qui se place devant le peuple, pour pourvoir à ses besoins. À la lumière des textes de Platon et de Xénophon, les auteurs définissent le rôle occupé par Cyrus avant de le comparer à la définition moderne du dirigeant (« leader »), telle que présentée dans le *Harvard Business Review Leader's Handbook*. Ils en concluent que, puisque le rôle de Cyrus est confiné à un nombre d'activités spécifiques et qu'il fait référence à une idée différente de l'autorité, Cyrus n'est pas un « leader » dans le sens moderne du terme. La première partie de cet article est informative et utile en ce qu'elle nous renseigne sur la nature du pouvoir de Cyrus ; en revanche, nous ne voyons pas en quoi la comparaison avec la définition moderne du rôle du « leader » ajoute à notre compréhension de ce que fut le pouvoir de Cyrus. – Partant de l'idée qu'une lecture croisée de l'*Anabase* et de la *Cyropédie* permet de mieux comprendre les œuvres, Michael A. Flower débute sa contribution « Xenophon's *Anabasis* and *Cyropaedia*: a Tale of Two Cyruses » (p. 125-164) par une revue du lectorat original de Xénophon (Denys d'Halicarnasse, Cicéron, etc.). Suivant une méthode élaborée dans ses autres ouvrages, Flower s'intéresse à la façon dont l'auteur implicite (Xénophon) construit un dialogue intertextuel entre les récits de l'*Anabase* et de la *Cyropédie*, notamment en ce qui a trait aux manifestations de la faveur divine envers les deux hommes. Flower démontre que Cyrus le Jeune est dépeint par « le narrateur » comme une version très inférieure de l'autre Cyrus ; en représentant les deux hommes de façon contrastée, Xénophon engage ses lecteurs dans un acte d'interprétation. L'analyse de Flower est complexe et précise ; son approche intertextuelle jette une nouvelle lumière sur les textes de Xénophon. – L'article de Gabriel Danzig « The Younger Cyrus and the Alter Cyrus » (p. 165-194) reprend nombre de thèmes abordés par Flower sous un angle différent. Alors que Flower évalue les œuvres d'un point de vue littéraire, Danzig s'attarde à leur vérité historique et philosophique. Tout en arrivant à des conclusions similaires, c'est-à-dire que les qualités de Cyrus l'Ancien dépassent de loin celles de Cyrus le Jeune, Danzig suggère plutôt que ces différences viennent du caractère historique de l'*Anabase*. En effet, Xénophon ne pouvait embellir la personnalité de Cyrus le Jeune au-delà du raisonnable, puisque des témoins existaient. L'absence de qualités positives dans l'eulogie de Cyrus le Jeune ne révèle donc pas un effort pour le critiquer, car elles sont le reflet de ce que Xénophon a réellement entendu à propos du frère du roi. Ainsi, les améliorations trouvées dans la *Cyropédie* s'expliquent par l'effort de Xénophon de créer un chef idéal : ce qu'aurait pu être le Jeune, s'il avait vécu. Le texte de Danzig est bien étayé et sa méthodologie est solide.

Il souligne le fait que bien que Xénophon introduise des éléments fictifs dans son œuvre, il était quand même limité par les faits historiques lorsque ceux-ci étaient connus. – Dans « *Cyropaedia* as Historical Source. Ancient Near Eastern Traditions in Xenophon's *Cyropaedia*: Conceptions of Royal Qualities and Empire » (p. 197-240), Julian Degen remarque tout d'abord que, même si la plupart des études concluent que la *Cyropédie* présente la société perse comme un décor sans réalité historique, cette œuvre nous offre malgré tout une perspective grecque de l'Empire achéménide et de la conception d'empire. Sous certains aspects, Cyrus apparaissait ainsi aux yeux des Grecs comme un roi perse authentique, puisqu'il correspondait à l'image qu'on s'en faisait. Degen se penche tout particulièrement sur un passage de la *Cyropédie* (4, 2, 28), où l'armée de Cyrus voit une lumière au milieu de la nuit et la perçoit comme un signe favorable. Il note que les Grecs associent leurs dieux à la lumière, mais les phénomènes lumineux apparaissaient dans les sources mésopotamiennes et perses lors de changements de régime et de guerres. Après avoir comparé avec d'autres textes où la lumière est associée à la royauté, il estime que le phénomène lumineux de la *Cyropédie* est un amalgame tiré de la propagande royale proche-orientale. Xénophon aurait eu connaissance de ces traditions grâce à des récits entendus lors de sa participation à la marche des Dix-Mille ; comme il a très bien connu au moins un prêtre (Mégabyse, *Anabase* 5, 3, 6-7), dont le nom vient du vieux perse *Bagabuxšan* (« celui qui ravit le dieu »), il est probable qu'il ait personnellement reçu certaines informations. Degen en conclut que Xénophon avait une idée des stratégies achéménides de représentation et de légitimation du pouvoir ; il a acquis la plupart de ses informations à partir de la littérature grecque des V^e^ et IV^e^ siècles avant notre ère et de vive voix. En fin de compte, Cyrus est l'interprétation xénophontique de l'image du roi perse dans la littérature grecque préexistante. – Dans « *Cyropaedia* and the "Gift-Bearer Reliefs" from the So-called apadāna at Persepolis », (p. 241-258), Bruno Jacobs, éditeur du colloque, part du principe que la valeur du compte rendu de Xénophon sur l'importance culturelle des échanges de dons ne doit pas être minimisée ; d'ailleurs on a souvent remarqué une correspondance entre les dons échangés dans la *Cyropédie* et ceux du relief de Persépolis, surtout lorsque Cyaxare et Cyrus sont les destinataires de ces dons. De plus, malgré des interprétations différentes sur la nature des cadeaux offerts, il est certain que le relief représente une liste de *dahyāva* (peuples/nations) et que les dons représentent des taxes. Il y a une remarquable correspondance entre les dons offerts dans la *Cyropédie* et ceux représentés sur le relief et il serait erroné de les voir comme des dons spontanés, car ils représentent bien des tributs ou des dons obligatoires. Le parallèle entre les dons de la *Cyropédie* et le relief *apadāna* réside dans la verticalité ascendante des dons (du sujet vers le monarque), comme une marque de loyauté. Cet article est très bon, mais il nous semble faire peu de cas de l'échange de dons préexistant dans la culture grecque, sans compter le fait que Xénophon avait déjà rencontré une coutume de dons suivant une verticalité ascendante, lors de son séjour à la cour du roi Seuthès. – Dans « Xenophon's *Kyroupaideia* and the Alexander Historiographers » (p. 261-282), Sabine Müller constate d'abord que les opinions à propos de l'influence réelle de la *Cyropédie* sur Alexandre varient. Selon elle, il faut faire la part des choses entre le véritable Alexandre et le portrait psychologique fictif construit par les historiographes qui, eux, connaissaient l'œuvre de Xénophon. Les parallèles entre la gouvernance d'Alexandre et celle du Cyrus de Xénophon se trouvent principalement chez Arrien et

Plutarque, mais aussi chez d'autres auteurs, comme Strabon qui affirme avec Arrien que Cyrus descend de Persée, alors que Strabon et Arrien affirment la même chose d'Alexandre (et non qu'il descende d'Héraclès comme le reste de sa lignée). De même, chez Xénophon, Cyrus est qualifié de κάλλιστος, φιλανθρωπότατος, φιλομαθέστατος et φιλοτιμότατος, tout comme l'est Alexandre chez Arrien et Plutarque. L'auteure conclut qu'Alexandre avait peut-être lu la *Cyropédie*, mais que ses connaissances sur la Perse ne lui venaient pas de Xénophon, mais plutôt de transfuges et d'ambassadeurs perses. De leur côté, les historiographes ont emprunté des scènes conventionnelles à Xénophon, pour donner un contexte à leurs lecteurs ; par exemple, l'histoire de Panthée est un motif évident pour développer l'humanité du traitement de la femme de Darius par Alexandre. Les historiographes ne se contentaient pas d'emprunter des thèmes, ils les modifiaient et les mettaient en contexte. Cet article est bien construit et, sans clore le débat, il nous semble mettre de sérieux arguments aux mains de ceux qui ne voient pas Alexandre comme un lecteur de Xénophon. – Dans « Luxury and Authority in the *Cyropaedia, Esther, and Judith* » (p. 283-300), Deborah L. Gera note d'abord que la *Cyropédie* et deux textes de l'*Ancien Testament* : le *Livre d'Esther* et le *Livre de Judith* ont des points en commun, au point de vue de la trame narrative. Elle ajoute que la *Cyropédie* est antérieure aux textes bibliques de plusieurs centaines d'années et que seule la *Cyropédie* traite d'un personnage historique. Néanmoins ces trois textes partagent ce que Momigliano a qualifié d'« international story telling with a Persian background ». Ces trois récits dépeignent des monarques orientaux faibles vivant dans le luxe et l'indolence, vêtus somptueusement et banquetant avec faste. Elle conclut que les parallèles pourraient indiquer une connaissance de la *Cyropédie* chez les auteurs des récits bibliques, mais on ne peut l'affirmer. Ce travail a le mérite de souligner l'omni-présence de l'association entre le luxe et l'Orient dans la tradition ancienne et de montrer comment les vertus morales et physiques des héros se mesurent à l'aune de ces thèmes. – Suit une contribution de Sulochana Asirvatham « The *Cyropaedia* in Imperial Greek Literature » (p. 301-324). Dans un ouvrage bien connu (1920), K. Münscher a déjà recensé l'ensemble des allusions à Xénophon dans la littérature gréco-romaine. Partant de ce texte, Asirvatham tire deux conclusions : 1. le Cyrus de la *Cyropédie* est d'un intérêt variable à l'époque impériale et on lui préfère celui d'Hérodote ; 2. la *Cyropédie* est utilisée comme modèle d'éducation chez Plutarque, dans le roman et ailleurs. Partant de ces constats, l'auteure étudie ensuite l'influence de la *Cyropédie* sur l'art de la tromperie, depuis l'Antiquité jusqu'à Machiavel. Le commentaire le plus étendu sur Cyrus se trouve dans les *Strategemata* où Polyen traite des Perses et d'autres barbares. Le traitement de Cyrus n'est pas admiratif, mais neutre, car il s'agit d'un manuel pour préparer à combattre les barbares. D'autres auteurs qui font un usage éclectique de Cyrus comme Pausanias, Antonien le Pieux et Lucien ont Hérodote pour source. Certains, dont Plutarque, relient Alexandre au Cyrus de la *Cyropédie*. L'histoire de Panthée aurait servi de modèle de contrôle de soi et sa *sophrosyne* aurait influencé le traitement d'Alexandre par Plutarque et Arrien. La même influence se trouverait dans le roman grec et dans la *Vie d'Apollonius* de Philostrate. Asirvatham nous offre essentiellement un aperçu des sources et des thèmes parallèles qui, de son propre aveu, sont avant tout tacites. Pour notre part, il nous semble que ces parallèles ne permettent pas de conclure à des emprunts. L'auteur se limite à conclure que la *Cyropédie* était

une pierre de touche pour les auteurs de la période impériale, mais une pierre « silencieuse ». – Dans « Xenophon's *Education of Cyrus* in Early Modern Europe » (p. 325-340), Richard Stoneman note que l'engouement pour la *Cyropédie* est un pendant de l'intérêt envers la tradition des *Miroirs des princes*. À la suite des travaux de N. Humble qui a étudié la diffusion de la *Cyropédie* en Italie, l'auteur se concentre sur l'Angleterre, où il est possible de tracer le développement des idéaux de l'éducation royale à partir du règne d'Henri VI. Il remarque que les textes de cette époque ne reflètent pas une connaissance de la *Cyropédie*, dont la première traduction en anglais ne date que de 1560. En revanche, les auteurs latins étaient connus depuis longtemps et il faut attendre 1501 avec le *Book Named the Governor* de Thomas Elyot pour lire quelques lignes explicitement dédiées à la *Cyropédie* qui occupe néanmoins un rôle mineur face aux textes relatant la vie d'Alexandre. La *Cyropédie* prend une plus grande place chez les auteurs élisabéthains, comme Philip Sidney qui qualifie l'empire de Cyrus de « juste ». Finalement, Stoneman ajoute qu'il est notoire que Xénophon est le seul auteur ancien qui soit dûment nommé par Machiavel, avec lequel il partage un goût pour la tromperie, comme moyen d'accéder au pouvoir. Cet article offre un bon aperçu chronologique des différents auteurs démontrant une connaissance de la *Cyropédie*, sans apporter d'interprétation nouvelle. Cette étude sera un point de départ fort utile à ceux qui désirent étudier la pénétration de la *Cyropédie* en Angleterre aux XV^e^ et XVI^e^ siècles. – Dans « Worn out in the Reading: Xenophon's *Cyropaedia* in the Sixteenth Century » (p. 341-366), partant du fait que depuis la raréfaction des cours de grec, l'œuvre de Xénophon est très peu connue dans le monde anglo-saxon – la *Cyropédie* n'est ainsi pas traduite dans la collection *Penguin* –, Noreen Humble effectue un survol de la distribution des textes anciens en se concentrant sur la publication de la *Cyropédie* au XVI^e^ siècle, à partir de diverses sources, y compris sa propre recherche. Il s'agit d'une étude utile qui tente également de discerner quel était le public cible des éditions, en notant si la *Cyropédie* était publiée seule ou avec d'autres textes de Xénophon ou encore avec d'autres auteurs. Elle parvient à dégager certaines tendances : 1. il existait une profusion d'éditions scolaires en grec montrant que dans le monde protestant la *Cyropédie* jouait un rôle dans l'éducation ; 2. Les statistiques ne reflètent pas sa popularité en Angleterre (le principal intérêt de l'auteure), car les textes proviennent de maisons d'éditions situées sur le continent. – Enfin, dans « Straussian Readings of the *Cyropaedia*: Challenges and Controversies » (p. 367-388), Melina Tamiolaki remarque d'abord que le lecteur de la *Cyropédie* qui s'attend à un éloge de Cyrus découvre un être manipulateur et égoïste ; une situation qui a engendré de multiples débats. L'article traite des interprétations faites par les politologues qui ont étudié la *Cyropédie* à la suite de Leo Strauss, afin de voir si ces analyses peuvent être réconciliées avec les interprétations littéraires. Tamiolaki estime que certains commentaires politiques semblent anachroniques, par exemple lorsque des auteurs considèrent le mode d'éducation de Cyrus trop dur et sévère. Ce qui manque aux interprétations straussiennes est une meilleure mise en contexte du phénomène d'impérialisme. Un des thèmes favoris des straussiens est énoncé au début de la *Cyropédie* (1, 5, 7-9), où Cyrus remet en question les valeurs de ses ancêtres ; l'auteure note judicieusement que ce discours semble inspiré de celui de Périclès chez Thucydide (2.36.1-3), mais Périclès ne remet jamais en question les valeurs athéniennes. D'un côté, l'approche littéraire a eu tendance à considérer ce passage surprenant et incongru, alors que l'approche politique rend justice

à la complexité du texte. Chez les straussiens, un grand nombre de points de vue mettent en relief l'aspect dialectique de la *Cyropédie* ; ils y voient une critique de l'impérialisme et de la vie politique en général. Tamiolaki soulève de convaincantes objections à ce regard. Tamiolaki termine en remarquant que les straussiens considèrent la *Cyropédie* comme un traité de philosophie politique et leurs conclusions ne sont pas monolithiques. L'idée d'une « interprétation straussienne » univoque est donc trompeuse ; certes, certaines de leurs conclusions sont exagérées et douteuses, mais leur grande attention aux détails, leur analyse des omissions et des analogies, ainsi que les liens qu'ils établissent avec la pensée politique moderne portent des fruits intéressants. L'analyse fine et mesurée de Tamiolaki met bien en lumière la valeur des deux approches et cet article nous semble être le meilleur de tout le recueil. – En définitive, ce recueil de contributions solides et bien étayées se révèle particulièrement intéressant et utile. Bien qu'elles ne présentent pas toutes le même degré d'originalité, elles nous permettent de mettre en perspective la richesse et la complexité d'un auteur dont l'intérêt a longtemps été mésestimé. Louis L'ALLIER

THÉOPHRASTE, *Les Pierres.* Texte établi et traduit par Suzanne AMIGUES. Paris, Les Belles Lettres, 2018. 1 vol. broché, XX-136 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 529). Prix : 37 €. ISBN 978-2-251-00623-9.

Avec ce petit volume, Suzanne Amigues conclut l'édition pour la Collection des Universités de France des études zoologiques, botaniques et minéralogiques conduites par les philosophes Aristote et Théophraste au quatrième siècle av. J.-C. Aristote s'intéressa principalement aux animaux et son disciple Théophraste aux plantes (*Les Causes des phénomènes végétaux* et *Recherches sur les plantes*, ouvrages aussi édités par Amigues pour Les Belles Lettres). Néanmoins, ce dernier ne négligea pas les minéraux auxquels il consacra deux ouvrages : un Περὶ μετάλλων (*Les métaux*) probablement en deux livres, qui est aujourd'hui perdu, et un Περὶ λίθων (*Les pierres*), qui fait l'objet de la présente édition. Selon Amigues, cet ouvrage fut composé vers 310 av J.-C., une datation basée sur la mention de l'archontat à Athènes de Praxibule (*Lap.* VIII, 59) qui offre un *terminus post quem*. Le texte de Théophraste sur *Les pierres* est court, 22 pages dans cette édition, mais les notes très détaillées d'Amigues (76 pages) justifient la publication de cet ouvrage. Dans son premier chapitre, Théophraste introduit la notion de « pierre » (une substance dure ou ferme) et de « terre » (une substance friable ou pulvérulente), il mentionne au passage sa théorie de la genèse des pierres (elles proviennent de l'élément « terre »), et décrit la diversité de leurs aptitudes : combustibilité, fusibilité, mais aussi des aptitudes plus étonnantes comme par exemple celle de faciliter la parturition chez les humains, une référence à l'utilisation des pierres en amulettes oxytociques. Les chapitres II à VI sont ensuite consacrés aux pierres, celles extraites des mines et celles crachées par les volcans. Théophraste insiste sur les pierres précieuses et exotiques et parle peu – c'est peut-être étonnant – des marbres si remarquables du monde égéen. Il compte au nombre des pierres quelques matières organiques minéralisées : la perle, l'ivoire fossile et le corail (Chapitre VII). L'ouvrage conclut sur deux chapitres (VIII-IX) sur la terre, classifiée par couleur, un classement familier aux peintres que Théophraste semble avoir consultés au cours de sa recherche. Comme dans

traducteur du XVII^e siècle a dit que « toute la dernière Antiquité, et les Modernes, sont d'accord de son élégance », un feu d'artifice éditorial. Paul-Augustin DEPROOST

PÉLAGONIUS SALONINUS, *Recueil de médecine vétérinaire*. Texte établi, traduit et commenté par Valérie GITTON-RIPOLL. Paris, Les Belles Lettres, 2019. 1 vol. broché, 12,6 x 19,2 cm, CXLIV + 624 p., 3 pl. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE, SÉRIE LATINE, 424). Prix : 75 €. ISBN 978-2-251-01484-5.

Malgré le nom d'auteur, Pelagonius Saloninus, qui le détermine, ce texte ne constitue pas une œuvre en forme mais une compilation d'exposés adoptant la forme épistolaire, d'où l'appellation *commenta*, traduite ici par « recueil ». Les dédicataires sont multiples ainsi que les auteurs. L'éditrice parle d'une « mosaïque », désignation métaphorique qui traduit bien l'impression que donne la lecture de cet ensemble dont la cohérence tient au sujet traité. K.-D. Fischer, spécialiste reconnu de la littérature médicale de langue latine, avait donné une édition en 1980 (Teubner), sur la base des deux manuscrits connus, dont il juxtaposait les textes. La première édition scientifique est celle de Max Ihm, donnée en 1892 chez l'éditeur Teubner également. La présente édition, dont l'auteure est aussi une spécialiste reconnue dans le champ plus précis de la médecine hippiatrique, est la première édition proposant un texte unique tiré d'une collation exhaustive. Quatre manuscrits sont désormais connus, auxquels il faut joindre la tradition indirecte, la *Mulomedicina* de Végèce, qui puise dans cette source, et les *Hippiatrica Graeca*. Il faut noter en effet que cet ensemble fut repris en traduction grecque dans une collection assemblée dans le courant du IX^e siècle *(Corpus Hippiatricorum Graecorum*). Ce passage du latin au grec est un fait suffisamment rare qui retient l'attention. Il se comprend par l'importance des considérations relatives au cheval, tant sur le plan pratique que sur le plan culturel, et la grande expertise que les auteurs de langue latine avaient su développer à ce sujet. L'existence de cette traduction explique que Pelagonius soit cité comme auteur de langue grecque dans les histoires de la médecine vétérinaire jusqu'au XIX^e siècle. L'éditrice rappelle que des rédactions multiples étaient en circulation dès l'Antiquité. Contrairement à l'hypothèse de Fischer, elle repousse la fiction d'un manuscrit original qui aurait été perdu. Le choix des leçons s'avère par conséquent très délicat et « l'on doit se résigner à éditer seulement l'un des états du texte » (p. CX). Cet état de la tradition invite à une observation dont nous pensons qu'elle pourrait s'appliquer à nombre des documents sur lesquels les études de philologie classique portent : « Nous n'expliquons donc pas les variantes significatives comme des choix opérés lors de la transmission médiévale, mais comme des variantes déjà présentes dans les diverses éditions antiques ; et nous levons l'accusation de falsification longtemps portée à l'encontre des scribes médiévaux, qui auraient, dans un but pratique, réaménagé les textes techniques. Il n'y a pas eu, dans l'Antiquité, une seule édition de Pélagonius, mais plusieurs, opérées sans doute à plusieurs époques différentes. Ces éditions se confondent plus ou moins avec les rédactions successives du traité, que sa forme de compilation autorisait en théorie à s'accroître indéfiniment » (p. CX). Il n'est pas aisé non plus d'identifier chaque source ; certains exposés (chacun formant un chapitre du traité) sont introduits par un simple *ait*, d'autres par une formule épistolaire plus explicite quant au scripteur comme à son destinataire. Ainsi pour ce qui

fait office d'épître dédicatoire : *Pelagonius Arzygio suo salutem dicit*. Les sources principales que l'on peut cependant dégager sont Apsyrtus, dont la datation est débattue, Eumelus, Columelle et bien sûr Pelagonius, dont le nom revient souvent. L'éditrice évoque la probabilité qu'il s'agisse de la source véritable (Ier siècle ?), reprise et augmentée ; auquel cas l'auteur de la compilation épistolaire ne serait pas ce même Pelagonius (hypothèse ancienne) mais un anonyme. La forme épistolaire offre l'avantage, à travers l'identité des correspondants, de permettre la datation du texte, soit le règne de l'empereur Julien (361-363), selon l'éditrice, qui opère ici une restriction chronologique des hypothèses de Fischer. Ainsi le dédicataire de l'épître liminaire est selon toute probabilité Betitius Perpetuus Arzygius, consulaire d'Étrurie après 366. Pelagonius déclare vouloir l'imiter à travers cette entreprise littéraire ; l'éditrice suppose que ce haut dignitaire devait aussi être connu pour ses compositions poétiques bucoliques ou cynégétiques. Un portrait de l'auteur se profile alors, non pas un spécialiste de l'art vétérinaire, comme cela a pu être pensé, mais un lettré évoluant dans la familiarité des grands personnages, se proposant comme conseiller au sujet des chevaux, qui faisaient l'objet du plus grand intérêt voire de la passion des milieux aristocratiques. Cet écrit s'adresse donc à des non-spécialistes. L'éditrice n'hésite pas à parler de « vétérinaire mondain », en tant qu'il traite principalement des chevaux de course. Le texte relève donc bien du champ de la littérature zootechnique mais ses enjeux ne se limitent pas à la connaissance. On notera que les adresses au destinataire, là où elles sont explicites, sont souvent prétexte à échanger politesses et compliments qui reflètent le cadre socio-culturel présidant à la rédaction. L'éditrice a donc raison de comparer cette somme au *De agricultura* (perdu) de Celse, qui peut en constituer le premier modèle connu – observation que l'on pourrait étendre à l'ensemble de l'encyclopédie celsienne, et au *De re rustica* de Columelle, le plus ancien témoin conservé du genre. Si, comme elle en fait prudemment l'hypothèse, la source véritable serait un auteur du Ier siècle (du nom de Pelagonius), nous trouverions dans ce document un autre témoin, remanié et augmenté à date ultérieure, du courant encyclopédique aristocratique et mondain qui caractérise cette période en milieu romain. Il faut reconnaître que la tentation est forte, mais nous adopterons la même prudence de bon aloi avant toute conclusion. L'introduction très érudite (154 pages) propose les considérations attendues sur le style et les usages lexicaux propres à cette littérature technique et médicale, dont la particularité est de se situer à la croisée de différents registres linguistiques et d'être confrontée aux enjeux du bilinguisme (les sources grecques y étant déterminantes), mais s'intéresse également à la prose métrique, à travers le relevé et l'étude méticuleux des clausules opérés dans certaines des épîtres par Jean Soubiran. Bien que cette partie de l'introduction ne soit pas la plus développée, elle témoigne non seulement d'une certaine culture rhétorique de l'auteur/des auteurs, qui appliquent consciencieusement les réflexes littéraires de leurs modèles, mais aussi d'un véritable travail de composition qui ne se limite pas aux épîtres liminaires mais se retrouve jusque dans les parties techniques. Ici encore le contexte socio-culturel et le lectorat visé apparaissent assez nettement. Les notes complémentaires, rejetées en fin de volume conformément à la charte éditoriale de la collection, occupent 250 pages et sont suivies d'annexes et d'indices exhaustifs et érudits. De ce point de vue, ce volume réalise à la perfection l'ambition scientifique et philologique qui anime aujourd'hui la Collection des Universités de France dans ses nouvelles livraisons. Cette nouvelle édition/traduction est une

belle démonstration de l'expertise et de l'érudition de Valérie Gitton-Ripoll sur un sujet dont on mesure, à travers ce témoin, l'importance qu'il revêtait dans le monde romain.

Frédéric LE BLAY

Guillaume FLAMERIE DE LACHAPELLE & Judith ROHMAN (Ed.), *Lectures latines. 45 textes de la littérature latine interprétés par des professeurs. En hommage à Sylvie Franchet d'Espèrey*. Bordeaux, Ausonius, 2018. 1 vol., 342 p. (SCRIPTA RECEPTORIA, 14). Prix : 25 €. ISBN 9782356132345.

Ce recueil d'articles, constitué à l'occasion du départ à la retraite de Sylvie Franchet d'Espèrey, présente 45 extraits de la littérature latine dont le commentaire nous fait percevoir tant la virtuosité avec laquelle ils ont été composés que leur intemporalité. Dans la première de ces contributions, Vincent Martzloff étudie un fragment d'une tragédie d'Accius sous l'angle stylistique et intertextuel (*Aeneadae siue Decius*). Ensuite, Sophie Conte analyse les procédés comiques mobilisés dans la scène de l'*Amphitryon* de Plaute où Mercure fait face à Sosie (362-409). Sylvie Laigneau-Fontaine, elle, s'intéresse à un passage des *Adelphes* de Térence plaidant en faveur d'une éducation fondée sur l'indulgence (42-77). Sabine Luciani commente ensuite le passage de Lucrèce relatif à la tristesse d'une vache sachant son veau sacrifié (2. 333-380). Dans l'article suivant, Joëlle Soler démontre toute la complexité de composition du *Carmen* 5 de Catulle. Tout aussi complexe est l'exorde de la cinquième *Tusculane* (5. 1-2) où Aleth Tisseau des Escotais analyse les moyens utilisés par Cicéron pour convaincre son public que la vertu suffit à rendre heureux. Olivier Devillers tente ensuite de montrer, sur la base d'un passage du *Jugurtha* (93), la manière dont Salluste, comme les autres historiens, se sert des digressions pour dramatiser sa narration. Les sept articles suivants sont consacrés à Virgile. Le premier, juxtaposant une scène des *Bucoliques* (1. 1-5) et un passage du roman de Longus (2. 3-7), réunit les réflexions de trois spécialistes (Isabelle Boehm, Catherine Broc-Schmezer et Marie-Pierre Noël). Toujours dans les *Bucoliques*, Françoise Daspet analyse la scène de la capture de Silène, pleine d'antithèses et d'ambiguïtés (6. 13-30). C'est ensuite aux *Géorgiques* que s'intéresse Hélène Casanova-Robin, qui commente le passage relatif au vieillard corycien (4. 116-148), notamment dans ses liens avec Lucrèce. Les quatre articles suivants portent quant à eux sur des extraits de l'*Énéide*. Dans le premier, Isabelle Jouteur examine la description virgilienne de la *fama* (4. 173-195) qu'elle met en lien avec le processus actuel de désinformation. Aline Estèves se penche ensuite sur le personnage de Camille qui, contrairement aux héroïnes de bandes dessinées actuelles, essaie en vain d'égaler les héros épiques (7. 803-817 et 11. 648-698). Après cela, Alexandre Grandazzi réalise un commentaire historique de la remontée du Tibre par Énée (8. 86-114), passage qu'il met en parallèle avec les récits de l'époque des Grandes Découvertes. Cette « section virgilienne » du recueil se clôt sur les réflexions de Judith Rohman concernant la mise à mort de Turnus par Énée (12. 930-952). Les deux articles suivants sont consacrés à Horace : Armelle Deschard propose un commentaire détaillé de l'Ode *Nunc est bibendum* (1. 37), tandis que Maëlle Glasz attire l'attention du lecteur sur l'universalité du message porté par l'Ode *Diffugere nives* (4. 7). Viennent ensuite trois contributions portant sur l'œuvre de Tite-Live : Jean-Baptiste Riocreux se

de peuplement, le développement des centres urbains, leur interaction et d'éventuelles hiérarchies dans l'occupation du territoire. Louise Hitchcock et Aren Maeir signent une étude comparative de l'architecture et de l'urbanisme du minoen récent IIIC en comparant les bâtiments domestiques et les rituels pratiqués en Crète, à Chypre et en Israël. Les auteurs discutent les similitudes et les différences, en soulignant la nécessité de dépasser les concepts de colonisation et de diffusion pour comprendre le processus d'acculturation égéenne en Méditerranée orientale. Dans la suite de leurs démonstrations, les auteurs soulignent combien l'analyse comparative capable de tenir compte des processus émulsifiés, des échanges et des migrations s'avère plus appropriée à l'objectif. Dans un premier temps, Rodney Fitzsimons et Evi Gorogianni avancent l'hypothèse d'identifier dans le bastion nord-est d'Ayia Irini une salle de banquet de style minoen ; ensuite, ils discutent du processus d'acculturation minoenne concernant surtout l'architecture de Kea et des autres îles de la mer Égée. Les auteurs font noter que l'assimilation progressive des éléments minoens n'a pas le caractère d'un processus passif, mais il s'agirait plutôt d'un choix dépendant de la volonté des communautés égéennes pour répondre à certains besoins sociopolitiques et économiques. Dans le dernier chapitre, les éditeurs et Michael Smith offrent une perspective comparative sur le concept d'environnement bâti. En utilisant comme base le modèle d'Amos Rapoport des trois niveaux d'importance de l'environnement bâti, les auteurs cherchent à identifier les étapes fondamentales des processus d'urbanisation dans le monde minoen. La reprise critique de ce type d'approche à plusieurs échelles offre sans doute une perspective comparative et critique sur la raison d'être des formes architecturales et urbaines minoennes ainsi que de leur rôle dans la définition de l'identité minoenne.

Laura Matilde MAGNO

Anna Maria THEOCHARAKI, *The Ancient Circuit Walls of Athens*, traduit du grec moderne par Robert K. PITT. Berlin – Boston, de Gruyter, 2020. 1 vol. relié, VIII-448 p. Prix : 129,95 €. ISBN 978-3-11-063321-4.

L'étude des fortifications dans le monde grec est depuis quelques années déjà un champ en plein renouvellement. Pour alimenter la réflexion dans ce domaine, il est devenu crucial de disposer de cas d'étude variés et convenablement datés. Le présent ouvrage, qui est la somme la plus aboutie sur les fortifications d'Athènes, est donc particulièrement bienvenu, car le cas athénien, dans ce domaine comme dans bien d'autres, est bien documenté tant par les sources anciennes que par les fouilles, malgré le peu de vestiges préservés. Les travaux d'A.M. Theocharaki sur le sujet sont déjà bien connus des spécialistes, puisqu'il s'agit pour l'essentiel du matériau issu de sa thèse de doctorat qui a déjà fait l'objet d'une publication en grec en 2015, dont le présent volume est la traduction anglaise. L'objet du livre est l'enceinte de la ville d'Athènes, Longs-Murs exclus, de la période classique à l'Antiquité tardive, mais aussi l'historiographie des recherches sur le monument, des voyageurs de l'époque moderne jusqu'aux recherches les plus récentes. Il s'agit du premier ouvrage majeur sur la question, qui vient remplacer les parties dédiées aux fortifications dans les ouvrages déjà anciens que sont la *Topographie von Athens* de W. Judeich (1932 pour la deuxième édition) et la *Πολεοδομική εξέλιξις των Αθηνών* de J. Travlos (1960). Pour mener à bien cette étude,

A.M. Theocharaki a réuni une documentation impressionnante et d'un accès difficile, fondée avant tout sur les résultats des fouilles de sauvetage menées essentiellement dans la seconde moitié du XX^e^ siècle (182 sites recensés dans le catalogue aux p. 318-410). Cette recension a servi de base à la réalisation d'une carte générale permettant de localiser précisément chacun des sites mentionnés et de matérialiser le tracé du mur dans ses quatre états principaux : le circuit de Thémistocle avec ses diverses restaurations, le *diateichisma* hellénistique sur la Pnyx, l'extension de l'époque valérienne et le mur postérieur à l'invasion des Hérules en 267, qui délimite un circuit beaucoup plus restreint autour de l'Acropole et de l'agora. L'étude en elle-même se divise en six chapitres, qui couvrent l'ensemble de l'histoire du monument. Le premier chapitre recense toutes les sources littéraires et épigraphiques qui permettent de retracer les différentes phases de construction ou de restauration des fortifications d'Athènes. Le deuxième chapitre évoque les premières études sur le mur par les voyageurs européens, à partir de Cyriaque d'Ancône et jusqu'au XIX^e^ siècle, et met bien en exergue les avancées effectuées au cours du temps dans la connaissance de la topographie de la ville antique et de ses fortifications. Une attention particulière est portée aux premières tentatives de cartographie du mur d'Athènes. Le troisième chapitre trace les grandes étapes de la redécouverte des vestiges du mur à partir du XIX^e^ siècle grâce au développement des fouilles de sauvetage. Il se termine par quelques cas d'étude illustrant les différents problèmes soulevés par l'étude de la muraille et leur résolution progressive au fil des découvertes (sur la localisation de certaines portes, sur le tracé de l'enceinte). Le quatrième chapitre, qui constitue véritablement le cœur du livre, identifie les différents éléments constitutifs des fortifications d'Athènes (le mur, le *proteichisma* ou avant-mur, les fossés, les tours, les routes périphériques) ainsi que les différentes phases de construction ou de réparation, leur date et leurs caractéristiques techniques. Le rapport entre les données archéologiques et les états du mur connus par les sources littéraires est établi lorsque cela s'avère possible, toujours à partir de points précis, sans jamais entrer dans des généralisations infondées. Le cinquième chapitre revient sur le tracé de l'enceinte et sur les portes qui peuvent être identifiées avec certitude ou dont l'existence peut être supposée à partir du réseau viaire. Enfin, le sixième et dernier chapitre est un catalogue des différents emplacements où le mur a été préservé et est encore visible actuellement, ce qui livre un aperçu des différentes doctrines de préservation qui ont été appliquées au monument, sans cacher les difficultés qui ont été rencontrées localement pour concilier les impératifs dictés par l'urbanisme actuel et la préservation des vestiges. On pourra ainsi utiliser le livre comme un véritable guide pour observer sur le terrain les différents vestiges encore visibles. Chaque chapitre se termine par un résumé succinct bien commode, et certains chapitres, présentés comme des catalogues (1, 4, 5, 6) permettent de trouver aisément les informations utiles. L'ensemble est richement illustré par 128 figures, dont des photographies d'archives ou des relevés anciens, et par une carte générale. De façon générale, le propos est clair et bien mené. Du point de vue de l'étude des fortifications, c'est même un modèle à suivre : là où beaucoup d'études sur les fortifications se contentent de proposer une date de construction sans prêter attention aux modifications ultérieures des structures défensives, A.M. Theocharaki a tiré profit de la riche documentation athénienne pour aborder l'enceinte comme un monument vivant et en perpétuelle évolution, fréquemment rénové au fil de son existence, à raison d'une restauration majeure par siècle environ.

Surtout, elle ne s'est pas arrêtée à une étude statique des structures antiques, mais elle propose également un aperçu complet de l'histoire récente du monument, de sa redécouverte à sa mise en valeur ; il s'agit même d'une très bonne porte d'entrée pour aborder les débats historiographiques sur la topographie athénienne. Les différentes questions sont abordées avec beaucoup de prudence et de rigueur ; sur la question de la localisation des différentes portes connues par les sources littéraires, par exemple (Chap. 5), l'autrice souligne constamment les limites de nos connaissances et se garde bien de risquer ou de reproduire des identifications hasardeuses. Le livre, bien aidé par l'excellence de la traduction anglaise, n'est pas trop technique, et il sera facilement consultable et utilisable par des non-spécialistes. Les *indices* sont riches et fournis (termes grecs et toponymes anciens, voyageurs et chercheurs, toponymes modernes, sources antiques et inscriptions). Il y a au fond fort peu de choses à inscrire au registre des regrets. Certains documents épigraphiques importants pour notre connaissance du mur d'Athènes, fréquemment mentionnés dans le texte et même commentés, auraient sans doute mérité d'être cités *in extenso* ; de même, alors que l'ouvrage comporte de très nombreuses photographies et des cartes de bonne qualité, il comporte peu de relevés ou de restitutions qui auraient permis de donner à voir les vestiges et le fonctionnement des structures défensives – au fond, cela s'explique par la nature de l'ouvrage, qui est une étude topographique plus qu'une étude architecturale à proprement parler. Ce sont là des détails mineurs qui sont aisément compensés par l'ampleur du travail accompli, et l'on ne peut que se réjouir de cette publication en anglais qui facilitera grandement l'accès aux données de terrain. En somme, ce livre a toutes les qualités requises pour devenir un classique aussi bien pour les spécialistes des fortifications dans le monde grec que pour tous ceux qui s'intéressent à la topographie de l'Athènes antique.

Thierry LUCAS

Eric CSAPO & Peter WILSON (Ed.), *A Social and Economic History of the Theatre to 300 BC, II, Theatre beyond Athens. Documents with Translation and Commentary*. Cambridge, Cambridge University Press, 2020. 1 vol. relié, 25 x 18 cm, XIX-939 p., 52 fig. n/b, 8 fig. coul., Prix : 150 £. ISBN 978-0-521-76557-2.

Les textes épigraphiques et littéraires qui nous informent sur le théâtre grec, ses usages et, plus généralement, sa place dans la société sont nombreux, si nombreux qu'il est justifié de multiplier les corpus en les rassemblant autour d'une thématique, d'une époque, d'une région ou d'une ville. Jusqu'à présent, on ne disposait que de deux corpus, qui en partie se recoupent et sont tous deux consacrés aux représentations dramatiques en Grèce : celui d'Adolf Wilhelm, *Urkunden dramatischer Aufführungen in Athen*, dont la première édition est parue en 1906, et celui de Hans Joachim Mette, *Urkunden dramatischer Aufführungen in Griechenland*, publié en 1977. Eric Csapo et Peter Wilson, qui se sont déjà illustrés par plusieurs publications importantes sur le théâtre grec, en ajoutent un troisième, qui s'inscrit dans le mouvement de réévaluation du théâtre hors d'Athènes à l'époque classique, auquel ils ont déjà largement participé. Ils se détournent volontairement – et temporairement – de ce théâtre de Dionysos sur lequel se sont longtemps focalisées les recherches en raison non seulement de la conservation d'œuvres d'Eschyle, Euripide, Sophocle, Aristophane et Ménandre, mais aussi

St-André-de-Sorède (*CIL* XII 5365 = *ILN Narbonne*, 26), dont l'emplacement en ville demeure inconnu. Il reste donc le monument à Silvain Auguste (*CIL* XII 5960 = *ILN Narbonne*, 30) à provenir de ce lieu. Le culte impérial est bien installé au *forum* mais le patronage de la triade capitoline y est incertain, bien que ce culte soit obligatoirement célébré dans la colonie romaine (ce qui n'est pas évoqué). Certes une telle reconstitution fictive du *forum* et de ses bases est possible, mais c'est une simple hypothèse. Elle ne peut en rien servir d'argument pour fonder des conclusions de portée générale. Ce ne sont pas là les éléments qui permettent de construire, comme le fait l'auteur, une topographie signifiante qui exprimerait « la coopération des dieux avec la triade souveraine et l'empereur », modèle d'interprétation destiné à la comparaison suggestive avec d'autres villes. D'autres confusions pourraient être relevées dans l'analyse des dédicaces, concernant le statut social de Julia Natalis (p. 266) (qui n'a aucun lien connu avec les *C. Iulii*), par exemple, ou de L. Accius Lemnus, dévot de Mars Auguste (*AE,* 1969/70, 385 = *ILN Narbonne,* 13) (dont rien n'indique qu'il était un laniste : p. 300, n. 105), ou encore de Q. Valerius Hermetio (qui n'était pas un naviculaire : p. 272, n. 309). Elles ne sont pas anodines dans la mesure où celles-ci aident à décrire le rôle des femmes de l'élite dirigeante (p. 325, n. 290) pour la première, la signification de la pratique des dieux Augustes dans le cadre de l'amphithéâtre (p. 362) pour le second et la source d'enrichissement des notables pour le troisième. En conclusion, l'ouvrage doit être pris avec esprit critique malgré la richesse de sa documentation et celle du tableau détaillé (inscriptions, lieux, dédicants) de la pratique épigraphique concernée.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Quentin LETESSON & Carl KNAPPETT (Ed.), *Minoan Architecture and Urbanisme. New Perspectives on an Ancient Built Environment*. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. relié, XXI-393 p., 119 fig. n/b. Prix : 90 £. ISBN 978-0-19-879362-5.

Cet ouvrage rassemble les communications du colloque *From Static Data to Dynamic Processes: New Perspectives on Minoan Architecture and Urbanism* qui s'est déroulé à l'Université de Toronto le 5 et 6 Janvier 2015. Dans l'introduction, les éditeurs, Quentin Letesson et Carl Knappett, présentent le concept de *Minoan Built Environment*. Les auteurs passent d'abord en revue l'histoire des études concernant l'architecture minoenne et l'urbanisme à partir de la recherche de Sir A. Evans à nos jours. Ils s'intéressent ensuite à la discussion sur le concept d'environnement bâti et sur les approches récentes et ils soulignent qu'une approche à plusieurs échelles (micro, méso et macro) est la mieux adaptée pour aborder des questions complexes concernant le lien entre les structures, l'établissement, l'espace environnant et les activités collectives. Chacune des trois sections du livre présente une de ces approches scalaires et est introduite par une présentation des éditeurs. La première section se compose de trois contributions. Tim Cunningham discute de la présence d'anomalies architecturales dans les contextes néopalatiaux en se consacrant surtout au site de Palaikastro. La présence de ces anomalies fonctionnelles est discutée en assumant une fonction secondaire pour ces éléments architecturaux qui sont donc liés aux choix esthétiques et symboliques des élites. Maud Devolder applique une perspective matérialiste à l'analyse des bâtiments minoens. L'étude se concentre sur le thème de la dépense énergétique en

termes de conception et de construction des bâtiments minoens en étudiant son impact sur la communauté locale. Dans la discussion des données, le chapitre offre des points de réflexion intéressants sur la préférence de certains matériaux, les estimations des projets à faible impact sur la communauté locale, soulignant comment il n'y avait en fait aucun contrôle à l'accès aux ressources matérielles et humaines nécessaires à la construction des bâtiments. Jan Driessen discute du rôle capital des maisons dans la civilisation minoenne en analysant les relations entre les environnements, l'articulation des maisons et l'identité et les relations sociales. En intégrant les données de la culture matérielle telles que la distribution d'objets liés à des activités spécifiques, l'auteur propose une réflexion intéressante sur les divisions de genre de certains bâtiments néopalestiniens et du minoen récent III. Ce faisant, il met l'accent sur les différentes dynamiques sociales liées à l'articulation et à l'utilisation d'espaces d'interaction qui n'excluent pas la coexistence de différentes formes d'organisation sociale. Dans la deuxième section, Todd Whitelaw traite du développement et des caractéristiques des collectivités urbaines dans leur contexte régional. L'auteur présente dans une reconnaissance préliminaire les similitudes et les différences majeures du processus d'urbanisation (croissance diachronique des centres palatiaux et développement connexe des structures institutionnelles) entre la Crète et la Grèce continentale. L'analyse comparative est ensuite étendue en tenant compte des contextes des troisième et deuxième millénaires en Méditerranée orientale et en reliant les données démographiques à celles relatives à la taille des colonies et à leurs zones d'influence. Le chapitre traite également les principales institutions de l'organisation urbaine, du palais aux temples, en mettant en valeur l'importance de leur rôle dans le processus d'urbanisation et des structures qui leur sont associées. Clairy Palyvou propose une réflexion stimulante sur l'utilisation et l'application de différents modèles théoriques à l'étude des centres urbains. En analysant les relations entre les parties et l'ensemble, l'auteur montre les caractéristiques des espaces communs. L'article se concentre, ensuite, sur les schémas de circulation et sur la relation des pièces avec les pratiques qui leur sont liées en valorisant l'utilisation et l'appréhension de ces complexes structurels de la part des (utilisateurs) contemporains. Matthew Buell et John McEnroe ont résumé les résultats des fouilles récentes de Gournia. La présentation des données suit un parcours diachronique allant du Néolithique au minoen récent IB. Par la discussion des résultats, les auteurs présentent des témoignages funéraires et architecturaux en proposant une réflexion articulée autour des implications liées aux développements architecturaux constants du site et aux relations qui en découlent avec les différents groupes sociaux. Dans le dixième chapitre, Joseph Shaw dédie son étude au sol pavé, long et étroit, trouvé à Kommos en 1985 et datant du minoen moyen. En s'appuyant sur plusieurs facteurs, telles l'inclinaison, la direction de la mer ou encore la comparaison avec d'autres pavages venant d'autres centres minoens, l'auteur propose de l'interpréter comme une descente de bateaux. Le chapitre se termine avec un bref examen des installations de hangars à bateaux en Crète. De leur part, Eleftheria Paliou et Andrew Bevan analysent la croissance, le déclin et les interactions des établissements de l'âge du bronze à l'aide de modèles informatiques spatiaux conçus pour observer l'interaction entre les différents sites. Ils se concentrent sur la partie centre-sud de Crète et démontrent à quel point l'application de modèles analytiques à une combinaison d'artefacts et de données spatiales se révèle efficace pour mettre en évidence les facteurs influençant les choix

de peuplement, le développement des centres urbains, leur interaction et d'éventuelles hiérarchies dans l'occupation du territoire. Louise Hitchcock et Aren Maeir signent une étude comparative de l'architecture et de l'urbanisme du minoen récent IIIC en comparant les bâtiments domestiques et les rituels pratiqués en Crète, à Chypre et en Israël. Les auteurs discutent les similitudes et les différences, en soulignant la nécessité de dépasser les concepts de colonisation et de diffusion pour comprendre le processus d'acculturation égéenne en Méditerranée orientale. Dans la suite de leurs démonstrations, les auteurs soulignent combien l'analyse comparative capable de tenir compte des processus émulsifiés, des échanges et des migrations s'avère plus appropriée à l'objectif. Dans un premier temps, Rodney Fitzsimons et Evi Gorogianni avancent l'hypothèse d'identifier dans le bastion nord-est d'Ayia Irini une salle de banquet de style minoen ; ensuite, ils discutent du processus d'acculturation minoenne concernant surtout l'architecture de Kea et des autres îles de la mer Égée. Les auteurs font noter que l'assimilation progressive des éléments minoens n'a pas le caractère d'un processus passif, mais il s'agirait plutôt d'un choix dépendant de la volonté des communautés égéennes pour répondre à certains besoins sociopolitiques et économiques. Dans le dernier chapitre, les éditeurs et Michael Smith offrent une perspective comparative sur le concept d'environnement bâti. En utilisant comme base le modèle d'Amos Rapoport des trois niveaux d'importance de l'environnement bâti, les auteurs cherchent à identifier les étapes fondamentales des processus d'urbanisation dans le monde minoen. La reprise critique de ce type d'approche à plusieurs échelles offre sans doute une perspective comparative et critique sur la raison d'être des formes architecturales et urbaines minoennes ainsi que de leur rôle dans la définition de l'identité minoenne.

Laura Matilde MAGNO

Anna Maria THEOCHARAKI, *The Ancient Circuit Walls of Athens*, traduit du grec moderne par Robert K. PITT. Berlin – Boston, de Gruyter, 2020. 1 vol. relié, VIII-448 p. Prix : 129,95 €. ISBN 978-3-11-063321-4.

L'étude des fortifications dans le monde grec est depuis quelques années déjà un champ en plein renouvellement. Pour alimenter la réflexion dans ce domaine, il est devenu crucial de disposer de cas d'étude variés et convenablement datés. Le présent ouvrage, qui est la somme la plus aboutie sur les fortifications d'Athènes, est donc particulièrement bienvenu, car le cas athénien, dans ce domaine comme dans bien d'autres, est bien documenté tant par les sources anciennes que par les fouilles, malgré le peu de vestiges préservés. Les travaux d'A.M. Theocharaki sur le sujet sont déjà bien connus des spécialistes, puisqu'il s'agit pour l'essentiel du matériau issu de sa thèse de doctorat qui a déjà fait l'objet d'une publication en grec en 2015, dont le présent volume est la traduction anglaise. L'objet du livre est l'enceinte de la ville d'Athènes, Longs-Murs exclus, de la période classique à l'Antiquité tardive, mais aussi l'historiographie des recherches sur le monument, des voyageurs de l'époque moderne jusqu'aux recherches les plus récentes. Il s'agit du premier ouvrage majeur sur la question, qui vient remplacer les parties dédiées aux fortifications dans les ouvrages déjà anciens que sont la *Topographie von Athens* de W. Judeich (1932 pour la deuxième édition) et la *Πολεοδομική εξέλιξις των Αθηνών* de J. Travlos (1960). Pour mener à bien cette étude,

et dans la conception architecturale d'unités fonctionnelles spécifiques ont tous deux un impact non négligeable sur les pratiques urbaines. Et inversement, les pratiques sociales ont un impact important sur des arrangements spatiaux spécifiques. Grâce à son approche unique, ce volume réoriente le propos vers les habitants des villes antiques et, ce faisant, offre des réflexions décisives sur le développement des routines spatiales, l'interaction de ces routines avec le cadre urbain et la façon dont les villes ont elles-mêmes joué un rôle fondamental dans la définition des individus et de leurs pratiques. Ce sont de tels aperçus qui pourront servir d'assise à une histoire urbaine renouvelée, articulée sur une perspective pratique. On regrettera toutefois l'absence d'une conclusion générale. Julien ADAM

Hans W. HUBERT, Anja GREBE & Antonio RUSSO (Ed.). *Das Bad als Mußeraum. Räume, Träger und Praktiken der Badekultur von der Antike bis zur Gegenwart*. Tübingen, Mohr Siebeck, 2020. 1 vol. relié, vi-356 p. (OTIUM, 13). Prix : 69 €. ISBN 978-3-16-158914-0.

This edited volume brings together ten papers that were presented during a workshop organized by the editors on 30 and 31 October 2015 at the Freiburg Institute for Advanced Studies (FRIAS) in the framework of the Sonderforschungsbereich 1015 Mußе. The resulting book is described by its editors as transdisciplinary and diachronic, with each separate contribution focusing on a specific time period and approaching the topic from a specific research discipline. The chronological timespan ranges from Antiquity until the present, while the research methodology varies from archaeology over history and art history to architecture and literary studies. The volume starts with an introductory chapter by the editors, entitled 'Mußе und Bad. Eine Einleitung' (p. 1-23). The concept 'Mußе' (Eng.: leisure), acting as a *fil rouge* throughout the different contributions, is intrinsically linked to 'freedom', not only of mind but also of time. The link between leisure and baths might seem self-evident, but there is also an inherent contradiction between the personal disconnection of every-day life, as a moment of careless 'me-time', and the social activity that bathing was ever since Antiquity. Despite the (social) importance of baths and bathing habits throughout West-European history, the authors rightly point out the lack of studies addressing post-Antique bathing history, partially also as a result of the difficult survival and identification of medieval bathhouses in the archaeological record. After a short state-of-the-art of post-Roman related bath studies, unfortunately mainly limited to German publications, the introduction ends with a summary of the different contributions (p. 15-19). The ten original articles of this book follow a chronological order, starting with the Roman period and ending in the present. In 'Das römische Baiae. Ein otium-Badeort par excellence?' (p. 25-39), Matthias Nieberle provides a much-needed update of our archaeological knowledge of the remains at ancient thermal resort of *Baiae* (Bay of Naples, Italy). A short introduction on the research history of the site, unfortunately missing Marie Guérin-Beauvois' monograph (*Le thermalisme romain en Italie*, ÉFR, 2015), is followed by a new chronological analysis of the different buildings (middle of the 2nd century BC to early 3rd century AD). The 'building history' on which this chronology is based, might have deserved some more explanation. The author makes the

important point that the presence of thermal sources and fumaroles are not the only assets of this location, with aspects such as a mild climate, rich soils and good connectivity to Rome and the Mediterranean world at large playing equally important roles in development of rich villas on this stretch of coastline. Rome's upper class made eager use of the natural hot water and vapour in their private baths, creating small palaces for leisure to impress their peers. The article by Antonio Russo, 'Hammam oder balneum? Hochmittelalterliche Palastbäder in Süditalien. Eine Spurensuche' is longer than the other contributions in the book (p. 41-118). The author investigates both literary and archaeological evidence of high medieval palace bath in Sicily (p. 43-92) and southern Italy (p. 92-107). Especially the baths of the mid-12th century *Favara* (suburban residence of the Norman king of Sicily) just outside Palermo are examined in detail (p. 43-65), revealing obvious influences from (early) Islamic hammams. Surprisingly, the closest parallels can be found in the Umayyad baths of the Near East (8th century). The available data for other palace baths in Parco Altofonte, Zisa and Uscibene is more problematic. For the latter, Russo finds an explanation as *camera della scirocco*, a cold room to escape the hot scirocco-wind, more plausible (p. 75). The small freestanding baths of Santa Croce Camerina seems to have been built in the Islamic period but remained in use until at least the 12th century. Interestingly, and possibly unknown to Russo, the cruciform plan of the heated section and what appears to be a courtyard or large room preceding the cold room is reminiscent of the late antique baths found in North Africa (*e.g.* Mghernes in Libya or the South Baths in Abu Mena in Egypt) and the Middle East (*e.g.* Zikhron Ya'aqov). Recently, such a courtyard was also discovered in the 'small baths' of the late antique villa of Piazza Armerina on Sicily. This simple layout with a small suite of bathing rooms and an ample interior court or multifunctional room seems to have been in popular for a long time. After discussing the thermal baths of Cefalà Diana and a private bathroom with hypocaust in the palace of Entella, Russo continuous with an overview of palace baths in southern Italy. The bathroom of the family Balzo in Naples (recently excavated near Castelnuovo), the exceptional case of the bathrooms in the octagonal Castel del Monte, the palace bath of Lagopesole, the baths in the castle of Casertavecchia and the bathing pavilion of the Villa Rufolo in Ravello are discussed in detail The author rightly observes the strong similarities between the Lagopesole baths and the hammams of Andalusia, linking this to the diplomatic ties between the Anjous and the Andalusian court (p. 100). As I have argued in *Public Baths and Bathing Habits in Late Antiquity,* Leiden, 2020, p. 182, the characteristic *caldarium* (hot room) with two hot plunges flanking the boiler room already appears in late antique baths in Cyrenaica (*e.g.* Tocra, Apollonia) and early Islamic hammams in Morocco (*e.g.* Walila, Aghmat). To conclude, Russo briefly discusses the private and public baths along the Amalfitan coast, which show strong influences from the Byzantine East. The high medieval baths of Sicily and Southern Italy were clearly influenced by Roman and Islamic baths but remained a privilege of the wealthy rulers. The next contribution by Gabriele Schichta, '*Nu ist daz bat so manigvalde*: Das Gedicht von dem bade des 'Königs vom Odenwald' (p. 119-132) focusses on an anonymous bath-poem from the mid-14th century. Whereas baths and bathing appear as mere background or as a symbolical act in contemporary German literature, in this poem baths are the main focus. In rhyming couplets, the poet enumerates twenty good reasons to go to the public baths. Schichta identifies three

themes: bathing for health reasons and hygiene, for social interaction and for more materialistic purposes (p. 123). This multifunctional role of the baths is the central focus of the poem. The aspect of leisure is only implied: the bath offered the possibility to unwind, relax and reinvigorate. This is also reflected in the form of the poem. It does not impose a certain order, rather it seems like the result of brainstorming (p. 129). Simone Westerman studies baths as narrative and visual scenes in 14th-century literature and arts in her article "'Lüsterner Zeitvertreib'? Baden als gemeinschaftliche Tätigkeit in literarischen und bildlichen Darstellungen in Italien im späten 14. Jahrhundert" (p. 133-147). In literature, the baths can be the setting for corporal care and rejuvenation, sometimes digressing into sensual leisure, but also for religious contemplation (*otium religiosum*). In the arts, mainly illustrations of popular scientific books in this article, the depiction of baths surpasses a mere illustrative function of the (medical) text and creates a location for the reader's own imagination (p. 146). The article 'Treffpunkt und Ort der Muße. Bäder in Dörfern und (Klein-)Städten im Spätmittelalter' (p. 149-162) by Regina Schäffer focusses on the tension between the public character of baths and the intimate activities that took place here during the Late Middle Ages in the northern Rhine – Main area and the middle-Rhine region. Basing himself mainly on written sources, the author investigates the bathers as well as the people who operated and financed the baths. The informal talks that often took place in the baths contributed to a growing distrust in these public buildings among rulers, fearing a breeding ground for conspiracies and social upheaval. Anja Grebe contextualises the depiction of public baths in the work of Albrecht Dürer in her contribution 'Die Kunst des Bades. Albrecht Dürers Bade-Darstellungen vor dem Hintergrund der spätmittelalterlichen Badekultur' (p. 163-182). Both the drawing of a women's bath and the etching of a men's bath are studies in human nudes and in different perspectives. However, the bating scenes evoke the possibility of leisure. There is music, food and drinks, but no bath personnel imposing a certain bath rhythm. The bathers are free to do as they please. The erotic, sometimes voyeuristic, aspect is omnipresent, subtly implied by certain comical elements such as an uninvited guest or a well-placed water tap. In 'Baden au dem Tugendberg. Die stufetta der Burg Trausnitz in Landshut' (p. 183-199), Kristina Deutsch examines a late 16th-century bathroom or *stufetta* of the Trausnitz Castle in Landshut (Germany). The bathroom is discussed in a wider context of leisure and accommodation facilities in the castle. A special focus is placed on the decorative program, which borrows heavily from classical art language to evoke a world of *otium*. With the contribution by Ulrich Coenen, we take a leap forward in time to the emerging spa-frenzy of the 19th century in his article 'Kurbäder und Kurarchitektur im 19. Jahrhundert' (p. 201-218). The article draws upon the author's 2008 book (*Von Aquae bis Baden-Baden*, Verlag Mainz, 2008) and discusses the specific health resort architecture in 19th-century Germany. Besides the buildings dedicated to actual bathing in thermal water, Coenen describes different kind of buildings typical for spa cities, including communal halls and 'drinking halls'. The popularity of casino's and its subsequent influence on architecture is also addressed. For the architecture of the actual thermal baths in Germany, the influence of Roman imperial baths and Turkish baths is examined, pointing to mechanism of influence on and being influenced by thermal architecture in other parts of Europe. The article ends with the eventual demise of thermal architecture in the second half of the 20th century and with

modern-day architectural trends. Eva Maria Stöckler's article 'Musik im Bad. Kur- und Badeanstalten als Orte musikalischer Inspiration: Johann Strauss (Sohn) in Ischl' (p. 219-233) takes a closer look at the link between music and spa cities in German-speaking 19th-century Europe. With the expansion of Europe's railway lines, the accessibility of these spa sites increased dramatically, ensuring a steady influx of the rich and famous who sought peace and quiet from busy capitals such as Vienna. In the tracks of this *beau monde*, artists, composers and musicians flocked to these bath sites. The impressive list of composers who worked, met and found inspiration in the western Bohemian thermal sites, reminds one of the glamour and glitter of modern Las Vegas. Stöckler rounds up with an overview of Strauss' relation to the thermal spa of Ischl (Austria). In the last contribution, Hans Hubert introduces us to the impressive modern thermal bathhouse in Vals (Switzerland), created by acclaimed architect Peter Zumthor. Unlike most modern health resorts, which aim to attract as many customers as possible with a plethora of pools and treatments, Zumthor's 'Therme' offer bathers a place to disconnect from time and every-day life, in a building that respects, even blends in, in its natural environment. By guiding the reader through the Therme and falling back on Zumthor's own words, Hubert reveals the philosophy behind this unique bathhouse and the historical influences that helped shaping it. The great strength of this book lies in its interdisciplinary and diachronic aim. Bathing is approached through a wide range of disciplines and over the *longue durée*, enabling the reader to appreciate the continued importance of this indispensable part of daily life. As so often with the publication of a congress, due to the time between presentation and publication some more recent publications are not included in the individual contributions. What is more regrettable is the limited use of non-German publications, especially publications in English. There is also a notable absence of references to the publications by the Balnéorient-project (from 2006 onwards), which presented a similar interdisciplinary and long-term approach to baths and bathing habits in the (mainly eastern) Mediterranean. With such a wide scope in time and approaches, the book might have benefitted from a short concluding chapter, recapitulating the recurring themes and the interconnectedness of the articles. The different contributions reveal the enduring social role of bathing, the longevity of certain architectural designs, with a circularity of Roman elements finding their way back to (early) medieval western Europe through the influence of hammams, and above all the entanglement of bathing with all other aspects of society (economy, religion, arts, law, etc.). Addressing all these issues, this book is therefore a quintessential addition to the study of western bathing habits as a multilayered and continuously developing phenomenon.

Sadi MARÉCHAL

Christophe VENDRIES (Dir.), Cornua *de Pompéi. Trompettes romaines de la gladiature*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019. 1 vol. broché, 20,8 x 21 cm, 124 p., ill. n/b et coul. (ARCHÉOLOGIE ET CULTURE). Prix : 32 €. ISBN 978-2-7535-7895-1.

Ce volume est une des rares monographies consacrées à un objet sonore antique et il est d'autant plus précieux qu'il adopte une approche interdisciplinaire (histoire et archéologie romaine, archéométallurgie et acoustique). Il s'inscrit dans la continuité de précédents travaux comme ceux effectués sur la trompe droite de Neuvy-en-Sullias (cf.

l'approche ethnoarchéologique de la céramique. Poursuivant à propos des métaux et de sa technologie, D. Dungworth envisage successivement l'argent, le plomb, le cuivre, l'étain et le fer, qui ont connu d'amples développements à l'époque romaine au départ d'une activité protohistorique. La médecine ensuite (P. Baker) : instruments médicaux, cachets de collyres, et tablettes de *Vindolanda* pour la pratique, surtout militaire, sans oublier les hôpitaux. On change de registre avec la question de l'emploi des langues et de la latinisation. A. Mullen exploite aussi la documentation épigraphique dont le matériel de *Vindolanda* et d'autres tablettes, de défixion notamment, pour décrire les langues indigènes, le latin local et le bilinguisme. Puis B. Croxford se tourne vers l'art et la distribution géographique des sculptures, pour envisager des notions difficiles comme la compréhension de l'art, son appréciation, son public. La religion fait une entrée plutôt limitée avec une étude des dédicaces, du vœu, de la malédiction et ensuite de la répartition des cultes, importés ou indigènes. Une description cohérente des croyances n'est pas possible écrit A. Zoll : en effet, il aurait mieux valu chercher les cultes dans le cadre des cités, pour les civils, dans celui des camps pour les militaires. Il n'existe pas de religion provinciale de la Bretagne romaine. Mais il faut reconnaître que les cités sont les grandes absentes de ce volume. Dans la même perspective cultuelle, A. Smith étudie les dépôts rituels, dans les temples, les sanctuaires, dans les habitats, un sujet qui paraît assez neuf dans le contexte de la Bretagne romaine. C'est ensuite le tour de la christianisation décrite dans ses différentes phases, les traces pré-constantiniennes étant ténues (D. Petts). Quelles étaient les traces mémorielles du passé dans les mentalités romaines et britanniques, question développée par Z. Kamash dans une optique très actuelle. Pour la quatrième partie *Landscape and economy*, on retrouve des perspectives plus classiques : l'occupation rurale (M. Millett), les évolutions du monde rural dans un paysage urbanisé (M. Pitts), le développement des villes (A. Rogers), avec l'inévitable interrogation sur l'effet « romanisation », puis un point de vue plus centré, sur les monuments urbains (L. Revell). Retour au monde rural, avec l'exploitation des animaux (M. Maltby), l'élevage et la zooarchéologie, puis l'agriculture, l'horticulture débouchant sur l'étude de l'alimentation (M. Van der Veen). L'économie monétaire enfin (Ph. Walton et S. Moorhead), avant un aperçu sur l'économie au Bas-Empire (J. Gerrard). Un index assez détaillé clôture le volume qui offre une ouverture sur les domaines actuellement examinés en Grande-Bretagne et une documentation pluridisciplinaire variée sur une série de thèmes particuliers, avec des recoupements et des chevauchements sans doute inévitables. Beaucoup de textes tournent autour de la notion d'identité, qui semble avoir une certaine plasticité au vu des interprétations diverses qu'on en donne ou que l'on sous-entend. Il y aussi des lacunes importantes, des aspects de la province totalement laissés de côté. Parce qu'ils ne sont pas assez « actuels » ? Un recueil d'articles donc, sur un vaste sujet, mais un curieux « manuel » qu'il aurait fallu titrer autrement.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Antonio CABALLOS RUFINO (Ed.), *De Trajano a Adriano*, Roma matura, Roma mutans. Sevilla, Editorial Universidad de Sevilla, 2019. 1 vol. relié, 17 x 24 cm, 765 p. (HISTORIA, 351) Prix : 36 €. ISBN 978-84-472-2828-7.

L'imposant ouvrage proposé par A. Caballos Rufino est le fruit du colloque « De Trajano a Adriano. *Roma matura*, *Roma mutans* » organisé à Séville en octobre 2017 à l'occasion du 1900e anniversaire de la mort de Trajan et de l'arrivée au pouvoir de son neveu Hadrien, deux hommes à la fois si proches et si différents, qui partagent une *origo* commune : *Italica*. Le livre convie le lecteur à observer cette période transitoire qu'est le début du IIe s., à la fois temps de pleine maturité de l'Empire mais aussi époque de mutations qui, malgré l'image d'une apparente solidité transmise par la littérature, révèlent les premières fragilités d'un Empire auxquelles Hadrien répond par une nouvelle gestion de l'État. Ainsi, comme annoncé dans une brève présentation de l'éditeur, le volume éclaire tout autant les continuités entre Trajan et Hadrien, unis par une même aristocratie d'origine provinciale et les liens du pouvoir que permet l'adoption controversée de 97, que les phénomènes de rupture entre les deux règnes que tout oppose. C'est cette vision comparative qu'adopte W. Eck en prologue du livre. Malgré des gouvernements de durées très similaires, Trajan, lui, voulut apparaître tel un grand conquérant tandis qu'Hadrien, même s'il sut réagir lorsque cela fut nécessaire, se refusa à mener une politique expansionniste, au profit d'une gestion plus rationnelle des affaires de l'État. Pas moins de 23 contributions en espagnol, français, anglais, italien et allemand, constituent le cœur de l'ouvrage. Si leur ordre ne suit pas de structuration interne, les travaux privilégient les axes de recherche du groupe international ORDO (*Oligarquías Romanas del Occidente*) qui interrogent le processus de promotion des élites et leur implication dans la vie de la cité et son administration. Le parcours proposé permet ainsi d'aborder des thèmes aussi divers que complémentaires. Certains travaux sont par ailleurs d'un intérêt particulier par l'analyse des sources historiques et la méthodologie choisie : si les apports épigraphiques de l'œuvre sont indéniables, l'ouvrage présente dès lors un riche éventail documentaire qui remet en perspective les données fournies par la littérature. Précisément à ce propos, P. Le Roux inaugure la réflexion par un regard critique sur les questions méthodologiques et historiographiques. L'analyse à frais nouveaux des sources, notamment le dossier de la comptabilisation des puissances tribuniciennes qu'il développe en fin d'article, le mènent à souligner les limites de l'analyse prosopographique et à remettre en cause certaines visions communément acceptées de l'accession au pouvoir de Trajan et Hadrien ainsi que l'existence d'un quelconque sentiment d'appartenance provinciale. Le travail de M. Heil montre, pour sa part, comment Hadrien tire parti des honneurs exceptionnels accordés à son père lors du triomphe sur les Parthes à titre posthume : pour le Prince, c'est tout autant une manière de consolider sa propre situation en récupérant temporairement ces titres, que de détourner l'attention du changement de politique menée en Orient. L'impact de la dynastie naissante sur l'ordre équestre est examiné par la spécialiste de la question, S. Demougin : l'introduction de normes dans les carrières, de nouvelles fonctions (avocats du fisc, charge de *procurator* de l'annone à Pouzzoles), tout comme la création du service de la *res privata*, l'une des grandes nouveautés de la recherche récente dont elle reprend le dossier épigraphique, montrent une certaine souplesse du nouveau système administratif. L'ouvrage se poursuit avec la stimulante contribution de S. Benoist sur les modalités d'avènement au pouvoir : les sources littéraires sont interrogées à la lumière des documents épigraphiques, papyrologiques et numismatiques pour prendre la mesure des réécritures tardives. À cet effet, l'enquête analyse ce qui relève des *facta*, c'est-à-dire les données fiables qui fondent le récit

historique ; des *dicta*, qui font référence aux *rumores*, aux emprunts d'un auteur à un autre ; et enfin des *exempla*, les modèles et discours officiels de l'État, préfigurés par Auguste. Support privilégié de l'idéologie impériale, les frappes monétaires permettent à M. P. González-Conde Puente de considérer le traitement de la question dynastique ainsi que la politique provinciale menée par Hadrien. Le premier est ainsi envisagé comme un mécanisme de renfort politique tandis que la seconde est l'occasion de questionner la place de l'Hispanie, similaire à celle des autres provinces. La question dynastique est également traitée dans le travail épigraphique mené par S. Lefebvre. Elle montre comment les hommages rendus aux *divi* Nerva et Trajan (hors culte impérial) contribuent avant tout à faire accepter la nouvelle dynastie construite sur un principe autre que la transmission par le sang et à légitimer d'autant le pouvoir des successeurs, comme le prouve le soin apporté à la mention de la filiation. C'est de ce même enracinement dont témoignent aussi les liens plus personnels de certaines cités avec *divus Hadrianus* qu'elles n'avaient pas avec ses prédécesseurs. Une place est faite à l'histoire du genre grâce à l'étude de P. Pavón Torrejón qui, à force d'exemples, traite de la récupération forcée de l'image traditionnelle de la femme romaine, dans une claire intention idéologique : conformes au *mos maiorum*, les vertus des femmes de la *domus* impériale se doivent d'être exemplaires, reflets du meilleur des Princes. F. Marco Simón revient ensuite sur l'usage fait du mythe herculéen, au cœur de la communication impériale, avant d'évaluer son impact dans les provinces impériales. D'abord impulsé par Trajan dont les conquêtes sont assimilées aux entreprises herculéennes, le culte s'intensifie avec les voyages d'Hadrien dans tout l'œkoumène et le culte d'*Hercules Gaditanus*. L'expression d'une domination universelle atteint son paroxysme à la fin de son règne, avec une complète assimilation avec le héros-dieu que traduit la symbolique cosmique de la villa de Tivoli. Pour sa part, S. Montero Herrero passe en revue les huit présages qui auraient annoncé l'arrivée au pouvoir d'Hadrien. Au-delà d'un certain contexte culturel, l'étude montre que les *omina imperii* sont un instrument de conquête ou de justification du pouvoir, surtout pour ceux qui ont été adoptés. De même, leur diffusion pouvait également être manipulée de manière à éviter d'éventuelles intrigues et garantir ainsi la légitimité de la future succession. L'ouvrage se poursuit avec deux importantes études du matériel épigraphique. G. L. Gregori retrace l'activité de bornage des deux empereurs. Le dossier des *termini alvei Tiberis* développé en annexe montre une opération d'envergure essentiellement d'époque trajane, probablement nécessaire en raison de l'alluvionnement, mais à visée politique et liée aux exigences annonaires de la Ville. L'attention d'Hadrien est tout autre : en replaçant le *pomerium* sur le Champ de Mars en 121, il se présente comme le nouveau *conditor Urbis.* Pour pallier les difficultés de datation et de l'analyse paléographique des textes mentionnant les noms de Trajan et Hadrien (dédicaces impériales, milliaires, documents juridiques), J. M. Abascal Palazón propose une analyse des *officinae* de gravures, illustrée de nombreux exemples et dont les indicateurs attestent pour la période envisagée une forte augmentation de l'*habitus* épigraphique. Dans la continuité de leurs travaux les plus récents, E. Melchor Gil et J. F. Rodríguez Neila axent leur réflexion sur le processus d'affirmation politique des élites municipales de Bétique à travers les spécificités de l'évergétisme de cette époque, riches d'enseignements (dons à caractère plus éphémère, sommes investies, rôle croissant des femmes), ainsi que les

divers honneurs publics concédés par les cités, notamment le patronat civique. Poursuivant la réflexion sur les élites municipales, le travail de V. A. Torres-González se centre sur la formule épigraphique *omnibus honoribus functus*, utilisée à partir du IIe s. pour résumer la carrière municipale d'un notable sans avoir à en détailler les charges successives. L'étude comparative d'inscriptions hispaniques, italiennes et africaines met en avant la diversité des pratiques et des magistratures incluses sous cette formule sans que puisse être identifié un critère définitif pour le cas de la *quiquennalitas*. Au-delà de la révision de certains hommages en *Baeturia* des Turdules, l'apport majeur de la contribution de J. C. Saquete Chamizo est la présentation de deux textes inédits, dont un dédié à Trajan, dont les fragments furent découverts sur le forum de *Regina*. La cité, d'où provient aussi le seul programme iconographique dédié à Trajan et à la famille impériale connu en péninsule Ibérique, démontre ainsi sa fidélité et sa loyauté au premier empereur d'origine hispanique au tout début de son règne. Seul auteur à aborder les aspects économiques, A. Padilla-Monge retrace les grandes lignes de la politique menée par Hadrien face au déséquilibre financier induit par les besoins croissants de l'Empire avant de revenir sur les répercussions que ces choix eurent sur le sud de l'Hispanie, notamment le commerce de l'huile : concentration de la propriété foncière, contrôle des recettes fiscales, part croissante de l'État dans le commerce et intervention dans la production agricole et minière. Quelques contributions invitent à un changement de perspective en décentrant le propos vers d'autres parties de l'Empire. C'est le cas de C. Witschel qui s'intéresse au lien qui unit les deux empereurs aux provinces germaniques, où chacun d'eux se déplaça. L'étude envisage le développement de l'administration provinciale, tout autant que celui des infrastructures, l'organisation militaire (*limes*, troupes auxiliaires, légions) et le réseau urbain qui en émerge. M. Horster propose une analyse des nombreuses carrières de marbre, plus présentes en Orient. Face à l'augmentation de la construction impériale et la demande générale croissante de marbre, surtout polychrome (*cipollino* d'Eubée ou *giallo antico* de Chemtou), certaines mesures sont mises en place pour assurer une gestion plus efficace : administration, mode de production, organisation du travail, gestion et infrastructures des stocks sur lesquels l'auteur prend clairement position. La contribution de F. Wulff Alonso mène le lecteur vers l'océan Indien. Il nous rapporte trois regards qui se croisent et qui correspondent aux différentes conceptualisations d'un même monde qui se rencontrent : celui de Trajan qui regarde vers l'Inde, empreint d'intérêts impériaux, commerciaux et de curiosité intellectuelle ; celui d'un émissaire chinois envoyé à Rome au Ier s. ; et enfin, celui d'un personnage imaginaire du *Mahābhārata*, qui, depuis les côtes indiennes, regarde vers Rome avant de la soumettre. Revenant vers l'Occident, et avec la minutie de l'analyse prosopographique, A. Álvarez Melero dédie son étude aux promotions de rang équestre aux fonctions de juges des cinq décuries et de la *praefectura fabrum* de *domi nobiles*. L'examen des carrières menées et de l'origine géographique de ces hommes (Tarraconaise et plus encore *Africa Proconsularis*) permet d'identifier les voyages de l'empereur comme autant d'occasions d'obtenir l'appui du Prince et de distinguer les membres de l'élite locale. La contribution de R. de Castro-Camero aborde l'une des réformes les plus importantes menées par Hadrien, celle des sources du droit. Le travail revient sur les principes qui fondent le *ius novum*, qui est celui non plus de la cité mais de tout l'Empire, et les moyens de sa mise en œuvre (bureaucratisation, création de la chancellerie impériale). Le système de

jurisprudence législative (sénatus-consulte, rescrits) permet une unification du droit qui met en lumière la constante prévalence du droit créé par l'empereur. La correspondance plinienne est un témoignage de première importance qui, en raison des liens personnels et professionnels entretenus avec les cités, notamment en tant que gouverneur, complète la vision épigraphique de la vie municipale. A. D. Pérez-Zurita inventorie et analyse tour à tour les évergésies ; l'envoi de délégations ou ambassades devant le gouverneur ou l'empereur ; de nombreux exemples de constructions publiques ; le contrôle des dépenses publiques ou encore les questions liées aux institutions locales, à la sécurité ou à l'ordre public. Du côté des nouveautés épigraphiques, S. Ordóñez Agulla et S. García-Dils de la Vega présentent une série de fragments inédits d'*Astigi* qui permettent de compléter la carrière du chevalier P. Postumius Acilianus, originaire de la cité, à l'époque de Domitien/Trajan. Si l'analyse revient sur les problèmes de lecture et d'interprétation, elle atteste des modalités de promotion procuratorienne peu courantes : la précocité et la multiplicité des charges sont frappantes, s'expliquant par des appuis solides dont sans doute celles du Prince lui-même. Pour finir, J. Mata Soler mène une étude comparative de cinq cités du *conventus Hispalensis* (*Hispalis*, *Italica*, *Carmo*, *Munigua* et *Ilipa*) qui l'amène à récuser l'idée d'une fragile continuité urbaine au début du IIIe siècle. Les transformations répondent davantage à des événements ponctuels, à des restaurations nécessaires au fil du temps qu'à de réelles crises urbaines. Le livre se clôt par un focus sur *Italica* avec les brillants travaux d'A. Caballos Rufino et P. León-Castro Alonso. En guise de conclusion, les deux chercheurs proposent les visions complémentaires de l'analyse historique d'une part, et des données archéologiques, de l'autre. Le premier traite des relations entretenues par les deux empereurs avec leur patrie commune, notamment différenciées par le séjour d'Hadrien à *Italica*. Ce travail met en lumière des constructions historiographiques anciennes et livre de nouveaux éclairages permettant de formuler de nouvelles hypothèses au sujet de la transformation d'*Italica* suite à l'obtention du *ius coloniarum*. Le programme idéologique génère ainsi l'image d'une *patria* splendide et monumentale, digne de l'image que l'empereur veut transmettre de son règne. Sur ce point, P. León-Castro Alonso propose un état des lieux archéologique des aspects les plus représentatifs de la mutation de la cité, intimement liée à la personnalité impériale : la transposition d'un modèle urbain d'Orient qui mène à faire quasi table rase du passé, une scénographie urbaine luxueuse dont le sanctuaire dynastique est le point d'orgue, avec l'une des plus grandes découvertes récentes, un possible *Traianeum* à confirmer. En conclusion, l'ouvrage offre au lecteur une vision largement renouvelée de ces deux règnes à travers la richesse des thèmes abordés et la diversité des sources exploitées. Mis à part quelques rares détails formels (une bibliographie à la fin de chaque article aurait par exemple pu être utile) qui n'enlèvent en rien au mérite de la proposition et à ses apports, l'ouvrage est de grande qualité, comme le sont toujours les publications de l'Université de Séville et celles de son éditeur dont on reconnaît ici encore la grande rigueur scientifique. De ce volume, nous retiendrons les inédits épigraphiques, une analyse critique, un regard renouvelé sur les sources et des apports historiographiques novateurs, nuançant ce que l'on pensait savoir et livrant de nouvelles pistes de recherche à développer ; un programme en somme, à la mesure de ce qu'annonçait l'introduction.

Susana MARCOS

chapitre 19 montre la façon dont la société blessait le citoyen dégradé dans son amour propre sans lui imposer des conditions de vie suffisamment dures pour le pousser à l'exil. Enfin, le chapitre 20 développe les moyens de sortir de l'infamie : en être délivré par un magistrat, être élu par le peuple à une nouvelle magistrature ou encore bénéficier, dans certains cas exceptionnels, de la *restitutio in integrum* (effacement total de la dégradation). L'auteur conclut que toutes ces pratiques exerçaient la même fonction au sein de la société romaine : rappeler que la citoyenneté est un honneur qui doit se mériter pleinement. Cet ouvrage présente l'avantage d'être particulièrement clair et structuré. M. Bur, utilisant une grande diversité de sources, les manie avec prudence et esprit critique. Il distingue explicitement les informations certaines des hypothèses et ne craint pas de souligner les limites de nos connaissances. En un mot, ce livre constitue un brillant exemple de méthode et une référence pour la connaissance des institutions romaines.

Arnaud AMILIEN

Nathalie BARRANDON, *Les massacres de la République romaine*. Paris, Fayard, 2018. 1 vol. broché, 440 p., ill. n/b. (HISTOIRE) Prix : 23 €. ISBN 978-2-213-67131-4.

Nathalie Barrandon, actuellement professeure à l'Université de Reims, livre dans cet ouvrage les résultats d'une étude minutieuse et détaillée sur le thème du massacre dans le monde romain, avec un cadre chronologique circonscrit à l'époque républicaine. Traitant d'un sujet dont on aurait pu se demander *a priori* s'il pouvait donner matière à un livre entier, l'auteure démontre de manière convaincante tout l'intérêt que revêt en réalité ce thème pour atteindre une meilleure compréhension du monde romain, ce à plusieurs niveaux (nous y reviendrons). Relevons également d'emblée que l'auteure a échappé à un écueil courant lorsqu'on étudie une thématique et non un personnage, un lieu, un événement ou une époque : à savoir celui d'une trop grande abstraction, celui d'un discours qui se nourrit de lui-même et tend à tirer des sources un peu ce qu'il souhaite. Le présent ouvrage accorde au contraire une place centrale à l'évaluation et à l'analyse des sources, principalement littéraires – sans toutefois oublier les apports de l'archéologie, comme les squelettes découverts sur divers sites et témoignant d'exécutions massives ou de sévices infligés aux victimes – et se montre parfaitement conscient de la nécessité d'analyser ces sources littéraires en tant que récits tout autant que témoins historiques (ce qui a trop souvent tendance à être négligé par les historiens). Le propos, construit suivant un plan rigoureux, s'articule en trois parties : 1- les Récits (relatifs aux massacres), 2- les Faits et 3- les Jugements. Chaque partie est à son tour subdivisée en trois chapitres. Sur le plan formel, on regrettera seulement le choix de placer les notes en fin d'ouvrage plutôt qu'en bas de page, ce qui a tendance à briser le rythme de lecture. Dans la première partie, consacrée donc à l'aspect narratif de ses sources, l'auteure, se propose de réfléchir à la nature de l'information transmise et d'évaluer la fiabilité des récits de massacre qui sont parvenus jusqu'à nous, de même que le crédit qu'on peut leur accorder en tant qu'historiens, rappelant à propos qu'aux yeux des Anciens, l'histoire ne se limitait pas à l'établissement de faits, mais se devait également d'être édifiante. On ne s'étonnera donc guère de trouver dans ces récits de massacre des motifs littéraires stéréotypés, notamment celui de la « ville prise » (*urbs capta*), directement inspiré de l'*Iliou persis* grecque et étudié de manière approfondie

dans le premier chapitre. Il semble toutefois que stéréotypes et motifs littéraires ne soient pas toujours adaptés pour relater tel ou tel épisode d'exécution de masse : le chapitre suivant en évoque quelques-uns (parmi lesquels les vengeances politiques perpétrées lors des guerres civiles, notamment les proscriptions). Toutefois, même dans ces cas particuliers, les récits ne sont pas à l'abri du recours à des procédés narratifs, tel celui de l'*exemplum*. La première partie s'achève par un chapitre consacré à l'étude d'un autre biais de présentation des événements, celui des positions politiques et, pour citer l'auteure, des « partis » politiques (terme qui aurait peut-être mérité un recul critique plus important, tant il est délicat à employer dans le contexte romain). Le récit du meurtre des Gracques et de leurs partisans (à considérer comme un massacre d'après l'auteure) est ainsi le plus bel exemple d'application de ce biais de narration. Une fois rendu conscient du caractère narratif non négligeable des récits de massacre, avec tout ce que cela implique en termes de biais de présentation et d'interprétation, le lecteur est invité dans la seconde partie de l'ouvrage à se pencher plus attentivement sur les faits proprement dits, en appréhendant ceux-ci au travers divers angles d'approche concrets. Le premier est celui du vécu des victimes, que l'auteure tente d'établir objectivement dans un premier chapitre en s'appuyant majoritairement cette fois-ci sur des sources archéologiques (en particulier les découvertes de fosses et de squelettes témoignant d'exécutions massives). Un second chapitre s'interroge sur l'identité des victimes, angle d'approche qui permet là aussi d'atteindre les faits au-delà des biais narratifs – sans surprise, on apprend que les hommes adultes, en particulier ceux appartenant aux élites, furent le plus généralement visés par les violences, même si les non-combattants n'étaient pas toujours épargnés. La deuxième partie se clôt sur un troisième chapitre qui interroge les responsabilités du « passage à l'acte » et du déclenchement du massacre. À qui la faute incombe-t-elle davantage : les soldats, les légats, les (pro)magistrats ? La réponse est à nuancer en fonction du contexte (pillage d'une ville ennemie, guerre civile…) et on appréciera le recours à la sociologie dans la réflexion de l'auteure. Après l'analyse des récits et des faits, ce sont les « jugements » des massacres qui feront l'objet de la troisième et dernière partie du livre. Un terme peu clair *a priori*, mais dont on apprend très vite qu'il est à comprendre dans deux sens différents : juridique d'une part, moral d'autre part. Un premier chapitre passe ainsi en revue différents exemples témoignant de l'exercice de la justice romaine à différents niveaux (condamnations des excès de violence de subalternes par leurs généraux, procès de magistrats accusés de massacres non proportionnés…), mais investigue aussi la question du « droit de la guerre », déjà débattue par les Anciens, et qui est importante pour discerner ce qui relevait, aux yeux des Romains, de la norme ou de l'excès de cruauté. Une réflexion qui permet d'introduire le chapitre suivant et son analyse du jugement moral porté par les Romains sur les massacres qu'ils perpétraient. L'ouvrage se termine enfin par un chapitre à la portée beaucoup plus polémique que les précédents, puisqu'il revient sur le débat autour du terme « génocide » et de son caractère applicable ou non au contexte antique. L'auteure ne pouvait évidemment pas faire l'économie d'aborder cette controverse étant donné le thème de l'ouvrage et elle s'en sort diplomatiquement en concluant que « le terme génocide convient peu » pour désigner les massacres d'époque romaine, mais que « leur étude par le prisme de ce concept permet de mieux saisir les perceptions romaines » (p. 311). En conclusion, cet ouvrage nous a convaincu non seulement par sa méthodologie rigoureuse et transparente (il nous

fournit même les tableaux bruts réalisés par l'auteure lors de son analyse préliminaire), mais aussi par une certaine tendance à la multidisciplinarité, dont témoignent les analyses narratologiques et sociologiques qui émaillent le propos, ainsi que le recours à certaines sources archéologiques. En cherchant constamment à dépasser son thème pour tenter de mieux discerner la mentalité romaine antique, l'auteure a su éviter tout enfermement dans son sujet et tout discours circulaire. Autant de qualités qui font de cet ouvrage un bel exemple de ce que doit être une étude thématique.

Nicolas L.J. MEUNIER

Cédric BRÉLAZ, *Philippes, colonie romaine d'Orient. Recherches d'histoire institutionnelle et sociale*. Athènes, École française d'Athènes, 2018. 1 vol. broché, XV-399 p., 5 fig., 6 cartes, 15 tableaux (BULLETIN DE CORRESPONDANCE HELLÉNIQUE, Supplément 59). Prix : 35 €. ISBN 978-2-86958-299-6.

Cet ouvrage issu d'un mémoire d'habilitation soutenu en 2013, s'attache à une histoire envisagée sous un angle institutionnel et social. Après une utile introduction proposant un état des lieux sur l'histoire des colonies romaines d'Orient (p. 1-15), le livre est subdivisé en trois parties : I. Le cadre formel et la constitution de la colonie (p. 17-116) ; II. Les institutions et les magistratures : aspects de la vie publique d'une colonie romaine d'Orient (p. 117-244) ; III. La société des notables à Philippes (p. 245-321) ; suivent une conclusion (p. 323-333) puis des annexes (p. 335-399) incluant une liste prosopographique des élites municipales (administrateurs, militaires, chevaliers et sénateurs, p. 337-343), des *Addenda* et *corrigenda* au volume *CIPhII* des inscriptions de Philippes également publié par Cédric Brélaz, et sur lequel s'adosse son étude (p. 345-351), des cartes et illustrations (p. 353-363) et des *Indices* (sources, index géographique et thématique, p. 365-396). L'ensemble est agrémenté d'une courte bibliographie donnée en tête d'ouvrage (p. XI-XV). Cédric Brélaz a pris soin de comparer Philippes aux colonies romaines d'Orient les mieux connues, essentiellement Corinthe et Antioche de Pisidie, rappelant que le territoire colonial de Philippes a livré au total près de 1700 inscriptions (p. 5). En première partie, l'auteur rappelle que la fondation coloniale romaine de Philippes correspondit d'abord à la nécessité pour Rome de fournir des terres aux vétérans des guerres civiles : à Philippes, suite à la bataille remportée sous ses murs par les héritiers de César à l'automne 42 av. J.-C. (Appien, *G.C.*, IV, 105-138), Antoine décida d'une déduction coloniale réalisée par Q. Paquius Rufus à la faveur des légions qui y furent victorieuses, comme le montre le monnayage. Peu après la bataille d'Actium, la colonie de Philippes fut refondée en 30 av. J.-C., d'une part afin de dédommager des propriétaires terriens chassés d'Italie par Octave, d'autre part en vue d'effacer la déduction d'Antoine de 42 av. J.-C. Des vétérans des cohortes prétoriennes semblent avoir été lotis à Philippes, possiblement par Auguste. L'hypothèse (p. 29-30) évoquant l'appui de Philippes à Brutus et Cassius avant la bataille de 42 av. J.-C. est intéressante, et rappelle ailleurs l'installation des colons d'Antioche de Pisidie par Auguste, en 25 av. J.-C., dans une région qui comportait sans surprise des clientèles pompéiennes et antoniennes. L'auteur évoque le rôle géostratégique limité, d'après lui, de la colonie de Philippes par rapport à la Thrace voisine avant sa provincialisation par Rome en 46 av. J.-C. (mais on regrette l'usage du terme « pacifiée »

Surtout, elle ne s'est pas arrêtée à une étude statique des structures antiques, mais elle propose également un aperçu complet de l'histoire récente du monument, de sa redécouverte à sa mise en valeur ; il s'agit même d'une très bonne porte d'entrée pour aborder les débats historiographiques sur la topographie athénienne. Les différentes questions sont abordées avec beaucoup de prudence et de rigueur ; sur la question de la localisation des différentes portes connues par les sources littéraires, par exemple (Chap. 5), l'autrice souligne constamment les limites de nos connaissances et se garde bien de risquer ou de reproduire des identifications hasardeuses. Le livre, bien aidé par l'excellence de la traduction anglaise, n'est pas trop technique, et il sera facilement consultable et utilisable par des non-spécialistes. Les *indices* sont riches et fournis (termes grecs et toponymes anciens, voyageurs et chercheurs, toponymes modernes, sources antiques et inscriptions). Il y a au fond fort peu de choses à inscrire au registre des regrets. Certains documents épigraphiques importants pour notre connaissance du mur d'Athènes, fréquemment mentionnés dans le texte et même commentés, auraient sans doute mérité d'être cités *in extenso* ; de même, alors que l'ouvrage comporte de très nombreuses photographies et des cartes de bonne qualité, il comporte peu de relevés ou de restitutions qui auraient permis de donner à voir les vestiges et le fonctionnement des structures défensives – au fond, cela s'explique par la nature de l'ouvrage, qui est une étude topographique plus qu'une étude architecturale à proprement parler. Ce sont là des détails mineurs qui sont aisément compensés par l'ampleur du travail accompli, et l'on ne peut que se réjouir de cette publication en anglais qui facilitera grandement l'accès aux données de terrain. En somme, ce livre a toutes les qualités requises pour devenir un classique aussi bien pour les spécialistes des fortifications dans le monde grec que pour tous ceux qui s'intéressent à la topographie de l'Athènes antique.

Thierry LUCAS

Eric CSAPO & Peter WILSON (Ed.), *A Social and Economic History of the Theatre to 300 BC, II, Theatre beyond Athens. Documents with Translation and Commentary*. Cambridge, Cambridge University Press, 2020. 1 vol. relié, 25 x 18 cm, XIX-939 p., 52 fig. n/b, 8 fig. coul., Prix : 150 £. ISBN 978-0-521-76557-2.

Les textes épigraphiques et littéraires qui nous informent sur le théâtre grec, ses usages et, plus généralement, sa place dans la société sont nombreux, si nombreux qu'il est justifié de multiplier les corpus en les rassemblant autour d'une thématique, d'une époque, d'une région ou d'une ville. Jusqu'à présent, on ne disposait que de deux corpus, qui en partie se recoupent et sont tous deux consacrés aux représentations dramatiques en Grèce : celui d'Adolf Wilhelm, *Urkunden dramatischer Aufführungen in Athen*, dont la première édition est parue en 1906, et celui de Hans Joachim Mette, *Urkunden dramatischer Aufführungen in Griechenland*, publié en 1977. Eric Csapo et Peter Wilson, qui se sont déjà illustrés par plusieurs publications importantes sur le théâtre grec, en ajoutent un troisième, qui s'inscrit dans le mouvement de réévaluation du théâtre hors d'Athènes à l'époque classique, auquel ils ont déjà largement participé. Ils se détournent volontairement – et temporairement – de ce théâtre de Dionysos sur lequel se sont longtemps focalisées les recherches en raison non seulement de la conservation d'œuvres d'Eschyle, Euripide, Sophocle, Aristophane et Ménandre, mais aussi

plus généralement de la prééminence du langage dans l'enseignement tel qu'il est pratiqué dans le monde occidental depuis l'Antiquité. Leur volonté affichée est d'ébranler l'idée que le théâtre a été inventé et institué par l'Athènes classique avant de se diffuser dans le reste du monde grec. Il s'agit de s'éloigner de l'athénocentrisme dans lequel Wilhelm Becker, Albert Müller ou Arthur Pickard-Cambridge ont ancré l'histoire du théâtre grec au profit d'une histoire plus globalement hellénique, fondée sur tous les types documentaires disponibles, textes littéraires, épigraphiques ou papyrologiques, vestiges de monuments ou représentations figurées. Contrairement à ce que laisse attendre son sous-titre (*Documents with Translation and Commentary*), l'ouvrage ne se limite pas en effet à une collection de textes traduits et commentés. Il commente, au même titre que les textes retenus, des représentations de scènes de théâtre sur des vases et quelques bas-reliefs ; il prend en compte les théâtres et, dans une moindre mesure, les figurines en terre cuite à thématique théâtrale ; il comprend enfin de solides synthèses régionales. – L'ouvrage constitue le deuxième volume d'une histoire sociale et économique du théâtre entre *ca* 500 et *ca* 300 av. J.-C. qui en comprendra deux autres, le premier consacré aux concours qui se déroulaient dans le théâtre d'Athènes et le troisième aux personnes qui participaient d'une manière ou d'une autre à l'activité théâtrale. Cette répartition de la matière, qui de manière inattendue sépare la ville d'Athènes de son territoire, explique que le livre commence par une partie numérotée III. Lui-même en comporte deux de volume très inégal. L'une (partie III) s'intéresse aux 23 dèmes de l'Attique et à Brauron où sont attestées des activités théâtrales et l'autre (partie IV) au théâtre dans plus de 120 villes autres qu'Athènes situées (A) dans le monde grec occidental, (B) en Mégaride, dans la région de l'isthme de Corinthe ou dans le Péloponnèse, (C) en Grèce centrale, (D) dans les îles de l'Égée, (E) à Chypre ou en Asie Mineure, (F) en Mer Noire et, enfin, (G) en Afrique. Chaque chapitre s'ouvre par une présentation globale de la documentation attachée, dans la zone géographique retenue, à ce que les auteurs appellent la culture théâtrale (« theatre culture »), entendant par-là principalement les représentations dramatiques et chorales. Un intérêt particulier est porté aux poètes et aux différentes formes de financement des spectacles, alors que les réunions politiques et les représentations de musique instrumentale, de chant et de poésie sont évoquées sans que l'ensemble de la documentation qui leur est afférente soit systématiquement rassemblée et analysée. Ce ne sont donc pas toutes les activités qui se déroulaient dans les théâtres qui sont l'objet de l'ouvrage, ni les théâtres eux-mêmes. Bien qu'ils soient très présents et décrits avec soin, ils n'entrent pas dans la catégorie des documents commentés et ils sont très peu illustrés. Les documents retenus ont été pour la plupart regroupés par ville et, pour l'Attique, par dème. La présentation des textes littéraires, dont beaucoup sont peu connus, et épigraphiques, dont certains sont illustrés, comme celle des documents figurés, toujours illustrés, est très soignée. Plusieurs inscriptions ont été relues sur la pierre. Les commentaires sont très riches et fourmillent de remarques pertinentes. Pour beaucoup de documents, ils sont les plus développés dont on dispose actuellement. L'érudition exceptionnelle dont font preuve les auteurs leur permet de cerner avec finesse la diversité régionale qu'a connu le monde grec en matière de culture théâtrale aux V^e^ et au IV^e^ s. Pour chaque région du monde grec, ils restituent de manière remarquable la façon dont a émergé et s'est singularisée une culture théâtrale, mêlant selon des proportions variables des traditions poétiques propres et des influences venues de

l'extérieur, les discours sur les genres théâtraux et sur leurs fondateurs qu'elle a suscités, le cadre religieux, financier et architectural dans lequel elle s'est développée. Malgré la très grande admiration qu'inspire l'ouvrage et l'énorme travail qu'a demandé son élaboration, le résultat n'est pas sans susciter certaines interrogations et certaines réserves. La principale question qui se pose à la lecture, et on peut espérer qu'il y sera répondu dans la préface du premier volume, est celle des critères qui ont conduit au choix des Ve et IVe s. et donc, plus généralement, celle de la périodisation de l'histoire du théâtre grec. La limite aval en particulier pose problème à la fois parce qu'en 300 un nombre assez important de théâtres était en construction, et surtout parce que la forme et la diffusion de la « culture théâtrale » dans la seconde moitié du IVe s. et même dans son dernier tiers sont assez différentes de celles qui sont connues précédemment. La principale réserve est en partie liée à cette question. Elle réside dans la tendance des auteurs à retenir pour plusieurs édifices théâtraux des dates hautes. C'est le cas, en particulier, pour les premières phases des théâtres de Syracuse (époque de Denys I selon eux), de Mantinée (fin du Ve ou début du IVe s.), de Mégalopolis (dès les années 360), de l'Amphiaraion d'Oropos (dès les environs de 420), de Dion (Ve s.), de Phocée (fin du Ve s.), de Priène (dès 340), de Caunos (première moitié du IVe s.) ou d'Halicarnasse (360-350). Ces datations, qui sont à notre avis trop hautes et qui ne sont pas toutes présentées comme certaines, contribuent à minimiser l'écart chronologique entre la vague de diffusion de la culture théâtrale dans le monde grec et celle de son expression architecturale. Quoiqu'il en soit de ces datations, dont on peut espérer qu'elles seront petit à petit précisées par des études archéologiques, l'ouvrage est d'une admirable richesse et l'on appréciera le système de renvois internes qui met en relation les parties synthétiques et les commentaires avec les documents commentés, chacun doté d'un numéro permettant de s'y référer. Ce maître ouvrage restera certainement longtemps un livre de référence et constitue déjà, même limité à ce deuxième volume, une étape importante dans l'histoire des études sur le théâtre grec. Est-il aussi novateur que ses auteurs le disent ? Je ne le crois pas. Encore une fois, c'est l'époque classique qui a été retenue, avec une prééminence accordée aux textes sur les vestiges archéologiques qui, tout comme les inscriptions, montrent qu'aux époques hellénistique et impériale les théâtres ont été plus nombreux, plus grands, plus utilisés et plus fréquentés qu'à l'époque classique. Assurément, durant cette époque, surtout si on lui associe tout le IVe s., Athènes n'a pas été le seul pôle de développement et le seul modèle pour le théâtre grec. Elle a cependant joué un rôle incomparable et même séminal pour beaucoup d'autres cités, en Égée et en Asie Mineure principalement, mais aussi partiellement en Sicile et en Macédoine. Alors, le théâtre grec, *nothing to do with Athens*, si l'on me permet de contrefaire le *nothing to do with Dionysos* qui nous occupait il y a trente ans ? Certainement pas, surtout si l'on ne dépouille pas Athènes de ses dèmes. Mais le modèle athénien ne s'est pas imposé partout, il n'a pas été à l'origine de tout le théâtre grec et il a sans doute été plus prégnant à partir de l'époque hellénistique. À l'époque classique et c'est là l'un des principaux apports de ce magnifique ouvrage, la culture théâtrale a été riche, dans les différentes régions du monde grec, d'une diversité dans les types de représentations comme dans le cadre de leur organisation, estompée par la suite par une relative uniformisation et par une tradition littéraire principalement attique.

Jean-Charles MORETTI

crise économique systémique, mais dans un problème grave de manque de liquidités à court terme, induit par la revalorisation considérable de la solde militaire (accroissement de 100 % par Septime Sévère, accroissement supplémentaire de 50 % par Caracalla). La motivation militaire était de permettre le recrutement massif de légionnaires, lesquels devaient, par principe, être déjà citoyens romains lors de l'enrôlement. Une motivation d'ordre personnel peut aussi être envisagée, le désir d'imiter Alexandre le Grand, à qui Caracalla vouait une admiration sans borne. Or, le modèle avait tenté de créer un immense empire, autant que possible régi par une législation unique. À cela s'ajoute encore une motivation religieuse. Déforcé par le meurtre de son frère Geta, l'empereur choisit de réécrire l'histoire et de présenter ce dernier comme un conspirateur à son encontre. Dès lors, sa constitution est édictée au titre d'acte de piété, en guise de remerciement adressé aux dieux romains qui l'ont protégé et aux temples desquels se rendront tous les citoyens. Enfin, motivation politique, Caracalla entend bien stabiliser sa position par cet acte impérial d'*indulgentia*, et la qualité de citoyen romain qu'il accorde aux individus libres de l'Empire doit avoir pour conséquence de le positionner dans une situation comparable à celle d'un *patronus*, en droit d'attendre loyauté et bonne foi de chaque bénéficiaire du privilège reçu. Cet examen fort intéressant s'achève sur un appendice reproduisant le texte grec de la constitution, assorti de sa traduction en anglais et de commentaires, d'une bibliographie fort complète et des index d'usage. Huguette JONES

Orietta Dora CORDOVANA & Gian Franco CHIAI (Ed.), *Pollution and the Environment in Ancient Life and Thought*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2017. 1 vol., 296 p., ill. (GEOGRAPHICA HISTORICA, 36). Prix : 54 €. ISBN 978-3-515-11667-1.

Introdotto da breve "Zum Geleit" di Eckart Olshausen e Vera Sauer, editors della serie "Geographica Historica" fondata da Ernst Kirsten, il volume raccoglie, includendo la ricca *Introduction* a firma dei due editors, 14 contributi presentati al convegno internazionale tenuto a Berlino (Staatsbibliothek, 16-18 ottobre 2014) sostenuto dalla Fritz Thyssen Stiftung, finanziatrice anche della pubblicazione, e dal cluster di eccellenza TOPOI. Il libro, dedicato alla memoria di Isabella Andorlini, nota e apprezzata papirologa prematuramente scomparsa, è di grande attualità, particolarmente ricco di contenuti e spunti di riflessione per gli studiosi del mondo antico e non solo. Essendo impossibile inquadrarlo in maniera completa nel breve spazio di una recensione, ne coglierò alcuni aspetti fondamentali, per sottolinearne la complessa articolazione e invitare a leggerlo. Il volume si apre con una breve Prefazione (p. 9) dei due editors, Orietta Dora Cordovani e Gian Franco Chiai, seguita dal saggio introduttivo degli stessi, *Introduction. The Griffin and the Hunting*, ricco di contenuti e spunti di riflessione (p. 11-24). Gli autori fanno il punto su numerose questioni di grande attualità, fra cui l'uso del termine "Antropocene" (massiccio impatto delle attività antropiche su ambiente naturale, clima ed ecosistemi) applicato alla presente epoca geologica, le varie opinioni sull'inizio di questa, gli approcci da parte dei vari ambiti disciplinari, la consapevolezza antica delle problematiche ambientali. Tale percezione era limitata alle classi colte o generalizzata? Questo aspetto viene indagato utilizzando numerose fonti scritte, letterarie ed epigrafiche, che rivelano come, alla luce anche di dati archeologici,

nel mondo greco e romano l'importanza attribuita ad un ambiente "pulito" fosse ampiamente condivisa almeno dalle classi elevate, tanto da indurre a tutelarlo mediante specifiche norme legislative. Le fonti letterarie, in particolare, riflettono l'opinione delle classi colte in merito alla distruzione e all'inquinamento dell'ambiente naturale e i vantaggi di abitare in un "clean environment". Un ampio paragrafo focalizzato sul mosaico con grifone nel corridoio della "Grande caccia" della Villa del Casale a Piazza Armerina discute la possibilità che l'intera raffigurazione sia "a symbol of warranty for the equal development of the fight between man and wild beasts" e adombri come l'uomo può divenire vittima nel caso sfrutti le risorse naturali in maniera incontrollata. Questo saggio introduttivo presenta inoltre brevemente i singoli contributi, supplendo così all'assenza di abstracts (che sarebbero stati utili al lettore, meglio se bilingui); un'efficace nota bibliografica finale esamina alcune pubblicazioni dedicate al rapporto fra l'uomo e l'ambiente, selezionate fra le molte recentemente edite. Seguono 13 contributi, ciascuno dei quali corredato da ampia bibliografia, articolati in quattro sezioni. La prima, *Environment, pollution and legal sources* (p. 25-47), mira a fornire approfondimenti su aspetti giuridici della protezione e sensibilità ambientale nelle culture antiche, in particolare nel mondo greco-romano. Cristina Simonetti, in *Uso e gestione delle acque in Mesopotamia nel Secondo Millennio a.C.,* esamina la rilevanza e la gestione dell'acqua in Mesopotamia attraverso i cospicui interventi sul Tigri e l'Eufrate effettuati dalla più remota antichità e in particolare nella prima metà del secondo millennio a.C., gli accorgimenti e le normative che regolamentavano la distribuzione dell'acqua, l'uso di questa per l'agricoltura e come "via" per la navigazione, le suggestioni religiose: curare le acque "buone" (fiumi e canali) per evitare che le "cattive" (piogge e tempeste provocanti alluvioni) prendano il sopravvento. Luigi Capogrossi Colognesi in *Roman Rural Landscape and Legal Rules* prende in esame, in ottica diacronica, testi giuridici e fonti agrimensorie miranti alla salvaguardia ambientale in età arcaica e repubblicana. La colonizzazione e i relativi interventi sul territorio, la centuriazione e le assegnazioni di terre, comportavano un radicale cambiamento nella fisionomia dei luoghi, che ne risultano tuttora modellati. Tramite la *limitatio* il paesaggio naturale, con i suoi boschi, paludi, terre coltivate, veniva trasformato in un "system of rules and regulations" (p. 39), ma si perseguiva anche una policy mirata a preservare l'integrità della terra, la vegetazione, le risorse idriche, l'assetto del territorio da danni naturali e talora umani. Esaminando le fonti giuridiche, Capogrossi Colognesi mette in evidenza le molteplici misure finalizzate a proteggere l'ambiente naturale, in particolare la cura delle acque nei loro vari aspetti e della salubrità dell'aria nelle città tramite la regolamentazione delle attività inquinanti al loro interno (fornaci, *fullonicae*, produzioni alimentari, bagni pubblici), e conclude " it is difficult, maybe impossible, to affirm that Romans did have an "ecological consciousness" and there is no evidence that they did conceive a general policy on that matter... protection of natural lanscape, of wild life as of the "coltivo", was essentially the final result of individual activity and interests of a large number of land-owners and peasants" (p. 46). La seconda sezione del volume, *Environment and pollution in literary and epigraphic evidence* (p. 49-150), prende in esame le fonti storiche, letterarie, filosofiche ed epigrafiche per inquadrare il pensiero intellettuale e la consapevolezza ambientale antica sugli agenti e le forme dell'inquinamento ambientale e l'impoverimento delle risorse. Cinzia Bearzot, in *Ancient Ecology: problems of terminology*, mette in rilievo l'importanza di individuare

con precisione il lessico antico e studia la relativa terminologia greca antica. Gian Franco Chiai, in *Rivers and Water Protection in the Ancient World : how religion can protect the environment*, muovendo da Plinio *NH* 18.1 (*nos et flumina inficimus*...) ed altre fonti letterarie, epigrafiche ed archeologiche afferma che "the sensibility for ecologic problems was more diffused and debated in the ancient world than one commonly assumes" (p. 62) e mostra, sulla base di fonti soprattutto epigrafiche dal mondo romano occidentale, greco orientale e dall' Egitto, come si facesse leva sulla religione e in particolare sul timore della punizione divina per proteggere la purezza delle acque, delle strade e degli spazi pubblici, privati e sacri. Arnaldo Marcone, in *L'evoluzione della sensibilità ambientale a Roma all'inizio del Principato*, appare molto cauto nell'individuare "elementi embrionali di tutela ambientale a Roma" (p. 86) "anche se non mancavano richiami a forme di attenzione ecologica" (p. 88). Esamina in ottica diacronica numerose fonti prevalentemente letterarie ma anche giuridiche attestanti l'attenzione alla qualità dell'acqua a Roma e la relativa tutela, ed altre che documentano le condizioni ambientali nell'Urbe e l'aspirazione ad un ambiente salubre. Si sofferma sul progressivo affermarsi del modello della villa signorile extra-urbana rispetto a quello della *domus* cittadina, e sulla ricerca di *amoenitas* e *salubritas* da parte delle élites. In *Floods of the Tiber in Rome under the Julio-Claudians* Edoardo Bianchi studia la gestione delle numerose piene del Tevere da parte della dinastia giulio-claudia e l'elaborazione di progetti tecnici finalizzati a fronteggiarle. In merito a cambiare l'ordine naturale al fine di proteggere l'Urbe e i suoi abitanti, il dibattito del tempo tendeva a contrapporre gli interventi tecnico-scientifici alla visione delle inondazioni come prodigi negativi da espiare religiosamente. Prevalse una concezione della natura che non era considerata un *kosmos* divino ma piuttosto un contesto che l'uomo può modificare. Orietta Cordovana in *Pliny the Elder and Ancient Pollution* ritiene che nel suo complesso la *Naturalis Historia* sia permeata da una certa consapevolezza ambientale (p. 110). Basandosi su questa ed altre fonti letterarie esamina le questioni dell'inquinamento e sfruttamento delle risorse, arrivando a concludere che ai suoi occhi Plinio è stato "a *sui generis* forerunner, an environmentalist *ante litteram*" (p. 127). In *La cultura dell'ambiente in ambito monastico tra V e VIII secolo* Luca Montecchio indaga la differenza fra la percezione di ambiente propria del mondo romano e quella della cultura monastica, nel cui ambito dopo il tardoantico e durante il primo medioevo la coscienza ambientale sembra sparire. La concezione della natura risulta allora in prevalenza profondamente permeata dai concetti del cattolicesimo, con rare eccezioni come ad es. i primi benedettini e singoli monaci. Al tempo era dominante il principio che l'uomo deve proiettarsi verso il creatore, non verso la natura sua creatura. Solo nel secondo medioevo la Chiesa dovrà misurarsi con San Francesco e la sua concezione della natura come splendida creazione di Dio. La terza sezione, *Environment, pollution and diseases* (p. 151-175), è focalizzata sulle evidenze materiali dell'inquinamento e le malattie da agenti inquinanti. Elisabeth Craik in *Malaria and the Environment in Greece* affronta un tema ampiamente studiato ma sul quale ritiene si debba ancora molto indagare in ottica multidisciplinare, anche con analisi del DNA. Basandosi su varie fonti, in particolare sui testi di alcuni medici ippocratici e con specifica attenzione al V e IV sec. a.C., evidenzia la consapevolezza antica della connessione fra malaria ed acque stagnanti. Annuncia infine un successivo lavoro su "Artemis of the Marsh" come divinità associata alla gravidanza e al parto, nell'ottica dei rischi connessi con la malaria

in gravidanza. In *Environmental Disease according to papyri from Egypt and Ancient Medical Thought*, Isabella Andorlini utilizza fonti letterarie e papiri medici dall'Egitto ellenistico e romano per studiare l'ecologia dell'Egitto e la co-evoluzione di varie malattie causate dall'inquinamento di aria ed acqua provocato da vari fattori. Nella quarta sezione, *Pollution and the Environment in Ancient Life: Material Evidence* (p. 177-281), Alain Bresson in *Anthropogenic Pollution in Greece and Rome* parte dal concetto che l'inquinamento è una modificazione dell'ambiente dannosa per gli organismi viventi, e sceglie di indagare le modificazioni ambientali provocate da attività umane con impatto negativo sulla salute e il benessere dell'uomo stesso. In ottica diacronica multidisciplinare, con un occhio alla medicina contemporanea, utilizza dati archeologici e letterari per studiare le malattie causate dall'inquinamento ambientale in varie aree geografiche e soprattutto in contesti cittadini. Prende in esame l'inquinamento prodotto dalla combustione domestica di legno e carbone e quello derivante da attività artigianali in ambito urbano (ad es. le emissioni di ammoniaca nelle *fullonicae* del mondo greco e romano) ed extraurbano (contaminazioni da metalli nei distretti minerari e nelle officine metallurgiche, con conseguenti possibili malattie "professsionali"), l'inquinamento acustico e l'avvelenamento da piombo. J. Donald Hughes in *Deforestation and Forest Protection in the Ancient World* studia in modo sistematico con strumenti interdisciplinari la deforestazione, a suo avviso un fattore di grande rilevanza ambientale nel Mediterraneo antico dall'età del bronzo a tutto l'impero romano, soprattutto in aree vicine ai grandi centri abitati o adiacenti corsi d'acqua navigabili. L'uso del legno come combustibile per usi domestici e attività manifatturiere (fornaci ceramiche, metallurgia, cantieristica navale, costruzioni) in specifiche aree eccedeva la capacità di boschi e foreste di rigenerarsi naturalmente o per ripiantumazione. Danni erano causati anche da malattie delle piante e incendi dovuti a cause naturali o a pastori, cacciatori, imprese belliche. Hughes mostra come l'impatto antropogenico sull'ambiente causato dalla deforestazione (riduzione della copertura vegetale, erosione, scorrimento delle acque di superficie con conseguenti riduzione delle sorgenti, alluvioni e inquinamento delle acque) fosse ben percepito nell'antichità. Platone (*Crit*. 111b-d; *Leg*. 6.761b-c) era consapevole del fatto che la deforestazione interferisce con il regime delle acque e con l'esaurimento delle sorgenti. Teofrasto formulò le prime riflessioni su ciò che oggi chiamiamo ecologia forestale e silvicoltura. Con direttive pubbliche e per iniziativa dei privati furono messe in atto misure per proteggere e/o incrementare le superfici boschive, anche a sostegno dell'approvvigionamento di legname o dell'incremento del valore delle proprietà. In *Roman Spectacles: Exploring Their Environmental Implications* Jocelyne Nelis-Clément prende in esame, sulla base di numerosissime fonti letterarie, epigrafiche, papirologiche e iconografiche, l'organizzazione di spettacoli di massa nel mondo romano. Richiama a paragone grandi eventi sportivi contemporanei. Indaga i vari aspetti di questa complessa materia con riferimento al mondo romano e all'Urbe: la costruzione di anfiteatri, teatri, circhi, *odeia*, stagni per naumachie, *stadia* e relativi annessi; le varie forme di spettacolo e le strutture/aree *ad hoc*; il numero degli spettatori; le molteplici attrezzature, gli adeguamenti e la costante manutenzione; gli aspetti ideologici. Vengono evidenziati i cambiamenti nella cultura degli spettacoli e l'impatto sul mondo naturale provocato dalla caccia, dalla deforestazione per acquisire materiali da costruzione, dai trasporti, dalle uccisioni di massa, dall'eliminazione di materiali di rifiuto. Sono esaminate le

percezioni antiche e in particolare la consapevolezza romana di questi processi, esplicitando come le moderne tecniche di misura dell'impatto ambientale possono essere applicate alla documentazione antica. Il volume è corredato da utili accurati indici delle fonti e dei nomi antichi, dei luoghi e delle cose notevoli. Questa mia rassegna non pretende di dare un quadro esaustivo della materia trattata nel volume e delle argomentazioni presentate dagli autori; vuole solo introdurre la ricca e complessa articolazione delle problematiche trattate ed attrarre alla lettura, per lo più avvincente, dei saggi, che, almeno per il momento, esauriscono moltissimi argomenti ma al tempo stesso suggeriscono molteplici spunti di indagine. Il libro si pone dunque come un importante riferimento per chi studi, nell'ottica delle fonti antiche, soprattutto ma non soltanto scritte, le tematiche "ambientali" nel mondo greco-romano (e non solo).

Marinella PASQUINUCCI

David KONSTAN, *In the Orbit of Love. Affection in Ancient Greece and Rome*. Oxford, Oxford University Press, 2018. 1 vol. relié, 21 x 14 cm, 232 p. Prix : 19,99 £. ISBN 978-0-19-088787-2.

Spécialiste des émotions dans l'Antiquité classique, l'auteur explore dans ce nouvel ouvrage les manifestations antiques des sentiments qui appartiennent, comme le titre l'indique, à l'orbite de l'amour et de l'affection, c'est-à-dire à la *philia*, sentiment d'amour qui lie les membres d'une même famille, les amis proches ou d'autres individus. L'amour au sens de passion amoureuse (*eros*), qui était un sentiment en soi dans l'Antiquité, n'est ici pas abordé. Pour ce faire, l'auteur confronte des sources grecques et romaines, d'Homère à Galien, ce qui pourrait être critiqué car il envisage ainsi les émotions des Grecs et des Romains autour de la *philia* sur une très longue durée et dans des régions différentes, présupposant une homogénéité de ces sentiments durant toute l'Antiquité. Alors que la *philia* et la réciprocité constituent les bases fondamentales des relations interpersonnelles dans la cité et ont largement été étudiées de manière indépendante, l'approche de l'auteur se veut originale puisqu'il entend approcher la notion de *philia* comme un complément de la réciprocité dans les relations sociales, aspect qui a jusqu'à présent été négligé. L'importance de la *philia* est clairement démontrée par le fait qu'Aristote en parle comme de la base de l'*homonoia,* l'harmonie civique. Trois thèmes principaux sous-tendent l'ensemble des chapitres qui explorent différentes modalités d'expression de la *philia*, à savoir la loyauté, la gratitude, le deuil et la solidarité civique : la tension entre l'altruisme et la réciprocité, la nature du moi (*self*) et ses limites, la relation entre émotion et les idées de raison, de devoir et de moralité. L'ouvrage est divisé en cinq chapitres qui se concentrent à chaque fois sur une émotion. L'auteur s'intéresse d'abord aux notions d'amour et d'amitié telles qu'elles sont définies par les auteurs grecs et romains, et explore en particulier l'idée, présente aussi bien chez Aristote que chez Cicéron, d'une fusion des identités de deux personnes comme conséquence de l'amitié. Pour Aristote, l'amitié est conçue comme une âme partagée dans le corps de deux personnes qui sont mutuellement conscientes de leur affection réciproque. Ayant défini et présenté le cadre de la *philia* dans l'Antiquité classique, l'auteur explore ensuite d'autres sentiments comme la loyauté, la gratitude, le deuil et la solidarité civique qui sont également imprégnés de cette notion de *philia*.

modern-day architectural trends. Eva Maria Stöckler's article 'Musik im Bad. Kur- und Badeanstalten als Orte musikalischer Inspiration: Johann Strauss (Sohn) in Ischl' (p. 219-233) takes a closer look at the link between music and spa cities in German-speaking 19th-century Europe. With the expansion of Europe's railway lines, the accessibility of these spa sites increased dramatically, ensuring a steady influx of the rich and famous who sought peace and quiet from busy capitals such as Vienna. In the tracks of this *beau monde*, artists, composers and musicians flocked to these bath sites. The impressive list of composers who worked, met and found inspiration in the western Bohemian thermal sites, reminds one of the glamour and glitter of modern Las Vegas. Stöckler rounds up with an overview of Strauss' relation to the thermal spa of Ischl (Austria). In the last contribution, Hans Hubert introduces us to the impressive modern thermal bathhouse in Vals (Switzerland), created by acclaimed architect Peter Zumthor. Unlike most modern health resorts, which aim to attract as many customers as possible with a plethora of pools and treatments, Zumthor's 'Therme' offer bathers a place to disconnect from time and every-day life, in a building that respects, even blends in, in its natural environment. By guiding the reader through the Therme and falling back on Zumthor's own words, Hubert reveals the philosophy behind this unique bathhouse and the historical influences that helped shaping it. The great strength of this book lies in its interdisciplinary and diachronic aim. Bathing is approached through a wide range of disciplines and over the *longue durée*, enabling the reader to appreciate the continued importance of this indispensable part of daily life. As so often with the publication of a congress, due to the time between presentation and publication some more recent publications are not included in the individual contributions. What is more regrettable is the limited use of non-German publications, especially publications in English. There is also a notable absence of references to the publications by the Balnéorient-project (from 2006 onwards), which presented a similar interdisciplinary and long-term approach to baths and bathing habits in the (mainly eastern) Mediterranean. With such a wide scope in time and approaches, the book might have benefitted from a short concluding chapter, recapitulating the recurring themes and the interconnectedness of the articles. The different contributions reveal the enduring social role of bathing, the longevity of certain architectural designs, with a circularity of Roman elements finding their way back to (early) medieval western Europe through the influence of hammams, and above all the entanglement of bathing with all other aspects of society (economy, religion, arts, law, etc.). Addressing all these issues, this book is therefore a quintessential addition to the study of western bathing habits as a multilayered and continuously developing phenomenon.

Sadi MARÉCHAL

Christophe VENDRIES (Dir.), Cornua *de Pompéi. Trompettes romaines de la gladiature*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019. 1 vol. broché, 20,8 x 21 cm, 124 p., ill. n/b et coul. (ARCHÉOLOGIE ET CULTURE). Prix : 32 €. ISBN 978-2-7535-7895-1.

Ce volume est une des rares monographies consacrées à un objet sonore antique et il est d'autant plus précieux qu'il adopte une approche interdisciplinaire (histoire et archéologie romaine, archéométallurgie et acoustique). Il s'inscrit dans la continuité de précédents travaux comme ceux effectués sur la trompe droite de Neuvy-en-Sullias (cf.

les études de C. Vendries et B. Mille dans *Le cheval et la danseuse : à la redécouverte du trésor de Neuvy-en-Sullias*, Paris, 2007, p. 120-155) et sur le luth d'Antinoé (cf. F. Calament, R. Eichmann, C. Vendries (éd.), *Le luth dans l'Égypte byzantine. La tombe de la « Prophétesse d'Antinoé » au Musée de Grenoble*, Rahden, 2012). Il faut d'emblée noter que si l'ouvrage concerne cinq trombes courbes trouvées à Pompéi et conservées au musée archéologique de Naples, il propose de nombreux renvois à d'autres vestiges et aux représentations de *cornua* dans l'art romain, en proposant une illustration riche et de qualité. La première contribution, écrite par A. Vincent, propose une analyse des contextes dans lesquels les *cornua* apparaissent d'après les sources textuelles et iconographiques, ainsi qu'une enquête lexicale des termes utilisés pour décrire la sonorité de tels instruments. Le *cornu* apparaît très souvent près des soldats et des gladiateurs, offrant dans le cadre des *ludi* un « spectacle sensoriel total » (p. 17). C'est aussi un instrument d'appel et de dramatisation dans l'espace civique, notamment pour la convocation des comices, ainsi que pour publiciser certains événements rituels comme les cortèges funéraires. Il sert en effet autant à éloigner les mauvais démons qu'à rassembler les hommes et à les galvaniser sur le champ de bataille. Instrument caractéristique de l'*imperium* romain, une fonction qui paraît héritée du *lituus* étrusque, il a une telle puissance acoustique qu'il incarne la voix du commandement, notamment quand il sonne ce qui fait une part importante de son répertoire, le *classicum*. Il est toutefois malaisé de saisir comment les Romains percevaient les sonorités de bronze de cet instrument, car les sources sont très dispersées et elles sont loin de concerner toutes directement le site de Pompéi, ce qui en fait un « sonochronotope » (p. 25) limité, mais elles présentent une relative cohérence chronologique, dans un ambitus qui s'étend sur deux siècles, entre *c*. 100 avant notre ère et 100 de notre ère. Cette trentaine de textes met en évidence la récurrence de certains adjectifs. C'est d'abord le cas de *raucus* qui est particulièrement associé à la sonorité métallique des instruments, mais aussi à la voix humaine, et plus encore celle des animaux. *Stridulus* n'apparaît que dans deux textes, poétiques, où il suggère un phénomène ondulatoire. *Sonorus* est moins marqué sémantiquement, au sens où il revêt une grande complexité sonore, avec des mouvements plus ou moins réguliers. Le fait est qu'il y a des occurrences qui semblent paradoxales, puisque le son du *cornu* peut être aussi bien désigné comme *gravis* que *acute*, mais qui témoignent sans doute d'une large tessiture. L'association *rauca et sonora* semble plus spécifiquement antonine. Dans la deuxième contribution, C. Vendries revient sur l'histoire des *cornua* de Pompéi depuis leur découverte, en commençant par un état des connaissances sur les trompettes antiques. C. Vendries montre que l'idée de faire une trompette recourbée est née dans le monde étrusque et a été reprise par les Romains. Il en vient ensuite au cœur du sujet, la découverte des cinq *cornua*, et plus exactement celle de deux ensembles : il est certain que trois d'entre eux ont été trouvés dans un même contexte en 1884, tandis que les deux autres ont pu être mis au jour en 1852, sans certitude toutefois. Le premier groupe, qui se caractérise par la présence de fourreaux tubulaires concentriques et d'une hampe transversale (non conservée), provient d'une *caupona* (*Regio* V 2, b-c), qui était peut-être une taverne que les gladiateurs avaient l'habitude de fréquenter, car elle ne se trouve pas loin de la première caserne de Pompéi, avant que celle-ci ne soit remplacée par une plus récente. Les deux *tibiae* qui ont été trouvées dans une maison du voisinage ne sauraient cependant être associées au même contexte. Par ailleurs, les photographies attestent l'existence d'un

instrument démontable, aujourd'hui perdu, fait de métal et d'os, sans doute une trompette droite. Après une enquête patiente et attentive dans les archives, C. Vendries parvient également à démêler au mieux l'histoire de l'exposition des instruments au musée et de leur restauration. La description minutieuse des vestiges invite aussi le lecteur à prêter attention aux embouchures et pavillons amovibles, ainsi qu'aux fourreaux, pour certains décorés d'un motif de peltes. Il n'y a guère d'instruments semblables conservés dans d'autres collections, à l'exception notable du *cornu* appartenant à un particulier en Allemagne (publié par C.G. Alexandrescu en 2007) et d'éléments découverts en Autriche, notamment à Carnuntum, et qui témoignent d'un enracinement du *cornu* en Germanie et en Rhénanie (cf. aussi la fibule du coq *cornicen* trouvée à Argentorate). Au vu des sources toutefois, la Campanie apparaît comme un meilleur foyer de développement. L'Orient en revanche ne semble pas avoir été sensible à la culture du *cornu*, la *salpinx* grecque y étant sans doute plus familière. La contribution suivante, toujours de C. Vendries, expose le travail mené notamment au MIM de Bruxelles sur les copies des instruments pompéiens, avec la collaboration du conservateur G. Dumoulin qui signe une annexe à ce dossier. Les copies ne sont pas seulement étudiées ici dans le cadre d'une histoire de la réception, mais aussi pour les réponses ou les questionnements qu'elles peuvent apporter sur les vestiges eux-mêmes dans leur état du XIX^e^ siècle. Ces copies, qui ne sont pas des fac-simile, sont dues à V.-C. Mahillon, lequel travaillait notamment avec F.-A. Gevaert et s'est rendu à Naples en 1877, bénéficiant ainsi d'une documentation de première main. Après des échanges avec d'autres spécialistes comme F. W. Galpin, F. Behn et K. Schlesinger, il réalise les copies très rapidement, et il en fait d'autres adaptées aux nouvelles découvertes de 1884. Elle se trouvent aujourd'hui entre Paris, Leipzig, New York, Ann Arbor, Boston, Vienne ou encore Saint-Pétersbourg. Aucune d'entre elles n'est parfaitement exacte mais l'ensemble a contribué à figer la silhouette de l'instrument. Certaines ont été utilisées lors des fêtes pompéiennes de 1884 et du concert de musique antique organisé à Bruxelles en 1896 par Gevaert, qui avait composé une partition pour l'instrument. La diffusion de ces objets est telle que différentes firmes s'emparent de l'idée d'en produire à leur tour. Le *cornu* est aussi à l'origine du développement de nouveaux instruments, comme les bucines chromatiques d'A. Boito (1912) et le saxtuba d'A. Sax (à partir du *cornu* représenté sur la colonne trajane). Les différentes expérimentations menées avec les copies confirment que les éléments déterminants sont la longueur, la nature de la perce (en l'occurrence conique) et la morphologie de l'embouchure, bien plus que le matériau, l'épaisseur des parois ou la courbure qui n'ont guère d'incidence sur le plan acoustique. Enfin, les *cornua* sont assez longs pour avoir une gamme complète et même la série complète des harmoniques de la 1^re^ à la 16^e^. La dernière – et la plus technique – des contributions porte précisément sur la facture et les propriétés sonores des trompes, sur la base d'études acoustiques (R. Caussé) et archéométallurgiques (B. Mille, M. Tansu), à quoi s'ajoute un essai de modélisation. Le *cornu* est un « aérophone à anches lippales, ou labrosone » (p. 80), appartenant à la famille des cuivres dits naturels, où les lèvres jouent un rôle majeur, d'où l'importance du couplage lèvres/résonateur via l'embouchure. Comme le pavillon, l'embouchure a un rôle important pour le timbre par la « composition du son rayonné plus ou moins riche en harmoniques » (p. 81). Il est donc nécessaire que l'embouchure se superpose parfaitement à la trompe, ici par un système de mortaise. À l'exception d'une pièce de laiton (peut-

être un porte-embouchure), tous les échantillons sont faits de bronze binaire (cuivre et étain). Le choix du bronze s'explique à la fois par sa capacité de résonance (beaucoup plus importante toutefois dans les idiophones que dans les aérophones) et sa malléabilité, qui permet de fabriquer de longs tuyaux avec une faible épaisseur. Techniquement, les éléments de *cornua* sont fabriqués par martelage d'une tôle à partir d'un flanc initialement au moins vingt fois plus épais puis joints par emboîture (et non avec un fourreau externe comme la trompette de Neuvy-en-Sullias) et brasure au phosphate de zinc pour garantir l'étanchéité. Seuls sont fondus les embouchures et les fourreaux. Le cuivre a très peu d'impuretés et semble provenir de mines chypriotes : soit des lingots de bronze et de laiton ont été importés, soit les alliages ont été faits sur place par le même atelier. L'examen des vestiges montre en outre leur grande homogénéité et donc la qualité du travail, ce qui irait dans le sens d'un atelier local spécialisé. Les mesures ont été complètement revues, avec des instruments d'une longueur d'environ 3,2-3,3 mètres, contre des dimensions bien plus grandes supposées autrefois : la fondamentale est un sol^{-1} pour un diapason voisin de 432 Hz (le *cornu* allemand ayant une fondamentale de $ré\#^{-1}$). Les vestiges ne permettent pas de conclure à l'existence d'une famille d'instruments qui présenteraient des caractéristiques standardisées, mais bien plutôt à une production localisée avec des artisans et des ateliers spécialisés. En somme, il n'y a rien à redire à ce volume qui constitue à n'en pas douter un modèle de publication de vestiges sonores antiques, à la fois par l'expertise des différences disciplines sollicitées et la prudence des conclusions quand elle s'impose. En outre, il remplit bien les missions que s'est données C. Vendries, à savoir dépasser l'image de « gladiateurs surpris par l'éruption au moment où ils prenaient un verre dans une *caupona* » (p. 57) et considérer ces instruments comme des objets d'histoire. Que ces cinq *cornua* aient servi aux *ludi* de l'amphithéâtre, qui jouissaient d'une grande popularité à Pompéi, ou aux sonneries plus officielles des appariteurs de la cité, ils représentent une source majeure pour l'étude des paysages sonores des cités vésuviennes au I^er^ siècle de notre ère.

Sylvain PERROT

Vassiliki GAGGADIS-ROBIN & Nicolas DE LARQUIER (Ed.), *La sculpture et ses remplois. Actes des II^es^ Rencontres autour de la sculpture romaine. Arles, 28 et 29 octobre 2016.* Bordeaux, Ausonius, 2019. 1 vol. 24 x 30,5 cm, 348 p., nombr. ill. (COLLECTION L'ATELIER DU SCULPTEUR. 1). Prix : 43 €. ISBN 978-2-356133311.

Les Actes des Deuxièmes Rencontres sur la sculpture romaine sont dédiés à Robert Turcan, disparu peu de temps avant la sortie de presse du volume auquel il avait donné une contribution liminaire intéressante, démontrant une nouvelle fois, à propos de la transposition culturelle en Nativité d'une sculpture représentant l'enfance de Bacchus sur un linteau de l'église de Corcolle, l'érudition, la rigueur et l'immense culture de l'Antiquité du savant éminent qu'il fut durant sa longue carrière. Si la première édition des « Rencontres » en 2012 était liée à des circonstances un peu particulières, la nécessité de mettre un terme à la polémique sur le pseudo-César d'Arles, il est apparu que ces journées d'études se justifiaient aussi et surtout par le besoin de faire régulièrement le point entre spécialistes sur une discipline dynamique et en constant renouvellement. La Rencontre de 2016 a tenu ses promesses. Le bel ouvrage qui en est issu en témoigne.

De même, mettre en scène un échange de répliques entre le poète et son ancienne maîtresse, à la manière d'un chant amébée, montre les deux protagonistes si concentrés sur le plaisir d'une joute verbale enracinée dans l'instant qu'ils se retrouvent débarrassés de leur passion d'antan. Enfin, en décrivant à la manière de Sappho les troubles physiologiques auxquels il est sujet en voyant sa bien-aimée dans les bras d'un autre homme, Horace tente de mettre son lecteur en garde contre les effets ravageurs de l'amour. Le dernier chapitre aborde les relations homosexuelles dans la poétique horatienne. Alors que « l'homoérotisme » était réprouvé dans la société romaine et n'était dès lors que peu représenté par ses prédécesseurs, qui ne parlaient que de sa forme acceptable (à savoir la sexualité avec un jeune esclave), les *Odes* représentent aussi la conception grecque de la pédérastie, mais toujours pour blâmer l'incapacité à se dominer. Horace joue donc avec les genres littéraires pour créer une lyrique latine conforme aux valeurs de son époque. On peut saluer l'entreprise de Bénédicte Delignon, qui n'hésite pas à mettre en cause l'opinion commune pour étudier les odes à sujet érotique comme des pièces appartenant à un ensemble. Son ouvrage est un bel exemple de méthode, témoignant d'une large connaissance des littératures grecque et latine ainsi que d'un esprit critique très pointu face à une bibliographie considérable. Cette entreprise nous rappelle que les genres littéraires, loin d'être cloisonnés, dialoguent constamment. Arnaud AMILIEN

OVID, Fasti. *Festkalender. Lateinisch und deutsch.* Übersetzt, eingeleitet und kommentiert von Andrea THEMANN-STEINKE. Darmstadt, WBG Academic, 2018. 2 vol. reliés, 233 p. + 274 p. (EDITION ANTIKE). Prix : 99,95 €. ISBN 978-3-534-18161-2.

Andrea Themann-Steinke propose une édition bilingue en 2 volumes des *Fastes* d'Ovide. Le texte latin est celui de l'édition Teubner d'E. Alton, D. Wormell et E. Courtney, et l'auteur signale qu'elle a adopté d'autres variantes textuelles dans quelques cas particuliers, mais n'en donne pas la liste, présentant seulement les principaux manuscrits. La traduction allemande est précise et fluide, et sa présentation vers à vers facilite l'accès au texte latin, l'ouvrage étant destiné en particulier aux étudiants. À la fin de l'introduction, l'auteur signale la parution récente de bons commentaires consacrés chacun à un seul livre des *Fastes*, leur traitement individuel permettant une analyse plus développée et plus détaillée que le cadre restreint des annotations où elle-même présente, après le texte et la traduction, un commentaire concis et factuel, en 15 à 20 pages, de chaque livre. La collection *Edition Antike* a pour but de faciliter l'accès direct aux grands textes, ce qui explique que l'auteur ait choisi de se focaliser, en introduction, sur une présentation d'ensemble du poème, de ses sources et modèles, et de son inachèvement, puis sur la description des spécificités du calendrier romain, avec son histoire, son organisation, le statut des jours, et la manière de formuler les dates. L'auteur souligne la grande place faite aux constellations. De nombreuses erreurs d'Ovide en matière d'observations astronomiques s'expliquent par le phénomène de précession ou l'usage de sources livresques ne correspondant pas au contexte romain, et l'auteur renvoie, dans la seule note de bas de page de l'introduction, à deux articles récents pour la discussion de cas litigieux. En somme, son approche du commentaire est résolument technique : il s'agit de présenter le contexte historique et culturel, les

realia. Beaucoup d'annotations commencent par la formule « il s'agit de » (« gemeint ist/sind ») pour identifier le personnage, le dieu, le temple, le lieu dont il est question (au livre 1, n. 3 à 6, 24, 40, 50, 54, 58, 62, 118-120, 123, 136-137, 143, 148-149, 152, 170, 174). D'autres annotations commencent par l'abréviation « I. e. » (au livre 1, n. 20, 21, 23, 31, 56-57, 74, 80-81, 87, 90, 96, 115, 150, 163). Cette présentation a le double mérite de la brièveté et de la clarté, mais ce type de commentaire peut donner l'impression au lecteur novice que la principale difficulté, dans les *Fastes*, est d'identifier les faits dont il est question. Or une telle approche de l'œuvre est réductrice, car il est dangereux de séparer ainsi le fond et la forme. Certes, le poème est une source irremplaçable pour l'étude de la religion romaine, mais c'est précisément pour cette raison qu'il faut s'interroger sur sa mise en œuvre poétique : pourquoi Ovide a-t-il décidé de chanter le calendrier, et comment le fait-il ? Quels choix opère-t-il dans la présentation de sa matière, et que révèlent-ils sur sa relation complexe avec le discours impérial, à l'époque où le prince apporte des transformations profondes au calendrier ? Il semble qu'un commentaire des *Fastes* ne doit pas seulement expliciter les faits – même s'il apporte ainsi une aide précieuse – mais aussi présenter les problèmes d'interprétation posés par le texte, sans quoi le lecteur débutant risque d'être mal armé pour en saisir toute la complexité. Certes, l'auteur invite, en fin d'introduction (p. 13) à la lecture des commentaires récents de chacun des livres, mentionnés dans la bibliographie à la fin du second volume (p. 249-252) mais dans les notes, elle renvoie systématiquement à J. G. Frazer et F. Bömer *ad loc*., or ces travaux fondamentaux ne sont plus les seuls ouvrages de référence, et il serait utile de citer, au moins pour certains épisodes, les commentaires récents qui exposent toute la complexité de l'interprétation, avec un état de la question très complet. Par ex., à propos de Carmenta au livre 1 (n. 96, p. 74), il faudrait citer le commentaire de S. J. Green, p. 212-246, plutôt que les seuls Frazer et Bömer. À propos d'Anna Perenna, au livre 3, l'auteur indique (n. 133, p. 227) que « la nature de cette déesse n'est pas claire ». Sur les difficultés d'interprétation de cette longue séquence présentant des étiologies très diverses, avec un brusque changement de ton lorsqu'est évoqué l'assassinat de Jules César, il faudrait mentionner l'analyse d'A. Barchiesi, *The Poet and the Prince* (cité dans la bibliographie), p. 123-130. À propos des Parilia, au livre 4, l'auteur cite (n. 236 p. 94) le *CIL* et T. Mommsen, or il paraît nécessaire de renvoyer ici à un article fondateur de M. Beard, « A complex of times: No more sheep on Romulus' birthday », *PCPS* 33 (1987), p. 1-15 (absent de la bibliographie, alors qu'il constitue une contribution majeure à l'étude du calendrier romain), à un ouvrage important de D. Feeney, *Literature and Religion at Rome*, Cambridge, 1998, p. 129-131 (absent de la bibliographie, qui mentionne un autre livre de D. Feeney, *Caesar's Calendar*) ainsi qu'au commentaire d'E. Fantham *ad loc*. À propos de Mars Ultor, au livre 5, les notes, très factuelles (n. 141-153, p. 161-162), devraient renvoyer à J. Scheid, « Myth, Cult and Reality in Ovid's Fasti », *PCPS* 38 (1992), p. 118-131 (absent de la bibliographie, qui devrait faire place à ses travaux, fondamentaux pour l'étude de la religion romaine), et à A. Barchiesi, *Mars Ultor in the Forum Augustum: a verbal monument with a vengeance*, dans *Ovid's Fasti: Historical Readings at its Bimillennium*, éd. par G. Herbert-Brown (cité dans la bibliographie), p. 1-22, pour présenter les difficultés d'interprétation d'un passage confrontant le « pouvoir des images » du discours impérial (voir P. Zanker, *Augustus und die Macht des Bilder*, Munich, 1997, 3e éd., absent de la bibliographie) à la représentation

polémique qu'en donne le poète. Certes, une bibliographie trop abondante devient difficile à exploiter, mais tous ces auteurs posent, de façon concise et suggestive, des questions méthodologiques essentielles pour comprendre les mécanismes du calendrier romain et les défis de l'interprétation des *Fastes*. Il semble donc indispensable de les mentionner pour guider les lecteurs qui découvrent l'œuvre. Par ailleurs, la bibliographie ne comprend que des titres en allemand et en anglais. On pourrait ajouter H. Le Bonniec, *Études ovidiennes : introduction aux* Fastes *d'Ovide*, Francfort – Paris, 1989, l'édition des *Fastes* de R. Schilling dans la Collection des Universités de France, Paris, 1992-1993, A. Fraschetti, *Roma e il principe*, Rome, 1990 (l'ouvrage auquel répond A. Barchiesi dans *The Poet and the Prince*), et J. Scheid, *Quand faire, c'est croire. Les rites sacrificiels des Romains*, Paris, 2005. La bibliographie est suivie d'une liste des dieux romains cités, avec leurs correspondants grecs, et de quatre *indices* des fêtes, constellations, noms de lieux et noms propres, très utiles au lecteur. Dans le souci de faciliter encore l'entrée dans ce poème foisonnant, chaque livre des *Fastes* pourrait être précédé d'un résumé faisant apparaître les principales séquences. On aurait ainsi pu remarquer que ce n'est pas toujours à propos d'une fête ou d'une constellation qu'un épisode se développe, le poète organisant librement la matière. En somme, ce livre rendra de précieux services, mais l'usage des commentaires récents et l'accès aux travaux fondateurs sur le calendrier romain et le poème d'Ovide auraient pu être facilités par la mention de ces ressources dans les annotations, à propos de quelques séquences choisies. En effet, le poème sollicite l'attention constante de son lecteur, non seulement pour élucider les faits, mais aussi pour s'interroger sur la façon dont il les met en scène, et ainsi, les met en question. Maud PFAFF-REYDELLET

Mélanie MÖLLER (Ed.), *Excessive Writing. Ovid Exildichtung*. Heidelberg, Winter, 2020. 1 vol. relié, 198 p. (BIBLIOTHEK DER KLASSISCHEN ALTERTUMSWISSENSCHAFTEN, NEUE FOLGE 2, 160). Prix : 38 €. ISBN 978-3-8253-4723-9.

Ce recueil de onze articles réunit les actes d'un colloque du réseau international « La poésie augustéenne » tenu à Berlin en décembre 2017 à l'occasion du bimillénaire de la mort d'Ovide ; une célébration qui a donné lieu à de nombreuses manifestations à travers l'Europe (on se souvient de sa « réhabilitation officielle » par le conseil municipal de Rome) et a contribué à dynamiser les recherches sur l'élégie ovidienne d'exil. Le thème unificateur du volume est celui de la poésie d'exil comme « écriture excessive » ; une terminologie empruntée au domaine psycho-pathologique (évoquant une écriture compulsive), qui peut renvoyer à la fois à une composante psycho-affective de l'œuvre ovidienne d'exil, la retranscription littéraire d'états émotionnels paroxystiques liés à la situation « extrême » de la relégation, et à une dimension métalittéraire étroitement corrélée à la précédente : une poésie élégiaque qui « excède » son propre cadre générique pour absorber l'ensemble de l'expérience poétique de l'auteur. Une poésie du « passage à la limite » à tous les points de vue, qui abolit notamment la frontière entre l'art et la vie. Des deux parties de l'ouvrage (I : *Leben im Exil* ; II : *Exil und Exzess*), c'est à vrai dire surtout la seconde (et plus précisément, les trois dernières contributions de celle-ci) qui est véritablement centrée sur la notion d'excès, la première étant assez disparate dans son contenu, ce qui n'enlève rien à la valeur

finds by L. Capasso in Pompeii and environs, by P. Catalano and his team for the Collatina necropolis of Rome, as well as of documentation for Roman Britain [*e.g.* p. 132-135; 167-168]. This book comes with a conclusion which is as convincing and well written as the whole of the monograph. On the level of everyday life, family networks and social relations could improve the situation of the disabled, but at the same time integration into the wider community was not at all synonymous with what we would call wellbeing. As concerns views and perceptions, it is just not possible to discern 'one' attitude of Romans towards disabilities: social class, gender, philosophical background, and the eye of the beholder are key to contextualise and understand any statements on the matter. I feel that Husquin has perhaps been too cautious in rather strictly approaching "the Roman world": a comparison, even briefly, with contemporary Jewish views, with the miracles of Jesus, or with early Christian standpoints on 'perfect bodies' (C. Moss, *Divine Bodies: Resurrecting Perfection in the New Testament and Early Christianity*, New Haven, 2019), might have given the readers a glimpse of a broader comparative view. In all, the book is carefully and almost impeccably edited, and comes at a most affordable price. It is a landmark study, which simply cannot be overlooked by any scholar studying the burgeoning field of disabilities in the ancient world. I would highly recommend it for classicists, for socio-cultural historians of Antiquity, and those readers with a broad interest for the history of the body in general. Christian LAES

Nicolas RICHER, *Atlas de la Grèce classique. V^e^-IV^e^ siècle av. J.-C., l'âge d'or d'une civilisation fondatrice*. Paris, Autrement, 2017. 1 vol. broché, 96 p. Prix : 24 €. ISBN 9782746745674.

In maniera molto intelligente la scuola francese di storia antica ha promosso negli ultimi vent'anni una serie di piccoli, ma utili manuali di geografia storica che coprono ambiti cronologici e geografici diversi (a titolo di esempio: R. Morkot, *Atlas de la Grèce antique, 6500 à 30 av. J.-C.*, Paris, 1999 e P. Cabanes, *Petit Atlas historique de l'Antiquité grecque*, Paris, 2007). Pensati come supporto allo studio universitario, questi manuali si caratterizzano per l'agilità dei contenuti e per il prezzo relativamente modesto. L'atlante in questione è organizzato in trentasette capitoli tematici suddivisi in cinque sezioni: 1) risorse naturali e uomini; 2) l'evoluzione politica della Grecia e dei Balcani nel V secolo; 3) i Greci d'Occidente nel V e IV secolo; 4) l'affermazione delle grandi potenze nel IV secolo e la pratica della guerra; 5) evoluzione culturale e grandi santuari. Ogni capitolo consta di una o più cartine geografiche e di un ricco corredo di immagini esplicative che fungono da supporto a una sintetica, ma esaustiva introduzione agli argomenti trattati. Ai capitoli di carattere prettamente geografico, dedicati al territorio e alle risorse naturali del paese, seguono quelli sull'organizzazione politica delle diverse regioni della Grecia classica (Peloponneso, Attica, Beozia, Tessaglia, Creta, Ionia, Grecità d'Occidente, Mar Nero, Cipro e Macedonia), ai principali avvenimenti storici dei secoli V e IV a.C. (guerre persiane, imperialismo ateniese, guerra del Peloponneso) e a una serie di temi specifici affrontati con approccio diacronico (urbanizzazione, poeti e storici, religione e santuari). Il testo è corredato da una tavola cronologica, un utile specchietto con le unità di misura utilizzate nel periodo

classico e una brevissima bibliografia. Sebbene non si possa fare a meno di apprezzare la qualità dell'apparato cartografico e iconografico, va rilevata l'assenza di qualsiasi riferimento alla lingua e alla relativa diffusione di alfabeti e dialetti, alle anfizionie e alla riflessione filosofica, giustificabili solo alla luce dell'economia di un volume che si prefigge *in primis* sinteticità e agilità espositiva. Meno giustificabile il macroscopico errore presente nella sezione dedicata alle riforme di Clistene (p. 32), in cui si afferma che questi avrebbe istituito ben 700 arconti! Jessica PICCININI

Michaela STARK, *Göttliche Kinder. Ikonographische Untersuchung zu den Darstellungskonzeptionen von Gott und Kind bzw. Gott und Mensch in der griechischen Kunst*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2012. 1 vol. relié, 358 p. (POTSDAMER ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 39). Prix : 67 €. ISBN 978-3-515-10139-4.

One of the challenges of anthropomorphic traditions is to acknowledge the possibility of deities with bodies that are far from perfect (Chr. Laes, "Disability", in J. Bremmer, G. Petridou, J. Rüpke, E. Begemann (Ed.), *Religion in Context*, Leyde, 2021). This also counts for gods whose childhood life stage is depicted and narrated. In a painstakingly thorough analysis, including both the literary sources from the Homeric hymns up to the classical era and a wide array of iconographical material (vases, reliefs, statues, coins, mural paintings), Stark researches the divine childhood of gods and heroes Apollo, Hermes, Zeus, Dionysus, Athena, Artemis, Heracles, and Achilles (p. 19-163). These divine children seem to have some traits in common, not least the fact that they supersede their childhood stage with deeds that announce their future greatness. In the analysis, Dionysus gets special attention, since the iconography of this god in the fifth century BCE shows particular attention to everyday life depictions of childhood (p. 89: *vom göttlichen Kind zu kindlichen Gott*). The following part of the book compares the world of myth to society (p. 165-209: *Mythos und Bürgerwelt*). Various features stand out: the omnipresence of the father figure and the absence of mothers; the silence about the divine childhood of goddesses (possibly related to the fact that the gods whose childhood is depicted had some protective roles as children are concerned – though this argument would not count in the case of Artemis); the emergence of the Attic educational system from the early fifth century BCE ON in the depictions of Achilles and Heracles, the latter as a "troublemaker" (*Störenfried*) killing his schoolmaster Linus. In the concluding chapter, Stark summarises the main points, nuancing the term "divine children" (*göttliche Kinder*) – "gods as children" (*Götterkinder*) seems more appropriate, since it is the divine aspect which is stressed throughout in iconography. Almost one third of the book (p. 223-319) consist of an extremely useful catalogue of iconographical sources, and also the bibliography, the indices and the 32 tables with excellent photographs are a real treat to the readers. While the book still shows some traces of the original PhD at the University of Saarbrücken (2008), including some repetitions, it has merited its place as a work of reference for years to come. Several reviewers have already noted the lack of reference to S. Schlegelmilch, *Bürger, Gott und Götterschützling: Kinderbilder der hellenistischen Kunst und Literatur,* Berlin – New York, 2009. In Hellenistic times, images of divine children seem to reflect more and more the ideals of civil society. Christian LAES

Actium contre les forces de Marc-Antoine et de Cléopâtre, Auguste aurait cherché à obtenir la reconnaissance du Sénat et à asseoir sa légitimité en organisant une série de performances publiques (triomphes, dédicaces de monuments, etc.) qui s'appuyaient sur des rituels profondément ancrés dans la société romaine. Sa politique active de constructions monumentales souligne en outre la recherche permanente d'un consensus entre le souverain et la communauté. Parvenu au terme de sa lecture, le lecteur pourra s'interroger sur les aspects novateurs de cet ouvrage sur un sujet qui est loin d'être neuf – la documentation elle-même est aussi très bien connue – et qui a fait l'objet d'une abondante production scientifique. L'auteur s'est d'ailleurs penché sur ce sujet dans ses premiers travaux universitaires et n'a eu de cesse d'y revenir tout au long de sa carrière. On ne dénombre ainsi pas moins de 41 références à son propre travail dans la bibliographie donnée en fin de volume (p. 339-368). Cet ouvrage est dès lors à considérer comme une synthèse de grande qualité sur la représentation du phénomène guerrier dans l'Antiquité. C'est essentiel d'autant plus que l'abondance des travaux de recherche portant sur cette question ne permet plus d'en avoir une vue d'ensemble. En outre, les problématiques ont évolué au fil du temps en raison des changements de paradigme dans l'histoire culturelle et sociale. L'auteur livre ici non seulement une vue d'ensemble très précise et très bien documentée, prenant en compte les publications et les réflexions les plus récentes, mais aussi une réflexion approfondie sur les interactions dynamiques entre la représentation du phénomène guerrier et les pratiques sociales et culturelles des sociétés grecques et romaines de l'Antiquité. Ce livre s'adresse aussi bien aux chercheurs des sciences de l'Antiquité et aux étudiants, qu'à un public plus large, auquel les conférences de Munich étaient d'ailleurs destinées. Cet ouvrage intéressera aussi certainement les historiens de la guerre toutes époques confondues, même ceux de l'époque contemporaine. Ainsi ce volume constitue une contribution remarquable à nos réflexions sur la représentation du phénomène guerrier dans l'Antiquité. Une traduction française serait bienvenue pour un public francophone non germanophone, d'autant plus que les travaux de Tonio Hölscher n'ont pas été traduits en français.

Isabelle WARIN

Olga PALAGIA (Ed.), *Handbook of Greek Sculpture*. Berlin, de Gruyter, 2019. 1 vol. relié, 17,5 x 24,5 cm, 789 p., 457 fig. (GREEK AND ROMAN ART AND ARCHITECTURE, 1). Prix : 229,95 €, ISBN 978-1-61451-540-1.

Depuis une vingtaine d'années, les manuels de sculpture grecque se sont multipliés, qui répètent le meilleur et le pire des lieux communs de la discipline. Celui-ci ne fait pas exception et n'est sans doute pas la plus pertinente des introductions à l'une des plus célèbres productions artisanales et artistiques de l'Antiquité. Organisé en 23 chapitres thématiques, ce prétendu manuel, gros de près de 800 pages, n'a de manuel que le nom : ils rassemblent des contributions d'auteurs divers, connus pour certains, qui dressent un bilan documentaire sur des points précis choisis – sans que l'on ne sache jamais ce qui a présidé à ce choix. Ces différents chapitres sont distribués dans huit parties : la première est vouée aux *testimonia* littéraires et épigraphiques, la deuxième aux fonctions des statues, la troisième aux portraits, la quatrième aux styles (entendu uniquement d'un strict point de vue chronologique), la cinquième à quelques ateliers

régionaux, la sixième aux productions grecques aux époques romaines, le septième à quelques aspects techniques, et enfin la huitième partie est réduite à un unique chapitre sur l'héritage du patrimoine sculpté de la Grèce antique jusqu'à nos jours. Si le menu est en apparence copieux, il cache en fait des choix éditoriaux qui l'empêchent de remplir pleinement ses missions : loin de livrer une image globale et synthétique des grands courants, des conditions d'émergence des grands ateliers ou des grands sculpteurs, des contextes de production, d'usages et de circulation des principaux types statuaires, de l'affirmation des écoles et de leur rayonnement dans l'histoire des cités et des royaumes, il se contente d'exposés perlés et, finalement, d'une vision éclatée d'un art où pourtant les réseaux, les contacts, les échanges, les transmissions techniques, les héritages, les reprises et les dépassements, bref les principes unitaires ont tenu un rôle fondamental dans son histoire. Il faut donc déjà posséder une solide culture préalable dans le domaine pour pouvoir restituer le cadre général et l'arrière-plan intellectuel à des exposés très précis tels que ceux consacrés au portrait lagide ou à la sculpture de Mélos : pas sûr que les étudiants s'y retrouvent … Et dans la mesure où les choix éditoriaux ne sont explicités nulle part, les vides de ce manuel semblent relever de l'arbitraire pur et simple. On ne trouvera presque aucune allusion aux styles régionaux de l'époque archaïque, aux analyses pétrographiques des marbres et à leur commerce ou à la statuaire en bois ou en terre cuite, à la sculpture de l'Asie Mineure, à Polyclète, etc. Les bibliographies sont principalement anglo-saxonnes, et les manques sont parfois étranges : ce ne sont pas seulement des ouvrages fondamentaux de langue allemande, italienne, grecque ou française qui font défaut, ce sont même des acquis de la recherche européenne qui sont mis au compte de savants nord-américains sans plus ample procès – il faut rappeler que Cléobis et Biton ont été compris comme des Dioscures pour la première fois non par B. Sismondo Ridgway, mais par Cl. Vatin ; que les travaux de P. Moreno sont dignes d'être pris en compte et discutés ; que les premières métopes habitées des édifices doriques ne sont pas celles du trésor des Athéniens et qu'il existe une bibliographie sur les métopes du trésor de Sicyone de Delphes ; que la bibliographie de M. Korrès sur l'architecture du Parthénon est fondamentale ; etc. Plusieurs contributions sont contestables dans leur présentation du matériel et dans les interprétations qu'elles promeuvent : le Zeus d'Olympie serait debout dans son temple et non assis ; la sculpture dite macédonienne, c'est-à-dire commandée par les souverains macédoniens, à commencer par les portraits d'Alexandre par Lysippe, ne serait pas à proprement parler macédonienne et devrait être en fait réduite à quelques productions provinciales, selon une étrange distinction entre œuvres grecques et œuvres macédoniennes ; la topographie de Rome est particulièrement malmenée, dans le deuxième comme dans le dernier chapitre ; etc. Inutile d'en rajouter. On retiendra pourtant quelques contributions fort intéressantes, qui sortent du lot. La première est celle de A. Stewart (chapitre 4), consacrée au statut social, à la reconnaissance et aux salaires des sculpteurs entre l'époque classique et l'époque hellénistique. L'étude par P. Konstantinidis sur les sculptures de Mélos est originale et neuve (chapitre 16). Le bilan documentaire de P. Thémélis sur les statues exhumées à Messène (chapitre 18) est lui aussi fort utile, ainsi que le chapitre consacré par R. Jacob aux réparations et aux éléments rapportés dans la sculpture, très bonne introduction à toutes sortes de techniques peu couramment expliquées dans les ouvrages dédiés à la statuaire antique (chapitre 21). Malgré ces chapitres, et malgré aussi quelques bons développements sur

la portraiture ou la polychromie des statues, il n'est pas assuré que ce manuel vienne remplacer les références que sont les ouvrages classiques de Cl. Rolley ou celui de A. Stewart, ni même un tant soit peu les concurrencer. Ajoutons enfin qu'illustré majoritairement de petites images en noir et blanc, mais affublé d'un prix de vente prohibitif pour le commun des mortels, il a toute chance de manquer sa cible.

Francis PROST

Ralf VON DEN HOFF, *Handlungsporträt und Herrscherbild. Die Heroïsierung der Tat in Bildnissen Alexanders des Großen*. Göttingen, Wallstein Verlag, 2020. 1 vol. 12 x 20 cm, 96 p., 15 fig. (FIGURATIONEN DES HEROISCHEN, 6). Prix : 12,90 €. ISNB 978-3-8353-3506-6.

En quelques pages d'une écriture agréable, sobre mais particulièrement efficace, ce sont les résultats d'une enquête menée dans le cadre d'un projet de recherche pluri-disciplinaire de la Deutsche Forschungs-Gemeinschaft intitulé « Helden – Heroisierungen – Heroismen. Transformationen und Konjunkturen von der Antike bis zur Moderne » que livre ici R. von den Hoff. Quelles actions hissent-elles le souverain macédonien au rang des héros, légitimant de la sorte son pouvoir ? Comment, iconographiquement, se construit finalement le mythe, quelques années seulement après les batailles décisives contre Darius III ? R. von den Hoff suit pas à pas les différentes étapes de la formation de cette image d'un Alexandre charismatique qui devient, au fil des siècles, *exemplum*, modèle formel et esthétique de la victoire. Saisi en pleine action sur un cheval bondissant – et ce, qu'il soit représenté en pleine bataille, au milieu de ses troupes, face au roi perse fuyant, ou en combat singulier, voire sans le moindre adversaire –, la lance à la main, ce « portrait en action » (dont le prototype, en Grèce, est en quelque sorte la statue des Tyrannoctones de l'agora d'Athènes) aura une longue histoire : du cratère à volutes du Peintre de Darius, des médaillons d'argent figurant la victoire sur le roi indien Poros ou du sarcophage d'Abdalonymos à la fameuse mosaïque pompéienne de la Maison du Faune ou à la non moins célèbre statuette de bronze d'Herculanum. Apparenté aux héros d'Homère sur le relief de Porcigliano (« Tabula Chigi ») qui appelle, en effet, la comparaison avec les « Tables Iliaques » du début de l'époque impériale, Alexandre s'inscrit alors dans une véritable histoire mondiale, le bouclier qui raconte les hauts faits du Macédonien étant soutenu, sur la plaque, par les personnifications de l'Europe et de l'Asie. L'image du cavalier terrassant l'ennemi préfigure également, on le sait, l'éternelle victoire de l'empereur romain. On remerciera auteur et éditeur d'avoir publié ce petit livre si réussi et très documenté (aux p. 79-92, 124 notes fournissent toute la bibliographie des œuvres citées et orientent le lecteur sur différents points de détail) sous une forme qui ne l'ait pas limité aux seuls spécialistes mais est, tout au contraire, accessible à un très large public.

Jean Ch. BALTY

Athènes durant la longue période qu'il envisage n'est pas non plus dénuée de tout fondement, les différentes familles faisant montre d'une étonnante capacité à se maintenir au-devant de la cité, en se mêlant entre elles ou en incorporant, par le jeu d'alliances, les élites nouvelles. À cet égard, la domination romaine ne modifiera pas fondamentalement les choses, si ce n'est que les élites aimaient dès lors à être reconnues par la nouvelle autorité, le plus souvent par l'octroi de la citoyenneté romaine. Le second tome rassemble quatre appendices. Le premier est une discussion approfondie de la vingtaine de généalogies complètes qui nous sont parvenues pour la Grèce ancienne ; le second revient sur les Mnémonides de Pharsale ; le troisième donne un catalogue des prétentions généalogiques hors d'Athènes ; le dernier est constitué d'arbres généalogiques récapitulatifs. Christophe FLAMENT

D. Graham J. SHIPLEY, *The Early Hellenistic Peloponnese. Politics, Economies, and Networks 338-197 BC*. Cambridge, Cambridge University Press, 2018. 1 vol. relié, XXXII-355 p. Prix : 90 £. ISBN 978-0-521-87369-7.

Dans cet ouvrage, Graham Shipley, spécialiste du Péloponnèse et du Pseudo-Scylax, aborde l'histoire du Péloponnèse à l'époque hellénistique (338-197 av. J.-C.), un sujet peu étudié en tant que tel, en mesurant l'impact de la domination macédonienne sur la péninsule. Pour ce faire, différentes sources – littéraires, épigraphiques, archéologiques et numismatiques – sont mises à contribution pour questionner l'image généralement admise d'une région en déclin, ruinée par l'oppression macédonienne, les guerres et les tyrannies. Ainsi, doit-on vraiment considérer le Péloponnèse comme « a backwater of little interest » durant cette période ? Dans la première section intitulée *The Acropolis of Greece*, l'auteur présente les principaux traits de la géographie péloponnésienne et passe en revue les différentes régions de la péninsule (Argolide, Corinthie-Sicyonie, Achaïe, Élide, Triphylie, Arcadie, Messénie et Laconie). Cette mise en bouche sera bien utile pour les néophytes afin d'appréhender un paysage riche en terroirs et en communautés. Ainsi que le répétait Louis Robert (« Les kordakia de Nicée, le combustible de Synnada et les poissons-scies. Sur des lettres d'un métropolite de Phrygie au X^e^ siècle. Philologie et réalités. 1. », *Journal des Savants* [1961], p. 99), « toute philologie, comme toute histoire et comme toute archéologie, doit être pénétrée de géographie ; tout nom doit évoquer un site, une région, avec sa position, son climat, ses ressources […] ». La seconde partie *Warfare and Control* aborde l'histoire politique du Péloponnèse entre le IV^e^ et le II^e^ siècle av. J.-C., histoire particulièrement agitée dans un monde grec en pleine effervescence. De cette période complexe, G. Shipley nous livre une synthèse limpide où il tend à relativiser les conséquences négatives de cette suite d'événements. D'autre part, à partir de Chéronée, une constante paraît avoir dicté la conduite des puissances prétendant exercer leur hégémonie sur l'île de Pélops : limiter l'influence de Sparte. La troisième section *Power and Politics* pose la question de la continuité dans la politique péloponnésienne et de l'influence exercée par la puissance macédonienne. Cette partie se concentre essentiellement sur la vie sociale et politique à l'intérieur des *poleis*. Les phases de *stasis*, la présence de garnisons et la mise en place de tyrannies sont autant de sujets explorés. Selon l'auteur, l'installation de tyrannies serait plutôt la conséquence de tensions internes au sein des *poleis* que le

fruit d'une véritable volonté macédonienne. La grande majorité de ces tyrannies aurait été instaurée durant le règne d'Antigone Gonatas qui se serait appuyé sur ces régimes de façon opportuniste. Ici également, les effets de la présence macédonienne sont minimisés : « since the Macedonians were not aiming to build a new social and political system, or to run the Peloponnese as any kind of 'province', it is not surprising that continuity is more salient than change » (p. 155). La quatrième partie *Economies and Landscapes* examine l'opinion couramment admise d'un appauvrissement de la péninsule durant la période hellénistique. Cette représentation remontant principalement au témoignage des auteurs anciens (en particulier Polybe) a été défendue par M. Rostovtzeff et ses successeurs. G. Shipley passe en revue les différentes calamités et soutient que cette vue pessimiste ne vaut pas pour l'ensemble de la péninsule. Si certaines régions, comme le nord-est du Péloponnèse, ont davantage souffert, la situation économique dans le reste du Péloponnèse est demeurée globalement bonne. L'historien britannique a le mérite de (r)ouvrir le débat en exploitant l'ensemble de la documentation disponible (prospections, inscriptions, vestiges architecturaux, céramique et monnayage) en concédant qu'il est parfois difficile de tirer des conclusions de l'analyse de ces sources. L'examen des prospections archéologiques laisserait apparaître dans certaines zones « a net shift of settled population from countryside to town » (p. 198) et « a degree of reorganization of land ownership and agriculture in favour of elites » (p. 198-9). L'activité épigraphique de chaque région est ensuite effleurée sur des bases statistiques. L'examen de la culture matérielle et plus particulièrement de la céramique laisse apparaître des liens soutenus entre les différentes parties de la péninsule mais également avec le monde extérieur, si bien que « the claimed isolation of the peninsula is once again disproved » (p. 222). Enfin, l'analyse de la production monétaire révèle une grande disparité entre les régions : « the over-representation of the north-east (before the massive outburst of minting by the greatly enlarged Achaean league in the second century) invites explanation in terms of proximity to major trades centres and routes » (p. 236). Si des raisons économiques peuvent être avancées pour Corinthe, on s'abstiendra de généraliser cette explication. Il nous semble plutôt qu'une partie de ces émissions doit être envisagée dans le cadre de dépenses militaires (voir aussi notre article paru dans la *RBN* CLXV [2019], p. 77-146). En effet, en raison de sa position, cette partie du Péloponnèse est précisément celle qui a été la plus affectée par les conflits. Le dernier chapitre intitulé *Region, Network, and* Polis explore « why continuity and perhaps modest improvement – rather than radical change or, as some have claimed, economic and social ruin – were the salient features of the early Hellenistic Peloponnese » (p. 244) et reprend une partie des idées et des arguments avancés plus tôt dans l'ouvrage. Le morcellement de la péninsule, l'accès difficile à certaines zones et le peu de ressources exploitables expliqueraient que les Antigonides n'aient pas réellement cherché à exploiter et à « posséder » le Péloponnèse comme ce fut le cas, par exemple, pour la Thessalie (cf. Polybe, IV, 76 et V, 1). S'assurer le contrôle de points stratégiques comme Corinthe aurait été leur principale motivation afin de protéger la Grèce centrale d'incursions adverses. En définitive, le grand mérite de cet ouvrage est d'avoir questionné le *topos* d'un Péloponnèse ruiné par les guerres entre Diadoques et d'avoir mis en œuvre une approche résolument pluridisciplinaire en intégrant toutes les sources disponibles. Pour la période considérée, le dossier littéraire est maigre. Dès lors, l'historien est appelé à faire flèche de tout bois. C'est bien là le

pari réussi par l'auteur. En outre, ce livre est clairement structuré, facilitant ainsi l'accès aux différentes thématiques abordées. L'inclusion de plusieurs tableaux récapitulatifs (le territoire des *poleis*, les tyrannies dans le Péloponnèse, le nombre d'inscriptions par région, les émissions monétaires, etc.) vient renforcer la clarté de l'exposé et une bibliographie équilibrée permet d'approfondir chaque thématique. Si nous sommes enclin à suivre l'auteur lorsqu'il avance que le contrôle macédonien sur le Péloponnèse a été moins absolu que ce que l'on a pu penser jusqu'à présent, on sera plus prudent à le suivre quand il remet en cause la notion de déclin durant l'époque hellénistique. Lorsque Polybe évoque la situation résultant de la succession des conflits avant l'avènement de la ligue achéenne (II, 62, 4), il fait état d'une région en souffrance et il est difficile de passer outre ce témoignage, certes parfois empreint de partialité, mais de première main. Au demeurant, cet excellent livre, au même titre que celui de Ioanna Kralli, *The Hellenistic Peloponnese: Interstate Relations. A Narrative and Analytic History, from The Fourth Century to 146 BC*, Swansea, 2017 (cf. *AC* 89 [2020], p. 271-272), constitue désormais l'ouvrage de référence sur le Péloponnèse durant l'époque hellénistique. Rudolf PUELINCKX

Michel REDDÉ (Dir.), *Gallia Rustica. Les campagnes du Nord-Est de la Gaule de la fin de l'Âge du Fer à l'Antiquité tardive. Projet « Rurland » financé par l'European Research Council (ERC).* Bordeaux, Ausonius, 2017-2018. 2 vol. 22,5 x 29 cm, 867 et 717 p., nombr. ill. (AUSONIUS. MÉMOIRES, 49-50). Prix : 60 € le vol. ISBN 978-2-35613-2062 ; - 2253.

Michel Reddé a pu bénéficier d'un important financement de recherche de la part de l'European Research Council (ERC) pour étudier les campagnes dans le quart nord-est de la Gaule de la fin de La Tène (D1) au V^e^ siècle de n.è. L'ambition est d'analyser le monde rural romain avec ses antécédents gaulois jusqu'au Haut Moyen Âge dans ses multiples aspects et dans ses mutations les plus significatives, en s'appuyant sur des études régionales ou micro-régionales. Le premier volume propose dix-sept cas d'études de terroirs ou zones situés entre Seine et Rhin. Le second rassemble les bilans thématiques et tente une synthèse des tendances qui s'y dessinent. L'espace dans lequel se déploient les recherches est vaste, en gros de la Seine au Rhin, mais les zones choisies « en fonction des opportunités qu'elles offraient » n'en recouvrent qu'une partie. Tantôt il s'agit de terroirs, de finages, de vallées, de régions ou d'entités administratives modernes, tantôt de *civitates* romaines. Ce qui pose d'emblée un problème de comparaisons des données dans des cadres disparates de fonctionnement. Mais la confrontation d'expériences de terrain diversifiées peut constituer aussi un atout qu'entend valoriser le projet. Sur le plan des méthodes, toutes les ressources classiques sont convoquées aux côtés des plus modernes. Les approches paléo-environnementales ont acquis désormais leurs lettres de noblesse et prennent une part de plus en plus décisive dans l'évaluation des productions rurales et dans la définition des paysages et écosystèmes. L'ingénierie du traitement des données géographiques est aussi constamment sollicitée. Toutes les équipes ici à l'œuvre font preuve des compétences les plus affûtées dans les bilans analytiques proposés, ce qui vaut un ensemble impressionnant de tableaux statistiques, plans et cartes de haute définition et de grande lisibilité. On l'aura

sanctuaire reconnu sur une période de quatre siècles comprend également, fait rare, deux tombes élitaires ; au lac du Bourget, le site lacustre de Conjux rentre dans la sphère religieuse par la présence de bois et d'objets d'*instrumentum* qui dénotent aussi des pratiques rituelles méconnues ; à Aiseau-Presles, en Belgique, ce sont des centaines de socs d'araire miniature qui font l'originalité d'un petit sanctuaire de villa ; au sanctuaire de Trémonteix à Clermont-Ferrand, un sanctuaire des eaux est identifié et, par l'analyse spatiale des dépôts d'objets, témoigne des rites de la *iactatio stipis* et de la consommation de liquides ; une grande variété d'objets découverts dans une citerne du sanctuaire de Gergovie est liée à des multiples activités pratiquées dans l'enceinte du sanctuaire, entre fonctionnel et rituel ; une étonnante grotte-sanctuaire est fouillée à Calescoves (Minorque) dont le mobilier et vingt-neuf inscriptions témoignent de la célébration des *Parilia* ; à Magalas (Hérault), c'est sur un *oppidum* que se développe un sanctuaire romain dont les pratiques cultuelles peuvent être approchées par les petits objets. Dans la deuxième partie, « Les catégories de mobiliers spécifiques », onze contributions nous font connaître les ex-voto témoignant d'un site cultuel à Nora (Sardaigne), un lot de fibules à Villiers-le-Duc, la fabrication et l'utilisation de tonnelets associés à un captage d'eau de source à Clermont-Ferrand, un simulacre d'épée et une exceptionnelle vaisselle miniature en alliage à base d'étain à Mesnil-Saint-Nicaise, la présence de luminaires dans les sanctuaires isiaques de l'Occident romain, les petits vases « votifs » en céramique calcaire de Narbonnaise centrale, les sistres isiaques dans le monde gréco-romain, l'*instrumentum* italique comme indice éventuel de romanisation des pratiques religieuses, un dépôt de haches et d'oursins fossiles dans la *cella* d'un temple à Chartres, un lot exceptionnel de figurines en terre cuite représentant des divinités, des soldats et des animaux à Vendeuil-Caply, l'analyse spatiale de l'*instrumentum* au sanctuaire de Mersans. La troisième partie est consacrée à quelques sites du Grand Ouest : la persistance des rites après la fermeture du sanctuaire gallo-romain de Vieil-Évreux ; le mobilier très varié, y compris d'intéressantes pièces de harnachement, en contexte cultuel à Val-de-Reuil ; également à Mauves-sur-Loire et aux Perrières à Allonnes ; les *militaria* en Pays de Loire ; le dépôt de monnaies du canal de la villa de Roullée à Mont-Saint-Jean. Les travaux du groupe de Recherche *Instrumentum* se sont imposés dans la recherche archéologique depuis de nombreuses années déjà et nous ont appris à travailler autrement sur les petits objets dont ils ont démontré le potentiel interprétatif grâce à des approches méthodologiques très pointues. La démonstration en est faite une nouvelle fois dans ce beau volume qui intéressera aussi bien les archéologues que les historiens de la religion gallo-romaine. Georges RAEPSAET

Didier BAYARD et Jean-Pascal FOURDRIN (Dir.), *Villes et fortifications de l'Antiquité tardive dans le Nord de la Gaule. Actes du colloque tenu à Villeneuve d'Ascq (Université de Lille 3) et à Bavay les 25, 26 et 27 mars 2015.* Lille, Université de Lille 3. Sciences humaines et sciences sociales, 2019. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 451 p., nombr. ill. (REVUE DU NORD. HORS-SÉRIE 26). Prix : 50 €. ISBN 979-10-93095-12-7.

Les Actes qui nous sont proposés constituent le bilan et la conclusion d'une série de journées d'études qui se sont déroulées sous l'égide de l'UMR 8164 HALMA de

2012 à 2015. Riches et novatrices, mais jusqu'ici informelles, ces réflexions et découvertes devaient faire l'objet d'un volume structuré réunissant les principales interventions. Les enceintes urbaines de la fin de l'Antiquité ont donné lieu à de multiples réunions dans divers pays, mais les régions du Nord-Est et du centre de la Gaule étaient jusqu'ici restées un peu en retrait malgré l'immense potentiel d'ensembles architecturaux reconnus et explorés, et un contexte historique lourd et perturbé susceptible de susciter une mise en défense importante. Comme dans beaucoup d'autres secteurs, les opérations d'archéologie préventive ont multiplié les découvertes et c'est à un profond renouvellement des connaissances que l'on a assisté ces dernières années. Si, en effet, certaines enceintes comme celles du Mans et de Senlis, spectaculaires, sont parmi les mieux conservées de l'Occident romain, d'autres n'étaient que supposées. Elles sont aujourd'hui reconnues par l'archéologie de terrain. Des thématiques dominantes sous-tendent la présentation et la démarche : le contexte historique à partir de comparaisons régionales en Gaule et dans les provinces voisines ; la chronologie de l'édification des enceintes ; les questions d'architecture, typologie, analyse de plans et d'élévation ; le paysage urbain « avant et après », et les nouveaux espaces définis ; les fonctions des localités fortifiées. – En propos d'entrée, les éditeurs parcourent une historiographie qui remonte à la Renaissance et l'accompagnent d'inventaires précieux. Le cadre politique et militaire, de Probus à Valentinien III, est précisé dans une contribution introductive de Sylvain Janniard particulièrement utile car c'est sur près de deux siècles que s'étalent les mesures de mise en défense de la Gaule intérieure avec des logiques militaires qui varient et des structures de fonctionnement complexes. Il apparaît aussi que si l'improvisation est parfois de mise, c'est généralement une stratégie pensée et centralisée qui organise à la fois la mise en défense globale des provinces occidentales et les fortifications urbaines et ses points d'appui logistiques dans les réseaux de circulation. Javier Arce reprend la question des fortifications du IV^e^ siècle dans le Nord de l'Espagne, en conteste le contexte annonaire et y voit plutôt des initiatives des cités pour des raisons de prestige autant que de sécurisation des populations. Dignité, prestige, mise en valeur du statut que l'on associait traditionnellement aux grandes enceintes urbaines du Haut-Empire, sont désormais rattachées aussi aux constructions de l'Empire tardif, aux réformes des Tétrarques notamment, à côté des nécessités traditionnellement évoquées de protection et de refuge. C'est ce qui ressort aussi des bilans consacrés aux régions du Sud-Est et du Sud-Ouest, tandis qu'en Bretagne insulaire le processus édilitaire est tout à fait différent avec un essor important au Haut-Empire qui laisse une empreinte durable dans le paysage monumental de l'Antiquité tardive, sans rétraction particulière des surfaces emmuraillées, mais ici encore, les motivations ostentatoires sont mises en avant à propos des modifications et ajouts tardifs. La situation dans le Nord rhénan est différente avec un *limes* qui garde son poids militaire et légionnaire et se double dans son hinterland de nombreuses constructions fortifiées sur sites anciens ou emplacements nouveaux, avec une imbrication complexe du civil et du militaire que Raymond Brulet s'attache à reconnaître. La chronologie des enceintes urbaines, évoquée dans de nombreuses communications, fait l'objet d'un bilan global sous la plume de Didier Bayard qui en élargit le processus au départ de la restructuration de l'Empire par les Tétrarques et souligne l'étalement dans le temps des modifications et réédifications, attirant l'attention sur les dossiers particulièrement complexes des métropoles rhénanes et des places logistiques arrière. C'est un point de

vue architectural, architectonique et urbanistique qu'adopte Jean-Pascal Fourdrin pour mesurer la construction et l'évolution des enceintes, qui témoignent de savoir-faire intéressants avec des adaptations militaires imposées par les circonstances. La solidité en est prouvée par la conservation parfois intacte à travers le Moyen Âge, voire jusqu'à aujourd'hui. Jasmine Boudeau, auteur d'une thèse récente et remarquée sur la réorganisation spatiale des villes remparées, examine le problème de la ville hors-les-murs, déstructurée sans doute, mais active et peuplée, sorte d'hinterland entre *castrum* et campagne, tandis que Michèle Gaillard s'attache à la topographie des édifices chrétiens, cathédrales, basiliques et monastères dans le nouvel espace urbain. Entre Lyon et Metz, nombre d'agglomérations, souvent secondaires, sont munies d'une enceinte, plutôt aménagements répondant à des besoins propres à l'Empire tardif sur un axe majeur de la circulation en Gaule, qu'équipement urbain. Une dizaine de monographies de sites sont associées aux bilans généraux. Très documentées par des travaux récents, elles apportent nombre d'informations inédites sur des villes importantes, souvent capitales de cités. Amiens, sans vestiges visibles, est désormais dotée d'une enceinte circonscrite par une trentaine de points d'observations pour une surface d'environ 20 ha. Son amphithéâtre bien connu en forme un véritable bastion à l'angle sud-ouest. Chronologie, organisation et fonction des fortifications tardo-antiques d'*Augusta Raurica* nous entraînent au cœur des réorganisations successives du limes rhénan jusqu'à Valentinien I^er^. À Bavay, ce sont deux enceintes consécutives, bien conservées, qui réduisent l'espace urbain de l'ancien chef-lieu de la cité des Nerviens à une fortification de quatre hectares où se concentre l'occupation jusqu'au début du V^e^ siècle. À Beauvais, des tronçons du *castrum* sont conservés. La datation est discutée, peut-être au plus tôt vers 310. À Famars, l'imposante agglomération de *Fanum Martis* est démantelée au IV^e^ siècle pour construire un *castellum* dont le rôle militaire se maintient au siècle suivant. La monumentale et spectaculaire enceinte antique du Mans a été édifiée vers 280 de n.è. Des aménagements importants ont été reconnus récemment devant la courtine, participant peut-être au système défensif. À Orléans, il s'agit d'un double repli de l'enceinte qui prend appui sur la trame urbaine du Haut-Empire. C'est un travail complexe autant dans les archives que sur le terrain qui permet aujourd'hui de reconnaître à Reims la muraille édifiée dans le 2^e^ quart du IV^e^ siècle, y compris dans ses aménagements i*ntra-* et *extra-muros*, large fossé à l'extérieur et chemin de ronde à l'intérieur. Les fouilles récentes ont montré la complexité de l'occupation urbaine et péri-urbaine, comme à Rennes. À Senlis, nous retrouvons la problématique monumentale et patrimoniale évoquée pour Le Mans, deux ouvrages de conservation exceptionnelle. Le passage vers le Moyen Âge est illustré de manière significative à travers le destin original de Tournai, agglomération mineure sous le Haut Empire dont le caractère urbain se renforce au IV^e^ siècle, qui devient séjour de princes francs et siège d'évêché. Georges RAEPSAET

Gilbert WIPLINGER, *Der Degirmendere Aquädukt von Ephesos*. Louvain, Peeters – Bonn, Frontinus-Gesellschaft, 2019. 2 vol. 21 x 27,5 cm. vol. I : XV-348 p., 331 + 13 ill. + 1 CD ; vol. II : IX-XI-355-686 p., nombr. ill. (BABESCH. Suppl. 36 ; SCHRIFTENREIHE DER FRONTINUS-GESELLSCHAFT. Suppl. 5). Prix : 172 €. ISBN 978-90-429-3895-3.

Isabelle BERTRAND, Martial MONTEIL & Stéphanie RAUX (Dir.), *Mobiliers et sanctuaires dans les provinces romaines occidentales (fin du I^er^ s. av. – V^e^ s. ap. J. C.). La place des productions manufacturées dans les espaces sacrés et dans les pratiques religieuses. Actes des Rencontres internationales Instrumentum. Le Mans (FR, Sarthe), les 3-5 Juin 2015, Musée d'Histoire et d'Archéologie Carré Plantagenêt.* Drémil Lafage, Éditions Mergoil, 2019. 1 vol. 21 x 30 cm, 588 p., nombr. ill. (MONOGRAPHIES INSTRUMENTUM. 64). Prix : 85 €. ISBN 978-2-35518-093-4.

Je ne puis que reprendre, en propos liminaire, quelques phrases de l'introduction du volume. Elles définissent clairement le débat et les enjeux. « Dans le cadre de l'étude d'un lieu de culte, les mobiliers concourent à la reconnaissance des principaux gestes et motifs d'offrandes (*iactatio, votum, sacra*). La détermination de leur statut et leur confrontation aux contextes de découverte permet : d'identifier des espaces sacrés dans le cas des sites naturels ou lorsque les vestiges sont arasés ; de percevoir la persistance de rites ; d'évaluer la fréquentation de certains lieux (durée, fréquence) ; de définir des pratiques en marge des cultes et rites officiels (*defixio* par exemple) ; de mettre en évidence des populations (officiants, fidèles, pèlerins exogènes, artisans installés dans les aires sacrées) ; d'aborder la fonction économique des sanctuaires dans leur environnement ; de comprendre les phases d'abandon et démantèlement des sites, etc. L'analyse des mobiliers d'*instrumentum* accompagne, dans la démarche visant à cerner le fait religieux, les autres approches (comme, entre autres, la topographie, l'architecture, l'épigraphie), avec des résultats non négligeables. » Les objectifs sont bien définis. Et, chose plus rare, les auteurs s'y sont tenus. Il s'agit bien d'appliquer une méthodologie originale, très précise, soutenue par des objectifs clairement définis, à un examen minutieux du terrain, autant dans l'organisation spatiale que dans la stratigraphie, pour déceler, à travers les objets identifiés, leurs assemblages et leur positionnement, les expressions de la pratique cultuelle dans les provinces occidentales de l'Empire romain. Elles apparaissent à la lecture de ce riche volume – on s'en doutait un peu – comme complexes, multiples, diversifiées à souhait. Si les archéologues se sont pliés au questionnement proposé, ils l'ont aussi fait avec généralement beaucoup de prudence interprétative, quitte à comprendre les fonctionnements du sanctuaire et approcher le rôle et la signification des objets, sans pouvoir reconnaître la ou les divinités auxquelles il est consacré. – Trois parties divisent le volume. La première est intitulée : « Méthodologie, études générales de sites, mise en évidence de rites ». Comme pour les autres parties, la plupart des contributions sont enrichissantes et la documentation technique remarquablement illustrée qui les accompagne permet au lecteur averti de prolonger les discussions ouvertes par les auteurs. On s'en doute, il est difficile de rendre compte des contenus des vingt-huit études présentées. Énumérons quelques analyses qui complètent ou font progresser de manière parfois substantielle la connaissance de sites classiques de l'archéologie religieuse en Gaule : au complexe monumental du théâtre de Mandeure où, au-delà des offrandes par destination, certains assemblages d'objets permettent de s'interroger sur des dépôts et des pratiques rituelles en contexte de fondation ; l'analyse des mobiliers permet de préciser les pratiques cultuelles de quatre sanctuaires de la région d'Yverdon ; partant de cinq tablettes de malédiction en plomb trouvée à Kempraten en Suisse, c'est tout le problème des tablettes présentes dans des sanctuaires, comme à Mayence, Bath ou Uley, qui est évoqué ; à Sains-du-Nord, un

sanctuaire reconnu sur une période de quatre siècles comprend également, fait rare, deux tombes élitaires ; au lac du Bourget, le site lacustre de Conjux rentre dans la sphère religieuse par la présence de bois et d'objets d'*instrumentum* qui dénotent aussi des pratiques rituelles méconnues ; à Aiseau-Presles, en Belgique, ce sont des centaines de socs d'araire miniature qui font l'originalité d'un petit sanctuaire de villa ; au sanctuaire de Trémonteix à Clermont-Ferrand, un sanctuaire des eaux est identifié et, par l'analyse spatiale des dépôts d'objets, témoigne des rites de la *iactatio stipis* et de la consommation de liquides ; une grande variété d'objets découverts dans une citerne du sanctuaire de Gergovie est liée à des multiples activités pratiquées dans l'enceinte du sanctuaire, entre fonctionnel et rituel ; une étonnante grotte-sanctuaire est fouillée à Calescoves (Minorque) dont le mobilier et vingt-neuf inscriptions témoignent de la célébration des *Parilia* ; à Magalas (Hérault), c'est sur un *oppidum* que se développe un sanctuaire romain dont les pratiques cultuelles peuvent être approchées par les petits objets. Dans la deuxième partie, « Les catégories de mobiliers spécifiques », onze contributions nous font connaître les ex-voto témoignant d'un site cultuel à Nora (Sardaigne), un lot de fibules à Villiers-le-Duc, la fabrication et l'utilisation de tonnelets associés à un captage d'eau de source à Clermont-Ferrand, un simulacre d'épée et une exceptionnelle vaisselle miniature en alliage à base d'étain à Mesnil-Saint-Nicaise, la présence de luminaires dans les sanctuaires isiaques de l'Occident romain, les petits vases « votifs » en céramique calcaire de Narbonnaise centrale, les sistres isiaques dans le monde gréco-romain, l'*instrumentum* italique comme indice éventuel de romanisation des pratiques religieuses, un dépôt de haches et d'oursins fossiles dans la *cella* d'un temple à Chartres, un lot exceptionnel de figurines en terre cuite représentant des divinités, des soldats et des animaux à Vendeuil-Caply, l'analyse spatiale de l'*instrumentum* au sanctuaire de Mersans. La troisième partie est consacrée à quelques sites du Grand Ouest : la persistance des rites après la fermeture du sanctuaire gallo-romain de Vieil-Évreux ; le mobilier très varié, y compris d'intéressantes pièces de harnachement, en contexte cultuel à Val-de-Reuil ; également à Mauves-sur-Loire et aux Perrières à Allonnes ; les *militaria* en Pays de Loire ; le dépôt de monnaies du canal de la villa de Roullée à Mont-Saint-Jean. Les travaux du groupe de Recherche *Instrumentum* se sont imposés dans la recherche archéologique depuis de nombreuses années déjà et nous ont appris à travailler autrement sur les petits objets dont ils ont démontré le potentiel interprétatif grâce à des approches méthodologiques très pointues. La démonstration en est faite une nouvelle fois dans ce beau volume qui intéressera aussi bien les archéologues que les historiens de la religion gallo-romaine. Georges RAEPSAET

Didier BAYARD et Jean-Pascal FOURDRIN (Dir.), *Villes et fortifications de l'Antiquité tardive dans le Nord de la Gaule. Actes du colloque tenu à Villeneuve d'Ascq (Université de Lille 3) et à Bavay les 25, 26 et 27 mars 2015.* Lille, Université de Lille 3. Sciences humaines et sciences sociales, 2019. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 451 p., nombr. ill. (REVUE DU NORD. HORS-SÉRIE 26). Prix : 50 €. ISBN 979-10-93095-12-7.

Les Actes qui nous sont proposés constituent le bilan et la conclusion d'une série de journées d'études qui se sont déroulées sous l'égide de l'UMR 8164 HALMA de

être un porte-embouchure), tous les échantillons sont faits de bronze binaire (cuivre et étain). Le choix du bronze s'explique à la fois par sa capacité de résonance (beaucoup plus importante toutefois dans les idiophones que dans les aérophones) et sa malléabilité, qui permet de fabriquer de longs tuyaux avec une faible épaisseur. Techniquement, les éléments de *cornua* sont fabriqués par martelage d'une tôle à partir d'un flanc initialement au moins vingt fois plus épais puis joints par emboîture (et non avec un fourreau externe comme la trompette de Neuvy-en-Sullias) et brasure au phosphate de zinc pour garantir l'étanchéité. Seuls sont fondus les embouchures et les fourreaux. Le cuivre a très peu d'impuretés et semble provenir de mines chypriotes : soit des lingots de bronze et de laiton ont été importés, soit les alliages ont été faits sur place par le même atelier. L'examen des vestiges montre en outre leur grande homogénéité et donc la qualité du travail, ce qui irait dans le sens d'un atelier local spécialisé. Les mesures ont été complètement revues, avec des instruments d'une longueur d'environ 3,2-3,3 mètres, contre des dimensions bien plus grandes supposées autrefois : la fondamentale est un sol^{-1} pour un diapason voisin de 432 Hz (le *cornu* allemand ayant une fondamentale de $ré\#^{-1}$). Les vestiges ne permettent pas de conclure à l'existence d'une famille d'instruments qui présenteraient des caractéristiques standardisées, mais bien plutôt à une production localisée avec des artisans et des ateliers spécialisés. En somme, il n'y a rien à redire à ce volume qui constitue à n'en pas douter un modèle de publication de vestiges sonores antiques, à la fois par l'expertise des différences disciplines sollicitées et la prudence des conclusions quand elle s'impose. En outre, il remplit bien les missions que s'est données C. Vendries, à savoir dépasser l'image de « gladiateurs surpris par l'éruption au moment où ils prenaient un verre dans une *caupona* » (p. 57) et considérer ces instruments comme des objets d'histoire. Que ces cinq *cornua* aient servi aux *ludi* de l'amphithéâtre, qui jouissaient d'une grande popularité à Pompéi, ou aux sonneries plus officielles des appariteurs de la cité, ils représentent une source majeure pour l'étude des paysages sonores des cités vésuviennes au I^er^ siècle de notre ère.

Sylvain PERROT

Vassiliki GAGGADIS-ROBIN & Nicolas DE LARQUIER (Ed.), *La sculpture et ses remplois. Actes des II^es^ Rencontres autour de la sculpture romaine. Arles, 28 et 29 octobre 2016.* Bordeaux, Ausonius, 2019. 1 vol. 24 x 30,5 cm, 348 p., nombr. ill. (COLLECTION L'ATELIER DU SCULPTEUR. 1). Prix : 43 €. ISBN 978-2-356133311.

Les Actes des Deuxièmes Rencontres sur la sculpture romaine sont dédiés à Robert Turcan, disparu peu de temps avant la sortie de presse du volume auquel il avait donné une contribution liminaire intéressante, démontrant une nouvelle fois, à propos de la transposition culturelle en Nativité d'une sculpture représentant l'enfance de Bacchus sur un linteau de l'église de Corcolle, l'érudition, la rigueur et l'immense culture de l'Antiquité du savant éminent qu'il fut durant sa longue carrière. Si la première édition des « Rencontres » en 2012 était liée à des circonstances un peu particulières, la nécessité de mettre un terme à la polémique sur le pseudo-César d'Arles, il est apparu que ces journées d'études se justifiaient aussi et surtout par le besoin de faire régulièrement le point entre spécialistes sur une discipline dynamique et en constant renouvellement. La Rencontre de 2016 a tenu ses promesses. Le bel ouvrage qui en est issu en témoigne.

Et la réunion de 2019 avec comme thème principal la statuaire honorifique en est une autre illustration. Le présent volume rassemble vingt-cinq études, réunies en deux sections, l'une thématique relative au remploi, l'autre à l'actualité de la recherche et aux découvertes récentes. La récupération de l'antique de multiples façons est un phénomène de tout temps et qui commence au sein même de l'Antiquité. Le remploi peut être simple voire brutal et purement fonctionnel, un couvercle de sarcophage devenant une assise dans l'élévation d'un mur ; il peut être aussi l'objet d'une mise en valeur soignée, d'une présentation qui le valorise autant qu'il rend compte de la position sociale et culturelle du « récupérateur ». Il peut encore subir des aménagements, retouches, être reconfiguré ou refonctionnalisé. La sculpture peut avoir plusieurs vies, voire renaître de ses cendres. Mais à chaque fois, c'est un moment d'histoire dont elle est le révélateur, ce qui apparaît bien et presque constamment dans les études proposées : le remploi des colonnes dans l'Arc de Constantin et la basilique de Saint-Marc à Venise comme nouvelle esthétique ; le remploi de sculptures dans des contextes inédits en Afrique du Nord, parfois « pour profiter du prestige qui s'attache à certaines œuvres » ; les thermes de Thuburbo Majus « asile des statues antiques » ; le démantèlement et la récupération précoce en Gaule, notamment dans le cadre d'une *schola* à Autun ; l'enrichissement de la connaissance de la sculpture lyonnaise du Haut-Empire par la récupération dans une importante nécropole (839 tombes) de l'Antiquité tardive fouillée en 2015-2016 ; la villa d'Escolives-Sainte-Camille avec une réutilisation massive dans les thermes de monuments d'un sanctuaire du II^e^ siècle ; les multiples vies des monuments funéraires dans l'Est de la Gaule ; les remparts des Sénons et des Éduens comme conservatoire des *spolia* issus de monuments antérieurs, dont la célèbre stèle des fresquistes retrouvée en remploi dans le rempart de Sens ; une analyse préliminaire des modalités du remploi dans les provinces occidentales ; l'affaire de l'autel de la Victoire, au cœur d'une polémique entre païens et chrétiens au IV^e^ siècle ; le témoignage de Grégoire de Tours sur le marbre et ses usages ; la récupération et l'imitation de l'antique dans l'art roman méridional ; le cimetière des Alyscamps réinterprété au Moyen Âge en lieu de mémoire de gestes épiques. Au nombre des nouvelles recherches, on mentionnera deux bustes de Caracalla conservés au Prado et à Vienne, deux exemples différents mais significatifs de l'histoire de la restauration ; les statues de *togati* en Grèce ; une allée aux tombeaux à Strasbourg avec lions et sphinges ; un ensemble important de monuments funéraires et votifs des II^e^ et III^e^ siècles au Titelberg réutilisés un première fois dans une fortification des années 270 et redéplacés au IV^e^ siècle ; sept fragments de sculptures colossales issus du Grand sanctuaire de Mandeure ; un monument funéraire d'Arc-en-Barrois associant stèle sur podium et stèle-maison ; quelques portraits et représentations divines méconnues au Musée de Nîmes ; une nouvelle analyse de la stèle dite d'Attis à Marseille qui dissocie celle-ci de la série des *naiskoi* de la rue Négrel et la renvoie vers une création de l'époque impériale. En clôture, Jean Charles Balty propose un bilan raisonné des travaux, une réflexion de synthèse, trace des pistes de recherche et démontre avec la maîtrise qu'on lui connaît la vitalité d'une discipline en plein essor. Georges RAEPSAET

auxquels on ajoutera les derniers colloques AGER, nous livrent une masse documentaire souvent inédite et de premier choix qui renouvelle sur bien des points notre connaissance des campagnes dans les provinces occidentales de l'Empire romain.

Georges RAEPSAET

David B. HOLLANDER, *Farmers and Agriculture in the Roman Economy*. Londres – New-York, Routledge, 2019. 1 vol. 16 x 24 cm, IX-131 p. Prix : 115 £. ISBN 978-1-138-09988-3.

À cent lieues des grandes approches macro-économistes qui tiennent souvent plus d'actes de foi idéologiques que de l'observation des faits, voici un petit ouvrage original qui se pose des questions d'apparence simple mais décisives sur la relation entre l'agriculteur et le marché, en Italie à la fin de la République et au début de l'Empire. Ce qui met au centre du questionnement le concept d'autarcie auquel l'auteur fait un sort bien approprié. L'auto-suffisance comme programme de vie sur le domaine rural tient plus du projet moral et du topos littéraire que de la vie réelle même si, dans toutes les agricultures traditionnelles du monde d'hier et d'aujourd'hui, on s'attache à produire sur le domaine de quoi nourrir la maisonnée ou plus si le domaine est vaste, riche et comprend des unités artisanales. Car l'autarcie, comme le rappelle très justement David Hollander, est de toute façon affaire de riches. Pour le petit paysan, c'est-à-dire la majorité des agriculteurs, si l'on casse sa houe ou sa *mola manuaria*, il faut bien en acheter une nouvelle sur le marché. Je rappelle pour mémoire que le soi-disant idéal autarcique a fait les choux gras des primitivistes : le juste ce qu'il faut pour cultiver son *otium*, l'absence de tout investissement productif, l'inexistence des moyens de transport, une main-d'œuvre servile calculée au plus juste et une indépendance maximale de tout projet mercantile. Ce qui me semble trouver dans notre société une correspondance originale dans le « tout faire et produire » à la maison ou le plus près possible de celle-ci, en cultivant ses légumes sur sa terrasse et en élevant ses poissons dans la baignoire, en évitant le marché sauf s'il est bio et de proximité. Cette petite note d'humeur passée, je confirme la justesse de l'approche réaliste de l'auteur qui tient aussi des « behavioral economics ». Les besoins sont nombreux même dans une vie simple et l'élémentaire n'est souvent disponible que sur le marché, ce qui implique une relation structurelle et naturelle entre le paysan et le marché. Il faut dès lors vendre ce que l'on a de trop pour pouvoir acheter ce dont on a besoin. Ce qui pose la question des surplus de production que l'on peut commercialiser une fois assurée la survie de la famille et la part de semences et graines réservée pour la saison suivante. Outre l'échange mutuel de services dans l'entourage, le voisinage ou le village qui permet de s'approvisionner sans devoir débourser, le traditionnel don contre-don, et le bénéfice de la vente de marché, le paysan peut aussi monnayer ses prestations extérieures. Louer ses bras, son savoir-faire ou ses bœufs permet de s'assurer des rentrées bien utiles en espèces sonnantes et trébuchantes. Sous l'appellation de paysan se cachent des réalités diverses. Entre le tenancier servile ou libre sur une petite parcelle et le *vilicus* gestionnaire d'un vaste *latifundium*, les façons de vivre et les rapports au marché relèvent de structures de fonctionnement très différentes que l'auteur analyse avec pertinence et un souci constant de contextualisation historique dans cette période qui voit la terre devenir

un enjeu politique décisif. Toute agriculture s'intègre à un réseau, peu ou prou. C'est même une condition de survie, qu'il s'agisse des « elite farmers, moderately wealthy farmers, smallholders ou landless farmers », les plus dépendants du marché étant les « smallholders », la catégorie la plus nombreuse, « simply by virtue of having much less access to land and labor ». Étant donné la fiabilité aléatoire des sources écrites et les progrès encore mal assurés de l'archéologie agraire, on discutera sans doute certaines positions de l'auteur. Les variantes de situations se plient mal à la volonté de catégorisation. Mais David Hollander a le mérite de proposer sur un sujet finalement peu abordé une vision intéressante. Les historiens économistes devront en tenir compte.

Georges RAEPSAET

Beate WAGNER-HASEL & Marie-Louise B. NOSCH (Ed.), *Gaben, Waren und Tribute. Stoffkreisläufe und antike Textilökonomie. Akten eines Symposiums (9./10. Juni 2016 in Hanover).* Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2019. 1 vol. relié, 18 x 24,5 cm, 485 p., ill. n/b & coul. Prix : 76 €. ISBN 978-3-515-12257-3.

Une anecdote amusante introduit l'ouvrage, le cheminement d'un t-shirt en coton dont la matière première est cultivée au Texas. S'ensuit un long voyage, mondialisation oblige, sur trois continents, pour le tissage, la mise en forme, l'impression du décor, pour revenir vers le Texas où le produit fini entre dans le circuit du grand commerce et repart vers les quatre coins du globe. Le monde antique n'est sans doute pas aussi sophistiqué en matière d'économie des textiles, mais on commence à se rendre compte, depuis quelques années déjà, qu'à part la tunique du paysan d'Ombrie ou le manteau à capuchon des Gaulois, le monde de la production des textiles, depuis l'époque mycénienne, est vaste, éclaté, élaboré et constitue un des volets les plus complexes de l'économie antique. Le matériau est périssable, c'est son gros défaut et la raison pour laquelle les vêtements et tissus ont été quelque peu oubliés par la recherche, mais les prouesses actuelles des techniciens de la conservation-restauration ont renouvelé complètement notre connaissance. Quelques lambeaux de tissus brûlés retrouvés dans une tombe ou sur un bûcher peuvent suffire pour reconnaître fibres, technique de tissage voire décors et même coloris. Les tissus coptes, depuis longtemps déjà, les textiles palmyréniens plus récemment, ont amené les chercheurs à rouvrir un dossier qu'on pouvait soupçonner d'importance et d'un intérêt multiple, qui part d'une production techniquement diversifiée et géographiquement dispersée à un produit fini de grand luxe, au terme d'une chaîne opératoire parcellisée par une division extrême du travail, et où interviennent les ateliers de tissage, de foulage, de broderie, de décoration. Quant à l'aspect économique et commercial, il est représentatif, plus encore que les autres secteurs, de toutes les facettes de l'économie, du petit marché local au long cheminement eurasiatique pour les soieries les plus fines. Le vêtement de prix, l'étoffe de haute qualité ont acquis dans les sociétés anciennes, au-delà de leur valeur monétaire, un poids social et culturel, constitue une marque de pouvoir, un indice de richesse et de représentation. Butin, trésor, impôt, échange, don, offrande, évergésie, trousseau de mariée ou part d'héritage sont concernés et ce sont ces aspects-là que privilégient les auteurs du volume, faisant appel à toutes les ressources méthodologiques disponibles, de la mycénologie à l'archéologie, sans oublier les textes, plus nombreux qu'on ne

pari réussi par l'auteur. En outre, ce livre est clairement structuré, facilitant ainsi l'accès aux différentes thématiques abordées. L'inclusion de plusieurs tableaux récapitulatifs (le territoire des *poleis*, les tyrannies dans le Péloponnèse, le nombre d'inscriptions par région, les émissions monétaires, etc.) vient renforcer la clarté de l'exposé et une bibliographie équilibrée permet d'approfondir chaque thématique. Si nous sommes enclin à suivre l'auteur lorsqu'il avance que le contrôle macédonien sur le Péloponnèse a été moins absolu que ce que l'on a pu penser jusqu'à présent, on sera plus prudent à le suivre quand il remet en cause la notion de déclin durant l'époque hellénistique. Lorsque Polybe évoque la situation résultant de la succession des conflits avant l'avènement de la ligue achéenne (II, 62, 4), il fait état d'une région en souffrance et il est difficile de passer outre ce témoignage, certes parfois empreint de partialité, mais de première main. Au demeurant, cet excellent livre, au même titre que celui de Ioanna Kralli, *The Hellenistic Peloponnese: Interstate Relations. A Narrative and Analytic History, from The Fourth Century to 146 BC*, Swansea, 2017 (cf. *AC* 89 [2020], p. 271-272), constitue désormais l'ouvrage de référence sur le Péloponnèse durant l'époque hellénistique. Rudolf PUELINCKX

Michel REDDÉ (Dir.), *Gallia Rustica. Les campagnes du Nord-Est de la Gaule de la fin de l'Âge du Fer à l'Antiquité tardive. Projet « Rurland » financé par l'European Research Council (ERC).* Bordeaux, Ausonius, 2017-2018. 2 vol. 22,5 x 29 cm, 867 et 717 p., nombr. ill. (AUSONIUS. MÉMOIRES, 49-50). Prix : 60 € le vol. ISBN 978-2-35613-2062 ; - 2253.

Michel Reddé a pu bénéficier d'un important financement de recherche de la part de l'European Research Council (ERC) pour étudier les campagnes dans le quart nord-est de la Gaule de la fin de La Tène (D1) au V^e^ siècle de n.è. L'ambition est d'analyser le monde rural romain avec ses antécédents gaulois jusqu'au Haut Moyen Âge dans ses multiples aspects et dans ses mutations les plus significatives, en s'appuyant sur des études régionales ou micro-régionales. Le premier volume propose dix-sept cas d'études de terroirs ou zones situés entre Seine et Rhin. Le second rassemble les bilans thématiques et tente une synthèse des tendances qui s'y dessinent. L'espace dans lequel se déploient les recherches est vaste, en gros de la Seine au Rhin, mais les zones choisies « en fonction des opportunités qu'elles offraient » n'en recouvrent qu'une partie. Tantôt il s'agit de terroirs, de finages, de vallées, de régions ou d'entités administratives modernes, tantôt de *civitates* romaines. Ce qui pose d'emblée un problème de comparaisons des données dans des cadres disparates de fonctionnement. Mais la confrontation d'expériences de terrain diversifiées peut constituer aussi un atout qu'entend valoriser le projet. Sur le plan des méthodes, toutes les ressources classiques sont convoquées aux côtés des plus modernes. Les approches paléo-environnementales ont acquis désormais leurs lettres de noblesse et prennent une part de plus en plus décisive dans l'évaluation des productions rurales et dans la définition des paysages et écosystèmes. L'ingénierie du traitement des données géographiques est aussi constamment sollicitée. Toutes les équipes ici à l'œuvre font preuve des compétences les plus affûtées dans les bilans analytiques proposés, ce qui vaut un ensemble impressionnant de tableaux statistiques, plans et cartes de haute définition et de grande lisibilité. On l'aura

compris, il s'agit de faire mieux que par le passé, de travailler sur des bases matérielles beaucoup plus complètes et mieux caractérisées et de changer les approches et les perspectives. La belle « villa » romaine, symbole de la romanisation des campagnes et chère à nos maîtres, n'a plus la cote. Trouver un établissement en bois et torchis, un enclos, une grange, une mare, un silo, est plus à l'ordre du jour qu'un balnéaire ou un hypocauste et, si quelques vestiges de La Tène finale tendent à faire remonter l'occupation d'un site avant les premiers signes de la romanité, on sera bien en phase avec les courants les plus avancés de la recherche du moment. « L'objectif général de l'ouvrage est donc de proposer une géographie des campagnes et de l'économie agricole du quart nord-est de la Gaule antique, une vaste zone morphologiquement très diversifiée, avec des potentialités agro-sylvo-pastorales différentes. Cet ensemble est aussi caractérisé par des héritages protohistoriques qui ne sont pas identiques en termes de peuplement, de structuration sociale, d'organisation agraire, de traditions agricoles, de production économique ; il a été aussi inégalement marqué par les transformations consécutives à la conquête romaine... ». Cette diversité de mises en valeur de l'espace rural est clairement démontrée au fil des études rassemblées dans le premier volume. Des sables flandriens aux sommets vosgiens, des lœss hesbignons aux contreforts du Morvan, ce sont autant de terroirs qui ont chacun leur histoire et qui vivent chacun leur acculturation à la romanité, voire leur fidélité aux modes indigènes de culture rurale. Les études régionales rassemblées ont aussi leur originalité de présentation, tantôt plutôt synthétiques, tantôt très ponctuelles. Elles concernent les paysages agricoles de la Rhénanie romaine, la villa d'Hoogeloon en pays taxandre, les mines et carrières entre Eifel et Rhin, une analyse spatiale – non aboutie – des sites condruses et hesbignons « through logistic Regression Modelling », les campagnes nerviennes, la basse vallée de Seine, la région d'Amiens, les vallées de l'Oise et de l'Aisne, l'Île-de-France, l'occupation du sol chez les Rèmes, l'Alsace et la Lorraine, le Centre-Est, les Tricasses, la Côte d'Or et le finage dolois. Ces enquêtes régionales, malgré leur parcellisation, présentent des constantes qui contredisent parfois des idées reçues et ouvrent des perspectives originales : des continuités fréquentes dans la mise en valeur du sol du IIe siècle av. n.è. à l'époque romaine avec des variantes locales et des modifications de structure durant l'Âge du Fer ; une vie rurale augustéenne d'allure encore très protohistorique ; une importance soulignée de la petite exploitation paysanne à l'époque romaine ; un retour à la vieille idée d'un départ claudien pour les villas « en dur » ; une contestation et un élargissement sémantique du concept de « villa » ; la mise en exergue de nombreux types non agricoles d'exploitation des campagnes ; la diversité des productions au sein d'exploitations d'échelles variées, forêts, carrières, mines, artisanats divers. À vrai dire, ces nouvelles orientations apparaissaient déjà dans les publications des années soixante et soixante-dix, activées par les nouvelles méthodologies de la New Archaeology, mais ce sont les grosses opérations, plus récentes, de l'archéologie préventive, couvrant parfois en continu des centaines d'hectares par des examens micro-archéologiques qui ont pu vérifier la complexité de l'occupation du sol sur des millénaires. Centrée sur l'époque romaine, la présente recherche ne fait guère allusion à ces millénaires antérieurs qui ont façonné le sol et les paysages dès le Néolithique. Il n'est pas rare pourtant qu'une ferme romaine soit implantée sur les mêmes terres que celles qu'exploitaient déjà les agriculteurs du Rubané. Je pense que le façonnage des paysages ruraux ne

commence pas à la fin de l'Âge du Fer et que les « Gaulois » n'en sont pas nécessairement les principaux acteurs. – Passer de millions de micro-données régionales à la synthèse historique et à la construction de modèles économiques tient un peu de la gageure. Mais c'est la règle du jeu et l'équipe réunie par Michel Reddé s'y applique dans le volume deux. Dans certains cas, la synthèse tient plutôt du bilan et ne s'écarte pas trop des données recueillies. Dans d'autres, on touche aux enjeux et modélisations économistes, très en vogue ces dernières années, et le risque du grand écart n'est pas toujours évité. Les contributions sont groupées autour de trois thèmes : les établissements ruraux, les systèmes agricoles, le développement économique, avec en guise de mise en bouche, un plat de consistance : les conditions environnementales de l'exploitation des espaces ruraux en Gaule du Nord où sont analysées la couverture pédologique, les aptitudes culturales et le potentiel agronomique, le problème des érosions, des appauvrissements et des amendements, la biogéoclimatique, les variations climatiques de longue durée ou saisonnières. Ce chapitre est doublement intéressant. Du point de vue méthodologique, c'est un modèle de référence. Et sur le motif, il démontre les conditions climatopédologiques favorables pour l'agriculture – un climat relativement chaud et sec –, et en particulier les céréales, durant la période concernée, jusqu'aux mutations des Ve et VIe siècles où l'on assiste à « une profonde dégradation des conditions climatiques de la production céréalière ». Les chapitres qui suivent proposent des typologies raffinées des établissements ruraux laténiens et romains du Haut et du Bas-Empire. Ces centaines de plans périodisés et contextualisés constitueront pour longtemps un recueil de référence indispensable. Le mot typologie qui suppose des groupements structurés de même schéma d'organisation n'apparaît plus très adapté aux réalités de terrain. Il y a presque autant de modèles que de cas. Les réflexions interprétatives des chercheurs rebattent les cartes en matière de définition de villas, grandes, moyennes ou petites, de relation au contexte environnemental, de productions multiples, rompant assez nettement avec le concept de grandes propriétés céréalières. Mis à part le fait, par exemple, que les lœss de Hesbaye seront toujours bien adaptés au froment et les plaines humides des embouchures zélandaises à l'élevage, ce qui est toujours le cas aujourd'hui, les polycultures, agricultures mixtes et exploitations polyvalentes semblent largement majoritaires. Cette flexibilité des systèmes agraires et leur adaptabilité aux contraintes environnementales démontrent en tout cas une agriculture performante et souvent technologiquement innovante. Si les continuités de La Tène finale à l'époque romaine sont désormais bien attestées, il ne faudrait à mon sens pas les généraliser à tout le Nord de la Gaule. Les régions rhénanes inférieure et médiane ont connu des turbulences considérables au Ier siècle av. n.è., accompagnées de destructions et déplacements de populations qui ont interrompu les processus de transition « douce ». Cela étant, plus au sud, les mises en valeur du sol et les structure socio-économiques indigènes ont pu se prolonger vers l'époque augustéenne et les émergences d'une acculturation architecturale n'apparaître qu'au milieu du Ier siècle. L'appellation de « non villa landscapes » souvent retenue pour définir certaines régions d'apparence éloignée de la culture architecturale romaine demanderait une analyse plus fine. La romanité d'une construction rurale n'est pas à mon sens seulement une affaire de briques et de pavement mosaïqué. Et l'on peut reconnaître des établissements périrhénans notamment, de tradition indigène, qui se développent et s'étendent au fil de

leur enrichissement pour présenter *in fine* un niveau de confort très romanisé, généralement au IIe siècle, en matériaux légers, mais sans portiques ni hypocauste. Des pratiques traditionnelles indigènes peuvent s'allier à une volonté d'assimilation des standards culturels de la romanité. Pour l'Empire tardif, la mise au point de Michel Kasprzyk est remarquable, montrant la variabilité de situations, des somptueuses villas trévires aux petits établissements en matériaux légers qui succèdent aux villas détruites. Que de nuances aussi et de variabilités décelées dans le temps et l'espace au niveau de l'appréciation des systèmes agro-pastoraux sous la plume de deux grands spécialistes des paléosciences, Sébastien Lepetz et Véronique Matterne. Les blés nus et les céréales panifiables connaissent un large développement à partir de la conquête, lié à une nouvelle culture alimentaire et à la commercialisation. L'épeautre est très présent dans le Nord-Est. La part des bovidés, à proportion égale avec les ovi-caprins et les suidés à l'Âge du Fer, augmente dès La Tène finale. Le poids en viande est important pour répondre commercialement aux nouveaux besoins de la clientèle urbaine et militaire. Le savoir-faire zootechnique des éleveurs gaulois est incontestable et reconnu dès avant la conquête. Mais comme le souligne très pertinemment Sébastien Lepetz, produire des animaux plus grands et plus lourds implique en amont toute une chaîne de production agraire et alimentaire et en aval un marché dynamique et structuré. C'est peut-être parce que ces conditions ne sont plus réunies à la fin de l'Empire que les tailles diminuent, et non pour des raisons de perte de savoir-faire. On pourrait ajouter qu'une commercialisation connectée s'appuie sur un transport efficace, dont le support routier classique est l'attelage de bœufs solides et musclés. Si le marché est déstructuré et limité dans l'espace, la production de puissants animaux de traction s'impose moins. Autre élément intéressant, la grande diversité des productions alimentaires, artisanales voire industrielles pour répondre à de multiples besoins nouveaux et à une clientèle exigeante. L'économie des campagnes au moins durant tout le Principat y répond avec un dynamisme remarquable qui génère un enrichissement considérable. La diversification est aussi la clef de compréhension du parcellaire, entre les pratiques indigènes et les cadastrations imposées, voire même les centuriations toujours très discutées et difficiles à établir dans des régions sans colonies. Mais la structure foncière reste largement inaccessible, Michel Reddé en est bien conscient. Qui détient la propriété du sol et qui l'exploite, selon quelles modalités ? Quelle est la place du bail à ferme, de la gestion différée, de la préposition ? La question n'est pas purement théorique puisqu'elle implique le fonctionnement de l'exploitation et sa définition, unitaire et autonome, ou en connexion. Que signifie, dès lors, une « petite » exploitation dont on a tendance à faire la norme ? Dans ses conclusions, Michel Reddé souligne le caractère exceptionnel du Nord-Est dans l'économie rurale de la Gaule et des provinces occidentales. Il y a longtemps que l'axe Saône-Moselle-Rhin apparaît comme un moteur économique d'une remarquable vitalité durant au moins trois siècles. Mais il s'agit de bien plus qu'un « axe » qui unit la Méditerranée aux régions du Nord : la région est riche de la Seine au Rhin. Les campagnes produisent de tout et pas seulement sur le plan alimentaire et se sont adaptées, avec souplesse et sens de l'innovation et de l'investissement productif, non seulement aux besoins régionaux en constant développement, mais à la dynamique économique générale de l'Empire. Ces deux impressionnants volumes,

auxquels on ajoutera les derniers colloques AGER, nous livrent une masse documentaire souvent inédite et de premier choix qui renouvelle sur bien des points notre connaissance des campagnes dans les provinces occidentales de l'Empire romain.

Georges RAEPSAET

David B. HOLLANDER, *Farmers and Agriculture in the Roman Economy*. Londres – New-York, Routledge, 2019. 1 vol. 16 x 24 cm, IX-131 p. Prix : 115 £. ISBN 978-1-138-09988-3.

À cent lieues des grandes approches macro-économistes qui tiennent souvent plus d'actes de foi idéologiques que de l'observation des faits, voici un petit ouvrage original qui se pose des questions d'apparence simple mais décisives sur la relation entre l'agriculteur et le marché, en Italie à la fin de la République et au début de l'Empire. Ce qui met au centre du questionnement le concept d'autarcie auquel l'auteur fait un sort bien approprié. L'auto-suffisance comme programme de vie sur le domaine rural tient plus du projet moral et du topos littéraire que de la vie réelle même si, dans toutes les agricultures traditionnelles du monde d'hier et d'aujourd'hui, on s'attache à produire sur le domaine de quoi nourrir la maisonnée ou plus si le domaine est vaste, riche et comprend des unités artisanales. Car l'autarcie, comme le rappelle très justement David Hollander, est de toute façon affaire de riches. Pour le petit paysan, c'est-à-dire la majorité des agriculteurs, si l'on casse sa houe ou sa *mola manuaria*, il faut bien en acheter une nouvelle sur le marché. Je rappelle pour mémoire que le soi-disant idéal autarcique a fait les choux gras des primitivistes : le juste ce qu'il faut pour cultiver son *otium*, l'absence de tout investissement productif, l'inexistence des moyens de transport, une main-d'œuvre servile calculée au plus juste et une indépendance maximale de tout projet mercantile. Ce qui me semble trouver dans notre société une correspondance originale dans le « tout faire et produire » à la maison ou le plus près possible de celle-ci, en cultivant ses légumes sur sa terrasse et en élevant ses poissons dans la baignoire, en évitant le marché sauf s'il est bio et de proximité. Cette petite note d'humeur passée, je confirme la justesse de l'approche réaliste de l'auteur qui tient aussi des « behavioral economics ». Les besoins sont nombreux même dans une vie simple et l'élémentaire n'est souvent disponible que sur le marché, ce qui implique une relation structurelle et naturelle entre le paysan et le marché. Il faut dès lors vendre ce que l'on a de trop pour pouvoir acheter ce dont on a besoin. Ce qui pose la question des surplus de production que l'on peut commercialiser une fois assurée la survie de la famille et la part de semences et graines réservée pour la saison suivante. Outre l'échange mutuel de services dans l'entourage, le voisinage ou le village qui permet de s'approvisionner sans devoir débourser, le traditionnel don contre-don, et le bénéfice de la vente de marché, le paysan peut aussi monnayer ses prestations extérieures. Louer ses bras, son savoir-faire ou ses bœufs permet de s'assurer des rentrées bien utiles en espèces sonnantes et trébuchantes. Sous l'appellation de paysan se cachent des réalités diverses. Entre le tenancier servile ou libre sur une petite parcelle et le *vilicus* gestionnaire d'un vaste *latifundium*, les façons de vivre et les rapports au marché relèvent de structures de fonctionnement très différentes que l'auteur analyse avec pertinence et un souci constant de contextualisation historique dans cette période qui voit la terre devenir

un enjeu politique décisif. Toute agriculture s'intègre à un réseau, peu ou prou. C'est même une condition de survie, qu'il s'agisse des « elite farmers, moderately wealthy farmers, smallholders ou landless farmers », les plus dépendants du marché étant les « smallholders », la catégorie la plus nombreuse, « simply by virtue of having much less access to land and labor ». Étant donné la fiabilité aléatoire des sources écrites et les progrès encore mal assurés de l'archéologie agraire, on discutera sans doute certaines positions de l'auteur. Les variantes de situations se plient mal à la volonté de catégorisation. Mais David Hollander a le mérite de proposer sur un sujet finalement peu abordé une vision intéressante. Les historiens économistes devront en tenir compte.

Georges RAEPSAET

Beate WAGNER-HASEL & Marie-Louise B. NOSCH (Ed.), *Gaben, Waren und Tribute. Stoffkreisläufe und antike Textilökonomie. Akten eines Symposiums (9./10. Juni 2016 in Hanover).* Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2019. 1 vol. relié, 18 x 24,5 cm, 485 p., ill. n/b & coul. Prix : 76 €. ISBN 978-3-515-12257-3.

Une anecdote amusante introduit l'ouvrage, le cheminement d'un t-shirt en coton dont la matière première est cultivée au Texas. S'ensuit un long voyage, mondialisation oblige, sur trois continents, pour le tissage, la mise en forme, l'impression du décor, pour revenir vers le Texas où le produit fini entre dans le circuit du grand commerce et repart vers les quatre coins du globe. Le monde antique n'est sans doute pas aussi sophistiqué en matière d'économie des textiles, mais on commence à se rendre compte, depuis quelques années déjà, qu'à part la tunique du paysan d'Ombrie ou le manteau à capuchon des Gaulois, le monde de la production des textiles, depuis l'époque mycénienne, est vaste, éclaté, élaboré et constitue un des volets les plus complexes de l'économie antique. Le matériau est périssable, c'est son gros défaut et la raison pour laquelle les vêtements et tissus ont été quelque peu oubliés par la recherche, mais les prouesses actuelles des techniciens de la conservation-restauration ont renouvelé complètement notre connaissance. Quelques lambeaux de tissus brûlés retrouvés dans une tombe ou sur un bûcher peuvent suffire pour reconnaître fibres, technique de tissage voire décors et même coloris. Les tissus coptes, depuis longtemps déjà, les textiles palmyréniens plus récemment, ont amené les chercheurs à rouvrir un dossier qu'on pouvait soupçonner d'importance et d'un intérêt multiple, qui part d'une production techniquement diversifiée et géographiquement dispersée à un produit fini de grand luxe, au terme d'une chaîne opératoire parcellisée par une division extrême du travail, et où interviennent les ateliers de tissage, de foulage, de broderie, de décoration. Quant à l'aspect économique et commercial, il est représentatif, plus encore que les autres secteurs, de toutes les facettes de l'économie, du petit marché local au long cheminement eurasiatique pour les soieries les plus fines. Le vêtement de prix, l'étoffe de haute qualité ont acquis dans les sociétés anciennes, au-delà de leur valeur monétaire, un poids social et culturel, constitue une marque de pouvoir, un indice de richesse et de représentation. Butin, trésor, impôt, échange, don, offrande, évergésie, trousseau de mariée ou part d'héritage sont concernés et ce sont ces aspects-là que privilégient les auteurs du volume, faisant appel à toutes les ressources méthodologiques disponibles, de la mycénologie à l'archéologie, sans oublier les textes, plus nombreux qu'on ne

l'imagine, et l'iconographie. Les somptueux vêtements d'Achille et Ajax sur la célèbre amphore d'Exékias conservée au Vatican sont dans toutes les mémoires. La première partie du recueil rassemble des études qui touchent au don, à l'offrande, au cadeau, à la contribution, aussi à l'organisation du secteur textile par le pouvoir, que l'on peut approcher par exemple par les tablettes en linéaire B pour l'économie palatiale mycénienne. La cité grecque, la cour des Achéménides, la caisse de l'empereur à Rome sont concernés, mais aussi les dieux et leurs effigies honorés et ornés par des offrandes de vêtements. Les aspects économiques, la production et le marché, la circulation des biens sont évoqués, pour Athènes à travers le destin du butin des Perses, aussi pour l'Égypte, l'approvisionnement de l'armée romaine et le trafic au long cours de la soie à Palmyre. Le vêtement fait partie de l'apparat privé, du donner à voir, mais aussi des fêtes civiques, des rituels et des rites de passage où la symbolique du tissu est liée autant aux personnes qu'aux dieux. La décoration, les motifs, l'ornementation des tissus s'inscrivent aussi dans un contexte plus large où les transferts d'images et de symboles passent d'un support à un autre. La question est alors de comprendre d'où vient la composition première et comment elle est adaptée à son nouveau support. À Palmyre, il est assez surprenant de voir les modèles créés pour les textiles passer dans la décoration architectonique. Une démonstration de plus, particulièrement enrichissante, de la présence décisive du textile dans tous les secteurs de la société antique.

Georges RAEPSAET

Marie-Adeline LE GUENNEC, *Aubergistes et clients. L'accueil mercantile dans l'Occident romain (III^e siècle av. J.-C. – IV^e siècle ap. J.-C.).* Rome, EFR, 2019. 1 vol. 16 x 24 cm, 593 p., 44 fig., 11 pl., tableaux. (BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME, 381). Prix : 49 €. ISBN 978-2-728313426.

Le monde romain des auberges, restaurants et débits de boisson a mauvaise réputation. Il était donc intéressant d'approfondir le sujet afin de déterminer quelle était son importance réelle dans la vie économique et sociale, alors que la littérature et en particulier les élites, le dépréciaient, par rapport aux échanges d'*hospitium* gratuit dont les catégories supérieures de voyageurs bénéficiaient grâce à leur statut et leur richesse. C'est pourquoi M.-A. Le Guennec a choisi de définir son propos par les termes un peu inhabituels d'accueil mercantile. C'est, en effet, exclusivement à ce secteur commercial qu'est consacré l'ouvrage et non à toutes les formes privées ou publiques de logement temporaire, liées à l'*amicitia* ou aux organisations officielles destinées aux déplacements également officiels. Le volume est très riche, très approfondi et les lecteurs qui y trouveront du grain à moudre se recruteront aussi bien chez les philologues que chez les juristes ou les épigraphistes, par exemple. En outre l'auteure s'est intéressée aux aspects archéologiques des locaux avec des critères très stricts, ce qui surprendra peut-être un peu ceux qui ne retrouveront pas sélectionnés des sites habituellement reconnus comme des auberges ou des relais. Après une introduction assez fournie qui expose les bornes chronologiques retenues incluant largement les auteurs chrétiens et les principes méthodologiques de l'étude, M.-A. Le Guennec entame l'ouvrage avec un essai de définition de l'activité commerciale du *caupo*, d'après Gaius notamment, pour constater précisément un manque de définitions normatives qui demandera un examen large de

vue architectural, architectonique et urbanistique qu'adopte Jean-Pascal Fourdrin pour mesurer la construction et l'évolution des enceintes, qui témoignent de savoir-faire intéressants avec des adaptations militaires imposées par les circonstances. La solidité en est prouvée par la conservation parfois intacte à travers le Moyen Âge, voire jusqu'à aujourd'hui. Jasmine Boudeau, auteur d'une thèse récente et remarquée sur la réorganisation spatiale des villes remparées, examine le problème de la ville hors-les-murs, déstructurée sans doute, mais active et peuplée, sorte d'hinterland entre *castrum* et campagne, tandis que Michèle Gaillard s'attache à la topographie des édifices chrétiens, cathédrales, basiliques et monastères dans le nouvel espace urbain. Entre Lyon et Metz, nombre d'agglomérations, souvent secondaires, sont munies d'une enceinte, plutôt aménagements répondant à des besoins propres à l'Empire tardif sur un axe majeur de la circulation en Gaule, qu'équipement urbain. Une dizaine de monographies de sites sont associées aux bilans généraux. Très documentées par des travaux récents, elles apportent nombre d'informations inédites sur des villes importantes, souvent capitales de cités. Amiens, sans vestiges visibles, est désormais dotée d'une enceinte circonscrite par une trentaine de points d'observations pour une surface d'environ 20 ha. Son amphithéâtre bien connu en forme un véritable bastion à l'angle sud-ouest. Chronologie, organisation et fonction des fortifications tardo-antiques d'*Augusta Raurica* nous entraînent au cœur des réorganisations successives du limes rhénan jusqu'à Valentinien I^er^. À Bavay, ce sont deux enceintes consécutives, bien conservées, qui réduisent l'espace urbain de l'ancien chef-lieu de la cité des Nerviens à une fortification de quatre hectares où se concentre l'occupation jusqu'au début du V^e^ siècle. À Beauvais, des tronçons du *castrum* sont conservés. La datation est discutée, peut-être au plus tôt vers 310. À Famars, l'imposante agglomération de *Fanum Martis* est démantelée au IV^e^ siècle pour construire un *castellum* dont le rôle militaire se maintient au siècle suivant. La monumentale et spectaculaire enceinte antique du Mans a été édifiée vers 280 de n.è. Des aménagements importants ont été reconnus récemment devant la courtine, participant peut-être au système défensif. À Orléans, il s'agit d'un double repli de l'enceinte qui prend appui sur la trame urbaine du Haut-Empire. C'est un travail complexe autant dans les archives que sur le terrain qui permet aujourd'hui de reconnaître à Reims la muraille édifiée dans le 2^e^ quart du IV^e^ siècle, y compris dans ses aménagements i*ntra-* et *extra-muros*, large fossé à l'extérieur et chemin de ronde à l'intérieur. Les fouilles récentes ont montré la complexité de l'occupation urbaine et péri-urbaine, comme à Rennes. À Senlis, nous retrouvons la problématique monumentale et patrimoniale évoquée pour Le Mans, deux ouvrages de conservation exceptionnelle. Le passage vers le Moyen Âge est illustré de manière significative à travers le destin original de Tournai, agglomération mineure sous le Haut Empire dont le caractère urbain se renforce au IV^e^ siècle, qui devient séjour de princes francs et siège d'évêché. Georges RAEPSAET

Gilbert WIPLINGER, *Der Degirmendere Aquädukt von Ephesos*. Louvain, Peeters – Bonn, Frontinus-Gesellschaft, 2019. 2 vol. 21 x 27,5 cm. vol. I : XV-348 p., 331 + 13 ill. + 1 CD ; vol. II : IX-XI-355-686 p., nombr. ill. (BABESCH. Suppl. 36 ; SCHRIFTENREIHE DER FRONTINUS-GESELLSCHAFT. Suppl. 5). Prix : 172 €. ISBN 978-90-429-3895-3.

L'aqueduc de Degirmendere constitue, avec ses 36,5 km de longueur, le plus important des six ouvrages d'approvisionnement d'eau d'Éphèse, la capitale de la Province d'Asie. Outre l'aqueduc de Degirmendere, l'aqueduc d'Aristion, ceux de Sirince, de Lysimaque et de Sultznyie, l'*aqua Throessistica*, assurent une arrivée d'eau constante et abondante pour couvrir tous les usages hygiéniques, balnéaires, thermaux, hydrauliques et économiques de la deuxième ville de l'Empire romain. L'Institut archéologique autrichien est à l'œuvre à Éphèse depuis plus d'un siècle et l'intérêt pour les amenées d'eau y est lié aux premières investigations portant sur les thermes monumentaux, notamment les thermes du port. Les recherches de Philipp Forchheimer n'apparaissent que plus tardivement dans les publications, dans l'Entre-deux-guerres. Aujourd'hui, le secteur de la gestion de l'eau par les Romains est devenu une discipline à part entière qui réunit régulièrement les chercheurs d'horizons multiples, archéologues, géologues, hydrauliciens, architectes, ingénieurs du génie civil, notamment à l'initiative et avec le soutien de la Frontinus-Gesellschaft qui publie régulièrement les résultats de leurs travaux. Altéré par de multiples interventions modernes, menacé par le développement rural, urbain et touristique à proximité immédiate de Kuşadası, l'aqueduc de Degirmendere demandait une étude scientifique approfondie avant une mise en valeur culturelle attendue. C'est sous la direction de Gilbert Wiplinger, entouré d'une imposante équipe pluridisciplinaire, que les recherches se sont déroulées de 2001 à 2016. Rarement, à ma connaissance, étude d'aqueduc ne fut poussée aussi loin. Le premier volume, près de 350 pages, est accompagné de près de 350 plans, levés, coupes, tableaux, graphiques, photographies, couvre, en trois zones et vingt-cinq études ponctuelles, les tronçons en élévation et sections, les vingt-quatre ponts, les siphons et aménagements techniques, ouvrages de captation de sources, château d'eau et circuits de distributions. Des équipes spécialisées se sont chargées des quatre tunnels. Le tracé peut être suivi presque mètre par mètre, sur des plans à grande échelle, jusqu'à 15 m par cm, et sur fond de carte hypsométrique. Un travail de longue haleine, d'une précision extrême, et documenté aux normes les plus exigeantes de l'archéologie actuelle. L'ouvrage d'art a subi au fil du temps de lourdes dégradations dues à des secousses sismiques dont les effets n'ont eu qu'un effet positif, aider à la chronologie de l'édifice, dont le premier état date de l'époque d'Hadrien, où le canal de 70 x 50 cm charriait 12 000 m^3 au niveau de la zone II. Le nouvel aqueduc, reconstruit à l'époque antonine, est plus imposant encore pour répondre aux besoins d'une mégapole en plein développement. Un canal de 85 x 230 cm de section réunissant de nouveaux captages conduisait 50 000 m^3 vers la ville. La deuxième partie, en un volume d'égale importance, synthétise les résultats du travail de terrain. Sont abordés les techniques de la construction, matériaux, appareils, liants, structure ; l'architecture et les procédés de l'architectonique, les réparations ; les dépôts carbonatés ; la dynamique des fluides ; les documents datant dont la lettre d'Antonin le Pieux ; le contexte hydraulique ; l'histoire de l'aqueduc à travers les siècles, avec récupération en moulins et carrières. Une telle prise en charge archéologique pour des vestiges « "techniques » est exceptionnelle. Puisse-t-elle servir de modèle pour d'autres ouvrages de même nature et quelque peu oubliés. Mais un tel investissement n'est pas à la portée de nombreuses institutions en charge du patrimoine.

Georges RAEPSAET

Dubois examine ensuite le passage d'Apulée où Psyché arrive dans le palais de Cupidon (*Métamorphoses*, 5. 2. 3 – 4. 5) et Bruno Bureau étudie l'intertextualité d'un passage du *Rapt de Proserpine* de Claudien (3. 146-169). Pour terminer ce recueil, Émilie Séris montre toute l'actualité d'un passage de l'humaniste Bartolomeo Fonzio défendant la poésie (*De poetice*, 1. 10-12). Cet ouvrage présente l'intérêt d'offrir à la fois une vue d'ensemble de la latinité et un important panel de méthodes philologiques permettant d'étudier les textes en profondeur. Dans un style accessible, il montre que les classiques peuvent encore nous toucher aujourd'hui et nous aider à mieux nous connaître en tant qu'êtres humains. Arnaud AMILIEN

Maria Angeles ALONSO ALONSO, *Los médicos en las inscripciones latinas de Italia (siglos II a.C. – III d.C.). Aspectos sociales y profesionales*. Santander, Ediciones Universidad Cantabria, 2018. 1 vol., 17 x 23,5 cm, 325 p., 24 fig. (HERI, 6). Prix : 25 €. ISBN 978-84-8102-864-5.

La pratique de la médecine à l'époque romaine bénéficie de nombreuses sources, écrites et archéologiques. Le propos de M.A. Alonso Alonso n'est pas de s'attacher aux grands traités décrivant la science de l'époque, ni aux multiples instruments mis au jour dans les fouilles, mais aux praticiens, attestés par l'épigraphie à Rome et en Italie. L'ouvrage vient donc compléter, avec des développements parfois plus approfondis, celui que B. Rémy et P. Faure ont publié en 2010 aux Éditions Ausonius de Bordeaux, *Les médecins dans l'Occident romain, Péninsule ibérique, Bretagne, Gaules, Germanies*. Les deux volumes ont en commun un catalogue des inscriptions concernées, celui des provinces occidentales étant nettement plus étoffé, avec des illustrations, des traductions et des commentaires, le répertoire italien étant limité au texte sans traduction et à sa bibliographie, ce qui limite les possibilités d'accès à un public large. L'ouvrage de M.A. Alonso Alonso s'ouvre sur un exposé général sur la fonction de *medicus* dans le monde romain, partant de la notion de *pater familias,* thérapeute de sa famille, au médecin spécialisé d'origine grecque ou formé dans les écoles de médecine du monde grec. Le premier médecin connu dans cet espace italien date de la fin du IIe s. a.C., c'est un esclave originaire d'Asie Mineure, affranchi ensuite, ayant bénéficié d'une belle épitaphe (*CIL* X 388 ; cf. p. 37-42). Il témoigne explicitement du processus de diffusion de la médecine grecque dans la péninsule dont font également état d'autres sources littéraires. Examinant notamment l'onomastique des médecins connus, l'auteur constate une prédominance des *cognomina* grecs, dont l'explicitation par le caractère fréquent du statut d'affranchi ne suffit pas. L'étude, en effet, hors d'Italie, d'exemples narbonnais montre des choix onomastiques liés à la dénomination prestigieuse de certains médecins « historiques ». La fréquence des noms grecs reflète assurément la réputation brillante de la médecine grecque en Occident. Après avoir constaté un statut social défini comme hétérogène (citoyens romains mais aussi pérégrins étrangers d'origine orientale, éventuellement naturalisés, esclaves souvent affranchis) avec une forte présence de *liberti*, l'auteur s'intéresse aussi au contexte familial des médecins et à ses dévotions qu'on constate souvent professionnelles, liées à des cultes « guérisseurs », mais non exclusivement. Leur intégration dans la cité est limitée par leur statut, la situation est identique dans les provinces, mais elle se manifeste toutefois par un

accès assez fréquent à la fonction de sévir augustal qui offre aux affranchis riches une visibilité recherchée et une possibilité d'évergétisme. Le second chapitre examine la *medica professio* avec ses spécialisations, en particulier celles attestées à Rome et en Italie, *chirurgus, ocularius, clinicus, auricularius* ..., puis se consacre à la place des femmes dans la médecine romaine, *medicae, obstetrices* et *iatromeae*. L'auteur cherche ainsi à voir si ces dénominations sont plus ou moins identiques, la fonction de sage-femme étant majoritaire. Elle est aussi la plus fréquente à être exercée par des esclaves faisant partie de la domesticité des grandes maisons. On peut toutefois penser, dans certains cas, que les *medicae* avaient des compétences et des pratiques plus larges et plus générales que cela. On peut ainsi s'interroger sur les fonctions de Iulia Sophia, à Capri, dans la villa de Tibère dont elle était l'affranchie d'un affranchi (*AE* 1972, 83), ou de Scantia Redempta, élève en médecine, décédée avant d'avoir pu exercer (*CIL* X 3980). Enfin sont envisagés les métiers auxiliaires, au *valetudinarium* par exemple. Le chapitre suivant s'intéresse aux contextes de travail des médecins : maison impériale, administration, armée, médecins publics de Rome et médecins privés notamment dans le cadre des grandes familles. Il est évident que la documentation de Rome autorise des développements et des approfondissements que les provinces ne permettent pas. On peut ainsi suivre les médecins de l'empereur, ou les praticiens découverts dans les grands *columbaria*. Et recomposer, par exemple, des équipes médicales comme c'est le cas pour les *Sallustii* (*CIL* VI 8174, 8192, 8207, 8174). Au total, un ouvrage riche qui apporte des informations assez complètes sur la médecine romaine dans ses aspects concrets, et un bilan des connaissances intéressant qui renouvelle la bibliographie du sujet, en tenant compte des spécificités de la documentation romaine. On aurait aimé lire un chapitre sur la question de la formation théorique des praticiens et des écoles de médecine, mais ce point sortait sans doute du cadre de la recherche épigraphique, quoique l'exemple narbonnais (que l'on trouvera dans le futur volume des *ILN, Narbonne*) montre des pistes qui n'ont pas été explorées. Pratiquement aussi il aurait été utile de disposer d'un index – non pas un index épigraphique qui renvoie uniquement au catalogue, mais un index du texte qui permette de retrouver, au départ d'un nom ou d'une référence, le passage où ce médecin est examiné.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Georges FABRE, *Inscriptions latines d'Aquitaine. Elusa / Turba.* Bordeaux, Ausonius, 2018. 1 vol., 22 x 30 cm, 221 p., nombr. ill. (*I.L.A.*, 10). Prix : 40 €. ISBN 978-82356132291.

La collection épigraphique des *Inscriptions latines d'Aquitaine* vient de s'enrichir de deux volumes : les Gabales et *Elusa/Turba*. Issue du grand projet CNRS des années 1980 de republication des inscriptions latines des cités françaises, sous la direction de Marcel Le Glay et de Jacques Gascou, la série d'Aquitaine est, avec celle de Narbonnaise, la seule à avoir connu un réel développement. Actuellement onze volumes sont parus et au moins deux sont en préparation, les Lémovices et les Bituriges Cubes. Le tome 10 est double. La province d'Aquitaine étant riche de nombreuses petites cités, il a paru opportun aux éditeurs de grouper deux cités voisines, celle des Élusates, dont l'administration et les cultes sont relativement bien connus (58 numéros), et celle de

salut. Il est symptomatique de relever que bien souvent le clergé se plaint auprès des pouvoirs politiques de la faible valeur des monnaies émises, provoquant *ipso facto* une baisse de leurs revenus. Les prêtres insistent dès lors pour que les aumônes soient payées en monnaies étrangères, par exemple des esterlins anglais ; en 1424 un texte interdit même aux femmes d'utiliser des monnaies de cuivre n'ayant plus cours, montrant la fréquence du phénomène. On aurait pu penser que la Réforme aurait mis un terme à ces pratiques. Il n'en est rien : en Finlande, la plupart des 13.500 monnaies trouvées dans des églises sont des cuivres d'époque moderne, comme le montre F. Ehrnsten (p. 228-248). Les usages magiques de la monnaie se poursuivent plus tard, même si la Réforme, et plus spécifiquement le luthéranisme, tente de faire disparaître ces usages magiques. De nouvelles pratiques se font alors jour. En Finlande, par exemple, et dans d'autres zones périphériques, les croyances aux puissances surnaturelles sont encore fort vivaces jusqu'au XX^e^ s. Elles ne dérivent pas toutes de la théologie chrétienne, mais plus prosaïquement de l'interaction entre différentes formes de perception du monde. On parle alors de « religion vernaculaire ». Dans la vie quotidienne, les monnaies peuvent avoir un pouvoir magique, parfois lié au métal (le plomb est souvent considéré comme maléfique). En outre, la présence sur la monnaie de l'image du souverain est considérée comme un élément protecteur, le prince étant thaumaturge de droit divin. En Écosse, les monnaies de la reine Victoria (1837-1901) étaient considérées comme une panacée universelle parce qu'elles portaient l'image de la reine. Dès lors, les monnaies peuvent être chargées de divers pouvoirs magiques et servir de substituts : c'est l'hypothèse retenue pour les monnaies données aux morts, censées les protéger des puissances maléfiques. C'est également le cas pour les monnaies déposées lors de la quête : les monnaies « offertes » ont perdu leur signification d'outil économique. La monnaie donnée n'est dès lors plus un moyen de paiement basé sur sa valeur libératoire, mais comme un intermédiaire métallique – monnaie obsolète ou simple bouton, mais de métal – chargé de manière occulte lorsqu'on demande aux forces naturelles ou à des saints « spécialisés » la santé ou une bonne récolte. Jean-Marc DOYEN

Aldo BORLENGHI, Clément CHILLET, Virginie HOLLARD, Liliane LOPEZ-RABATEL & Jean-Charles MORETTI (Dir.), *Voter en Grèce, à Rome et en Gaule. Pratiques, lieux et finalités*. Lyon, MOM Éditions, 2019. 1 vol. 20,5 x 29,5 cm, 526 p., ill. (HISTOIRE ET ÉPIGRAPHIE, 1). Prix : 50 €. ISBN 978-2-35668-062-4.

S'il est une pratique caractéristique des démocraties, c'est bien le recours au vote pour prendre des décisions de nature collective, comme par exemple l'organisation d'élections. Et, quoique certains en pensent, un nombre non négligeable de contextes publics de l'Antiquité y recouraient. Faut-il parler de « rite » auquel elle confère toutefois une « coloration démocratique », comme le propose Virginie Hollard à propos du vote dans la Rome des débuts de l'Empire, avec un retour sur les pratiques républicaines (*Le rituel du vote*, Paris, 2010) ? Le sujet intéresse grand monde et divise les chercheurs comme on le verra. Le présent volume n'est pas une synthèse : c'est la collection de contributions présentées lors de réunions scientifiques tenues à Lyon de 2012 à 2014 autour de l'acte de vote dans l'Antiquité. Un délai certain marque une publication en

2019, en matière de bibliographie notamment. – La première partie du volume est consacrée à la Grèce avec une place centrale dédiée à Athènes. On rappellera d'abord que le vote n'y était pas – et de loin – la seule ni la principale méthode de désignation des magistrats : le tirage au sort, considéré comme plus démocratique que l'élection, constituait la méthode de choix des archontes et de la plupart des magistrats, exception faite de fonctions qui requéraient une plus grande spécialisation technique comme les stratèges ou les trésoriers par exemple. Toutefois le vote était omniprésent pour les décisions de l'Assemblée et dans les tribunaux. L'article de L. Lopez-Rabatel porte ainsi sur toutes les formes que peut prendre la procédure de vote en Grèce classique et quels équipements elle requiert. On passe ainsi en revue le vote « par la voix », par les rassemblements, à main levée, avec des cailloux, les différentes formes de vote écrit (sur *ostraka*, sur tablettes etc.) et le vote par jetons publics (les *psephoi demosiai*), ainsi que leurs contextes d'organisation et d'emploi, leur chronologie et leur répartition dans le monde grec. Sous le titre « ni anarchie ni despotisme » emprunté aux Euménides d'Eschyle, M. Piérart envisage ensuite les élections du Conseil dans la cité des Lois de Platon, les bouleutes et les prytanes étant recrutés sur la base de quatre classes censitaires, censées refléter une égalité géométrique entre les citoyens et ainsi assurer le bon fonctionnement de la constitution. On se trouve donc dans une situation de théorie philosophique et politique. Un autre apport littéraire est cherché par Chr. Mauduit qui voit chez les Tragiques un exemple de la pratique du vote, en particulier dans les *Suppliantes* et les *Euménides* d'Eschyle et l'*Oreste* d'Euripide où le sort du héros dépend d'un vote divin dont la procédure et le lexique sont décrits en détails. La tragédie procure donc une des plus anciennes attestations de cette situation et de ses modalités, auxquelles le poète invite à réfléchir, réflexion politique au-delà du mythe. Ensuite E. Lippoldis s'intéresse à l'Agora d'Athènes et recherche les lieux des opérations de vote selon les époques. Il s'attache en particulier au *perischoinisma* dont les fouilles récentes ont amélioré la connaissance, en bordure du Céramique, lieu du vote de l'ostracisme. Enfin J.-Ch. Moretti propose une synthèse des connaissances sur la Pnyx, lieu de vote par excellence, dans ses différentes phases chronologiques. – La seconde partie de l'ouvrage porte sur Rome. Et d'abord une rubrique consacrée aux procédures. La première contribution, de D. Hiebel, pose immédiatement la question-clé : les élections romaines sont-elles des emblèmes de la souveraineté populaire ou des artifices politiques de l'oligarchie ? Se penchant à la fois sur le mécanisme et le déroulement des *contiones* (sujet qui a fait récemment l'objet d'un ouvrage du même auteur : *Rôle institutionnel et politique de la* contio *sous la République romaine*, Paris, 2009), l'auteur relève par exemple la relative rareté des *contiones* en période électorale, ce qui n'est guère propice à la présentation démocratique des candidats. La description des différentes phases de l'information et du conditionnement des électeurs conduit *in fine* à une vision qui correspond davantage à la seconde branche de l'interrogation, dans la foulée des travaux de K.J. Hölkeskamp. Le courant actuel de la recherche historique développe davantage les éléments qui parlent contre toute idée de démocratie à Rome, et se positionne en faveur d'un travestissement de la démocratie et de la souveraineté populaire dans un esprit oligarchique. Le seul point sur lequel on pourrait, selon cette doctrine, trouver trace de souveraineté populaire serait à chercher dans le cadre de la procédure judiciaire. Ailleurs, toutes les opérations visaient à obtenir le consensus du peuple (et non son avis) autour de décisions prises par l'aristocratie. Ce n'est pas le lieu

d'en découdre avec une idéologie qu'à l'instar de Fergus Millar et T.P. Wiseman, par exemple, nous ne partageons pas. De Rome capitale, on passe aux cités provinciales. X. Dupuis s'intéresse aux curies électorales à la lumière du nouveau fragment de la loi d'Urso. Il étudie l'ensemble de documents qui illustrent cette institution dans les provinces et en conclut que le pouvoir romain cherchait à améliorer le fonctionnement des élections locales en réduisant le nombre de curies entre lesquelles étaient répartis les citoyens lors des comices, entre le début du Principat et l'époque flavienne, de manière à réduire aussi les risques d'influences et de corruption. Nous avons rappelé plus haut l'importance du tirage au sort dans le monde grec. Cet usage était aussi présent dans le monde romain, par exemple pour répartir les provinces des promagistrats au Sénat. C'est à la pratique dans le contexte des cités occidentales que s'intéresse Fr. Hurlet, à la lumière des lois d'Urso et municipales espagnoles. Il apparaît que c'est dans deux circonstances que les cités recouraient au tirage au sort : la désignation des magistrats et celle des ambassadeurs (*legati*) ou des *recuperatores* (jurés). Si les élections proprement dites relevaient de comices, d'autres éléments de procédure se fondaient sur une *sortitio*, comme par exemple celle de la curie dans laquelle allaient voter les *incolae*. Et contrairement à ce que l'on pourrait penser, la pratique était aristocratique car, soit elle limitait à une seule voix le choix des résidents, soit elle ne permettait de départager que des personnes en nombre limité. L'auteur n'a pas envisagé l'usage que pouvaient faire les collèges de cette *sortitio* en imitation des comportements de l'élite. L'étude est théorique et juridique, elle n'envisage pas d'exemples concrets de ces urnes. On en citera toutefois deux, voire trois. Celle de Narbonne, dénommée *urna potestatis*, installée dans un édicule monumentalisé, pourrait être précisément l'*urna versatilis* qui servait à la désignation des magistrats, des jurés et des légats (*CIL* XII 4341 = *ILN Narbonne*, 36). Une autre *urna cum sortibus* provenant de Martigny, chef-lieu des *Vallenses*, dédiée sans doute au génie des habitants de la cité, pourrait avoir eu des fonctions officielles comparables (*AE*, 2001, 1307). Peut-être faut-il y ajouter celle dont la mention vient d'être découverte à Vienne d'une formulation légèrement différente (F. Bérard et T. Silvino, dans F. Bérard et M. Poux [dir.], *Lugdunum et ses campagnes*, Drémil Lafage, 2018, p. 225-232). Trois autres *urnae* sont également apparues dans la documentation épigraphique des Gaules et Germanies mais hors chef-lieu (*CIL* XIII 5923 = *AE*, 2014, 639 ; *AE*, 2005, 651 ; *AE*, 2007, 1044) : il semble qu'elles étaient plutôt destinées à un usage oraculaire ou collégial (?). Dans une perspective plus générale et un peu marginale, M. Tarpin envisage ensuite les diverses déclarations et autres enregistrements et archivages que le citoyen romain devait assurer et les contrôles auxquels il était soumis, mettant en évidence une bureaucratie importante. L'exposé porte notamment sur l'estimation des fortunes, l'appréciation censitaire et le calcul des impôts. La rubrique suivante concerne les lieux du vote. Y. Berthelet envisage, principalement à Rome même, ainsi les *templa* auguraux « pour agir avec le peuple ou le Sénat » qui devaient être définis pour rendre rituellement possible la tenue des élections. Cette solennisation religieuse des lieux politiques manifestait le contrôle du magistrat organisateur par ses pairs et matérialisait le prestige de la détention des auspices dans une conception aristocratique du pouvoir. C'est un point de vue qui s'inscrit dans la même perspective que celle évoquée plus haut, l'interprétation des augures pouvant être différente – et davantage religieuse *stricto sensu* – dans une con-

ception moins oligarchique. Toujours à Rome, M. Humm examine les espaces comitiaux à l'époque républicaine, d'une part le *Comitium* du *forum*, d'autre part le Champ de Mars, selon les types de réunions populaires à tenir. Dans la foulée, Cl. Chillet « relit » le *comitium* comme lieu de vote à Rome : état de la question historiographique, archéologie, intervention monumentale de l'époque césaro-augustéenne, interprétation. Son hypothèse : « le *comitium* n'est pas un bâtiment mais un lieu » articulé idéologiquement et topographiquement à la curie. Second point « le *comitium* perdurera longtemps encore sous l'Empire avec des fonctions plus ou moins proches ». On passe ensuite aux installations de vote dans les villes d'Italie, et aux assemblées électorales dans l'aire du forum. Dans certaines colonies latines, on a trace d'un *comitium* mais d'autres éléments apparaissent ailleurs. Un premier concerne les rangées de « puits » sur les fora de plusieurs villes, interprétés comme des espaces destinés à recevoir des arbres ou des poteaux déterminant des *saepta*, le second des lettres de bronze de Venosa dont les emplacements creusés dans des blocs de calcaire ont été mis au jour, considérés comme des indications destinées aux couloirs des dits *saepta*, tout comparé à ce que l'on sait des *Saepta* de Rome. A. Borlenghi en vient ensuite aux procédures de vote dans les cités italiennes et envisage une modification des pratiques dans les cités sur le modèle de la modification des procédures à Rome vers 150 a.C dans un *comitium* dans une première phase, dans des *saepta* ensuite. Toutefois les interprétations qui ont été avancées pour les « puits » demandent à être revues ainsi que celles d'autres aménagements qui pourraient avoir plutôt des fonctions commerciales temporaires, par exemple. Troisième rubrique, les finalités. On remonte ici très haut dans le temps. G. van Heems propose de se pencher sur le suffrage archaïque à l'époque des rois et des tyrans, à Rome et en Étrurie. Il envisage l'étymologie des termes qui désignent les plus anciennes institutions romaines *suffragium, comitia curiata* et *calata, populus, plebs, Quirites.* Il est très difficile et périlleux de suivre des interprétations portant sur les rois, les tyrans et leurs politiques dans la mesure où nos sources manquent à ce point de clarté et de fidélité historique. Revenant à la charnière de la République et de l'Empire, V. Hollard traite de la procédure de *nominatio* dans les élections des magistrats de Rome, c'est-à-dire de l'acceptation des candidatures et de l'établissement de la liste des candidats valables. Cette étape de l'organisation du vote a évolué au moment où les « autorités » de Rome, déjà avant Auguste, se sont mises à désigner nommément leurs candidats mais, à travers toute la période, le terme de *nominatio* a conservé sa cohérence sémantique. La *nominatio* reste une procédure de sélection préalable et ne doit pas être confondue avec la *designatio* finale qui est l'aboutissement du processus de *creatio*. Même si les jeux sont alors faits dès la *nominatio*, le rituel doit être observé et accompli jusqu'à la *designatio*. Suit un article très important notamment pour ceux qui s'intéressent aux institutions municipales. Th. Brignoli décrit de manière explicite et claire les termes qui désignent, dans les cités italiennes et provinciales, la plèbe et le peuple et leur implication dans le fonctionnement des organes des villes. Il rappelle que *plebs* et *populus* sont l'« essence de la cité », que le *populus* est omniprésent dans la vie municipale : c'est lui notamment qui est le propriétaire de la *pecunia publica*, de la *familia publica*, des biens publics de la ville en général, des routes du territoire, des terres etc. Ensuite l'auteur détaille les instruments de l'expression du peuple : *suffragium, consensus, postulatio* et *decretum*. C'est l'occasion de décrire les procé-

dures de vote, d'après la loi de Malaga, la complexité d'obtenir le *consensus*, les sollicitations populaires, notamment. Puis il se porte sur les lieux d'expression (en particulier les théâtres, les *campus* où l'on pourrait avoir installé des enclos de vote). Enfin l'auteur s'interroge sur la portée réelle de ces actions populaires et conclut à « un réel pouvoir d'expression sous des formes variées ». – La troisième partie traite du monde gaulois. Avec deux époques à ne pas confondre : le temps de l'indépendance et la période gallo-romaine. Que sait-on des procédures électorales en Gaule ? Les sources littéraires, César en particulier, nous décrivent maladroitement l'organisation sociale des cités gauloises libres. E. Mitsakis tente donc de reconstituer ce qui peut l'être en posant les questions méthodologiques nécessaires, mais en adoptant finalement comme principe d'accorder à César « une confiance globale ». Il tire donc des *Commentaires* une description de la société gauloise, du droit chez les Gaulois puis des procédures électorales (élections chez les Éduens), du Sénat et des différents « magistrats », du vocabulaire des assemblées populaires. On remarquera que les termes employés par César sont changeants et que l'on ne peut que difficilement reconnaître des procédures explicites et claires. Faut-il d'ailleurs unifier le propos à « la » Gaule. Il serait sans doute plus prudent, en coutumes du pouvoir comme en religion, de s'attarder sur les différences et de supposer plutôt des pratiques variées comme des cultes multiples. Fr. Perrin ensuite recherche « un corps civique en Gaule préromaine ». En fait, il propose une réflexion sur la difficulté qu'ont eue les auteurs gréco-romains de comprendre le fonctionnement des multiples monarchies et cités gauloises dans le jugement « barbare » qu'ils en avaient. Cet essai sur la société gauloise vue de la Méditerranée relève les traces de magistratures, de votes, de choix et, en fin de compte, ne rejette pas les interprétations « modernistes » de certains archéologues qui ont proposé des interprétations fondées sur les pratiques romaines. « Barbares, les Celtes le furent assurément sans que cela n'exclue une forme de modernité ». En dehors de la question du vote, il serait peut-être utile de rappeler ici, en effet, combien les « modèles méditerranéens » architecturaux ont été adoptés très tôt dans la Gaule indépendante (V. Guichard et M. Vaginay [éd.], *Les modèles italiens dans l'architecture des IIe et Ier siècles avant notre ère en Gaule et dans les régions voisines*, Bibracte, 2019). Le Titelberg, *oppidum* des Trévires, est un des sites qui ont suggéré l'installation d'enclos de vote. C. Gaeng, P. Méniel et J. Metzler reviennent sur la question de l'interprétation de l'espace public de la « ville » et maintiennent leur hypothèse de couloirs palissadés destinés à la tenue d'assemblées. Un des éléments du raisonnement consiste dans le fait que l'espace trapézoïdal de l'aire palissadée s'est maintenue à travers les siècles, toujours respectées par le *vicus* au IIe siècle de notre ère, ce qui plaide pour une fonction initiale politique plutôt que purement économique. L'ensemble de cette zone orientale de l'*oppidum* et ses aménagements successifs (*fanum*, halle couverte, monument à piliers) plaident, en effet, pour un espace communautaire destiné aux manifestations politiques et religieuses de la cité. Toujours dans le monde gaulois, les jetons. Sont-ils des jetons de vote ? Tout le petit mobilier circulaire trouvé en abondance dans les lieux de culte est susceptible d'avoir servi de témoins de vote. R. Guichon reprend la problématique, la typologie, les lieux de découverte et rappelle que le vote pouvait avoir lieu dans un sanctuaire, en Gaule comme en Grèce. On retrouve les hypothèses modernistes mais avec prudence, car l'auteur conclut que l'hypothèse n'est pas démontrable même si elle est intéressante. Vient enfin un article un peu provocateur de M. Poux. La doxa

affirme que, dans les cités de Gaule romaine, les interventions politiques du peuple que mentionnent les lois, n'ont eu, au mieux, qu'une durée éphémère et que rapidement les sénats locaux se sont appropriés la désignation des prêtres et des magistrats. En revanche, l'auteur reprend de manière assez complète les multiples indices qui montrent l'activité du peuple ou de la plèbe dans les institutions municipales et rejoint ainsi le propos de Th. Brignoli qui exposait les contenus de la loi de Malaga avec le détail du déroulement du *suffragium*. Il examine en détail les inscriptions de Lyon (colonie romaine) qui font état d'une *postulatio populi* dans la désignation des magistrats par exemple et bien d'autres inscriptions. Sa moisson est incomplète, il manque Narbonne et sa *plebs*, et des exemples italiens pourraient ajouter des éléments explicites au catalogue gallo-romain. Celui-ci en tout cas va dans le sens d'une activité politique, décisionnelle et électorale des citoyens dans le fonctionnement des cités, municipes et colonies malgré les doutes de certains chercheurs. Mais M. Poux va plus loin : il propose que des votes aient lieu aussi dans les « grands sanctuaires » du territoire, peut-être pour désigner les « magistrats » du *pagus*, que de même des élections aient lieu dans (certains) *vici* dotés de *magistri*. Je ne pense pas que ce fût le cas car il est probable que ces *magistri*-là étaient désignés au chef-lieu par les décurions et non par le peuple local, selon le principe que toute autorité émane du chef-lieu. Mais la topographie de certains sanctuaires interpelle, avec de grands couloirs, avec les *diribitoria* des Bituriges Cubes (qu'il refuse de rattacher à des thermes), et d'autres aménagements encore. Aussi peut-on suggérer, non pas des assemblées électorales, mais des assemblées de débat et de décision : le vote n'intervient pas seulement dans les élections. Les habitants des *pagi* devaient se réunir pour organiser leur vie, leur fiscalité voire leur recrutement : l'idée a déjà été émise que les grands sanctuaires, qui expriment souvent un lien avec le *pagus* local (par exemple *AE,* 2007, 980 et *AE*, 2006, 836 à Bois l'Abbé ; *CIL* XIII 2450 à Nizy-le-Comte), soient précisément les sièges des *pagi* (cf. *RBPH* 89 [2011], p. 648). Peut-être faut-il rattacher ces équipements à la fois à des manifestations politiques et à des manifestations religieuses. Un dernier type de matériel attire notre attention : les « boules » inscrites du sanctuaire de Pommern, dans l'ancien pays trévire mais en Germanie supérieure, où il serait possible de reconnaître des éléments d'un tirage au sort selon une technique de choix connue par les textes et l'épigraphie. Un indice de plus que les lieux de culte peuvent avoir des fonctions politiques. L'auteur quitte ensuite le monde gallo-romain pour remonter dans le temps et examine les sanctuaires gaulois, Titelberg, Corent notamment, comme lieux possibles d'opérations de vote. Ils constitueraient l'héritage celtique des grands sanctuaires d'époque romaine. Globalement je considère les hypothèses « modernistes » d'un vote gaulois avec prudence mais je les trouve séduisantes. Il reste à savoir qui votait (comme le demande E. Arbabe, *La politique des Gaulois*, Paris, 2017, p. 202-206) et si le détail des aménagements est correctement interprété. Une pratique électorale dès le I^er^ siècle avant notre ère, dès avant César, ne me paraît pas impossible quand on voit l'ampleur de l'impact du monde romain sur ces sociétés, que ce soit en économie (zone du denier), en architecture (cf. *supra*), en matériel de la vie quotidienne, en pratiques alimentaires. Pourquoi pas en politique ? Les tombes aristocratiques de Clémency (J. Metzler *et al*., *Clémency et les tombes de l'aristocratie en Gaule Belgique,* Luxembourg, 1991), par exemple, en pays trévire, montrent une préromanisation dès les années 80 avant notre ère. Si ces élites ont adopté un mode de vie influencé par les usages romains, pourquoi

n'auraient-elles pas introduit des modes de fonctionnement politique également évolués ? Si les élites de la jeune colonie de Trèves ont pu très tôt montrer une culture religieuse bien au fait de la théologie romaine (cf. par exemple J. Scheid, *CCG* 6 [1995], p. 231-233), pourquoi n'en aurait-il pas été de même en matière politique ? – Ce volume présente donc une richesse remarquable pour tous ceux que la vie politique du monde antique intéresse, vie politique dans sa conception même, dans son idéologie, souveraineté du peuple *vs* oligarchie. Ne nous y trompons-pas. Si nombre de chercheurs rejettent l'idée même d'une participation populaire aux élections dans les cités provinciales, ce n'est pas faute de sources. Bien des questions sont résolues avec moins d'indices que cela. Mais c'est une question de conception du monde antique où l'on récuse l'idée, même modeste, d'un soupçon de démocratie – sauf à Athènes, bien entendu. Une petite remarque technique : un index aurait grandement aidé à la consultation d'un ouvrage aussi dense. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Clément BUR, *La citoyenneté dégradée. Une histoire de l'infamie à Rome (312 av. J.-C.– 96 ap. J.-C.)*. Rome, École française de Rome, 2018. 1 vol. broché, 698 p. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 544). Prix : 40 €. ISBN 978-2-7283-1290-0.

Cet ouvrage décrit les modalités selon lesquelles les citoyens romains qui ne répondaient pas aux attentes de la communauté se voyaient stigmatisés en étant privés par un personnage officiel de leur rang social et des droits y étant attachés. L'introduction est consacrée à la signification du terme *infamia* et distingue l'infamie arbitraire, proclamée au cas par cas par un représentant de la cité, de l'infamie normative, fondée, comme son nom l'indique, sur un texte normatif. Une fois ces jalons posés, la première partie (chapitres 1 à 8) décrit la plus ancienne de ces deux formes, à savoir l'infamie arbitraire. Le premier chapitre situe ses origines dans la discipline militaire romaine : les généraux infligeaient des peines humiliantes aux soldats qui avaient donné un mauvais exemple par leur conduite, de façon à les inciter à redoubler d'efforts pour retrouver leur honneur. Ces sanctions, laissées à la liberté discrétionnaire de l'*imperator*, avaient pour pendant les dégradations infligées par les censeurs dans la vie civique. Un tel rapprochement conduit à parler de ces magistrats dans les chapitres suivants. Le chapitre 2 s'intéresse donc à la censure, retraçant les étapes de sa mise en place et décrivant ses différentes prérogatives, en insistant sur la notion de recensement qui constituait un premier jugement sur la valeur de l'individu au sein de la société. Le chapitre 3 porte quant à lui sur l'examen censorial, procédure par laquelle un citoyen était convoqué et examiné par les censeurs. Cette procédure ne visait pas tant à sanctionner une faute qu'à assigner à chacun sa place dans la hiérarchie sociale. Le chapitre 4 se focalise ensuite sur les dégradations censoriales elles-mêmes, en discutant le sens de certaines expressions obscures faisant l'objet de controverses parmi les spécialistes. Le chapitre 5, après avoir développé les notions de *mores*, *flagitium* et *probrum*, établit un catalogue des fautes pour lesquelles un citoyen pouvait faire l'objet d'une *nota censoria*. Il en ressort que, si ces fautes relevaient plus souvent de la vie publique que de la vie privée, l'utilisation des censeurs dans les luttes entre factions politiques était en fait assez rare. Après ces chapitres relatifs à la République, le

accès assez fréquent à la fonction de sévir augustal qui offre aux affranchis riches une visibilité recherchée et une possibilité d'évergétisme. Le second chapitre examine la *medica professio* avec ses spécialisations, en particulier celles attestées à Rome et en Italie, *chirurgus, ocularius, clinicus, auricularius* ..., puis se consacre à la place des femmes dans la médecine romaine, *medicae, obstetrices* et *iatromeae*. L'auteur cherche ainsi à voir si ces dénominations sont plus ou moins identiques, la fonction de sage-femme étant majoritaire. Elle est aussi la plus fréquente à être exercée par des esclaves faisant partie de la domesticité des grandes maisons. On peut toutefois penser, dans certains cas, que les *medicae* avaient des compétences et des pratiques plus larges et plus générales que cela. On peut ainsi s'interroger sur les fonctions de Iulia Sophia, à Capri, dans la villa de Tibère dont elle était l'affranchie d'un affranchi (*AE* 1972, 83), ou de Scantia Redempta, élève en médecine, décédée avant d'avoir pu exercer (*CIL* X 3980). Enfin sont envisagés les métiers auxiliaires, au *valetudinarium* par exemple. Le chapitre suivant s'intéresse aux contextes de travail des médecins : maison impériale, administration, armée, médecins publics de Rome et médecins privés notamment dans le cadre des grandes familles. Il est évident que la documentation de Rome autorise des développements et des approfondissements que les provinces ne permettent pas. On peut ainsi suivre les médecins de l'empereur, ou les praticiens découverts dans les grands *columbaria*. Et recomposer, par exemple, des équipes médicales comme c'est le cas pour les *Sallustii* (*CIL* VI 8174, 8192, 8207, 8174). Au total, un ouvrage riche qui apporte des informations assez complètes sur la médecine romaine dans ses aspects concrets, et un bilan des connaissances intéressant qui renouvelle la bibliographie du sujet, en tenant compte des spécificités de la documentation romaine. On aurait aimé lire un chapitre sur la question de la formation théorique des praticiens et des écoles de médecine, mais ce point sortait sans doute du cadre de la recherche épigraphique, quoique l'exemple narbonnais (que l'on trouvera dans le futur volume des *ILN, Narbonne*) montre des pistes qui n'ont pas été explorées. Pratiquement aussi il aurait été utile de disposer d'un index – non pas un index épigraphique qui renvoie uniquement au catalogue, mais un index du texte qui permette de retrouver, au départ d'un nom ou d'une référence, le passage où ce médecin est examiné.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Georges FABRE, *Inscriptions latines d'Aquitaine. Elusa / Turba.* Bordeaux, Ausonius, 2018. 1 vol., 22 x 30 cm, 221 p., nombr. ill. (*I.L.A.*, 10). Prix : 40 €. ISBN 978-82356132291.

La collection épigraphique des *Inscriptions latines d'Aquitaine* vient de s'enrichir de deux volumes : les Gabales et *Elusa/Turba*. Issue du grand projet CNRS des années 1980 de republication des inscriptions latines des cités françaises, sous la direction de Marcel Le Glay et de Jacques Gascou, la série d'Aquitaine est, avec celle de Narbonnaise, la seule à avoir connu un réel développement. Actuellement onze volumes sont parus et au moins deux sont en préparation, les Lémovices et les Bituriges Cubes. Le tome 10 est double. La province d'Aquitaine étant riche de nombreuses petites cités, il a paru opportun aux éditeurs de grouper deux cités voisines, celle des Élusates, dont l'administration et les cultes sont relativement bien connus (58 numéros), et celle de

Tarbes, de formation plus récente et d'intérêt plus économique (31 numéros placés en suite indirecte à partir du 101). Notons immédiatement que ce procédé de classement et de numérotation est malcommode ; il attache arbitrairement les références de deux cités différentes éditées en un seul volume pour des raisons pratiques modernes. La solution adoptée dans les *ILN* pour une situation technique comparable est bien meilleure. Le volume II des *ILN* couvre Antibes, Riez et Digne. La numérotation des inscriptions est indépendante pour chaque cité et commence à 1 pour chaque partie. Ainsi les références sont propres à chaque *civitas* et aucune confusion n'est possible. Ce n'est pas le volume qui domine, c'est le chef-lieu. – La première partie du volume est consacrée à Éauze. Comme il se doit, le catalogue des inscriptions est précédé d'une synthèse qui fait le point sur les questions du territoire et de ses frontières (difficiles à fixer), des institutions locales (bien représentées malgré le petit nombre d'inscriptions, n° 6, 18 et 55), des cultes, de la société et de l'onomastique. On retiendra un poids important du chef-lieu dans une cité qui ne compte pas d'agglomération secondaire urbanisée. La *civitas* bénéficia peut-être d'un statut privilégié dès Auguste, à l'instar d'autres cités voisines comme les Ausques, mais la jouissance du droit latin y paraît de toute manière assurée comme pour l'ensemble des Trois Gaules. Plus tardivement, peut-être sous les Sévères, la cité reçut rang de colonie latine honoraire, un fait finalement assez rare, quoique peut-être cette impression soit liée à la faiblesse générale de la documentation institutionnelle dans les Gaules. *Elusa* deviendra peut-être la capitale provinciale de Novempopulanie au V^e^ siècle, d'après une inscription non reprise ici (*CIL* XIII 563). En ce qui concerne les noms, on remarque un emploi assez répandu de dénominations indigènes, plutôt aquitaniques que gauloises. Des *C. Iulii*, témoins de l'octroi de la citoyenneté à des membres de l'élite à haute époque, sont attestés (n° 21-22). Le nom incomplet du n° 1, [-]nimius, n'est pas aussi difficile à restituer que l'auteur le pense : plusieurs possibilités existent à condition de sortir des Gaules. À Rome, on trouve Cinimius (*CIL* VI 24776) ; d'autres solutions apparaissent en Afrique et en Hispanie. G. Fabre a tendance à ne chercher ses comparaisons onomastiques que dans les environs immédiats, ce qui réduit les possibilités et surtout renforce le caractère aléatoire des découvertes. Sur le plan religieux, le culte de Mithra est célébré dans le chef-lieu avec peut-être un temple, en tout cas avec des prêtres. On notera avec intérêt que le prêtre le plus assuré, Vervicius Eutyches (n° 4 et 14), est originaire de Trèves. Le nom typiquement trévire n'est pas commenté (« répertoire gaulois »). *Mater Magna* bénéficie aussi d'une dédicace qui n'est pas la célébration d'un taurobole, par une femme (*AE*, 1992, 1230 = n° 3). Le fait mérite d'être mis en évidence car cette inscription a échappé aux spécialistes de ce culte et manque notamment dans le catalogue dit prosopographique qui accompagne la synthèse récente de Dubosson-Sbriglione (voir AC 88 [2019], p. 372-374). L'inscription témoigne de la présence d'une communauté organisée desservie par un prêtre mais l'auteur pense qu'il n'y avait pas de temple métroaque à Éauze, interprétation qui pose la question du fonctionnement de cette communauté, à moins de supposer une dépendance de la cité voisine de Lectoure. On regrettera que la présentation de la religion à *Elusa* fasse toujours mention des dieux orientaux, sans même les entourer de guillemets. Les progrès de la connaissance de ces cultes et l'importance des publications depuis notamment la révision des thèses de Franz Cumont en ce domaine (2004 : cf. *ARG* 8 [2006], p. 151-272 ; 2006 : cf. *AC* 91 [2012], p. 350-352), mettent décidément beaucoup de temps à être intégrés dans la

vulgate. – Le catalogue des inscriptions présente toutes les caractéristiques d'excellence qui caractérisent la collection et aucune des lectures ne pose de problème. Ce que l'on regrettera cependant, c'est la grande brièveté des commentaires et partant de la bibliographie concernant les contenus. Prenons l'exemple du n° 4 : la dédicace à Mithra par un prêtre trévire *vestiarius* de son métier. Il y avait matière à un commentaire substantiel sur la présence des Trévires hors de leur cité et notamment en Aquitaine, sur les spécificités des dévots de Mithra et leurs prêtres, sur l'importance des Trévires dans le domaine économique du textile (ce qui a échappé à l'auteur). On espérait respectivement les noms de J. Krier, de M. Clauss et de L. Schwinden, pour ne citer que les références les plus évidentes. Il en va de même pour la dédicace à *Mater Magna* : rien par exemple sur l'importance du culte pour les femmes (W. Spickermann). Il est dommage de ne pas avoir offert au lecteur des pistes d'investigation supplémentaire. La seconde partie du volume est consacrée à la cité des *Bigerriones*, avec Tarbes pour chef-lieu. La documentation est plus faible, l'archéologie aussi et l'introduction, construite sur le modèle classique de la collection, brosse un tableau des connaissances peu fourni et hypothétique sur de nombreux points. La frontière d'avec les Convènes est douteuse. Mais c'est un bilan utile et original. Les institutions sont inconnues, on les suppose construites sur le modèle standard de la province. On notera un chapitre plus consistant consacré à l'économie de la région fondée sur la pierre et le fer. Plusieurs inscriptions religieuses ont survécu, témoignant de l'importance maintenue des dieux locaux, comme Ageius/Ageio et son sanctuaire. Pour leur commentaire, on se référera à la synthèse de J.-L. Schenck-David qui a montré en 2005 comment interpréter, et intégrer au culte public, ce type de divinités liées aux activités de la montagne. Deux documents apportent des informations d'un niveau particulier et déterminant. En ce qui concerne la société, d'abord, l'auteur a repéré les *Valerii*, famille très bien implantée dans l'Aquitaine méridionale, qui ont atteint l'ordre sénatorial (n° 102) ; ce rang clarissime montre un niveau de développement urbain et une participation aux idéaux romains supérieurs à ce que les traces actuelles pourraient laisser présager. Une origine de Dax, suggérée par Burnand, n'est évidemment pas impossible mais se laisse à mon avis influencer par les hasards des découvertes locales. Les *Valerii Valeriani* sont connus chez les Tarbelles dès la seconde moitié du I^er^ siècle. Sur le plan administratif ensuite, une agglomération secondaire se détache, Bagnères-de-Bigorre, où a été mise au jour une dédicace ancienne au *Numen Augusti* par les *vicani Aquenses* (n° 110). Ce qui donne à la fois le statut de la localité (la traduction « les habitants du bourg des eaux » est étrange) et la marque du culte impérial dans les pratiques officielles sans doute dans la 1^ère^ moitié du I^er^ s. Le commentaire onomastique du n° 127 est un peu surprenant : la présence d'une Risila, jugée de dénomination proche de Resilla, nom attesté en Belgique (*ILB* 126), implique pour l'auteur une caractéristique d'étrangers à la cité, ce qui semble un peu imprudent : le nom est construit sur une racine celtique fréquente *ret(h)-t* signifiant « courir, rouler » qui a donné de nombreux anthroponymes répartis dans l'Occident. Globalement ici aussi les commentaires sont généralement assez sommaires, mais les contenus sont rarement riches. Une remarque générale : comme beaucoup d'épigraphistes français, G. Fabre emploie le prénom *Caius*. On rappellera une fois encore que ce prénom n'existe pas, il faut lire *Gaius* car l'abréviation C. s'est figée quand l'alphabet latin n'était pas complet comme en témoigne la version grecque *Gaios*, avec un gamma (en dernier lieu, avec l'espoir de

voir la fin de cette pratique, M. Aberson, « Pour en finir avec †Caius ! », dans *Mélanges de linguistique, de philologie et d'histoire ancienne offerts à R. Wachter*, Lausanne, 2020, p. 61-65). Les bibliographie, *indices* et table de concordance indispensables, répétés pour chaque cité, complètent l'ouvrage. Au total un volume intéressant et utile sur des régions mal connues et plutôt mal documentées qui permettra de fonder de manière solide les interprétations de ces régions pyrénéennes et leur insertion dans la vie des provinces occidentales. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Bernard RÉMY & Marianne THAURÉ, *Inscriptions latines d'Aquitaine. Gabales.* Bordeaux, Ausonius, 2019. 1 vol., 22 x 30 cm, 208 p., nombr. ill. (*I.L.A.*, 11). Prix : 30 €. ISBN 978-2356133229.

Onzième volume des *ILA*, le recueil des inscriptions des Gabales vient enrichir la bibliothèque épigraphique de France d'une unité supplémentaire. La cité des Gabales qui a donné son nom au Gévaudan correspond approximativement au territoire de la Lozère, sous la direction d'*Anderitum*-Javols (autre dérivation du nom du peuple gaulois). En dehors de son chef-lieu qui a donné lieu à des fouilles importantes, l'archéologie de cette cité est peu connue et la documentation épigraphique qui nous est parvenue se réduit à trente numéros, d'un contenu limité, en ce compris trois bornes milliaires et quelques rares inédites. Il faut être reconnaissant aux auteurs de s'être livrés à ce travail ingrat. Pour étoffer le volume, les auteurs ont complété le recueil de l'*instrumentum*, parti pris qui avait déjà été adopté pour Bordeaux, et qui donne accès à une documentation inédite, très intéressante sur le plan des dénominations. Selon les principes de la collection, les auteurs nous livrent tout d'abord une synthèse des connaissances sur la *civitas* : historique, limites, onomastique. L'administration n'est pas connue, elle doit ressembler à celle des autres cités des Trois Gaules disposant du droit latin. Dans l'examen des frontières, le critère « equoranda » est mis en doute et non appliqué, qui a pourtant donné de bons résultats pour d'autres cités (voir par exemple Y. Burnand et J.-M. Demarolle, « Les limites des cités des Leuques et des Médiomatriques », dans *Prolegomena ad editionem novam Inscriptionum Latinarum Galliae Belgicae pertinentia*, Paris, 1998, p. 67-93). Les étymologies du nom *Gabalus* sont toutes rejetées, ce qui dénote une certaine hypercritique, l'hypothèse celtique de Delamarre semblant cependant assez solide. L'étude anthroponymique est relativement développée et permet de découvrir une population fortement latinisée « même si les réminiscences indigènes sont significatives » (p. 45). On peut discuter des détails (par exemple Restitutus du n° 16 doit être en pays gallo-romain un nom celtique ou une assonance celtique, plutôt qu'un nom latin italien), mais globalement les identifications sont correctes. Les Gabales sont peu connus dans l'Empire. Il aurait été opportun de ne pas réduire encore leurs attestations en ne citant pas l'inscription de Narbonne (*CIL* XII 4370 = *ILN Narbonne*, 173) d'un vétéran qui se définit comme *Gabaliensis*. Certes un léger doute plane sur la lecture mais, même si l'on choisit d'y voir plutôt un habitant de Cavaillon, il fallait mentionner aussi ce texte, quitte à expliquer qu'on ne le retient pas. Je renverrai à la notice des *Inscriptions latines de Narbonnaise (Narbonne)* sous presse, pour la discussion de cette épigraphe. Les notices sont coulées dans le moule de la publication scientifique ; sérieuses et rigoureuses, elles procurent lieu de découverte

l'imagine, et l'iconographie. Les somptueux vêtements d'Achille et Ajax sur la célèbre amphore d'Exékias conservée au Vatican sont dans toutes les mémoires. La première partie du recueil rassemble des études qui touchent au don, à l'offrande, au cadeau, à la contribution, aussi à l'organisation du secteur textile par le pouvoir, que l'on peut approcher par exemple par les tablettes en linéaire B pour l'économie palatiale mycénienne. La cité grecque, la cour des Achéménides, la caisse de l'empereur à Rome sont concernés, mais aussi les dieux et leurs effigies honorés et ornés par des offrandes de vêtements. Les aspects économiques, la production et le marché, la circulation des biens sont évoqués, pour Athènes à travers le destin du butin des Perses, aussi pour l'Égypte, l'approvisionnement de l'armée romaine et le trafic au long cours de la soie à Palmyre. Le vêtement fait partie de l'apparat privé, du donner à voir, mais aussi des fêtes civiques, des rituels et des rites de passage où la symbolique du tissu est liée autant aux personnes qu'aux dieux. La décoration, les motifs, l'ornementation des tissus s'inscrivent aussi dans un contexte plus large où les transferts d'images et de symboles passent d'un support à un autre. La question est alors de comprendre d'où vient la composition première et comment elle est adaptée à son nouveau support. À Palmyre, il est assez surprenant de voir les modèles créés pour les textiles passer dans la décoration architectonique. Une démonstration de plus, particulièrement enrichissante, de la présence décisive du textile dans tous les secteurs de la société antique.

Georges RAEPSAET

Marie-Adeline LE GUENNEC, *Aubergistes et clients. L'accueil mercantile dans l'Occident romain (III^e siècle av. J.-C. – IV^e siècle ap. J.-C.).* Rome, EFR, 2019. 1 vol. 16 x 24 cm, 593 p., 44 fig., 11 pl., tableaux. (BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME, 381). Prix : 49 €. ISBN 978-2-728313426.

Le monde romain des auberges, restaurants et débits de boisson a mauvaise réputation. Il était donc intéressant d'approfondir le sujet afin de déterminer quelle était son importance réelle dans la vie économique et sociale, alors que la littérature et en particulier les élites, le dépréciaient, par rapport aux échanges d'*hospitium* gratuit dont les catégories supérieures de voyageurs bénéficiaient grâce à leur statut et leur richesse. C'est pourquoi M.-A. Le Guennec a choisi de définir son propos par les termes un peu inhabituels d'accueil mercantile. C'est, en effet, exclusivement à ce secteur commercial qu'est consacré l'ouvrage et non à toutes les formes privées ou publiques de logement temporaire, liées à l'*amicitia* ou aux organisations officielles destinées aux déplacements également officiels. Le volume est très riche, très approfondi et les lecteurs qui y trouveront du grain à moudre se recruteront aussi bien chez les philologues que chez les juristes ou les épigraphistes, par exemple. En outre l'auteure s'est intéressée aux aspects archéologiques des locaux avec des critères très stricts, ce qui surprendra peut-être un peu ceux qui ne retrouveront pas sélectionnés des sites habituellement reconnus comme des auberges ou des relais. Après une introduction assez fournie qui expose les bornes chronologiques retenues incluant largement les auteurs chrétiens et les principes méthodologiques de l'étude, M.-A. Le Guennec entame l'ouvrage avec un essai de définition de l'activité commerciale du *caupo*, d'après Gaius notamment, pour constater précisément un manque de définitions normatives qui demandera un examen large de

sources multiples pour aboutir à un concept bien cerné. Suit une analyse très fouillée du vocabulaire des auberges, autour du terme *caupo* certes, mais aussi de toute une série de mots qui recouvrent des variantes peu différenciées pour désigner d'une part les lieux (*caupona, taberna, deversorium, stabulum*...) et les métiers (*caupo/copo, popa, deversitor, stabularius*...) tant masculins que féminins (plus rares). On y découvre qu'il se pourrait que le *stabulum* n'ait pas nécessairement été une « auberge avec écurie » et que les termes *hospes* et *hospitium* ont connu avec le temps une évolution vers l'accueil mercantile dans une acception méliorative, au sein d'un enrichissement progressif du champ lexical de cette activité. Le second chapitre envisage les pratiques économiques, les prix, les paiements, la rentabilité mais aussi le cadre juridique et les actions possibles, étant donné le régime de responsabilité des professionnels du secteur hôtelier. Le troisième chapitre aborde l'étude sociale de ces tenanciers, libres, affranchis, esclaves, hommes et femmes que l'épigraphie nous donne à connaître : une situation entre intégration par le travail et marginalisation culturelle et juridique. C'est le moment de comprendre les restrictions mentales qui frappent ces artisans, qui deviendront des exclusions légales d'après le Code Théodosien. On est surpris d'apprendre à quel point sont dépréciées les femmes qui travaillent dans ce secteur, assimilées à des prostituées et à des sorcières. Enfin le chapitre 4 s'intéresse à la clientèle de ces établissements, nécessairement de moindre statut que ceux qui profitent de l'*hospitium* gratuit, composée de voyageurs au profil très diversifié, mais aussi de la population voisine qui y trouve une sociabilité de quartier, un rôle très important dans le fonctionnement quotidien des pratiques communautaires. En conclusion M.-A. Le Guennec insiste sur l'ensemble cohérent que constitue le secteur commercial de l'accueil mercantile malgré une diversité apparente accentuée par un vocabulaire disparate. L'étude des cadres archéologiques est assez restreinte et conclut à une polyvalence des locaux. En fait c'est un domaine qui demanderait une analyse propre sur la base d'une vaste documentation, d'autant que les vestiges apportent peu d'indices quant au caractère public ou commercial des établissements retrouvés. Certes la documentation rassemblée est intéressante car elle est très sévère dans son choix, mais elle ne recouvre pas la richesse des possibilités et la variété des formats des bâtiments que l'on peut identifier comme relais. Il reste assurément là du travail et des approfondissements nécessaires sans doute à effectuer dans le cadre d'une équipe pluridisciplinaire, car l'archéozoologie a aussi un rôle à jouer. Le volume comporte également une série d'annexes importantes : une étude de la célèbre stèle d'Aesernia (*CIL* IX 2689), une traduction des titres du *Digeste* concernant l'hôtellerie (IV, 9 et XLVII, 5), un bref répertoire des sources épigraphiques les plus fréquemment utilisées, des tableaux cataloguant les professionnels définis dans les sources littéraires et épigraphiques (sorte de prosopographie de l'accueil mercantile, précise et précieuse, mais avec de curieuses datations allant du II^e^ au IV^e^ s. sans tenir compte de l'arrêt de la pratique épigraphique privée, notamment funéraire et religieuse, vers 250) et deux corpus archéologiques avec des fiches par établissement comprenant tous les éléments pertinents (date, lieu, plans, critères d'identification et fonctions reconnaissables). Des indices détaillés et une bibliographie complètent l'ouvrage. Un secteur économique méconnu ainsi analysé et exploité apporte à l'historien des sujets de réflexion sur les limites de notre documentation et sur les stéréotypes que nous véhiculons facilement à la suite des auteurs anciens. Pourtant le rôle des aubergistes, dans ce monde romain vaste et parcouru de routes économiques multiples, était essentiel

pour assurer la fluidité des déplacements des hommes et des marchandises, ces tracés commerciaux que l'on suit abstraitement d'après les inscriptions et les artefacts. Un ouvrage dense et riche, plein d'informations et de réflexions intéressantes, que les annexes aident à exploiter dans tous ses apports.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Steven J.R. ELLIS, *The Roman Retail Revolution. The Socio-Economic World of the Taberna*. Oxford, Oxford University Press, 2018. 1 vol. relié, 21,6 x 12,8 cm, XIX-298 P. 84 ill., Prix : 73 £. ISBN 978-0-19-876993-4.

The Roman Retail Revolution est un livre ambitieux. Son titre même se signale par son audace, bien que Steven Ellis minimise d'emblée la portée du concept de révolution, tel qu'il l'applique au monde socio-économique de la boutique. Par cet écho à *The Roman Revolution* de Sir Ronald Syme, un auteur né comme lui aux antipodes, S. Ellis ne pose pas l'existence de bouleversements historiques comparables à une Révolution Culturelle ou à la Révolution Industrielle. Mais en prenant part à une historiographie récente qui a rebattu les cartes dans ce domaine, il inscrit l'étude des *tabernae* dans la longue durée et dans une série de changements d'équilibre majeurs qui affectèrent les villes romaines. Selon lui, trois révolutions scandèrent les quatre siècles envisagés, du II^e^ siècle av. J.-C. au II^e^ siècle ap. J.-C. En outre, S. Ellis se place dans la grande tradition pompéianiste, en exploitant ses propres résultats de fouille, au voisinage de la Porte de Stabies. Il la dépasse cependant de très loin, puisque son livre s'appuie sur la prospection personnelle d'une centaine de sites : de Conimbriga à Sagalassos, en passant par Timgad, Alésia, Aquincum ou Délos, par exemple. De même, l'analyse la plus précise des bars et restaurants se trouve au cœur de l'ouvrage, mais il propose un modèle intégrant les *tabernae* de toute catégorie. Enfin, le livre s'applique non seulement à décrire des espaces matériels, qui s'inscrivent dans une typologie très diversifiée, mais aussi à expliquer les différentes logiques d'investissement qui ont favorisé leur essor. La rentabilité immédiate des boutiques, louées par les plus riches ou gérées par leurs dépendants, et implantées dans des lieux de passage au fort potentiel économique, n'était pas seule en cause. Aménagées à l'initiative des élites, les *tabernae* correspondaient, en effet, à l'une des nombreuses pièces d'un mécanisme de contrôle social et politique des populations urbaines. Ces *tabernae* tinrent un rôle de premier plan dans la fabrique et les recompositions successives du paysage urbain. Leur floraison *en masse* (en français dans le texte) caractérise l'Italie du II^e^ siècle av. J.-C. Elle s'explique par l'urbanisation et la croissance économique intenses qui métamorphosèrent l'Italie pendant l'ère des conquêtes méditerranéennes de Rome. Puis S. Ellis identifie une seconde révolution du commerce de détail, entre 30 av. J.-C. et 30 ap. J.-C. environ. Il l'observe d'abord à Pompéi, après avoir battu en brèche une thèse ancienne. Contrairement à ce que pensait A. Maiuri, ce ne serait pas au lendemain du séisme de 62 ap. J.-C. que les villes proches du Vésuve virent leur tissu économique changé en profondeur, mais plusieurs décennies auparavant – comme bien d'autres ailleurs. Les économies locales se transformèrent alors sous l'effet d'une spécialisation plus poussée de leurs *tabernae*, dont l'essor du bar à comptoir fut symptomatique, et du remplacement d'une proportion significative d'ateliers par des commerces de détail.

institution, mais la cité de l'Antiquité tardive ne conservait plus grand-chose de ce qui avait fait son attrait d'Alexandre aux Sévères. Il fallait beaucoup d'audace pour annoncer ainsi « la fin de la cité grecque ». Anne-Valérie Pont ne s'effraie pas des sujets de grande ampleur, comme celui qu'elle avait abordé avec *Orner la cité : enjeux politiques et culturels du paysage urbain dans l'Asie gréco-romaine* (Bordeaux, Ausonius, 2010), à la documentation gigantesque. Avec cette œuvre majeure, elle apporte une contribution essentielle par l'importance de la documentation, son originalité, la multiplicité de ses angles d'analyse, la prudence de ses conclusions. En historienne confirmée, elle sait que l'histoire n'est guère faite de « ruptures » et de « tournants », mais que les germes de l'évolution sont lents à mûrir et que les fruits n'en sont que progressivement visibles à l'historien. Ce livre en témoigne à chaque page, et l'on ne pourra guère se passer de le lire et le relire – on n'en regrettera que plus l'absence d'un index des *notabilia* –, tant il fourmille de détails inédits et de notations subtiles mais riches de conséquences (par exemple sur le rôle des *logistai* ou les innovations institutionnelles). Le défi qu'elle s'était lancé nous semble pleinement réussi, et son livre appartient à la catégorie de ceux qui suscitent le débat car il ouvre tant de pistes, explore tant de domaines de la vie des cités, qu'il faudra du temps pour qu'on en mesure toute la nouveauté et qu'on en tire toutes les leçons. La comparaison avec l'Afrique oblige déjà à ne pas considérer l'Empire comme uniforme, et d'autres provinces obligent à s'interroger sur la vitalité de la notion de cité jusqu'au IV^e^ siècle, voire au-delà : pourquoi des communautés villageoises syriennes demandent-elles encore ce statut sous Dioclétien ou plus tard ? L'évergétisme civique y survit, à l'évidence, et il faut longtemps avant qu'il ne se détourne au profit des églises et des fondations pieuses. Bien des questions subsistent, mais Anne-Valérie Pont ne prétend pas apporter réponse à tout, bien au contraire, puisqu'elle insiste constamment sur l'importance des circonstances locales. Cela nous vaut un maître livre, riche de science et de perspectives, une plongée au cœur des cités d'Asie Mineure, qui oblige chaque lecteur à s'interroger à frais nouveaux sur ces communautés qui, de la Bretagne à l'Arabie, furent si longtemps la chair de l'Empire. Maurice SARTRE

Lucretiu MIHAILESCU-BIRLIBA & Wolfgang SPICKERMANN (Ed.), *Roman Army and Local Society in the Limes Provinces of the Roman Empire*. Rahden, Marie Leidorf, 2019. 1 vol. 16 x 22,5 cm, XIV-305 p., 50 fig. (PHAROS, 42). Prix : 45,80 €. ISBN 978-3-86757-270-5.

Ce recueil d'études issu d'une réunion scientifique tenue à Iasi en juin 2018 propose un regard croisé sur l'impact que la présence militaire romaine a exercé sur les populations locales d'un ensemble non jointif de provinces frontières, Germanie inférieure, Dacie, Mésie inférieure principalement sous le Haut-Empire. Les communications sont variées, de nature épigraphique ou archéologique pour la plupart. Isolons d'emblée la seule étude qui ne concerne pas les régions danubiennes, celle de W. Spickermann (p. 47-62) qui s'intéresse aux cultes célébrés par la *Legio I Minervia* dans les *canabae* de Bonn, en Germanie inférieure. La dévotion aux Matrones Aufaniennes s'y exprime dans un temple du II^e^ siècle, d'une ampleur supérieure à celle des lieux de culte civils à ces divinités, où se rendaient aussi les notables et les gradés et où sans doute l'empereur

Antonin le Pieux était associé. L'intérêt de ces pratiques religieuses me paraît être l'inverse d'une influence militaire sur la population civile, les Matrones faisant partie du culte public de la colonie de Cologne (sur le territoire de laquelle était implanté le camp légionnaire) et représentant, dès l'époque de la *civitas* ubienne, les divinités protectrices de l'ethnie. Également consacré à des dédicaces religieuses, la communication de I. Piso sur les inscriptions des bénéficiaires de Samum (p. 109-129) en Dacie Porolissensis, propose un réexamen des monuments, y compris l'édition d'un inédit dédié à Liber et Libera, et la correction de *ILD* 769 = *CBI* 525 où disparaît le soldat P. Aelius Proculinus, mauvaise lecture de Marcellinus connu aussi par *ILD* 765. La révision de la documentation permet ainsi celle de la chronologie, de l'emplacement et de la fin de la *statio*. Restons en Dacie pour une brève étude de R. Ardevan sur le site de Schäßburg-Sighisoara (p. 131-138) qui montre, à la lumière d'un nouvel examen des trouvailles, que l'hypothèse d'un camp en bois à cet endroit ne semble pas fondée. Dans une perspective plus ample, un des éditeurs du volume, L. Mihailescu-Birliba, livre une synthèse de l'exploitation du sel dans la province (p. 163-186). La documentation est archéologique mais aussi largement épigraphique qui permet un exposé sur les conditions administratives de l'exploitation en mines et en surface, avec la présence de *conductores* appuyés par des *vilici* et des *actores*. Mais l'armée était aussi impliquée, avec des soldats envoyés par plusieurs légions et troupes auxiliaires. Enfin l'auteur s'intéresse à une particularité religieuse des zones de production, le culte de Terra Mater. Le dernier article concernant la Dacie est archéologique : les céramiques du site de Razboieni-Cetate en tant que témoins de l'impact des troupes sur le « *vicus* » civil, formes, usages, alimentation, en sachant que l'*Ala I Batavorum milliaria* concernée conservait au moins partiellement un recrutement germanique (R. Varga et C. Crizbasan, p. 139-162). L'ensemble de textes relatifs à la Mésie inférieure est très diversifié. A.-I. Pazsint consacre un exposé original sur la vie des vétérans après leur *honesta missio*, des points de vue démographique et social (p. 1-33). Elle s'intéresse à tous les soldats installés dans la province, quelle que soit leur origine, pour lesquels elle établit un tableau détaillé reprenant les postes militaires et les fonctions civiles, puis un autre exposant les relations familiales, enfin un troisième dédié aux vétérans originaires de Mésie inférieure qui s'y sont installés, au nombre de 28 en comptant quelques cas hypothétiques. M. Alexianu et F. Matei-Popescu cherchent à mesurer l'impact linguistique de l'armée dans la province (p. 63-84) et son rôle dans sa romanisation. C'est essentiellement un problème de latinisation qui se marque notamment par l'emploi de latinismes dans les inscriptions grecques, mais aussi de diffusion du latin par des vétérans de nom latin installés par exemple à Oescus et à Troesmis. En complément en quelque sorte, un examen de la diffusion du *sermo castrensis*, le langage spécialisé de l'armée, en particulier celui des grades militaires, en Mésie (R.G. Curca, p. 85-93, avec un appendice épigraphique). La publication d'un document original, un album inédit des *quinquennales* et des *magistri canabensium* de Troesmis, retiendra aussi l'attention (L. Mihailescu-Birliba et F. Matei-Popescu, p. 95-108). Trois articles archéologiques encore : les amphores du camp de Noviodunum dans le Bas-Danube (S. Honcu et A.D. Stanica, p. 205-227) ; la décoration des verres de la Dobroudja (S.P. Botan, p. 229-248) ; la présentation du complexe balnéaire de Capidava récemment découvert (A. Ratiu et I.C. Opris, p. 263-282). Il faut également citer deux études qui ne sont pas ciblées sur une seule province. A. Odochiciuc s'intéresse à l'initiative édilitaire privée

des militaires en Dacie et en Mésie inférieure (p. 35-46). Le bilan épigraphique est détaillé, ville par ville, et montre le rôle des vétérans (ce qui est logique) et l'importance des fondations religieuses dans cette optique. Certaines sont le fait de collectifs qui se délient de leurs vœux exprimés lors de leur entrée en service. Ch. Cenati se penche sur les dédicaces des prétoriens issus des régions danubiennes à Rome et montre leur souci d'y créer une communauté propre (p. 187-204). Enfin, pour le Bas-Empire, N. Zugravu recherche dans les sources tardives les traces des abus des militaires sur les provinciaux (p. 249-262). Des index précieux des noms, des sites et des sources complètent le volume qui aurait mérité, vu son intérêt, une conclusion structurée synthétisant les principaux apports. Peut-être qu'un resserrement sur les provinces danubiennes, voire même sur la Dacie et la Mésie inférieure, aurait donné davantage de cohérence au propos. En tout état de cause, le titre du volume est trop général par rapport au contenu.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Martin MILLETT, Louise REVELL & Alison MOORE (Ed.), *The Oxford Handbook of Roman Britain*. Oxford, University Press, 2016. Paperback, 2019. 1 vol. 17 x 24,5 cm, XXXVI-895 p., 94 ill., cartes. ISBN 978-0-19-969773-1 (relié) ; -885489-0 (broché).

Dès leur introduction, M. Millett, L. Revell et A. Moore, les responsables de ce volume consacré à la Bretagne romaine, exposent leur projet : « provide a comprehensive review of Roman Britain from entirely new perspective, that represented by youngers scholars who have embraced new perspectives on the subject since the establishment of the Theoretical Roman Archaeology Conference in 1991 ». Certes il existe sur le sujet de nombreux ouvrages de synthèse, souvent à mon avis vieillis, qui peuvent procurer des vues générales sur la province, mais il est utile de savoir que le « manuel » ici proposé ne contient aucun des exposés de synthèse que l'on pourrait attendre sous ce titre, comme par exemple la conquête, le rôle de l'armée, le gouvernement, les cités et leurs statuts, la population et ses statuts, l'onomastique, la religion et le culte public, mais uniquement des articles thématiques, classés par sujets. Il est aussi clair que la discipline couverte est l'archéologie dans ses tendances théoriques, et non l'histoire. Chaque contribution est assez courte, fondée essentiellement sur une bibliographie récente, exposée en « Forschungsbericht », plus rarement directement originale sur sources. – Après un bref parcours chronologique en huit pages qui décrit succinctement les tranches historiques de *Britannia*, de 55-54 avant notre ère à 435-437 de notre ère, la matière se divise en quatre parties sans organisation chronologique. La première, intitulée *Nature of the evidence*, contient d'abord une série de contributions historiographiques (de 1610 à 1906 : R. Hingley ; après l'article et l'ouvrage de F. Haverfield sur la romanisation : M. Millett ; au XXI^e^ siècle : P. Wilson) suivies de deux aperçus méthodologiques sur l'archéologie matérielle (*The development of artefact studies* : E. Swift) et l'usage des textes en archéologie, y compris celui de l'épigraphie sous ses multiples formes (lapidaire, *instrumentum*, tablettes, défixions : H. Hurst). Viennent ensuite des chapitres thématiques sur le premier « horizon » romain notamment dans les villes (L. Wallace), sur la fin de l'empire (S. Esmonde Cleary), sur l'Âge du Fer en Bretagne (T. Champion), et les régions demeurées derrière le mur d'Hadrien (F. Hunter). À ces exposés consacrés essentiellement à la culture

des militaires en Dacie et en Mésie inférieure (p. 35-46). Le bilan épigraphique est détaillé, ville par ville, et montre le rôle des vétérans (ce qui est logique) et l'importance des fondations religieuses dans cette optique. Certaines sont le fait de collectifs qui se délient de leurs vœux exprimés lors de leur entrée en service. Ch. Cenati se penche sur les dédicaces des prétoriens issus des régions danubiennes à Rome et montre leur souci d'y créer une communauté propre (p. 187-204). Enfin, pour le Bas-Empire, N. Zugravu recherche dans les sources tardives les traces des abus des militaires sur les provinciaux (p. 249-262). Des index précieux des noms, des sites et des sources complètent le volume qui aurait mérité, vu son intérêt, une conclusion structurée synthétisant les principaux apports. Peut-être qu'un resserrement sur les provinces danubiennes, voire même sur la Dacie et la Mésie inférieure, aurait donné davantage de cohérence au propos. En tout état de cause, le titre du volume est trop général par rapport au contenu.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Martin MILLETT, Louise REVELL & Alison MOORE (Ed.), *The Oxford Handbook of Roman Britain*. Oxford, University Press, 2016. Paperback, 2019. 1 vol. 17 x 24,5 cm, XXXVI-895 p., 94 ill., cartes. ISBN 978-0-19-969773-1 (relié) ; -885489-0 (broché).

Dès leur introduction, M. Millett, L. Revell et A. Moore, les responsables de ce volume consacré à la Bretagne romaine, exposent leur projet : « provide a comprehensive review of Roman Britain from entirely new perspective, that represented by youngers scholars who have embraced new perspectives on the subject since the establishment of the Theoretical Roman Archaeology Conference in 1991 ». Certes il existe sur le sujet de nombreux ouvrages de synthèse, souvent à mon avis vieillis, qui peuvent procurer des vues générales sur la province, mais il est utile de savoir que le « manuel » ici proposé ne contient aucun des exposés de synthèse que l'on pourrait attendre sous ce titre, comme par exemple la conquête, le rôle de l'armée, le gouvernement, les cités et leurs statuts, la population et ses statuts, l'onomastique, la religion et le culte public, mais uniquement des articles thématiques, classés par sujets. Il est aussi clair que la discipline couverte est l'archéologie dans ses tendances théoriques, et non l'histoire. Chaque contribution est assez courte, fondée essentiellement sur une bibliographie récente, exposée en « Forschungsbericht », plus rarement directement originale sur sources. – Après un bref parcours chronologique en huit pages qui décrit succinctement les tranches historiques de *Britannia*, de 55-54 avant notre ère à 435-437 de notre ère, la matière se divise en quatre parties sans organisation chronologique. La première, intitulée *Nature of the evidence*, contient d'abord une série de contributions historiographiques (de 1610 à 1906 : R. Hingley ; après l'article et l'ouvrage de F. Haverfield sur la romanisation : M. Millett ; au XXI^e^ siècle : P. Wilson) suivies de deux aperçus méthodologiques sur l'archéologie matérielle (*The development of artefact studies* : E. Swift) et l'usage des textes en archéologie, y compris celui de l'épigraphie sous ses multiples formes (lapidaire, *instrumentum*, tablettes, défixions : H. Hurst). Viennent ensuite des chapitres thématiques sur le premier « horizon » romain notamment dans les villes (L. Wallace), sur la fin de l'empire (S. Esmonde Cleary), sur l'Âge du Fer en Bretagne (T. Champion), et les régions demeurées derrière le mur d'Hadrien (F. Hunter). À ces exposés consacrés essentiellement à la culture

matérielle succèdent d'autres centrés sur les personnes : la mobilité interne et externe (H. Eckardt & G. Müldner ; T. Ivleva), la culture et le multiculturalisme (C. Nesbitt) dans le contexte de l'armée auxiliaire notamment, mais aussi dans ses contacts avec la Gaule et la Germanie (T. Moore). L'épigraphie est convoquée dans ces études mais aussi la répartition dans l'empire d'objets typiquement bretons comme des fibules. La recherche porte sur l'époque romaine mais aussi sur la dernière phase de l'Âge du Fer. Ainsi des modèles architecturaux continentaux, de même que des pratiques funéraires, paraissent avoir influencé notablement les usages insulaires. On y rencontre le débat sur les temples dits « romano-celtiques » dont il apparaît bien pourtant que l'origine soit italique (en dernier lieu : M. Poux et S. Fichtl, dans V. Guichard et M. Vaginay (éds), *Les modèles italiens dans l'architecture des IIe et Ier s. av. n. è. en Gaule et dans les régions voisines*, Bibracte, 2019, p. 450-459). Le second thème abordé, *Society and the Individual*, s'ouvre sur une étude des inscriptions et de leur relation avec l'« identité » des personnes (V.M. Hope). Le nombre d'épigraphes militaires, dans une province armée, avec une relative pauvreté épigraphique civile, conduit à trouver essentiellement des identités masculines centrées sur l'origine géographique ou ethnique et le statut, mais aussi sur une fierté liée au prestige de l'armée romaine. La seconde contribution (R. Gowland), très différente, porte sur l'enfance, d'après des données bioarchéologiques et des usages funéraires. Suit un rapport sur les connaissances acquises sur la personne dans le courant de sa vie (A. Moore) : naissance, enfance, adolescence, âge adulte, tels qu'on peut les percevoir avec leurs variantes selon les régions, les villes, le contexte urbain ou rural. Il s'ensuit une approche sociologique déterminée notamment par les pratiques funéraires qui montre une marginalisation des enfants et des vieillards, avec un accent majeur porté sur les jeunes adultes. On peut donc en déduire une identité sociale qui s'exprime surtout en milieu local ou régional, indigène, car la situation militaire fausse l'appréciation. Toujours dans le cadre funéraire, un examen des pratiques « déviantes » au Bas-Empire par B. Crerar. Un thème sociologique est aussi développé par l'article suivant : *Status and burial* (J. Pearce), où le statut doit être compris en tant que catégorie sociale et économique et non comme état institutionnel, le type de traitement funéraire et les objets d'accompagnement indiquant de manière intéressante les rangs sociaux et les élites. Composante de la définition identitaire, le genre. Il est étudié par M. Sherratt et A. Moore, dans les domaines des tombes, du vêtement, des structures familiales et de l'activité économique. On en rapprochera l'étude du vêtement, toujours liée à l'identité, avec un regard spécifique posé sur les femmes, par H.E.M. Cool. Retour au funéraire pour une contribution de synthèse sur les cimetières et les pratiques de la province (J. Weekes). Enfin vient une réflexion sur les militaires en Bretagne, et leur identité (I. Haynes). On s'écarte du propos funéraire pour envisager l'ensemble des témoignages, notamment religieux, qui montrent une identité variable, notamment régionale et ethnique d'après les origines des auxiliaires. Demeurant dans le domaine militaire, L. Allason-Jones tente de décrire la *Roman Military Culture*, armement, objets personnels, épigraphie, avec un intérêt marqué pour les tablettes de *Vindolanda*. La troisième partie, intitulée *Forms of Knowledge*, s'ouvre sur une communication d'A. Gardner qui recherche l'impact matériel de l'impérialisme romain en s'interrogeant sur la notion de « romanisation », un concept très malmené aujourd'hui malgré ses potentialités et ses évidences. Impact technologique ensuite (J. Evans), au niveau monétaire aussi, revisitant l'ouvrage de Peacock de 1982 sur

l'approche ethnoarchéologique de la céramique. Poursuivant à propos des métaux et de sa technologie, D. Dungworth envisage successivement l'argent, le plomb, le cuivre, l'étain et le fer, qui ont connu d'amples développements à l'époque romaine au départ d'une activité protohistorique. La médecine ensuite (P. Baker) : instruments médicaux, cachets de collyres, et tablettes de *Vindolanda* pour la pratique, surtout militaire, sans oublier les hôpitaux. On change de registre avec la question de l'emploi des langues et de la latinisation. A. Mullen exploite aussi la documentation épigraphique dont le matériel de *Vindolanda* et d'autres tablettes, de défixion notamment, pour décrire les langues indigènes, le latin local et le bilinguisme. Puis B. Croxford se tourne vers l'art et la distribution géographique des sculptures, pour envisager des notions difficiles comme la compréhension de l'art, son appréciation, son public. La religion fait une entrée plutôt limitée avec une étude des dédicaces, du vœu, de la malédiction et ensuite de la répartition des cultes, importés ou indigènes. Une description cohérente des croyances n'est pas possible écrit A. Zoll : en effet, il aurait mieux valu chercher les cultes dans le cadre des cités, pour les civils, dans celui des camps pour les militaires. Il n'existe pas de religion provinciale de la Bretagne romaine. Mais il faut reconnaître que les cités sont les grandes absentes de ce volume. Dans la même perspective cultuelle, A. Smith étudie les dépôts rituels, dans les temples, les sanctuaires, dans les habitats, un sujet qui paraît assez neuf dans le contexte de la Bretagne romaine. C'est ensuite le tour de la christianisation décrite dans ses différentes phases, les traces pré-constantiniennes étant ténues (D. Petts). Quelles étaient les traces mémorielles du passé dans les mentalités romaines et britanniques, question développée par Z. Kamash dans une optique très actuelle. Pour la quatrième partie *Landscape and economy*, on retrouve des perspectives plus classiques : l'occupation rurale (M. Millett), les évolutions du monde rural dans un paysage urbanisé (M. Pitts), le développement des villes (A. Rogers), avec l'inévitable interrogation sur l'effet « romanisation », puis un point de vue plus centré, sur les monuments urbains (L. Revell). Retour au monde rural, avec l'exploitation des animaux (M. Maltby), l'élevage et la zooarchéologie, puis l'agriculture, l'horticulture débouchant sur l'étude de l'alimentation (M. Van der Veen). L'économie monétaire enfin (Ph. Walton et S. Moorhead), avant un aperçu sur l'économie au Bas-Empire (J. Gerrard). Un index assez détaillé clôture le volume qui offre une ouverture sur les domaines actuellement examinés en Grande-Bretagne et une documentation pluridisciplinaire variée sur une série de thèmes particuliers, avec des recoupements et des chevauchements sans doute inévitables. Beaucoup de textes tournent autour de la notion d'identité, qui semble avoir une certaine plasticité au vu des interprétations diverses qu'on en donne ou que l'on sous-entend. Il y aussi des lacunes importantes, des aspects de la province totalement laissés de côté. Parce qu'ils ne sont pas assez « actuels » ? Un recueil d'articles donc, sur un vaste sujet, mais un curieux « manuel » qu'il aurait fallu titrer autrement.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Antonio CABALLOS RUFINO (Ed.), *De Trajano a Adriano*, Roma matura, Roma mutans. Sevilla, Editorial Universidad de Sevilla, 2019. 1 vol. relié, 17 x 24 cm, 765 p. (HISTORIA, 351) Prix : 36 €. ISBN 978-84-472-2828-7.

étude d'un passage problématique qui relève de la transition du proème de Parménide au corps de son ouvrage. Il discute le pour et le contre de deux lectures de ce passage et les conséquences de chacune sur notre interprétation de Parménide, avant d'offrir une suggestion pour sortir de ce dilemme. Massimo Pulpito soutient pour sa part, à propos de Mélissos, que son traité a été structuré comme une déduction linéaire des caractéristiques de l'être. La section doxographique du volume se termine par l'étude de Gérard Journée, qui examine l'origine des citations présocratiques que l'on trouve dans les *Placita* d'Aetius. La deuxième section s'ouvre par une contribution d'Aldo Brancacci au sujet de la notion d'*archê* chez les Milésiens, en particulier la particularité et l'originalité du principe d'Anaximandre. Sylvana Chrysakopoulou, pour sa part, écrit sur la figure de Xénophane et sa réception chez Platon et Aristote. Elle soutient que les vers du poète contiennent une théologie qui pourrait être vue comme une anticipation de celle d'Aristote. L'étude de Leonardo Franchi tourne autour du rôle du *logos* chez Parménide. L'auteur soutient que ce terme occupe une place centrale dans la pensée de ce dernier. L'étude d'Andrei Lebedev, en revanche, présente deux nouveaux fragments d'Alcméon de Crotone, l'un tiré d'Aristote, l'autre d'une source arabe. Par l'analyse de ces fragments, il offre une nouvelle interprétation de l'épistémologie et de la méthode d'Alcméon. La contribution de Victor Gysembergh traite de Démocrite et de son atomisme comme d'un projet de recherche qui s'est vu dépasser par un programme rival centré sur la géométrie. Enfin, Michele Solitario examine le concept de plaisir dans les écrits de Prodicos de Céos, soutenant que l'hédonisme de ce dernier n'est pas irrationnel, mais fondé sur un principe de calcul précis. En conclusion, la diversité des contributions qui forment ce volume est telle que toute personne qui s'intéresse à la pensée présocratique y trouvera quelque chose à son goût, même si, faut-il le préciser, toutes les études ne présentent pas le même intérêt scientifique. Simon FORTIER

Francisco PINA POLO & Alejandro DIAZ FERNANDEZ, *The Quaestorship in the Roman Republic*. Berlin, W. de Gruyter, 2019. 1 vol. 17 x 24 cm, X-376 p., 12 fig. (KLIO. BEITRÄGE ZUR ALTEN GESCHICHTE. BEIHEFTE Neue Folge, 31). Prix : 99,95 €. ISBN 978-3-11-066341-9.

La questure, plus ancienne magistrature curule, représentait une charge essentielle dans le fonctionnement des institutions romaines, républicaines en particulier. D'abord au nombre de deux, le poste ne cessa de se voir attribuer de nouveaux détenteurs, au fur et à mesure que l'administration de Rome se complexifiait, au fur et à mesure que les provinces se multipliaient, pour parvenir à 20 sous Sylla. L'essentiel de leurs responsabilités reposait dans la gestion des finances de l'État, du Trésor public sous la responsabilité du sénat, dénommé *aerarium Saturni* d'après son dépôt dans le temple de Saturne, et, par extension, de toutes les questions relatives aux comptes, recettes et dépenses, entraînées par la domination des provinces puisque chacune recevait, avec son gouverneur, un questeur spécifique. Dans cette orbite, la fonction touchait aux troupes d'occupation dont elle devait assurer la solde et l'approvisionnement. Pour l'individu, la questure représentait une étape déterminante puisqu'elle ouvrait l'accès au sénat, situation qui perdurera à l'époque suivante. Ce caractère fondamental de responsabilité financière, la questure le perdra cependant sous l'Empire : l'*aerarium*

Saturni cède un grand nombre de ses rentrées au profit du *fiscus* contrôlé par l'empereur et ce sont désormais des procurateurs équestres qui dirigeront le « ministère » des finances. Malgré son importance, la magistrature ne bénéficiait d'aucune étude propre depuis l'ouvrage de Sobeck en 1909, à la différence, par exemple de l'édilité qui vient de connaître une magistrale synthèse, d'une chronologie différente mais sans prosopographie, sous la plume d'Anne Daguet-Gagey (*Splendor aedilitatium. L'édilité à Rome (I^er^ s. avant J.-C. – III^e^ s. après J.-C.)*, Rome, EFR, 2015 ; cf. *AC*, 86 [2017], p. 535-536). On accueillera donc avec grand intérêt une monographie synthétique consacrée à cette fonction dans ses aspects urbains et provinciaux, avec une prosopographie substantielle classée par ordre alphabétique des gentilices, complétée par un tableau chronologique. Chaque questeur est identifié par son numéro dans la *Real-Encyclopädie*, afin d'éviter les confusions et de connaître le déroulement complet de sa carrière éventuelle. L'exercice de son poste est brièvement décrit avec critique des sources (une illustration appuie le recours au monnayage) et courte bibliographie, y compris dans les cas où il n'est pas explicitement attesté mais déduit du *cursus honorum* du sénateur. Un outil de travail utile pour d'autres recherches, notamment sur l'histoire des provinces, d'autant plus appréciable qu'il n'existe pas pour la République d'équivalent à la « *PIR* ». Précède ces copieux appendices, qui ont fourni la matière de base aux développements historiques, une étude approfondie de tous les aspects de la magistrature. En premier lieu (chap. 1), son origine dont l'historique n'est pas simple à démêler dans le « puzzle des sources anciennes ». Se pose en effet avec fortes controverses la question de distinguer (ou non) les questeurs « judiciaires » qui ont donné leur nom au poste, des questeurs « financiers » qui leur ont (auraient) succédé, ou qui plutôt relèveraient d'une tout autre évolution : la perception qu'on en a implique de sortir du cadre supposé permanent des institutions posé par Mommsen, pour une conception évolutive. Leur activité première dut sans doute être davantage un appui aux consuls en campagne qu'une administration bureaucratique, ce qui impose peut-être (sans doute ?) de les penser choisis alors par ceux qu'ils assistaient plutôt que par élection populaire. Les auteurs avancent pour ces hautes époques un exposé clair et prudent qui fait un bilan des hypothèses et cherche à sortir des raisonnements circulaires qui ont parfois prévalu. Le chapitre 2 poursuit l'enquête à l'époque républicaine de manière à comprendre le développement de la questure, l'augmentation du nombre des détenteurs, et s'attarde sur la question des « so-called Italian quaestorships », à savoir les postes (sans doute non permanents) chargés de gérer des problèmes spécifiques en Italie, comme par exemple Ostie et les ports. Le troisième chapitre porte sur la place de la questure dans le *cursus honorum* en ce compris la question de l'âge requis pour l'exercer. Vient ensuite le chapitre 4 traitant à la fois des modalités de l'élection (par les comices tributes) et de l'entrée en charge (à quelle date ?) avec l'épineux mécanisme d'attribution des « provinces », par *sortitio* ou *extra sortem*, sous la houlette du sénat. La questure urbaine, ce maillon essentiel des institutions de l'État romain, fait ensuite l'objet du chapitre 5. Les auteurs envisagent tout d'abord la gestion financière mais ils rappellent que les questeurs devaient aussi assumer des tâches fort différentes, comme de s'occuper des ambassadeurs étrangers et de questions diplomatiques, comme aussi d'organiser les funérailles publiques concédées par le sénat. Il leur incombait aussi de surveiller l'entretien des routes et l'activité des *triumviri monetales*, de sélectionner les jurys des tribunaux et à tous ces titres de veiller au bon emploi des finances publiques.

Leur rôle politique était, sauf exception, fort limité. Hors de Rome, au-delà des mers, les questeurs représentaient l'administration de l'État dans tous les domaines. Les tâches comme les responsabilités étaient immenses et leur description est exposée dans le chapitre 6, qui envisage d'abord les procédures, les prorogations, les questions spécifiques à chaque province. Vient ensuite une synthèse sur « le questeur dans sa province » : les responsabilités financières et les relations avec le haut commandement. La conclusion du volume apporte enfin un tableau récapitulatif de l'histoire et du contenu de la magistrature, d'une origine obscure exposée avec prudence au développement maximal au I^er^ siècle avant notre ère. – L'ouvrage que nous proposent Fr. Pina Polo et Al. Diaz Fernandez correspond bien à l'attente de la communauté scientifique : tous les aspects importants sont traités avec approfondissement et esprit de synthèse, avec méthode, sens critique et large compétence historiographique. La mise à disposition d'une prosopographie constitue un avantage non négligeable, qu'il faut souligner, car la méthode a moins d'adeptes aujourd'hui qu'hier. Riche bibliographie, index des noms et index des sujets complètent le volume qui devra, indubitablement, rejoindre toutes les bibliothèques d'histoire ancienne. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Alex IMRIE, *The Antonine Constitution. An Edict for the Caracallan Empire*. Leiden – Boston, Brill, 2018. 1 vol. relié, XIV-175 p. (IMPACT OF EMPIRE, 29). Prix : 94 €. ISBN 978-90-04-36822-4.

La constitution antonine n'a pas attendu d'être inscrite en 2017, à l'initiative de l'Allemagne, au *Memory of the World Register* de l'Unesco, pour susciter l'intérêt des scientifiques. Depuis 1902, date de la découverte en Égypte de cet Édit d'Antonin Caracalla, reproduit en version grecque sur un papyrus qui, malheureusement, nous est parvenu gravement mutilé, nombreux ont été les historiens, historiens du droit, linguistes, archéologues et papyrologues à l'étudier sous différents angles et à lui consacrer des publications. Pour sa part, s'appuyant sur sa thèse doctorale, l'auteur traite essentiellement des motivations qui ont porté cette législation, en prenant la précaution de rappeler le contexte historique de la période qui l'a précédée, depuis le règne de Pertinax jusqu'à celui de Septime Sévère, le père de Caracalla. Quelles sont les véritables raisons qui se dissimulent derrière ce texte au contenu d'une belle générosité apparente, puisque la constitution octroyait la qualité de citoyen romain à la majorité des habitants libres de l'Empire (pas à tous, semble-t-il, et certains, tels les déditices, n'en auraient pas bénéficié) ? L'examen approfondi des sources confirme que ce n'est pas une motivation unique, mais, au contraire, une pluralité de motivations intriquées qui a conduit le jeune empereur de 24 ans, au demeurant d'une nature plutôt instable, à promulguer ce texte fondamental du droit romain. Il conduit également l'auteur à soutenir que, d'une certaine manière, la constitution est une réponse à des circonstances héritées, non imputables à l'empereur. Et ce constat lui permet d'écarter d'emblée la motivation de pure prodigalité avancée par Dion Cassius, dont le sentiment d'antipathie profonde, pour ne pas écrire de haine, à l'égard de l'empereur est patent. La motivation fiscale (étendre le champ d'application de la *vicesima hereditatum*, taxe successorale perçue sur les successions d'une certaine ampleur), souvent avancée par les auteurs comme unique ou principale, trouve son explication, non point dans une

voir la fin de cette pratique, M. Aberson, « Pour en finir avec †Caius ! », dans *Mélanges de linguistique, de philologie et d'histoire ancienne offerts à R. Wachter*, Lausanne, 2020, p. 61-65). Les bibliographie, *indices* et table de concordance indispensables, répétés pour chaque cité, complètent l'ouvrage. Au total un volume intéressant et utile sur des régions mal connues et plutôt mal documentées qui permettra de fonder de manière solide les interprétations de ces régions pyrénéennes et leur insertion dans la vie des provinces occidentales. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Bernard RÉMY & Marianne THAURÉ, *Inscriptions latines d'Aquitaine. Gabales.* Bordeaux, Ausonius, 2019. 1 vol., 22 x 30 cm, 208 p., nombr. ill. (*I.L.A.*, 11). Prix : 30 €. ISBN 978-2356133229.

Onzième volume des *ILA*, le recueil des inscriptions des Gabales vient enrichir la bibliothèque épigraphique de France d'une unité supplémentaire. La cité des Gabales qui a donné son nom au Gévaudan correspond approximativement au territoire de la Lozère, sous la direction d'*Anderitum*-Javols (autre dérivation du nom du peuple gaulois). En dehors de son chef-lieu qui a donné lieu à des fouilles importantes, l'archéologie de cette cité est peu connue et la documentation épigraphique qui nous est parvenue se réduit à trente numéros, d'un contenu limité, en ce compris trois bornes milliaires et quelques rares inédites. Il faut être reconnaissant aux auteurs de s'être livrés à ce travail ingrat. Pour étoffer le volume, les auteurs ont complété le recueil de l'*instrumentum*, parti pris qui avait déjà été adopté pour Bordeaux, et qui donne accès à une documentation inédite, très intéressante sur le plan des dénominations. Selon les principes de la collection, les auteurs nous livrent tout d'abord une synthèse des connaissances sur la *civitas* : historique, limites, onomastique. L'administration n'est pas connue, elle doit ressembler à celle des autres cités des Trois Gaules disposant du droit latin. Dans l'examen des frontières, le critère « equoranda » est mis en doute et non appliqué, qui a pourtant donné de bons résultats pour d'autres cités (voir par exemple Y. Burnand et J.-M. Demarolle, « Les limites des cités des Leuques et des Médiomatriques », dans *Prolegomena ad editionem novam Inscriptionum Latinarum Galliae Belgicae pertinentia*, Paris, 1998, p. 67-93). Les étymologies du nom *Gabalus* sont toutes rejetées, ce qui dénote une certaine hypercritique, l'hypothèse celtique de Delamarre semblant cependant assez solide. L'étude anthroponymique est relativement développée et permet de découvrir une population fortement latinisée « même si les réminiscences indigènes sont significatives » (p. 45). On peut discuter des détails (par exemple Restitutus du n° 16 doit être en pays gallo-romain un nom celtique ou une assonance celtique, plutôt qu'un nom latin italien), mais globalement les identifications sont correctes. Les Gabales sont peu connus dans l'Empire. Il aurait été opportun de ne pas réduire encore leurs attestations en ne citant pas l'inscription de Narbonne (*CIL* XII 4370 = *ILN Narbonne*, 173) d'un vétéran qui se définit comme *Gabaliensis*. Certes un léger doute plane sur la lecture mais, même si l'on choisit d'y voir plutôt un habitant de Cavaillon, il fallait mentionner aussi ce texte, quitte à expliquer qu'on ne le retient pas. Je renverrai à la notice des *Inscriptions latines de Narbonnaise (Narbonne)* sous presse, pour la discussion de cette épigraphe. Les notices sont coulées dans le moule de la publication scientifique ; sérieuses et rigoureuses, elles procurent lieu de découverte

et de conservation, dimensions, bibliographie classée (*HGL* devrait figurer dans les éditions), photo ou plus rarement dessin ancien, lecture diplomatique, lecture scientifique, traduction et commentaire. Les lectures ne posent aucun problème. Les datations sont explicitées mais pas toujours convaincantes : il faut admettre que beaucoup d'inscriptions se présentent sans critère significatif et doivent rester imprécises. Par contre l'inscription n° 22 (*CIL* XIII 1566), très fragmentaire, présente *D(is) M(anibus)* suivi d'un nominatif, ce qui va dans le sens d'une datation au début du IIe siècle (présence de la formule et maintien du nominatif caractéristique du Ier siècle). La traduction du n° 24 (*CIL* XIII 1571) n'est pas satisfaisante : *omnibus honoribus functo* ne signifie pas « parvenu à tous les honneurs », ce qui ne traduit pas *functo* et conduit à penser à une accumulation d'« honneurs » au sens français du terme sans signification institutionnelle ; il faut lire « ayant accompli la carrière complète des magistratures » (*honos* = magistrature cf. *cursus honorum*) ; de même *pro salute* ne signifie pas « pour leur prospérité » mais « pour leur sauvegarde ». *Aedes* dans le n° 23 (*CIL* XIII 1567) ne doit pas être traduit par « sanctuaire ». D'après le contexte, il s'agit d'un mausolée, soit un bâtiment important (*aedes* = *aedificia ThLL s.v.*). Dans l'ensemble le commentaire est peu fourni, mais il faut reconnaître que les textes sont assez pauvres. Un point récurrent : les auteurs ont tendance à considérer tous les porteurs d'un nom unique comme des *incerti* (par exemple n° 13 : *CIL* XIII 1569) sauf à présenter un patronyme explicite. Il est très rare, en dehors de l'*instrumentum*, qu'un citoyen romain ne fasse pas apparaître son statut sur une inscription, document du « donner à voir » où une imprécision de rang est improbable. Un porteur de nom unique, à moins de disposer de critères nets de servitude, est un pérégrin, et certainement pas un citoyen qui aurait omis son gentilice. Petronia et Camerianus sont bien, dans l'inscription citée, des pérégrins. Les lectures de l'*instrumentum* paraissent également correctes. Il n'était sans doute pas nécessaire de publier *in extenso* et avec de telles notices les indications de poids et de contenus, ou les signes non explicites, du type cruciforme, étoile, trident. Si les graffiti de propriété révèlent une richesse onomastique qui mérite publication, si les indications techniques peuvent être éventuellement des indices d'alphabétisation, les autres signes ne me paraissent pas réclamer plus qu'une liste. Une certaine ambiguïté réside dans l'acceptation de certaines estampilles dont l'introduction de l'ouvrage avait pourtant annoncé le rejet (p. 8 n. 2) en tant que « réalisées en série dans une démarche commerciale » ; on trouve cependant les n° 101, 102, 107 sur briques, par exemple. Une dernière remarque sur le catalogue. Si le volume est signé de deux noms, ceux des responsables du volume, en réalité plusieurs collaborateurs ont rédigé des notices et il sera indispensable de les identifier lors d'une citation de commentaire ou de datation, d'après les initiales qui accompagnent chaque numéro (liste p. 10). Bien évidemment le recueil est doté en fin de volume d'une bibliographie et des *indices* et concordances indispensables. Si la moisson est un peu décevante, le *corpus* que nous procurent B. Rémy et M. Thauré est bienvenu et permet de travailler sur l'épigraphie de la région avec de bonnes bases documentaires, revues et assurées. Souhaitons bon succès aux *ILA*. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Alain VILLARET, *Les dieux augustes dans l'Occident romain. Un phénomène d'acculturation.* Bordeaux, Ausonius, 2019. 1 vol. 17 x 24 cm, 491 p., ill. (SCRIPTA ANTICA, 126). Prix : 25 €. ISBN 0-978-2356133298.

Avant même de décrire le contenu de cet ouvrage, il convient de faire deux remarques. La première est que le titre même interpelle. Pour l'auteur, le fait d'accompagner dans une inscription le nom de la divinité honorée de l'épithète « *Augustus* » n'est pas un acte religieux, c'est un simple « phénomène d'acculturation ». L'autre remarque porte sur la copieuse bibliographie que le sujet a engendrée au titre religieux, dont un tel ouvrage aurait pu apporter la synthèse, plutôt que de se situer en marge. Donnons-en un aperçu pour situer l'état des connaissances. Le sens à accorder à la présence de cette épithète est certes controversé mais il présente une constante : celle de rapprocher la divinité de l'empereur (en mettant l'accent sur la divinité) et/ou d'assurer le souverain de la loyauté de son sujet. Ainsi l'interprétation d'A. D. Nock (Studies in the Graeco-Roman Beliefs of the Empire, *JHS* 45 [1925], p. 91-98), adoptée par exemple par M. Beard *et al.* (*Religions de Rome*, Paris, 2006, p. 332-333), est très intéressante, à savoir que cet emploi traduit le désir des dédicants d'attirer la protection du dieu sur l'empereur, un type d'explication que A. Villaret juge « inadéquate » (p. 55). La position de D. Fishwick est proche et complémentaire qui rappelle le principe qu'une épiclèse définit la sphère d'action du dieu (*The Imperial Cult in the Latin West*, Vol. II, 1, Leyde, 1987 [1991], p. 447 et 454), ce qui d'une part conférerait à celui-ci une fonction en relation avec le pouvoir politique et augmenterait d'autre part sa puissance d'action. Mais une version plus politique de cet usage, à savoir considérer que c'est aussi une marque de loyauté envers le pouvoir et un moyen de renforcer la dignité de la divinité, n'est pas à exclure (cf. K. Latte, *Römische Religionsgeschichte*, Munich, 1960, p. 324). En effet, avec I. Gradel (*Emperor Worship and Roman Religion*, Oxford, 2002, p. 104-106, 112-114), on rappellera aussi que les dieux « augustes » existent avant Auguste et que le terme a une valeur religieuse propre (*Augustus* vient de *augere*). Un élément intéressant en Italie est la proportion non négligeable de dédicaces aux dieux augustes émanant des autorités publiques ou témoignant d'une forme de reconnaissance publique (cf. G.L. Gregori, Il culto delle divinità Auguste in Italia : un indagine preliminare, dans J. Bodel et M. Kajava (Ed.), *Dediche sacre nel mondo greco-romano*, Rome, 2009, p. 315-316 et 322-323). L'étude de W. Van Andringa (*La religion en Gaule romaine. Piété et politique*, Paris, 2e éd., 2017, p. 182-184) pour les Trois Gaules fait apparaître que les dieux Augustes sont soit les dieux romains attachés officiellement à la personne impériale, soit des divinités importantes du panthéon local. Tout cela est établi de longue date. – Qu'apporte donc cet ouvrage ? Un parcours intéressant parmi les attestations de la pratique qui montre, en effet, la grande fréquence de l'usage, l'intérêt des notables locaux (un peu trop rapidement identifiés parfois d'après un simple nom, sans trace explicite des fonctions exercées : p. 266 par exemple), la diversité des divinités concernées, notamment d'origine indigène, la diversité aussi des contextes publics et privés, voire ludiques, la concentration des dédicaces dans des centres urbains. Par contre l'interprétation que donne l'auteur de ces phénomènes pose problème : peut-on vraiment écrire que les empereurs sont les agents des dieux, que l'empereur est l'intercesseur rendant efficace l'action divine (l'« augustalisation » serait « le signe de la médiation impériale entre les dieux et les hommes » : cf. p. 397 ;

p. 36-107) : n'est-ce pas une vision réductrice des pouvoirs propres à chaque divinité ? On pourrait à l'inverse penser que c'est au contraire la connexion avec l'empereur qui souligne l'importance et la puissance du dieu concerné. Plutôt que de placer avec l'auteur sur l'empereur le poids du titre *Augustus* et la fonction qu'il engendre (empereur qui serait « médiateur »), il conviendrait, à mon sens, de l'attribuer à la divinité dotée ainsi d'une qualité de pouvoir et d'une fonction supplémentaire. D'autre part est-ce un geste religieux ou peut-on ramener l'usage de l'épithète à un phénomène d'acculturation des élites ? « Accepter aussi largement cette conception fondamentalement romaine de la fonction médiatrice impériale dénote une acculturation politique volontaire » (p. 398). Qu'est-ce qu'une acculturation ? Le terme est-il pertinent dans la mesure où la pratique est autant italienne que provinciale et qu'il n'y a pas de différence chronologique entre elles ? Par rapport à quoi les Italiens (qui sont des Romains depuis la fin de la Guerre sociale) se sont-ils acculturés sous l'Empire ? Mais en quoi la « fonction médiatrice impériale » est-elle « fondamentalement romaine » ? Cette vision met en cause la nature même du culte impérial sans en aborder les principes. À cet égard la pratique de l'épithète *Augustus* doit être examinée dans le contexte des différentes formes de célébration de la nature divine de l'empereur. Cette association de l'empereur aux dieux peut s'exprimer diversement selon les cités. C'est une composante qu'il ne faut pas négliger. Chaque *civitas* organisait son culte public selon ses règles propres et, par exemple, l'emploi de l'épithète *Augustus* était par endroits concurrencé sinon remplacé par celui de la formule « *In honorem domus divinae* ». C'est particulièrement patent en Belgique et dans les Germanies. La formulation de la cité des Éduens était encore différente. Scinder les pratiques en se focalisant sur une seule n'est pas opportun, il faut au contraire prendre l'ensemble des usages pour en mesurer les choix. De même faudrait-il replacer les dieux concernés selon chaque panthéon car l'importance d'une divinité est conditionnée par cet ensemble polythéiste et les réseaux qu'il révèle. Or la perspective est globale, généralement provinciale, sans égard pour le statut des cités. Si la partie interprétative de l'ouvrage n'emporte pas nécessairement l'adhésion, du moins, la description des dédicaces et de leur contexte apporte une documentation utile à l'étude de la pratique épigraphique religieuse. Il faut toutefois prendre les analyses de l'auteur avec prudence. Certes une telle masse de sources ne peut être vérifiée dans le détail, mais de nombreuses approximations apparaissent. Je me limiterai à l'exemple de Narbonne. A. Villaret reconstitue à son gré un *forum* plein de dieux Augustes qui lui permet ensuite de parler en synthèse de la scénographie des cultes (p. 395). Le problème est que le tableau qu'il brosse de la zone du *forum* est imaginaire en bonne partie (p. 342). Le grand temple n'est pas attribué. Certes court l'idée d'un capitole, mais ce pourrait être aussi le temple du culte impérial, ce *templum divi Augusti* connu par l'épigraphie. Jupiter y était cependant probablement honoré (*CIL* XII 4318 = *ILN Narbonne*, 11). En outre la réunion d'une série de dieux Augustes sur ce *forum* est également fragile. Si l'inscription dit que la dédicace au *Numen Augusti* (*CIL* XII 4333 = *ILN Narbonne*, 28) devait se trouver *in foro*, on ne sait pas où était installé le « tétrastyle » (et non tétrapyle) de Julia Natalis (*CIL* XII 4332 = *ILN Narbonne*, 2) qui associait Apollon Auguste aux *Numina* impériaux, ni l'autel à la *Pax Augusta* (*CIL* XII, 4335 = *ILN Narbonne*, 29), tous retrouvés dans les murailles de Narbonne. L'auteur envisage d'y joindre l'autel à Mercure Auguste, transporté à

St-André-de-Sorède (*CIL* XII 5365 = *ILN Narbonne*, 26), dont l'emplacement en ville demeure inconnu. Il reste donc le monument à Silvain Auguste (*CIL* XII 5960 = *ILN Narbonne*, 30) à provenir de ce lieu. Le culte impérial est bien installé au *forum* mais le patronage de la triade capitoline y est incertain, bien que ce culte soit obligatoirement célébré dans la colonie romaine (ce qui n'est pas évoqué). Certes une telle reconstitution fictive du *forum* et de ses bases est possible, mais c'est une simple hypothèse. Elle ne peut en rien servir d'argument pour fonder des conclusions de portée générale. Ce ne sont pas là les éléments qui permettent de construire, comme le fait l'auteur, une topographie signifiante qui exprimerait « la coopération des dieux avec la triade souveraine et l'empereur », modèle d'interprétation destiné à la comparaison suggestive avec d'autres villes. D'autres confusions pourraient être relevées dans l'analyse des dédicaces, concernant le statut social de Julia Natalis (p. 266) (qui n'a aucun lien connu avec les *C. Iulii*), par exemple, ou de L. Accius Lemnus, dévot de Mars Auguste (*AE,* 1969/70, 385 = *ILN Narbonne,* 13) (dont rien n'indique qu'il était un laniste : p. 300, n. 105), ou encore de Q. Valerius Hermetio (qui n'était pas un naviculaire : p. 272, n. 309). Elles ne sont pas anodines dans la mesure où celles-ci aident à décrire le rôle des femmes de l'élite dirigeante (p. 325, n. 290) pour la première, la signification de la pratique des dieux Augustes dans le cadre de l'amphithéâtre (p. 362) pour le second et la source d'enrichissement des notables pour le troisième. En conclusion, l'ouvrage doit être pris avec esprit critique malgré la richesse de sa documentation et celle du tableau détaillé (inscriptions, lieux, dédicants) de la pratique épigraphique concernée.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Quentin LETESSON & Carl KNAPPETT (Ed.), *Minoan Architecture and Urbanisme. New Perspectives on an Ancient Built Environment*. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. relié, XXI-393 p., 119 fig. n/b. Prix : 90 £. ISBN 978-0-19-879362-5.

Cet ouvrage rassemble les communications du colloque *From Static Data to Dynamic Processes: New Perspectives on Minoan Architecture and Urbanism* qui s'est déroulé à l'Université de Toronto le 5 et 6 Janvier 2015. Dans l'introduction, les éditeurs, Quentin Letesson et Carl Knappett, présentent le concept de *Minoan Built Environment*. Les auteurs passent d'abord en revue l'histoire des études concernant l'architecture minoenne et l'urbanisme à partir de la recherche de Sir A. Evans à nos jours. Ils s'intéressent ensuite à la discussion sur le concept d'environnement bâti et sur les approches récentes et ils soulignent qu'une approche à plusieurs échelles (micro, méso et macro) est la mieux adaptée pour aborder des questions complexes concernant le lien entre les structures, l'établissement, l'espace environnant et les activités collectives. Chacune des trois sections du livre présente une de ces approches scalaires et est introduite par une présentation des éditeurs. La première section se compose de trois contributions. Tim Cunningham discute de la présence d'anomalies architecturales dans les contextes néopalatiaux en se consacrant surtout au site de Palaikastro. La présence de ces anomalies fonctionnelles est discutée en assumant une fonction secondaire pour ces éléments architecturaux qui sont donc liés aux choix esthétiques et symboliques des élites. Maud Devolder applique une perspective matérialiste à l'analyse des bâtiments minoens. L'étude se concentre sur le thème de la dépense énergétique en

polémique qu'en donne le poète. Certes, une bibliographie trop abondante devient difficile à exploiter, mais tous ces auteurs posent, de façon concise et suggestive, des questions méthodologiques essentielles pour comprendre les mécanismes du calendrier romain et les défis de l'interprétation des *Fastes*. Il semble donc indispensable de les mentionner pour guider les lecteurs qui découvrent l'œuvre. Par ailleurs, la bibliographie ne comprend que des titres en allemand et en anglais. On pourrait ajouter H. Le Bonniec, *Études ovidiennes : introduction aux* Fastes *d'Ovide*, Francfort – Paris, 1989, l'édition des *Fastes* de R. Schilling dans la Collection des Universités de France, Paris, 1992-1993, A. Fraschetti, *Roma e il principe*, Rome, 1990 (l'ouvrage auquel répond A. Barchiesi dans *The Poet and the Prince*), et J. Scheid, *Quand faire, c'est croire. Les rites sacrificiels des Romains*, Paris, 2005. La bibliographie est suivie d'une liste des dieux romains cités, avec leurs correspondants grecs, et de quatre *indices* des fêtes, constellations, noms de lieux et noms propres, très utiles au lecteur. Dans le souci de faciliter encore l'entrée dans ce poème foisonnant, chaque livre des *Fastes* pourrait être précédé d'un résumé faisant apparaître les principales séquences. On aurait ainsi pu remarquer que ce n'est pas toujours à propos d'une fête ou d'une constellation qu'un épisode se développe, le poète organisant librement la matière. En somme, ce livre rendra de précieux services, mais l'usage des commentaires récents et l'accès aux travaux fondateurs sur le calendrier romain et le poème d'Ovide auraient pu être facilités par la mention de ces ressources dans les annotations, à propos de quelques séquences choisies. En effet, le poème sollicite l'attention constante de son lecteur, non seulement pour élucider les faits, mais aussi pour s'interroger sur la façon dont il les met en scène, et ainsi, les met en question. Maud PFAFF-REYDELLET

Mélanie MÖLLER (Ed.), *Excessive Writing. Ovid Exildichtung*. Heidelberg, Winter, 2020. 1 vol. relié, 198 p. (BIBLIOTHEK DER KLASSISCHEN ALTERTUMSWISSENSCHAFTEN, NEUE FOLGE 2, 160). Prix : 38 €. ISBN 978-3-8253-4723-9.

Ce recueil de onze articles réunit les actes d'un colloque du réseau international « La poésie augustéenne » tenu à Berlin en décembre 2017 à l'occasion du bimillénaire de la mort d'Ovide ; une célébration qui a donné lieu à de nombreuses manifestations à travers l'Europe (on se souvient de sa « réhabilitation officielle » par le conseil municipal de Rome) et a contribué à dynamiser les recherches sur l'élégie ovidienne d'exil. Le thème unificateur du volume est celui de la poésie d'exil comme « écriture excessive » ; une terminologie empruntée au domaine psycho-pathologique (évoquant une écriture compulsive), qui peut renvoyer à la fois à une composante psycho-affective de l'œuvre ovidienne d'exil, la retranscription littéraire d'états émotionnels paroxystiques liés à la situation « extrême » de la relégation, et à une dimension métalittéraire étroitement corrélée à la précédente : une poésie élégiaque qui « excède » son propre cadre générique pour absorber l'ensemble de l'expérience poétique de l'auteur. Une poésie du « passage à la limite » à tous les points de vue, qui abolit notamment la frontière entre l'art et la vie. Des deux parties de l'ouvrage (I : *Leben im Exil* ; II : *Exil und Exzess*), c'est à vrai dire surtout la seconde (et plus précisément, les trois dernières contributions de celle-ci) qui est véritablement centrée sur la notion d'excès, la première étant assez disparate dans son contenu, ce qui n'enlève rien à la valeur

intrinsèque des six contributions qui la composent. La première, de Jacqueline Fabre-Serris, est centrée non pas sur les *Tristes* et les *Pontiques*, comme on s'y attendrait, mais sur les *Fastes*, ce qui nous rappelle que le poète a mis la dernière main à cette œuvre durant son exil, et pose dès lors la question des éventuels remaniements qu'il a pu y apporter en fonction de sa nouvelle situation ; dans son article intitulé « Exilés et indigènes dans le Latium originel (Saturne, Évandre, Énée) : émigration, identité et culture italique selon l'Ovide des *Fastes* », l'universitaire lilloise voit des indices d'une influence de l'exil dans la représentation d'Évandre, qui pourrait valoir hommage indirect à l'un des principaux intercesseurs d'Ovide auprès du Prince, Fabius Maximus (*via* les liens entre Évandre et Faunus d'une part, Faunus et la *gens Fabia* d'autre part) ; elle propose en outre d'interpréter l'importance exceptionnelle donnée à Carmenta comme un appel oblique à la bienveillance de Livie, visée à travers l'image de la prophétesse hospitalière. Reprenant une vue diachronique d'ensemble de la carrière poétique d'Ovide marquée par la non-linéarité « anti-canonique » d'un parcours qui « retombe » dans l'élégie après s'être élevé sur les hauteurs de l'épopée métamorphique, Maria Luisa Delvigo (« Verso Tomi : il poeta epico ritrova l'elegia ») montre comment le poète intègre dans l'élégie des thèmes épiques (notamment celui de la tempête), parcourant en sens inverse la trajectoire d'« épicisation » des thèmes élégiaques qu'il avait accomplie dans les *Métamorphoses*, tant il est vrai que la poésie d'exil d'Ovide est aussi une palinodie à tous les sens du terme. Melanie Möller (« Ovid und Odysseus. Zur Rhetorik des Exils ») revient pour sa part sur le fameux parallèle entre Ovide et Ulysse afin d'en préciser la fonction de caractérisation de la *persona* du poète exilé, mais aussi, métalittérairement, de sa poétique, dans sa singularité. Mario Labate (« La carriera spezzata : letteratura e potere nell'autodifesa ovidiana ») se penche quant à lui sur l'intertextualité horatienne dans les *Tristes*, en examinant la façon dont Ovide construit en partie sa *persona* comme une sorte d'« Horace manqué », et mobilise ces intertextes dans la perspective d'une stratégie auto-apologétique centrée sur la « faute » constituée par l'*Ars amatoria*. C'est la question de l'articulation entre la communication avec le Pouvoir et la mobilisation des réseaux d'*amicitia* qui fait l'objet de la contribution de Gianpiero Rosati, « Microfisica del potere nelle opere ovidiane dell'esilio » : face à un Pouvoir augustéen de plus en plus distant et atteignable seulement à travers un réseau d'amis influents dont il est vital de ne pas être définitivement écarté, le poète doit sans cesse louvoyer entre l'appel à l'*officium amicitiae* et la préservation du loyalisme politique. Enfin, Edoardo Galfré (« Ovid, Germanicus and the Sorrows of Old Augustus ») s'intéresse aux *Pontiques* (qui sont toujours un peu le « parent pauvre » dans les études sur l'élégie ovidienne d'exil) et plus précisément à l'élégie « triomphale » *Pont*. II, 1 (qui, dédiée initialement au triomphe de Tibère, tourne à la glorification de Germanicus), pour s'interroger sur le motif du souhait de triomphe, que le rappel du triomphe manqué de Caïus César (cf. *Tr*. IV, 2) teinte d'une couleur sombre et inquiétante, ce qui rend d'autant plus prégnant le souhait de bon retour et de salut dans ce poème-ci. La seconde partie, qui fait une large part à la réception d'Ovide, s'ouvre sur la contribution de Philip Hardie, « Ovidian Exile, Presence and Metamorphosis in Late Antique Latin Poetry », qui étudie quelques exemples d'intertextualité ovidienne chez des poètes de l'Antiquité tardive liés par le thème de l'exil et/ou de la *peregrinatio* (Porphyre Optatien, Rutilius Namatianus, Paulin de Nole). La contribution d'Alessandro Barchiesi (« Ovid, Boccaccio and the

equites : Autography and the Question of the Audience ») se divise en deux parties assez indépendantes : la première met en lumière la façon dont Boccace réécrit sa propre biographie ainsi que celle de Pétrarque d'après le modèle d'Ovide, *Tr*. IV, 1 ; la seconde revient sur la question du public de l'*Ars amatoria* pour défendre son identification avec celui visé par la réactivation des lois juliennes moralisatrices en 4 ap. J.-C. (l'aristocratie équestre) et réévaluer la thèse de l'immoralité de l'*Art d'aimer* comme cause réelle de la relégation du poète. La perspective s'élargit avec les trois dernières communications, qui ont en commun le thème de la porosité de la limite entre la littérature et la vie, dans une perspective métalittéraire. William Fitzgerald (« Poets Are Exiles ») articule son propos sur un parallèle général entre l'expérience de l'exil et celle de l'écriture poétique. Maximilian Haas (« Exzessives Schreiben. Von Ransmayr zu Ovid ») part du roman de Christophe Ransmayr *Le dernier des mondes* (particulièrement mis à l'honneur à l'occasion du colloque de Berlin) pour développer, à partir de *Tr*. IV, 1 et *Pont*. I, 2, une réflexion sur le caractère métamorphique de la poésie d'exil, l'état intérieur du poète relégué rejoignant celui expérimenté en amont par certaines victimes de métamorphoses. Cette convergence de la poésie et de la vie dans la phase finale de la production ovidienne est aussi ce qui ressort de la contribution finale de Jürgen Paul Schwindt, « Sterbende Stimmen. Ovids *minimal art* oder Wie endet die augusteische Literatur ? », qui explore notamment, Roland Barthes à l'appui, le motif de la « voix mourante » du poète et de l'identité entre le corps du poète et le corps du texte. Un recueil riche et diversifié, tant en matière de corpus (si les *Tristes* se taillent la part du lion, les autres pans de l'œuvre ovidienne, d'exil ou non, sont aussi abordés) que par la pluralité des perspectives, mêlant aperçus rétrospectifs sur le parcours d'Ovide en amont et réception de son œuvre, ainsi qu'approches métalittéraires générales et études de cas particuliers, dans une perspective tantôt métapoétique, tantôt historicisante (mais d'où la stylistique est en revanche à peu près absente).

François RIPOLL

Aaron PELTTARI, *The Psychomachia of Prudentius. Text, Commentary, and Glossary*. Norman, University of Oklahoma Press, 2019. 1 vol. broché, 344 p. (OKLAHOMA SERIES IN CLASSICAL CULTURE, 58). Prix : 29,95 €. ISBN 978-0-8061-6402-1.

Aaron Pelttari, excellent connaisseur de la poésie de Prudence et de son contexte culturel, se révèle en outre par ce livre un pédagogue fort original. En effet, il a d'abord conçu cette nouvelle édition commentée de la *Psychomachie* comme un sujet d'étude pour des étudiants encore peu familiarisés avec la lecture des textes latins. Son commentaire comporte en conséquence toutes les indications grammaticales utiles pour voir clair dans la morphologie, la syntaxe, mais aussi les figures de style et la métrique du texte ; un glossaire de 78 pages à la fin du volume fournit pour les mots latins une traduction qui se veut immédiatement utilisable ; l'absence d'une traduction de l'ensemble du poème répond vraisemblablement aussi à une intention pédagogique. Il est surprenant de prime abord de proposer à des étudiants qui ne sont pas passés par une familiarisation avec la prose cicéronienne, puis une initiation à la poésie augustéenne, un poète chrétien, même si le *christianorum Maro et Flaccus* est parfaitement classique dans sa langue, sa versification et sa culture. Ces étudiants découvriront donc

Isabelle BOEHM & Daniel VALLAT (Ed.), *Epitome. Abréger les textes antiques.* Actes du colloque international de Lyon, 3-5 mai 2017. Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée – Jean Pouilloux, 2020. 1 vol. broché, 21 x 29,5 cm, 260 p. (LITTÉRATURE & LINGUISTIQUE, 2). Prix : 30 €. ISBN 978-2-35668-069-3.

Résumer des œuvres, tant scientifiques que littéraires, était une pratique courante dans l'Antiquité, répandue surtout aux époques impériale et byzantine. Les exemples abondent, tant en grec qu'en latin. Les *Periochae* de Tite-Live, dont l'œuvre ne comportait pas moins de 142 livres, constituent certainement le cas le plus connu. Un autre abrégé d'histoire romaine vit le jour au IV^e^ s., celui d'Eutrope. On connaît aussi des *Periochae Homeri Iliados et Odyssiae* attribuées à Ausone. On citera encore Justin *epitomator,* au III^e^ s., des *Historiae Philippicae* de Trogue Pompée et on rappellera que le *Satiricon* de Pétrone a fait très tôt (peut-être dès le milieu du V^e^ s.) l'objet d'*excerpta,* qui remplacèrent rapidement l'œuvre originale. Dans la littérature chrétienne, Lactance fut abréviateur de lui-même. La tendance à l'abrègement est encore plus marquée dans la prose technique, car les textes scientifiques n'ont en principe pas de prétentions littéraires, mais visent seulement à transmettre le savoir. Le traité du Carthaginois Magon fut très tôt l'objet de deux abrégés en grec, alors que le Sénat décidait de le traduire intégralement en latin. L'ouvrage d'architecture de Faventius est un abrégé de celui de Vitruve. L'*Opus agriculturae* de Palladius est en quelque sorte un épitomé du *De re rustica* de Columelle. Festus abrège le *De verborum significatu* de Verrius Flaccus, ouvrage écrit à l'époque d'Auguste. Paul Diacre, au VIII^e^ s., abrégera à son tour Festus. Quelles que soient les formes qu'ils prennent (*breviarium, épitomé, eklogé, periocha, encheiridion, synopseis, synagogai*), ces abrégés sont les témoins de changements historiques et culturels importants liés à la diffusion des savoirs. La multiplication des livres engendre la nécessité de créer des résumés, des digestes et des anthologies permettant de diffuser et de transmettre plus facilement le savoir. Dans l'introduction, les éditeurs retracent le cadre dans lequel ces résumés ont vu le jour et mettent en évidence leurs caractéristiques. L'usage de l'abrégé ne repose sur aucune base théorique. Les pratiques sont des plus variées. La volonté de condenser pourrait être mise en lien avec l'évolution de la culture livresque à la fin de la République romaine et surtout durant l'époque impériale : techniques de transmission des textes, passage du volumen au codex vers 100 ap. J.-C., moyens de conservation des écrits dans l'Antiquité. Les problèmes posés par les résumés sont multiples. Le plus crucial est certainement la question de savoir dans quelle mesure l'abrégé est fidèle à l'original. Les contributions sont réparties en deux groupes : les résumés de textes scientifiques et techniques et ceux qui relèvent du contexte rhétorique et scolaire. Christine Salazar et Philip van der Eijk présentent trois exemples extraits des *Libri medicinales* d'Aetius d'Amida, médecin à la cour byzantine durant la première moitié du VI^e^ s., qui illustrent comment les compilateurs refaçonnent leurs sources et impriment leur marque personnelle. Klaus-Dietrich Fischer étudie quelques termes spécialisés en vue de retrouver chez Oribase, le médecin personnel de l'empereur Julien, les témoignages des abrégés qu'il utilise. Isabelle Boehm étudie la méthode de travail de Galien, qui résume souvent les traités qu'il étudie et introduit des abrégés même là où on ne les attend pas, dans les commentaires à des textes courts, comme les *Aphorismes* hippocratiques, ou dans des études de vocabulaire. Galien accorde la même considération au résumé et au texte

intégral : il renvoie le lecteur à l'un ou à l'autre, selon les circonstances. Anne-Marie Doyen montre que l'*Épitomé* de la *Collection d'hippiatrie grecque* est un authentique manuel vétérinaire, en tente une datation et précise le rapport de l'*Épitomé* avec les autres traités hippiatriques. Émilie-Jade Poliquin étudie l'épitomé connu sous le nom de *Catastérismes*, qui est une version maintes fois remaniée d'un texte original attribué à Ératosthène, et le compare au texte d'Hygin ainsi qu'aux autres témoins de cette tradition, à savoir les Scholies à Germanicus et l'*Aratus Latinus*. Markus Mülke se penche sur la traduction latine du Περὶ Ἀρχῶν d'Origène. Il se concentre sur le débat entre Jérôme et Rufin relatif à la manière dont les ouvrages d'Origène doivent être reçus dans l'Occident latin. Marion Bellissime s'intéresse à Zonaras, qui est l'auteur, au XII^e^ s., d'un *Épitomé* consacré à l'histoire du peuple juif (livres 1 à 7) et à celle du peuple romain (à partir du livre 7). Pour les premiers livres romains (livres 7 à 10), on sait que Zonaras abrège Plutarque et Dion Cassius. Elle étudie la marge de manœuvre de l'*epitomator,* qui allège et alourdit, au gré de sa fantaisie, selon des critères esthétiques qui lui sont propres. Dans la première contribution de la seconde partie, Andrea Balbo et Loredana Boero déterminent les méthodes suivies par l'abréviateur des controverses de Sénèque le Père. L'*excerptor* vise un public issu des écoles de rhétorique. Alice Borgna compare le texte de Justin et les sommaires qui restent de Trogue Pompée. Elle met en exergue une méthode assumée et des centres d'intérêt qui concernent un public d'élèves avancés de l'école tardo-antique. Amedeo Alessandro Raschieri analyse deux résumés tardo-antiques de l'ouvrage de Valère Maxime, écrit à l'époque de Tibère, Julius Paris, dont l'*Épitomé* est complet, et Januarius Nepotianus, qui s'interrompt après le début du troisième livre de l'anecdotier. Les deux abréviateurs ont des visées et des méthodes différentes : Paris entend effectuer une synthèse, tandis que Nepotianus se livre à une paraphrase. Maris Kazanskaya tente de cerner l'identité du lectorat des arguments narratifs à Euripide conservés essentiellement sur papyrus. Ces textes, qui ont constitué un recueil en soi, ont bénéficié d'une large diffusion, en particulier dans les milieux scolaires, mais aussi dans des cercles plus larges. Massimo Gioseffi envisage les différentes formes de résumés des textes virgiliens à l'école du *grammaticus*. Les résumés d'intrigue écrits par des commentateurs comme Servius et Tiberius Claudius Donatus montrent qu'il n'était pas nécessaire de résumer les textes de Virgile dans l'école tardo-antique. Daniel Vallat compare la biographie de Virgile par Donat (empruntée à Suétone), qui se trouvait dans l'introduction de son commentaire aux *Bucoliques* (perdu), et celle de Servius, écrite quelques décennies plus tard et intégrée à son introduction à l'*Énéide*. Une comparaison de ces deux vies montre comment ont évolué les méthodes d'introduction aux auteurs au IV^e^ s et comment la biographie de Donat a été modifiée par Servius (suppressions, restructurations et déformations). La biographie de Servius apparaît comme un résumé dans un contexte scolaire, puisqu'il s'agit d'un texte simplifié et rendu accessible aux élèves du *grammaticus*. Françoise Morzadec étudie les arguments à la *Thébaïde* de Stace placés par Lactantius Placidus à l'entame de chaque livre de son commentaire. Ces *argumenta* en prose servent de synthèse de la matière épique et de guide de lecture à la fois du texte et de l'exégèse. Chiara Formenti détaille les éléments de résumés des odes d'Horace dans les commentaires de Porphyrion et du Pseudo-Acron. Jérôme Bastick s'intéresse aux résumés des romans grecs dans la Bibliothèque de Photios de Constantinople (IX^e^ s.), c'est-à-dire les notices consacrées à Achille Tatius, Jamblique

et Héliodore. Pour ce dernier, une étude comparative est possible puisque nous possédons le roman lui-même. Derrière le procédé d'abréviation, on perçoit une réelle innovation littéraire. Ce volume invite les spécialistes de l'Antiquité à intégrer cette « condensing literature », trop souvent considérée comme de seconde zone, dans leur enseignement et leur recherche. Ces textes « mineurs », qui méritent d'être étudiés comme des formes littéraires à part entière, montrent quelles méthodes les anciens ont mises au point pour perpétuer, transmettre et actualiser leurs savoirs et invitent à une réflexion sur ces questions fondamentales. Ce recueil d'études ne fait nullement double emploi avec le fort volume publié par Marietta Horster et Christiane Reitz, *Condensing Texts – Condensed Texts*, Stuttgart, 2010 tant la matière est abondante. On doit regretter l'absence d'index. Bruno ROCHETTE

Alessandro GARCEA & Maria Chiara SCAPPATICCIO, *Centro vs. periferia. Il latino tra testi e contesti, lingua e letteratura (I-V d. C.).* Atti del convegno internazionale, Napoli, Università Federico II, 7-9 ottobre 2015. Pisa – Rome, Fabrizio Serra Editore, 2017. 1 vol. broché, 304 p. (LINGUARUM VARIETAS, 6). Prix : 120 €. ISBN 978-88-6227-888-1.

It is a truism that languages spoken across a large geographical extent exhibit a range of regional dialects. Indeed, to untrained ears the most salient linguistic variations are often those associated with different areas; a speaker of British English takes no more than a few words to identify a Scot or a native of Liverpool or Newcastle. Anecdotal evidence from the ancient world indicates that speakers of Latin were similarly aware of diatopical speech differences. Cicero comments on the accent of Archia, a poet from Cordoba (*Arch.* 10.26, a reference cited by two of the contributors to this book) and Augustine notes that "African ears" cannot distinguish short from long vowels (*Doct. Christ.* 4.10.24, cited here in three different chapters). Despite these and other well-known attestations to the existence of dialectal variation in Latin, it has proved difficult to uncover reliable indications of exactly which linguistic features were associated with one specific city or province to the exclusion of others, especially for the period of the Roman empire and beyond. As J.N. Adams showed in his 2007 study, *The Regional Diversification of Latin*, the most tractable part of the evidence for variation comprises vocabulary items localised to one area, which survive into the associated Romance language. In this volume, Rolando Ferri follows closely in Adams's footsteps through an analysis of some of the more unusual lexical items which appear in certain *Vetus Latina* Bible versions. The reason why it is so difficult to unearth more concrete evidence for the dialectal variations which must have existed in speech lies in the limitations of the sources. Written Latin at all periods reflected as much the norms of education, reinforced by a literary canon, as it did the idiolect of the author. As shown by Jürgen Blänsdorf, in his chapter on the language of the Mainz curse tablets in this volume, even documents from a Roman fort on the Rhine, written in the hope that they would never be read by human eyes, largely follow the grammatically correct formulations of their day. The reach of literary works across the empire is, to modern eyes, remarkable. Paolo Cugusi, in a richly documented paper concerning poetic culture in the provinces, lists the attestations of lines of Vergil on papyri, ostraka and tablets, and citations of Martial on stone (p. 131); he also gives figures for Vergilian citations

leur vie terrestre, comme chez Manilius au début du livre I quand il est question de l'apothéose céleste promise à Auguste. On est dans le cadre métaphysique, et non plus astrologique, de la métempsycose d'origine pythagoricienne. Et la métaphore de la « voie poétique », *topos* largement utilisé, ne suppose pas nécessairement le voyage, mais souvent l'idée « originalité *vs* imitation ». Une fois de plus, au § 5, le couple maître/élève est convoqué en lien entre autres avec des « acrostiches » quelque peu problématiques. La conclusion, qui se ressaisit des résultats obtenus, est suivie d'un tableau récapitulatif sur chacune des dix œuvres. À la bibliographie déjà abondante, il conviendrait d'ajouter : Chris Brennan, *Hellenistic Astrology – The Study of Fate and Fortune* (2017), Orphée, *Poèmes magiques et cosmologiques* (Paris, Les Belles Lettres, 1993). Un double index enfin – *locorum* et *nominum et rerum* – complète à bon escient l'ouvrage. Au terme de cette lecture, l'importance donnée par l'auteure au caractère didactique des textes étudiés nous conduit à nous interroger sur la finalité de cet enseignement. Pouvait-il suffire à former d'authentiques astrologues ? Assurément pas si l'on compare les seules œuvres complètes à un traité comme celui de Firmicus Maternus. S'agissait-il de « culture générale » ? Peut-être, mais la question n'est jamais posée. Les faiblesses qui ont été relevées dans ce travail ne concernent que l'introduction qui aurait dû présenter l'« état de l'art » ainsi que les outils épistémologiques et l'orientation herméneutique du travail. À cela près, l'ouvrage, également accessible en *open access*, comble un vide dans les études sur la poésie astrologique et contribue à une meilleure connaissance de textes longtemps négligés. Béatrice BAKHOUCHE

Olivia ELDER & Alex MULLEN, *The Language of Roman Letters: Bilingual Epistolography from Cicero to Fronto.* Cambridge – New York, Cambridge University Press, 2019. 1 vol. relié, XIII-333 p. (CAMBRIDGE CLASSICAL STUDIES). Prix : 99.99 $. ISBN 9781108480161.

L'épistolographie romaine montre quel potentiel peut receler la langue lorsqu'il s'agit d'établir des relations et de construire des identités. Ce pouvoir a été exploité par les membres de l'élite de la République et de l'Empire qui, dans leurs missives, recourent volontiers au procédé que les linguistes appellent le *code-switching* (CS), défini par Penelope Gardner-Chloros comme « varied combinations of two or more linguistic varieties… languages or dialects in the same conversation or sentence by bilingual people ». Le phénomène du CS (qu'il ne faut pas confondre avec l'emprunt ou l'interférence) est tellement important pour les études relatives au bilinguisme que J.N. Adams lui a consacré un long chapitre dans son livre *Bilingualism and the Latin Language* (Cambridge, 2003, p. 297-416). Le passage du latin au grec était en effet une réalité linguistique pour l'élite romaine non seulement dans le domaine littéraire, mais aussi dans le discours oral. Les comédies de Plaute offrent de nombreux exemples de passages du latin au grec, en particulier dans la langue des esclaves. Les satires de Lucilius admettent aussi le CS comme reflet du discours de l'élite. Les lettres émanant de Romains de la haute société emploient le CS comme une ressource linguistique permettant de caractériser le discours sophistiqué de la haute société. C'est aux trois corpus épistolaires composés entre le I^er^ s. av. et le II^e^ s. ap. J.-C. qu'est consacrée cette étude : Cicéron, Pline le Jeune, Fronton et Marc Aurèle, le principal correspondant de

Fronton. Viennent s'y ajouter les *Vies* de Suétone, qui ont conservé des extraits de lettres d'Auguste. Le *De officiis* de Cicéron, qui pourrait être identifié comme « lettre », les missives fictives en vers d'Ovide (*Héroïdes*) et les *Epistulae morales ad Lucilium* de Sénèque n'ont pas été intégrées dans l'enquête, car ces textes ne rentrent pas dans la catégorie « correspondance personnelle ». Reposant sur une base de données (https://csrl.classics.cam.ac.uk/index.php), l'enquête propose une analyse dans une perspective essentiellement sociolinguistique et exploite des comparaisons possibles entre les lettres antiques et celles d'autres périodes. Une lettre de Richard Kingston à Henry IV (1403) et une autre de Vincent Van Gogh adressée à son frère Theo (1881) peuvent être comparées à une missive de Cicéron à Atticus écrite en 59 (II.12.4). – Le premier chapitre donne un aperçu des recherches anciennes et modernes consacrées au CS. Les travaux modernes envisagent le phénomène selon trois axes : sociolinguistique, grammatical et psycholinguistique. Durant longtemps, le CS a été considéré comme une aberration, résultat d'un manque de compétence. L'approche sociolinguistique, sous l'égide de J.J. Gumperz et de ses collaborateurs, y a vu un phénomène fonctionnel dans le discours de bilingues compétents et a dégagé différentes fonctions. L'approche grammaticale est représentée par C. Myers-Scotton, qui a développé le *Matrix Language Framework* (MLF), un modèle complexe qui a subi plusieurs révisions. L'approche psycholinguistique, qui implique une analyse empirique en laboratoire, s'est efforcée de comprendre les liens entre le discours bilingue, la cognition et le cerveau. Dans l'Antiquité, le CS n'a pas été théorisé, mais seulement évoqué. Cicéron est conscient que le CS doit être évité dans certains contextes, comme il le dit dans le *De officiis* (I.111) et dans les *Tusculanes* (I.15). Horace critique la pratique du CS par Lucilius et la compare au langage mélangé des habitants de Canusium (*Satires*, I.10.20-35). Dans le prologue des *Métamorphoses*, Apulée utilise l'expression imagée *desultoria scientia,* qui, selon l'interprétation de M. Dubuisson, concernerait le CS. Seul le rhéteur du IV^e^ s. Julius Victor (*Ars rhetorica*, 27) fait explicitement référence à la pratique du CS dans les lettres. Fronton loue aussi une missive de Marc Aurèle pour l'alternance de grec et de latin qu'elle contient (8, 20, 9, 3 VdH²). La structure de la base de données est présentée. Un tableau reprend et explique les 18 fonctions identifiées : citation de mots grecs discutés, code (pour cacher des informations de ceux qui sont en dehors de la relation épistolaire), commentaire, description, marqueur de discours, exclamation, explication, sphère culturelle grecque, salutation, instruction/demande, insulte/moquerie, métalangage, nomination, *omen*/prophétie, question, citation, référence, jeu de mot. Des appendices donnent les fonctions des CS dans les différents corpus (*Ad Atticum, Ad Familiares, Ad Quintum fratrem*, auteurs autres que Cicéron, Pline le Jeune, Fronton, le corpus de Suétone, les passages d'Aulu-Gelle impliquant Fronton). – Le chapitre 2 étudie la nature grammaticale et fonctionnelle du CS. La question de l'oralité est prise à bras le corps. Selon l'*opinio communis*, le grec de Cicéron correspondrait à une caractéristique de l'*Umgangssprache*, tandis que celui de Pline le Jeune serait plus artificiel et lié à la tradition littéraire. En d'autres termes, il s'agit de prendre position dans le débat qui consiste à déterminer dans quelle mesure l'élite romaine a affiché son bilinguisme dans la conversation de tous les jours. L'analyse porte sur les parties du discours employées dans le CS et la dimension syntaxique de celui-ci (*inter-* et *intra-sentential CS*) pour parvenir à esquisser un aperçu comparatif de la fonction du CS à travers le corpus. Il est clair que les épistolographes

qui ont écrit après la publication des lettres de Cicéron sont conscients de l'importance de l'œuvre de cette figure littéraire de premier plan. Les références à Cicéron sont présentes chez Pline le Jeune et chez Fronton. Toutefois, la fonction du CS serait différente chez les épistolographes impériaux : le recours au grec serait plus artificiel et plus technique. En réalité, tous les auteurs étudiés appartiennent à une élite parfaitement bilingue qui emploie le latin et le grec pour créer une identité romaine. Il est toutefois possible que, dans les lettres plus tardives, le grec ait été plus directement autorisé dans des domaines reconnus (amour, loi, politique, architecture…). Nous pouvons peut-être percevoir, au moins chez Fronton, une stratégie visant à promouvoir un certain type de romanité, caractérisée par la *lingua Graeca* et la *lingua Romana,* sur deux plans bien distincts, plutôt que par l'expression *utraque lingua*, qui isole les deux langues dans un rapport de complémentarité et d'unicité face à toutes les autres langues. Les citations d'auteurs grecs font l'objet d'une analyse séparée. Homère et Euripide se taillent la part du lion, tandis que Lysias est totalement absent. Ménandre et Platon sont relativement peu représentés. La question de l'oralité du bilinguisme peut être éclairée par une lettre de Cicéron à Papirius Paetus (*Fam*., IX.22.3), où Cicéron décrit un terme latin *bini* (signifiant « chaque fois deux ») qui est compris erronément comme le mot obscène grec βινεῖ. On peut conclure de ce passage que Paetus est censé lire cette lettre avec les deux langues en tête. Le passage n'a de sens que s'il est lu « oralement et de façon bilingue ». – Le corpus cicéronien offre un matériau de premier ordre pour l'étude des attitudes langagières dans la classe supérieure. Dans un contexte public, le grec peut être une arme dangereuse. On trouve donc très peu de CS dans les discours. Dans les œuvres philosophiques, le grec est habituellement traduit et expliqué. En revanche, les lettres se signalent par une quantité importante de mots et expressions en grec. Le chapitre 3 s'intéresse à ces CS, une pratique linguistique soigneusement contrôlée en fonction du contexte : 978 cas (824 dans le corpus *Ad Atticum*, 113 dans celui des *Ad Familiares*). Le CS est avant tout pour l'Arpinate une stratégie de discours à l'intérieur de son latin. Le CS n'est pas seulement pratiqué par Cicéron. Environ 10 pour cent des lettres sont écrites par d'autres membres de son entourage ou d'autres correspondants de l'élite romaine, sans oublier que ses propres lettres citent parfois les mots d'autrui. À travers ces exemples, on peut établir que le CS était une habitude propre à l'élite romaine, pas seulement une spécificité de la langue de Cicéron. Un des problèmes majeurs concernant le CS dans les textes latins est la question de la graphie du grec. On sait qu'un manuscrit médiéval latin, copié en Occident, où le grec avait fini par s'oublier, conserve rarement la graphie grecque. Généralement, les mots grecs sont translittérés en caractères latins. La responsabilité du choix de la graphie revient donc à l'éditeur moderne. La question est complexe. On pourra se reporter à la réflexion de D. Vottero, *La grafia dei termini d'origine greca nelle opere filosofiche di Seneca, AAT*, 108 (1974), p. 311-339. La présente étude des CS dans la correspondance de Cicéron suit les choix éditoriaux de Shackleton Bailey. La problématique de la chronologie est abordée. Elle avait déjà été envisagée par Paola Venini, *La distribuzione delle parole greche nell'epistolario di Cicerone, RIL*, 85 (1952), p. 50-68, qui montrait que trois facteurs avaient influencé la distribution des mots grecs dans la correspondance de Cicéron : le genre de la lettre, le destinataire et la chronologie. Plusieurs faits apparaissent clairement : la prédominance du *intra-sentential switching*, une gamme assez importante de fonctions, la variation chronologique, les différences entre les ensembles

de lettres. Le CS permet aussi de mesurer le degré d'intimité et de familiarité, comme le montrent les lettres à Atticus, où la grande quantité de mots grecs est généralement interprétée comme le reflet d'une relation intime entre les deux hommes. Le CS fait partie de la construction de l'*amicitia*. C'est une stratégie de négociation et d'affichage de relations complexes entre les personnes. C'est aussi un reflet de l'état psychologique de Cicéron. Par sa position ambiguë, à la fois à l'intérieur du monde culturel et politique de Rome et en dehors de celui-ci, le grec peut apparaître comme un marqueur des frontières d'une action acceptable durant cette période troublée. Une lecture attentive des CS de Cicéron permet donc de déterminer la dynamique de relations spécifiques. Si on ne peut ignorer les éléments distinctifs qui caractérisent la correspondance entre Cicéron et Atticus, une analyse comparative des CS permet de montrer que cet échange épistolaire ne doit pas être séparé de l'ensemble du corpus. On y trouve les mêmes attentes et les mêmes négociations que dans d'autres relations. Le grec est utilisé pour les gérer. À travers le CS, nous percevons le degré d'angoisse à propos de César. Le grec encadre le fossé idéologique qui sépare les deux hommes politiques et agit comme un moyen pour le combler. L'analyse du CS de Cicéron dans la correspondance avec et à propos de César montre aussi la large gamme de catégories dans lesquelles Cicéron puise pour communiquer et illustrer l'impossibilité de séparer littérature, politique et philosophie. Le CS permet aussi de mieux cerner la nature de l'épistolographie républicaine. Nous voyons les calculs qui soutiennent les négociations et nous percevons le potentiel de la langue des lettres comme un thermomètre de la politique contemporaine et de la société. L'interprétation des CS, qui exige du lecteur un travail culturel autant que linguistique, est révélatrice de la richesse de la vie intellectuelle de cette période. La communication indirecte par le CS, comme nous le voyons dans la correspondance entre Cicéron et Quintus, montre les interconnexions de l'élite de la fin de la République et l'importance des lettres dans leur maintien. – Le chapitre 4 concerne Marcus Cornelius Fronton, né vers 95 à Cirta en Numidie romaine. Fronton est une figure un peu négligée de la littérature latine. Deux raisons expliquent ce désintérêt : la nature composite des sujets abordés dans ses lettres et le mauvais état de conservation du texte, découvert par Angelo Mai sur un palimpseste conservé en partie à Milan et en partie au Vatican. S'aventurer dans le texte de Fronton, c'est un peu comme marcher dans un champ de mines. Les CS sont toutefois très intéressants, car Fronton est un gardien de la pure latinité : son emploi des langues est donc extrêmement méticuleux. Le CS n'est jamais employé à la légère. On constate que Fronton et Marc Aurèle utilisent le CS d'une manière qui reflète la pratique de Cicéron tout en comportant des éléments de rupture (la pratique sociale et politique de la lettre de recommandation ; le déclin du mythe des deux langues unies en un couple indéfectible, *utraque lingua*, au profit d'une vision de deux entités linguistiques parallèles, *lingua Romana* et *lingua Graecorum*). – Le chapitre 5 concerne le grec dans les biographies de Suétone. Contrairement aux historiens, comme Salluste, Tite-Live ou Tacite, qui évitent le CS, les biographies de Suétone incluent du grec, ce qui peut s'expliquer par le caractère anecdotique du récit et le choix des sources, qui comportent des citations de lettres, en particulier d'Auguste. L'étude est articulée autour de quatre axes : (1) les commentaires de Suétone sur le bilinguisme, les pratiques langagières et les attitudes culturelles, (2) l'usage que le biographe fait du grec en tant qu'auteur, (3) les citations de CS orales de différents personnages ou groupes, la plupart du temps les empereurs eux-mêmes, et de vers

populaires ou de rumeurs, (4) les citations de CS écrites, y compris le CS épistolaire. Suétone intègre la langue des lettres dans les débats plus larges sur les questions linguistiques qui apparaissent durant les périodes décrites dans les *Vies*. Ces débats sont souvent ceux qui sont évoqués dans la présente étude : la signification et le degré d'intégration de mots spécifiques, l'autorité linguistique et l'accueil du grec à l'intérieur du discours romain. Les prises de position de Suétone dans ces débats peuvent refléter, au moins partiellement, l'époque d'Hadrien durant laquelle le biographe écrit. Toutefois, en raison du nombre élevé de voix et de sources incorporées dans le texte, Suétone offre une vue plus diversifiée que celle que nous pouvons avoir à partir d'autres textes. Suétone met en lumière non seulement la langue des lettres, mais aussi celle de la politique romaine, de la culture et de la société dont elles sont empreintes. – Le dernier chapitre sert de conclusion. Les lettres de Pline le Jeune à Suétone (I.18, III.8, V.10 et IX.34) mettent en lumière certaines fonctions importantes du grec dans les *epistulae*. Un des enseignements de l'enquête porte sur le changement d'attitude vis-à-vis de la relation entre les deux langues entre le Ier s. av. J.-C. et le IIe s. ap. J.-C. On est passé d'une fusion des deux langues (*utraque lingua*) à une situation où les Romains ont la maîtrise des deux langues séparément, le latin parfait (*lingua Romana*) et le grec attique. Ces deux langues, qui occupent différents volets dans le paysage culturel, peuvent désormais être combinées, non plus mélangées. Il conviendrait à présent de compléter l'étude en travaillant sur les épistolographes de la fin de l'Antiquité : Ausone, Jérôme, Augustin, Sidoine Apollinaire et Symmaque. L'analyse de la pratique du CS chez ces auteurs, différente de celle que l'on rencontre chez les écrivains étudiés ici, pourrait mettre en évidence l'évolution du bilinguisme romain, de l'identité et du genre même de la lettre à l'époque tardive. L'utilisation du grec dans l'épistolographie romaine est un élément important pour comprendre les lettres et la société qui les a produites. Le CS est une fenêtre ouverte vers la politique linguistique et culturelle et vers la manière dont les relations épistolaires évoluent en fonction du contexte historique. Le grec non seulement reflète, mais construit activement les relations que nous voyons dans les lettres. Comme Cicéron le dit à Paetus en plaisantant, certaines choses sont mieux dites en grec. Bruno ROCHETTE

Élisabeth GAVOILLE (Ed.), *La lettre et l'œuvre*. Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2020. 1 vol. broché, 14,5 x 21 cm, 498 p. (PERSPECTIVES LITTÉRAIRES). Prix : 30 €. ISBN 978-2-86906-760-8.

Ce recueil d'articles est issu du Xe colloque international sur l'épistolaire antique et ses prolongements européens (Tours, 16 et 17 novembre 2017) consacré aux rapports entre « La lettre et l'œuvre ». Il constitue le Xe volume de la série *Epistulae antiquae*. Quel rôle la lettre peut-elle jouer par rapport à l'œuvre ? Telle est la problématique générale qui sous-tend la réflexion. Il s'agit de s'intéresser aux lettres d'auteurs qui témoignent d'un projet littéraire, d'une composition en cours ou d'un ouvrage achevé. La lettre peut représenter une sorte d'atelier de l'œuvre. Les influences sont bidirectionnelles. Si la lettre peut contribuer à l'élaboration d'une œuvre, la rédaction d'un ouvrage peut exercer une influence sur la correspondance. Dans l'introduction, Élisabeth Gavoille s'étend sur la définition de « l'épistolaire ». La lettre, qui occupe

populaires ou de rumeurs, (4) les citations de CS écrites, y compris le CS épistolaire. Suétone intègre la langue des lettres dans les débats plus larges sur les questions linguistiques qui apparaissent durant les périodes décrites dans les *Vies*. Ces débats sont souvent ceux qui sont évoqués dans la présente étude : la signification et le degré d'intégration de mots spécifiques, l'autorité linguistique et l'accueil du grec à l'intérieur du discours romain. Les prises de position de Suétone dans ces débats peuvent refléter, au moins partiellement, l'époque d'Hadrien durant laquelle le biographe écrit. Toutefois, en raison du nombre élevé de voix et de sources incorporées dans le texte, Suétone offre une vue plus diversifiée que celle que nous pouvons avoir à partir d'autres textes. Suétone met en lumière non seulement la langue des lettres, mais aussi celle de la politique romaine, de la culture et de la société dont elles sont empreintes. – Le dernier chapitre sert de conclusion. Les lettres de Pline le Jeune à Suétone (I.18, III.8, V.10 et IX.34) mettent en lumière certaines fonctions importantes du grec dans les *epistulae*. Un des enseignements de l'enquête porte sur le changement d'attitude vis-à-vis de la relation entre les deux langues entre le Ier s. av. J.-C. et le IIe s. ap. J.-C. On est passé d'une fusion des deux langues (*utraque lingua*) à une situation où les Romains ont la maîtrise des deux langues séparément, le latin parfait (*lingua Romana*) et le grec attique. Ces deux langues, qui occupent différents volets dans le paysage culturel, peuvent désormais être combinées, non plus mélangées. Il conviendrait à présent de compléter l'étude en travaillant sur les épistolographes de la fin de l'Antiquité : Ausone, Jérôme, Augustin, Sidoine Apollinaire et Symmaque. L'analyse de la pratique du CS chez ces auteurs, différente de celle que l'on rencontre chez les écrivains étudiés ici, pourrait mettre en évidence l'évolution du bilinguisme romain, de l'identité et du genre même de la lettre à l'époque tardive. L'utilisation du grec dans l'épistolographie romaine est un élément important pour comprendre les lettres et la société qui les a produites. Le CS est une fenêtre ouverte vers la politique linguistique et culturelle et vers la manière dont les relations épistolaires évoluent en fonction du contexte historique. Le grec non seulement reflète, mais construit activement les relations que nous voyons dans les lettres. Comme Cicéron le dit à Paetus en plaisantant, certaines choses sont mieux dites en grec. Bruno ROCHETTE

Élisabeth GAVOILLE (Ed.), *La lettre et l'œuvre*. Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2020. 1 vol. broché, 14,5 x 21 cm, 498 p. (PERSPECTIVES LITTÉRAIRES). Prix : 30 €. ISBN 978-2-86906-760-8.

Ce recueil d'articles est issu du Xe colloque international sur l'épistolaire antique et ses prolongements européens (Tours, 16 et 17 novembre 2017) consacré aux rapports entre « La lettre et l'œuvre ». Il constitue le Xe volume de la série *Epistulae antiquae*. Quel rôle la lettre peut-elle jouer par rapport à l'œuvre ? Telle est la problématique générale qui sous-tend la réflexion. Il s'agit de s'intéresser aux lettres d'auteurs qui témoignent d'un projet littéraire, d'une composition en cours ou d'un ouvrage achevé. La lettre peut représenter une sorte d'atelier de l'œuvre. Les influences sont bidirectionnelles. Si la lettre peut contribuer à l'élaboration d'une œuvre, la rédaction d'un ouvrage peut exercer une influence sur la correspondance. Dans l'introduction, Élisabeth Gavoille s'étend sur la définition de « l'épistolaire ». La lettre, qui occupe

une position intermédiaire entre l'oral et écrit, constitue un discours ouvert, tandis que l'œuvre est un texte fini et clos sur lui-même. Les vingt-quatre contributions sont réparties en cinq groupes. Les deux tiers portent sur la littérature latine et grecque, y compris le Moyen Âge et la Renaissance, un tiers concerne les prolongements français et européens jusqu'à l'époque contemporaine. Je ne rendrai compte que de la partie gréco-latine *stricto sensu*. Le premier chapitre porte sur « La lettre, atelier de l'œuvre et "avant-texte" ». L'épistolaire est envisagée comme commentaire de l'œuvre en gestation, comme témoin du travail de l'auteur ou comme préparation du texte. Comme le montre François Guillaumont, les lettres de Cicéron contiennent des mentions des traités philosophiques que l'Arpinate a rédigés en deux temps, entre 55 et 51 et entre 46 et 44, et apportent un éclairage sur leur rédaction, leur publication et leur réception. Les missives permettent de concevoir le rôle d'un destinataire comme Atticus dans l'élaboration des traités. Une annexe établit les mentions des traités philosophiques et rhétoriques dans la correspondance de Cicéron. Pierre Descotes étudie quatre lettres du corpus épistolaire augustinien (*ep*. 152 à 155) échangées au cours des années 413-414 entre Augustin et le vicaire impérial d'Afrique Macedonius. L'évêque d'Hippone se sert de cet échange épistolaire pour mettre au point un certain nombre d'idées sur le rapport que doivent entretenir autorité temporelle et pouvoir spirituel et pour alimenter la réflexion sur le sens de la justice et du pardon dans une société chrétienne que l'on trouve dans le livre V de la *Cité de Dieu* et qui culmine avec le portrait de Théodose. La deuxième section (« Le discours sur l'œuvre : avant-propos et "après-propos" ») porte sur la lettre comme prolongement de l'œuvre. La lettre peut être utilisée comme correctif ou comme préparation à la lecture d'une œuvre. C'est cette fonction que nous trouvons dans l'épître d'Ovide à Auguste, qui constitue le livre II des *Tristes*, écrite en 9 ap. J.-C., lors de la première année de la relégation du poète. Le poète exilé tente de répondre à l'accusation d'immoralité de l'*Art d'aimer* et distingue le contenu d'une œuvre et l'état d'esprit du poète. Ovide explique comment lire l'*Ars amatoria*, mais aussi les *Tristes*, à la fois lettre adressée à Auguste et *carmen*, qu'il invite à ne pas prendre à la lettre, *non recta mente*. La lettre à Lucilius 81 de Sénèque, selon l'interprétation proposée par Aldo Setaioli, constitue un appendice au *De beneficiis*. Un thème commun apparaît au début de la missive et dans un long passage au début du traité et à la fin : le calcul des bienfaits et des injures. Le bienfait doit être accordé même s'il est accueilli avec ingratitude. Sénèque représente trois personnages : le *rigidus iudex*, capable d'un jugement exact, mais aussi de bienveillance, le *uir bonus*, qui exagère le poids du bienfait, et le *remissior iudex*, qui oublie l'injure et renonce au calcul. Ida Gilda Mastrorosa étudie la lettre préface de l'*Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien, qui permet d'analyser les relations personnelles de l'encyclopédiste avec le Prince, un « camarade d'exception », sa méthode de travail, sa conception de l'activité littéraire, ses ambitions scientifiques ainsi que son projet. Nicolas Drelon analyse la lettre IX, 13 de Pline le Jeune, qui expose les circonstances dans lesquelles fut prononcé le *De Heluidi ultione*, discours aujourd'hui perdu sur la vengeance du sénateur consulaire Helvidius Priscus. Dans ce discours, qui date de 97, Pline demande au Sénat de punir le Préfet du Trésor Publicius Certus qui, sous Domitien, avait été un *delator*. Il avait accusé l'ami de Pline, Helvidius Priscus le Jeune et obtenu sa condamnation. La lettre IX, 13, qui contient le récit de la séance du Sénat, apporte un éclairage sur l'œuvre oratoire. Pline n'hésite pas à s'écarter de la réalité en se présentant comme un orateur

héroïque, alors qu'il a obtenu bien peu : Certus a seulement été démis de ses fonctions par le Sénat. Marlène Kanaan traite de deux lettres de Grégoire de Nysse, qui portent les numéros 15 et 29 dans le corpus épistolaire du Cappadocien. Ces missives sont étroitement liées à son *Contre Eunome*, dont elles éclairent la composition. La première atteste l'envoi du traité à Jean et Maximianos, probablement deux disciples du rhéteur Libanios. Elle reflète les soucis littéraires de Grégoire, lequel demande à ses correspondants de soumettre des échantillons de son œuvre au jugement de leur maître et de recueillir son avis. La seconde, qui accompagne l'envoi du *Contre Eunome* à son frère Pierre, élu au siège de Sébastée, livre des informations fondamentales sur la genèse de ce texte théologique, en particulier sur le contexte de composition. La troisième section envisage « la lettre faite œuvre, ou l'œuvre adressée ». La lettre peut devenir une œuvre par elle-même où l'épistolier est à la fois auteur et acteur. À propos des *Lettres à Lucilius* de Sénèque, Élisabeth Gavoille montre comment ces missives peuvent être considérées comme instrument d'une œuvre de vie philosophique, un travail sur l'autre et sur soi. Dans la lettre 34, Sénèque qualifie Lucilius d'*opus*, objet et résultat d'un travail : *meum opus es*. Par cette formule d'une grande richesse de sens, Sénèque montre que le destinataire est lui-même un « ouvrage ». Les lettres sont non seulement une œuvre littéraire, mais aussi une « œuvre de vie ». Rémy Poignault s'intéresse à la correspondance de Fronton et à la relation que ce maître de rhétorique noue avec ses élèves princiers, Marc Aurèle et Lucius Verus. Le chapitre IV est consacré au « portrait de l'épistolier en auteur ». Étienne Wolff étudie les lettres de Pline le Jeune où il évoque sa propre production littéraire. La lettre liminaire du recueil traite de la publication de la correspondance, voulue par son ami, le puissant Septicius Clarus. Plusieurs missives évoquent les œuvres oratoires : le *Panégyrique de Trajan* (III, 13 et 18), un discours d'inauguration (I, 8), un mémoire destiné à venger Helvidius (VII, 30 et IX, 13), un éloge du jeune Cottius Spurinna (III, 10), sans oublier les nombreux discours judiciaires prononcés dans divers contextes. D'autres lettres contiennent des allusions à des œuvres poétiques de Pline. Aline Canellis montre l'intérêt de l'énorme corpus de lettres de Jérôme – plus d'une centaine – pour l'étude de la personnalité et de l'œuvre de leur auteur. On y découvre les multiples facettes de l'érudit : homme de lettres, traducteur, exégète, pourfendeur des hérésies, défenseur de l'orthodoxie nicéenne. Enfin, le chapitre V (« À la recherche de l'auteur ») élargit la perspective sur des interrogations relatives à l'identité auctoriale. Mathilde Cambron-Goulet se penche sur la lettre d'Arrien à Lucius Gellius, transmise comme préface aux *Entretiens* d'Épictète. Adoptant la posture de l'« auteur malgré lui », Arrien y affirme ne pas avoir rédigé les discours d'Épictète, mais les avoir seulement transcrits. Ce texte est un témoignage des différentes manières dont l'acte d'écriture était conçu dans l'Antiquité. En réalité, la lettre liminaire montre qu'Arrien a bel et bien écrit les *Entretiens* et qu'il n'en revendique pas l'autorité. Il parvient ainsi à conserver un contrôle sur sa *persona* critique et son image d'auteur. Index des passages cités et index thématique : notions, mots latins, mots grecs.

Bruno ROCHETTE

« soldats » sacrifiant devant un autel sur deux stèles d'Apamée (p. 88) sont des civils (*salariarii*) ; le personnage portraituré par le buste de Bruxelles, Musées royaux d'art et d'histoire, inv. A 1078, ne porte pas une chlamyde, mais un *pallium* ; ce n'est pas un militaire (p. 184), mais un intellectuel, sans doute un philosophe ou un rhéteur. La bibliographie de plusieurs articles, déjà quelque peu pléthorique, renvoie souvent aux mêmes travaux ; il eût été préférable de la regrouper en fin de volume, comme il se fait de plus en plus dans des cas semblables. Jean Ch. BALTY

Francesca MAZZILLI, *Rural Cult Centres in the Hauran. Part of the Broader Network of the Near East (100 BC – AD 300)*. Oxford, Archaeopress, 2018. 1 vol. broché, 200 p., 57 ill. (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY, 51). Prix : 32 £. ISBN 978-1-78491-954-2.

Le Hauran, vaste région basaltique de Syrie du Sud prise entre la Damascène et les plateaux de Transjordanie, est bien connu des historiens et des archéologues du Proche-Orient pour la richesse de son patrimoine épigraphique et archéologique. De la fin de l'époque hellénistique à l'orée de l'Antiquité tardive, on y connaît notamment un nombre important de sanctuaires ruraux, le plus souvent associés à des communautés villageoises prospères et fortement organisées. Dans ce livre, tiré d'une thèse soutenue à Durham en 2014, Francesca Mazzilli se propose de mener une étude globale et « multi-scalaire » de ces lieux de culte. S'appuyant sur les très nombreuses études consacrées à la région dans les quarante dernières années, elle souhaite tout particulièrement mettre en lumière des aspects que ces travaux auraient, d'après elle, négligés : l'insertion de ces sanctuaires dans leur contexte socio-économique et leur forte interconnexion culturelle avec les autres régions du Proche-Orient. Dans son chapitre introductif, l'auteur commence par présenter une typologie de ces sanctuaires (1.1), mais les sept types qu'elle identifie ne sont pas clairement définis car les critères utilisés (plan des vestiges, état de la documentation, identité de la divinité honorée) semblent varier de l'un à l'autre. Il ne sera d'ailleurs plus question de cette typologie par la suite. L'auteur présente ensuite dans le détail son appareil méthodologique (1.2), qui combine une série de théories et d'approches récentes (signification sociale des bâtiments, globalisation, analyse des réseaux, approche dynamique des religions, analyse spatiale, etc.) censées permettre de dépasser le cloisonnement des études précédentes. Si l'on peut être impressionné par l'ambition des objectifs affichés, on peine parfois à en saisir la cohérence, par exemple lorsqu'il est question de « multidirectional dialectical changing discourse over time derived from different cultures in the Near East » (p. 10). Le chapitre 2 est consacré au contexte géographique et historique. Bien qu'il ne s'agisse pas là du cœur de l'étude, on y déplore une certaine confusion dans la description des régions du Hauran (l'Auranitide est décrite tour à tour comme recouvrant le Jabal al-ʿArab ou la plaine de la Nuqra, et la Nuqra est mal positionnée sur la carte 1) ainsi que dans la transcription des toponymes (la *Batanaea* est rebaptisée *Banataea*, et le restera dans l'ensemble de l'ouvrage). D'autre part, dans le long passage que l'auteur consacre aux populations responsables des inscriptions safaïtiques, on peut s'étonner qu'elle remette en question leur caractère nomade, alors que, comme l'a bien montré M. Macdonald (« Nomads and the Ḥawrān in the Late Hellenistic and Roman Periods:

A Reassessment of the Epigraphic Evidence », *Syria* 70, en particulier p. 311-322), rien dans le corpus safaïtique ne laisse entrevoir qu'ils aient pu avoir un autre mode de vie. Le troisième chapitre, « Rural cult centres in their pre-provincial political context », vise à évaluer l'influence des royaumes voisins sur la culture du Hauran pré-provincial. L'auteur fournit ici un état des lieux très détaillé de la recherche sur la question et aboutit à une conclusion qui, à défaut d'être nouvelle, paraît juste et nuancée. Si les sanctuaires du nord du Hauran ne sont nabatéens ni par leur plan, ni par leurs cultes, et encore moins par leurs inscriptions, on décèle néanmoins une influence nabatéenne limitée dans le corpus numismatique, dans le décor architectural et dans l'iconographie. Quant à l'influence hérodienne, elle se traduirait surtout par des emprunts décoratifs et par des monuments en l'honneur d'Hérode et de ses successeurs. Il est vrai que l'on ne trouve guère de traces positives d'une intervention des souverains nabatéens et hérodiens dans la construction et l'embellissement des sanctuaires du Hauran – à part peut-être, me semble-t-il, par l'intermédiaire d'un affranchi royal dans le sanctuaire de Sīʿ (*IGLS* XVI, 270). Après avoir relativisé le facteur politique dans la définition de « l'identité culturelle religieuse » du Hauran à l'époque pré-provinciale, l'auteur se propose, dans le chapitre 4, de redéfinir cette identité. Elle considère en effet que les études précédentes ont trop insisté sur le caractère local de la culture hauranaise, sans suffisamment mettre en évidence ses relations avec d'autres zones culturelles. Notons d'emblée que cette affirmation caricaturale est démentie par la suite du propos : on cherchera en vain, dans ce chapitre et dans le suivant, des parallèles avec d'autres cultures ou d'autres régions qui n'auraient pas déjà été identifiés dans des travaux antérieurs. Ainsi, lorsqu'elle aborde la question des inscriptions safaïtiques et de la relation entre leurs auteurs et la population hauranaise, notamment les auteurs des dédicaces du sanctuaire de Sīʿ (4.1), l'auteur s'avère entièrement tributaire des recherches de M. Sartre et M. Macdonald. Elle ne s'en distingue que par un certain manque de prudence, lorsqu'elle conclut que « a link between the people who commissionned inscriptions in the Hauran and those who made Safaitic graffiti is undeniable ». Cette conclusion ne manquera pas de surprendre, alors que tous les spécialistes de la question s'accordent désormais sur le fait que ce lien est indémontrable. Les coïncidences onomastiques mises en avant par l'auteur, portant sur des noms assez banals (*mlkt*, *mlkw*, *qṣyw*), n'apportent en tout cas aucun argument nouveau. Les longs développements qui suivent (4.2-4.4) sont consacrés à des divinités honorées dans le Hauran à la période pré-provinciale. Denses et assez décousus, ils aboutissent à la conclusion évidente que ces divinités étaient honorées ailleurs au Proche-Orient – et, de là, à l'idée que le Hauran serait, sur le plan religieux, un nœud d'interactions dynamiques avec les autres régions du Proche-Orient contemporain. Malgré son apparente évidence, cette dernière thèse mérite d'être sérieusement nuancée, car elle repose dans le détail sur un certain nombre d'erreurs. Par exemple, l'auteur considère qu'Atargatis et Hadad « were not part of the pantheon of the Hauran » (p. 67) ou étaient « unfamiliar to the people of the Hauran » (p. 73). Or, bien que le culte d'Atargatis soit peut-être originaire de Syrie du Nord, on connaît un grand sanctuaire de cette déesse à Shaykh Saʿd/Karnain, dans l'ouest du Hauran, dès l'époque des Maccabées (*1 Macc* V, 26, 43 ; *2 Macc* XII, 26). Il est d'ailleurs possible que ce sanctuaire ne fasse que prolonger un vieux culte régional d'Astarté, attesté au moins depuis l'âge du Fer II sur le site voisin de Tall ʿAštara. Quant à Hadad, est-il besoin de rappeler qu'il s'agissait du grand dieu du royaume d'Aram-

Damas ? Les cultes n'ont pas attendu l'impérialisme romain pour se diffuser, et le « broader network » qu'affectionne l'auteur existe au Proche-Orient depuis la plus haute Antiquité. À l'époque pré-provinciale, cependant, loin d'indiquer des relations dynamiques avec la Syrie du Nord ou une quelconque ouverture à des dieux nouveaux, l'attestation de Hadad et Atargatis traduit plutôt la persistance de cultes introduits dans la région à une date très ancienne. Un même manque de recul historique caractérise la section 4.5, où F. Mazzilli s'intéresse à l'architecture religieuse et à la statuaire du Hauran pré-provincial. Après avoir repris dans le détail les analyses de J. Dentzer-Feydy et de G. Bolelli, qui proposent notamment des parallèles issus de Palmyre, de la Mésopotamie séleucide ou du monde parthe, l'auteur s'interroge sur le vecteur de ces influences et les attribue à trois types de populations : les auteurs des inscriptions safaïtiques, les soldats hérodiens (du fait de leur participation aux guerres parthiques) et les commerçants nabatéens. Or ces explications ne résistent guère à l'examen. On imagine mal les populations de la Ḥarra, dont les inscriptions attestent le mode de vie pastoral et nomade, transmettre des modèles architecturaux ou décoratifs aussi élaborés. Le rôle des soldats hérodiens semble également peu vraisemblable, ne serait-ce que pour des raisons chronologiques : non seulement leur intervention dans les guerres contre les Parthes n'est pas attestée avant le début du règne de Néron (54 ap. J.-C.), mais le début de la construction du sanctuaire de Sīʿ (33/32 av. J.-C.) a précédé d'une dizaine d'années l'intégration du nord de l'Auranitide aux États hérodiens. Enfin, plusieurs arguments permettent d'écarter l'hypothèse des Nabatéens : le peu de témoins archéologiques et épigraphiques de leurs contacts avec Palmyre et la Mésopotamie ; le fait qu'ils ne semblent pas être intervenus dans la construction des sanctuaires du nord du Hauran ; l'absence des traits architecturaux et décoratifs concernés dans l'architecture de Nabatène. En réalité, comme j'espère l'avoir montré ailleurs (*Hauran VI. D'Aram à Rome*, Beyrouth, 2020, p. 513-514), cette architecture marquée à la fois par un fort héritage achéménide (plan à cella carrée tétrastyle, protomés de taureaux, bases de colonnes campaniformes à feuilles tombantes, pilastres en tronc de palmiers) et par des emprunts déformés à l'art grec (chapiteaux à bustes, décor couvrant) doit être assez représentative de ce qu'a pu être l'architecture religieuse de la Syrie séleucide, et elle en constitue probablement l'un des derniers témoignages. Là encore, quoi qu'en dise l'auteur, le Hauran de la fin du Ier siècle av. J.-C. fait moins figure de nœud d'interactions dynamiques que d'îlot fossile conservant des traditions architecturales anciennes, formées aux époques achéménide et hellénistique. Dans le chapitre 5, F. Mazzilli cherche à cerner les évolutions de « l'identité culturelle religieuse » du Hauran après la provincialisation (IIe-IIIe siècles ap. J.-C.). Là encore, elle reprend pour l'essentiel des dossiers déjà bien étudiés (le rôle de l'armée, l'introduction de nouveaux dieux, la romanisation, l'architecture religieuse), qu'elle réexpose pour aboutir, invariablement, à la conclusion que le Hauran faisait partie du « broader network of the Near East ». Dans cette perspective, l'auteur aurait sans doute pu s'épargner de reprendre dans le détail les analyses d'A. Sartre-Fauriat sur le rôle des vétérans (5.1), ou celles de J. Dentzer-Feydy sur le décor architectural (5.5). On peut aussi s'interroger sur la pertinence d'une analyse spatiale aboutissant au constat évident que les soldats romains sont davantage représentés dans la province où leur légion est stationnée (carte 13 et p. 93). Cette carte et ce développement auraient d'ailleurs mérité de s'appuyer sur une recension plus rigoureuse des unités de l'armée romaine, car l'auteur mélange plusieurs

unités distinctes et d'époques différentes sous le nom de *Cohors Augusta* – dont une unité qui est manifestement d'époque hérodienne (p. 93, n. 1101 : *IGLS* XVI, 269a). La section consacrée à la diffusion des noms romains (5.4) est également problématique. De façon assez convenue, l'auteur voit dans le fait de porter un nom romain un signe de distinction sociale, manifestant un statut privilégié et une volonté d'appartenance au monde romain. Par ailleurs, elle semble considérer que le port d'un nom romain relève d'un choix, voire d'une mode, alors qu'il s'agit avant tout d'une question de statut juridique (les porteurs de gentilices romains sont des citoyens romains). Or, tous les exemples qu'elle prend sont des *Aurelii* du IIIe siècle, postérieurs à la *Constitutio Antoniniana*. À cette époque, on ne peut plus guère considérer qu'un nom romain (surtout le gentilice Aurelius, qui signale une citoyenneté récente) soit un signe distinctif : il fait simplement partie de l'état civil de tout homme libre de l'empire. L'argument de l'auteur selon lequel certains dédicants feraient état de leur nom romain, tandis que d'autres ne le feraient pas, ne tient guère : en réalité, dans les inscriptions citées, le gentilice Aurelius exprimé en tête de la liste des dédicants doit être restitué comme un pluriel portant sur l'ensemble des dédicants, et non seulement sur le premier (voir par ex. *IGLS* XV, 56, 275, 302). Le livre se termine par un sixième chapitre, consacré à la vie des sanctuaires (« Rural cult centres as meeting places in terms of their religious and economic functions »). L'auteur s'y intéresse d'abord aux rituels (6.1). Elle reproduit l'analyse d'A.I. Steinsapir sur le phasage et le fonctionnement du sanctuaire de Sīʿ et la complète grâce aux découvertes récentes de la mission archéologique française de Syrie du Sud. Constatant la présence fréquente de citernes dans ou près des sanctuaires, elle affirme l'existence de rituels liés à l'eau, sans toutefois dépasser le stade de la spéculation. Passant aux activités économiques liées aux lieux de culte (6.2), elle émet l'hypothèse que la céramique fabriquée à Sīʿ était destinée à être vendue aux pèlerins, et que les vignes environnantes appartenaient au sanctuaire. Tout cela est peut-être partiellement vrai, mais l'auteur semble oublier que le sanctuaire de Sīʿ est adossé à un gros village (s'étendant sur plus de 5 ha) dont les habitants devaient également posséder des champs et consommer de la céramique. Dans la section suivante, consacrée au personnel du culte (6.3), la prise en compte de ce village aurait pu éviter une erreur d'interprétation gênante : les *koinon* des *Seeiènoi* (improprement retranscrits *Seenoi*) n'est pas une guilde ou une association cultuelle (p. 137), mais simplement la communauté des habitants du village de Sīʿ. Le terme de *koinon* est pourtant banal, dans l'épigraphie du Hauran, pour désigner une communauté villageoise. Sur la forme, pour finir, on peut regretter que le texte, souvent digressif et difficile à suivre, ne soit pas mieux organisé, à l'aide de plusieurs niveaux de titre. De nombreuses coquilles (Banataea pour Batanaea, Esarhddon / Esarhaddon, Leia / Leja, Itman / Imtan, Steinsapair /Steinsapir) et fautes de transcriptions (*cohort* / *cohors*, *Seenoi* / *Seeiènoi*, *kalibé* / *kalybé*, etc.) sont à signaler. Un catalogue des sites est présenté en appendice, mais on peut déplorer l'absence d'un index. Au total, la montagne méthodologique exposée dans le chapitre introductif accouche malheureusement d'une souris scientifique. Tout entier orienté vers la démonstration d'une thèse simpliste et sans nuance, le livre de F. Mazzilli ne convainc guère de la fécondité des nouvelles approches dont il se réclame, et qu'il n'applique d'ailleurs que superficiellement. On y cherchera en vain une véritable application de la théorie des réseaux ou une analyse spatiale digne de ce nom. Malgré ses prétentions à dépasser les approches cloisonnées de la recherche

antérieure, ce livre vaut en définitive surtout comme un inventaire de la longue série de travaux, certes assez dispersés, consacrés jusqu'ici aux sanctuaires du Hauran.

Jérôme ROHMER

Michael EISENBERG & Asher OVADIAH (Ed.), *Cornucopia. Studies in Honor of Arthur Segal*. Rome, Giorgio Bretschneider Editore, 2019. 1 vol. relié, xx-326 p, 187 fig. n/b & coul. (ARCHAEOLOGICA, 180). Prix : 140 €. ISBN 978-88-7689-315-5.

Cette corne d'abondance abrite une petite vingtaine d'articles offerts par quelques amis et collègues à Arthur Segal en écho à sa belle carrière d'archéologue et de professeur en archéologie classique. Les fruits en sont variés et touchent pour l'essentiel aux sujets de prédilection du récipiendaire : urbanisme des cités levantines, architecture monumentale en Décapole et en Judée et, bien entendu, édifices à gradins (théâtres, odéons) du Proche-Orient romain. L'avant-propos des éditeurs est suivi par un *curriculum vitae* et une bibliographie raisonnée de la production scientifique d'Arthur Segal, réunion particulièrement utile en ce qu'elle permet d'identifier en un coup d'œil la part de ses contributions publiées en hébreu et en anglais (p. XIII-XX). En revanche, les critères d'organisation du volume restent obscurs. – Michael Sommer ouvre le bal par une réflexion d'ordre général sur Apollon Grannus et singulièrement sur sa vénération par Caracalla (aux côtés d'Asclépios et de Sérapis), selon un témoignage de Dion Cassius (LXXVIII, 15, 5-6), traduction selon l'auteur de l'universalisme culturel de l'empereur (p. 1-13). – Utilisant le concept de centralité (« central places »), Achim Lichtenberger interroge de son côté le rôle de la cité comme pivot économique et administratif dans le royaume hérodien. Après avoir présenté le royaume comme une mosaïque hétérogène de régions aux populations et expressions religieuses variées (Judée, Idumée, Samarie, Galilée, Pérée…), il conclut à la rareté du phénomène urbain et à la prépondérance du sanctuaire comme espace moteur des dynamiques économiques et sociales et, dans le cas de Jérusalem, également politique. Césarée est lue comme contrepartie païenne de la Jérusalem juive dans un environnement essentiellement rural, à l'exception de Samarie-Sébaste, ancienne cité refondée par Hérode. Les grandes esplanades religieuses de Hébron et Mamré sont utilisées en faveur de la thèse avancée, le rôle des deux fondations urbaines hérodiennes de Phasaelis et Antipatris étant à l'inverse tenu pour mineur. Le phénomène urbain ne se développerait qu'après la mort d'Hérode, notoirement près de deux sanctuaires majeurs, au Mont Gerizim des Samaritains avec la fondation de Flavia Neapolis (Naplouse), et près du sanctuaire de Panéas avec celle de Caesarea Philippi. Une vision claire et finalement convaincante, sinon dans sa définition d'une cité qui semble naviguer ici entre l'unité administrative et territoriale (*polis*) et son appareil monumental (p. 15-30). – Dans « *Discrimina ordinum* in theatres », Frank Sear, étude l'évolution des règles de préséance (ordres) et de ségrégation (sexe, statuts sociaux) dans les édifices de spectacle romains ; il illustre ensuite l'adaptation de l'architecture théâtrale à ces règles mêmes à partir de l'époque augustéenne en explorant les séparations physiques (hauts podiums) existant entre *ima*, le cas échéant *media*, et *summa cavea* ainsi que le caractère exclusif des circulations vers ces diverses parties de la *cavea* à travers les exemples des théâtres augustéens de Pompéi et d'Orange et, au II^e^ siècle, celui de Bénévent (p. 31-46). – Sur

dizaine de membres de l'ordre équestre dont il commente les carrières (p. 297-308), avant d'en venir au seul sénateur originaire de Philippes (C. Iulius Maximus Mucianus), colonie économiquement plus modeste qu'Antioche de Pisidie, qui en livra 14 (p. 308-313) ; ajoutons que cette différence s'explique aussi par des réseaux clientélaires politiques distincts dès les débuts de l'histoire des deux colonies romaines d'Orient considérées. Enfin, l'auteur s'intéresse aux dédicaces de statues et de bâtiments vouées à la famille impériale, d'Auguste à Constantin (p. 313-321). En conclusion (p. 323-333), Cédric Brélaz resitue la place de Philippes au sein des colonies romaines d'Orient, ce qu'il a du reste pris soin de faire tout au long de l'ouvrage dans une perspective méthodologique comparatiste. Il en déduit notamment que Philippes se montre en conformité avec l'archétype des lois coloniales connues, proche de l'armée, en restant cependant « une ville et une entité politique d'importance secondaire à l'échelle des provinces orientales », dont les vestiges épigraphiques s'amenuisent drastiquement à partir de la fin du III s. Après cette solide étude contextualisée, la poursuite de la publication du corpus épigraphique de Philippes est attendue avec impatience. Hadrien BRU

Anne-Valérie PONT, *La fin de la cité grecque. Métamorphoses et disparition d'un modèle politique et institutionnel local en Asie Mineure, de Dèce à Constantin*. Genève, Droz, 2020. 1 vol. broché, 586 p. (HAUTES ÉTUDES DU MONDE GRÉCO-ROMAIN, 57). Prix : 62 CHF. ISBN 978-2-600-05742-4.

Si les historiens sont ralliés depuis longtemps à l'idée que « la cité grecque n'est pas morte à Chéronée », selon la formule célèbre de Louis Robert, la question demeure de savoir quand et comment la *polis* triomphante de l'époque impériale s'efface, si, du moins, elle s'efface ! Car si l'accord règne à peu près sur le maintien du système de valeurs qui la sous-tend jusqu'à la fin de l'époque sévérienne, il n'en va pas de même pour la suite. Avant Wolfgang Liebeschuetz, *The Decline and Fall of the Roman City*, Oxford, 2001, Mark Whittow avait défendu (dans « Ruling the Late Roman and Early Byzantine City: a Continuous History », *P&P* 129 [1990], p. 3-29), la thèse d'une grande continuité de la cité jusque tard dans l'Antiquité tardive. Dans ce livre issu de son mémoire d'habilitation à diriger les recherches, Anne-Valérie Pont mène l'enquête avec patience et précision dans un secteur délimité, quoique vaste, l'Asie Mineure, et sur une période qui lui paraît cruciale au vu de la documentation, notamment épigraphique : l'Asie Mineure entre le milieu du III^e^ siècle – la persécution de Dèce fournissant un point de départ dont on comprend le sens dès le premier chapitre – jusqu'à la mort de Constantin. Disons-le d'emblée, le résultat est remarquable par l'étendue de la documentation mise en œuvre, la qualité de l'analyse et la prudence des conclusions. La comparaison faite à plusieurs reprises avec d'autres provinces, notamment l'Afrique pour laquelle on bénéficie toujours des belles études de Claude Lepelley et de François Jacques, invite à ne pas généraliser en ce domaine, comme dans d'autres où l'on a pu montrer des situations contrastées selon les provinces. Le lecteur sera sans doute étonné de voir l'enquête commencer par un inventaire analytique minutieux des actes de martyres de la persécution de Dèce. Les martyrs furent nombreux en Asie Mineure, dans pratiquement toutes les régions, à l'Ouest comme à l'Est (la Cilicie est laissée de

côté dans l'ensemble du livre) et l'auteur présente l'état de cette documentation avec les innombrables problèmes qu'elle pose à l'historien. Il n'est pas le lieu d'en débattre ici, mais on en retiendra quelques conclusions importantes pour le sujet. Notamment que les persécutions générales du milieu du siècle furent l'occasion de contester les identités civiques tandis que les fêtes commémoratives qui s'organisent ensuite concurrencèrent d'une certaine manière les célébrations civiques traditionnelles, créant des solidarités nouvelles et supra-civiques. Certes, la volonté de concurrencer ne s'exprime pas encore, mais c'est pourtant l'amorce d'un mouvement qui s'épanouira lors de la grande persécution du début du IV^e^ siècle, ou plutôt après elle. Ce premier chapitre est, en quelque sorte, emblématique, de la manière subtile et pleine de finesse dont l'auteure conduit son enquête. On ne peut ici détailler chacun des aspects abordés, mais chaque chapitre apporte un lot d'observations qui sans être toujours nouvelles sont mises en série de telle manière que la conclusion paraît évidente : oui, la cité grecque change de nature de façon si profonde que derrière des mots semblables se cachent désormais des réalités différentes. Ainsi, l'un des chapitres les plus subtils explore avec soin une réalité que tous les spécialistes connaissent sans en mesurer la portée : comment la *polis* évolue dans le cadre impérial sous l'influence du modèle municipal romain et la pression, discrète mais efficace, du pouvoir impérial. La multiplication des liturgies, avec leur cortège de normes administratives et fiscales, contribue à diminuer l'importance des magistratures et, en quelque sorte, à « dépolitiser » la cité. Dans le même esprit, les magistratures traditionnellement attribuées sans ordre particulier, suivent de plus en plus la norme romaine d'un *cursus honorum*. La comparaison avec l'Afrique romaine est ici éclairante car si les magistratures restent bien vivantes jusqu'à la conquête vandale en Afrique, elles disparaissent de fait en Asie Mineure avant la fin du IV^e^ siècle. La pénétration lente et continue du droit romain, accélérée par l'édit de 212, contribue sans les effacer complètement, à gommer les différences entre *polis* et *civitas/municipium*, même si des tentatives en ce sens apparaissent tôt (l'exemple de l'action de Pompée dans le Pont est rappelée à juste titre). De même, les exemptions, autorisées par l'Empire, en faveur des propriétaires non résidents ou non originaires de la cité, transforment le territoire civique jusque-là étroitement contrôlé par la cité, en une sorte de « manteau troué » selon l'heureuse formule de l'auteur, de larges pans lui échappant fiscalement et donc politiquement. Anne-Valérie Pont insiste à juste titre, me semble-t-il, sur un aspect trop souvent négligé, sans doute parce que tous les spécialistes de la *polis* ont en tête l'image de la cité classique, jalouse de ses privilèges et soucieuse de se distinguer de toutes les autres. Mais les guerres qui occupent tant de place depuis la fin du II^e^ siècle, ont renforcé le sentiment d'appartenance à l'Empire, à une communauté qui a pris un sens concret et nouveau pour tous avec la constitution antoninienne de 212 : sentiment de loyauté, estime l'auteure, qui fut sans doute d'autant plus vivement exprimé que les grands notables des cités d'Asie Mineure étaient nombreux à graviter dans l'entourage impérial. L'effort d'intégration des notables provinciaux lancé dès Claude aboutit, au bout du compte, à faire de l'Empire une réalité vécue qui contribua à reléguer au second plan les identités civiques : les aristocraties municipales ne rêvaient plus de briller par leur action au sein de la cité seule, mais comme notables impériaux de faire bénéficier leur cité de leur proximité avec le prince. Comme le note Anne-Valérie Pont, la quête insensée des titres et privilèges semble marquer le pas à partir du milieu du III^e^ siècle, soit qu'on y attache une importance moindre, soit

que la distribution généreuse qu'en ont fait les empereurs vide ces distinctions de leur signification. De fait, leur mention épigraphique se fait plus rare. Les cités pérégrines d'Asie Mineure se banalisent, se normalisent dans le sens où elles ne se distinguent plus guère des cités et municipes d'Occident, comme si la méfiance traditionnelle des *poleis* envers le modèle romain avait fondu. Et de son côté, l'Empire n'a pas cessé de les utiliser comme outils de gestion au quotidien : en ce sens, les réformes de Dioclétien marquent parfois des modifications importantes, par exemple dans le domaine fiscal, mais non une rupture par rapport aux époques précédentes. La réforme territoriale de Dioclétien, en multipliant de façon importante le nombre des provinces, rapprochait un peu plus l'administration impériale des habitants des cités, notamment en matière judiciaire alors que le recours au droit romain, rendu possible pour tous depuis 212, se banalisait et vidait l'institution civique d'une partie de ses compétences. Peu à peu, sans éclat et sans volonté affichée de la part des empereurs, « l'espace institutionnel propre [des cités] et à l'abri des normes romaines, se sont réduits comme peau de chagrin » (p. 331). Sans rien exiger, le pouvoir impérial réduisait les différences et alignait les pratiques de toutes sur un modèle commun qui était vidé de son contenu politique et de tout particularisme. En revanche, une vraie rupture intervint avec la grande persécution du début du IV^e^ siècle et le règne de Constantin. La violence et la durée de la persécution poussèrent hors des cités une foule de chrétiens qui furent, en plus, privés de leurs biens : une partie non négligeable des élites civiques se trouvait « donc privée selon la loi de participation à la vie commune ». Un copieux chapitre analyse avec précision, en tenant compte de la chronologie la plus rigoureuse et des nuances locales, nombreuses, les conséquences de la persécution du point de vue des cités. Quelques rares textes peuvent sembler faire revivre le passé à travers un vocabulaire évergétique d'un autre âge, comme l'inscription de Panamara (*I.Stratonikeia*, 310), il n'en reste pas moins que la *stasis* s'installait au cœur des cités du fait de convictions religieuses inconciliables après les violences subies par les hommes et leurs biens pendant cette dizaine d'années cruciale : le lien commun fut rompu, le cadre administratif subsistait, mais les composantes de la cité ne partageaient plus un système commun de valeurs. On put créer de nouvelles cités, elles n'avaient guère à voir avec les *poleis* du haut-Empire et ne furent que le cadre quotidien de la gestion locale. Le règne de Constantin ne marque pas la fin du processus, mais une étape décisive pour l'observateur. À force d'être dépouillée de sa dimension politique, la cité n'est plus le lieu de débat et de délibération qui en faisait la substance. Les fêtes civiques demeurent sans doute en partie, mais des citoyens en nombre croissant s'en excluent eux-mêmes, la cité y consacre de moins en moins de ressources et ce qui avait fait l'éclat des cités s'étiole : les cultes civiques dépérissent, comme les concours puisque les fondations qui les soutiennent ne se renouvellent pas, et seuls survivent les plus célèbres, dans des métropoles prestigieuses. Parallèlement, un temps nouveau, une géographie nouvelle se mettent en place, avec le *dies solis* férié pour tous, et un réseau épiscopal qui se calque pour l'essentiel sur celui des cités, mais le dépasse et en change la nature. Commencée par Licinius et poursuivie activement par Constantin, la réduction des situations particulières à une norme unique est pratiquement achevée en 337, rendant inutile un élément primordial de la vie civique, l'esprit de compétition avec les autres. La proximité de la capitale impériale, la multiplication des capitales provinciales vidèrent les curies d'Asie de leurs membres les plus riches, qui ne cherchèrent plus à être les premiers dans leurs cités. La cité survit comme

institution, mais la cité de l'Antiquité tardive ne conservait plus grand-chose de ce qui avait fait son attrait d'Alexandre aux Sévères. Il fallait beaucoup d'audace pour annoncer ainsi « la fin de la cité grecque ». Anne-Valérie Pont ne s'effraie pas des sujets de grande ampleur, comme celui qu'elle avait abordé avec *Orner la cité : enjeux politiques et culturels du paysage urbain dans l'Asie gréco-romaine* (Bordeaux, Ausonius, 2010), à la documentation gigantesque. Avec cette œuvre majeure, elle apporte une contribution essentielle par l'importance de la documentation, son originalité, la multiplicité de ses angles d'analyse, la prudence de ses conclusions. En historienne confirmée, elle sait que l'histoire n'est guère faite de « ruptures » et de « tournants », mais que les germes de l'évolution sont lents à mûrir et que les fruits n'en sont que progressivement visibles à l'historien. Ce livre en témoigne à chaque page, et l'on ne pourra guère se passer de le lire et le relire – on n'en regrettera que plus l'absence d'un index des *notabilia* –, tant il fourmille de détails inédits et de notations subtiles mais riches de conséquences (par exemple sur le rôle des *logistai* ou les innovations institutionnelles). Le défi qu'elle s'était lancé nous semble pleinement réussi, et son livre appartient à la catégorie de ceux qui suscitent le débat car il ouvre tant de pistes, explore tant de domaines de la vie des cités, qu'il faudra du temps pour qu'on en mesure toute la nouveauté et qu'on en tire toutes les leçons. La comparaison avec l'Afrique oblige déjà à ne pas considérer l'Empire comme uniforme, et d'autres provinces obligent à s'interroger sur la vitalité de la notion de cité jusqu'au IV^e^ siècle, voire au-delà : pourquoi des communautés villageoises syriennes demandent-elles encore ce statut sous Dioclétien ou plus tard ? L'évergétisme civique y survit, à l'évidence, et il faut longtemps avant qu'il ne se détourne au profit des églises et des fondations pieuses. Bien des questions subsistent, mais Anne-Valérie Pont ne prétend pas apporter réponse à tout, bien au contraire, puisqu'elle insiste constamment sur l'importance des circonstances locales. Cela nous vaut un maître livre, riche de science et de perspectives, une plongée au cœur des cités d'Asie Mineure, qui oblige chaque lecteur à s'interroger à frais nouveaux sur ces communautés qui, de la Bretagne à l'Arabie, furent si longtemps la chair de l'Empire. Maurice SARTRE

Lucretiu MIHAILESCU-BIRLIBA & Wolfgang SPICKERMANN (Ed.), *Roman Army and Local Society in the Limes Provinces of the Roman Empire*. Rahden, Marie Leidorf, 2019. 1 vol. 16 x 22,5 cm, XIV-305 p., 50 fig. (PHAROS, 42). Prix : 45,80 €. ISBN 978-3-86757-270-5.

Ce recueil d'études issu d'une réunion scientifique tenue à Iasi en juin 2018 propose un regard croisé sur l'impact que la présence militaire romaine a exercé sur les populations locales d'un ensemble non jointif de provinces frontières, Germanie inférieure, Dacie, Mésie inférieure principalement sous le Haut-Empire. Les communications sont variées, de nature épigraphique ou archéologique pour la plupart. Isolons d'emblée la seule étude qui ne concerne pas les régions danubiennes, celle de W. Spickermann (p. 47-62) qui s'intéresse aux cultes célébrés par la *Legio I Minervia* dans les *canabae* de Bonn, en Germanie inférieure. La dévotion aux Matrones Aufaniennes s'y exprime dans un temple du II^e^ siècle, d'une ampleur supérieure à celle des lieux de culte civils à ces divinités, où se rendaient aussi les notables et les gradés et où sans doute l'empereur

synthèse résume en plusieurs phases – pré et post-réforme – l'évolution du monnayage en cuivre au *Bilad al-Sham* depuis la conquête musulmane jusqu'à la fin de l'époque omeyyade, avant de se focaliser sur les particularités des principaux ateliers monétaires actifs dans le sud du Levant (notamment ceux de Scythopolis et de Jérash). Les auteurs soulignent ensuite différentes questions, dont beaucoup demeurent encore non résolues, sur le nombre et le statut des ateliers frappant les monnaies de cuivre dans la région. Enfin, le volume s'achève en s'ouvrant vers des problématiques topographiques et chronologiques. Achim Lichtenberger et Rubina Raja proposent ainsi de revoir la question de l'occupation de la ville après le séisme de 749, à la lumière des récentes découvertes du programme de fouilles dano-allemand dans le quartier nord-ouest. Celles-ci ont révélé la densité de l'urbanisation de cette zone périphérique entre la période byzantine et la fin de l'époque omeyyade mais confirment également (par la céramique, les monnaies et les datations radiocarbones) son abandon brutal au lendemain du séisme. Par opposition la présence, bien que réduite, d'une continuité d'occupation à l'époque abbasside de la mosquée congrégationnelle et du quartier domestique dit « omeyyade » semble ainsi confirmer l'hypothèse de C. H. Kraeling d'un repli vers le centre de la ville suite au tremblement de terre. Les auteurs concluent en attirant également l'attention sur le fait qu'un certain nombre de formes céramiques souvent considérées comme abbassides peuvent apparaître dans des contextes antérieurs, bien stratifiés et donc sur la nécessité de revoir certaines chrono-typologies régionales pour le début de l'époque abbasside. Ce dernier chapitre met ainsi en évidence l'évolution du tissu urbain que seules des fouilles menées à l'échelle du site peuvent mettre en lumière. Agnès VOKAER

Antti ARJAVA, Jaakko FRÖSÉN & Jorma KAIMIO (Ed.), with Contributions by Matias BUCHHOLZ, Traianos GAGOS (†), Ahmad M. AL-JALLAD, Maarit KAIMIO, Ludwig KOENEN, Marjo LEHTINEN (†), Tiina PUROLA & Marja VIERROS, *The Petra Papyri V*. Amman, American Center of Oriental Research, 2018. 1 vol. relié, 33,8 x 25,4 cm, XXXIII–338 p., 160 pl. n/b (AMERICAN CENTER OF ORIENTAL RESEARCH PUBLICATIONS, 8). Prix : 135 $. ISBN 978-9957-8543-7-9.

En décembre 1993, deux importants lots de papyrus carbonisés étaient découverts à Pétra (Jordanie) dans une petite pièce construite dans la seconde moitié du IV^e^ siècle (« Room I ») et contre laquelle s'adossa un siècle plus tard une grande église de plan basilical. Sa destruction par incendie au début du VII^e^ siècle nous vaut la conservation de près de 140 *volumina*, à l'origine posés sur des étagères, à côté d'objets liturgiques (pour le contexte, Z. T. Fiema, Ch. Kannellopoulos, Th. Waliszewski et R. Schick, *The Petra Church*, Amman, 2001, p. 18-53). La découverte était exceptionnelle, et constituait un écho inattendu aux papyrus grecs et arabes du VI^e^ s. (jusque 608) et de la fin du VII^e^ s. (674-690) retrouvés entre 1935 et 1937 dans deux annexes d'églises de 'Aujā' el-Ḥafīr, l'ancienne Nessana (*P. Colt* ou *P. Nessana*), gros village de la province de *Palaestina Salutaris III*, à la lisière du Sinaï et du Négeb, à une centaine de kilomètres au nord-ouest de Pétra. On ne manquera pas de rappeler ici l'existence dans la région d'un autre lot de papyrus grecs et arabes, de peu postérieur puisqu'il date des VII^e^ et VIII^e^ siècles, exhumé en 1952/53 dans les ruines d'un monastère à Kh. Mird (mer

Morte) ; ses textes arabes ont été publiés par A. Grohmann (Louvain, 1963) et les textes grecs sont toujours en cours d'étude (KULeuven). Paraît donc le cinquième et dernier volume d'une collection débutée en 2002 et qui, grâce aux efforts conjoints de conservateurs et de philologues basés à Amman, Ann Arbor et Helsinki, clôture l'édition définitive de près de deux tiers des documents qui nous sont parvenus. Il présente la quarantaine de documents significatifs restés inédits (*P. Petra* 48–87), les fragments inintelligibles étant présentés dans la section « Single words from fragmentary documents », p. 295-300. Ces archives couvrent une bonne partie du VI^e^ s. ; les documents les plus récents sont très vraisemblablement datés de 592/593 (*P. Petra* 32-33 ; commentaire dans *The Petra Papyri III*, 2007, p. 170) tandis que le plus ancien document de l'ensemble est publié ici (*P. Petra* 50) : il pourrait dater de 528/29, soit quelques années avant la date la plus ancienne assurée du lot (537) livrée par le *P. Petra* 1. La majorité des documents se rapporte aux propriétés d'un certain Théodoros, fils d'Obodianos, nommé diacre entre 549 et 559 puis archidiacre une dizaine d'années plus tard, et à celles de membres de sa famille ; ils concernent essentiellement ses affaires privées mais aussi, dans une moindre mesure, des propriétés ecclésiastiques. Les documents sont constitués pour un tiers d'actes privés liant des membres de sa famille entre eux ou à des interlocuteurs extérieurs (par ex. lors d'héritages ou d'achats de propriétés) ; un autre tiers renvoie à des questions de taxation, qu'il s'agisse de reçus ou de transferts de taxes après transfert de biens. Ces papyrus livrent ainsi un aperçu des biens de membres du clergé de Pétra byzantine (le beau-frère et cousin de Théodoros ainsi que deux de ses possibles oncles ou frères sont également des religieux), propriétaires d'esclaves, de maisons (voire de hameaux), de vignobles et de nombreuses terres céréalières dans la grande région de Pétra (en particulier à *Augustopolis* / Udruh et *Sadakatha* / Sadaqa). L'un des intérêts archéologiques du dossier est de livrer, à côté des questions de toponymie locale, une indication sur la taille des parcelles possédées dans l'arrière-pays pétréen, nombreuses mais peu étendues (généralement inférieures à un hectare) et très dispersées. Comme dans les précédents volumes, l'édition des textes est précédée par des études thématiques introductives. Dans « People of Petra » (p. 1-7), Antti Arjava présente une rapide vue d'ensemble des renseignements livrés par les documents sur la centaine d'hommes adultes identifiables dans le cadre des transactions signalées, une cinquantaine d'autres étant plus difficilement discernables – les homonymes sont particulièrement nombreux dans ce corpus – à côté d'une vingtaine de femmes et d'une cinquantaine de patronymes ; elle revient sur la vie et la famille de Théodoros, brosse un inventaire rapidement commenté des titres religieux et militaires attestés, caractérise la nature des transactions rencontrées, interrogeant au passage plusieurs questions essentielles comme la place de la femme – seules les veuves ayant hérité des biens de leurs époux apparaissent comme actrices à part entière dans les transactions – ou la question du degré d'alphabétisation des populations. Dans « The Greek of the Petra Papyri » (p. 8-34 dont 9 pages de tables), Marja Vierros présente une première étude linguistique générale des textes grecs, la terminologie juridique latine ayant été explorée dans le volume IV (2011). Après avoir distingué les principaux groupes de scribes parmi les *c.* 280 « actes d'écriture » recensés dans les 87 papyrus publiés (*e.g.* documents de taxation officiels, actes notariaux, documents rédigés par des mains peu expertes,

diverses catégories de signatures), l'auteure explore dans le détail les aspects phonologiques, morphologiques et syntaxiques du texte ainsi que l'utilisation du discours direct dans la transcription d'un arbitrage et des minutes d'un différend (*P. Petra* 39). La troisième étude introductive « The Arabic of Petra » est livrée par Ahmad M. Al-Jallad (p. 35-55) ; y sont traités l'impact du multilinguisme supposé des rédacteurs sur la phonologie et la morphologie du grec mais aussi, à travers l'intégration de termes araméens et arabes, le témoignage d'une transition progressive de l'araméen à l'arabe et plus encore de ce que l'auteur identifie, non comme une évolution, mais comme un bilinguisme araméo-arabe (p. 41) ; suit une étude générale des termes sémitiques transcrits en grecs dans les toponymes de *P. Petra* 62 – ceux de *P. Petra* 17 ayant été commentés dans le vol. II, p. 23-48 – puis les toponymes et « oikonyms » dans l'ensemble des documents. L'édition proprement dite débute par la révision des *P. Petra* 48 et 49 dont la lecture a été améliorée depuis leur publication dans le volume IV (2011). Nous ne commenterons pas ici l'ensemble des documents et nous limiterons à quelques exemples significatifs du contenu de ces archives. *P. Petra* 50 constitue un acte de transfert de terres agricoles entre deux parties qui s'engagent par conséquent à en payer les taxes. *P. Petra* 51 qui constitue, comme les *P. Petra* 55 et 57, l'un des plus longs documents conservés du lot, est un rare bail emphytéotique, dont le revers a été utilisé pour un brouillon de testament, vraisemblablement en faveur d'une ou plusieurs institutions religieuses (52). Deux rouleaux conservés à proximité de celui-ci (*P. Petra* 53-54 et *P. Petra* 55) traitent également de dons à des fondations charitables (hospice ou hôpital), peut-être partiellement dans le cadre de pèlerinages, entre autres au monastère de Saint-Aaron (désormais fouillé et publié par ailleurs) ; l'application de ce dernier don est conditionnée par la prise en charge par l'institution religieuse de la mère du donateur malade (*donatio mortis causa*), la donation ne pouvant intervenir qu'après le décès de cette dernière. Ce document qui mentionne six bénéficiaires, est conservé en six copies non séparées, ce qui semble indiquer que le donateur, gravement malade au moment de la rédaction de l'acte, a recouvré la santé ce qui en annula l'application. Suivent plusieurs textes, pour certains fiscaux, signalant des esclaves (57-58), des terres (59-62, 75-76), une propriété ecclésiastique (64) ou des journaliers (82). Signalons aussi la publication d'une liste partielle d'objets et de vêtements, peut-être rédigée dans le cadre d'un contrat de mariage (74). Il faudra sans doute plusieurs années pour tirer tout le bénéfice de cette publication et revenir sur les innombrables propositions et commentaires qu'il produit en marge de l'édition des textes, qu'il s'agisse de formules légales, de fonctionnements administratifs, de la société qu'ils reflètent ou de questions plus concrètes liées à la gestion quotidienne des biens évoqués (productions, irrigation…). On en perçoit en tout cas d'ores et déjà l'originalité, par rapport aux documents de Nessana par exemple, qui reflètent pour leur part l'interaction existant entre militaires, village et institutions religieuses locales, les pèlerinages constituant là aussi un moteur essentiel de l'économie quotidienne (voir par ex. la mise au point de C. Whately, « Camels, Soldiers, and Pilgrims in Sixth Century Nessana », *Scripta Classica Israelica* 35 [2016], p. 121-135). Le lecteur se référera utilement à la liste des recensions et aux *corrigenda* des précédents volumes, à la bibliographie, et aux deux tables de concordance présentées en début de publication. L'édition des textes est de son côté précédée d'une table chronologique synoptique mise à jour et couvrant les années 527 à 600 (p. 56-58). Elle est complétée par la publication des photographies

noir et blanc à l'échelle 1/1 des papyrus, en 155 planches hors-texte, papyrus dont les clichés sont accessibles en ligne. Que les éditeurs et nombreux contributeurs de ce volume soient chaleureusement remerciés d'avoir mené à bon port cette entreprise éditoriale hors norme et dont les philologues, archéologues et historiens du monde antique tireront durant de nombreuses années encore le plus grand bénéfice. Riches index thématiques et index général du grec et du latin concernant les cinq volumes.

Laurent THOLBECQ

Caroline MICHEL D'ANNOVILLE & Yann RIVIÈRE (Éds.), *Faire parler et faire taire les statues. De l'invention de l'écriture à l'usage de l'explosif*. Rome, École française de Rome, 2016. 1 vol., 515 p. et 32 pl. (BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 520). Prix : 39 €. ISBN 978-2-7283-1244-3.

Ce copieux ouvrage rassemble en français et en italien les communications de deux rencontres à l'École française de Rome (5 juillet 2010 et 18-19 octobre 2011). À l'occasion d'un programme de recherches sur la Place Navone et ses environs immédiats du *Rione Parione*, la thématique prend avec bonheur prétexte de la restauration en 2009-2010 de la statue antique dite du *Pasquino*, reste d'une œuvre hellénistique pergaméenne de facture magistrale : cette statue fut tenue à Rome pour « parlante » en raison des affichages satiriques dont la couvraient, depuis sa redécouverte en 1501, d'anonymes mécontents qui faisaient volontiers « parler » l'effigie à la première personne. C'est ainsi qu'après une « Introduction » de 7 pages par C. Michel d'Annoville, un chapitre initial réunit quatre articles consacrés au *Pasquino* et à la fortune des pasquinades : les antiquisants ont la satisfaction d'y voir un débris *redivivus* de la statuaire classique devenir un *trickster*, acteur à part entière des convulsions de l'Europe moderne. Les trois parties suivantes embrassent le traitement de statues animées ou réduites au silence dans l'Orient ancien et l'Égypte pharaonique (2 articles), puis dans les mondes gréco-romain de la période classique d'abord (6 articles), de l'Antiquité tardive et de Byzance ensuite (5 articles). Un *Épilogue* enfin s'intéresse aux temps présents : l'article de Zemar Tarzi (p. 433-460) est consacré à la destruction des bouddhas de Bamiyan, fragilisés depuis des siècles par leur position au contact de plusieurs civilisations. Les *Conclusions* de Yann Rivière (*Faire parler les auteurs et se taire*, p. 477-502) font notamment usage d'une typologie, avancée par Paolo Liverani (*Figurato e scritto. Discorso delle immagini, discorse con l'immagine*, p. 353-371), des configurations énonciatives qui mettent en relation une statue et l'inscription qui la définit : est parlante la statue qui parle à la première personne au spectateur-lecteur, voire instaure un dialogue entre deux figures ou emblèmes représentés ; mais une contextualisation fine est seule à même d'en éclairer le message. Le volume est encore lesté d'un index thématique, d'une liste de résumés qui suivent l'ordre des textes, et d'un bel ensemble de planches qui mériteraient de mieux refléter la diversité des articles. – La première partie, extrêmement stimulante, n'en est pas moins inégale. Érudite et laissant ouvertes de nombreuses identifications irrésolues, l'indispensable contribution de Paola Ciancio Rossetto (*Pasquino : riflessioni e acquisizioni dal restauro*) fait le point sur ce que l'on sait désormais de la statue du *Pasquino* : sa situation depuis son exhumation à l'aube du XVI^e^ siècle, sur le tracé reliant le Vatican à

candidate », p. 64), la demeure du *praeses*, puis *consularis*, et c'est tout normalement que dans ses dernières phases, après les troubles du VII^e^ siècle, et tournée dès lors vers la cathédrale, elle dut être celle du métropolite de la province ecclésiastique correspondante. Un important chapitre (p. 53-65) replace utilement la « Maison au triconque » dans le contexte des autres maisons de l'Antiquité tardive connues à ce jour à Aphrodisias et fournit le plan de deux d'entre elles (« North Temenos House » et « Atrium House ») ; il envisage aussi les principales comparaisons qui s'imposent pour le plan très particulier, mais non exceptionnel à cette époque, du triconque, privilégiant peut-être exagérément sa présence dans certaines *villae* (avec l'inévitable connotation d'*otium* qui y est habituellement attachée, p. 58-59) par rapport aux exemplaires urbains, où il s'agit plus précisément de manifestation d'apparat édilitaire dans des contextes souvent officiels. La publication des fouilles d'Aphrodisias s'enrichit, avec ce nouveau volume, d'une contribution d'importance à l'étude de l'architecture de l'Antiquité tardive ; elle se poursuit aussi, on le voit, à un rythme désormais plus soutenu – ce dont on ne manquera pas de remercier et féliciter l'Université de New York, les responsables de la fouille et leurs sponsors. Reichert Verlag, comme à l'accoutumée, a apporté tout son soin éditorial à la réalisation du livre.

Jean Ch. BALTY

Matthew M. MCCARTY & Mariana EGRI, *The Archaeology of Mithraism. New Finds and Approaches to Mithras-Worship*. Leuven – Paris – Bristol (CT), 2020. 1 vol. broché, VIII-218 p. (BABESCH Suppl., 39). Prix : 78 €. ISBN 978-90-429-4352-0.

Jürgen BORCHHARDT, mit Beiträgen von Selda BAYBO und Banu YENER-MARKSTEINER, *Das Mithräum in Antiocheia am Orontes*. Wien, Phoibos Verlag, 2020. 1 vol. relié, 29,7 x 21 cm, 72 p., 19 fig. n/b, 57 pl. coul., Prix : 45 €. ISBN 978-3-85161-224-0.

L'Antiquité Classique a reçu l'an dernier deux publications relatives à l'archéologie des cultes mithraïques. Débutons par l'excellent volume de Matthew M. McCarty & Mariana Egri qui éditent chez Peeters les actes du colloque *Archaeology of Mithraism* organisé les 26-28 octobre 2017 à Alba Julia (Roumanie). Cette rencontre visait à reconsidérer le culte à Mithra en exploitant pleinement les ressources d'une archéologie qui a singulièrement gagné en qualité ces vingt-cinq dernières années. Il s'agissait moins de réexplorer l'espace architectural et les représentations du culte, fussent-elles exceptionnelles comme à Rome, Capoue, Doura-Europos ou désormais Hawarte (Syrie), que de se pencher sur la question des rituels, les éditeurs s'inscrivant ainsi dans le sillage du colloque de M. Marten et G. De Boe (Ed.), *Roman Mithraism: the Evidence of the Small Finds*, Bruxelles, 2004. Le programme est clairement défini dans l'introduction des éditrices : quels sont les acteurs du culte à Mithra ? que font-ils, quand et suivant quelle fréquence ? peut-on identifier des convergences de pratiques ? des variations régionales ? le culte à Mithra se conforme-t-il au ritualisme romain ? Un vaste programme, donc, nourri par l'exploitation d'une bonne quinzaine de dossiers archéologiques, le plus souvent nouveaux. Disons-le d'emblée, le volume est extrêmement utile en ce qu'il renouvelle la problématique et livre plusieurs contributions

originales de très grande qualité. Ainsi, tirant le meilleur parti de l'amélioration des techniques de fouilles et d'enregistrement – dont la microtopographie des trouvailles – plusieurs études de mobilier permettent d'aborder précisément les questions de consommation (Tirlemont en Belgique, Angers, Kempraten/Rapperswil-Jona, dans le canton de Saint-Gall en Suisse et Apulum en Roumanie), mais aussi les enfouissements intentionnels de dépôts, rituels de (re-)fondation (Tirlemont, Apulum, Mariana en Corse, Doura-Europos) et de fermeture (Inversek en Écosse, Kempraten, Martigny). La comparaison du mobilier du *mithraeum* sévérien de Tirlemont avec celui d'un repas funéraire retrouvé en marge d'un tumulus local datant du dernier quart du IIe s. permet de caractériser le dépôt du *mithraeum* par – entre autres – une surreprésentation de brûle-parfums et de récipients à une anse et bec verseur destinées à contenir de l'eau bouillante. Bien sûr, il est aussi question d'évolutions architecturales, la nouveauté la plus saisissante ayant trait à la nouvelle séquence constructive du *mithraeum* de Doura-Europos à laquelle il faudra désormais se référer, à côté de celui de Martigny. Du mobilier spécifique (autels légionnaires d'Inveresk en Écosse et statue de Mithra tauroctone à Tarquinia) est également présenté, ce dernier constituant un intéressant témoignage de culte à Mithra en contexte domestique. Autre donnée récurrente et commune à plusieurs dossiers, la diversification des cadres du culte au IVe siècle peu avant sa disparition, explorée à Angers, Martigny et Ostie, laquelle reflèterait plus, selon les éditrices (p. 8), une évolution généralisée des pratiques sociales que le témoignage d'une opposition frontale du christianisme. Les sites d'Ostie et d'Apulum sont traités à travers trois dossiers chacun : à Ostie, comparaison de la distribution spatiale des très visibles *scholae* opposées à de discrets *mithraea* aux IIe – IIIe s., présentation du *mithraeum* « aux marbres de couleur » tardif (IVe s., abandon au début du Ve s.), et exploitation des archives de fouilles anciennes pour décrypter la dynamique de l'abandon progressif des lieux de cultes à Mithra au tournant des IVe et Ve s. ; à Apulum, présentation des résultats de la fouille et du mobilier (inscriptions, céramique et faune consommée, essentiellement du porc) du *mithraeum* III datant de la fin du IIe s. Le volume se poursuit par des dossiers orientaux, Césarée Maritime (cf. *AC* 88 [2019], p. 448-449), Doura-Europos et Hawarte, traitée tant du point de vue de son décor peint que des spécificités d'une partie de son mobilier céramique. En contrepoint à cette prééminence de l'approche archéologique, le volume se referme sur une discussion des dernières orientations générales de l'étude de l'iconographie de Mithra. L'introduction des éditrices présente en réalité les conclusions du colloque et un excellent état de la question (p. 1-10) : une fois les contextes et les gestes décrits, reste à tenter de dégager ce qui relève d'une communauté éventuelle des pratiques derrière une apparente diversité, puis à tenter d'y apporter une explication. Si les éditrices soulignent à juste titre la grande variabilité des pratiques, qui ne doivent pas être lues par rapport à la définition canonique d'un culte qui ne serait qu'une vue de l'esprit, elles me semblent abuser du recours au « relational network » comme clef de lecture des rapprochements opérés, le constat des « overlapping networks of experience and practice » se révélant en définitive tout aussi artificiel et parfois vide de sens. Un « pilgrim » – les guillemets sont des éditrices –, devient « an agent as link among groups and sites », un objet importé/exporté « let us visualize neworks of consumption » ; des techniques de fabrication similaires livrent « an image of networks of practice », ce qui ne va en réalité pas de soi ; des peintures « shaping and shaped by their place within a system of ties »

permettent d'identifier des « networks of styles », des praticiens du culte deviennent des « experts working within a knowledge-network »… Mais il me semble que les limites de cette approche qui tend à surexploiter le « réseau » comme clef explicative sont rapidement mises à nu, en particulier lorsqu'il s'agit d'identifier les liens effectifs existant entre ces entités ; si elle n'est pas soutenue par une lecture historique ou des facteurs socio-politiques ou socio-économiques, cette proposition ne permet guère de dépasser le simple constat et ne constitue en rien une explication. Heureusement, ceci ne nuit nullement à l'apport du volume, qui pose les bonnes questions et réunit une documentation de qualité souvent exceptionnelle. La bibliographie commune est réunie en fin de volume ; on regrettera l'absence d'index. – Dans le second volume traité ici, Jürgen Borchhardt réhabilite une identification ancienne du *Χαρώνιον* rupestre d'Antioche de Syrie à un *mithraeum* ; il suit en cela une suggestion de P. Perdrizet et D. Fossey qui reconnaissaient Attis ou Mithra dans la célèbre figure rupestre monumentale située au pied du Mont Staurin (dans « Voyage dans la Syrie du Nord », *BCH* 21 [1897], p. 83 ; contrairement à ce qu'indique J. Borchhardt, la paternité de la proposition ne revient donc pas à Richard Förster, qui ne fait que la relayer *après* lecture du rapport de Perdrizet et Fossey, dans « Skulpturen von Antiochia », *Jahrbuch des Kaiserlich Deutschen Archäologischen Instituts* 13 [1898], et non 1893 comme indiqué par erreur p. 9, note 5). L'identification communément admise de cette figure rupestre à Charon était basée sur Jean Malalas (*Chronogr*. VIII, 21) qui décrit ce relief (προσωπεῖον) lorsqu'il évoque le règne d'Antiochos IV Épiphane (175-164). Plutôt que d'y voir, comme de nombreux chercheurs depuis le XIX^e^ s., un monument inachevé hypèthre, J. Borchhardt suppose l'existence d'une construction appuyée sur les parties rupestres définissant une esplanade d'environ 750 m² (9,5 x 8 m), le relief de c. 7-8 m de haut constituant le point focal du décor interne de l'édifice côté est et l'axe central de la composition (croquis p. 17, fig. 2) ; cette pièce de sous-sol aurait été surmontée d'un édifice entièrement disparu (dans les fours à chaux signalés en 1934 par l'archéologue G. W. Elderkin ?). La proposition, architecturalement plausible, a par ailleurs le mérite d'identifier l'un des deux reliefs d'acolytes aujourd'hui très endommagés et qui flanquent la représentation principale, de part et d'autre de ses épaules, en y voyant les dadophores, Cauces et Cautopates**,** associés à l'iconographie mithraïque de la tauroctonie. Quant à la datation du relief au II^e^ s. av. n.è., basée jusque-là sur l'association des vestiges à la description de Malalas, J. Borchhardt propose de la descendre à titre d'hypothèse vers le milieu du I^er^ s. av. n.è., sur des bases stylistiques (essentiellement par comparaison avec le portrait d'Antiochos I de Commagène du Nemrud Dağı), proposant par conséquent de placer la création du *mithraeum* d'Antioche sous Antiochos XIII (69-64) ou peu après. Cet ancrage d'un culte mithraïque au milieu du I^er^ s. av. n.è. en Orient l'incite à reprendre le débat des origines du culte et des interactions entre Occident et Orient dans l'extension du culte. De fait, l'assimilation de ce relief à une représentation de Charon a été contestée par G.W. Elderkin ou encore très récemment par H. Pamir (2017) qui préférait y voir « a great mother goddess synthesizing iconographic aspects from Anatolian and Syrian religions ». Sans doute peut-on revenir à la suggestion de Perdrizet et Fossey qui, en raison de la proximité d'une nécropole, considéraient la description de Malalas et l'identification du sanctuaire à un *Charônion* comme une réinterprétation chrétienne du monument relayée au VI^e^ siècle (cf. C. Saliou, « Malalas et le Charonion », in HUORT, 04/04/2020,

https://huort.hypotheses.org/37). Si l'hypothèse d'un *mithraeum* se révélait correcte, une incongruité archéologique pourrait bien avoir été levée. Reste donc à vérifier la proposition de J. Borckhardt par une fouille minutieuse qui reprenne les données établies en 1932 par les travaux de G.W. Elderkin. On regrettera toutefois que cette belle hypothèse de travail basée sur quelques visites du site et rapidement portée à la connaissance du public soit accompagnée d'aussi méchants croquis.

Laurent THOLBECQ

Danny PRAET, Ted KAIZER & Annelies LANNOY (Ed.), *Doura-Europos / Franz Cumont*. Rome, Academia Belgica / Centre pour l'Histoire, les Arts et les Sciences à Rome, 2020. 1 vol. broché, 21 x 27 cm, XCVIII + 470 p., 66 fig. n/b, 24 fig. coul., (BIBLIOTHECA CUMONTIANA, SCRIPTA MINORA, 7). Prix : 75 € (+ taxes). ISBN 978-94-927-7138-4.

L'Académie de Belgique à Rome qui abrite la bibliothèque personnelle et la correspondance scientifique de l'historien Franz Cumont (1868-1947), poursuit la publication commentée de ses œuvres complètes. En 2009 était créée la *Bibliotheca Cumontiana*, une collection subdivisée en deux séries, les *Scripta Maiora* destinés à accueillir ses monographies, et les *Scripta Minora* constitués de recueils thématiques de ses articles. Après un recueil consacré à l'*Astrologie* (2015) et un autre au *Manichéisme* (2017), ce nouveau volume *Doura-Europos* réunit quarante-sept articles, notes et comptes rendus publiés par Cumont autour des fouilles de Sāliḥīyeh sur l'Euphrate, entre 1923 et 1947, année de son décès. Y sont adjoints sa volumineuse contribution à la publication finale du *Mithraeum* dont une traduction anglaise fut publiée isolément en 1975, et la version originale en français de ce texte jusque-là restée inédite ; ces articles sont du reste accompagnés de nouvelles planches n/b et couleur des peintures du *Mithraeum*, aujourd'hui conservées à la Yale University Art Gallery de New Haven. Après une courte préface de Danny Praet, Ted Kaizer livre une substantielle contribution à l'étude de la réception de l'œuvre de Cumont (p. XI-XCVIII). En marge de son introduction à la réédition du volume des *Fouilles de Doura-Europos (1922-1923)* annoncée dans les *Scripta Maiora*, Ted Kaizer exploite ici pleinement la correspondance de Cumont et présente une mise en contexte historiographique précise des textes rassemblés ; sont utilisées des archives inédites (p. ex. celle de l'*Oriental Institute* de Chicago), la banque de données en ligne de la correspondance de l'*Academia Belgica* <http://cumont.academiabelgica.org/> et diverses publications (p. ex. G. Bongard-Levine *et al*., *Mongolus Syrio Salutem Optimam Dat. La correspondance entre Mikhaïl Rostovtzeff et Franz Cumont*, Paris, 2007 ; recension T. Kaiser, *AC* 79 (2010), p. 813-816). La contribution de Cumont à l'étude de Doura-Europos est ainsi située et réévaluée. On se rappelle bien entendu son implication dans le lancement de fouilles en 1922-1923 par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, après la découverte accidentelle par des soldats britanniques des peintures du « temple de Bêl » et leur rapide description par l'égyptologue américain James H. Breasted (1920) ; s'ensuivit quelques années plus tard la création de la fameuse mission conjointe réunissant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et l'Université de Yale, en réalité dirigée par M. Rostovtzeff, entre 1928 et 1937 ; mais on saisit ici aussi comment l'Oriental

téménos d'un temple d'époque antonine interprété comme *caesareum* et l'hippodrome transformé en amphithéâtre après 363 ; la majorité de ces bâtiments bénéficie déjà de publications exhaustives (p. 171-188). – Rivka Gersht et Peter Gendelman présentent une synthèse bienvenue sur les nécropoles, mobiliers, rituels et inscriptions funéraires de *Caesarea Maritima* aux époques romaine et byzantine (p. 189-209). – Dans la version anglaise d'un article paru en hébreu en 2015, Menahem Mor revient de son côté sur la fameuse dédicace de Tel Shalem (*AE* 1999, n° 1688) ; tirant parti de progrès réalisés dans la lecture d'une dédicace monumentale latine d'arc à Jérusalem, il suit la lecture, la date et l'interprétation générale avancées en 2003 par G.W. Bowersock, en attribue comme lui la dédicace à la *Legio VI Ferrata* plutôt qu'à la *Legio X Fretensis* et considère par conséquent comme le savant américain que l'arc de Tel Shalem ne témoigne en rien d'une victoire militaire liée à la seconde révolte juive mais s'inscrit dans les témoignages de plus en plus nombreux liés à la visite d'Hadrien dans la région (p. 211-226). – Rebecca Toueg nous transporte en Grande-Bretagne romaine et en évoque la vision défendue par le philosophe R.G. Collingwood (1889-1843), en lien avec ses célèbres fouilles du site néolithique de Eamont Bridge, communément appelé « King Arthur's Round Table » (p. 227-235). – Yinon Shivtiel et Mechael Osband proposent une ébauche de chrono-typologie de plusieurs dizaines de complexes souterrains étudiés en Galilée et interprétés comme espaces refuges d'époque romaine (p. 237-259). – Arleta Kowalewska présente un rapide aperçu du résultat de dix campagnes de fouilles menées sur l'un des deux ensembles balnéaires *intra muros* d'Antiochia Hippos ; de taille moyenne et blotti contre les remparts sud, il remonte au IIe s. de n.è., des réparations intervenant au milieu du IIIe s., le bâtiment paraissant abandonné vers la fin du IIIe / déb. du IVe siècle (p. 261-277). – De son côté, Chaim Ben David tente de réunir quelques données disponibles permettant de définir les limites territoriales de cette même cité, aux époques romaine et byzantine (p. 279-291). – Sarah Gilboa-Karni nous propose un détour par l'Italie à travers une lecture symbolique des représentations de Liber Pater/Bacchus dans les jardins de la Campanie romaine (p. 293-306). – Enfin, dans un article nourri, Estée Dvorjetski explore l'usage de la terminologie qui relève du registre des loisirs et du sport dans la littérature talmudique (p. 307-326). Une moisson éclectique mais qui livre des informations utiles sur un certain nombre de dossiers. Laurent THOLBECQ

Marie-Cécile BRUWIER (Ed.), *Alexandrie. Le site de Smouha*. Morlanwelz, Musée royal de Mariemont, 2019. 1 vol. broché, 321 p. nombr. ill. (CAHIERS DE MARIEMONT, 41). Prix : 27 €. ISBN 978-2-930469-72-0.

Dans le courant de l'année 1912, deux fragments d'une statue colossale attribuée à Cléopâtre VII intégraient le château de Morlanwelz et la collection de l'industriel Raoul Warocqué, noyau de la collection d'Antiquités du Musée royal de Mariemont (Belgique). Les fragments, connus par R. Pococke depuis le milieu du XVIIIe s., appartenaient à un groupe colossal identifié à Antoine et Cléopâtre, ceux du supposé général romain étant entrés entre 1901 et 1903 au Musée gréco-romain d'Alexandrie. Ce volume des *Cahiers de Mariemont* en présente un dossier documentaire complet basé sur des recherches archivistiques et les résultats de travaux effectués entre 2004 et 2012

sur le lieu de découverte de ces fragments sculptés, dans le quartier de Smouha, dans les faubourgs orientaux d'Alexandrie. Marie-Cécile Bruwier, maître d'œuvre de ce projet, réunit ici les contributions d'une quinzaine de collègues, en les répartissant en quatre ensembles : présentation du site, présentation des opérations archéologiques, étude du mobilier archéologique (architecture, céramique, timbres amphoriques et lampes) et essai d'interprétation. Ce dernier réunit quatre contributions convergentes de M.-C. Bruwier et N. Amoroso qui permettent : 1/ de restituer, à la suite de Pierre Gilbert (1952), « une dyade colossale debout, adossée à une stèle et se tenant par la main » ; 2/ de ne plus y voir Antoine et Cléopâtre, sans toutefois que ne soit arrêtée une identification assurée ; 3/ de réunir les diverses interprétations en cours relatives au contexte original de présentation du groupe. Un volumineux dossier (230 p.) qui ne permet certes pas de trancher définitivement entre les diverses lectures avancées jusque-là mais qui a assurément le mérite de proposer un état de la question aussi complet que soigné. Laurent THOLBECQ

Anne-Marie GUIMIER-SORBETS (avec la collaboration d'Alain GUIMIER, Nicolas MORAND & Denis WEIDMANN), *Mosaïques d'Alexandrie. Pavements d'Égypte grecque et romaine*. Alexandrie, Centre d'Études Alexandrines, 2019. 1 vol. relié, 259 p., 346 ill. couleurs, 36 ill. n. /b. (ANTIQUITÉS ALEXANDRINES, 3). Prix : 40 €. ISBN 978-2-490128-07-5.

Cette nouvelle publication du Centre d'Études Alexandrines est destinée à « faire mieux connaître les mosaïques d'Alexandrie, de sa région, et plus largement de l'Égypte gréco-romaine » (Avant-propos, p. 9) ; pourvue d'une très riche illustration en couleurs, d'excellente qualité, elle s'adresse aux spécialistes de la mosaïque antique mais surtout aussi au grand public cultivé (les notes et la bibliographie scientifique sont limitées, de l'aveu même de l'auteure). Le commentaire des mosaïques déjà connues est donc fondé, dans l'ensemble, sur les acquis de la recherche antérieure (on rappellera notamment le corpus de 1985 par A.W. Daszewski, se rapportant à l'époque hellénistique). La difficulté majeure de cette étude résidait, me semble-t-il, dans le déséquilibre qui existe entre la documentation relativement abondante dont on dispose pour l'époque hellénistique et la très grande pauvreté de l'information concernant les périodes postérieures (époque impériale et Antiquité tardive). Aussi, ce livre ne se présente-t-il pas comme une synthèse exhaustive (« ce n'est pas un corpus » ainsi que l'affirme l'auteure elle-même) mais comme une suite d'analyses fondées sur un « choix de mosaïques inédites ou rééditées » (manquent notamment des pavements découverts par la mission polonaise sur le site de Kom el-Dikka), dont l'examen est solidement ancré dans une meilleure connaissance des techniques de fabrication. Ce souci des matériaux – qui est un apport original des travaux d'A.-M. Guimier – domine, en effet, la composition du volume, non seulement dans la rédaction générale du texte mais plus particulièrement dans les « encadrés » (12 au total), exposés isolés, qui viennent irrégulièrement interrompre le fil du discours pour en préciser certains points (techniques de sol, emploi des lames de plomb, de la faïence, du bleu égyptien, étude d'un motif décoratif…) et en offrir d'utiles illustrations (p. ex. de très beaux détails en couleurs des animaux de la mosaïque de Chatby ou des photographies VIL – *visible induced*

antérieure, ce livre vaut en définitive surtout comme un inventaire de la longue série de travaux, certes assez dispersés, consacrés jusqu'ici aux sanctuaires du Hauran.

Jérôme ROHMER

Michael EISENBERG & Asher OVADIAH (Ed.), *Cornucopia. Studies in Honor of Arthur Segal*. Rome, Giorgio Bretschneider Editore, 2019. 1 vol. relié, xx-326 p, 187 fig. n/b & coul. (ARCHAEOLOGICA, 180). Prix : 140 €. ISBN 978-88-7689-315-5.

Cette corne d'abondance abrite une petite vingtaine d'articles offerts par quelques amis et collègues à Arthur Segal en écho à sa belle carrière d'archéologue et de professeur en archéologie classique. Les fruits en sont variés et touchent pour l'essentiel aux sujets de prédilection du récipiendaire : urbanisme des cités levantines, architecture monumentale en Décapole et en Judée et, bien entendu, édifices à gradins (théâtres, odéons) du Proche-Orient romain. L'avant-propos des éditeurs est suivi par un *curriculum vitae* et une bibliographie raisonnée de la production scientifique d'Arthur Segal, réunion particulièrement utile en ce qu'elle permet d'identifier en un coup d'œil la part de ses contributions publiées en hébreu et en anglais (p. XIII-XX). En revanche, les critères d'organisation du volume restent obscurs. – Michael Sommer ouvre le bal par une réflexion d'ordre général sur Apollon Grannus et singulièrement sur sa vénération par Caracalla (aux côtés d'Asclépios et de Sérapis), selon un témoignage de Dion Cassius (LXXVIII, 15, 5-6), traduction selon l'auteur de l'universalisme culturel de l'empereur (p. 1-13). – Utilisant le concept de centralité (« central places »), Achim Lichtenberger interroge de son côté le rôle de la cité comme pivot économique et administratif dans le royaume hérodien. Après avoir présenté le royaume comme une mosaïque hétérogène de régions aux populations et expressions religieuses variées (Judée, Idumée, Samarie, Galilée, Pérée…), il conclut à la rareté du phénomène urbain et à la prépondérance du sanctuaire comme espace moteur des dynamiques économiques et sociales et, dans le cas de Jérusalem, également politique. Césarée est lue comme contrepartie païenne de la Jérusalem juive dans un environnement essentiellement rural, à l'exception de Samarie-Sébaste, ancienne cité refondée par Hérode. Les grandes esplanades religieuses de Hébron et Mamré sont utilisées en faveur de la thèse avancée, le rôle des deux fondations urbaines hérodiennes de Phasaelis et Antipatris étant à l'inverse tenu pour mineur. Le phénomène urbain ne se développerait qu'après la mort d'Hérode, notoirement près de deux sanctuaires majeurs, au Mont Gerizim des Samaritains avec la fondation de Flavia Neapolis (Naplouse), et près du sanctuaire de Panéas avec celle de Caesarea Philippi. Une vision claire et finalement convaincante, sinon dans sa définition d'une cité qui semble naviguer ici entre l'unité administrative et territoriale (*polis*) et son appareil monumental (p. 15-30). – Dans « *Discrimina ordinum* in theatres », Frank Sear, étude l'évolution des règles de préséance (ordres) et de ségrégation (sexe, statuts sociaux) dans les édifices de spectacle romains ; il illustre ensuite l'adaptation de l'architecture théâtrale à ces règles mêmes à partir de l'époque augustéenne en explorant les séparations physiques (hauts podiums) existant entre *ima*, le cas échéant *media*, et *summa cavea* ainsi que le caractère exclusif des circulations vers ces diverses parties de la *cavea* à travers les exemples des théâtres augustéens de Pompéi et d'Orange et, au II^e^ siècle, celui de Bénévent (p. 31-46). – Sur

la base d'un inventaire actualisé de ses monuments datés, Jacques Seigne présente un nouveau schéma de développement de la ville de Jerash (*Gerasa* de la Décapole), de l'époque hellénistique à la veille de l'Islam, le tout agrémenté de dix planches pleine page présentant son évolution urbaine, entre 90 et 625 de n.è. (p. 47-80). – Articulant son analyse sur les sources chrétiennes, Asher Ovadiah revient sur la lecture allégorique de l'architecture religieuse paléochrétienne du Levant, à travers les métaphores du vaisseau, de la Croix ou de la Trinité (p. 81-93). – Michael Eisenberg qui a repris la fouille d'Antiochia Hippos (Sussita), à la suite d'Arthur Segal, présente ensuite les résultats préliminaires de sondages effectués sur l'ensellement sud-est qui permet d'accéder à l'éperon occupé par Hippos ; il y décrit des propylées de ce qui est interprété à ce stade comme un complexe religieux *extra muros* associant des bains et un théâtre. En l'état, les propylées, auxquels est associé un bassin (pourrait-il s'agir d'une fontaine/nymphée ?), paraissent dater de la première moitié du IIe s. ; l'espace a été utilisé jusqu'au fameux séisme de 363 et ses ruines sont réinvesties jusqu'au VIe s. (p. 95-121). – Werner Eck et Dirk Kossman présentent cinq fragments de textes latins (4) et grec (1) retrouvés en Israël et dans les Territoires Palestiniens ; leur sens échappant, leur intérêt historique est très limité et leur apport essentiellement statistique (p. 123-133). – Amos Kloner et Boaz Zissu présentent un rapide aperçu de plusieurs quartiers d'habitation fouillés dans les années 1990 dans la ville basse hellénistique de Marissa (époques ptolémaïque et séleucide), avant sa destruction par Jean Hyrcan en 111 av. n.è. Cette partie de la ville entourée de remparts et de nécropoles semble s'être développée à partir des années 280, suivant une grille urbaine prédéfinie, au pied de la ville haute d'époque perse refortifiée au début de l'époque ptolémaïque. Elle présente l'originalité de superposer un niveau d'habitat à des pièces souterraines rupestres essentiellement utilisées pour le stockage (eau, denrées, produits agricoles) mais aussi les productions artisanales (huileries, pigeonniers). Suit une présentation rapide d'une maison à cour (53), de quatre maisons de l'*insula* 61 et des citernes rupestres souterraines qui lui sont associées ainsi que de maisons séleucides appartenant à une seconde *insula* (area 930) située en bordure orientale de l'agglomération. Sont également évoquées la tour d'angle nord-ouest de la ville haute (début du IIIe siècle) ainsi que quelques boutiques qui suivent le tracé d'un segment de rempart de l'âge du Fer situé au pied de ladite tour. Suivent quelques considérations typologiques et fonctionnelles et une tentative de projection statistique du nombre de maisons occupant le tissu urbain hellénistique (900 ?) pour une population évaluée entre dix et quatorze mille âmes. Les structures souterraines comptent de leur côté 27 huileries, 85 *columbaria* destinés à l'élevage de pigeons, six étables, pas moins de 320 citernes et une bonne centaine de carrières abandonnées. L'implication commerciale probable de ces espaces par vente des surplus (y compris en eau) est ensuite rapidement évoquée (p. 135-156). – Ronny Reich et Yuval Baruch reviennent ensuite sur le programme constructif hérodien du temple de Jérusalem et proposent de nouvelles hypothèses relatives au développement de ce gigantesque chantier dont l'achèvement n'est intervenu que plusieurs décennies après la mort de son initiateur (p. 157-169). – Walid Atrash et Gabriel Mazor présentent un rapide état de la question relatif aux bâtiments de spectacle de Nysa-Scythopolis, et les principales phases constructives des bâtiments concernés : le théâtre sud, agrandi par deux fois entre l'époque augustéenne et l'époque sévérienne, le petit théâtre nord du IIe siècle, l'odéon/bouleutérion articulé sur le

téménos d'un temple d'époque antonine interprété comme *caesareum* et l'hippodrome transformé en amphithéâtre après 363 ; la majorité de ces bâtiments bénéficie déjà de publications exhaustives (p. 171-188). – Rivka Gersht et Peter Gendelman présentent une synthèse bienvenue sur les nécropoles, mobiliers, rituels et inscriptions funéraires de *Caesarea Maritima* aux époques romaine et byzantine (p. 189-209). – Dans la version anglaise d'un article paru en hébreu en 2015, Menahem Mor revient de son côté sur la fameuse dédicace de Tel Shalem (*AE* 1999, n° 1688) ; tirant parti de progrès réalisés dans la lecture d'une dédicace monumentale latine d'arc à Jérusalem, il suit la lecture, la date et l'interprétation générale avancées en 2003 par G.W. Bowersock, en attribue comme lui la dédicace à la *Legio VI Ferrata* plutôt qu'à la *Legio X Fretensis* et considère par conséquent comme le savant américain que l'arc de Tel Shalem ne témoigne en rien d'une victoire militaire liée à la seconde révolte juive mais s'inscrit dans les témoignages de plus en plus nombreux liés à la visite d'Hadrien dans la région (p. 211-226). – Rebecca Toueg nous transporte en Grande-Bretagne romaine et en évoque la vision défendue par le philosophe R.G. Collingwood (1889-1843), en lien avec ses célèbres fouilles du site néolithique de Eamont Bridge, communément appelé « King Arthur's Round Table » (p. 227-235). – Yinon Shivtiel et Mechael Osband proposent une ébauche de chrono-typologie de plusieurs dizaines de complexes souterrains étudiés en Galilée et interprétés comme espaces refuges d'époque romaine (p. 237-259). – Arleta Kowalewska présente un rapide aperçu du résultat de dix campagnes de fouilles menées sur l'un des deux ensembles balnéaires *intra muros* d'Antiochia Hippos ; de taille moyenne et blotti contre les remparts sud, il remonte au IIe s. de n.è., des réparations intervenant au milieu du IIIe s., le bâtiment paraissant abandonné vers la fin du IIIe / déb. du IVe siècle (p. 261-277). – De son côté, Chaim Ben David tente de réunir quelques données disponibles permettant de définir les limites territoriales de cette même cité, aux époques romaine et byzantine (p. 279-291). – Sarah Gilboa-Karni nous propose un détour par l'Italie à travers une lecture symbolique des représentations de Liber Pater/Bacchus dans les jardins de la Campanie romaine (p. 293-306). – Enfin, dans un article nourri, Estée Dvorjetski explore l'usage de la terminologie qui relève du registre des loisirs et du sport dans la littérature talmudique (p. 307-326). Une moisson éclectique mais qui livre des informations utiles sur un certain nombre de dossiers. Laurent THOLBECQ

Marie-Cécile BRUWIER (Ed.), *Alexandrie. Le site de Smouha*. Morlanwelz, Musée royal de Mariemont, 2019. 1 vol. broché, 321 p. nombr. ill. (CAHIERS DE MARIEMONT, 41). Prix : 27 €. ISBN 978-2-930469-72-0.

Dans le courant de l'année 1912, deux fragments d'une statue colossale attribuée à Cléopâtre VII intégraient le château de Morlanwelz et la collection de l'industriel Raoul Warocqué, noyau de la collection d'Antiquités du Musée royal de Mariemont (Belgique). Les fragments, connus par R. Pococke depuis le milieu du XVIIIe s., appartenaient à un groupe colossal identifié à Antoine et Cléopâtre, ceux du supposé général romain étant entrés entre 1901 et 1903 au Musée gréco-romain d'Alexandrie. Ce volume des *Cahiers de Mariemont* en présente un dossier documentaire complet basé sur des recherches archivistiques et les résultats de travaux effectués entre 2004 et 2012

des sculpteurs proches du pouvoir, à Versailles ou à Paris ; on y joindra volontiers le n° 93, que P. Stewart rapproche du n° 85 pour le traitement des lanières de la cuirasse sur l'épaule ; mais il évoque aussi le n° 60 pour les plis tuyautés de la tunique – qui se retrouvent également sur le n° 70, que maints raffinements et préciosités permettraient d'associer, par ailleurs, au n° 68. Dans le même cercle d'artistes évoluait encore, très certainement, celui qui réalisa le buste dit d'Alexandre (n° 56), qui copie assez exactement la tête antique de Mars (ou Alexandre) de Versailles (*Versailles et l'Antique*, catalogue de l'exposition de 2012, p. 108-109, pl.) plutôt que le buste en porphyre et bronze doré dit « Alexandre Richelieu (p. 116). Or le sculpteur du n° 70 reprend très exactement, de son côté, le drapé, le décor avec médaillon central de la cuirasse et l'étrange chaînette à rouelles de cet « Alexandre Richelieu » (détail déjà signalé à P. Stewart par D. Johnston, p. 131). S'agirait-il, dès lors, de Girardon, ou d'un des praticiens de son atelier ? La recherche vaudrait d'être poursuivie. C'est assez dire, à nouveau, tout l'intérêt de ce gros volume, magnifiquement édité (beau papier mat, solide reliure cartonnée et jaquette illustrée) par Archaeopress Publishing Ltd.

Jean Ch. BALTY

Annick LOUIS, *L'invention de Troie. Les vies rêvées de Heinrich Schliemann*. Paris, Éditions EHESS, 2020. 1 vol. broché, 358 p. (EN TEMPS & LIEUX). Prix : 24 €. ISBN 978-2-7132-2849-0.

Commençons d'emblée par ce que ce texte n'est pas : ce livre ne concerne ni l'histoire de la découverte de Troie ni ses problématiques archéologiques. Les travaux d'Annick Louis relèvent de la discipline littéraire et explorent la dimension épistémologique de l'étude des textes par une analyse serrée des discours et de leurs contextes (sociaux, historiques, institutionnels…) d'éclosion, de réception et de diffusion ; c'est donc comme cas d'étude et au sein d'une entreprise plus large que sont examinés ici les récits autobiographiques de Heinrich Schliemann (1822-1890) afin d'en étudier les enjeux et les « fonctionnements narratifs ». Ce faisant, l'auteure réhabilite des textes discrédités par la critique depuis les années 1970 et démontre tout l'intérêt de leur exploitation non plus comme source historique mais comme objet d'étude et « lieu de savoir ». Le point de vue est original et apporte indéniablement son lot de nouveautés. Après une présentation critique de la chronologie des vestiges de la colline de Hissarlik, l'auteure analyse dans le détail les quatre autobiographies de Schliemann apparues respectivement en 1850-1851 (I), 1869 (II), 1880 (III) et 1890-1892 (IV). Ces textes présentent des variantes importantes (omissions ou, au contraire, précisions et ajouts) qui reflètent des ambitions et des contextes d'élaboration diversifiés. Le premier, qui n'a pas été publié du vivant de Schliemann, a été rédigé en anglais à Saint-Pétersbourg par un commerçant pas encore trentenaire, à la veille d'un séjour en Californie et met en valeur ses talents de *self-made man* ; le deuxième, écrit en français, paraît en introduction à son deuxième livre *Ithaque, le Péloponnèse, Troie. Recherches archéologiques*, Paris, 1869 après ses années décisives de formation comme auditeur libre à Paris (1866-1869) ; la troisième autobiographie, publiée en anglais comme préface à son cinquième livre *Ilion: the City and Country of the Trojans in the Years 1871, 72, 73, 78, 79*, Londres, 1880 est en réalité la première à se revendiquer comme telle : elle

est rédigée après ses campagnes de fouilles à Troie, développe les textes précédents et introduit de nouveaux épisodes qui visent à démontrer la précocité de sa vocation archéologique ; le dernier texte est édité en allemand par Sophia Schliemann, sa seconde épouse, sous le titre *Heinrich Schliemann's Selbstbiographie. Bis zu seinem Tode vervollständigt* (Leipzig, 1892) ; il est profondément remanié par l'archéologue Alfred Brückner qui le complète pour les années 1880-1890 et y introduit de nombreux documents externes (correspondance, journaux…), ce qui en réoriente radicalement la perspective. Par une analyse textuelle minutieuse et des mises en contexte historiques et sociologiques qui en renouvellent la perception, Annick Louis explore dans le détail comment « les récits autobiographiques de Schliemann construisent le mythe d'une vocation » (p. 159). Les étapes de la construction sont décelées dans les textes, le *charme* opéré par les récits racontés à l'enfant se transformant en rêve de voyage et de connaissance (littéraire), la construction du récit de cette « vocation », en réalité tardive, permettant « de dérober le récit de formation intellectuelle du savant » (p. 18). Reposant sur l'exploitation de divers fonds (dont les archives Schliemann de l'American School of Classical Studies à Athènes), la mise en perspective institutionnelle des années de formation parisienne de Schliemann est particulièrement neuve et stimulante (p. 105-160), de même que l'analyse de sa réception critique par les milieux intellectuels parisiens, après la publication de ses premiers travaux de terrain (p. 161-218). À travers la mise en contexte de ces récits autobiographiques, Annick Louis développe donc une approche originale qui éclaire un exemple singulier d'élaboration d'une « carrière scientifique » dans la France du Second Empire ; elle dissèque les stratégies d'écriture de Schliemann, expressions d'une ambition intellectuelle fondée sur le rêve, le voyage et le terrain, rudement mise à l'épreuve toutefois (en dépit de ses moyens financiers importants), en raison de son parcours de *self-made man* et de la nouveauté de la discipline archéologique qui n'a à cette date pas encore pleinement éprouvé ses méthodes. Ces récits, qui soulignent les valeurs de l'effort individuel – paradoxalement par l'apprentissage des langues –, se substituent ainsi à un argumentaire scientifique dont les outils sont alors inexistants. En fin de parcours, l'auteure explore le fonctionnement du processus (précoce) d'écriture de Schliemann, sa méthode d'apprentissage autodidacte des langues modernes et anciennes par traduction et mémorisation de récits fictionnels, Schliemann étant un prodigieux polyglotte, puis l'intégration et la réappropriation dans ses autobiographies de certains récits étrangers (p. 227-311). Le volume se referme sur un élargissement du propos, lequel situe cette « étude littéraire » particulièrement brillante dans le champ des sciences humaines et sociales, « apportant une dimension qui permet la construction d'un objet interdisciplinaire » (p. 306). La démonstration est absolument convaincante et mérite le détour. Un regret peut-être, l'absence de présentation généalogique de Schliemann qui aurait éclairé le lecteur et introduit une dimension supplémentaire à l'ouvrage, les ramifications familiales étant aussi structurantes que la reconstitution des dynamiques historiques et sociologiques si magistralement mises en lumière par Annick Louis dans cet excellent livre.

Laurent THOLBECQ

candidate », p. 64), la demeure du *praeses*, puis *consularis*, et c'est tout normalement que dans ses dernières phases, après les troubles du VII^e^ siècle, et tournée dès lors vers la cathédrale, elle dut être celle du métropolite de la province ecclésiastique correspondante. Un important chapitre (p. 53-65) replace utilement la « Maison au triconque » dans le contexte des autres maisons de l'Antiquité tardive connues à ce jour à Aphrodisias et fournit le plan de deux d'entre elles (« North Temenos House » et « Atrium House ») ; il envisage aussi les principales comparaisons qui s'imposent pour le plan très particulier, mais non exceptionnel à cette époque, du triconque, privilégiant peut-être exagérément sa présence dans certaines *villae* (avec l'inévitable connotation d'*otium* qui y est habituellement attachée, p. 58-59) par rapport aux exemplaires urbains, où il s'agit plus précisément de manifestation d'apparat édilitaire dans des contextes souvent officiels. La publication des fouilles d'Aphrodisias s'enrichit, avec ce nouveau volume, d'une contribution d'importance à l'étude de l'architecture de l'Antiquité tardive ; elle se poursuit aussi, on le voit, à un rythme désormais plus soutenu – ce dont on ne manquera pas de remercier et féliciter l'Université de New York, les responsables de la fouille et leurs sponsors. Reichert Verlag, comme à l'accoutumée, a apporté tout son soin éditorial à la réalisation du livre.

Jean Ch. BALTY

Matthew M. MCCARTY & Mariana EGRI, *The Archaeology of Mithraism. New Finds and Approaches to Mithras-Worship*. Leuven – Paris – Bristol (CT), 2020. 1 vol. broché, VIII-218 p. (BABESCH Suppl., 39). Prix : 78 €. ISBN 978-90-429-4352-0.

Jürgen BORCHHARDT, mit Beiträgen von Selda BAYBO und Banu YENER-MARKSTEINER, *Das Mithräum in Antiocheia am Orontes*. Wien, Phoibos Verlag, 2020. 1 vol. relié, 29,7 x 21 cm, 72 p., 19 fig. n/b, 57 pl. coul., Prix : 45 €. ISBN 978-3-85161-224-0.

L'Antiquité Classique a reçu l'an dernier deux publications relatives à l'archéologie des cultes mithraïques. Débutons par l'excellent volume de Matthew M. McCarty & Mariana Egri qui éditent chez Peeters les actes du colloque *Archaeology of Mithraism* organisé les 26-28 octobre 2017 à Alba Julia (Roumanie). Cette rencontre visait à reconsidérer le culte à Mithra en exploitant pleinement les ressources d'une archéologie qui a singulièrement gagné en qualité ces vingt-cinq dernières années. Il s'agissait moins de réexplorer l'espace architectural et les représentations du culte, fussent-elles exceptionnelles comme à Rome, Capoue, Doura-Europos ou désormais Hawarte (Syrie), que de se pencher sur la question des rituels, les éditeurs s'inscrivant ainsi dans le sillage du colloque de M. Marten et G. De Boe (Ed.), *Roman Mithraism: the Evidence of the Small Finds*, Bruxelles, 2004. Le programme est clairement défini dans l'introduction des éditrices : quels sont les acteurs du culte à Mithra ? que font-ils, quand et suivant quelle fréquence ? peut-on identifier des convergences de pratiques ? des variations régionales ? le culte à Mithra se conforme-t-il au ritualisme romain ? Un vaste programme, donc, nourri par l'exploitation d'une bonne quinzaine de dossiers archéologiques, le plus souvent nouveaux. Disons-le d'emblée, le volume est extrêmement utile en ce qu'il renouvelle la problématique et livre plusieurs contributions

originales de très grande qualité. Ainsi, tirant le meilleur parti de l'amélioration des techniques de fouilles et d'enregistrement – dont la microtopographie des trouvailles – plusieurs études de mobilier permettent d'aborder précisément les questions de consommation (Tirlemont en Belgique, Angers, Kempraten/Rapperswil-Jona, dans le canton de Saint-Gall en Suisse et Apulum en Roumanie), mais aussi les enfouissements intentionnels de dépôts, rituels de (re-)fondation (Tirlemont, Apulum, Mariana en Corse, Doura-Europos) et de fermeture (Inversek en Écosse, Kempraten, Martigny). La comparaison du mobilier du *mithraeum* sévérien de Tirlemont avec celui d'un repas funéraire retrouvé en marge d'un tumulus local datant du dernier quart du IIe s. permet de caractériser le dépôt du *mithraeum* par – entre autres – une surreprésentation de brûle-parfums et de récipients à une anse et bec verseur destinées à contenir de l'eau bouillante. Bien sûr, il est aussi question d'évolutions architecturales, la nouveauté la plus saisissante ayant trait à la nouvelle séquence constructive du *mithraeum* de Doura-Europos à laquelle il faudra désormais se référer, à côté de celui de Martigny. Du mobilier spécifique (autels légionnaires d'Inveresk en Écosse et statue de Mithra tauroctone à Tarquinia) est également présenté, ce dernier constituant un intéressant témoignage de culte à Mithra en contexte domestique. Autre donnée récurrente et commune à plusieurs dossiers, la diversification des cadres du culte au IVe siècle peu avant sa disparition, explorée à Angers, Martigny et Ostie, laquelle reflèterait plus, selon les éditrices (p. 8), une évolution généralisée des pratiques sociales que le témoignage d'une opposition frontale du christianisme. Les sites d'Ostie et d'Apulum sont traités à travers trois dossiers chacun : à Ostie, comparaison de la distribution spatiale des très visibles *scholae* opposées à de discrets *mithraea* aux IIe – IIIe s., présentation du *mithraeum* « aux marbres de couleur » tardif (IVe s., abandon au début du Ve s.), et exploitation des archives de fouilles anciennes pour décrypter la dynamique de l'abandon progressif des lieux de cultes à Mithra au tournant des IVe et Ve s. ; à Apulum, présentation des résultats de la fouille et du mobilier (inscriptions, céramique et faune consommée, essentiellement du porc) du *mithraeum* III datant de la fin du IIe s. Le volume se poursuit par des dossiers orientaux, Césarée Maritime (cf. *AC* 88 [2019], p. 448-449), Doura-Europos et Hawarte, traitée tant du point de vue de son décor peint que des spécificités d'une partie de son mobilier céramique. En contrepoint à cette prééminence de l'approche archéologique, le volume se referme sur une discussion des dernières orientations générales de l'étude de l'iconographie de Mithra. L'introduction des éditrices présente en réalité les conclusions du colloque et un excellent état de la question (p. 1-10) : une fois les contextes et les gestes décrits, reste à tenter de dégager ce qui relève d'une communauté éventuelle des pratiques derrière une apparente diversité, puis à tenter d'y apporter une explication. Si les éditrices soulignent à juste titre la grande variabilité des pratiques, qui ne doivent pas être lues par rapport à la définition canonique d'un culte qui ne serait qu'une vue de l'esprit, elles me semblent abuser du recours au « relational network » comme clef de lecture des rapprochements opérés, le constat des « overlapping networks of experience and practice » se révélant en définitive tout aussi artificiel et parfois vide de sens. Un « pilgrim » – les guillemets sont des éditrices –, devient « an agent as link among groups and sites », un objet importé/exporté « let us visualize neworks of consumption » ; des techniques de fabrication similaires livrent « an image of networks of practice », ce qui ne va en réalité pas de soi ; des peintures « shaping and shaped by their place within a system of ties »

permettent d'identifier des « networks of styles », des praticiens du culte deviennent des « experts working within a knowledge-network »… Mais il me semble que les limites de cette approche qui tend à surexploiter le « réseau » comme clef explicative sont rapidement mises à nu, en particulier lorsqu'il s'agit d'identifier les liens effectifs existant entre ces entités ; si elle n'est pas soutenue par une lecture historique ou des facteurs socio-politiques ou socio-économiques, cette proposition ne permet guère de dépasser le simple constat et ne constitue en rien une explication. Heureusement, ceci ne nuit nullement à l'apport du volume, qui pose les bonnes questions et réunit une documentation de qualité souvent exceptionnelle. La bibliographie commune est réunie en fin de volume ; on regrettera l'absence d'index. – Dans le second volume traité ici, Jürgen Borchhardt réhabilite une identification ancienne du *Χαρώνιον* rupestre d'Antioche de Syrie à un *mithraeum* ; il suit en cela une suggestion de P. Perdrizet et D. Fossey qui reconnaissaient Attis ou Mithra dans la célèbre figure rupestre monumentale située au pied du Mont Staurin (dans « Voyage dans la Syrie du Nord », *BCH* 21 [1897], p. 83 ; contrairement à ce qu'indique J. Borchhardt, la paternité de la proposition ne revient donc pas à Richard Förster, qui ne fait que la relayer *après* lecture du rapport de Perdrizet et Fossey, dans « Skulpturen von Antiochia », *Jahrbuch des Kaiserlich Deutschen Archäologischen Instituts* 13 [1898], et non 1893 comme indiqué par erreur p. 9, note 5). L'identification communément admise de cette figure rupestre à Charon était basée sur Jean Malalas (*Chronogr*. VIII, 21) qui décrit ce relief (προσωπεῖον) lorsqu'il évoque le règne d'Antiochos IV Épiphane (175-164). Plutôt que d'y voir, comme de nombreux chercheurs depuis le XIX^e^ s., un monument inachevé hypèthre, J. Borchhardt suppose l'existence d'une construction appuyée sur les parties rupestres définissant une esplanade d'environ 750 m² (9,5 x 8 m), le relief de c. 7-8 m de haut constituant le point focal du décor interne de l'édifice côté est et l'axe central de la composition (croquis p. 17, fig. 2) ; cette pièce de sous-sol aurait été surmontée d'un édifice entièrement disparu (dans les fours à chaux signalés en 1934 par l'archéologue G. W. Elderkin ?). La proposition, architecturalement plausible, a par ailleurs le mérite d'identifier l'un des deux reliefs d'acolytes aujourd'hui très endommagés et qui flanquent la représentation principale, de part et d'autre de ses épaules, en y voyant les dadophores, Cauces et Cautopates**,** associés à l'iconographie mithraïque de la tauroctonie. Quant à la datation du relief au II^e^ s. av. n.è., basée jusque-là sur l'association des vestiges à la description de Malalas, J. Borchhardt propose de la descendre à titre d'hypothèse vers le milieu du I^er^ s. av. n.è., sur des bases stylistiques (essentiellement par comparaison avec le portrait d'Antiochos I de Commagène du Nemrud Dağı), proposant par conséquent de placer la création du *mithraeum* d'Antioche sous Antiochos XIII (69-64) ou peu après. Cet ancrage d'un culte mithraïque au milieu du I^er^ s. av. n.è. en Orient l'incite à reprendre le débat des origines du culte et des interactions entre Occident et Orient dans l'extension du culte. De fait, l'assimilation de ce relief à une représentation de Charon a été contestée par G.W. Elderkin ou encore très récemment par H. Pamir (2017) qui préférait y voir « a great mother goddess synthesizing iconographic aspects from Anatolian and Syrian religions ». Sans doute peut-on revenir à la suggestion de Perdrizet et Fossey qui, en raison de la proximité d'une nécropole, considéraient la description de Malalas et l'identification du sanctuaire à un *Charônion* comme une réinterprétation chrétienne du monument relayée au VI^e^ siècle (cf. C. Saliou, « Malalas et le Charonion », in HUORT, 04/04/2020,

https://huort.hypotheses.org/37). Si l'hypothèse d'un *mithraeum* se révélait correcte, une incongruité archéologique pourrait bien avoir été levée. Reste donc à vérifier la proposition de J. Borckhardt par une fouille minutieuse qui reprenne les données établies en 1932 par les travaux de G.W. Elderkin. On regrettera toutefois que cette belle hypothèse de travail basée sur quelques visites du site et rapidement portée à la connaissance du public soit accompagnée d'aussi méchants croquis.

Laurent THOLBECQ

Danny PRAET, Ted KAIZER & Annelies LANNOY (Ed.), *Doura-Europos / Franz Cumont*. Rome, Academia Belgica / Centre pour l'Histoire, les Arts et les Sciences à Rome, 2020. 1 vol. broché, 21 x 27 cm, XCVIII + 470 p., 66 fig. n/b, 24 fig. coul., (BIBLIOTHECA CUMONTIANA, SCRIPTA MINORA, 7). Prix : 75 € (+ taxes). ISBN 978-94-927-7138-4.

L'Académie de Belgique à Rome qui abrite la bibliothèque personnelle et la correspondance scientifique de l'historien Franz Cumont (1868-1947), poursuit la publication commentée de ses œuvres complètes. En 2009 était créée la *Bibliotheca Cumontiana*, une collection subdivisée en deux séries, les *Scripta Maiora* destinés à accueillir ses monographies, et les *Scripta Minora* constitués de recueils thématiques de ses articles. Après un recueil consacré à l'*Astrologie* (2015) et un autre au *Manichéisme* (2017), ce nouveau volume *Doura-Europos* réunit quarante-sept articles, notes et comptes rendus publiés par Cumont autour des fouilles de Sāliḥīyeh sur l'Euphrate, entre 1923 et 1947, année de son décès. Y sont adjoints sa volumineuse contribution à la publication finale du *Mithraeum* dont une traduction anglaise fut publiée isolément en 1975, et la version originale en français de ce texte jusque-là restée inédite ; ces articles sont du reste accompagnés de nouvelles planches n/b et couleur des peintures du *Mithraeum*, aujourd'hui conservées à la Yale University Art Gallery de New Haven. Après une courte préface de Danny Praet, Ted Kaizer livre une substantielle contribution à l'étude de la réception de l'œuvre de Cumont (p. XI-XCVIII). En marge de son introduction à la réédition du volume des *Fouilles de Doura-Europos (1922-1923)* annoncée dans les *Scripta Maiora*, Ted Kaizer exploite ici pleinement la correspondance de Cumont et présente une mise en contexte historiographique précise des textes rassemblés ; sont utilisées des archives inédites (p. ex. celle de l'*Oriental Institute* de Chicago), la banque de données en ligne de la correspondance de l'*Academia Belgica* <http://cumont.academiabelgica.org/> et diverses publications (p. ex. G. Bongard-Levine *et al*., *Mongolus Syrio Salutem Optimam Dat. La correspondance entre Mikhaïl Rostovtzeff et Franz Cumont*, Paris, 2007 ; recension T. Kaiser, *AC* 79 (2010), p. 813-816). La contribution de Cumont à l'étude de Doura-Europos est ainsi située et réévaluée. On se rappelle bien entendu son implication dans le lancement de fouilles en 1922-1923 par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, après la découverte accidentelle par des soldats britanniques des peintures du « temple de Bêl » et leur rapide description par l'égyptologue américain James H. Breasted (1920) ; s'ensuivit quelques années plus tard la création de la fameuse mission conjointe réunissant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et l'Université de Yale, en réalité dirigée par M. Rostovtzeff, entre 1928 et 1937 ; mais on saisit ici aussi comment l'Oriental

https://huort.hypotheses.org/37). Si l'hypothèse d'un *mithraeum* se révélait correcte, une incongruité archéologique pourrait bien avoir été levée. Reste donc à vérifier la proposition de J. Borckhardt par une fouille minutieuse qui reprenne les données établies en 1932 par les travaux de G.W. Elderkin. On regrettera toutefois que cette belle hypothèse de travail basée sur quelques visites du site et rapidement portée à la connaissance du public soit accompagnée d'aussi méchants croquis.

Laurent THOLBECQ

Danny PRAET, Ted KAIZER & Annelies LANNOY (Ed.), *Doura-Europos / Franz Cumont*. Rome, Academia Belgica / Centre pour l'Histoire, les Arts et les Sciences à Rome, 2020. 1 vol. broché, 21 x 27 cm, XCVIII + 470 p., 66 fig. n/b, 24 fig. coul., (BIBLIOTHECA CUMONTIANA, SCRIPTA MINORA, 7). Prix : 75 € (+ taxes). ISBN 978-94-927-7138-4.

L'Académie de Belgique à Rome qui abrite la bibliothèque personnelle et la correspondance scientifique de l'historien Franz Cumont (1868-1947), poursuit la publication commentée de ses œuvres complètes. En 2009 était créée la *Bibliotheca Cumontiana*, une collection subdivisée en deux séries, les *Scripta Maiora* destinés à accueillir ses monographies, et les *Scripta Minora* constitués de recueils thématiques de ses articles. Après un recueil consacré à l'*Astrologie* (2015) et un autre au *Manichéisme* (2017), ce nouveau volume *Doura-Europos* réunit quarante-sept articles, notes et comptes rendus publiés par Cumont autour des fouilles de Sāliḥīyeh sur l'Euphrate, entre 1923 et 1947, année de son décès. Y sont adjoints sa volumineuse contribution à la publication finale du *Mithraeum* dont une traduction anglaise fut publiée isolément en 1975, et la version originale en français de ce texte jusque-là restée inédite ; ces articles sont du reste accompagnés de nouvelles planches n/b et couleur des peintures du *Mithraeum*, aujourd'hui conservées à la Yale University Art Gallery de New Haven. Après une courte préface de Danny Praet, Ted Kaizer livre une substantielle contribution à l'étude de la réception de l'œuvre de Cumont (p. XI-XCVIII). En marge de son introduction à la réédition du volume des *Fouilles de Doura-Europos (1922-1923)* annoncée dans les *Scripta Maiora*, Ted Kaizer exploite ici pleinement la correspondance de Cumont et présente une mise en contexte historiographique précise des textes rassemblés ; sont utilisées des archives inédites (p. ex. celle de l'*Oriental Institute* de Chicago), la banque de données en ligne de la correspondance de l'*Academia Belgica* <http://cumont.academiabelgica.org/> et diverses publications (p. ex. G. Bongard-Levine *et al*., *Mongolus Syrio Salutem Optimam Dat. La correspondance entre Mikhaïl Rostovtzeff et Franz Cumont*, Paris, 2007 ; recension T. Kaiser, *AC* 79 (2010), p. 813-816). La contribution de Cumont à l'étude de Doura-Europos est ainsi située et réévaluée. On se rappelle bien entendu son implication dans le lancement de fouilles en 1922-1923 par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, après la découverte accidentelle par des soldats britanniques des peintures du « temple de Bêl » et leur rapide description par l'égyptologue américain James H. Breasted (1920) ; s'ensuivit quelques années plus tard la création de la fameuse mission conjointe réunissant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et l'Université de Yale, en réalité dirigée par M. Rostovtzeff, entre 1928 et 1937 ; mais on saisit ici aussi comment l'Oriental

Institute de Chicago, généreusement financé par John D. Rockefeller, ambitionna d'y travailler. En fin connaisseur des dossiers religieux de l'Orient romain, Ted Kaizer s'acquitte remarquablement de sa tâche : dans un texte très fluide et qui rend justice à l'humour et à l'élégance de la langue de Cumont, T. Kaizer retrace l'évolution de la pensée du savant belge, élaborée au gré des découvertes de terrain ; il circonscrit ses apports conceptuels mais aussi, et c'est là que le texte prend toute sa valeur, précise les dossiers sur lesquels ses positions ont été mises à mal, soit par des découvertes plus récentes, soit par des prises de position parfois radicalement divergentes (par ex. par les travaux de Richard L. Gordon sur le mithraïsme ou ceux de Pascal Arnaud sur le pseudo-« bouclier de Doura »). T. Kaizer évoque par ailleurs le rôle joué par les découvertes de Doura-Europos dans la restitution générale de l'histoire du Proche-Orient par Cumont dans plusieurs textes qui ne sont pas repris dans ce recueil (p. ex. dans son « The Frontier Provinces of the East », dans S.A. Cook, F.E. Adcock & M.P. Charlesworth (Ed.), *The Cambridge Ancient History XI. The Imperial Peace, A.D. 70-192*, Cambridge, 1936, p. 606-648 et 860). Affichant une pleine maîtrise des problématiques et de la bibliographie, ce commentaire historiographique constitue une contribution en soi, particulièrement importante. De son côté, la lecture des articles, notes, communications et recensions de Cumont, logiquement reproduites par ordre de parution, permettent de se remémorer la chronologie et les répercussions des découvertes décisives faites durant ces deux décennies : la représentation peinte du « sacrifice de Conon » et du « sacrifice de Julius Terentius » (1920-1923), les exceptionnelles fresques de la *domus ecclesiae* et de la synagogue datées du milieu du III^e^ s. (1932), celles du *Mithraeum* (1934), plusieurs édifices religieux païens, la carte/Périple du Pont-Euxin, les papyrus, parmi lesquels le « *Feriale Duranum* », les inscriptions grecques, palmyréniennes, hébraïques…, moisson richissime qui incitait Cumont à qualifier Doura de « Pompéi du désert ». Armé de l'introduction de T. Kaizer, on relira ces articles avec le plus grand bénéfice, doublé du plaisir de recroiser la langue remarquable de Franz Cumont. Une lecture des plus instructives qui justifie pleinement l'initiative de réédition de ces textes par l'*Academia Belgica*. Le volume est doté d'index : index des auteurs et des termes anciens et médiévaux, index des auteurs modernes et index des lieux géographiques. Laurent THOLBECQ

Michael BLÖMER & Rubina RAJA (Ed.), *Funerary Portraiture in Greater Roman Syria*. Turnhout, Brepols, 2019. 1 vol. XVII-232 p., nombr. ill. n/b & coul. (STUDIES IN CLASSICAL ARCHAEOLOGY, 6). Prix : 100 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-57633-6.

Il était, certes, intéressant de réunir autour de l'équipe du « Palmyra Portrait Project » une dizaine de chercheurs pour faire le point de nos connaissances sur la sculpture funéraire du Proche-Orient romain et lancer quelques pistes d'étude dans un domaine quelque peu délaissé – mais, souvent, faute de documents, il faut bien le constater. Mais n'y avait-il vraiment aucun autre terme à utiliser pour qualifier la zone couverte par les différents articles de ce colloque que celui de « Greater Roman Syria », qui ne correspond à aucune subdivision territoriale antique et pourrait avoir aujourd'hui de dangereuses connotations politiques ? Fallait-il, par ailleurs, si souvent minimiser ce qui a déjà été fait jusqu'ici pour mettre en évidence le côté novateur de l'entreprise

à la complexité du texte. Chez les straussiens, un grand nombre de points de vue mettent en relief l'aspect dialectique de la *Cyropédie* ; ils y voient une critique de l'impérialisme et de la vie politique en général. Tamiolaki soulève de convaincantes objections à ce regard. Tamiolaki termine en remarquant que les straussiens considèrent la *Cyropédie* comme un traité de philosophie politique et leurs conclusions ne sont pas monolithiques. L'idée d'une « interprétation straussienne » univoque est donc trompeuse ; certes, certaines de leurs conclusions sont exagérées et douteuses, mais leur grande attention aux détails, leur analyse des omissions et des analogies, ainsi que les liens qu'ils établissent avec la pensée politique moderne portent des fruits intéressants. L'analyse fine et mesurée de Tamiolaki met bien en lumière la valeur des deux approches et cet article nous semble être le meilleur de tout le recueil. – En définitive, ce recueil de contributions solides et bien étayées se révèle particulièrement intéressant et utile. Bien qu'elles ne présentent pas toutes le même degré d'originalité, elles nous permettent de mettre en perspective la richesse et la complexité d'un auteur dont l'intérêt a longtemps été mésestimé. Louis L'ALLIER

THÉOPHRASTE, *Les Pierres.* Texte établi et traduit par Suzanne AMIGUES. Paris, Les Belles Lettres, 2018. 1 vol. broché, XX-136 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 529). Prix : 37 €. ISBN 978-2-251-00623-9.

Avec ce petit volume, Suzanne Amigues conclut l'édition pour la Collection des Universités de France des études zoologiques, botaniques et minéralogiques conduites par les philosophes Aristote et Théophraste au quatrième siècle av. J.-C. Aristote s'intéressa principalement aux animaux et son disciple Théophraste aux plantes (*Les Causes des phénomènes végétaux* et *Recherches sur les plantes*, ouvrages aussi édités par Amigues pour Les Belles Lettres). Néanmoins, ce dernier ne négligea pas les minéraux auxquels il consacra deux ouvrages : un Περὶ μετάλλων (*Les métaux*) probablement en deux livres, qui est aujourd'hui perdu, et un Περὶ λίθων (*Les pierres*), qui fait l'objet de la présente édition. Selon Amigues, cet ouvrage fut composé vers 310 av J.-C., une datation basée sur la mention de l'archontat à Athènes de Praxibule (*Lap.* VIII, 59) qui offre un *terminus post quem*. Le texte de Théophraste sur *Les pierres* est court, 22 pages dans cette édition, mais les notes très détaillées d'Amigues (76 pages) justifient la publication de cet ouvrage. Dans son premier chapitre, Théophraste introduit la notion de « pierre » (une substance dure ou ferme) et de « terre » (une substance friable ou pulvérulente), il mentionne au passage sa théorie de la genèse des pierres (elles proviennent de l'élément « terre »), et décrit la diversité de leurs aptitudes : combustibilité, fusibilité, mais aussi des aptitudes plus étonnantes comme par exemple celle de faciliter la parturition chez les humains, une référence à l'utilisation des pierres en amulettes oxytociques. Les chapitres II à VI sont ensuite consacrés aux pierres, celles extraites des mines et celles crachées par les volcans. Théophraste insiste sur les pierres précieuses et exotiques et parle peu – c'est peut-être étonnant – des marbres si remarquables du monde égéen. Il compte au nombre des pierres quelques matières organiques minéralisées : la perle, l'ivoire fossile et le corail (Chapitre VII). L'ouvrage conclut sur deux chapitres (VIII-IX) sur la terre, classifiée par couleur, un classement familier aux peintres que Théophraste semble avoir consultés au cours de sa recherche. Comme dans

ses autres ouvrages de sciences naturelles, Théophraste se montre très bon chercheur : il est précis, a de bonnes sources, et ne se laisse pas emporter par le goût des *mirabilia*. Il a beaucoup voyagé dans le monde méditerranéen pour ses études, mais sa connaissance des pierres provenant de régions qu'il n'a probablement pas visitées, telles que la Sicile et les îles Éoliennes (chapitre II), est aussi excellente. Malgré la clarté de Théophraste, *Les pierres*, comme toute la littérature ancienne sur les minéraux, n'est pas d'approche facile. La nomenclature ancienne des pierres et de la terre est confuse ; les homonymes sont fréquents et rendent l'identification difficile. La « chimie » ancienne est incommensurable avec la chimie moderne ; la première phrase de l'ouvrage en témoignera : « Des corps qui se forment dans la terre, les uns sont faits d'eau, les autres de terre. » Les notes extensives d'Amigues aident beaucoup à faire sens de cette complexité minéralogique ancienne. Amigues prend des décisions là où son prédécesseur D.E. Eicholz (Oxford, 1965) se contentait parfois de translittérer des noms de minéraux. Elle a aussi à sa disposition des ressources qu'Eucholz n'avait pas : de nombreux sites Internet sont mentionnés dans les notes, un développement qui est le bienvenu. Laurence TOTELIN

CHORICIOS DE GAZA, *Discours et fragments*, tome II, 3e partie : *Discours publics. Épithalame pour Zacharie (*Or. *V). Épithalame pour Procope, Jean et Élie (*Or. *VI)*, texte établi, introduit et annoté par Ch. TELESCA, traduit par N. SAUTEREL. Paris, Les Belles Lettres, 2018. LXIV-151 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE – SÉRIE GRECQUE, 540). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-00626-0.

Comme nous l'avons remarqué dans le compte rendu de l'ouvrage d'E. Amato, A. Corcella et D. Lauritzen (éd.), *L'École de Gaza. Espace littéraire et identité culturelle dans l'Antiquité tardive*. Actes du colloque international de Paris, Collège de France, 23-25 mai 2013 (Leuven, Peeters, 2017) (*AC* 89 [2020], p. 222-225), le mouvement littéraire de l'« École de Gaza », qui se développa dans cette ville de Palestine aux Ve et VIe siècles, suscite depuis plusieurs années un intérêt croissant de la part des antiquisants, dont fait partie l'équipe internationale dirigée par E. Amato, professeur ordinaire de langue et littérature grecques à l'Université de Nantes, et par A. Corcella, professeur ordinaire de philologie classique à l'Università degli Studi della Basilicata. C'est dans ce cadre que le premier coordonne le projet d'édition et de traduction française de l'œuvre de Choricios de Gaza (*flor.* 2e quart du VIe s.) dans la Collection des Universités de France, près d'un siècle après l'édition de R. Foerster et E. Richtsteig (*Choricius Gazaeus*, Lipsiae, in aedibus B.G. Teubner, 1929). Le présent volume propose l'édition des deux épithalames composés par l'auteur gazéen, l'un *Pour Zacharie* (*Or.* V Foerster-Richtsteig) et l'autre *Pour Procope, Jean et Élie* (*Or.* VI Foerster-Richtsteig). Comme il est d'usage dans la CUF, le volume contient une introduction substantielle, suivie, pour chacun des deux épithalames, de l'édition du texte grec et d'une traduction française accompagnées de notes complémentaires détaillées. L'introduction (p. VII-XLV) présente d'abord le genre de l'épithalame, discours de circonstance « centré sur le mariage et sur l'exhortation à l'union conjugale » (p. VIII), codifié par le Ps.-Denys et Ménandre de Laodicée, qui distinguent respectivement, d'une part, un γαμήλιος λόγος et un ἐπιθαλάμιος λόγος, plus circonstancié, et, d'autre

pour assurer la fluidité des déplacements des hommes et des marchandises, ces tracés commerciaux que l'on suit abstraitement d'après les inscriptions et les artefacts. Un ouvrage dense et riche, plein d'informations et de réflexions intéressantes, que les annexes aident à exploiter dans tous ses apports.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Steven J.R. ELLIS, *The Roman Retail Revolution. The Socio-Economic World of the Taberna*. Oxford, Oxford University Press, 2018. 1 vol. relié, 21,6 x 12,8 cm, XIX-298 P. 84 ill., Prix : 73 £. ISBN 978-0-19-876993-4.

The Roman Retail Revolution est un livre ambitieux. Son titre même se signale par son audace, bien que Steven Ellis minimise d'emblée la portée du concept de révolution, tel qu'il l'applique au monde socio-économique de la boutique. Par cet écho à *The Roman Revolution* de Sir Ronald Syme, un auteur né comme lui aux antipodes, S. Ellis ne pose pas l'existence de bouleversements historiques comparables à une Révolution Culturelle ou à la Révolution Industrielle. Mais en prenant part à une historiographie récente qui a rebattu les cartes dans ce domaine, il inscrit l'étude des *tabernae* dans la longue durée et dans une série de changements d'équilibre majeurs qui affectèrent les villes romaines. Selon lui, trois révolutions scandèrent les quatre siècles envisagés, du II^e^ siècle av. J.-C. au II^e^ siècle ap. J.-C. En outre, S. Ellis se place dans la grande tradition pompéianiste, en exploitant ses propres résultats de fouille, au voisinage de la Porte de Stabies. Il la dépasse cependant de très loin, puisque son livre s'appuie sur la prospection personnelle d'une centaine de sites : de Conimbriga à Sagalassos, en passant par Timgad, Alésia, Aquincum ou Délos, par exemple. De même, l'analyse la plus précise des bars et restaurants se trouve au cœur de l'ouvrage, mais il propose un modèle intégrant les *tabernae* de toute catégorie. Enfin, le livre s'applique non seulement à décrire des espaces matériels, qui s'inscrivent dans une typologie très diversifiée, mais aussi à expliquer les différentes logiques d'investissement qui ont favorisé leur essor. La rentabilité immédiate des boutiques, louées par les plus riches ou gérées par leurs dépendants, et implantées dans des lieux de passage au fort potentiel économique, n'était pas seule en cause. Aménagées à l'initiative des élites, les *tabernae* correspondaient, en effet, à l'une des nombreuses pièces d'un mécanisme de contrôle social et politique des populations urbaines. Ces *tabernae* tinrent un rôle de premier plan dans la fabrique et les recompositions successives du paysage urbain. Leur floraison *en masse* (en français dans le texte) caractérise l'Italie du II^e^ siècle av. J.-C. Elle s'explique par l'urbanisation et la croissance économique intenses qui métamorphosèrent l'Italie pendant l'ère des conquêtes méditerranéennes de Rome. Puis S. Ellis identifie une seconde révolution du commerce de détail, entre 30 av. J.-C. et 30 ap. J.-C. environ. Il l'observe d'abord à Pompéi, après avoir battu en brèche une thèse ancienne. Contrairement à ce que pensait A. Maiuri, ce ne serait pas au lendemain du séisme de 62 ap. J.-C. que les villes proches du Vésuve virent leur tissu économique changé en profondeur, mais plusieurs décennies auparavant – comme bien d'autres ailleurs. Les économies locales se transformèrent alors sous l'effet d'une spécialisation plus poussée de leurs *tabernae*, dont l'essor du bar à comptoir fut symptomatique, et du remplacement d'une proportion significative d'ateliers par des commerces de détail.

Encore une fois, les rues et les façades des bâtiments ne changèrent pas d'elles-mêmes, mais sous l'effet d'une nouvelle expansion urbaine et d'une monétarisation accrue de l'économie. Enfin, une troisième révolution débuta à la fin du Ier siècle et prit toute son ampleur au siècle suivant. La *Noua Vrbs* projetée par Néron après le grand incendie de 64 ap. J.-C. en fut peut-être l'élément déclencheur. En tout cas, elle prit toute sa mesure dans la nouvelle ville d'Ostie, bâtie après la mise en service du port de Trajan. L'homogénéisation des *tabernae* et la standardisation de leur construction, qui ressemble parfois à une production de masse, supposent une vision urbanistique d'ensemble. La large diffusion des mêmes schémas dans des régions très éloignées les unes des autres implique que les aménageurs aient partagé les mêmes codes, un « urban cultural package » dont participait la boutique standardisée. Durant quatre siècles, la *taberna* ne fut pas seulement importante dans la vie des citadins. Sa fréquentation par toutes les couches sociales contribua de manière décisive à la définition du mode de vie urbain, par opposition à la vie rurale. En somme, le livre de Steven Ellis apparaît comme un brillant numéro d'équilibriste. D'un indéniable brio participent sa maîtrise remarquable des diverses sources disponibles et une capacité de synthèse qui l'est tout autant. Par l'association de ces deux qualités, des analyses méticuleuses s'insèrent dans un récit historique plaisant à lire, autant pour ses enchaînements alertes que pour la largeur du panorama donné à voir. La concision de l'exposé, en comparaison de publications de thèses issues d'autres traditions académiques, ne nuit pas à la profondeur du propos : par exemple, dans sa dimension méthodologique, quand l'exploitation des journaux de fouille ou des découvertes numismatiques suscite un recul critique. L'équilibrisme réside dans la manière dont l'auteur articule le particulier et le général. Des approches très spécifiques servent de fondations à l'édifice. La fouille d'une seule *insula* pompéienne peut-elle aboutir à la compréhension des villes romaines dans leur globalité ? Ce que révèlent les bars aux comptoirs maçonnés vaut-il pour l'ensemble des *tabernae* ? L'évolution de leur système de fermeture, dont on constate une latéralisation à droite plus généralisée au IIe siècle, suffit-elle à conclure à un processus d'homogénéisation dans une vaste partie de l'Empire ? Ces questions pourraient sonner comme des réserves, qui laisseraient entendre que les thèses développées dans ce livre reposent sur des bases fragiles, car réduites. Il ne s'agit néanmoins pas de cela. S. Ellis avance sur une ligne de crête, parfois sur un fil, mais l'archéologue, alpiniste et funambule, ne tombe pas. Passées quelques frayeurs, le lecteur est donc enclin à le suivre, car son modèle est séduisant. Il demeure que l'état des sources, l'immensité de l'Empire et la longévité de la *taberna* romaine donne aux modèles explicatifs, construits faute de mieux, un caractère irréductiblement hypothétique. Nicolas TRAN

Håkon Fiane TEIGEN & Eivind Heldaas SELAND (Ed.), *Sinews of Empire. Networks in the Roman Near East and Beyond*. Oxford – Philadelphia, Oxbow Books, 2017. 1 vol. relié, XII-184 p., ill. n/b. Prix : 40 £. ISBN 978-1-78570-596-0.

Networking and connectivity play a major role in the modern world and not surprisingly the search for the reflection of such systems and arrangements in the ancient world is an attractive and productive avenue of research on socio-political and economic interactions. This publication features a collection of papers presented at a

Morgane ANDRIEU, *Graffites en Gaule Lyonnaise — Contribution à l'étude des inscriptions gravées sur vaisselle céramique — Corpus d'Autun, Chartres et Sens*. Autun, Monique Mergoil, 2017. 1 vol. broché, VIII-454 p. (MONOGRAPHIES INSTRUMENTUM, 54). Prix : 59 €. ISBN 978-2-35518-065-1.

Cet ouvrage est la version revue et augmentée d'une thèse : *Graffites et société en Gaule lyonnaise : contribution à l'étude des inscriptions gravées sur vaisselle céramique*, soutenue en 2015. L'ouvrage se compose de trois parties : une copieuse introduction (70 p.), le catalogue (205 p. et 701 numéros) et une longue analyse du corpus (143 p.). L'introduction présente un historique détaillé de l'étude des inscriptions dites mineures et notamment des graffites sur céramique (voir notamment la carte de la fig. 3, avec sites et nombre de graffites concernés) et s'attache à définir ce qu'est un graffite (nature, support et sa matière, type d'écriture, message délivré…), avant d'aborder la méthodologie détaillée de l'étude, de la découverte jusqu'à l'interprétation et à la publication. L'intérêt de cette partie dépasse le simple cadre provincial et son caractère très didactique lui confère la valeur d'un chapitre de manuel sur la question (on peut en dire de même avec la troisième partie). La structuration du catalogue est d'emblée clairement détaillée : d'abord les graffites après cuisson (Autun : 396 ; Chartres : 183 ; Sens : 33) qui représentent 91,3 % du corpus, puis ceux réalisés avant cuisson (respectivement 8, 4 et 17), soit 701 numéros. La présentation est très claire et aérée. Les 365 notices des graffites jugés exploitables sont généralement systématiquement accompagnées d'un dessin et d'une photographie grandeur nature. L'autre moitié, les graffites incompréhensibles ou illisibles, est traitée beaucoup plus sommairement sous forme de tableaux, avec toutefois systématiquement un dessin. Outre les informations techniques attendues, les commentaires sont abondants et d'autant plus nécessaires que les textes sont le plus souvent peu explicites. Le seul défaut véritablement regrettable de ce catalogue tient dans l'insuffisance des index qui auraient permis de s'y retrouver aisément. Seuls deux sont proposés : l'un consacré aux seuls graffites complets ou restituables (58) – renvoyant aux pages et non aux numéros du catalogue – et l'autre aux sites, inutilisable puisqu'il renvoie à des numéros qui ne sont apparemment ni ceux du catalogue ni ceux de la pagination. Il manque notamment un index plus général qui aurait permis de retrouver facilement les motifs iconographiques et nombre de points abordés dans le texte. Les graffites consistent le plus souvent en informations chiffrées sur le prix, le volume ou le poids, et en signes ou marques d'appartenance. Ces dernières prennent souvent la forme explicite d'un nom du propriétaire au génitif (quelquefois de véritables phrases). Ils livrent également, plus ponctuellement, des informations sur le nom du contenant ou sur la nature du contenu (divers vins notamment sur des amphores régionales) ; peut-être également des dédicaces religieuses et des formules de vœux. Beaucoup restent toutefois incompréhensibles. L'étude aurait pu s'arrêter là, mais l'auteure s'est en fait livrée à une analyse globale de ce matériel, plus archéologique et sémiotique que purement textuelle, qui lui a permis de dépasser le simple constat épigraphique. La prise en compte de tous les individus – et non seulement des « beaux » exemplaires – a en effet permis d'en obtenir des données chiffrées (résumées dans de nombreux tableaux). Un des aspects les plus originaux de cette étude est celui du recours aux méthodes de l'archéologie contemporaine – rarement utilisées par les épigraphistes classiques – pour tirer un maximum d'informations du matériel, même de

celui *a priori* inutilisable : recours à l'analyse du contexte et de la stratigraphie couplée à la typologie, pour les datations, utilisation d'une base de données et du S.I.G. (95 % des individus sont en effet géolocalisables). Le croisement judicieux des données ainsi obtenues a permis à l'auteure d'en tirer des informations quantitatives et statistiques ou chronospatiales quelquefois de grand intérêt, qui permettent notamment une approche plus objective de certains sujets. Il serait trop long de lister les nombreux constats auxquels elle est parvenue. Certains sont très ponctuels et modestes, d'autres de portée plus générale. Parmi ces derniers, on peut retenir que la pratique du graffite sur céramique concerne surtout le I^er^ siècle de notre ère et diminue fortement à partir du milieu du II^e^. Les marques de propriété, notamment, correspondent au moment où la culture romaine et l'écriture s'imposent en Gaule et où des formes spécifiques de céramiques se diffusent. Si la répartition topographique des graffites par sites dans la ville en fonction de la chronologie dépend trop de l'état des recherches archéologiques pour livrer des résultats significatifs, la même démarche appliquée à l'échelle des sites les mieux documentés révèle clairement l'omniprésence de l'écrit dans des zones d'habitation et d'exercice d'activités artisanales plutôt modestes. Consciente de l'intérêt considérable des graffites épigraphiques pour la connaissance de l'écriture romaine du Haut-Empire, l'auteure ne s'est pas contentée de satisfaire aux exigences des paléographes (notamment en mettant des photographies permettant de vérifier les lectures et de déterminer le *ductus* des caractères), mais s'est également livrée à une analyse technique poussée pour essayer de comprendre comment le support étudié a pu conditionner la forme de l'écriture (intéressants tableaux de caractères, souvent datés). Notons toutefois que seules les lettres capitales sont documentées puisque le corpus n'a livré aucune inscription en lettres cursives. Il aurait d'ailleurs peut-être été utile de s'interroger sur ce point (limite de l'alphabétisation, volonté de lisibilité de la part des scripteurs ?). M. Andrieu entre même dans le détail de la typographie (ligatures, taille des lettres, signes de ponctuation et espaces, mise en page du texte…). L'apport de l'étude onomastique, plus convenue, mais incontournable, est loin d'être négligeable puisqu'après les épitaphes, les graffites constituent en effet la seconde source d'information en ce domaine (54 anthroponymes sont référencés). À une exception près, ces noms sont différents de ceux livrés par l'épigraphie funéraire locale et régionale, mais néanmoins très proches (mêmes thèmes nominaux) et la proportion des noms d'origine gauloise ou latine y est comparable. Ce corpus a également fait l'objet d'une comparaison avec le matériel d'autres contextes urbains occidentaux. Elle fait apparaître le respect des mêmes codes épigraphiques, mais également anépigraphes, et vient donc confirmer de façon objective qu'à l'instar de ce que l'on connaît surtout bien avec les graffiti pariétaux de Pompéi en Italie, par exemple, en Gaule également l'usage de l'écriture était omniprésent dans la vie quotidienne des gens du commun. Pour conclure, il faut d'abord insister sur le fait que, malgré son sujet très particulier, cet ouvrage s'adresse à des spécialistes de disciplines très variées (épigraphistes, paléographes, archéologues, sémiologues…). Surtout, cette étude montre tout l'intérêt qu'il y a à étudier ces modestes témoignages écrits, souvent négligés, mais d'autant plus précieux qu'ils émanent d'une partie de la population qui ne nous a pas laissé d'autres traces écrites et qu'ils nous fournissent des renseignements sur des aspects non documentés par d'autres sources ou viennent utilement les compléter. Il est à espérer que la méthode proposée

suscite des vocations et conduise à la réalisation de nouveaux corpus (on attend notamment avec impatience la publication de celui de Lyon dont l'auteure a dirigé le projet de recensement et d'étude pour le Laboratoire ArAr [UMR 5138], en 2019).

Pascal VIPARD

Francisco AURA JORRO, Alberto BERNABÉ, Eugenio R. LUJÁN, Juan PIQUERO & Carlos VARIAS GARCÍA, *Diccionario Griego-Español, Anejo VII. Suplemento al Diccionario Micénico (DMic.Supl.)*. Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2020. 1 vol. broché, 425 p. Prix : 32,69 €. ISBN 978-84-00-10656-0.

Les deux gros tomes (480 et 478 p.) du *Diccionario Micénico* de Francisco Aura Jorro ont paru en 1985 et 1993. Ils sont devenus la référence lexicographique indispensable pour tous les termes attestés par la première écriture grecque connue, le syllabaire linéaire B (derniers témoignages vers 1200 avant J.-C.). Depuis lors, en une trentaine d'années, les changements se sont accumulés grâce aux fouilles, réexamens épigraphiques et à un intense travail philologique, historique et archéologique sur le matériel mycénien. De là, des découvertes importantes de tablettes ou de vases inscrits dans des sites palatiaux comme Thèbes de Béotie, Agios Vasileios (au sud de Sparte : c'est une révélation récente) ou La Canée (extrême ouest crétois). S'y sont ajoutées des trouvailles dans des endroits déjà connus ou inattendus ; de nouvelles lectures ; de nombreux raccords de fragments ; des interprétations renouvelées… Le précieux *Diccionario* n'était plus à jour et il fallait y remédier. Francisco Aura Jorro, qui en était le seul auteur, a été entouré par une équipe remarquable. D'abord, son excellent et vieil ami Alberto Bernabé. Puis, des collègues plus jeunes, Eugenio R. Luján, Juan Piquero et Carlos Varias García. Le résultat de leur énorme travail est tout simplement admirable et la philologie classique espagnole peut en être fière. Cet ouvrage corrige, complète, remplace et supprime tout ce qui devait l'être dans les volumes initiaux. Il y a beaucoup de changements, ne fût-ce que la référenciation des textes, mais chaque modification est présentée avec une clarté parfaite qui facilite grandement la consultation. Le nombre d'erreurs typographiques que j'ai pu relever est véritablement infime. Comme dans les deux premiers tomes, on dispose systématiquement d'indications précises sur le contexte de chaque forme (avec d'amples citations) et d'une généreuse bibliographie. Une innovation : toutes les abréviations, si souvent employées par les scribes mycéniens, sont désormais traitées en détail – elles étaient absentes auparavant, ce qui était regrettable. Les auteurs ont judicieusement adopté la terminologie de José L. Melena, qui distingue les abréviations utilisées en fonction d'adjectif ou de substantif. Dans les fonctions adjectivales, on trouvera, par exemple, *ne* (= *ne-wo newos*, « jeune », cf. νέος) ou *pa* (= *pa-ra-jo palaios*, « vieux », cf. παλαιός). Dans les substantives, *E* (= *e-ra-pe-ja elapheia*, « peau de cerf », cf. ἐλάφεια) ou *KI* (= *ki-to khitōn*, « tunique », cf. χιτών). Les monogrammes ont eux aussi été examinés en tant que tels, comme *AREPA* (= *a-re-pa- aleiphar*, « onguent », cf. ἄλειφαϱ) ou *MERI* (= *me-ri meli*, « miel », cf. μέλι). L'ouvrage est dédié à Anna Morpurgo Davies, récemment décédée. Il est digne de cette grande dame de la mycénologie.

Yves DUHOUX

Roland ÉTIENNE (dir.), *Le Sanctuaire d'Apollon à Délos. Tome I. Architecture, topographie, histoire*. Athènes, École française d'Athènes, 2018. 1 vol. 25,5 x 32,5 cm, 398 p., 90 planches (EXPLORATION ARCHÉOLOGIQUE DE DÉLOS, XLIV). Prix : 110 €. ISBN 978-2-86958-304-7.

Voilà une livraison de la collection « Exploration archéologique de Délos » que l'on attendait avec impatience et qui ne décevra pas. Sous la direction de Roland Étienne, la publication, à la fois synthétique et précise, du sanctuaire apollinien de Délos vient ainsi combler une lacune d'autant plus regrettable qu'il s'agit de l'un des principaux sanctuaires du dieu et assurément le plus prestigieux de l'île. Certes, certains monuments avaient connu une publication spécifique, comme le Portique d'Antigone, l'*Oikos* des Naxiens ou, bien sûr, l'excellente étude architecturale des temples d'Apollon par F. Courby. Mais si l'on voulait appréhender l'évolution de ce sanctuaire à travers sa longue histoire, il fallait jusqu'ici rassembler une information éparse et lacunaire, en dépit de l'apport indéniable des éditions successives du *Guide de Délos*. Or, on ne redira jamais assez, même si la publication en détail d'un monument reste fondamentale, combien l'archéologie des espaces et la restitution de l'évolution d'un « contexte architectural » demeurent l'ultime objectif d'une publication moderne. En d'autres termes, c'est ici le sanctuaire lui-même qui est perçu comme « monument », dans la complexité et l'intensité des liens qu'il s'emploie à nouer entre ses parties. Ce n'est pas le moindre mérite de cette publication. En guise d'introduction, c'est bien sûr, et de manière traditionnelle, une histoire de l'exploration archéologique du sanctuaire qui nous est livrée, mais également, et ceci est moins courant, une histoire des outils d'analyse des espaces, depuis les premiers levés topographiques jusqu'à la modélisation 3D, en passant par la numérisation des données sous la forme d'un SIG. Il est évident que les nouveaux instruments qui sont désormais à notre disposition facilitent le rendu des espaces antiques et qu'ils sont pour beaucoup dans la présentation dynamique de l'évolution du sanctuaire qui occupe la suite de l'ouvrage. La première partie s'attache à l'analyse des espaces et des bâtiments. Un sanctuaire étant avant tout un périmètre sacré, il convenait d'en définir l'extension, dans une courte étude de vocabulaire qui dépasse d'ailleurs le seul intérêt délien. C'est ensuite la géomorphologie, l'hydrologie mais aussi l'évolution de la façade littorale du sanctuaire qui sont analysées finement et permettent de nous forger une idée à la fois précise et renouvelée du paysage naturel. Différentes composantes architecturales du sanctuaire font tout naturellement l'objet de chapitres spécifiques, selon un ordre topographique cohérent. Tout d'abord, les périboles. Si la répartition entre les espaces consacrés à chaque divinité dans les premiers temps de l'essor du sanctuaire est caractérisée par une certaine fluidité, on repère vers le milieu du VI^e^ s., sans doute dans le contexte du grand programme d'aménagement naxien, une délimitation plus stricte et la construction d'un mur qui pourrait traduire sur le terrain l'asylie conférée par les membres de l'amphictionie ionienne. L'étude diachronique des périboles montre par ailleurs que, du VI^e^ au II^e^ s., le sanctuaire vit sa superficie presque quadrupler. Les cinq entrées du sanctuaire, dont principalement les Grands Propylées, font ensuite l'objet d'un examen tout aussi attentif, tant à travers les sources épigraphiques que d'après les vestiges archéologiques (critiquant au passage, et de manière convaincante, le prototype original archaïque des Propylées monumentaux proposé par G. Gruben). L'édifice Δ, construit à la fin du VI^e^ s., est publié et interprété comme un

bouleutérion. Quant au *Pôrinos naos*, qui pourrait avoir succédé à l'*Oikos* des Naxiens comme deuxième temple d'Apollon, il fait ici l'objet d'une republication qui nuance pour le moins son attribution aux tyrans athéniens. Le chapitre VII aborde pour sa part la disposition des offrandes monumentales et la question des circulations au sein du sanctuaire, associées notamment aux rituels qui s'y déroulaient (autel de cornes, voie sacrée, façade Sud du Portique d'Antigone, zone des Trésors, Monument des Taureaux, bois sacré, pour citer les principales perspectives analysées ici). Enfin, cette première partie s'achève par un large tableau des constructions d'époques impériale et proto-byzantine (Ier s. av. J.-C. – VIe s. ap. J.-C.), assez mal connues jusqu'ici mais dont l'étude, notamment à partir des documents d'archives ou des remplois architecturaux, apporte quelques résultats nouveaux. La deuxième partie de l'ouvrage tente une histoire du sanctuaire depuis ses origines jusqu'à la fin de l'époque impériale. Fr. Prost aborde les premières phases du développement du sanctuaire en deux chapitres successifs qui offrent une synthèse magistrale. Bien loin des travaux d'H. Gallet de Santerre, il replace les sanctuaires cycladiques à la haute époque archaïque en dehors d'un héritage cultuel mycénien, insistant sur l'élément de rupture qui caractérise l'installation du culte. Prenant appui sur la comparaison avec le sanctuaire de Despotiko, l'auteur resitue l'évolution du sanctuaire délien dans le contexte de compétition entre les grands centres régionaux (Naxos, Paros et, peut-être Ténos ou Athènes). Le caractère ouvert du sanctuaire serait ainsi le résultat d'un « processus complexe d'appropriation et de mise à distance ». Carrefour de routes maritimes, l'île passera, à la fin du VIIe s. et au VIe s., sous l'influence naxienne, même si les Pariens continuent à assurer une certaine présence. Fr. Prost reprend ainsi non seulement la question des principaux lieux de culte du sanctuaire, la question de l'amphictionie et celle des influences extérieures, dont la relation avec Athènes, forte durant la seconde moitié du VIIIe s., au moment de l'essor du Sanctuaire d'Apollon, avant de connaître une forme de retrait jusqu'au milieu du VIe s. lorsque Pisistrate y intervint à nouveau. C'est désormais sous le signe d'Athènes qu'il faut situer l'évolution du paysage sacrificiel tout comme du décor architectural du sanctuaire aux Ve et IVe s., comme s'emploient à le décrire R. Étienne et S. Huber. La fin de l'administration athénienne et la libération de l'île en 314 par Antigone le Borgne et Démétrios Poliorcète ouvrent une ère nouvelle de l'aménagement du sanctuaire. R. Étienne analyse finement la « monarchisation » des espaces aux IIIe et IIe s., à la fois à travers la statuaire, les monuments commémoratifs et l'instauration de fêtes nouvelles. Après avoir fait l'objet d'une compétition entre cités puissantes, voici l'île au cœur de la concurrence entre les monarchies grecques hellénistiques, avant que Rome ne s'invite sur la scène égéenne et favorise le retour des Athéniens à partir de 167. Une vaste palette documentaire est ici convoquée pour déterminer au plus près l'impact des convoitises politiques sur la vie du sanctuaire délien et l'évolution de son infrastructure. Le dernier chapitre, dû à la plume d'E. Le Quéré, jette une lumière fort utile sur la mutation du paysage sacré à l'époque impériale et notamment à l'époque d'Auguste dont l'association à Apollon est précisée en même temps que le rôle des élites athéniennes dans la survie du sanctuaire. Enfin, une troisième et dernière partie reprend quelques études, sous l'intitulé trompeur d'appendices, trompeur parce qu'il s'agit parfois d'éléments centraux d'une discussion qui a pu se nouer dans les deux précédentes parties. R. Étienne, dans la ligne de R. Vallois, tente ainsi de faire coïncider données archéologiques et textuelles afin de comprendre la fonction et l'histoire des

bâtiments du *Hiéron*. En d'autres termes, il s'emploie à offrir un peu de clarté dans le dossier des diverses identifications archéologiques proposées à des bâtiments cités dans les inscriptions ou les textes littéraires. La présentation suit un ordre allant des cas les plus vraisemblables au plus hypothétiques et constitue une mise au point fort utile en la matière. L. Chevalier reprend ensuite la question variée de la gestion de l'eau dans le sanctuaire, à travers l'étude des puits et canalisations. Enfin, on soulignera la qualité et l'importance du chapitre consacré par Th. Brisart à l'étude de la céramique à décor géométrique (tant protogéométrique, géométrique que subgéométrique) issue des fouilles du *Hiéron*. Il en dresse un corpus rassemblant la documentation jusqu'ici très éparse, voire inédite, classée par phases chronologiques, avant d'en examiner les implications historiques. L'auteur revient ainsi sur l'occupation, de nature majoritairement domestique et funéraire, de Délos durant le premier âge du Fer ainsi que sur les relations qu'entretient l'île avec l'extérieur à cette époque. Avec beaucoup de modestie, et surtout avec une prudence salutaire, Th. Brisart offre de la sorte des matériaux de première main à une réflexion historique plus générale et pose avec beaucoup de nuance diverses questions (que l'on rencontre parfois ailleurs dans cette publication). Ainsi, par exemple, le dossier de la présence athénienne sur l'île dès le Géométrique moyen ou celui des visiteurs grecs orientaux qui ne semblent pas présents avant la période protoarchaïque. À vrai dire, le choix de reporter ces contributions (principalement celles de L. Chevalier et de Th. Brisart) en fin de volume, plutôt que de les avoir intégrées dans les chapitres directement concernés par les thématiques abordées (respectivement chapitres II et IX) me paraît étrange et pour le moins peu cohérent. On ne pourra dès lors qu'inciter le lecteur à lire en parallèle ces contributions en dépit de leur position dans le volume. Une conclusion sur les images 3D (que l'on retrouve dans les planches), des index, une bibliographie et surtout des illustrations, riches et souvent renouvelées, complètent ce volume fort intéressant et désormais central pour notre connaissance non seulement du sanctuaire de l'Apollon délien mais aussi de l'organisation spatiale des sanctuaires grecs en général ou de l'histoire égéenne sur le long terme. Cette publication répondra assurément aux attentes de ceux qui restent attentifs à la cohérence, à l'approche globale et à la présentation sensible d'une archéologie des sanctuaires du monde grec.

Didier VIVIERS

Tonio HÖLSCHER, *Krieg und Kunst im antiken Griechenland und Rom. Vier Triebkräfte kriegerischer Gewalt: Heldentum, Identität, Herrschaft, Ideologie*. Berlin/Boston, De Gruyter, 2019. 1 vol. relié, 374 p., 129 fig. n/b (MÜNCHNER VORLESUNGEN ZU ANTIKEN WELTEN, 4). Prix : 99,95 €. ISBN 978-3-11-054950-8.

L'ouvrage de Tonio Hölscher affiche une ambition à la hauteur de son sujet : « Der Krieg in der Kunst ist nicht Krieg, sondern Kunst. Aber auch der Krieg selbst ist eine Kunst. Der Krieg in der Kunst ist eine konzeptuelle Sicht auf die Kunst des Krieges » (« La guerre dans l'art, ce n'est pas la guerre, mais de l'art. Mais aussi la guerre elle-même est un art. La guerre dans l'art est une vue conceptuelle sur l'art de la guerre ») (p. 6). Ainsi, dans ce livre, Tonio Hölscher n'évoque pas la conduite de la guerre en Grèce et à Rome dans l'Antiquité, mais il examine la représentation du phénomène guerrier dans les arts grec et romain de l'Antiquité et étudie les interactions dynamiques

Laurialan REITZAMMER, *The Athenian Adonia in Context. The Adonis Festival as Cultural Practice*. Madison, The University of Wisconsin Press, 2016. 1 vol. relié, 261 p., 28 fig. n/b (WISCONSIN STUDIES IN CLASSICS). Prix : 65 $. ISBN 978-0-299-30820-9.

Cet ouvrage agréable à lire offre une nouvelle étude des Adonies dans leur contexte athénien de l'époque classique. À la suite de l'étude séminale de Marcel Detienne, *Les Jardins d'Adonis* (1972), Laurialan Reitzammer nous propose une lecture plus variée de ces festivités athéniennes qui sont envisagées à la base de l'expression rituelle, sociale et politique de la cité et analysées comme des références légitimes du mariage (chapitre 2), des funérailles (chapitre 3) et de l'apparition d'un nouveau discours philosophique à Athènes (chapitre 4). Sur base des sources littéraires (chapitres 3 et 4) et de l'iconographie (chapitre 2), l'auteure cherche à donner une ampleur et une dimension plus importante à une fête privée et plutôt marginale dans le calendrier athénien, en associant ses étapes successives aux expressions rituelles qui forment la base de la citoyenneté athénienne. L'ouvrage est divisé en quatre chapitres précédés par une introduction (p. 3-11) qui dévoile de manière claire et précise les objectifs de l'étude et la méthodologie suivie, alors que les conclusions (118-122) résument les arguments principaux du livre. Celles-ci sont suivies d'un index général, ainsi que d'un index des références littéraires par auteur. Le premier chapitre offre un aperçu de la littérature ancienne et contemporaine sur le mythe et le culte d'Adonis, sur la nature de ses jardins miniatures, sur les lamentations autour de sa mort et également sur les origines orientales éventuelles du culte (p. 12-29). L. Reitzammer insiste sur une lecture des Adonies en lien avec les traditions de lamentation qui lui permet de placer les femmes d'Athènes dans le cadre d'une expression rituelle et collective de la cité (p. 15, 29). Les femmes portant des pots brisés sur les toits sont envisagées comme une métaphore du mythe du jeune Adonis ballotté entre le royaume des morts du côté de Perséphone et le royaume des cieux du côté d'Aphrodite (p. 21-22). Ainsi, l'auteure reprend les étapes successives de cette performance rituelle, sur base des textes littéraires parfois postérieurs à la période classique, afin de mieux placer les femmes d'Athènes comme agents du culte dans le cadre de la mort du jeune Adonis. Cependant, une telle approche aurait pu largement profiter des travaux théoriques sur la lecture performative des rituels, afin d'approcher au mieux l'efficacité de la communication mise en jeu dans ces ritualités (R. Schechner, *Performance Studies: An Introduction*, London, 2002 ; C. Wulf, « Introduction. Rituels. Performativité et dynamique des pratiques sociales », *Hermès* 43 [2005], p. 9-20). Avec pour point de départ le lécythe attique B39 conservé au Badisches Landesmuseum de Karlsruhe, le second chapitre s'intéresse au mariage en tant que formule visuelle de la paire Aphrodite-Adonis (32). L. Reitzammer propose une approche quelque peu ambiguë selon laquelle la mort du jeune Adonis correspondrait, à un niveau symbolique, à la mort de la jeune fille au moment de l'union conjugale (p. 32-33). Cette reprise de la conception du mariage comme une sorte d'abduction de la jeune fille et éventuellement d'une mort symbolique dans le cadre *des rites de passage*, évoque une inversion de genre avec le jeune Adonis à la place de la jeune mariée. En revanche, les références littéraires et iconographiques citées autour du sujet de l'enlèvement de jeunes filles dans le contexte du mariage n'arrivent pas à démontrer d'une manière claire cette transposition du jeune Adonis en jeune mariée

(p. 36-46). Ainsi la lecture de la performance rituelle à la fête des Adonies sur base des rites du mariage athénien reste assez faible (p. 49). De la même manière, des limitations interprétatives se posent par l'iconographie, comme par exemple dans le schéma iconographique des femmes sur une échelle qui semble être favorisée dans d'autres contextes rituels, principalement celui des *Epaulia* (50-52). Vingt-trois figures en noir et blanc fournissent une documentation illustrée de l'analyse iconographique. Le chapitre 3 offre une lecture nouvelle et originale des pratiques rituelles des Adonies au sein de l'œuvre d'Aristophane, *Lysistrata*. L. Reitzammer traite les gestes et les rituels auxquels Lysistrata et ses alliées s'engagent sur l'Acropole afin d'arrêter la Guerre du Péloponnèse dans le contexte rituel des Adonies, de l'acte du déplacement des jardins d'Adonis sur les toits (p. 61) et de la suprématie d'Aphrodite sur l'Acropole (p. 73-74). Le paradoxe des jardins sur les toits est par ailleurs opposé à l'agriculture et au désir sexuel conjugal (p. 82). À la fin du chapitre, l'acte de pleurer et de se lamenter sur la mort d'Adonis est rapproché de la tradition de l'*epitaphios logos*, l'oraison funèbre en l'honneur des jeunes athéniens morts durant la Guerre du Péloponnèse (p. 86-89). Pourtant, au niveau du mythe, la mort dans des conditions violentes d'un jeune homme ou d'une jeune fille a largement servi d'*aition* pour les fêtes des cités grecques. Une telle contextualisation des Adonies, qui n'est pas abordée dans le texte, pourrait amener de nouvelles pistes de réflexion sur l'emploi du mythe comme une pratique culturelle. Le quatrième chapitre reprend le passage de l'œuvre de Platon, le *Phèdre,* où les jardins d'Adonis (*Adônidos kêpoi*) sont opposés à l'agriculture. L'argument sert à Socrate de métaphore du jeu et du divertissement illustré par exemple par les plantes dans des vases ou par l'écriture, en opposition à l'exploitation agricole qui exige un travail considérable et attentif, tout comme le discours philosophique. L'objectif du chapitre est de démontrer des aspects paradoxaux et incompatibles des Adonies, manipulés par Platon afin de dévoiler le portrait de Socrate (91). Dans cette perspective, le chapitre aborde une réflexion sur l'utilité de la philosophie et son impact sur les jeunes. L. Reitzammer offre une lecture nouvelle d'une fête athénienne en s'appuyant sur trois thématiques : le mariage, les funérailles, le discours philosophique. Son approche met en évidence des aspects séparés mais complémentaires pour la compréhension de ce rituel comme pratique culturelle dans l'Athènes de l'époque classique. Vicky VLACHOU

Svenja NAGEL, *Isis im Römischen Reich*, 2 vol. reliés, *1. Die Göttin im griechisch-römischen Ägypten*, 2. *Adaption(en) des Kultes im Westen*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2019. 2 vol., XX-1462 p., 5 pl., 2 fig., 286 tableaux (PHILIPPIKA, 109). Prix : 199 €. ISBN 978-3-447-10801-0.

L'ouvrage ici recensé est la version légèrement remaniée et augmentée de la thèse de doctorat soutenue par l'auteur en 2015 à l'université de Heidelberg, intitulée *Die Ausbreitung des Isiskultes im Römischen Reich: Tradition und Transformation auf dem Weg von Ägypten nach Rom. Eine Untersuchung zur Entwicklung des Isiskultes im griechisch-römischen Ägypten und zu seiner Adaption in Rom und dem westlichen Mittelmeerraum* (La propagation du culte d'Isis dans l'Empire romain : tradition et transformation sur le chemin de l'Égypte à Rome. Une enquête sur le développement du culte d'Isis en Égypte gréco-romaine et son adaptation à Rome et dans l'espace

église comme celle de Heir esh-Sheikh (p. 69-70), permet bien de proposer une préfiguration précise par le Cénacle, représenté en fer à cheval dans les scènes, orientales, de la Pentecôte. Le titre assez cryptique du chapitre des « Mosaïques issues de contextes architecturaux indéterminés – Mosaïques anciennement conservées au Canada », demande des éclaircissements. Pour la simplicité, je traduis le paragraphe rédigé par George Kellaris, dans *The Levant. Crossroads of Late Antiquity* … (p. 423, note 1), en attendant que le Prof. John M. Fossey et lui-même terminent la publication détaillée de cette collection et de son épopée. « *Les mosaïques de Montréal sont 86 fragments de mosaïques de pavement chrétiennes, importées illégalement au Canada, et saisies en 1996 et 1998 par les Douanes du Canada. Les 54 fragments de la saisie de 1998 étaient entrés dans le pays en 1990 (ce qui explique leurs numéros d'inventaire [commençant par 1990, les autres portant des numéros commençant par 1996]). Les deux lots furent étudiés par le Professeur John M. Fossey, professeur d'Archéologie classique à l'Université McGill et son équipe, à laquelle j'ai eu l'honneur de participer. Sur la base de données internes (inscriptions, dates, noms de personnes et style) l'équipe put assurer que tous les 86 fragments (une surface totale d'environ 285 m^2) avaient été pris dans des églises chrétiennes anciennes et des bâtiments comparables situés en Syrie du Nord-Ouest ; ils sont datables de la fin du V^e / début du VI^e siècle de notre ère et étaient sans doute originaires du diocèse d'Epiphania (Hama moderne). Aujourd'hui les mosaïques sont de retour en Syrie, sauf pour deux fragments que la République Arabe Syrienne a gracieusement voulu offrir au Canada en prêt à long terme et qui sont exposés au Musée des Beaux-arts de Montréal* ». L'exposition de ces antiquités organisée à l'Université McGill en 2006 et la rencontre internationale qui se déploya alors sur les universités de la ville – McGill, Concordia et de Montréal –, sur le Collège théologique diocésain de Montréal, sur le Musée des Beaux-Arts et sur l'église antiochienne Saint-Georges, rencontra un accueil enthousiaste, particulièrement émotionnel de la part du public originaire elle-même du Proche-Orient et des communautés chrétiennes orientales, qui furent de toutes les fêtes et manifestations à leur propos. Ainsi la liste des contributeurs à la réalisation du projet de colloque et d'exposition couvre-t-elle une page entière de la publication des actes, réalisée avec succès. La célébrité internationale acquise par cette partie de la collection aujourd'hui aux bons soins des habitants de Maarrat al-Nu'man est une bonne chose. Elle permettra d'autant mieux de promouvoir ce bel et important ouvrage. Il ne manquera pas de susciter auprès de chaque lecteur d'autres commentaires encore, selon les intérêts et curiosités de chacun, et apportera à ces œuvres d'art un maximum du sens dont la perte du contexte d'origine les a dépourvus. Pauline DONCEEL-VOÛTE

Achim LICHTENBERGER & Rubina RAJA (Ed.), *Byzantine and Umayyad Jerash Reconsidered. Transitions, Transformations, Continuities*. Turnhout, Brepols, 2019. 1 vol. broché, 291 p., ill. (JERASH PAPERS, 4). Prix : 80 €. ISBN 978-2-503-58024-1.

La série des *Jerash Papers*, inaugurée en 2018 avec un premier volume consacré à l'histoire et l'archéologie de la ville (cf. *AC* 88 [2019], p. 456-459) et un second portant sur la période *Middle-Islamic*, se voit maintenant augmentée d'un troisième volume sur Jérash à la fin de l'époque byzantine et au début de l'Islam. On y découvrira sept

contributions, essentiellement dédiées à des études de mobilier archéologique (céramique, verre et monnaies), rédigées par des membres des différentes missions archéologiques internationales et précédées par une introduction d'Achim Lichtenberger et Rubina Raja. Ce volume, par l'analyse détaillée du matériel issu de contextes fiables et par sa réflexion de synthèse sur certaines classes de céramique ou sur les monnaies, constituera un ouvrage de référence pour l'archéologie de la région. La céramique fine locale et notamment les *Jerash Bowls* sont le sujet d'une synthèse très complète et abondamment illustrée par Alexandra Uscatescu. L'auteure revisite en détail la production des céramiques fines de Jérash, en prenant en compte des contextes archéologiques bien datés, la typologie mais aussi l'iconographie. Ce premier chapitre se conclut par un examen de la distribution des *Jerash Bowls* dans la région de la Décapole et au-delà. Deux autres chapitres portent également sur le mobilier céramique. Anne-Michèle Rasson-Seigne et Jacques Seigne présentent ainsi une sélection de céramiques bien préservées issues de trois ensembles clos (deux dans le sanctuaire de Zeus et un troisième à proximité d'une désormais fameuse scie hydraulique). Les contextes s'échelonnent entre la seconde moitié du VI^e^ siècle et le milieu du VIII^e^ siècle et sont majoritairement constitués de productions locales (céramiques communes, culinaires et fines et lampes). Les importations se résument à quelques amphores qui pourraient provenir d'Égypte. On note toutefois la présence d'amphores bag-shaped, identifiées par les auteurs comme locales. Ensuite Raffaella Pappalardo propose une présentation préliminaire de quelques contextes issus de trois secteurs situés au sud-ouest de la ville, près des églises Saints-Pierre-et-Paul et de la chapelle funéraire. Le matériel issu essentiellement de dépotoirs s'étale entre le IV^e^ et le VII^e^ siècle pour les secteurs 2 et 3 alors que les secteurs 1 et 2 ont pour leur part livré des niveaux de l'époque abbasside. Il est intéressant de noter que les importations sont également rares dans ces assemblages. La dernière contribution portant sur la céramique, par Stephen Merkel, résume les résultats d'une étude pétrographique d'une sélection de céramiques locales (15 échantillons), datées de l'époque byzantine à omeyyade. Un tableau en début de chapitre reprend les types de formes analysées mais on peut toutefois regretter qu'aucune illustration des céramiques ne complète les photographies des lames minces. Un autre aspect de la production artisanale de Jérash, la fabrication du verre, est abordé dans la contribution de Daniele Baldoni (Chapitre 3). L'occupation tardive (VII^e^ siècle) de quelques boutiques et des deux exèdres situées le long de la grande colonnade à hauteur du sanctuaire d'Artémis a en effet livré des traces de production de lampes moulées datées des VI^e^ – VII^e^ siècle, de nombreux indices de production de verre et quelques éléments relatifs à la réalisation de petits objets en métal. Concernant le verre, c'est presque l'ensemble de la chaîne opératoire de la production d'un atelier secondaire qui est documentée ici. La matière première, obtenue à partir de fragments de lampe recyclés, était fondue puis colorée dans des creusets faits de céramique locale recouverte d'argile. Si aucun produit fini n'a pu être découvert, l'aspect et les couleurs du verre retrouvé dans ces creusets rappellent toutefois ceux des tesselles des mosaïques qui décoraient les églises de la ville. L'auteur se pose donc la question du statut de cet atelier, produisait-on simplement des blocs de verre qui devaient être ensuite débités en tesselles par d'autres artisans ailleurs ou faut-il imaginer la réalisation et la vente de tesselles sur place ? Les monnaies émises et circulant à l'époque omeyyade dans le *Jund al-Urdunn* est ensuite examiné par Ingrid et Wolfgang Schulze (Chapitre 7). Une

synthèse résume en plusieurs phases – pré et post-réforme – l'évolution du monnayage en cuivre au *Bilad al-Sham* depuis la conquête musulmane jusqu'à la fin de l'époque omeyyade, avant de se focaliser sur les particularités des principaux ateliers monétaires actifs dans le sud du Levant (notamment ceux de Scythopolis et de Jérash). Les auteurs soulignent ensuite différentes questions, dont beaucoup demeurent encore non résolues, sur le nombre et le statut des ateliers frappant les monnaies de cuivre dans la région. Enfin, le volume s'achève en s'ouvrant vers des problématiques topographiques et chronologiques. Achim Lichtenberger et Rubina Raja proposent ainsi de revoir la question de l'occupation de la ville après le séisme de 749, à la lumière des récentes découvertes du programme de fouilles dano-allemand dans le quartier nord-ouest. Celles-ci ont révélé la densité de l'urbanisation de cette zone périphérique entre la période byzantine et la fin de l'époque omeyyade mais confirment également (par la céramique, les monnaies et les datations radiocarbones) son abandon brutal au lendemain du séisme. Par opposition la présence, bien que réduite, d'une continuité d'occupation à l'époque abbasside de la mosquée congrégationnelle et du quartier domestique dit « omeyyade » semble ainsi confirmer l'hypothèse de C. H. Kraeling d'un repli vers le centre de la ville suite au tremblement de terre. Les auteurs concluent en attirant également l'attention sur le fait qu'un certain nombre de formes céramiques souvent considérées comme abbassides peuvent apparaître dans des contextes antérieurs, bien stratifiés et donc sur la nécessité de revoir certaines chrono-typologies régionales pour le début de l'époque abbasside. Ce dernier chapitre met ainsi en évidence l'évolution du tissu urbain que seules des fouilles menées à l'échelle du site peuvent mettre en lumière. Agnès VOKAER

Antti ARJAVA, Jaakko FRÖSÉN & Jorma KAIMIO (Ed.), with Contributions by Matias BUCHHOLZ, Traianos GAGOS (†), Ahmad M. AL-JALLAD, Maarit KAIMIO, Ludwig KOENEN, Marjo LEHTINEN (†), Tiina PUROLA & Marja VIERROS, *The Petra Papyri V*. Amman, American Center of Oriental Research, 2018. 1 vol. relié, 33,8 x 25,4 cm, XXXIII–338 p., 160 pl. n/b (AMERICAN CENTER OF ORIENTAL RESEARCH PUBLICATIONS, 8). Prix : 135 $. ISBN 978-9957-8543-7-9.

En décembre 1993, deux importants lots de papyrus carbonisés étaient découverts à Pétra (Jordanie) dans une petite pièce construite dans la seconde moitié du IV^e^ siècle (« Room I ») et contre laquelle s'adossa un siècle plus tard une grande église de plan basilical. Sa destruction par incendie au début du VII^e^ siècle nous vaut la conservation de près de 140 *volumina*, à l'origine posés sur des étagères, à côté d'objets liturgiques (pour le contexte, Z. T. Fiema, Ch. Kannellopoulos, Th. Waliszewski et R. Schick, *The Petra Church*, Amman, 2001, p. 18-53). La découverte était exceptionnelle, et constituait un écho inattendu aux papyrus grecs et arabes du VI^e^ s. (jusque 608) et de la fin du VII^e^ s. (674-690) retrouvés entre 1935 et 1937 dans deux annexes d'églises de 'Aujā' el-Ḥafīr, l'ancienne Nessana (*P. Colt* ou *P. Nessana*), gros village de la province de *Palaestina Salutaris III*, à la lisière du Sinaï et du Négeb, à une centaine de kilomètres au nord-ouest de Pétra. On ne manquera pas de rappeler ici l'existence dans la région d'un autre lot de papyrus grecs et arabes, de peu postérieur puisqu'il date des VII^e^ et VIII^e^ siècles, exhumé en 1952/53 dans les ruines d'un monastère à Kh. Mird (mer

bâtiments du *Hiéron*. En d'autres termes, il s'emploie à offrir un peu de clarté dans le dossier des diverses identifications archéologiques proposées à des bâtiments cités dans les inscriptions ou les textes littéraires. La présentation suit un ordre allant des cas les plus vraisemblables au plus hypothétiques et constitue une mise au point fort utile en la matière. L. Chevalier reprend ensuite la question variée de la gestion de l'eau dans le sanctuaire, à travers l'étude des puits et canalisations. Enfin, on soulignera la qualité et l'importance du chapitre consacré par Th. Brisart à l'étude de la céramique à décor géométrique (tant protogéométrique, géométrique que subgéométrique) issue des fouilles du *Hiéron*. Il en dresse un corpus rassemblant la documentation jusqu'ici très éparse, voire inédite, classée par phases chronologiques, avant d'en examiner les implications historiques. L'auteur revient ainsi sur l'occupation, de nature majoritairement domestique et funéraire, de Délos durant le premier âge du Fer ainsi que sur les relations qu'entretient l'île avec l'extérieur à cette époque. Avec beaucoup de modestie, et surtout avec une prudence salutaire, Th. Brisart offre de la sorte des matériaux de première main à une réflexion historique plus générale et pose avec beaucoup de nuance diverses questions (que l'on rencontre parfois ailleurs dans cette publication). Ainsi, par exemple, le dossier de la présence athénienne sur l'île dès le Géométrique moyen ou celui des visiteurs grecs orientaux qui ne semblent pas présents avant la période protoarchaïque. À vrai dire, le choix de reporter ces contributions (principalement celles de L. Chevalier et de Th. Brisart) en fin de volume, plutôt que de les avoir intégrées dans les chapitres directement concernés par les thématiques abordées (respectivement chapitres II et IX) me paraît étrange et pour le moins peu cohérent. On ne pourra dès lors qu'inciter le lecteur à lire en parallèle ces contributions en dépit de leur position dans le volume. Une conclusion sur les images 3D (que l'on retrouve dans les planches), des index, une bibliographie et surtout des illustrations, riches et souvent renouvelées, complètent ce volume fort intéressant et désormais central pour notre connaissance non seulement du sanctuaire de l'Apollon délien mais aussi de l'organisation spatiale des sanctuaires grecs en général ou de l'histoire égéenne sur le long terme. Cette publication répondra assurément aux attentes de ceux qui restent attentifs à la cohérence, à l'approche globale et à la présentation sensible d'une archéologie des sanctuaires du monde grec.

Didier VIVIERS

Tonio HÖLSCHER, *Krieg und Kunst im antiken Griechenland und Rom. Vier Triebkräfte kriegerischer Gewalt: Heldentum, Identität, Herrschaft, Ideologie*. Berlin/Boston, De Gruyter, 2019. 1 vol. relié, 374 p., 129 fig. n/b (MÜNCHNER VORLESUNGEN ZU ANTIKEN WELTEN, 4). Prix : 99,95 €. ISBN 978-3-11-054950-8.

L'ouvrage de Tonio Hölscher affiche une ambition à la hauteur de son sujet : « Der Krieg in der Kunst ist nicht Krieg, sondern Kunst. Aber auch der Krieg selbst ist eine Kunst. Der Krieg in der Kunst ist eine konzeptuelle Sicht auf die Kunst des Krieges » (« La guerre dans l'art, ce n'est pas la guerre, mais de l'art. Mais aussi la guerre elle-même est un art. La guerre dans l'art est une vue conceptuelle sur l'art de la guerre ») (p. 6). Ainsi, dans ce livre, Tonio Hölscher n'évoque pas la conduite de la guerre en Grèce et à Rome dans l'Antiquité, mais il examine la représentation du phénomène guerrier dans les arts grec et romain de l'Antiquité et étudie les interactions dynamiques

de ces images avec les pratiques sociales et culturelles des sociétés auxquelles elles étaient destinées. Tonio Hölscher a été professeur d'archéologie classique à Heidelberg entre 1975 et 2009. Figure majeure de la discipline, il a travaillé aussi bien sur le monde grec que romain selon une ancienne tradition des sciences de l'Antiquité en Allemagne. Au cours de sa longue carrière, il s'est avant tout consacré aux images, devenant ainsi un éminent spécialiste de l'image et de son fonctionnement dans les sociétés antiques. Ses recherches ont également porté sur la fonction et la signification des œuvres d'art dans leur contexte d'utilisation dans les espaces publics et privés, mais aussi sur les fondements théoriques de sa discipline. Dans cet ouvrage, le chercheur présente ainsi une belle synthèse de réflexions élaborées au cours d'une longue et fructueuse carrière consacrée à la recherche et à l'enseignement, mais il propose aussi des outils heuristiques destinés à questionner et comprendre le fonctionnement de ces images qui composent un répertoire riche et complexe. L'auteur convoque ainsi certains concepts théoriques (par exemple, la mémoire, l'identité, etc.) afin d'analyser ces représentations. L'œuvre écrite de Tonio Hölscher est en outre remarquable par son érudition immense, l'élégance raffinée de son écriture, et la rigueur de ses analyses et de sa pensée. Et ce livre ne déroge pas à la règle. Ce volume richement illustré est issu d'une série de quatre conférences données par le chercheur au *Müncher Zentrum für Antike Welten* (*Ludwig-Maximilians Universität*) entre novembre 2014 et juillet 2015. En reprenant la partition des conférences, chaque chapitre associe la guerre à un thème donné et une période précise : l'héroïsme en Grèce à l'époque archaïque (p. 8-82), l'identité politique en Grèce à l'époque classique (p. 83-164), le pouvoir universel d'Alexandre le Grand à Auguste (p. 165-257) et enfin l'idéologie à l'époque impériale à Rome (p. 258-337). Ce sont les « forces motrices » qui ont conduit les hommes à partir combattre. L'auteur s'autorise d'ailleurs à les résumer dans une formule lapidaire « les péchés capitaux de la guerre » (p. 2). Il examine chacune de ces motivations à une période précise de l'histoire antique, correspondant au moment où elle aurait occupé selon lui une place dominante dans la société, mais il indique aussi qu'elles ne sont pas propres à une période donnée et qu'on les retrouve tout au long de l'Antiquité et même encore aujourd'hui. Dans chaque chapitre, l'auteur s'appuie sur de nombreux exemples, qu'il décrit et analyse en insistant sur l'iconographie et la composition des images, puis il s'interroge sur la signification et la fonction de ces images et de leurs supports (monnaie, vase, statuaire, mosaïque, architecture, etc.) dans leur contexte d'utilisation, mais aussi sur leur réception dans les espaces du collectif (sanctuaire, agora, forum), où la mémoire, l'histoire, l'identité et les systèmes symboliques entre autres donnent un sens à ces représentations du phénomène guerrier. Tonio Hölscher s'approprie ainsi ces représentations sous l'angle d'une anthropologie politique et culturelle. Il cherche à saisir la culture visuelle de l'Antiquité, qui n'a guère d'équivalent, dans ses pratiques sociales, les manifestations politiques et les rituels religieux qui se déroulent dans des espaces publics. L'auteur revient ainsi sur les interactions dynamiques entre les images et les pratiques sociales et culturelles des sociétés pour lesquelles elles étaient destinées. Mais, en examinant ces images à la fois dans le monde grec et romain, il met également en évidence un fond commun iconique qui participe de la spécificité d'une société donnée, mais permet aussi de développer des outils d'appréhension et de compréhension de ces images dans cette société et au-delà. Dans cet ouvrage, Tonio Hölscher s'appuie également – sans les citer – sur les travaux des historiens de l'art, spécialistes

en anthropologie de l'image, ceux par exemple de Hans Belting sur la théorie de la perception des images (e.g. *Entwürfe für eine Bildwissenschaft*, Munich, 2001, trad. fr. *Pour une anthropologie des images*, Paris, 2004), mais aussi ceux de Horst Bredekamp (*Theorie des Bildakts*, Berlin, 2010, trad. fr. *Théorie de l'acte d'image*, Paris, 2015) sur la phénoménologie de l'acte d'image. Il reprend d'ailleurs l'idée du « pouvoir » de l'image, la manière dont l'image agit sur celui (ou ceux) qui la regarde(nt). Il faut dire que Tonio Hölscher appartient à cette génération de chercheurs qui a participé à un véritable renouvellement de la science des images à partir de la fin des années 1960. Dans une courte introduction (p. 1-7), l'auteur revient sur les jalons essentiels de son enquête destinée à nous éclairer sur les formes de la représentation du phénomène guerrier dans l'Antiquité, mais finalement peut-être aussi sur ses formes les plus contemporaines. L'ouvrage apparaît immédiatement comme une mise au point sur les représentations de la guerre et sur le rôle de l'art dans les sociétés antiques, et aussi comme un ensemble de propositions pour une discipline souvent confrontée à ses propres limites. On est en effet encore aujourd'hui tenté de reconstruire la réalité de la conduite de la guerre par le biais des images. Cette voie conduit souvent les chercheurs au mieux dans une impasse et au pire à élaborer des modes de combat qui sont parfois le reflet de nos propres projections sur le phénomène guerrier de l'Antiquité (p. 37, note 38). Les images contiennent certes des éléments du réel, mais elles ne renvoient pas à une réalité « objective » (p. 5). Elles sont avant tout des constructions intellectuelles d'une réalité, donnant une dimension formelle aux aspects sociaux et culturels d'une société. Tonio Hölscher revient aussi sur la divergence entre le monde vivant et le monde représenté entre lesquels s'instaure un dialogue constant. Dans ce volume, les mythes occupent également une place importante. On les utilise pour formuler non seulement des modèles normatifs des campagnes militaires contemporaines, mais aussi pour exprimer les valeurs idéelles, que le combattant aspire à posséder sur le champ de bataille (p. 3). L'auteur rappelle que les mythes ont aussi une portée politique, sociale et culturelle dans une société, dont ils reflètent également la psychologie et les idéaux. En outre, dans cet ouvrage, Tonio Hölscher prend en compte non seulement les images, mais aussi leurs supports, c'est-à-dire les œuvres d'art, et leurs contextes. Il paraît opportun de souligner ici le caractère indispensable de cette démarche et aussi sa logique qui correspond à une approche anthropologique. L'auteur distingue par exemple les images qui ornaient les vases de celles qui se trouvaient sur les monuments érigés dans les espaces publics. Ainsi, d'un côté, les images de la production céramique renvoient à un vocabulaire visuel reflétant l'appartenance à un groupe tout en reproduisant ses normes et ses idéaux. Elles constituent dès lors un élément d'un discours social et culturel. Tandis que, de leur côté, les images des monuments publics ont une portée idéologique et politique allant au-delà de la représentation même du pouvoir. Ces images s'inscrivent aussi dans le cadre de performances publiques ou de rituels avec lesquels elles interagissent. C'est ainsi que les images des monuments publics alternent entre idéalisation héroïque, propagande politique et acceptation de modèles idéels, servant de référence à toute la communauté. Passant sans cesse de l'œuvre d'art à l'image, Tonio Hölscher tisse un lien entre les représentations du phénomène guerrier et la construction contemporaine des mondes grec et romain. Il étudie les images et les supports au sein d'une pratique sociale globale tout en valorisant la subtilité des relations entre l'image et son regardeur. C'est dans la complexité de ces articulations et

dans la finesse des analyses de l'auteur que se trouve la force de l'ouvrage. – Il ne saurait ici être question d'entrer dans le détail de ces analyses pour un compte rendu déjà trop long en regard des normes éditoriales de *L'Antiquité Classique*. Nous nous contenterons de brosser les lignes directrices de chaque chapitre. Dans la première partie (p. 8-82), l'auteur aborde l'héroïsme et la guerre à l'époque archaïque en Grèce. Il s'interroge non seulement sur la nature de l'héroïsme, mais aussi sur la fragilité et toute l'incertitude de la gloire. L'auteur fait reposer son analyse principalement sur les images des vases en argile qui offrent l'avantage d'une production d'images à grande échelle. On peut néanmoins s'interroger sur ce choix, qui ne prend pas en compte les séries d'objets en bronze, notamment les armes ou les statuettes, mais aussi les reliefs d'architecture ou la statuaire en marbre. La représentation du monde guerrier est l'un des thèmes favoris de la culture matérielle de l'époque archaïque. La plupart des œuvres d'art servait alors d'offrandes faites aux divinités dans les sanctuaires ou comme dépôts funéraires dans les sépultures, ou bien ont été employées comme ustensiles lors des banquets. Ces images constituent les éléments d'un discours visuel et verbal qui s'établit au sein de communautés politiques. Le phénomène guerrier n'a eu d'ailleurs de cesse de jouer un rôle dans la justification et la consolidation du pouvoir. À cette époque, l'aristocratie a manié volontiers les mythes et leurs héros afin de mettre en scène des figures à valeur d'exemple. L'épopée homérique et ses héros ont occupé ici une place éminemment importante. Ces figures sont cependant ambivalentes : elles alternent entre pratique normative et contestation des normes aristocratiques. D'ailleurs, autant le monde de la guerre semble avoir constitué un environnement social normatif à l'époque archaïque, autant la guerre elle-même aurait été perçue comme une source de désordre dans les structures sociales et politiques des cités grecques (p. 13). Dans la deuxième partie (p. 83-164), Tonio Hölscher examine les relations entre les représentations du phénomène guerrier et la formation de l'identité politique en Grèce à l'époque classique. Il s'appuie sur un corpus d'images beaucoup plus large puisqu'il prend en compte non seulement les vases, mais aussi la statuaire et la sculpture architecturale. C'est avant tout d'Athènes et de la symmachie attico-délienne, la « Ligue de Délos », dont il est question dans ce chapitre. Il faut dire que le sujet s'y prête volontiers, d'autant plus que les sources abondantes permettent de pouvoir étudier les représentations du phénomène guerrier d'une manière approfondie. Cette époque est caractérisée par l'apparition d'un « espace du politique » auquel s'ajoute une nouvelle conception de la communauté politique (p. 83). Le phénomène guerrier prend d'ailleurs une nouvelle dimension puisque les cités grecques se trouvent un ennemi commun hors des frontières du monde grec, l'Empire perse. Cet adversaire va contribuer à la formation d'une identité collective, mais aussi à l'apparition d'une mémoire propre à chaque cité, ou bien communauté d'individus, alimentée par l'écriture d'une histoire spécifique. À Athènes, l'art joue un rôle déterminant puisque les monuments publics pourvus de reliefs figurés ont largement participé à la création de cette mémoire, à la fois mythique et historique, de la cité et ont contribué à la construction de l'identité athénienne. La cité a instrumentalisé le conflit des guerres médiques dans un contexte de rivalité grandissante entre les cités grecques. Cet esprit agonistique gagne également l'enceinte des sanctuaires, où l'érection des monuments après une victoire est source de conflits entre les cités. En outre, les Athéniens construisirent leur identité en utilisant les héros du passé et le récit de leurs hauts faits. Ils se trouvèrent aussi de nouvelles figures

héroïques. C'est ainsi que les soldats athéniens qui perdirent la vie à Marathon et ceux qui tombèrent dans les premières années de la guerre du Péloponnèse devinrent des parangons d'héroïsme. Mais c'est Alexandre le Grand qui va proposer de nouveaux défis à l'art et façonner une sorte de vocabulaire figuré du phénomène guerrier. La troisième partie est consacrée à l'image du souverain à la guerre et aux représentations de ses victoires militaires qui jouèrent un rôle indéniable dans la légitimation et la stabilisation du pouvoir à partir du règne d'Alexandre le Grand, puis dans les monarchies d'époque hellénistique (p. 165-257). Tonio Hölscher monopolise ici une grande variété de sources (monnaies, peintures, sarcophages, statuaire, etc.). Dans les monarchies hellénistiques, le pouvoir politique repose avant tout sur la puissance militaire qui est entre les mains d'un souverain, également chef des armées. Les souverains s'appuyèrent sur le *pathos* de la gloire et le charisme du chef de guerre, « unbesiegt und unbesiegbar » (invaincu et invincible) (p. 256), qui est capable de dominer non seulement les hommes, mais aussi les animaux, réels ou bien imaginaires. Les représentations de la guerre prennent une dimension dramatique qui fait écho aux travaux des historiens contemporains (par exemple Phylarque). À l'époque d'Alexandre le Grand, puis aux périodes suivantes, les images s'appuient sur le concept de l'*energeia* (ἐνέργεια) emprunté à Aristote. Elles sont à la fois acte et pouvoir, ce qui dans le cas des représentations du phénomène guerrier prend une dimension particulière. Alexandre le Grand, qui a mis l'art et les artistes à son service, a ainsi créé une image d'un type radicalement nouveau, destiné à montrer ses qualités de souverain et de chef d'armée par ses exploits personnels à la guerre. Les artistes mettent en scène ses expéditions militaires comme de véritables mythes destinés à asseoir son autorité. Le souverain macédonien a également développé le concept de « pouvoir universel » qui a été repris par ses successeurs, mais aussi par les généraux de la République romaine et par l'empereur Auguste. Tonio Hölscher conclut ce chapitre en ouvrant sur l'Étrurie et l'époque républicaine à Rome (p. 230-254). Les représentations du phénomène guerrier contribuent à légitimer l'éclosion d'une nouvelle élite qui utilise les monuments publics pour renforcer son rôle et consolider les institutions politiques. L'auteur revient ici sur l'utilisation de nouveaux symboles (le trophée, le vaincu, le globe, les proues de navires) et aussi les rituels qui occupent une place de choix à Rome aux époques républicaine et impériale. Dans la quatrième partie, l'auteur évoque les images de victoire militaire à Rome à l'époque impériale (p. 258-337). Le cœur de sa réflexion porte sur la manière dont l'empereur Auguste a instrumentalisé non seulement les représentations du phénomène guerrier dans l'art, mais aussi les rituels liés à la guerre afin de légitimer son pouvoir et renforcer son autorité aussi bien à l'égard de ses ennemis intérieurs et extérieurs qu'auprès de ses propres sujets. Auguste aurait ainsi établi une nouvelle catégorie de domination légitime que l'auteur nomme « idéologique » (p. 258), venant compléter celles définies par Max Weber (p. 334-337). Des camées aux reliefs de la colonne Trajane, des sarcophages aux pièces d'argenterie du célèbre trésor de Boscoréale, les représentations du phénomène guerrier et de ses nombreux rituels sont omniprésentes dans l'art romain. Celui-ci a développé un art figuré qui forme un système sémantique dans lequel les images sont les éléments d'une langue d'une grande richesse (voir son *Römische Bildsprache als semantisches System*, Heidelberg, Carl Winter Universitätsverlag, 1987 ; trad. angl. *The Language of Images in Roman Art*, Cambridge, 2004, voir *AC* 75 [2006], p. 635-637). Après sa victoire à

Actium contre les forces de Marc-Antoine et de Cléopâtre, Auguste aurait cherché à obtenir la reconnaissance du Sénat et à asseoir sa légitimité en organisant une série de performances publiques (triomphes, dédicaces de monuments, etc.) qui s'appuyaient sur des rituels profondément ancrés dans la société romaine. Sa politique active de constructions monumentales souligne en outre la recherche permanente d'un consensus entre le souverain et la communauté. Parvenu au terme de sa lecture, le lecteur pourra s'interroger sur les aspects novateurs de cet ouvrage sur un sujet qui est loin d'être neuf – la documentation elle-même est aussi très bien connue – et qui a fait l'objet d'une abondante production scientifique. L'auteur s'est d'ailleurs penché sur ce sujet dans ses premiers travaux universitaires et n'a eu de cesse d'y revenir tout au long de sa carrière. On ne dénombre ainsi pas moins de 41 références à son propre travail dans la bibliographie donnée en fin de volume (p. 339-368). Cet ouvrage est dès lors à considérer comme une synthèse de grande qualité sur la représentation du phénomène guerrier dans l'Antiquité. C'est essentiel d'autant plus que l'abondance des travaux de recherche portant sur cette question ne permet plus d'en avoir une vue d'ensemble. En outre, les problématiques ont évolué au fil du temps en raison des changements de paradigme dans l'histoire culturelle et sociale. L'auteur livre ici non seulement une vue d'ensemble très précise et très bien documentée, prenant en compte les publications et les réflexions les plus récentes, mais aussi une réflexion approfondie sur les interactions dynamiques entre la représentation du phénomène guerrier et les pratiques sociales et culturelles des sociétés grecques et romaines de l'Antiquité. Ce livre s'adresse aussi bien aux chercheurs des sciences de l'Antiquité et aux étudiants, qu'à un public plus large, auquel les conférences de Munich étaient d'ailleurs destinées. Cet ouvrage intéressera aussi certainement les historiens de la guerre toutes époques confondues, même ceux de l'époque contemporaine. Ainsi ce volume constitue une contribution remarquable à nos réflexions sur la représentation du phénomène guerrier dans l'Antiquité. Une traduction française serait bienvenue pour un public francophone non germanophone, d'autant plus que les travaux de Tonio Hölscher n'ont pas été traduits en français.

Isabelle WARIN

Olga PALAGIA (Ed.), *Handbook of Greek Sculpture*. Berlin, de Gruyter, 2019. 1 vol. relié, 17,5 x 24,5 cm, 789 p., 457 fig. (GREEK AND ROMAN ART AND ARCHITECTURE, 1). Prix : 229,95 €, ISBN 978-1-61451-540-1.

Depuis une vingtaine d'années, les manuels de sculpture grecque se sont multipliés, qui répètent le meilleur et le pire des lieux communs de la discipline. Celui-ci ne fait pas exception et n'est sans doute pas la plus pertinente des introductions à l'une des plus célèbres productions artisanales et artistiques de l'Antiquité. Organisé en 23 chapitres thématiques, ce prétendu manuel, gros de près de 800 pages, n'a de manuel que le nom : ils rassemblent des contributions d'auteurs divers, connus pour certains, qui dressent un bilan documentaire sur des points précis choisis – sans que l'on ne sache jamais ce qui a présidé à ce choix. Ces différents chapitres sont distribués dans huit parties : la première est vouée aux *testimonia* littéraires et épigraphiques, la deuxième aux fonctions des statues, la troisième aux portraits, la quatrième aux styles (entendu uniquement d'un strict point de vue chronologique), la cinquième à quelques ateliers

texte et illustration de qualité recommandent aussi cette nouvelle collection des éditions Schnell & Steiner à notre attention. Jean Ch. BALTY

Elisabetta GOVI (Ed.), *Il mondo etrusco e il mondo italico di ambito settentrionale prima dell'impatto con Roma (IV-II sec. a.C.).* Atti del convegno Bologna, 28 febbraio – 1 marzo 2013. Rome, Giorgio Bretschneider Editore, 2016. 1 vol. broché, VII-618 p. (STUDI ETRUSCHI, 57). Prix : 220 €. ISBN 978-88-7689-289-9.

Ces actes du colloque tenu à Bologne en février 2013 et édités par Elisabetta Govi, proposent une approche innovante pour l'étude de l'Italie septentrionale entre le IV^e^ et le II^e^ s. av. n. è. En effet, comme Giuseppe Sassatelli le mentionne dans son avant-propos, à travers l'étude de fouilles récentes ainsi que la réévaluation de mobilier anciennement découvert, les nombreux contributeurs livrent des études qui portent principalement sur les relations entre les diverses communautés en présence. Luigi Malnati, Caterina Cornelio, Paolo Desantis et Valentina Manzelli proposent en ouverture une définition du cadre chronologique. Par l'étude de mobilier archéologique, ils déterminent plusieurs phases dans les relations entre Celtes et Italiques au sud du Po entre aux IV^e^ – III^e^ s. av. n. è. La première serait datée de 390-295, et marquée par une hybridation entre élites celtes et italiques. Les réseaux d'échanges semblent alors se resserrer autour de l'Étrurie septentrionale et de la Grande Grèce, en lien direct avec l'Attique. L'occupation romaine des territoires sénons signe le début de la seconde phase, datée de 295-268, qui voit se multiplier les contre-offensives boïennes. Le pouvoir romain constitue alors une alliance centre-italique et la fondation de la colonie romaine de Rimini inaugure une troisième phase, qui s'étend de 268 à 225. Les fouilles récentes ont mis en évidence la volonté romaine d'entretenir les routes commerciales cheminant vers le nord. La fin de cette phase est marquée par la défaite d'une alliance celtique qui se verra ainsi soumise aux Romains par un traité d'alliance contraignant. Le développement de Rimini semble finalement acter le déclin des sites importants du nord de l'Italie. Si le travail des quatre auteurs est considérable et d'un intérêt réel pour la compréhension des dynamiques qui entourent les invasions celtiques, certaines interprétations semblent toutefois liées à une volonté de faire correspondre le matériel archéologique aux sources historiques. Anna Marinetti et Patrizia Solinas proposent ensuite une étude linguistique du contact entre groupes celtes et vénètes. Le premier volet est méthodologique et règle la question de la difficulté de dater l'épigraphie, unique source écrite de ces communautés. Grâce à l'analyse de la graphie, de l'iconographie ainsi que des supports, des inscriptions ont pu être attribuées à la période qui s'étend du IV^e^ au II^e^ s. av. n.è., notamment à Este et à Padoue. À partir du IV^e^ s., des occurrences d'onomastique et de morphologie celtes semblent témoigner de la présence de groupes celtiques en Vénétie. Cette situation, dépendant des cas individuels qui ont pu être analysés, peut être le résultat de mariages mixtes, de l'affranchissement d'esclaves ou encore de l'intégration d'étrangers au sein de la communauté. En outre, des éléments latinisants semblent attester de relations entre la Vénétie et le Latium bien antérieurs à la romanisation, et constituent peut-être les témoins d'une *koinè* institutionnelle italique dont l'historiographie traditionnelle n'a pas conservé de trace. Ainsi, cette rafraîchissante étude linguistique a permis d'entrevoir comment la présence celte

(et notamment lépontique) en Italie semble déborder du cadre établi par les sources historiques. Dans la communication suivante, Fernando Gilotta propose, à partir des données de fouilles récentes, une étude de l'étruscité qui semble perdurer longtemps en Étrurie padane. Ce territoire semble conserver un lien étroit avec l'Étrurie méridionale et la Grande Grèce jusqu'à la romanisation. On y retrouve en effet de la céramique aux traits attiques ou d'imitation atticisante, qui permettent d'envisager le voyage de maîtres grecs et une réception particulière dans les communautés italiques. À Spina, une coupe hybride témoigne de l'hellénisation de l'Étrurie septentrionale, ainsi que de l'inscription de la cité dans le circuit méditerranéen occidental de la céramique. L'Italie méridionale aurait aussi été dans un premier temps un relais important de l'artisanat du bronze hellénique. L'auteur propose ainsi des pistes nouvelles pour les dynamiques commerciales en Italie septentrionale, mais se borne malheureusement un peu trop à une analyse purement typologique, sans vraiment justifier une telle approche. Giovanni Gorini s'est quant à lui intéressé à l'aspect numismatique, au travers de dépôts monétaires en Italie septentrionale. Des monnaies d'argent du Ve s. et de bronze du IIIe s., en provenance de Populonia, Volsinii, Valentia ou encore Ariminum y ont été retrouvées. Peu étudiées, elles pourraient néanmoins témoigner du passage d'allochtones en Italie septentrionale, par le biais du mercenariat ou des mouvements militaires, par exemple. Outre cette interprétation, l'auteur dresse également un bilan fort utile des monnaies étrusques au nord de l'Étrurie, qui se retrouvent parfois même jusqu'en Moravie. Il pose ainsi les bases d'une recherche à poursuivre, puisque l'Étrurie septentrionale n'a pas d'économie monétaire avant les contacts avec Rome. Avec la fouille de Spina menée depuis 2008 par l'université de Zurich, Christoph Reusser initie la section du colloque dédiée à des sites spécifiques. Ces recherches ont permis de déterminer l'organisation en plan orthogonal de la cité articulée autour de canaux. Les niveaux les plus anciens ont été datés du IVe s. av. n.è., et l'occupation semble continue jusque-là couche la plus récente, qui n'est pas ponctuée par une destruction violente. La première période a livré un édifice rectangulaire divisé en trois espaces, à portique associé au nord à des traces de travail du métal. Le seconde, datée par la céramique du troisième quart du IVe s., présente un nouvel édifice, d'orientation similaire, mais à l'organisation différente, associé à un four d'intérieur. Le niveau suivant est daté de 300 et constitue la dernière occupation étrusque, après un nivellement de toute la zone. Au nord, c'est cette fois un site dédié au briquetage qui semble se dessiner, brillamment interprété comme tel par l'auteur sur base des fragments de terre cuite retrouvés. À celui-ci est associée une structure fouillée par la Soprintendenza. Finalement, quelques niveaux stratigraphiques signalent un abandon progressif de Spina sans destruction. Marzabotto, autre centre important d'Italie septentrionale, est la seconde cité à faire l'objet d'une attention particulière. Giulia Morpurgo, dans une étude conjointe des documents anciens et des nouvelles découvertes, propose de réinterpréter l'occupation celtique. Si la plupart des conclusions antérieures vis-à-vis de celle-ci sont à conserver, certains éléments nécessitent cependant une révision. Ainsi, la présence boïenne à la fin du IVe s. av. n.è., ne semble pas à incriminer dans la rupture identifiée pour cette époque. En effet, il semblerait qu'elle doive être imputée à une transformation des réseaux commerciaux plutôt qu'à un événement militaire. En outre, si le milieu du IVe s. est souvent proposé comme moment de destruction de la cité, il se pourrait que l'occupation ait perduré quelques décennies de plus. La permanence des imports de céramique grecque va quant à elle à

l'encontre de l'idée d'une contraction du monde étrusque à la fin du Ve s. L'abandon de Marzabotto à la fin du IVe s. serait finalement le signe de la transition économique de l'Étrurie padane vers la côte Adriatique. Mais l'intérêt de cette relecture du mobilier archéologique de Marzabotto consiste principalement dans l'identification nouvelle d'une cohabitation entre communautés ligures et boïennes, qui malgré un mode de vie peut-être plus modeste, auraient perpétué l'assiette urbaine étrusque. Continuant ce tour des sites majeurs d'Italie septentrionale, Andrea Gaucci analyse la situation d'Adria en regard des développements de Spina, à partir de l'épigraphie et du matériel livré notamment par les nécropoles. En effet, si cette dernière arbore une certaine vitalité due à l'arrivée de communautés allochtones jusque dans la deuxième moitié du IVe s., avant une contraction économique qui aurait mené au déclin de la cité au début du IIIe s., Adria, quant à elle, prospère particulièrement aux IIIe – IIe siècles. Le destin des deux cités semble lié, et jusqu'au IIIe s., les mobiliers funéraires coïncident plus ou moins. En outre, la présence de certaines typologies dans cette dernière au IIe siècle semble attester de l'important rôle joué nouvellement par Adria vis-à-vis de ses voisins, peut-être résultat d'un renforcement politique aux dépens de Spina. D'après l'onomastique, Spina pourrait avoir accueilli des communautés vénètes, italiques, celtes et grecques aux IVe et IIIe s., probablement d'origine sicilienne, alors qu'Adria, qui présente également quelques noms celtes et vénètes, n'a fourni aucune trace de Grecs. Finalement, dans le troisième quart du IVe s., Rome asseoit son pouvoir sur l'Adriatique et attribue à des cités comme Adria et Ravenne le statut de fédérés, déléguant ainsi son contrôle sur la mer, ce qui a probablement précipité le déclin de Spina. Annachiara Penzo tente ensuite de reconstituer les groupes ethniques du site de Monte Bibele, situé dans les Apennins de Romagne et d'Émilie, un site réoccupé aux Ve – IVe siècles et dont l'occupation la plus tardive est datée par une monnaie de 215. La nécropole de Monte Tamburino, qui y est liée, présente trois phases chronologiques, identifiées par l'évolution de l'armement celtique présent dans les tombes et la céramique à vernis noir. Les sépultures les plus récentes et les plus anciennes ont cependant été perdues, ce qui biaise ainsi la compréhension de la couverture chronologique de l'occupation. Monte Bibele semble s'insérer dans un tissu commercial fertile, fait d'échanges avec l'Étrurie méridionale, la Grèce, la Ligurie et l'espace transalpin. La présence stable de communautés allogènes est cependant à relativiser par l'absence d'inscriptions clairement non étrusques, ce que l'auteure semble écarter un peu rapidement. Ainsi, elle conclut en identifiant, de 440 à 380, un substrat étrusco-ombrien, sur lequel vient se greffer une phase datée de La Tène B1 qui signe l'apparition d'éléments transalpins dans une société homogène, ensuite une phase datée de la Tène B2 qui est caractérisée par l'apparition d'éléments ligures, et enfin une dernière phase qui voit se modifier radicalement le rituel funéraire. Cette dernière phase pourrait être le témoin d'une activité mercenaire, comme le démontre avec intelligence l'auteure en se basant sur les monnaies présentes sur le site. Simona Carosi et Monica Miari proposent ensuite une analyse des dynamiques cultuelles et de peuplement en Romagne interne, entre le IVe et le IIe s. par le biais des sépultures, puisque rien ou presque ne subsiste des sites d'habitat. Espace frontière entre Sénons et Boïens, puis entre Boïens et Romains, elle semble aussi être une aire économique importante entre l'aire padane et les territoires étrusco-italiques, ce que laissent entrevoir des éléments de mobilier funéraire liés à Volterra. Les pratiques cultuelles pour cet espace géographique sont attestées sans

rupture de la fin du VI^e^ s. jusqu'à la romanisation. Elles sont caractérisées par des dépôts, qui semblent presque toujours liés à l'eau, dans lesquels ont été retrouvés des éléments étrusques et celtes. La nécessaire relecture du matériel archéologique par les deux auteures a aussi permis d'identifier les stratégies de romanisation, les Romains s'appuyant sur ces cultes préexistants pour faciliter l'agrégation culturelle, religieuse et sociopolitique de la Romagne. De retour vers Adria, mais se focalisant cette fois sur les transformations de son arrière-pays, Silva Paltineri et Mirella Robino analysent le cas de San Cassiano di Crespino, par une relecture critique des différentes phases identifiées par Maurizio Harrari. Les premières structures fouillées datent des VI^e^ et V^e^ s. Des canaux et structures, dont une probablement liée à des pratiques cultuelles, une autre au travail du métal et enfin une structure qui pourrait avoir rempli un rôle topographique, sont ainsi identifiées. Vers la moitié du V^e^ s., le secteur subit de grandes transformations. Certains édifices sont ainsi abandonnés ou restructurés. Durant la seconde moitié du V^e^ s., les édifices sont de nouveau transformés et un incendie scelle l'abandon de l'édifice cultuel. Enfin, à l'entrée dans le IV^e^ siècle, les structures semblent abandonnées, mais les canaux continuent à être utilisés et la persistance de l'occupation est attestée par une série de trous de poteaux. Ainsi, ces différentes phases correspondraient aux transformations d'un territoire administré dans un premier temps par des gentilices aristocratiques étrusques et vénètes, dont les édifices laissent la place à la moitié du V^e^ siècle à des activités artisanales. À la fin du V^e^ s., San Cassiano di Crespino paraît alors ne plus s'insérer dans les grands réseaux commerciaux, mais conserve toutefois des relations avec l'Étrurie interne. Ces changements seraient ainsi probablement à imputer dans un premier temps à la restructuration de l'arrière-pays par Adria, et ensuite aux bouleversements économiques dus à la présence celtique. Les deux auteures démontrent ainsi l'utilité de fouiller les sites secondaires afin de mieux comprendre l'évolution d'un territoire et de sa gestion. Anna Bondini s'attache quant à elle à l'étude des transformations culturelles entre le IV^e^ et le III^e^ s. dans le monde vénète, à travers l'étude des sépultures d'Este. Après une revue de la chronologie de la culture atestine, l'auteure propose une évaluation du matériel archéologique de la période 4, qui s'étend de la moitié du IV^e^ s. à la moitié du III^e^ siècle. Elle marque l'apparition de la céramique grise dans les contextes funéraires, ainsi que des ceintures et fibules locales, ou encore des fibules du type de La Tène. Les vases en bronze, populaires depuis la fin du VIII^e^ s. pour contenir les incinérations disparaissent alors progressivement des sépultures. Aux V^e^ et IV^e^ s., le banquet semble impacter les traditions funéraires, et le III^e^ s. semble être un laboratoire pour l'expérimentation de nouveaux modèles d'exhibition du statut. Dans ce contexte, Anna Bondini s'attarde particulièrement sur le cas de la tombe de Nerka, datée du début du III^e^ s. et qui présente une scénographie et un matériel funéraire exceptionnels. Elle conjugue des éléments d'Étrurie méridionale et padane, d'Adria, de Volterra, d'Attique, de La Tène et finalement des aspects proprement vénètes. La richesse de ce mobilier funéraire semble liée à la vitalité de l'axe Spina-Adria-Mantova et à une période d'intégration de communautés allogènes. Enfin, Anna Bondini conclut pertinemment sur le haut degré de mobilité que présente la Vénétie aux IV^e^ et III^e^ siècles. Le sanctuaire d'Altino est l'occasion pour Giovannella Cresci Marrone et Margherita Tirelli de considérer la cohabitation d'éléments d'origines diverses à l'époque hellénistique. Le culte lié à ce sanctuaire consiste, depuis le VI^e^ siècle en des dépositions d'objets votifs. Après une

description des différentes phases du bâtiment, les auteures identifient une continuité vénète, symbolisée par la persistance du nom de la divinité et de l'architecture. La présence étrusque est attestée dès le VI^e^ s. et la présence grecque peut être datée des III^e^ – II^e^ s. siècles. En raison de la présence d'un cippe qui rappelle le passage de Strabon au sujet du loup et des chevaux lycophores, les auteures concluent que le sanctuaire était lié à l'accueil des communautés étrangères. La monumentalisation du sanctuaire serait quant à elle l'œuvre d'élites indigènes romanisées. Filippo et Innocenza Giudice, Mariagrazia Giuseppina Finistrella, Rossano Scicolone et Sebastiano Luca Tata livrent ensuite une étude de la distribution de la céramique attique en Étrurie padane au IV^e^ siècle. Ils investiguent les conséquences des batailles d'Aigos Potamos et de Cumes. La principale d'entre elles est la transformation des réseaux de diffusion de la céramique attique, avec de nouvelles destinations comme la Grèce septentrionale, la mer Noire et l'Ibérie par le biais de relais sur les côtes africaines ainsi qu'en Étrurie et sur la côte Adriatique. Il est cependant difficile de distinguer significativement la transition du V^e^ au IV^e^ sur le plan de la typologie. À partir de 390, il est possible d'identifier la route qui va d'Athènes à la péninsule ibérique en passant par les Pouilles, l'aire padane et l'Étrurie septentrionale, la Ligurie et finalement le golfe du Lion grâce à la diffusion de peintres et de formes spécifiques. Au IV^e^, Adria est pénalisée par les invasions celtiques alors que Spina conserve une certaine vitalité dans la distribution de la céramique attique. L'analyse des flux de céramique à travers l'Étrurie padane s'appuie notamment sur un appendice recensant les vases par forme et par peintre, ce qui enrichit considérablement cette contribution. S'insérant dans un aller-retour constant entre les différentes aires concernées par le colloque, Mariolina Gamba et Giovanna Gambarcuta s'intéressent à la divination en Vénétie préromaine. Cette région semble en effet avoir une longue tradition divinatoire, attestée par les sources écrites, mais aussi par des messages inscrits sur des ossements ou des cornes en alphabet rhétique ou vénète. D'autres inscriptions sur ossements témoignent quant à elles de pratiques liées à des rites dédicatoires. Les inscriptions sont datées du V^e^ au I^er^ siècle av. n.è. et ces pratiques sont empreintes de caractère rhétique. L'article consiste principalement en un inventaire méthodique des objets qui peuvent être caractérisés comme *sortes,* et qui, dès lors, joints aux sources écrites témoignent de la pratique oraculaire en Vénétie. Valcamonica, cette fois, est l'objet d'une étude réalisée par Serena Solano, qui s'intéresse particulièrement à la diffusion de l'écriture entre le IV^e^ et le I^er^ siècle av. n.è. Grâce aux travaux récents menés par la Soprintendenza, il lui a été possible d'identifier de nombreuses inscriptions préromaines. Après un récapitulatif de la chronologie est des logiques de peuplement du site, l'auteure identifie ensuite la nature des inscriptions. Le verre, la céramique, et surtout la roche ont ainsi servi de support à ces dernières. Les premières inscriptions pourraient être datées du VI^e^-IV^e^, alors que l'association des inscriptions les plus modestes à du mobilier permet une datation des II^e^-I^er^. La vocation de cette épigraphie est parfois funéraire, et dans le cas des inscriptions de hauteur, résolument cultuelle et liée au passage. Certaines autres à plus basse altitude semblent souvent liées à l'apprentissage de l'écriture. Malheureusement, la chronologie demeure incertaine la plupart du temps, comme le signale Serena Solano, qui a malgré tout effectué un travail de synthèse considérable. Raffaele de Marinis, Stefania Casini et Marta Rapi proposent ensuite l'étude de la vallée du Mincio aux IV^e^ et III^e^ siècles av. n.è. Forcello, qui en est un site majeur, se développe à l'Âge du Bronze, le long de ce qui

est alors un petit lac et sera abandonné au IVe. À Castellazzo della Garolda, les occupations se succèdent depuis l'Âge du Bronze avec des communautés paléovénètes puis étrusques à partir du Ve. On y retrouve les trois phases de l'évolution de la céramique étrusco-padane, ainsi que quelques objets en bronze issus de ramassages de surface, qui témoignent du passage d'individus de Golasecca dans la région. Malgré de nombreuses fouilles, le matériel archéologique de Mantoue demeure non édité. Il semble néanmoins que celle-ci ait été fondée à la suite de l'abandon de Forcello, qui est probablement lié aux invasions celtiques, et ait été ouverte à des communautés d'origines diverses comme en témoigne l'épigraphie. Au travers de fouilles anciennes et de leurs propres travaux, les auteurs ont pu déterminer l'obsolescence de la théorie qui fait de Forcello l'emporium de Mantoue, en raison d'inconsistances chronologiques. Délaissant maintenant le centre et l'est de l'Italie septentrionale, Maria Venturino Gambari propose une étude des rites funéraires du second Âge du Fer en Piémont, considérablement enrichie par la fouille des nécropoles du Novarese. La nécropole de Rio Bogliona, fouillée récemment et datée du Ligure III C présente des éléments laténiens et un rituel peu complexe, où l'accent est porté sur la conservation des liquides, comme en témoignent les formes céramiques. À Porta Voghera, en revanche, ont été retrouvées des cruches à bec dérivées du Schnabelkannen étrusque en bronze, qui évoquent le versement du liquide. La présence celtique semble ici exercer une influence bien plus grande que sur la côte. À la nécropole de Garlasco-Madonna delle Bozzole, au IIe, la cruche à bec se transforme en vase conteneur, du type de La Tène. Ces récipients semblent avoir fait l'objet d'un traitement d'imperméabilisation à la résine et sont toujours en usage au Ier. Finalement, malgré des particularismes locaux, l'auteure identifie brillamment la koiné culturelle du Piémont, attestée par les sources historiques ainsi que les réactions identitaires ligures au contact de la romanisation. Ensuite, Anna Bondini fait le point sur la recherche dans la région de Modène jusqu'en 1988. La plupart des données proviennent jusqu'alors de contextes funéraires mal fouillés et mal documentés autour de Modène. À partir du IVe s. av. n.è., les Ligures remplacent les Étrusques dans le contrôle des Apennins. Une présence celte pourrait aussi être attestée par une fibule et des monnaies probablement liées à une activité mercenaire. Dans le courant du IIIe, la présence celte semble s'intensifier, avec l'abandon des usages italiques et l'adoption de pratiques celtiques, accompagnées d'ornements et d'armement du type laténien. Au IIIe s., seules les parures conservent un caractère celtique. L'auteure réalise ainsi un bilan nécessaire pour les recherches à venir et conclut pertinemment sur l'impossibilité de déterminer les dynamiques de peuplement en se basant uniquement sur un matériel archéologique mal documenté et provenant exclusivement de nécropoles. La situation au nord des Apennins durant les guerres ligustines est quant à elle détaillée par Roberto Macellari et James Tirabassi. Des fouilles débutées en 2004 ont suivi une recherche entamée dans les années 70 et des découvertes datées des époques tardo-classique et hellénistique. Cette communication dresse ainsi le bilan des fouilles menées à Monte Castagneto, Campo Pianelli ou encore à Pietra, ainsi que des prospections organisées dans la région, avec notamment un inventaire sommaire des typologies de céramique et de parures. Les auteurs concluent en faisant correspondre les attestations historiques de Suismontium et Ballisa à Bismantoue et Valestra, mais surtout démontrent l'importance des Apennins du nord pour les pratiques cultuelles des ligures, et leur intégration aux communautés romaines en formation. Pour les Ligures occidentaux cette fois, Lucia

Gervasini et Marcella Mancusi étudient les dynamiques de peuplement de hauteur. Après une revue des différentes études qui ont porté sur la province de La Spezia, les auteures s'appuient sur les campagnes récentes. Ainsi, le site de Brina semble être un site stable de contrôle de la voirie de montagne principalement actif aux Ve et IVe, Monte Dragone entretenait des relations avec l'aire étrusco-padane et contrôlait un large territoire ainsi que le réseau viaire aux Ve-IVe, et enfin le mobilier archéologique de Carpena témoigne d'une réoccupation tardive à l'Âge du Fer, après une première installation au Bronze final. Si la problématique des interactions avec les peuples allogènes est, dans cet article, un peu maladroitement posée, cela n'enlève rien à la richesse des conclusions des deux auteures, qui parviennent à déterminer une distribution capillaire des sites de hauteur du Ve au IIe, principalement ligures, mais fréquentés par des Étrusques, basés sur une économie agro-sylvo-pastorale, et qui permettent un contrôle viaire important de l'arrière-pays de Gènes. Christina Chiaramonte Treré et Giorgio Baratti livrent ensuite un bilan des recherches menées dans l'aire de Guardamonte, située à l'interface de l'espace tyrrhénien et des Apennins émiliens. La céramique qui y a été retrouvée témoigne des relations entretenues avec les Étrusques et Golasecca. Les dernières fouilles ont considérablement accru le répertoire céramique des Ve et IVe siècles av. n.è., et permis d'identifier le caractère agropastoral de la population, d'une richesse moyenne, et d'une ouverture restreinte au monde Laténien. Le répertoire se distingue assez nettement de celui de la Ligurie côtière, qui entretient plus de contacts avec l'aire étrusco-padane. Ce site s'inscrit ainsi dans un axe est-ouest qui s'articule autour de petites concentrations de population éparses le long des crêtes et des cours d'eau. Après un abandon au premier Âge du Fer, le Guardamonte se repeuple vers VIe et semble à son apogée au IVe. Si la céramique la plus antique est fortement influencée par les traditions étrusques, une relative absence d'apports paraît caractériser la production postérieure, ce qui pourrait signaler la continuité d'une koiné culturelle modeste. Le IIIe siècle av. n.è. est marqué par le déclin du site, lié à la désorganisation générale du monde ligure. L'analyse des structures en pierre, liées pour la plupart à des terrassements, conduit finalement les auteurs à envisager une fonction de marché d'altitude fortifié pour les populations vivant aux alentours. Un atelier de céramique a également été identifié, ce qui a conduit à la réalisation expérimentale de poterie dans le cadre d'un projet d'ouverture au public. Si l'analyse du site du Guardamonte est brillamment exposée par les auteurs, du fait de leur bonne utilisation des données stratigraphiques et de l'exploration typologique conséquente, le volet expérimental est quant à lui un peu pauvre et manque d'une documentation en bonne et due forme, nécessaire à la démarche de l'archéologie expérimentale. À partir de données archéologiques et de sources historiques, Franco Marzatico tente de reconstituer les dynamiques qui animent le territoire rhète. Mentionnés par Strabon, Pline et Tite-Live, l'ethnos rhète se signale par un matériel commun, des édifices et une religiosité similaire. Du VIe au Ve, il est possible d'identifier une ouverture sur les mondes oriental, celte et étrusco-padan par la présence de mobilier caractéristique. À partir du IVe, les fibules semblent particulièrement influencées par des modèles laténiens, ce qui impose d'envisager un modèle d'immigration et d'intégration plutôt que d'invasion pour la présence celtique dans la région. Le peuplement marque quant à lui un déclin à cette époque, alors que les canaux de communication nord-sud semblent perdurer. Un processus de sélection et de réinterprétation du matériel celtique semble prendre place du IIIe au Ier s. av. n.è., alors que

l'espace rhétique devient l'interlocuteur privilégié de la civilisation des oppida. La romanisation vient ainsi se greffer sur une continuité rhétique fortement influencée par la culture laténienne. Si la démonstration de l'auteur tient la route, certaines conclusions sont un peu hâtives quant à la présence éventuelle de communautés, qu'il base principalement sur des typologies de matériel archéologique. Giuseppe Sassatelli conclut l'ouvrage avec une rapide synthèse des principales leçons du colloque. Il souligne finalement que les invasions celtiques ont particulièrement bouleversé l'ordre politique en Italie septentrionale, mais ont laissé relativement intacts les différents particularismes régionaux qui ont été évoqués tout au long de ces actes. Un tel ouvrage était particulièrement nécessaire pour la compréhension d'un espace souvent négligé, aussi bien par les sources historiques anciennes que par la recherche récente. Malgré la récurrence d'un emploi un peu trop abusif aux typologies pour déterminer les populations en présence, les nombreuses communications transmises ici ont le mérite de s'insérer dans une volonté de comprendre les relations et dynamiques entre les différentes communautés qui peuplent cet espace septentrional avant la romanisation. Notons encore que chaque article comprend une bibliographie spécifique, et que si la plupart des figures sont concentrées à la fin de l'ouvrage, certains tableaux, cartes ou encore illustrations, toutes en noir et blanc, sont situées directement dans le texte, ce qui permet une lecture plus agréable. Alexandre WIMLOT

Christoph REUSSER (Ed.), *Spina – Neue Perspekitven der archäologischen Erforschung*. Tagung an der Universität Zürich vom 4.-5. Mai 2012. Rahden, Marie Leidorf, 2017. 1 vol. relié, 169 p., 71 pl. (ZÜRCHER ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN, 4). Prix : 49,80 €. ISBN 978-3-86757-664-2.

Ce volume édité par Christoph Reusser réunit les communications d'un colloque qui s'est tenu à l'Université de Zürich du 4 au 5 mai 2012 et signale plusieurs avancées de la recherche intervenues depuis lors. Depuis l'exposition de 1993-1994 et ses publications, Spina n'avait pas fait l'objet de publications de prime importance, et cet ouvrage fait suite au projet qui s'est développé en collaboration entre la Soprintendenza et l'Université de Zürich, inauguré en 2007. Celui-ci se concentre ainsi sur l'urbanisme, l'architecture, l'environnement, la stratigraphie et la chronologie absolue de Spina. Après un avant-propos introductif et les remerciements d'usage, Christoph Reusser précise la contribution suisse au projet. Ainsi, alors qu'une prospection géomagnétique est menée conjointement avec l'Université de Southampton et la British School à Rome en 2008, le rôle de l'Université de Zürich concerne principalement un sondage dans l'habitat, qui a livré une *insula*, sa séquence chronologique et les canaux qui la bordent, à proximité du sondage de la Soprintendenza. Suivant le plan établi dans l'avant-propos, Christoph Reusser établit ainsi que le plan orthogonal de la ville et l'uniformité des lots d'habitat semblent être les témoins d'une autorité administrative, alors que des changements considérables surviennent à l'époque hellénistique. Ensuite, après une description complète des différentes phases identifiées dans le sondage et des unités stratigraphiques qui y correspondent, l'auteur s'attarde sur une partie du mobilier et des structures découvertes, et identifie notablement une aire dédiée au briquetage, une

l'espace rhétique devient l'interlocuteur privilégié de la civilisation des oppida. La romanisation vient ainsi se greffer sur une continuité rhétique fortement influencée par la culture laténienne. Si la démonstration de l'auteur tient la route, certaines conclusions sont un peu hâtives quant à la présence éventuelle de communautés, qu'il base principalement sur des typologies de matériel archéologique. Giuseppe Sassatelli conclut l'ouvrage avec une rapide synthèse des principales leçons du colloque. Il souligne finalement que les invasions celtiques ont particulièrement bouleversé l'ordre politique en Italie septentrionale, mais ont laissé relativement intacts les différents particularismes régionaux qui ont été évoqués tout au long de ces actes. Un tel ouvrage était particulièrement nécessaire pour la compréhension d'un espace souvent négligé, aussi bien par les sources historiques anciennes que par la recherche récente. Malgré la récurrence d'un emploi un peu trop abusif aux typologies pour déterminer les populations en présence, les nombreuses communications transmises ici ont le mérite de s'insérer dans une volonté de comprendre les relations et dynamiques entre les différentes communautés qui peuplent cet espace septentrional avant la romanisation. Notons encore que chaque article comprend une bibliographie spécifique, et que si la plupart des figures sont concentrées à la fin de l'ouvrage, certains tableaux, cartes ou encore illustrations, toutes en noir et blanc, sont situées directement dans le texte, ce qui permet une lecture plus agréable. Alexandre WIMLOT

Christoph REUSSER (Ed.), *Spina – Neue Perspekitven der archäologischen Erforschung*. Tagung an der Universität Zürich vom 4.-5. Mai 2012. Rahden, Marie Leidorf, 2017. 1 vol. relié, 169 p., 71 pl. (ZÜRCHER ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN, 4). Prix : 49,80 €. ISBN 978-3-86757-664-2.

Ce volume édité par Christoph Reusser réunit les communications d'un colloque qui s'est tenu à l'Université de Zürich du 4 au 5 mai 2012 et signale plusieurs avancées de la recherche intervenues depuis lors. Depuis l'exposition de 1993-1994 et ses publications, Spina n'avait pas fait l'objet de publications de prime importance, et cet ouvrage fait suite au projet qui s'est développé en collaboration entre la Soprintendenza et l'Université de Zürich, inauguré en 2007. Celui-ci se concentre ainsi sur l'urbanisme, l'architecture, l'environnement, la stratigraphie et la chronologie absolue de Spina. Après un avant-propos introductif et les remerciements d'usage, Christoph Reusser précise la contribution suisse au projet. Ainsi, alors qu'une prospection géomagnétique est menée conjointement avec l'Université de Southampton et la British School à Rome en 2008, le rôle de l'Université de Zürich concerne principalement un sondage dans l'habitat, qui a livré une *insula*, sa séquence chronologique et les canaux qui la bordent, à proximité du sondage de la Soprintendenza. Suivant le plan établi dans l'avant-propos, Christoph Reusser établit ainsi que le plan orthogonal de la ville et l'uniformité des lots d'habitat semblent être les témoins d'une autorité administrative, alors que des changements considérables surviennent à l'époque hellénistique. Ensuite, après une description complète des différentes phases identifiées dans le sondage et des unités stratigraphiques qui y correspondent, l'auteur s'attarde sur une partie du mobilier et des structures découvertes, et identifie notablement une aire dédiée au briquetage, une

découverte unique en Italie. Cette planification raisonnée de la présentation des résultats permet une compréhension claire des premières avancées de la recherche à Spina. S'insérant dans cette démarche, Luca Cappuccini et Martin Mohr s'intéressent quant à eux plus largement aux structures de Spina au IVe siècle, et notamment aux techniques qui ont rythmé leur construction. Cette fois, si l'analyse stratigraphique conserve toute son importance et signale notamment une destruction survenue entre les structures du IVe et celles du IIIe, c'est surtout sur l'étude architecturale que se concentrent les deux auteurs. Celle-ci révèle notamment une grande connaissance des essences de bois, puisque celles-ci sont multiples et surtout distribuées en fonction du rôle architectonique à remplir. La présence d'une petite forge et d'un métier à tisser pour les niveaux datés du IVe siècle conduit les auteurs à identifier l'aire d'habitat comme un espace à la fois domestique et productif. L'édifice de la seconde phase, qui reprend en partie les limites du précédent, présente une terrasse aménagée vis-à-vis du canal qui le borde, consolidé par une palification, ce qui marque une nette césure à la moitié du IVe siècle. Ainsi, malgré l'attente de fouilles plus extensives et de données antérieures aux phases du IVe, les auteurs parviennent à établir le processus d'édification de l'habitat à Spina, situé sur des terre-pleins étançonnés encadrés par des canaux qui créent un plan orthogonal. Caterina Cornelio, Silvia Giannini et Luigi Malnati détaillent quant à eux la première partie de l'intervention de la Soprintendenza qui consiste en la réalisation d'un sondage dans la zone nord-orientale de l'habitat. La fouille, qui a eu lieu de 2007 à 2009, a permis d'identifier trois phases. La première, datée de la transition entre le Ve et le IVe, se signale par l'édification d'un îlot encadré par des canaux, et sa consolidation à l'aide d'une palification. Durant la phase 2a, un complexe domestique est édifié sur celle-ci. Les différentes structures semblent séparées des canaux mineurs, qui témoignent d'une volonté de créer des lots résidentiels. La phase 2b est quant à elle marquée par des interventions de restructuration, et finalement par une destruction des édifices datée entre la moitié du IVe et 300. Pour conclure, les auteurs mettent en lumière les différentes perspectives de la recherche à Spina, qui devraient passer par une fouille plus approfondie de l'îlot, notamment, et une jonction entre le secteur de la Soprintendenza et celui de l'Université de Zürich, pour identifier les éléments de continuité. Mauro Cremaschi prend en charge les résultats de la deuxième partie de l'intervention de la Soprintendenza, la révision de la stratigraphie établie pour le canal Anita dans les années 60. Après quelques considérations géomorphologiques, l'auteur livre le détail des unités stratigraphiques. La succession de celles-ci révèle la transformation d'une aire lagunaire en milieu palustre à forte présence anthropique. À la suite des épisodes fluviaux qui ont influencé l'habitat durant les phases plus tardives, la zone se transforme en marais salant. Ainsi, après une bonification de la zone par le creusement de canaux et le renforcement des berges par des palifications, l'habitat se développe entre le Ve et le IVe. Le Padovetere, cours d'eau créé par les transformations de l'environnement, scelle finalement les couches étrusques. Ce travail nécessaire a permis de réviser une documentation ancienne parfois lacunaire, mais aussi d'apporter de la structure aux données établies par les fouilles récentes. Les dernières fouilles de Spina ont également été l'occasion de réaliser des analyses paléobotaniques, qui ont permis à Marco Marchesini et à Silvia Marvelli de reconstituer au mieux le paysage végétal déjà entraperçu dans la contribution précédente, ainsi que le régime alimentaire de ses anciens occupants. Un inventaire des échantillons, qui renseigne leur nature, leur

nombre et leur attribution aux différentes US constitue la base de cette étude. Après la description de la méthodologie employée dans le cadre des analyses archéobotaniques, xylo-anthracologiques, carpologiques et palynologiques, les auteurs identifient 6 phases. Ainsi, durant la transition du Ve-IVe, l'anthropisation de la zone s'intensifie, avant une baisse de la couverture forestière et une diminution de la zone humide dans la première moitié du IVe liées à une intensification de l'occupation humaine. La moitié du IVe s. av. n.è. voit la pression humaine augmenter encore, alors que la période hellénistique marque le début de sa contraction. L'habitat est abandonné au IIIe s. av. n.è., et la zone boisée se densifie de nouveau jusqu'au IVe s. de n.è. Durant les périodes d'occupation intense, les céréales présentes dans l'habitat semblent provenir à la fois de l'agriculture locale et de l'arrière-pays, et les vergers, les jardins et les exploitations viticoles semblent bien développés. Cette analyse complète apporte une dimension nouvelle et fondamentale pour l'étude de Spina, dont les développements sont intimement liés à l'évolution de son environnement. Revenant aux techniques de construction, Lorenzo Zamboni reprend les résultats des fouilles menées entre 1965 et 1981, dont la documentation est assez pauvre, en se focalisant sur les périodes les plus anciennes. Si la présence de canaux majeurs et mineurs et la mise en place des fondations pour les structures à venir au troisième quart du VIe s. av. n.è. avaient déjà été identifiées, aucune planimétrie fiable n'existant alors pour les structures d'habitat, ce qui a mené l'auteur à chercher des confrontations du côté de Forcello di Bagnolo S. Vito. La division de l'espace semble y être similaire, avec des structures qui présentent deux à trois aires d'importances différentes. La technique dite du *Blockbau* semble prévaloir aussi bien à Spina qu'à Forcello pour les phases d'occupation plus antiques. Le plâtrage était utilisé pour l'imperméabilisation de certaines parties des murs, et des briques crues étaient employées pour ériger les murs latéraux. Finalement, la toiture était couverte de faisceaux de plantes des marais mêlées de paille. Enfin, si les techniques de construction changent à partir des Ve-IVe s. av. n.è., aussi bien à Spina qu'à Forcello, l'organisation urbaine perdure. Ce brillant travail d'investigation de données anciennes pose les bases d'une recherche qui devra obligatoirement passer par des analyses archéométriques et un réexamen des traditions locales, afin de pouvoir identifier les rapports avec les communautés allogènes à Spina. Carla Buoite, Silvia Giannini, et Lorenzo Zamboni s'intéressent ensuite à la céramique de cuisine et de table découverte entre 2007 et 2009. La céramique figurée est exclue de cette communication, puisqu'elle a déjà fait l'objet d'une publication récente. Les différentes céramiques sont ici étudiées en fonction des strates identifiées durant la fouille, et réparties selon leur fonction. Du point de vue statistique, la céramique tournée est constante dans sa présence, alors que la non-tournée augmente particulièrement à partir du IVe siècle, sous l'influence celte. La vaisselle de cuisine grecque est particulièrement prisée, tout au long de l'occupation, et si la vaisselle de table est dominée par la céramique orange, populaire durant les premières phases, la céramique grise prend le pas entre le IVe et le IIIe. La céramique dépurée est également présente, tout comme le vernis noir et sa faible diversité. L'originalité de ce travail, qui dépasse le cadre de la chronotypologie, manque cependant peut-être d'une conclusion vis-à-vis des traditions de cuisine et de table. Quittons Spina pour Adria avec l'étude de l'habitat étrusque réalisée par Simonetta Bonomi et Giovanna Gambacurta. Cette cité a été explorée en diverses phases de fouilles, depuis le XIXe jusqu'aux fouilles de 2010-2011. L'habitat a, quant à lui, été investigué durant les

fouilles les plus anciennes et les plus récentes, et durant celles de 1994. Ces dernières ont permis d'identifier des structures d'époque romaine, hellénistique et étrusque, mais surtout de réaliser qu'un des *decumani* romains avait été réalisé sur le plan d'un canal antérieur. Cette découverte a mis en lumière la continuité urbanistique d'Adria, résultat d'une romanisation progressive, tirée de son rôle stratégique en Adriatique. Pour ce qui est de la structure identifiée durant les dernières fouilles, elle prend place sur une sorte de podium érigé après la bonification du terrain et la création de canaux. Cette phase est suivie d'une destruction et d'une réédification, puis de la modification des activités qui prennent place dans l'habitat. Cette contribution offre un socle de comparaison pertinent pour Spina à travers une révision des fouilles anciennes, et conclut avec la nécessité d'explorer les phases antérieures. Continuant l'exploration de la région de Spina, Elena Maria Menotti livre les derniers résultats de recherches menées à Mantoue, un site occupé depuis l'Âge du Bronze, mais abandonné jusqu'au VI^e^-V^e^. Après une description des diverses campagnes de fouilles et découvertes réalisées, elle s'attarde sur les techniques de construction, qui à Mantoue sont constituées de l'*opus craticium* et du *Blockbau*. Le matériel archéologique, provenant principalement de couches de terrassement identifiées dans la zone à probable dimension cultuelle de Santa Barbara, est constitué de céramique d'impasto, de dépurée et de bucchero, ainsi que de céramiques d'importation attique. Trois aires funéraires ont été identifiées, et l'épigraphie a permis de reconnaître une présence celtique. Claire et concise, cette étude offre un rapide aperçu des données enregistrées pour la Mantoue étrusque, offrant ainsi un nouveau parallèle pour Spina. Federica Wiel-Marin, quant à elle, explore plus en détail la céramique attique provenant de Mantoue. Elle identifie ainsi la popularité des formes à boire, de la lékanis et de l'askos, ornés de figures rouges et noires, et datés du V^e^-IV^e^ s. av. n.è. Par l'analyse des formes, elle ne remarque aucun lien chronotypologique avec la céramique de Forcello, ce qui pourrait s'expliquer par la médiation de Spina dans la distribution de céramique à Mantoue. Cette brève revue de la céramique offre, en plus d'un catalogue, des perspectives dans l'étude des relations entre les cités majeures et leur hinterland. Après ces quelques contributions comparatives, Paola Desantis s'intéresse à une des nécropoles de Spina, Valle Pega, demeurée presque inédite 50 ans après sa fouille. La documentation ancienne étant très incomplète du fait des nombreuses difficultés rencontrées lors des différentes fouilles, l'auteur a dû se concentrer sur des cahiers de notes pour reconstituer le contexte des différentes sépultures, et ainsi créer, pour la première fois, une planimétrie générale de la nécropole. Celle-ci est divisée en 5 buttes, présentant un nombre irrégulier de sépultures. Ces dernières ont quant à elles été réparties en trois phases, datées du V^e^, du IV^e^, et de la transition entre le IV^e^ et le III^e^, par l'analyse des céramiques attiques, alto-adriatiques et à vernis noir, d'importation ou de production locale. Après un détail de l'évolution chronologique des différentes buttes, qui a permis d'identifier une évolution centrifuge de la nécropole, l'auteur s'intéresse aux rites funéraires. Grâce à un travail colossal, elle a pu identifier la prédominance de l'inhumation, qui s'affaiblit cependant au fil du temps, mais aussi l'existence de marqueurs de tombes, qui expliquent la quasi-absence de superposition des sépultures, et finalement dresser un panorama précis de la nécropole de Valle Pega. Elisabetta Govi se concentre ensuite sur la nécropole de Valle Trebba, et principalement sur l'épigraphie et la céramique qu'elle a livrées. Celles-ci ont permis d'identifier le caractère identitaire de l'écriture dans l'aire de Spina, qui se développe particulièrement

durant les périodes les plus tardives avec la nécessité d'affirmer son étruscité. Après des considérations quant au contexte topographique des sépultures, elle étudie l'orientation, le mobilier et le type des sépultures pour déterminer les logiques qui régissent la nécropole. Ainsi, elle est parvenue à identifier des groupes de sépultures, agglomérées autour d'un individu éminent pour la communauté. Dans certains de ces groupes, des références extensives au culte dionysiaques émanent du mobilier, qui, étudiées conjointement à l'épigraphie, ont permis d'identifier des communautés étrusques qui tentent de se distinguer par leur érudition et leur niveau d'hellénisme. Ces groupes de sépultures témoignent ainsi d'un corps social en formation, au sein duquel se développent des élites. Elisabetta Govi, dans cette brillante contribution, pose finalement la question de l'identité de la cité, et de son identification en tant que *polis hellenis.* Silvia Romagnoli prend en charge le second volet de cette étude de la nécropole de Valle Trebba, qui concerne la topographie et la planimétrie de celle-ci. En effet, aucun plan ne regroupait, jusqu'alors, l'ensemble des sépultures fouillées de 1922 à 1936. La documentation ancienne, cette fois relativement complète, ainsi qu'un plan incomplet réalisé en 1993 ont fourni une base solide pour cette étude. En plus d'une description complète des trois zones identifiées et des buttes qui y correspondent, le travail de l'auteure reprend l'orientation et la typologie des sépultures, l'implantation des fouilles ainsi que les zones de pillage. Cette étude a permis d'identifier, à travers les journaux de fouilles, des aires de crémation des corps, des travaux de bonification qui ont permis de conserver le paysage durant toute sa durée d'utilisation, mais surtout de saisir l'ampleur de la nécropole. Chiara Pizzirani s'intéresse ensuite au caractère dionysiaque présenté par certains groupes de sépultures, déjà mis en lumière par Elisabetta Govi, en travaillant sur l'iconographie présente à Valle Trebba. Si cette recherche en est encore au stade embryonnaire, elle a cependant permis d'identifier cinq noyaux, datés du V^e^-IV^e^, composés de 4 à 16 sépultures, et localisés à proximité les uns des autres. La cohérence iconographique pertinemment présentée par l'auteure ne peut cependant pas occulter l'existence d'une différenciation, probablement basée sur le sexe. Ces résultats, qui appuient les conclusions d'Elisabetta Govi, manquent peut-être d'une analyse des rites, qui pourraient témoigner ultimement du regroupement culturel de certains individus au sein de la nécropole. Andrea Gaucci, Vanna Minguzzi, Giorgio Gasparotto et Elisa Zantedeschi clôturent cet ouvrage par une confrontation des données archéologiques et archéométriques produites pour la céramique étrusque à vernis noir de la nécropole de Valle Trebba. Après un état de la recherche sur la céramique de Spina, les auteurs se concentrent sur deux cas spécifiques qui mettent en évidence la problématique des rapports entre la production attique et le marché étrusco-padan, puisque la céramique attique de Spina présente des caractéristiques qui pourraient attester d'une production spéciale d'Athènes à destination du monde étrusque. La céramique étrusque de la moitié du IV^e^ s. av. n.è. mêle quant à elle des caractéristiques de la production étrusque antérieure à des éléments typiquement tardo-archaïques attiques. Ensuite, l'étude archéométrique de 64 échantillons répartis en neuf groupes sur base typologique a permis d'identifier l'existence d'une production locale imitant la céramique attique. Cette étude multidisciplinaire de la céramique est un modèle du genre, et souligne la nécessité de mêler l'archéométrie à l'archéologie pour obtenir des résultats complets. Ce très beau volume présente ainsi un panorama complet de la recherche à Spina, appuyé par des comparaisons pertinentes aux sites qui y sont liés géographiquement.

L'absence d'une conclusion éclaircissant les enseignements et les perspectives de la recherche n'enlève rien à la qualité d'une étude qui a su tirer parti de fouilles aussi bien récentes qu'anciennes, par une méthodologie moderne et l'investigation savante d'une documentation souvent incomplète. Notons encore que la bibliographie est commune et présentée à la fin de l'ouvrage, et que toutes les figures et tableaux se situent à sa suite, rendant parfois fastidieuse la lecture des divers articles, malgré la présence de couleurs, de graphiques et de planimétries pertinentes. Alexandre WIMLOT

Martine DENOYELLE, Claude POUZADOUX & Francesca SILVESTRELLI (Ed.), *Ricerche sulla ceramica italiota 1. Mobilità dei pittori e identità delle produzioni*. Naples, Centre Jean Bérard, 2018. 1 vol. 22 cm, 232 p. (CAHIERS DU CENTRE JEAN BÉRARD, 25). Prix : 30 €. ISBN 978-2-918887-80-5.

Inaugurant une série de recherches consacrées à l'étude de la Grande Grèce par le biais de la céramique italiote, le présent ouvrage publie les actes d'un colloque tenu en 2012 à Naples sur la question des mobilités d'artisans et de leur rôle dans la construction de l'identité des productions à figures rouges italiotes. Il s'agit d'une problématique complexe car il est souvent difficile de rassembler les preuves suffisantes pour établir la mobilité d'un artisan. Néanmoins, ces travaux montrent très clairement qu'élargir le spectre de recherche à une longue période et à une échelle macro-régionale permet de multiplier les indices et les pistes de réponse. Et pour cause, si l'ouvrage s'organise initialement autour de la découverte de deux vases du *Peintre de Dolon* dans la nécropole de Torre di Mare à Métaponte, il dépasse très largement le cadre des ateliers métapontins pour aborder toutes les grandes régions du monde italiote de la fin du V^e^ siècle à la fin du VI^e^ siècle av. J.-C. Afin de répondre de manière cohérente à ce très vaste programme, les différentes interventions se répartissent en quatre sections qui fonctionnent comme des dossiers de recherche ciblés à chaque fois autour d'une zone de production et d'un artisan ou d'un groupe de peintres-potiers. Ce découpage particulièrement intelligent donne à l'ensemble l'aspect d'un large panorama des problématiques de mobilités et d'identités dans les grands centres de production céramiques d'Italie du Sud (Locres, Métaponte, Tarente, l'arrière-pays daunien et, en moindre mesure, la Sicile et Paestum). En outre, d'un dossier à l'autre, les contributions se complètent judicieusement, tantôt en développant des études de cas spécifiques basées sur l'analyse particulière de l'iconographie, du style, des formes ou des contextes archéologiques, tantôt en dressant de larges remises en contexte archéologiques, artisanales, géographiques ou socioculturelles. Cette intelligente organisation permet également de confronter constamment les fondements de la recherche sur la céramique figurée italiote, en particulier les thèses développées par A. D. Trendall, aux données plus récentes qui nourrissent de nouvelles hypothèses et actualisent nos connaissances de cette région. Ainsi, le premier dossier propose un aller-retour entre les côtes lucaniennes et siciliennes à travers le cas du *Peintre d'Himère* et celui du *Groupe de Locres*. En premier lieu, M. Serino décèle sur quelques productions du *Peintre d'Himère* de singulières affinités stylistiques avec les productions lucaniennes. En examinant parallèlement les contextes archéologiques de ces céramiques, il envisage que le *Peintre d'Himère*, formé en Lucanie, appartient aux pionniers de la céramique à figure rouge